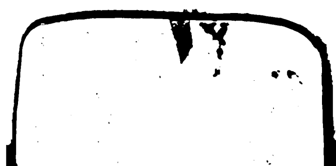

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



Handbuch

zur

Geschichte der Litteratur.

Handbuch

zur

Geschichte der Litteratur.

Von

Friedrich von Raumer.

Dritter Theil.



Leipzig:

F. A. Brockhaus.

1866.


15 JUL. 1942

Vorwort.

Ueber alle Erwartung hinaus ist es mir möglich geworden, diese Fortsetzung meines Handbuchs der Litteraturgeschichte zu entwerfen. Veranlassung, Behandlungsart und Zweck stimmen so ganz mit den beiden ersten Theilen überein, daß es nicht nöthig erscheint sich darüber wiederholt zu äußern. Möge man es natürlich finden, wenn bei der Auswahl aus unzähligen Schriftstellern, Raum und Zeit, persönliche Vorliebe oder Abneigung, Büchervorrath und Zufall mitwirkten: — Vollständigkeit war in keiner Weise bezweckt.

Wichtiger als meine kurzen Urtheile, dienen zur Charakteristik der Werke, die sorgfältig ausgewählten und mitgetheilten Stellen: ex ungue leonem! Rathsam erschien es ferner die Ansichten verschiedener Autoren über dieselben merkwürdigen Personen (z. B. Homer, Dante, Shakspeare, Luther, Karl I., Strafford, Calderon, Voltaire u. A.) nebeneinander zu stellen.

Jede Anordnung und Reihefolge der Schriftsteller hat ihre Schwierigkeiten. Ich entschied mich, dieselben 1) nach Völkern aufzuführen; 2) mit den Dichtern zu beginnen und dann Philosophen, Redner und Geschichtschreiber folgen zu lassen;

3) Schriftsteller zweifelhaften Charakters an möglichst passender Stelle unterzubringen. — Das genaue Register weiset nicht bloß die Namen der Schriftsteller nach, sondern auch die wichtigen und anziehenden Gegenstände und Personen, von denen in den mitgetheilten Stellen die Rede ist.

Berlin, im Januar 1866.

v. Raumer.

Inhaltsübersicht des dritten Theils.

Geschichtschreiber von Venedig.

Geschichtschreiber von Florenz.

Erste Abtheilung.

Franzosen.

Die französische Litteratur ist so unerschöpflich reich, daß es unmöglich bleibt alle diejenigen Schriftsteller zu schildern, welche Auszeichnung und Beifall verdienten, oder doch fanden. Selbst minder verdienter Beifall ist indessen oft von Bedeutung, weil er nicht blos den Autor, sondern auch die Leser, ja die gesammte Zeit charakterisirt. Beginnen wir mit viel genannten, jetzt aber nur selten gelesenen Dichtern (und zwar mit denen, welche man im Allgemeinen wohl Lyriker nennen dürfte) so ist darunter keiner ersten Ranges. Wer an ihnen, sowie an den darauf folgenden Dramatikern, keinen Geschmack findet, möge meine kurzen Mittheilungen überspringen.

Mathurin Regnier. (1582—1613.)

Regnier's Lebenswandel hat wahrscheinlich seine Lebensdauer verkürzt. Auch sagt er in einer Grabschrift, die er auf sich selbst verfertigte:

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle
Et si m'étonne fort pourquoy
La mort osa penser à moy
Qui ne songeay jamais à elle. [1])

Regnier's dichterische Werke werden gewöhnlich eingetheilt in Satyren, Episteln, Elegien, Epigramme u. s. w. Die Satyren nehmen den größten Raum ein und haben den größeren Beifall gefunden. Man kann sie indessen nie den edelsten Dich-

1) Deutlicher klagt er sich an in den Stanzen, S. 388.

tungsarten beizählen; auch hat Regnier nicht wenig anderen Vorgängern abgeborgt. Doch geben wir ein Paar Stellen zur Probe:

1) Maints fascheux accidens surprennent la vieilesse:
Soit qu'avecq' du soucy gaingnant de la richesse,
Ils s'en deffend l'usage et craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir,
Ou soit qu'avecq' froideur il façe toute chose,
Imbecile, douteux, qui voudroit, et qui n'ose,
Delayant, qui toujours a l' oeil sur l'avenir,
De leger il n'espere, et croit au souvenir.
Il parle de son temps, difficile et severe,
Censurant la jeunesse use des droicts de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.
Voyla doncq', de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainsi diversement aux humeurs asservie. (Sat. V, 67.)

2) — — — Qu'estrange on ne trouve
Si je hais plus l'honneur qu'un mouton une louve;
L'honneur, qui souz faux titre habite avecque nous.
Qui nous oste la vie, et les plaisirs plus doux.
Qui trahit nostre espoir, et fait que l'on se peine,
Apres l'esclat fardé d'une apparence vaine:
Qui sevre les desirs, et passe mechamment
La plume par le bec à nostre sentiment;
Qui nous veut faire entendre en ses vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il se perd, si nos meres,
Nos femmes, et nos soeurs, font leur maris jaloux:
Comme si leur desirs dépendissent de nous. (Sat. VI, 81.)

3) Pour moy, les Huguenots pourroient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur verité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Aussi doit on plustost imiter nos vieux peres,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimeres. (IX, 137.)

Antoinette du Ligier de la Garde, verehlichte Deshoulières. (1634—1694.)

Der Verfasser einer Lobschrift auf Frau Deshoulières, welche ihren Gedichten vorangestellt ist, führt aus dem Parnasse fran-

çais folgende Worte an: On y admire la beauté du sens, les graces de l'expression, l'harmonie et la disposition des rimes. Personne n'a mieux parlé de l'amour et de la noble galanterie; personne n'a mieux traité la morale, ni fait des réflexions plus justes sur l'esprit humain.

Es fällt auf, wenn der Verfasser an einer anderen Stelle sagt: Les poésies qui lui donnèrent alors le plus de réputation, furent le sonnet en bouts-rimés sur l'Or, et deux épîtres sous le nom de son chien, avec l'apothéose du même animal! Mit gleichem Lobe wird ein Gedicht der Deshoulières auf ihre Katze erwähnt; ja in der Sammlung finden sich 13 Gedichte auf Katzen, oder Briefwechsel zwischen Katzen, oder Briefwechsel zwischen Katzen und Hunden.

Lassen wir dies Alles zur Seite um uns höher zu erheben — oder herabzulassen. Den Blumen wird gesagt:

Vous ne ressentez pas la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres coeurs
Lorsque, plein d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat object qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs. (I, 44.)

Den Vögeln wird gesagt (I, 47):

Que votre sort est différent du notre,
Petits oiseaux qui me charmez!
Voulez-vous aimer? vous aimez. —
Un lieu vous déplaît-il? Vous passez dans un autre.
On ne connaît chez vous ni vertus, ni défauts.

Den Schafen wird gesagt (I, 24):

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans vcs champs, sans souçi, sans alarmes:
Aussitôt aimés, qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles coeurs, l'amour suit la nature:
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.

Sich selbst, oder Allen wird gesagt (I, 124):

Soyons toujours inexorable:
Un amant bien traité se rend insupportable;
Il néglige l'objet dont son coeur est charmé;
De tous les petits soins il devient incapable:
Un amant sur d'être aimé
Cesse toujours d'être aimable.

An Ludwig XIV.:

Oui depuis que tu cours de victoire en victoire,
Le Dieu qui des grands noms fait durer la mémoire
Se serait lui-même épuisé. (I, 175.) —
Quelle hydre (die Huguenotten) viens tu d'étouffer! (183.)
De quelques grands noms qu'on te nomme,
On t'abaisse: il n'est plus d'assez grands noms pour toi!

An Frau von Maintenon (I, 225):

Toi dont la piété, la vertu, la sagesse,
Sont les fruits d'un esprit et d'un coeur sans faiblesse,
Que sans étonnement on ne peut regarder. —
Quelle gloire pour toi, modeste Maintenon,
Dans un si beau dessein d'avoir servi de guide
A ce grand roi qui vient d'éterniser son nom
Par une piété solide!!

Guillaume Amfrye de Chaulieu. (1639—1720.)

Chaulieu's Gedichte beginnen sehr ernst mit drei Oden über den Tod, vom christlichen, deistischen und epikurischen Standpunkte. Bald aber findet der lebenslustige Mann den Uebergang zu heiteren, ja frivolen Gegenständen. Ich gebe Proben:

1) Heureux qui, méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser. (19.)

2) *Esprit*, tu séduis; on t'admire,
Mais rarement on t'aimera:
Ce qui sûrement touchera,
C'est ce que le coeur nous fait dire;

C'est ce langage de nos coeurs
Qui saisit l'ame et qui l'agite;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'auras jamais le mérite. (29.)

3) L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien;
C'est un songe enchanteur, un fragile lien
Que ne forme et ne rompt rien qui soit raisonnable. (69.)

4) Si nature, mère sage,
De tous ces êtres divers
Dans ses goûts n'était volage,
Que deviendrait l'univers?
La plus tendre tourterelle
Change d'amour dans un an;
Et le coq le plus fidèle
De cent poules est l'amant.
Aimons donc, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs. (113.)

Als Chaulieu, hoch bejahrt sich noch (nach seiner Weise) in das berühmte Fräulein von Launay verliebte, schrieb diese: il me fit connaitre, qu'il n'y a de plus heureux que d'être aimé de quelqu'un qui ne compte plus sur soi, et ne prétend rien de vous. (X.)

Jean Baptiste Rousseau. (1669—1741.)

Rousseau schrieb Oden, Cantaten, Episteln, Allegorien, Epigramme u. s. w. Die Epigramme sind zum Theil unbedeutend, die Allegorien kalt, die Episteln halten (wie gewöhnlich) eine Art von Mittelweg zwischen Poesie und Prosa, und erscheinen (nachdem Manches ein früheres Interesse verloren hat) oft zu lang und breit. Doch theile ich eine Stelle aus der an Brumoy, den Uebersetzer der griechischen Tragödien, gerichteten Epistel mit, weil sie ein merkwürdiges Urtheil über die französische Dramatik enthält. (67.)

Nach Racine und Corneille folgen Dichter:

Qui ne prenant pour conseil et pour guide
Que les leçons de Tibulle et d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des héros par l'amour affadis. —
Mais j'aime encor mieux l'insipide langueur
Que l'emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent et vuides de raison. —
— Un fol essaim d'Euripides modernes
Creux au dedans, boursoufflés au dehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,
D'importuner de sa voix imbécille,
Et le théatre, et la cour, et la ville.

Weit den größten Ruhm hat Rousseau für seine Oden davon getragen. So rühmt unter Anderen Bernis:

Sa muse avec rapidité
S'élevant jusqu'au sublime
Vola vers l'immortalité.

Mit vollem Rechte sagt Rousseau, die Ode sei: le véritable champ du sublime et du pathétique, qui sont les deux grands ressorts de la poésie. Dies Ziel erreicht Rousseau höchstens in den Nachbildungen der Psalmen; einem Deutschen wird es aber schwer sich in den französischen Odenstyl hineinzudenken und hineinzufühlen, wie ich schon bei Voltaire bemerkt habe. Ich gebe einige kurze Stellen, ohne weitere Kritik.

1) An den Abt D. C.

Abbé chéri des neuf soeurs,
Qui dans ta philosophie
Sans faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie,
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici des vers
Que m'a dicté mon caprice,
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice? etc.

2) An den Prinzen Eugen von Savoyen.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?
Quelle est cette déesse énorme
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux? —
C'est l'inconstante renommée.

3) An die Kaiserin Amalia.

Muse que des vrais Alcées
Soutenant l'activité
A leurs captives pensées
Fais trouver la liberté
Viens à ma timide verve
Que le froid repos énerve
Redonner un feu nouveau
Et délivre ma Minerve
Des prisons de mon cerveau!

4) In einer Cantate sagt Jupiter der Europa:

Quoi! victime d'un rang que le sort m'a donné
A vivre sans désirs je serais condamné?
J'ignorerais l'amour et ses vives tendresses?
Laissez aux Dieux au moins la sensibilité:
L'honneur d'être immortel serait trop acheté,
S'il nous défendait les faiblesses. —
Non, rien n'affaiblira l'ardeur dont je vous aime,
J'en jure par l'amour, j'en jure par vous-même.
Puisse expirer l'astre brillant du jour
Avant que ma tendresse expire!
Puisse-je voir la fin de mon empire
Avant la fin de mon amour!

Pierre Joseph Bernard. (1710—1775.)

Ein (trotz manchen Lobes) im Ganzen unbedeutender Dichter. Seine Kunst zu lieben, ist nur eine Variation des Ovid, wo die Sinnlichkeit allein vorherrscht. Daher sagt der Herausgeber mit Recht: Il a pris constamment la galanterie pour le sentiment, et les transports des sens, pour les impressions du coeur.

Die dramatischen Versuche haben keinen erheblichen Werth und aus den vermischten Gedichten mag eine Stelle genügen:

La raison nous plaît par système,
Et le plaisir entraîne avant qu'on l'ait prévu:
Il est comme les dieux, il fait tout par lui-même.
Examinez les sens dont le corps est pourvu;
Ce sont d'heureux canaux formés par la nature
Pour le cours éternel de la félicité.
Notre ame, dira-t-on, est une essence pure:
Elle est tout ce qu'on veut; mais la divinité
Si bien de sa prison composa la structure,
Qu'on y trouve, tout bien compté,
Cinq portes pour la volupté.
La raison prêche leur clôture. — Mais etc. (191.)

Ein Lebenswandel geführt nach dieser sinnlichen Weisheit, brachte dem Bernard viele Leiden und einen traurigen Tod.

Jean Baptiste Louis Gresset. (1709—1777.)

Wenn ein großer König (Friedrich II.) in einer Ode [1]) Gresset sehr rühmt, so wäre es wohl unpassend an dessen Gedichten pedantisch zu kritteln. Auch verdient Vert-Vert das so oft ausgesprochene Lob der größten Einfachheit und Anmuth. In einem Kloster zu Nevers wird ein Papagey, Vert-Vert genannt, von den Nonnen so geehrt, geliebt und wohlerzogen, daß er seinerseits sich nicht bloß anständig und liebenswürdig benimmt,

1) Oeuvres, X, 10.

sondern auch durch fromme Aeußerungen und kirchliche Sprüche, alle Hörer wahrhaft erbaut. Deshalb bitten die Nonnen eines Klosters in Nantes dringend ihnen den wundervollen Papagey, wenigstens auf eine kurze Zeit zu überlassen, damit er als Gast auch hier seine spruchreiche Frömmigkeit erweise. Man willigt, obwohl ungern endlich ein, und bringt ihn auf ein Schiff, wo er aber unter Bootsleute und Dragoner geräth, alle heiligen Worte vergißt, und sich dagegen gottlose Flüche und unanständige Redensarten angewöhnt. Die entsetzten Nonnen schicken den Sünder sogleich nach Nevers zurück, wo man ihn zwar nicht (wie einige strenger Gesinnte verlangten) zum Tode verurtheilte, wohl aber ihm sehr harte Bußen auflegte. Durch den erneuten frommen Umgang vergißt Vert-Vert alle Gottlosigkeiten, kehrt zur früheren, erbaulichen Sprechweise zurück, wird in alle Rechte hergestellt und von den liebevollen Nonnen so gepflegt und gefüttert, — daß er daran stirbt!

Einem anderen, vielgelobten Gedichte Gresset's, *la Chartreuse* ist folgende Stelle entnommen:

Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse
Ou dupe de l'aveugle dieu.
À la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments,
D'une fausse Philosophie
Je hais les vains raisonnements,
Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugements,
Une indifférence suprême
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout dessin, tout système
Par là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

In einem Gedichte, l'abbaye betitelt, sagt Gresset:

Pour l'honneur de l'humanité
Malgré cet empire durable
Des erreurs que l'antiquité
Marque de son sceau vénérable
J'ose croire qu'un temps viendra
Où tant de richesses oisives
Que le Monachisme enterra
Cesseront de rester captives
Et qu'on reverra de ces biens
Couler enfin les sources vives
Sur les utiles citoyens. — —
Puisse un jour la main triomphante
Et pacifique et bienfaisante
D'un Roi sensible et généreux
Consacrer son empire heureux
En réformant l'abus antique
Du brigandage monastique
Et tout ce peuple infructueux
A ses provinces onéreux.

Franz Joachim de Pierre de Bernis. (Kardinal, 1715—1794.)

Bernis sagt bescheiden von sich selbst in einer an Duclos gerichteten Epistel:

Fidèle ami, censeur utile,
N'examine dans mes écrits
Ni l'ordonnance ni le style;
Le Sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant et fertile
A le droit d'être difficile;
Mais c'est pour ton coeur que j'écris. (I, 67.)

Die Episteln eröffnen die Reihe der Gedichte Bernis. Sie sind im höheren Sinn kaum Gedichte zu nennen; aber doch nicht so wortreich und inhaltsarm wie viele andern. Ich gebe Proben:

1) In französischen Gedichten (I, 23):

On a fondu l'or du siècle passé
Pour y mêler un clinquant effacé.

Le naturel s'est usé sous la lime,
La symmétrie a banni le sublime;
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, et fait place aux faux jours. —
L'art trop heureux d'instruire et d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit, et rien à la nature.
On ne vit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

2) Jetzt (I, 32):

La politesse est une écorce
Qui couvre un coeur fourbe ou léger;
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger;
Le savoir, un vain étalage
De mémoire et de vanité;
Notre raison un badinage
Où succombe la vérité. —
Français, connaissez votre image:
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit.
Vous séduisez, l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit:
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit. —
Lois, sagesse, pudeur, moeurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qù'êtes-vous devenus?
Le temps suit la jeunesse: il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnaient sa tête.
Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits;
Mais l'habitude reste, au défaut des attraits:
Le mépris, le dégôut, remplissent sur ses traces
Le trône qu'occupaient les talens et les graces;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des amours si longtemps profanés. (I, 37.) —
Ces fameux corrupteurs des mères et des filles,
Qui galants sans décence, amoureux sans désirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui, loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes:

Ils ont dans cette école accoutumé leurs coeurs
A flatter la licence, à mépriser les moeurs,
A tolérer le vice, et non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connaître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchants pour loi, et leurs plaisirs pour dieux. (I, 40.)

3) La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne, et fiers de leurs entraves;
Qui, toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours, pour saisir des instants.
Qu'il est doux de les voir, dévorés d'amertume
S'ennuyer par état, et ramper par coutume,
Tomber servilement aux pieds des favoris,
Du bien des malheureux mendier les débris,
Et du vil intérêt ministres et victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes. (I, 43.)

Leider finden diese, scharf gezeichneten und ausgesprochenen Rügen in anderen Quellen nur zu viele Bestätigung; bedauern aber muß man ebenmäßig daß Bernis, als er in die Nähe des Hofes kam, sich zu übertriebenen Schmeicheleien herabließ. So heißt es in einer Ode, die Könige (I, 93):

Voyez sur les bords de la Seine,
Ce prince, l'amour des Français;
La victoire qui le ramène
Annonce à grands cris nos succès:
Son peuple l'entoure et le presse;
Le zèle se change en ivresse;
On aime, on adore ses lois:
Excès d'une juste tendresse,
Qui fait le bonheur des grands rois. —
Il ne veut enchaîner la terre,
Que par le lien des bienfaits. —
Les ressorts de sa politique
Furent les lois de l'équité. —
Son nom béni d'âge en âge
Des siècles perce le chaos:
Qu'il soit le modèle du sage
Qu'il soit l'exemple des héros.

Mehrere Gedichte hat Bernis an seine Beschützerin, die Pompadour gerichtet. In einem sagt er:

Déjà les dieux nous offrent, dans ces bois,
Des plaisirs purs, et des jours sans nuage:
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits:
La *pudeur* seule obtiendra notre hommage;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des rois,
Et par la beauté la plus sage!

So dichtete ein Kardinal der römischen Kirche in den Zeiten des parc aux cerfs!

Ein Gedicht, die vier Jahreszeiten, enthält einzelne hübsche Züge, steht aber den Thomson's ohne Zweifel weit nach. Ernstere Zwecke verfolgt ein Lehrgedicht in zehn Gesängen, la religion vengée. Allegorische Personen, Stolz, Wollust veranlassen und betreiben alles Böse. Der Kampf ist gerichtet wider Skeptiker, Ketzer, Deisten, Lukrez, Bayle, Spinoza, Luther, Calvin u. A. Sie werden, ohne Ausnahme hart behandelt und z. B. von den calvinistischen Lehrern gesagt:

— — Livrés à l'égoisme
Sociniens masqués, inclinent au déisme:
Chacun d'eux en secret interprète la loi;
Chacun est son pontife, et juge de sa foi,
De tout frein, de tout joug, la réforme affranchie
Erre sans gouvernail et vit dans l'anarchie. (II, 225.)

Ich gehe jetzt über zu den in meinem Handbuche nicht erwähnten Dramatikern.

Thomas Corneille. (1623—1709.)

Thomas Corneille bestrebte sich seinem Bruder möglichst nachzuahmen; doch sind die meisten seiner Trauerspiele in Vergessenheit gerathen, fast nur mit Ausnahme der Ariadne und des Grafen Essex, welche wir deshalb zunächst ins Auge fassen.

Ariadne und Theseus kommen nach Naxos. Oenarus der König dieser Insel verliebt sich in Ariadne, Theseus verliebt sich in Phädra, (Ariadne's Schwester) und wünscht daß Ariadne

auf eine Verbindung mit Oenarus eingehe. Phädra liebt den Theseus erinnert ihn aber an seine Pflichten gegen Ariadne, und will diese nicht verrathen. Doch geräth sie in Zweifel, als Theseus sie mit dem Gedanken bekannt macht, des Königs von Naxos Liebe zu Ariadne zu begünstigen. Sobald Ariadne von Theseus Untreue unterrichtet ist, vertraut sie ihren Plan sich an der neuen Geliebten zu rächen ihrer Schwester, nicht ahndend daß eben diese ihre, sie täuschende, Nebenbuhlerinn ist. Phädra und Theseus entfliehen, und Ariadne von Allen getäuscht und betrogen, tödtet sich selbst. — So viel sich auch gegen Einzelnes in diesem Trauerspiele erinnern läßt, erweckt es doch lebhafte Theilnahme und Rührung.

Die großen, von der Natur zum Herrschen befähigten Geister, sind nicht selten von Geschichtschreibern, und noch öfter von Dichtern mißverstanden, ja mißhandelt worden. Keinem ward aber so übel mitgespielt, als der Königin Elisabeth. Sie erscheint abwechselnd (oder auch gleichzeitig) als eine verliebte Närrin, und eine harte gemüthlose Tyrannin. Corneille hat zwar die (meines Erachtens unwahre) Erzählung von dem Ringe zur Seite gelassen, den Hergang aber doch in ähnlicher Weise durchgeführt und Anderes ganz willkürlich erfunden. Nicht allein die Königin ist über alle Maßen in Essex verliebt; sondern dieser nicht minder in eine Herzogin Irton, welche ihren Mann lediglich geheirathet hat, um ihren geliebten Essex gegen die Eifersucht der Königin zu retten. Hierüber verhandelt der Graf umständlich mit der verheiratheten Herzogin, und behauptet: sein Aufstand und das bewaffnete Andringen gegen das Schloß, habe nur zum Zweck gehabt jene Heirath zu hintertreiben? Gegen die ihr (nach französischen Theatergesetzen) zugewiesene Vertraute, die Tilney, lamentirt die 68jährige Königin über ihre unglückliche, unerwiederte Liebe zu Essex, wie ein schwächliches, junges, liebesieches Mädchen. Und wiederum sagt sie der Herzogin (von ihrer Liebschaft mit Essex nichts ahndend): s'il brave cet amour, il doit tout redouter. Dann dem Grafen selbst: Ton coeur dont je tenais la conquête si chère, Etoit l'unique bien

capable de me plaire! Nach vielen vergeblichen Versuchen Essex Stolz zu brechen, nach vielem Hinundherdenken, Fühlen, Reden, will die ganz schwache Königin und will nicht, und ohne Rücksicht auf die gesetzlich erkannte von ihr bestätigte Strafe des Grafen, nennt sie die Hinrichtung un supplice rigoureux et infâme!

Ich weiß nicht ob es anziehen würde, wenn ich über die zahlreichen Trauerspiele und Lustspiele des Thomas Corneille Bericht erstatten wollte. Da ich es mir bei seinem Bruder und bei Racine (schon des Raumes halber) versagen mußte in das Einzelne einzugehen, so ist ein gleiches Verfahren hier wo nicht gerechtfertigt, doch wohl entschuldigt.

Jean François Regnard. (1656—1710.)

Man hat sehr oft wiederholt: nächst Moliere sei Regnard der beste französische Lustspieldichter. Wenn dem so ist so bleibt dieser jedoch hinter jenem zunächst darin sehr zurück, daß ihm die heitere komische Kraft fehlt. Regnard bewegt sich schon auf der Bahn, die sich eine sittliche, verständige Belehrung als höchstes Ziel vorsteckt.

So werden in dem vielgerühmten „Spieler" (le joueur) alle traurigen Folgen dieser Leidenschaft vorübergeführt, und zuletzt darin strenge Gerechtigkeit geübt, daß er nicht durch einen Zufall siegreich oben auf bleibt; vielmehr hat er nicht bloß sein Geld verloren, sondern die von ihm mit schlechtem Leichtsinn behandelte Geliebte, giebt auch einem Würdigren ihre Hand. Von ächter Poesie ist dagegen kaum eine Spur zu entdecken.

„Der Zerstreute" (le distrait) bietet mehr heitere Mißverständnisse; sie sind sich aber zu ähnlich und zu sehr gehäuft, (ja fast unglaublich) wenn man dem Zerstreuten nicht allen gesunden Menschenverstand absprechen will.

In dem *retour imprévu* und den *folies amoureuses* werden zwei alte Männer so gefoppt und belogen, daß derlei Ueber-

treibungen, die bezweckte komische Wirkung eher stören als befördern.

In dem Universalerben (le Légataire universel) beruht die Intrige, in ganz ähnlicher Weise darauf, daß ein Greis gefoppt, ja, (noch unsittlicher) betrogen wird. Mit Recht hat schon A. W. Schlegel dieses Verfahren gerügt, was, wenigstens in der schönen Kunst, nicht zu dulden ist.

Alles zu Allem gerechnet, halte ich Destouches (mit seinen wohl gehaltenen und durchgeführten Charakterzeichnungen) für vorzüglicher, wie den ärmlichen Regnard. Erwähnung verdienen dagegen dessen Reisebeschreibungen, insbesondere nach Schweden, Lappland und Polen.

Jean Galbert de Campistron. (1656—1723.)

Campistron's, jetzt fast vergessene Trauerspiele, fanden einst (wenigstens zum Theil) bei seinen Zeitgenossen erheblichen Beifall. Seine Stoffe nimmt er, gleichwie die meisten französischen Dramatiker, aus fernen Zeiten und Ländern. Wir wollen hier nur, an einigen seiner Trauerspiele zeigen, welche Freiheiten er sich, mit den, oft in französische Denkweise übersetzten geschichtlichen Stoffen erlaubte.

1) Virginia.

Appius bietet der Virginia an, den wider sie erhobenen Prozeß zu beseitigen, wenn sie ihn heirathe. Natürlich widerspricht sie, ihre (in Abwesenheit des Vaters) mitwirkende Mutter und ihr Bräutigam Icilius. Dessen Versuch die Decemviren zu stürzen mißlingt, und Appius hofft itzt nochmals Virginias Hand dafür zu gewinnen daß er Icilius nicht zum Tode verurtheile. Dieser wird (man weiß nicht recht wie) befreit, erzählt in der siebenten Scene des fünften Akts, daß er den Appius umgebracht habe, und in der achten, letzten Scene erzählt Camilla: der angekommene Vater wußte nicht recht, ob er Virginia tödten, oder am Leben lassen solle. Da macht sie der Sache ein Ende

und ersticht sich selbst. Viel reden mit im Stücke, zwei männliche und zwei weibliche Vertraute.

2) Alcibiades.

Wird am Hofe des Königs Artaxerxes sehr ehrenvoll aufgenommen und behandelt. Plötzlich begiebt er sich in eine schreckliche Wüste, (un désert affreux). Von Pharnabazus über die Ursach eines so unerwarteten Beschlusses befragt, giebt er zuvörderst an: j'y jouis d'un repos qu'aucun soin ne traverse. Näher vom Pharnabazus bedrängt, gesteht er seine Abneigung, den König in seinem Feldzuge gegen Griechenland zu begleiten, und daß dieser einen Argwohn gegen ihn fassen könnte. Dies war in der That bereits eingetreten, weshalb Artaxerxes, um Alcibiades ganz an sich zu fesseln, einer Prinzessin von Geblüt (Artemisia) vorschlägt ihn zu heirathen. Die Prinzessin, längst in Alcibiades verliebt, ist sehr erfreut über diesen Antrag, keineswegs aber Palmis, (die Tochter des Königs) welche ebenfalls in den Griechen verliebt ist, und insgeheim von ihm geliebt wird. Sobald sich Alcibiades weigert die Anführung des persischen Heeres zu übernehmen und Artemisia zu heirathen, geräth diese und noch mehr der König in Zorn und genehmigt die Forderung der griechischen Gesandten, Alcibiades zu tödten. Trotz der Bemühungen der Palmis und Artemisia ihn zu retten, wird er verwundet und stirbt in ihrer Gegenwart, von ihnen, und selbst vom Könige aufrichtig beklagt.

Le Grand. (1673—1728.)

Der Schauspieler le Grand ward in dem Jahre gebohren, in welchem Moliere starb, und verdient dessen besseren Nachfolgern beigezählt zu werden. Der, unter diesen überhand nehmenden Meinung: der eigentliche und höchste Zweck des Lustspiels sey zu belehren, trat le Grand keineswegs bei; sein Zweck war zu belustigen, zu ergötzen und die Leser und Hörer zum Lachen zu bewegen. Nirgends breite Redereien, überall rascher

Fortschritt, und keine Ehrfurcht vor den pedantischen Gesetzen der französischen Bühne. Am kühnsten sind diese übertreten in dem, schon von A. W. Schlegel gelobten Roi de Cocagne. Trotz dieser Richtung sinkt le Grand nicht hinab bis zu den Plattheiten und Unanständigkeiten mancher englischen Lustspieldichter. Man wird deshalb nachstehende, durch die Fabel der Stücke herbeigeführten Aeußerungen nicht zu streng beurtheilen.

Quand une femme est sage, elle fait enrager;
Jugez quand elle est folle! —
Sachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui disent de bon mots, qui sont toujours riantes,
Qui, sans aucun scrupule, et sans s'effaroucher,
Écoutent l'équivoque, et loin de s'en fâcher,
Y répondent souvent, et même avec finesse,
Que celles qu'un seul mot, un regard, un rien blesse,
Qui d'un conte plaisant, faisant d'abord fracas,
Veulent prendre du mal, où l'on n'en pense pas. (I, 7, 212.)

Dem Texte der Lustspiele sind die Melodien mehrer abzusingenden Lieder beigedruckt. Wenn jetzt die musikalische Behandlung nur zu oft gesucht, überkünstlich, überladen ist, so erscheint die damalige leer und langweilig. Wenige Tonsetzer haben die richtige Mitte so glücklich gefunden wie Reichardt und Zelter.

Nivelle de la Chaussée. (1691—1754.)

Es giebt viele Lustspiele, welche diesen Namen nicht verdienen; wollen wir sie deshalb ganz verdammen? Verändern wir den deutschen Namen, so erscheint Manches wo nicht berechtigt, doch entschuldigt. Tadelt man z. B. das Spruchreiche an la Chaussée, so fragt sich doch zunächst, ob es wahr und gedankenreich sey. Ich gebe Proben aus le préjugé à la Mode und Mélanide:

Le devoir d'une épouse est de paraître heureuse. —
Elle ne savait pas, ni Vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très bien aimer sa femme. —

Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur aurait pu ramener. —
On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense;
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait. —
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs. —
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime. —
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine. —
Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait. —
Ah, quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime. —
La honte est dans l'offense, et non pas dans l'excuse. —
Mais la douceur attire, et retient sur ses traces,
L'amitié, la faveur, la fortune et les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs. —
Le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux. —

Philipp Néricault Destouches. (1680—1754.)

Destouches sah ein, daß er auf der von Moliere siegreich durchlaufenen Bahn, ihm nicht gleichkommen, und noch weniger ihn übertreffen könne. Es kam also darauf an eine, wenngleich weniger dichterische, doch eigenthümliche und ehrenwerthe Grundlage für seine Dramen aufzufinden. Den kühnen Scherz, den heiteren Uebermuth, das angeblich Unanständige bei Seite setzend, verwandelte Destouches das Lustspiel in ein Schauspiel, und legte den Hauptnachdruck auf das sittlich Belehrende. (II, 1, 284.) Dies zeigen schon die Titel mehrerer seiner Komödien; z. B. le curieux impertinent, l'ingrat, l'irrésolu, le médisant, le dissipateur, le glorieux, l'envieux, l'ambitieux u. s. w. Nur wenn man diesen Standpunkt einräumt, wird man sich mit Destouches verständigen, und neben dem Mangelhaften auch Löbliches anerkennen.

1) Das erste Stück le curieux impertinent beruht auf der bekannten Novelle des Cervantes im Don Quixote. Neben der Intrige der Herrschaften läuft hier eine zweite, zwischen dem Bedienten und Kammermädchen. Ueberhaupt spielen diese abwechselnd die Rolle der Vertrauten und der Mißhandelten. Daß

Alle unverheirathet sind, muß man billigen, und wenn die Schuld geringer ist, so erscheint die bestrafte Thorheit desto größer.

2) Damis, der Undankbare (**l'ingrat**) ist ein so erbärmlicher, unpoetischer Schuft, daß man ihn in einem ästhetischen Kunstwerke kaum dulden möchte. Wiederum interessiren seine vielen Kniffe und Schliche, und seine strenge Bestrafung beruhigt den ungeduldig gewordenen Leser.

3) **l'irrésolu.** Wenn man von vorn herein einräumt, und zugeben muß, daß es Männer giebt, die zugleich klug und willenlos sind, so hat Destouches den Charakter des Unentschlossenen vortrefflich durchgeführt; denn so thöricht auch jeder von den unzähligen Wechseln in Wahrheit seyn mag, weiß er doch für jeden mit großem Scharfsinn scheinbare Gründe aufzufinden. Daß sich das Hinundher hauptsächlich auf Heirathen und Nichtheirathen bezieht, ward nothwendig um dadurch die Charaktere der drei Weiber in ein ergötzliches Licht zu stellen.

4) **Le Médisant.** Verwickelt genug, aber zu viel Hinundherreden; auch ist ein Verläumder kein poetischer Charakter.

5) Wiederum (**l'obstacle imprévu**) viele Verwickelungen und viel Reden, aber ohne eigentliche Poesie.

6) **Le dissipateur.** Wenn Destouches, dem Geizigen gegenüber ein Schauspiel, der Verschwender schreiben wollte, so kann man nicht läugnen daß sich hierüber viel zur Belehrung und Besserung beibringen läßt. Destouches hatte aber nicht den Muth sich von der Thorheit der drei Einheiten loszumachen und klagt bitterlich (II, 1, 144) daß es fast unmöglich sey in 24 Stunden den ganzen Hergang und die Folgen der Verschwendung vorzuführen. Es blieb fast kein anderer Ausweg als das Stück da zu beginnen, wo der Bankerott schon nahe ist und der Abfall der falschen Freunde bevorsteht. Loben muß man daß einige der letzten ihrer verdienten Strafe auch nicht entgehen, und noch eigenthümlicher ist die Wendung, daß die Geliebte des Verschwenders selbst den Schein großen Eigennutzes nicht scheut, um sein Vermögen an sich, und ihn zur reuigen Besinnung zu bringen. Edelmüthig giebt sie ihm das, größtentheils gerettete, Vermögen zurück.

7) **le Glorieux.** Der Hochmüthige hat unter allen Stücken Destouches fast den größten Beifall gefunden; ich zweifele ob mit Recht. Denn er (die angebliche Hauptperson) ist weder komisch, noch würdig, noch interessant; und die zur Erhöhung der Theilnahme hinzuerfundenen Personen und Verhältnisse, erscheinen willkürlich, erkünstelt und trotz aller aufgetragenen Lebendigkeit, doch nicht wahrhaft lebendig und ergreifend.

8) **Les Philosophes amoureux.** Schon der Titel läßt den wesentlichen Inhalt errathen Um jedoch eine gewisse Mannigfaltigkeit in das Thema hineinzubringen, verliebt sich Damis, der strengste Philosoph am heftigsten, und heirathet dem gemäß; wogegen Leander, der Mildere, Vermögen und Quasigeliebte seinem weltlich gesinnten Bruder abtritt.

9) **La fausse Agnès.** Eine befehlende Mutter, ein gehorchender Vater, eine verschlagene Tochter. Diese stellt sich einem albernen, ihr zugedachten Bräutigam gegenüber, äußerst einfältig; dann andern Zeugen gegenüber, allzuweise. Sie erreicht den Zweck ihren Geliebten zum Mann zu bekommen. Zur Erhöhung der Mannigfaltigkeit allerhand andere Charaktere, Männer und Weiber, ergötzlich genug.

10) **Le tambour nocturne.** Französisch eingerichtet, nach Addison's Drummer.

11) **Le Philosophe marié, ou le mari honteux de l'être.** Arist, lange ein Gegner des Ehestandes, wagt nicht seine heimlich geschlossene Ehe bekannt zu machen; aus Furcht vor einem reichen Onkel und dem Spotte des Publikums. Durch diese Verheimlichung entstehen natürlich mancherlei Verwickelungen, und einige einwirkende Nebenpersonen erhöhen den Wechsel und die Verwirrung. Das Stück endigt zu allgemeiner Zufriedenheit mit Bekanntmachung der bereits früher geschlossenen Ehe und mit zwei erfreulichen Verlobungen.

12) **L'ambitieux et l'indiscrète.** Außer der höchsten Dichtkunst der schaffenden mit reicher Beobachtung und Erfahrung verbundenen Einbildungskraft, giebt es auch eine des Verstandes und der Sittlichkeit. Jene wird bisweilen von der Gefahr bedroht

in leere Willkür, ja in Unsinn zu verfallen; noch öfter sinkt diese hinab in langweilige Gemeinplätze, oder Trivialitäten. Mit Unrecht hat man die letzte deshalb oft ganz verdammt; denn obgleich sie keineswegs die erste Stelle einnimmt, verdanken wir ihr doch ehrenwerthe Werke zweiten Ranges. Hierher gehören, wie gesagt, mehrere Lustspiele von Destouches. Nicht die Fülle seiner dichterischen Begeisterung treibt ihn (wie Göthe verlangt) zu einem lebendig gegliederten Kunstwerke, an welches sich nachher auch allerhand allgemeine Betrachtungen anreihen lassen; sondern zu einer ihn erregenden sittlichen Aufgabe sucht und findet er (nicht ohne Geschicklichkeit) das erläuternde Beispiel. Auch weiß er mit der Lösung der Hauptaufgabe allerhand Nebenpersonen und Ereignisse zu verbinden, und dadurch bedrohliche Trockenheit zu vermeiden. Nur die Bedienten und Kammerjungfern sind (wie schon bei Calderon) im Ganzen nach demselben Leisten zugeschnitten. Die Charaktere der wichtigeren Personen werden dagegen meist gut gehalten und durchgeführt. Mithin ist kein Grund vorhanden dramatisch belehrende Werke dieser Art, den sogenannten Lehrgedichten nachzusetzen; ja jene sind nicht selten ansprechender und führen hinan bis zu einer fast tragischen Wirkung. Destouches durfte deshalb sagen: Admirateur zélé de Racine, je ne puis m'empêcher de lui reprocher cette monotonie de sentimens et de langage; goût qui a tellement prévalu dans la suite, qu'il a fait abandonner ou défigurer souvent aux auteurs les plus beaux sujets dramatiques — et ce goût a influé même sur la Comédie. (III, 311.)

Im Ehrgeizigen sind, unter Anderen, die Charaktere der beiden Brüder und der Frauen in wohlbegründeter Verschiedenheit einander gegenübergestellt.

Was Anstand und Schicklichkeit betrifft, so ist Destouches das gerade Gegentheil der, mit Recht deshalb getadelten Lustspieldichter; ja er ist in dieser Rücksicht selbst weit gemäßigter und ängstlicher als Moliere. — Diese, und unsere obige Bemerkung über Destouches sittliches Bestreben, bestätigt er selbst, sagend: J'ai toujours moins pensé en écrivant à m'acquérir

la réputation d'homme de lettres, qu'à m'assurer celle d'honnête homme et de bon citoyen. (III, 299.)

13) **L'amour usé.** Bei diesem Lustspiel hatte sich Destouches gar keinen lehrhaften Zweck vorgesteckt; er wollte vielmehr nach Art der heitersten molierischen Stücke, erheitern und zum Lachen bringen. Statt dessen ward es (ganz gegen seine Erwartung) schrecklich ausgepfiffen, worüber sich der Verfasser bitter beklagt und den Grund in einer boshaften Kabale sieht. — Wenn man jetzt (nach 100 Jahren) das Stück unparteiisch betrachtet, so darf man behaupten, es zeige keineswegs Moliere's heitere, komische Kraft; zur damaligen, (für Destouches ungewohnten) Strenge, mag aber allerdings neben künstlerischen Gründen, auch Parteileidenschaft mitgewirkt haben. — Ein alter Innggeselle und eine alte Jungfer, die sich in der Jugend geliebt, aber nicht geheirathet haben, möchten, alt geworden, sich gern mit jüngern Personen verehlichen. Erst als dies mißlingt, kehrt zwar die Jugendliebe nicht zurück, doch halten sie es jetzo für das Gerathenste sich zu heirathen.

Prosper Jolyot de Crebillon. (1674—1762.)

Crebillon (wohl zu unterscheiden von seinem Sohne, dem Verfasser zweideutiger Romane) hatte ohne Zweifel eine natürliche Anlage zum dramatischen Dichter. Im Ganzen beharrte er auf der Bahn Corneille's und Racines; doch konnte man ihm, im Vergleich mit der Weichheit des letzten, wohl den Beinamen des Schrecklichen geben. Auch darin blieb er dem Herkommen getreu, daß er seine Stoffe aus den fernsten Ländern und Zeiten hernahm.

Daß er in seinem ersten Trauerspiel, Idomeneo, dem fabelhaften Könige allerhand, also auch eine Liebschaft und einen Vertrauten andichtete, ist der damaligen Richtung ganz gemäß; künstlich zugespitzt aber dürfte es erscheinen, daß der alte Vater und der junge Sohn auf dieselbe Person verfallen, welche ihren

jüngern Liebhaber zugleich liebt und haßt, bis dieser sich tödtet um seinen Vater zu retten, und der Vater versichert, er werde ihm bald nachfolgen.

Crebillon rühmt sich in seinem Atreus und Thyestes die Gräuel möglichst gemildert zu haben. Deßungeachtet widerstrebt die Aufgabe so sehr aller Verklärung, widerspricht so der Schönheit, daß man die Hauptpersonen nicht handelnd sehen will. Schon in der Erzählung, im Epos, fordert man eine rasche, bald zu Milderem übergehende Behandlung.

Von seiner Elektra sagt Crebillon: je crois y avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle, et tous ceux qui ont traité le même sujet. Allerdings ist die Elektra des Sofokles herbe (noch mehr als die eigenthümliche des Euripides); Behufs der Milderung erfand also Crebillon (nach französischer Mode) eine Liebschaft zwischen Itys, dem Sohne des Aegisth und Elektra, nur (um die Sache pikanter zu machen) mit dem Unterschiede, daß Itys liebt und gern heirathen will; Elektra zwar auch liebt, aber sich lieber rächen, als heirathen will. Die hinzukommende Klytemnestra, sagt (schon um die 24 Stunden nicht zu überschreiten):

Ce jour même à son sort Vous devez être unie;
Si Vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.

In dieser Bedrängniß stellt sich zunächst Elektra, als werde sie wohl auf den Befehl ihrer Mutter eingehen. Aegisth, vertrauend, daß diese, die Heirath allein zu Stande bringen werde, sagt ihr:

Madame, je Vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce!

Unterdessen ist aber eine zweite, noch weit eigenthümlichere Liebesgeschichte im Gange. Tydeus hat heldenmüthig für Aegisth gekämpft, und sich zugleich in dessen Tochter Iphianassa verliebt. Obgleich diese ihn ebenfalls liebt, sagt sie ihm:

Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi;

Qu'un amant comme Vous, quelque feu que l'inspire,
Doit soupirer, du moins, sans oser me le dire.

In dem Augenblicke wo Tydeus eingeschüchtert davon gehen will, erscheint Aegisth und hält ihm eine Lobrede über seine großen Verdienste. Als aber Tydeus deßungeachtet zwischendurch sehr seufzt, sagt Aegisth:

Mais quoi! Vous soupirez, quelle douleur Vous presse?
Un déplaisir secret trouble Votre grand coeur;
Avez-Vous des secrets que je ne puisse apprendre?

Tydeus will nicht beichten, sondern sagt: je ne demande plus qu'une libre retraite. — Aegisth bietet ihm hierauf die Hand seiner Tochter und fügt hinzu:

Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste,
Ma fille est à ce prix, et cet effort si grand,
Ce n'est que de Vous seul que ma haine l'attend.

Der überraschte Tydeus bekennt nunmehr seine Liebe zu Iphianassa, und erhebt Anfangs gegen die Tödtung, oder Besiegung allerhand Bedenken, erzählt aber zuletzt, Orestes sey im Meere ertrunken. Hierüber sehr erfreut bietet Aegisth dem Tydeus nochmals seine Tochter an, und fügt hinzu:

Si sur ce choix Votre ame est encore incertaine,
Je Vous laisse y penser et je cours à la Reine!

Worauf Tydeus zu sich selbst sagt:

Et moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais sur mon amour consulter ma vertu.

Diese Liebesüberlegungen sind noch nicht zu Ende geführt, als ihn Elektra zu sich kommen läßt, und sich ergiebt Tydeus sei der Sohn des Palamedes. Zwischendurch Andeutungen aus denen hervorgeht, daß Tydeus treulos des Orestes Tod herbeigeführt habe. Als Iphianassa zu dem Gespräche des Tydeus mit Elektra zufällig hinzukömmt, wird sie erst eifersüchtig, und dann doppelt zornig, als jener sagt:

Votre rang, ma naissance, un barbare devoir
Tout défend à mon coeur un si charmant espoir.

In dem Augenblicke, wo nach dem drohenden Abgang der Iphianassa, Tydeus nicht aus, noch ein weiß, erscheint plötzlich sein Vater Palamedes, von dem er glaubte, dieser sey mit Orest umgekommen. Nach anfänglichen zärtlichen Reden zwischen Vater und Sohn, macht jener diesem die allerbittersten Vorwürfe, daß er Agamemnon nicht längst gerächt habe. Er sagt über Tydeus Verhältniß zu Iphianassa:

Tydée ose avouer l'amour qui le possède!
S'il Vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main Vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

Tydeus bietet zwar dem Vater sein Leben als Opfer dar, hat aber doch keine Lust seiner Neigung zu Iphianassa und der Aussicht auf einen Königsthron zu entsagen, sondern fügt hinzu:

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon.
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon ame. — —
Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste?

Nunmehr, (um Tydeus und alle Zuhörer durch einen Knalleffekt zu überraschen) sagt Palamedes: du bist Orest! — Erstaunen, Erklärungen, Beschluß gegen Elektra aus der Entdeckung ein Geheimniß zu machen. Als diese dennoch dahinterkömmt, entstehen neue Schwierigkeiten, weil sie Itys nicht mitopfern will. So übernimmt Orest, mit seinen Genossen, die Tödtung des Aegisth, und entwaffnet den Itys. Wo ist aber Klytemnestra, fragt Orest? Dies erzählt ihm Palamedes, folgendergestalt:

Clytemnestra,
Remplissant ces lieux et de cris et de larmes,
S'est jetée à travers le péril, et les armes.
Au moment qu'à Vos pieds son parricide époux
Etait près d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable allait trancher sa vie.
Dans ce fatal instant la reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvait retenir
Une main que les dieux armaient pour la punir,

Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisaient peut être,
Fait couler tout le sang dont ils Vous firent naître.

Trotz dieser Erklärung flucht die sterbende Klytemnestra ihrem Sohne, er selbst klagt sich bitter an als ihren Mörder und verfällt am Schlusse des Trauerspiels in Wahnsinn, wo er zu sehen glaubt daß Aegisth ihm das blutige Haupt seiner Mutter vorhält.

Crebillon hat in seinem Catilina die geschichtlichen Quellen keineswegs ganz vernachlässigt, jedoch um Mannigfaltigkeit und pikantes Interesse zu steigern, erfunden, daß Catilina (weniger aus Neigung, als um politischer Zwecke willen) ein Verständniß mit Tullia, der Tochter des Cicero anknüpft. Anfangs liebt Tullia aufrichtig den Catilina; sobald sie aber von seinen abscheulichen Planen Nachricht erhält, sagt sie sich, unter den bittersten Vorwürfen, von ihm los. Gleich zornig tritt itzt die, eifersüchtig gewordene Vertraute Catilina's, Fulvia auf, und drohet dem mitverschworenen Oberpriester Probus, Alles zu verrathen. Zwischen ihr und dem hinzukommenden Catilina folgt nun ein Gespräch voll der härtesten Anklagen, worin sie ihm z. B. sagt:

Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier.

Fulvia wird fortgeschickt als Cicero erscheint und dem Catilina Namens des Senats den Oberbefehl in Asien anbietet. Catilina, überzeugt daß keine genügende Beweise gegen ihn vorliegen, und das etwanige Zeugniß der eifersüchtigen Fulvia kein Gewicht habe, lehnt jene, scheinbar ehrenvolle Verweisung nach Asien ab, und droht, er werde im Senate seine volle Unschuld erweisen. Bei dieser Gelegenheit sagt er:

Caton, citoyen furieux,
Répand seul contre moi ses bruits injurieux,
Que Vous autorisez avec trop d'impudence etc.
Je vous connais tous deux mieux que Vous ne pensez:
Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes
Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes;

Et Caton d'un génie ardent, mais limité,
Ne connaît de vertu, que la férocité.
Prompt à se courroucer, enclin à contredire,
La haine est le seul Dieu qui le meut et l'inspire.

Im dritten Akt spricht der gallische Gesandte beredt über die elenden Verhältnisse Roms, und Tullia versucht von Neuem Catilina zu bekehren. Beides bringt die Sachen nicht vorwärts.

Nachdem im vierten Akt Cicero, Cato, Crassus aus verschiedenen Standpunkten ihrer Beredsamkeit freien Lauf gelassen, erscheint Catilina plötzlich, sagt allen Senatoren die größten Grobheiten und macht ihnen die ärgsten Vorwürfe; z. B.:

La justice, autrefois votre divinité,
Ne règne plus ici que pour l'impunité;
La décence, les lois, la liberté pnblique,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique. —
Imprudents! savez-Vous si j'élevais la voix,
Que je Vous ferais tous égorger à la fois.

Hierauf folgen rhetorische Versicherungen seiner Unschuld und die Anklagen Anderer, so daß zuletzt der ganze Senat ihn gleichsam um Verzeihung bittet, und Cicero sagt:

Adieu, Catilina: j'attends de votre zèle
Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand coeur.
Rome a besoin de vous et de votre valeur.

In einem gleich darauf folgenden Gespräch mit Cethegus, sagt dagegen Catilina:

Qu'il me serait doux,
De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous!

Laut des Monologs womit der fünfte Akt beginnt, ist Cicero bereits ganz enttäuscht, und spricht:

Plus sur son innocence il a cru m'abuser
Plus mon coeur défiant s'obstine à l'accuser.

Catilina wird besiegt und trifft verwundet mit Tullia zusammen. Es folgt ein langes Gespräch wo Vorwürfe und Zärtlichkeiten abwechseln. Sie sagt ihm:

Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes,
Qu'un retour vertueux, vos remords, et mes larmes.

Diesen Ausgang hält Catilina seiner für unwürdig, er ersticht sich und reicht den Dolch der Tullia. Sie ruft: je me meurs! Es ist aber nicht deutlich, ob sie sich auch umbringt. Wahrscheinlich nicht. Wenigstens sagt der hinzutretende Cicero hierüber kein Wort, und in einem anderen Trauerspiel Crebillon's: das Triumvirat, entsteht ein breit entwickeltes Liebesverhältniß zwischen ihr und Oktavian. Es scheint aber nicht nothwendig dieses, und andere Trauerspiele Crebillon's zu zergliedern; das Mitgetheilte wird genügen sich über seine Verdienste und Mängel ein Urtheil zu bilden. Mit Recht sagt Friedrich II. (Oeuvres, XXII, 183): Cicéron, Caton, la république romaine et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs, etc.

Alexis Piron. (1689—1773.)

Durch kühnen Witz und mancherlei Spott, verletzte Piron viele der, zu seiner Zeit tonangebenden Männer. Dies führte natürlich zu einer ungewöhnlich strengen Beurtheilung seiner dichterischen Werke, so daß fast nur eins seiner Lustspiele, la Metromanie, als lobenswerth bezeichnet ward. Bouterwek, (der ihn nach seiner Weise billig behandelt) fügt jedoch hinzu: „er wollte, gegen den Willen der Natur, auch Trauerspieldichter seyn.“ (VI, 383.) — Zur Rechtfertigung seines Entschlusses auch Trauerspiele zu schreiben, sagt Piron selbst (I, 238): „Das Trauerspiel wird nicht bloß günstiger aufgenommen als das Lustspiel, sondern ist auch (meiner Meinung nach) die leichtere Aufgabe, und der Mittelmäßigkeit dramatischer Talente angemessener. Denn die offenbare Größe des Gegenstandes, ersetzt gewissermaßen die Kleinheit des Genies der Bearbeiter, und glänzende Erfindungen, verbunden mit einigen eitelen Aeußerlichkeiten, er-

scheinen den Augen der Menge stets vortheilhafter, als die einfache, ungeschminkte Wahrheit.“ — Piron sucht ferner zu erweisen, es sey unrathsam das Trauerspiel auf bereits verbrauchte Liebesgeschichten (244), oder widerwärtige Grausamkeiten zu gründen; wohl aber erscheine es schicklicher und würdiger den Ehrgeiz als Triebfeder und Zweck zu benutzen.

Dem gemäß ist Piron's erstes Trauerspiel, Callisthenes entworfen, und wenn gleich in demselben mehr gesprochen, als gehandelt wird, auch einige andere Fehler sich wohl nachweisen lassen; meine ich doch das Werk sey über Erwartung gelungen. Denn während so viele französische Tragiker antike Stoffe ganz umgestalten, mißhandeln, modernisiren, und durch hinzuerfundene, unnütze Liebesgeschichten abschwächen, hält Piron fest an der großartigen tragischen Geschichte, benutzt die ächten Quellen und bringt die, für das Drama nothwendigen Zusätze, in harmonische Verbindung mit der Hauptsache. Alexander hält es für sein Recht und seine Pflicht die Welt in einer, zeither ungekannten Weise zu beherrschen und zu bilden, Orakelsprüche für diesen Zweck zu benutzen und von asiatischen Sitten vortheilhaften Gebrauch zu machen. Callisthenes sieht, vom Standpunkt eines strengen Philosophen, hierin nur Thorheit und Uebermuth, und seine Schwester Leonide, ist weniger behufs einer (das Ganze jedoch fördernden) Liebesgeschichte eingeführt, als um eine dritte Art der Weltbetrachtung durch eine stolze Spartanerin geltend zu machen. — Indem diese großen, erhabenen Weltansichten, ohne gelungene Vermittelung und Versöhnung, bis zum Aeußersten gesteigert werden, ließ sich der tragische Ausgang nicht vermeiden, welcher (obwohl zu spät) die Leidenschaften reinigt. — Man darf, laut Piron's eigener Meinung, behaupten, daß der große Stoff, daß die bedeutenden Persönlichkeiten, den Dichter gestützt und getragen haben.

In der Vorrede zu einem zweiten Trauerspiele, Gustav Wasa, sagt Piron (26): „Die Geschichte ist meine einzige, gesetzliche, authentische Quelle. Je mehr ein Trauerspiel sich auf Geschichte gründet, desto besser ist es entworfen. Jede Abschweifung,

Episode, erfunden um mit der Hauptthatsache verbunden zu werden, ist niemals mehr als eine Hülfsmaschine, die man nur duldet um der Trockenheit der Grundlage, oder um des Geschmacks des Publikums willen." — Indem aber Piron die Erzählung des Abtes Vertot als genügende geschichtliche Quelle betrachtete, war er zur vollen geschichtlichen Wahrheit nicht vorgedrungen. Noch weiter entfernt er sich indessen davon, durch die unglaublichsten, unnützesten Erfindungen: z. B. eine schwedische Prinzessin, Adelaide, ist in König Christians Gewalt. Sie wird geliebt, erstens von Gustav Wasa, zweitens von einem dänischen Prinzen Friedrich, drittens von Könige selbst. Daraus viel Rederei, viel Verwirrung. Gustav begiebt sich verkleidet zu Christian, erzählt daß er Gustav umgebracht habe, wird entdeckt, ist gleichwie seine Mutter in Todesgefahr, wird durch einen Aufstand gerettet, der König entflieht. — Man muß das Stück aus vielen Gründen, als mißlungen bezeichnen.

In der Vorrede zu seinem Trauerspiel Cortes, klagt Piron über das Vorurtheil des Publikums für Liebesgeschichten. Diesem Vorurtheil hat er auch durchaus nachgegeben und das Geschichtliche bei Seite gestellt. Montezuma ist ganz christlich gesinnt und Freund des Cortes. Dafür soll er Elvira die Tochter Don Pedro's heirathen. Dieser, ein Feind des Cortes, und selbst Cortes stimmt bei. Dann aber entdeckt und entwickelt sich ein altes Liebesverhältniß zwischen ihm und Elvira; sie heirathen sich mit des beruhigten Vaters Zustimmung. Montezuma geht leer aus und stirbt an einer Wunde.

Ein Lustspiel Piron's: l'école des pères, hieß früher: les fils ingrats. Diese Titel zeigen schon, daß kein heiteres Lustspiel bezweckt ist, sondern ein unangenehmer Gegenstand dramatisirt wird.

La métromanie gilt, und wohl mit Recht, für Piron's bestes Lustspiel; wer aber erwartet durch Heiterkeit, Scherz und Witz ergriffen und fortgerissen zu werden, dürfte sich doch getäuscht finden.

Niemand wird hoffentlich verlangen, daß ich mich und Andere mit der Unzahl sehr langer und langweiliger Romane abquäle.

(Was auch le Sage aus dem Spanischen mag übernommen haben; sein Gilblas und der hinkende Teufel, sind wohl noch immer lesbarer und unterhaltender, wie viele andere.)

Ich erwähne deshalb nur wenige.

J. Pierre Claris de Florian. (1755—1794.)

Mag Florian auch nicht zu den Genien ersten Ranges gehören, bleibt er doch ein liebenswürdiger Schriftsteller, der schon seiner einfachen Natürlichkeit halber nicht so aus der Mode kommen wird, wie viele Andere, welche durch Künstelei und Schwulst höhere Stufen zu erreichen hofften. An der Spitze der Werke Florian's steht eine Bearbeitung der Galatea des Cervantes. Er hat sie mit Recht verkürzt; denn die zur Zeit des Letzten beliebte übergroße Breite idyllischer Romane, konnte keinen Beifall mehr gewinnen. Dasselbe bemerkt Florian hinsichtlich der frühern, endlosen französischen Ritterromane.

Fehler der so eben bezeichneten Art hat Florian in seinen Erzählungen, oder Novellen vermieden. Er verlegt den Schauplatz in verschiedene Länder (Nouvelle allemande, française, espagnole, grecque, portugaise, persane etc.) und bestrebt sich Inhalt und Darstellung denselben anzupassen. Kaum darf man tadeln, daß des Verfassers Vaterland und Lebenszeit doch nicht zu verkennen ist.

Mit wehmüthigster Theilnahme lieset man einige Zueignungen seiner Werke, z. B. wenn er aufrichtig der Königin Marie Antoinette schreibt bei Ueberreichung seines Lustspiels (1783): „le bon ménage appartient à votre Majesté, par la même raison qu'elle possède, le coeur du Roi, et ceux de tous ses sujets. (III, 63.) — Aehnliche Gefühle erweckt eine gemüthliche Zueignung seiner Erzählung Bliomberis, an die entsetzlich hingemordete Prinzessin Lamballe. (I, 24.)

Die Aufgabe, den König Numa Pompilius als Helden eines in Prosa abgefaßten Heldengedichts, oder Heldenromans auf-

zustellen, konnte um so weniger ganz gelingen, da Krieg und Liebe darin eine bedeutende Rolle spielen.

Aus den eigenthümlichen Aeußerungen Florian's über das Drama, theile ich Folgendes mit. Er sagt: „Das Charakterlustspiel (comédie de caractère) ist ohne Zweifel das schönste, nützlichste und schwerste. Und jetzt schwieriger als jemals, denn nach den Meisterwerken Moliere's sind nur noch kleine, unbedeutende Charaktere zu behandeln übrig. Die Vorschrift: man soll seyn wie alle Uebrigen, ist die Grundlage unserer Erziehung und bewirkt eine große Uebereinstimmung und Einförmigkeit in Sitten, Handlungen, Sprache, Höflichkeitsbezeignungen u. s. w. wodurch die eigenthümliche Natur, die Abstufungen des Charakters verschwinden. Mithin bleibt zu behandeln nur übrig das Lustspiel des Gefühls und der Intrigue. Beides zu vereinigen hält schwer, und doch kann man zugleich lachen und weinen. Selten kommt man in die Lage große Opfer zu bringen seiner Pflicht, seinem Vaterlande, seiner Ruhe, seinem Glück. Wohl aber hat man tagtäglich Veranlassung zu sein, ein guter Vater, ein guter Sohn, ein guter Gatte u. s. w."

Nach diesen Ansichten und Grundsätzen schrieb Florian mehrere kleine Lustspiele: les deux Billets, bon ménage, bon père, la bonne mère und bon fils, welche ungeachtet ihrer großen Einfachheit sehr gemüthlich ansprechen und in denen der Charakter des Harlekin auf eine neue, eigenthümliche Weise aufgefaßt und behandelt ist.

Die Halbromane Florian's über die Mauren und über Gonsalvo von Cordova sind allerdings geschichtlich und dichterisch übertroffen worden; wogegen seine Fabeln noch immer eine lobende Erwähnung verdienen, und großen Beifall fanden.

Jean François Marmontel. (1723—1799.)

Marmontel's, von Anfang an nur mittelmäßige belletristische Werke, haben so sehr an Bedeutung verloren, daß es nicht

nöthig ist sich umständlicher mit ihnen zu beschäftigen. Hingegen behalten seine Denkwürdigkeiten einen dauernden Werth. Nicht bloß durch Berichte über Kriege und Staatsangelegenheiten, (wovon andere Quellen hinreichendere Auskunft geben) sondern durch anziehende Mittheilungen über unzählige andere, meist ganz vernachlässigte Gegenstände: z. B. Gelehrte und Künstler, ihre Lebensweise, Bestrebungen, Freuden und Leiden, Freundschaften, Zänkereien und Verläumdungen, Staatsmänner und Maitressen, Essen, Trinken, Spielen, tugendhafte und nichtsnutzige Weiber, (deren großer Einfluß überhaupt) Ueberschätzung des geselligen Lebens mit seiner Eleganz, Witz, Kleinlichkeiten, Zänkereien. Eine maßlose gegenseitige Verehrung, eine oberflächliche Zufriedenheit und Glückseligkeit, bis die Stürmung der Bastille, wie ein Blitz aus heiteren Höhen, die nichts Wissenden, nichts Ahndenden auseinandersprengte, ohne daß aus der ganzen, selbstgefälligen, vielgepriesenen, geistreichen Gesellschaft auch nur einer aufgestanden wäre, um als ein Retter siegreich einzuwirken, oder heldenmüthig den Sturz zu veredeln.

Jean le Rond d'Alembert. (1717—1789.)

Sollte es zum Wesen eines Philosophen gehören den Laien angeblich tiefsinnige, in Wahrheit unverständliche Sätze und Behauptungen vorzulegen, so hat d'Alembert keinen Anspruch auf jene Würde; soll aber der ächte Philosoph im Leben sich zeigen als rechtlich, einfach, genügsam, so ist er denselben beizuzählen. D'Alembert's, anerkannt verdienstliche, mathematische Werke zur Seite lassend, hebe ich aus anderen Schriften einige bezeichnende Stellen aus.

In einem Gespräche sagt die Philosophie zur Poesie: „Gebt mir wahrhaft dichterische Bilder (images), und ich werde sie mit Begeisterung bewundern. Aber verjährte Bilder, welche nur wiederholen was man hundertmal gehört hat, sind mir, (ich gestehe es) zum sterben langweilig. Muß man in Sylben-

maßen und Reimen sprechen um triviale und breitgetretene Dinge vorzubringen? Ich fürchte nicht, daß die kleine Zahl guter Dichter durch eine so gesetzliche Abneigung verletzt werde; wohl aber bin ich darauf gefaßt daß gegen mich aufstehen werden, der ganze niedere Parnaß, die Verfasser ausgepfiffener Stücke, die Reimer welche keinen Preis der französischen Akademie erhielten und in hundert Jahren nicht erhalten würden, obgleich die Richter nicht immer sehr schwierig sind. Mit allen diesen lasse ich mich in keinen Streit ein, mögen sie immerhin in ihren Versen den Reim mißbrauchen und in ihrer Prosa die Vernunft beleidigen. — Nichts ist zu bemerken, zu behalten; man findet nur verbrauchte Lumpen der Dichtkunst, Zephir und Flora, die Flügel des Amor, den Berg mit doppeltem Gipfel und die Hippokrene in welcher man alle schlechten Verse, ja vielleicht alle schlechten Dichter ersäufen sollte."

„Ich glaube, daß Corneille weniger rein, fehlerfrei und zierlich ist, als Racine; macht er aber seine Verse gut, so übertrifft ihn niemand. Ich glaube daß Moliere, abgesehen von seinen anderen unschätzbaren Eigenschaften, eine besitzt, welche man nicht genug hervorhebt, nämlich daß er das beste Französisch schreibt: — ich glaube, daß die Werke Boileau's das Gesetzbuch des guten Geschmacks sind; daß Lafontaine der Sprache eine naive und eigenthümliche Richtung gegeben hat; daß endlich Quinault (den Boileau sehr ungerecht behandelte) nicht bloß der natürlichste und zärtlichste unserer Dichter ist, sondern auch der reinste (le plus-pur) und der fehlerfreiste (le plus correct), ein Verdienst welches man ihm nicht genug dankt und vielleicht nicht einmal genug bemerkt hat. — Der Reim ist unseren Versen (ungeachtet seiner Eintönigkeit) unentbehrlich: man würde sie sonst kaum von Prosa unterscheiden können. (Oeuvres posthumes, I, 42—52.)"

„Rousseau's Emil ist voll Blitze und voll Rauch, voll von Wärme und von kindischen Einzelnheiten, voll Licht und Widerspruch, Logik und Abschweifungen, an tausend Stellen das Werk eines Schriftstellers ersten Ranges, und an anderen eines

Kindes. Seine Philosophie ist mehr in der Seele als im Kopfe; wo er nur untersuchen (raisonner) will, wird er einige Male gemein, oft sophistisch, bisweilen dunkel: wo ihn aber der Gegenstand erwärmt, zeigt er sich klar, genau, anziehend und erhaben. (I, 127.)"

„Ziererei in Styl, Sprache und Unterhaltung ist ein gewöhnlicher Fehler der Leute, welche man Schönredner (beaux parleurs) nennt. Sie besteht in gesuchten, zuweilen lächerlichen Ausdrücken für gemeine, oder triviale Dinge. Deßhalb sind diese Schönredner unerträglich für Männer von Geist, welche sich mehr bemühen gut zu denken, als zu reden; oder vielmehr die da glauben es genüge gut zu denken, um auch gut zu schreiben, und ein neuer, starker, richtiger, einleuchtender Gedanke, bringe mit sich auch den angemessenen Ausdruck. — Die Amplifikationen (Erweiterungen, Umschreibungen), womit man sich in den Schulen nur zu viel beschäftigt, ersäufen in zwei Bogen Geschwätz, was man in zwei Zeilen sagen sollte. Die dort gelehrte Philosophie ist meist ein Inbegriff unzähliger ganz unnützer Fragen. Hinsichtlich der Religion, verfällt man auf zwei, gleich sehr zu fürchtende Abwege. Der erste und gewöhnlichste, bringt Alles zurück auf äußerliche, weit überschätzte Uebungen; der zweite stellt jedes wahrhaft nützliche Studium zurück um sich mit Katechismen und ähnlichen Dingen ausschließlich zu beschäftgen; als wäre Arbeit und treue Erfüllung seiner Pflichten, nicht das, Gott angenehmste Gebet. Diejenigen Schüler welche sich aus Neigung, Faulheit, oder Nachgiebigkeit, hierüber den Ideen ihrer Lehrer hingeben, verlassen das Gymnasium (collége) gewöhnlich mit einem höheren Grade von Blödsinn und Unwissenheit."

„In Sachen des Geschmacks entfernt uns eine halbe Philosophie von der Wahrheit; eine besser verstandene führt uns dahin zurück. Man thut deshalb den schönen Wissenschaften und der Philosophie doppelt Unrecht, wenn man glaubt daß sie sich gegenseitig schaden und ausschließen. Wie sollte auch der wahre philosophische Geist, dem guten Geschmacke zuwider seyn? Er

ist vielmehr dessen sicherste Stütze: denn überall geht er zurück auf die wahren Grundsätze, erkennt die eigenthümliche Natur jeder Kunst, den Charakter jeder Geistesstimmung, die Farbe jedes Gegenstandes. Mit einem Wort, er weiset die Gränzen nach für alle Dinge: ihn mißbrauchen, heißt ihn nicht besitzen. Diese Nichtbesitzenden sind seine lautesten Tadler. Ebenso wird die Dichtkunst von denen verschrien, welche dafür keine Anlage haben; so die höheren Wissenschaften von denen welche ihre ersten Grundsätze nicht kennen, und unser Jahrhundert, von den Schriftstellern welche ihm die wenigste Ehre bringen. (II, 150, 156, 159, 322, 327.)"

„Wenn ich das Reich der Litteratur aufmerksam betrachte, glaube ich einen öffentlichen Platz zu sehen, wo Empiriker, von Bänken herab, die Vorübergehenden herbeirufen, welche sie Anfangs zum lachen bringen, dann sie täuschen. Auf diese Weise erwerben sich viele Schriftsteller eine Art Ruhmes. Wollet ihr für einen geistreichen Menschen gelten? ruft dem Publikum zu, daß ihr es seyd. Anfangs wird euch die Mehrzahl auslachen; sobald sich aber einige Narren auf eure Seite stellen, folgen allmählig mehrere nach, und die welche zuerst nicht hinhörten, theilen nächstdem die Ansicht der größeren Zahl, oder sind gezwungen zu schweigen. (Mélanges, I, 350.)"

„Unter allen Geschichtsbüchern verdienen vielleicht Denkwürdigkeiten und Briefe von Privatpersonen das größte Zutrauen, wegen der Einfachheit, die sie beseelen muß. Nachlässigkeit des Styls, Unordnung, Längen, kleine Einzelnheiten, Alles wird verziehen, wenn sich nur die Wahrheit zu finden scheint, welche nicht fehlen kann sobald der Verfasser Mithandelnder, oder Augenzeuge war. (V, 489.)"

Unter unzähligen Schriftstellern jener Zeit steht durch seine Richtung und Beschäftigung fast ganz allein:

George Louis, le Clerc, Comte de Buffon. (1707—1788.)

Marmontel (Mém., II, 508), erzählt von Büffon: „Umgeben von gefälligen Leuten und Schmeichlern, war er an eine gehorsame Achtung seiner systematischen Ideen gewöhnt. Neben einem unbestreitbaren Verdienste, besaß er einen Stolz und eine Anmaßung, welche mindestens diesem Verdienste gleich kam. Einige warfen ihm sogar vor, er habe schwülstig (fastueusement) geschrieben in einer Gattung, die einen einfachen und natürlichen Styl verlange.“ — Hingegen sagt Gibbon (Miscell. works, I, 162): „Büffon vereinigt mit einem erhabenen Genius, die liebenswürdigste Einfachheit der Gesinnung und der Sitten.“

Wie dem auch sey, so lassen sich Büffon's sehr große Verdienste um die Naturwissenschaften gar nicht läugnen. Sein Hauptwerk übertraf, als es erschien, Alles was bis dahin geleistet war, und wenn später Unzähliges aufgefunden und berichtigt ward, so trifft dies Schicksal (man möchte sagen Gottlob) alle wissenschaftlichen Werke, welche von Erfahrungen und Beobachtungen ausgehen. [1]) Wenn er seiner Neigung folgend bisweilen zu prachtvoll schrieb, schon um die Langeweile zu vertreiben, so soll man ihn deshalb nicht härter beurtheilen, als viele Andere deren Darstellung an höchster Trockenheit leidet. Die meiste Veranlassung zu kühnem Erfinden und dichterischem Ausmahlen, bot die von ihm aufgestellte Theorie der Erde. Aber selbst in unseren Tagen, wo so viele Thatsachen neu beobachtet, so viele Hypothesen (z. B. über den entscheidenden Einfluß eines, oder mehrerer Kometen) berichtigt sind, stellt sich in geologischen Werken das noch Unerwiesene dar, als sei es unläugbare Wahrheit. Gleichwie Büffon's Kühnheiten werden auch neuere Ansichten, manche Berichtigung erleiden.

Von dauerndem Werth dürfte seyn, was Büffon in einer

1) Ein Urtheil Friedrichs II., XXVI, 506.

Abhandlung lehrt, über die Art Naturgeschichte zu studiren und zu behandeln. Ich gebe einige Auszüge. (I, 1—62.)

„Das Studium der Natur setzt zwei Eigenschaften des Geistes voraus, welche ganz entgegengesetzt zu sein scheinen; die großen Ansichten eines lebendigen Genius, welcher Alles mit einem Blicke überschaut, und die kleinen Aufmerksamkeiten eines mühsamen Arbeiters der einen Punkt im Auge behält. Die erste Schwierigkeit welche sich beim Studium der Naturgeschichte zeigt, ist die große Menge und Verschiedenheit der, schwer herbeizuschaffenden Gegenstände. Ohne Zweifel muß man damit beginnen Vieles oft zu sehen, ohne daraus übereilt allgemeine Schlüsse zu ziehen. Die Unkunde mancher Thatsachen, die geringe Zahl begründeter Gedanken, führt dahin den Geist durch falsche Verknüpfungen zu erschöpfen und das Gedächtniß mit unbestimmten Folgerungen und unwahren Ergebnissen zu überladen, die sich schwer wieder auslöschen lassen."

„Leicht kommt man, ohne genügende Prüfung zu einer Vorliebe für gewisse Schriftsteller, Methoden und Systeme. Oft will man alsdann die Gesetze der Natur andern willkührlichen Gesetzen unterwerfen, sie zerfällen wo sie untrennbar ist, und ihre Kräfte nach unserer schwachen Einbildung abmessen. Oder man geht ebenso irrig darauf aus, den unermeßlichen Reichthum der Natur mit so viel Einzelheiten und Namen zu überhäufen, daß die Sprache der Wissenschaft schwieriger wird, als die Natur selbst."

„Wir sollen in die Wirklichkeit der Werke des Schöpfers, nicht die Abstraktionen unseres beschränkten Geistes hineintragen, ihm gleichsam nicht mehr Ideen bewilligen, als wir selbst haben. Der mächtigste menschliche Geist wird niemals die allgemeinen Ursachen und Wirkungen aller Dinge erkennen; wir werden nur Einzelnes gewahr, verbinden und vergleichen dasselbe, und erkennen zuletzt weit mehr eine Ordnung die unserer Natur zusagt, als das Wesen der Dinge selbst. Es giebt eine ununterbrochene, fast unmerkliche Stufenfolge unter den Geschöpfen, von dem edelsten, bis zu dem einfachsten Steine. — Es giebt keine durch-

aus vollkommene Methode für die Forschung; dies darf jedoch keinen Vorwand hergeben für Unthätigkeit. — Beim Eintheilen der Naturkörper darf man nicht bloß einzelne Theile und Erscheinungen berücksichtigen, sondern Alles und Jedes nach den mannigfachsten Verhältnissen."

„Beim Studium der Naturgeschichte giebt es zwei gleich gefährliche Abwege und Irthümer: erstens, gar keine Methode zu haben; zweitens, Alles auf ein besonderes System beschränken zu wollen. Unter der großen Zahl von Menschen, welche sich jetzt mit dieser Wissenschaft beschäftigen, finden wir schlagende Beispiele dieses entgegengesetzten Verfahrens; und zwar beide gleich fehlerhaft. Die Meisten sind wohlhabende, unbeschäftigte Leute, die ohne Vorkenntnisse gern ein Naturalienkabinett haben möchten, um sich die Zeit zu vertreiben und den Wißbegierigen beigezählt zu werden. Sie kaufen ohne Auswahl was ihnen in die Augen fällt, und ihnen selten und außerordentlich vorkömmt. Sie halten Jegliches so hoch, als sie es bezahlt haben, ordnen mit Selbstgefälligkeit, häufen übereinander in Verwirrung und endigen mit Ueberdruß. Andere im Gegentheil (die Gelehrteren) füllen den Kopf mit Namen, Formeln, folgen bald dieser, bald jener Methode, lebenslang in falscher Richtung. Ihr Geist trocknet zusammen, sie sehen keinen Gegenstand mehr wie er ist; sie endigen damit daß sie die Wissenschaft in Verwirrung bringen, und mit der Last ihrer unreifen Ideen überladen."

„Es fördert die Wissenschaft, genau die Gegenstände beschreiben und ihre Geschichte darlegen. Der Styl sey einfach, klar und gemäßigt. Erhabenheiten, Zierathen, Abschweifungen, Scherze und Zweideutigkeiten gehören nicht hieher; wohl aber Adel des Ausdrucks, und angemessene Wahl der Worte. Aber nur zu selten findet man Genauigkeit in den Beschreibungen, Neuheit in den Thatsachen und Scharfsinn in den Bemerkungen. — Die Thiergeschichte des Aristoteles ist vielleicht noch jetzt das Beste was wir in dieser Art besitzen; wenige neuere Schriftsteller dürfte man über ihn und Plinius hinaufstellen."

Bei dem Ernst seiner Forschungen, dem Reichthum seiner

sehr eigenthümlichen Kenntnisse, kann man es begreiflich finden, daß Büffon nicht in den Chor neuentstehender Meinungen begeistert einstimmte, und sich den Encyclopädisten so wenig unterordnen wollte, als ihren Gegnern.

Unter den Parlamentsräthen, den hochgestellten Beamten, finden wir in Frankreich sehr ausgezeichnete auch litterarisch wichtige Männer. Statt Mehrerer will ich zwei vorüberführen, die wohl an der Spitze Aller stehen: d'Aguesseau und Turgot.

Henry François d'Aguesseau. (1668—1751.)

In der Prachtausgabe von 1759 füllen die Werke des Kanzlers d'Aguesseau, 13 Bände in Quart.

D'Aguesseau war gebohren zu Limoges am 27. November 1668. Große Anlagen und ein angestrengter Fleiß, erwarben ihm die mannigfachsten Kenntnisse in der alten und neuen Litteratur, der Jurisprudenz, und selbst der Mathematik. Der Werth von dem Allem ward erhöht durch Adel der Gesinnung und Kraft des Charakters. Verdienste so großer Art verschafften ihm Freunde und Bewunderer, allein nicht minder Feinde und Neider. So ward er im Jahre 1717 zum Kanzler ernannt, 1718 abgesetzt, 1720 wieder ernannt, 1722 wieder abgesetzt, 1727 zum Theil, 1737 ganz wieder hergestellt. Im 82. Lebensjahre entsagte er freiwillig der Würde eines Kanzlers und starb den 9. Februar 1751.

Seinen Werken ist eine lehrreiche Einleitung vorangestellt, der wir Folgendes entnehmen. D'Aguesseau's Anlagen und richtige Grundsätze bildeten ihn zu einem trefflichen Redner. „Die Beredsamkeit (sagte er z. B.) verweigert ihren Beistand denen, welche sie zu einer bloßen Wortübung hinabbringen, und die Würde des Redners, zu der eines Deklamators erniedrigen. —

1) Verdientes Lob d'Aguesseau's bei Lacretelle Histoire de France, I, 157 und 296.

Wer nur Worte sucht, wird sie nicht finden; sie bieten sich reichlich dem dar, welcher wesentlich Herr der Sachen ist. Ueberfluß der Gedanken erzeugt die rechten Worte, das Angenehme findet sich in dem Nützlichen, und die Waffen welche dem Soldaten nur zum Siege gegeben sind, werden sein schönster Schmuck. (XII, XIII.)"

„Der Schmuck (lehrte d'Aguesseau) sey dem Gegenstande angemessen, glänzend ohne Schminke, reich ohne Verschwendung, prächtig ohne Prahlerei. — Der wahre Geschmack fühlt wie durch Eingebung, was sich schickt und was sich nicht schickt. Er entfernt sich nie von der wahren, immerdar gültigen und wirksamen Natur. Selbst das Erhabene ist nur der einfache Ausdruck eines großen Gedankens. Will man Vollkommenheit erreichen, so muß man nur die reinsten und vollkommensten Muster erforschen."

Der eben erwähnten Einleitung folgen zunächst einige Reden, z. B. über die Unabhängigkeit des Advokatenstandes und die Kenntniß des Menschen. Der letzten (13) ist Nachstehendes entnommen. „Vergebens wird der Redner sich schmeicheln, er besitze die Gabe Menschen zu überzeugen, wenn er nicht gelernt hat sie zu kennen. Das Studium der Moral und der Beredsamkeit sind zu gleicher Zeit entstanden; ihr Verein ist so alt wie die Welt, es ist der Verein des Gedankens und des Worts. Der wahre Redner ist ein strenger Censor seines Volkes; er wird beliebter als dessen Schmeichler. Nicht in der Schule eines Deklamators, sondern an dem Busen der Weisheit muß man schöpfen eine kühne und großmüthige Politik, eine feste und sichere Freiheit, eine unüberwindliche Liebe des Vaterlandes. Wundern wir uns nicht über das Sinken der Beredsamkeit. Hingegeben von Jugend auf den Vorurtheilen der Erziehung und Gewohnheit, hindert uns das Streben nach einem falschen Ruhm, den wahren zu erreichen; wir huldigen einem Ehrgeiz, der uns stürzt bevor er uns erhebt; man will handeln ehe man weiß wie sich benehmen, ja (wir wagen es zu sagen) man redet ehe man gedacht hat. — Der ausgezeichnetste Geist muß gebildet werden, durch ausdauernde Arbeit und stete Uebung; denn große Talente

gehen leicht über in große Fehler, sobald sie ganz sich selbst überlassen sind. (36.) Wie Viele verlieren den Ruhm nach dem sie trachten, durch blinde Ungeduld und Uebereilung: Es fehlt ihnen Reife des Alters und der Kenntnisse, sie tischen auf unreife Früchte übelgeleiteter Bemühungen. Selbstvertrauen geht dem Verdienste voran, statt daß es folgen sollte. (37.) Sie werden nie groß, weil sie es zu früh sein wollten."

In den Mercurialen (Reden gehalten beim Anfange, oder Schluß der Parlamentssitzungen) finden sich vortreffliche Ansichten und Lehren. Wir theilen einige Bruchstücke mit: „Das kostbarste und seltenste aller Güter, ist die Liebe seines Berufs, seines Zustandes (état). Der Mensch ist fast immer gleich unglücklich durch das was er wünschte, und durch das was er besitzt."

„Also, ist der herrschende Charakter der Sitten unseres Jahrhunderts: eine allgemeine Unruhe verbreitet über alle Beschäftigungen, (professions), eine Beweglichkeit welche sich durch nichts befestigen läßt, Feindinn der Ruhe, unfähig zur Arbeit, überall gedrückt von der Last eines ehrgeizigen Müßigganges; ein allgemeiner Aufstand aller Menschen gegen ihre Lage (condition); eine Art von Verschwörung wodurch Alle scheinen übereingekommen zu seyn, aus ihrem Charakter herauszutreten, alle Berufsarten durcheinander geworfen, alle Würden herabgewürdigt, jede Schicklichkeit verletzt, die meisten Menschen außerhalb ihres Platzes, ihren Beruf verachtend indem sie ihn verächtlich machen. Stets sind sie beschäftigt mit dem was sie seyn möchten, nicht mit dem was sie sind, voll von ungeheuern Planen, während der einzige passende ihnen entschlüpft, nämlich in ihren Verhältnissen zufrieden zu leben." (So in der ersten Mercuriale vom Jahre 1698, S. 44.) —

„Bald verhindert Leichtsinn sich mit seinem Berufe zu befreunden, bald verleidet ihn Vergnügungssucht. Oft fürchtet man ihn aus Weichlichkeit, fast immer verachtet man ihn aus Ehrgeiz. Wenn Unbeständigkeit, Langeweile, Ueberdruß an Vergnügungen einen Beamten dahin bringen sich von seinem Berufe

zurückzuziehen, gewinnt er keinen Frieden, sondern eine langweilige Ruhe, eine weichliche und geschmacklose Stille. Gezwungen mit sich allein zu leben findet er eine schreckliche Leere, eine traurige Einsamkeit. Seinem Vaterlande unnütz, sich selbst unerträglich, altert er ohne Ehre, und kann die Länge seines Lebens nur nachweisen an der großen Zahl unfruchtbarer Jahre und eitel verlohrener Tage. (47.)"

„Der bescheidenen Scheu, welche ehemals die vorzüglichste Empfehlung eines entstehenden Verdienstes war, ist gefolgt eine verwegene Kühnheit, ein Stolz, eine Unerschrockenheit im Urtheilen, welche veranlassen daß die Parteien oft zittern, und die Gerechtigkeit seufzt. (57.) Das Vorrecht gut zu entscheiden, ist nicht mehr die Frucht langen Forschens, ernsten Nachdenkens, sondern die zufällige Frucht einer gefährlichen Lebhaftigkeit; es ist die Gabe derer, welche glauben dem Scharfsinn ihrer Einsicht zu nahe zu treten, wenn sie sich erlaubten auch nur einen Augenblick zu zweifeln."

„Zur wahren Seelengröße gehört, nichts über sich anzuerkennen als die Vernunft und das Gesetz, ein Muth der fest und unbewegt bleibt in der Mitte einer erschütterten Welt, der edle Stolz eines aufrichtig tugendhaften Herzens, das nach keinem anderen Lohn trachtet, als den der Tugend selbst. (62.) — Der glänzende Pomp welcher den Kriegsruhm umgiebt, blendet die Augen eines unwissenden Volkes. Es bewundert nur die bewaffnete, und furchtbare Tugend; es verachtet die ruhige und verkennt sie in ihrer Einfachheit. (64.) — Es ist selten Genien zu finden, die den Glanz ihrer Ueberlegenheit durch Bescheidenheit ermäßigen. Es ist schwer diese Mäßigung selbst im Guten beizubehalten, und das Ausschweifende geistiger Ueberlegenheit durch Weisheit zu regeln. (69.)" —

„Was nennt man in unserem Jahrhundert nur zu oft Geist? (esprit.) Wenig denken, von Allem reden, an nichts zweifeln, leichte Gesprächsweise, gefallen ohne Achtung zu erwerben, von einem Gegenstande zum andern fliegen, ohne irgend etwas zu ergründen, rasch alle Blumen pflücken, ohne den Früchten Zeit lassen zu reifen. (109.)"

„Wir wissen daß es eine Wissenschaft giebt, wenig würdig der Anstrengungen des menschlichen Geistes; oder vielmehr, es giebt achtungswerthe Gelehrte, deren gesunder Sinn unterdrückt zu seyn scheint durch die Last einer ermüdenden Gelehrsamkeit. Die Kunst, welche der Natur nur helfen sollte, erstickt dieselbe und macht sie ohnmächtig. Man möchte sagen, indem sie die Gedanken Anderer erlernen, haben sie sich verdammt selbst nicht mehr zu denken; die Wissenschaft läßt ihnen den Gebrauch der Vernunft verlieren. Beladen mit überflüssigen Reichthümern, fehlt ihnen oft das Nothwendige; sie wissen alles was sie nicht wissen sollten, und kennen das nicht, was sie wissen sollten. (109.) Umgekehrt giebt die wahre Wissenschaft uns, binnen kurzer Zeit, die Erfahrung von Jahrhunderten. (113.) — Mancher Beamte, der da glaubt nur seiner Vernunft zu folgen, unterwirft sich (ohne daran zu denken) der Ungewißheit und den Grillen seines Temperaments. (115.)"

„Es gibt Täuschungen die Anfangs blenden, aber keine gelingt auf lange Zeit; und die Erfahrung aller Jahrhunderte belehrt uns daß um als ein rechtlicher Mann zu erscheinen, man es sein muß. (140.) Schon die Eitelkeit enthüllt unvermeidlich das Geheimniß falscher Tugend, — selbst in den schönsten Tagen der Heuchelei. (144.) Der glänzendste Pinsel kommt niemals der Kraft des Lichtes gleich, und die vollkommenste Ziererei wird niemals die leuchtende Einfachheit der Tugend ausdrücken."

So weit meine Auszüge aus den Mercurialen. Manche umständliche (meist juristische) Abhandlungen muß ich zur Seite lassen, um nicht zu weitläufig zu werden. Noch weniger kann ich eingehen auf die, mehrere Bände füllenden Gerichtsreden (plaidoyers) welche d'Aguesseau als Avocat général mit großer Kenntniß, Geschicklichkeit und Wahrheitsliebe gehalten hat. Einer größeren Abhandlung über das Staatsrecht (essai d'une institution au droit public, I, 442) ist Nachstehendes entnommen. „Diejenigen Regeln, (oder Gesetze), welche allen Menschen gemein sind, weil sie die Vollkommenheit und das Glück der Menschheit an sich bezwecken, nennt man Recht der Natur,

oder vielmehr der Vernunft; oder um noch bestimmter zu sprechen: was der Urheber der Natur und der Vernunft allen Menschen gleichmäßig vorschreibt. Das Staatsrecht hingegen hat zum unmittelbaren Zweck, die Vollkommenheit und das Glück der einzelnen menschlichen Genossenschaften, oder Staaten. Dies Recht bezieht sich entweder auf die gegenseitigen Verhältnisse der einzelnen Staaten, und wird dann Völkerrecht, oder es ist öffentliches Recht im Innern jedes einzelnen Staates. Endlich beschäftigt sich das Privatrecht mit den Verhältnissen der einzelnen Personen. Wer das natürliche und öffentliche Recht verletzt, sündigt noch mehr, als wer dem Privatrechte zu nahe tritt. (445.) Jedes Volk, wie jeder Einzelne hat eine Idee von dem was gerecht und ungerecht ist, und beurtheilt danach seine eigenen und fremde Handlungen. Das Glück des Menschen hängt ab von der Art wie er sich benimmt gegen Gott, seinen Nächsten und sich selbst. Es ist des Menschen erste Pflicht, Geist und Willen (die ihm Gott gegeben) aufs Vollkommenste auszubilden. Die natürliche und die übernatürliche Offenbarung bieten hiezu Mittel und Wege. Alle sich hieraus entwickelnden Pflichten, beziehen sich auf den Leib und auf die Seele. Sehr wichtig ist es hiebei, das Maas seiner eigenen Kräfte richtig kennen zu lernen (462), und nicht minder den Werth aller Thätigkeiten und aller Güter."

„Die Verschiedenheit der Menschen, hebt die wesentliche Einheit ihrer Natur nicht auf; sie sind Brüder einer Familie. Mit Verachtung muß man die Systeme der alten und neuen Philosophen behandeln, welche Unordnung und Wildheit der Leidenschaften, als den natürlichen Zustand der Menschen bezeichnen, und ein vernünftiges Wesen stets gegen Vernunft, Nutzen, Vollkommenheit und Glück seiner eigenen Person handeln lassen. —"

„Alle menschlichen Gesetze sind nur in so weit gerecht, als sie mit den Grundsätzen des natürlichen Rechts stimmen, welche Gott selbst gegeben hat. (518.) Die bürgerlichen positiven Gesetze müssen im Wesentlichen damit übereinstimmen und haben

verwandte Zwecke. — Das Gesammtwohl eines ganzen Volkes, schließt das der Einzelnen in sich. (525.) Jede Regierung soll sich bestreben das Glück ihrer Unterthanen zu gründen, und wiederum soll jeder Einzelne nach Kräften zum Wohle des Ganzen beitragen. Das Interesse eines Königs und seines Volkes ist in Wahrheit dasselbe. Jedes Volk bedarf eines Hauptes, einer Regierung. In der Vereinzelung kann der Mensch seine Bestimmung nicht erreichen. Da es unzählige Streitigkeiten darüber giebt, was vernünftig sey, so muß es im Staate eine Macht geben, welche darüber in letzter Stelle entscheidet. Jede Regierung ist besser als gar keine Regierung, als Anarchie, oder der Zustand einer angeblich vollständigen Unabhängigkeit. (532.) Nicht bloß durch willkürliche Verträge, sondern durch Anordnung und Vorsehung Gottes entstehen und erhalten sich die Staaten. Mit Unrecht behauptet Hobbes nebst seinen Anhängern: der erste Zustand der Menschen sey gewesen ein Krieg Aller gegen Alle. Die Gesundheit geht der Krankheit vorher; jene ist der natürliche Zustand, und das Gute früher in der Welt, als das Uebel. (548.)"

Eine große Zahl von Gerichts- und Prozeßschriften, von amtlichen Belehrungen, Verfügungen, Entscheidungen u. s. w. sind höchst lehrreich (insbesondere für Juristen) erlauben aber keine kurzen Auszüge. Nur folgende einzelne Aeußerungen des ausgezeichneten Mannes, mögen hier noch Platz finden. „Das vollkommene Bild eines großen Fürsten ist: regieren für Herrschaft der Gerechtigkeit, seine Begierden weniger ausdehnen als seine Macht, diese den Unterthanen nur zeigen durch Wohlthaten, mehr lieben den Namen eines Vaters des Vaterlandes als den eines Eroberers, weniger schätzen das Beifallsgeschrei für Triumphe, als die Segnungen des im Elende unterstützten Volkes. (VIII, VII.)"

„Wehe dem Beamten, der sich nicht entblödet seine Ansichten über die so vielen großen Männer hinaufzusetzen, der, ohne anderen Führer als die Kühnheit seines eigenen Genius, ver-

meint mit einmaligem Hinsehen und in einem Augenblick den ungeheuren Umfang des vorhandenen Rechts zu durchschauen."

„Wissenschaft giebt uns in kurzer Zeit die Erfahrung mehrer Jahrhunderte. Es ist dann nicht der Geist eines einzelnen immerdar beschränkten Menschen, es ist der Geist, die Vernunft aller Gesetzgeber, die sich hören läßt, und durch ihren Mund die Orakel der ewigen Wahrheit verkündet." —

„Wenn jeder Richter (um des sogenannten allgemeinen Geistes willen) sich über alle vorgeschriebenen Formen hinwegsetzen dürfte, würde, unter dem Namen von Freiheit, der bloßen Willkür, Thür und Thor geöffnet werden. (IX, V, VII, IX)." —

In sehr umständlichen Abhandlungen, über das Münzwesen, den Aktienhandel u. s. w. bekämpft d'Aguesseau gründlich und lehrreich alle die Irthümer, welche hauptsächlich durch Law, alle Köpfe geblendet und verwirrt hatten. D'Aguesseau erhielt in Ungnaden seinen Abschied, ward aber, als das sogenannte System nicht mehr zu halten war, gleichsam als Retter zurückgerufen. Sehr richtig hatte d'Aguesseau geweissagt, es würden aus der Zerrüttung, wenige Reiche, aber viele Arme übrig bleiben. (X, IX.) „Man soll (lehrte er) sich nicht übereilen, Schulden allmählig bezahlen, die Flotte herstellen, den Ackerbau begünstigen, Arbeit und Industrie ermuntern, die Künste beleben, den Handel beschützen. Dies ist der wahre Weg um zu einer dauernden Größe zu gelangen, ohne Neid zu erregen."

Daß d'Aguesseau als Geschäftsmann über die mannigfachsten Gegenstände belehrend schreibt und verfügt ist natürlich; sehr unerwartet dagegen, daß er über die abstraktesten metaphysischen Gegenstände die umständlichsten Untersuchungen anstellt z. B. über die Schöpfung, über Zeit und Raum, über den höchsten Grund aller Rechtsbegriffe, über angebohrne Ideen, über den Begriff der Substanz, die Bewegung der Weltkörper, Freiheit, Vorsehung und Allwissenheit, Jesus Christus und die Dreieinigkeit.

Seine Kenntniß der alten Schriftsteller geht unter Anderem hervor aus seinen Bemerkungen betreffend die Poetik des Aristoteles und die Lebensbeschreibungen des Plutarch.

Gern berichteten wir noch umständlicher über alle diese Schriften; wir müssen jedoch abbrechen, da wir diesem würdigen, aber zu wenig gekannten Manne, soviel Raum eingeräumt haben, als unsere Aufgabe irgend zuläßt.

Anne-Robert-Jacques Turgot. (1727—1781.)

Turgot's Vater hatte als prévôt des marchands sich große Verdienste um die Stadt Paris erworben. Er bestimmte seinen dritten, schon auf der Schule sich auszeichnenden Sohn, dem geistlichen Stande, wofür auch des jungen Turgot's Ernst und sittlicher Wandel zu sprechen schien. Als dieser jedoch wichtige Gegengründe angab und äußerte: „es sey ihm unmöglich das ganze Leben hindurch eine Maske zu tragen", billigte der Vater den Uebergang zum juristischen Studium. Weit mehr, und mit großem Erfolg, beschäftigte sich Turgot mit Staatswirtschaft und Staatswissenschaft, was ihn in Verbindung brachte mit Quesnay und Gournay, oder der damals sich entwickelnden Schule der Physiokraten. Seine eigene erfolgreiche Forschungen wurden hiedurch keineswegs gehemmt, und nie hat er ohne Rücksicht auf wirkliche Verhältnisse allgemeine Lehren übereilt geltend machen wollen. Vielmehr war sein dreifacher Wahlspruch: Ordnung, Freiheit, Fortschritt.

Ebensowenig ließ sich Turgot zu anderen damals gepriesenen Uebertreibungen z. B. hinsichtlich der Religion fortreißen; obgleich er sich laut für wahre Duldung und gegen alle religiösen Verfolgungen erklärte. Als er im Jahre 1761 Intendant der Landschaft Limoges wurde, erhielt er die mannigfachste Gelegenheit nach allen Seiten heilsam einzuwirken und Theorie und Praxis in Uebereinstimmung zu bringen. Auch gewann er bald die verdiente Liebe und Dankbarkeit aller Einwohner.

In Paris blieben Turgot und seine Verdienste meist unbekannt; doch empfahl ihn sein ehemaliger Mitschüler der Abt Very der sehr mächtigen Gemahlinn des Ministers Maurepas, dieser

dem neuen Könige Ludwig XVI. Und so ward Turgot erst Minister des Seewesens und am 24. August 1774 Finanzminister, oder contrôleur général, an die Stelle des leichtsinnigen und nichtsnutzigen Abtes Terray. Wenn Turgot erklärte: „kein Bankerott, keine neuen Steuern [1]), keine Anleihen", so gefiel dies Allen beim ersten Anhören; bald aber spürten die Argwöhnischen und Eigennützigen daß derlei Wunder nicht vollbracht werden könnten, ohne große, ihnen sehr unangenehme Veränderungen. Also bedeutende Ersparungen bei Hofe und in den höheren Kreisen, Beschränkung mancher Vorrechte, Abstellung unzähliger (fast unglaublicher) Mißbräuche, größere Freiheit des Handels und Verkehrs, Reinigung des monopolistischen Zunftwesens u. s. w. u. s. w.

Der Justizminister Miromenil sagte: die Vorrechte des Adels sind unantastbar; der Avocat-général Seguier behauptete: das Herbeiziehen des Adels zu den Wegebesserungen (corvées), richtet den Adel (diese feste Stütze des Thrones) zu Grunde, und nicht minder die Geistlichkeit. Man schlägt Euer Majestät vor die bisherigen Hindernisse, Beschränkungen, Verbote aufzuheben, um Handel und Verkehr zu mehren. Wir (das Parlament) wagen das gerade Gegentheil zu behaupten: jene Hindernisse, Beschränkungen, Verbote, begründen den Ruhm, die Sicherheit Frankreichs, und die Unermeßlichkeit seines Handels.

Als Boncerf ein verständiges und gemäßigtes Buch schrieb: sur les inconvénients des droits féodaux, befahl das Parlament es durch den Henker zu verbrennen.

Sechs Gesetze Turgot's, über Wegedienste, Getreidepolizei, Waarenprüfungen und arge Zunftmißbräuche wurden zwar vom Staatsrathe nicht aber vom Parlamente gebilligt. Dies, sonst doch unruhig und neuerungssüchtig genug, stellte die Unveränderlichkeit, als höchsten Grundsatz der Verwaltung auf. Weil die Mehrheit des Adels, der Geistlichkeit und der Hofleute stimmte dieser thörichten Ansicht bei, und eine öffentliche

1) II, 165.

Meinung stellte sich Turgot nicht zur Seite. Die langen Mißbräuche des Absolutismus hatten den irrigen Glauben erzeugt: nur durch Widerstand gegen die Regierung gründe und mehre sich die ächte Freiheit, und jeder tüchtige Mann müsse immer auf Seiten der Opposition stehen.

Bis zu welcher Höhe der Verläumdung und Gemeinheit sich die Anklagen gegen Turgot steigerten, zeigt folgende Stelle aus einer damals erschienenen Schrift. „Turgot ist ein linkischer, schwerfälliger, dicker Mensch mit mehr Roheit als Charakter, mehr Eigensinn als Festigkeit, mehr Ungestüm als Takt, ein Charlatan der Verwaltung und Tugend, gemacht um die eine in übeln Ruf zu bringen und sich die andere zu verekeln; wild aus Eigenliebe, furchtsam aus Stolz, fremd den Menschen die er nie kannte, sowie den öffentlichen Angelegenheiten von denen er nichts verstand, ein Halbdenker, allen Träumereien und ausschweifenden Plänen zugänglich. Man hielt ihn für tiefsinnig und er war nur hohl, er träumte Tag und Nacht von Philosophie, Freiheit, Gleichheit, reinem Ertrag. Das ist der Wahnsinn den er in die Mode brachte. Das ist das Einigungsgeschrei angeblicher Denker und der ganzen Sekte der Oeconomisten."

So von allen Seiten bestürmt entließ ihn Ludwig XVI. am 12. Mai 1776 mit schwerem Herzen und sagte: „Sie sind glücklicher als ich, Sie können abdanken!" — Turgot schrieb dem Könige: „ich wünsche nichts mehr, als daß Sie immer mögen glauben können, ich habe falsch gesehen, und ihnen nur erträumte (chimériques) Gefahren gezeigt. Ich wünsche daß die Zeit mich nicht rechtfertige und daß Ihre Regierung für Sie und Ihre Völker so ruhig und glücklich seyn möge, als diese es nach Ihren gerechten und wohlwollenden Grundsätzen erwarten." —

Die Zeit hat Turgot nur zu sehr gerechtfertigt! Damals triumphirten Adel, Geistlichkeit, Hofleute, Parlament über ihren Sieg, und wohl nur Wenige ahndeten, daß sie sich Alle durch kurzsichtige und eigennützige Verwerfung der gemäßigten Besserungsvorschläge Turgot's den entsetzlichsten Untergang bereiteten.

Die unparteiische Mitwelt und Nachwelt läßt mithin Turgot volle Gerechtigkeit wiederfahren. So schreibt d'Alembert an Friedrich II. (Oeuvr. 24, 632): „Turgot ist einer der aufgeklärtesten und tugendhaftesten Männer des Königreichs.“ Und noch umständlicheres, großes Lob findet sich an anderen Stellen. (XXV, 6, 14, 19, 42.) So sagt Herr Droz, einer der trefflichsten französischen Geschichtschreiber: „Die Entlassung Turgot's war für Frankreich eines der unglückseligsten Ereignisse. Dieser Minister (höher stehend als sein Jahrhundert) wollte ohne Gewaltsamkeit, durch die Macht eines Gesetze gebenden Königs, die Veränderungen herbeiführen, welche allein eine Bürgschaft gegen Revolutionen geben konnten. Seine Zeitgenossen, oberflächlich und egoistisch, begriffen ihn nicht, und wir haben durch langes Unglück für die Geringschätzung gebüßt, welche sie für die Tugenden und die Einsichten dieses Staatsmannes an den Tag legten.“ — Auch Voltaire vertheidigte schon damals mit Muth und Verstand den entlassenen Minister. Turgot beschäftigte sich, in der ihm aufgezwungenen Muße erfolgreich mit den Wissenschaften, und starb am 20. März 1781.

Turgot's in zwei sehr starken Bänden herausgegebene Werke, enthalten zuvörderst eine Reihe von Abhandlungen und Aufsätzen über mannigfaltige Gegenstände: z. B. über Bildung und Vertheilung der Reichthümer, Münzwesen, Papiergeld, Anleihen, Getreidehandel, Märkte und Messen, direkte und indirekte Steuern, Beförderung des Ackerbaues, Straßenbau, Bettelei u. s. w. Nicht minder zahlreich sind die wichtigen Anordnungen und Verfügungen welche Turgot als Beamter und Minister erließ. Den Schluß machen Aufsätze über Sprache, Religion, Philosophie, Kunst und Wissenschaft u. s. w. — Schon aus dieser Aufzählung ergiebt sich, daß es sehr schwer, ja fast unmöglich ist aus diesem umfassenden Stoffe, einen kurzen Auszug zu entwerfen. Am wenigsten lassen sich hier die Grundsätze des Merkantilsystems und der Physiokraten entwickeln und Turgot's Verhältniß zu beiden genau nachweisen. Wenige Andeutungen müssen genügen.

So schreibt Turgot im Jahre 1770 aus Limoges dem Finanzminister (I, 159): „Ich halte jede Beschränkung der vollkommenen Freiheit des Getreidehandels, für das größte Hinderniß der Fortschritte des Ackerbaus, für einem Hauptgrund des, für Producenten und Consumenten gleich schädlichen Wechselns der Preise, und der daraus entstehenden Hungersnoth.“

„Man kann keine Straße anlegen (I, 375), keinen Kanal graben, keinen Hafen gründen, überhaupt gar keine Verbesserung bezwecken und zu Stande bringen, ohne daß für irgend einen Einzelnen ein Nachtheil entstehe; aber das allgemeine Wohl muß überwiegen und es bleibt nur zu untersuchen und zu entscheiden, ob und inwiefern der Einzelne einen wohlbegründeten Anspruch auf Entschädigung hat.“

„Fast alle Monopole und Privilegien bedrücken einstimmig die Landbauer. Weit entfernt jemand unterdrücken zu können, haben diese nicht einmal das Recht ihre Erzeugnisse im Inlande, oder Auslande frei zu verkaufen. (I, 382.) Nicht bloß einige, sondern alle Zweige des Handels müssen gleich frei, und ganz frei seyn, und das System, den Eingang fremder Waaren zu angeblicher Beförderung inländischer Gewerbe zu verbieten, beruht auf Täuschungen und führt zu Betrug, Haß und Krieg. Wer nur darauf ausgeht Anderen zu schaden, schadet sich selbst, ruft ähnliche verkehrte Maßregeln hervor, und vernichtet die unermeßlichen Vortheile welche ein freier Handel allen Theilen bringt.“

Nachdem Turgot in schon erwähnter Weise (II, 167) in einem trefflichen, an den König gerichteten Briefe vom 24. August 1774, sich gegen Bankerott u. s. w. erklärt hatte, fährt er fort: „man darf hoffen das Volk wesentlich zu unterstützen durch Verbesserung des Landbaus, durch Abschaffung von Mißbräuchen bei der Steuererhebung, und durch eine billigere Vertheilung der Abgaben, und dies Alles ohne die öffentlichen Abgaben bedeutend zu vermindern.“ — —

„Sobald Euer Majestät sich von der Gerechtigkeit und Nothwendigkeit gewisser Maßregeln überzeugt haben, bitte ich dringend

die Ausführung mit Standhaftigkeit zu unterstützen, sich nicht einschüchtern zu lassen, durch das unvermeidliche Geschrei, das sich bei derlei Gegenständen erhebt, welches System man auch befolge welchen Weg man einschlage. — Ich habe vorausgesehn, ich werde allein zu kämpfen haben gegen Mißbräuche aller Art, gegen die Anstrengungen derer, die durch dieselben gewinnen, gegen die Menge der Vorurtheile welche sich jeder Reform widersetzen und ein mächtiges Mittel in den Händen derer sind, welche zu eigenem Vortheil die Unordnungen verewigen möchten. Ich werde selbst kämpfen müssen gegen die natürliche Güte und die Großmuth Euer Majestät und der von ihnen geliebten Personen. Ich werde gefürchtet, ja gehaßt werden von dem größten Theil des Hofes und von allen Begünstigung suchenden Personen. Man wird mir jede Zurückweisung aufbürden und mich wie einen harten Mann schildern, weil ich Euer Majestät bat, selbst diejenigen welche Sie lieben, nicht auf Kosten des gedrückten Volkes zu bereichern. — Ich bin bereit die mir ganz unerwartet übertragene Stelle niederzulegen, sobald ich nicht mehr nützlich seyn kann; doch vertraue ich Ihren Versprechungen, nicht sowohl des Königs, als des ehrlichen, gerechten, guten Mannes."

Einem anderen Schreiben an den König ist Nachstehendes entnommen: „Ich wiederhohle daß Euer Majestät als Christ und als rechtlicher Mann, jedem Ihrer Unterthanen Freiheit lassen müssen, diejenige Religion zu bekennen, welche er nach seinem Gewissen für wahr hält. Auch stimmen Ihre politischen Interessen ganz mit dem was Religion und Gerechtigkeit vorschreibt. — Betrachten Sie die Weltkarte, um zu sehen, wie wenige Länder katholische Herrscher haben. Woher nun ein allgemeines Recht religiöse Ueberzeugungen vorzuschreiben. — Der unduldsame Fanatismus hat denjenigen Fürsten Schlingen gelegt, die die Thorheit hatten ihn anzuhören. Indem man sie mit einer für ihre Größe unnützen Macht schmeichelt, will jener für seine Wuth nur ein blindes Werkzeug gewinnen und sich einen Titel erwerben das gerechte Ansehn der Herrscher zu stürzen, sobald sie nicht mehr Sklaven seyn wollen. Es ist derselbe Geist,

dieselbe Lehre, welche die höllische Bartholomäusnacht und die verdammliche Ligue erzeugte, und abwechselnd den Dolch in die Hände der Könige legte um die Völker, und in die Hand der Völker um die Könige zu ermorden. (II, 492).“

Zum Schlusse theile ich zwei litterarische Urtheile Turgot's mit (II, 795): „Helvetius setzt in seinem Buche de l'esprit alle Kunst der Gesetzgeber in Erweckung der Leidenschaften, und die Wollust als Preis der Tugend, der Talente und des Muthes. Einige Stellen zeigen eine Art von glänzend poetischer Beredsamkeit, meist aber schlecht herbeigeführt, und oft verderbt durch falschen Geschmack. Alle edeln Empfindungen, alle Tugenden überdeckt er mit Verachtung und Spott. Durch den plumpsten und abgeschmacktesten Irrthum (sowohl hinsichtlich der Moral, als der Politik) stellt er unwahre, erfundene Tugenden, über die ächten hinauf. Ueberall sucht er die Ideen der Gerechtigkeit und Sittlichkeit auszuschließen.“

„Obgleich ich das Talent Raynals (in seiner Geschichte Indiens) bewundere, nehme ich doch Anstoß an dem Mangel des Zusammenhangs seiner Ideen und daß er die widersprechendsten Paradoxien aufstellt, und mit gleicher Wärme, Beredsamkeit und Fanatismus vertheidigt. Bald ist er Rigorist wie Richardson, bald unsittlich wie Helvetius, bald begeistert für milde und zarte Tugenden, dann für Liederlichkeit (débauche), dann für wilden Muth. Er nennt die Sklaverei abscheulich, und verlangt doch Sklaven; er deraisonnirt über Physik, Metaphysik und Politik. Es geht aus dem Buche nichts hervor als daß der Verfasser ein Mann ist voller Geist, und sehr unterrichtet; aber ihm fehlt jeder feste Gedanke, und er läßt sich vom Enthusiasmus fortreißen, wie ein junger Rhetor. Es scheint sein Zweck nacheinander alle die Paradoxien zu vertheidigen, welche ihm beim lesen, oder im Traume eingefallen sind. Er ist unterrichteter, empfindender und natürlicher beredt wie Helvetius; aber er ist ebenso unzusammenhängend in seinen Ideen, und ebenso fremd dem wahren System des Menschen. (II, 801.)“

Die Zahl der mich umringenden Schriftsteller wächst der-

gestalt daß es ganz unmöglich ist über alle Bericht zu erstatten, ja nicht einmal eine hinreichend begründete Auswahl zu treffen. Ich muß um die Erlaubniß bitten, Neigung — und Zufall vorwalten zu lassen. Der erste Geschichtschreiber, dessen ich erwähne, ist François Eudes de Mezeray.

François Eudes de Mezeray. (1610—1683.)

An geschichtlichen Denkwürdigkeiten ist kein Volk so reich wie das französische, wogegen sie angeblich kaum einen eigentlichen Geschichtschreiber ersten Ranges aufzuzeigen haben. Zu den geschätzteren des siebzehnten Jahrhunderts gehört Mezeray, von dem wir eine größere Geschichte Frankreichs, und einen noch mehr gebilligten Auszug derselben besitzen. Seine Forschungen sind nicht erschöpfend, und seine Darstellung ist zwar löblich und lesbar, jedoch nicht vollendet durch Tiefe der Gedanken und meisterhafte Sprache. Man rühmt seine Unparteilichkeit und Wahrheitsliebe; rührt aber die Zueignung seines Werks an Ludwig XIV. von ihm selbst her, so hat er einen starken Tribut der Schmeichelei abgetragen. Um ein allgemeines Urtheil fällen zu können, übersetze ich einige Stellen aus dem kleineren Werke.

„Franz I. bestieg den Thron (1515) in der Blüte seiner Jahre, mit dem Ausdruck und der Gestalt eines Helden, bewundernswerther Geschicklichkeit in allen ritterlichen Uebungen, tapfer, freigebig, gemüthlich, gut sprechend; er erwarb die Verehrung des Volks und die Liebe des Adels. Er wäre der größte König gewesen, hätte ihn nicht Selbstüberschätzung ergriffen, Damenreiz gefesselt, Schmeicheleien der Hofleute seinen Geist verdorben. (IV, 129.) Die Minister leiteten ihn über die Gesetze hinaus zu einer regellosen Alleinherrschaft; die von ihm geliebten Weiber waren eitel und verschwenderisch und vergeudeten das zu großen Unternehmungen bestimmte Geld auf unsinnige Weise. (310.)"

„Nach seiner Krönung in S. Denis hielt Heinrich III.

mit seiner Gemahlinn einen feierlichen Einzug in Paris. Hierauf folgten Ringelstechen, Turniere, Ballete, Feste, und all der eitele Zeitvertreib, welchen erfinderischer und reicher Müßiggang aussinnen kann. — Als der Hof dieser Spiele überdrüßig war, änderte sich die Scene und (angebliche) Frömmigkeit (piété) folgte der Galanterie. Man veranstaltete eine große Prozession in Notre-Dame, welcher der König beiwohnte. Dies geschah damit er durch eine öffentliche Handlung seinen Eifer erwiese, die Religion seiner Vorfahren aufrecht zu halten, und alle diejenigen zu strafen, welche sie stören möchten. Zur Bestätigung dessen wurden mehrere unglückliche Protestanten in schrecklicher Weise auf dem Grèveplatze verbrannt. Man zog sie an einer Kette, mit Hülfe einer Klobenrolle in die Höhe, und ließ sie dann in ein großes, oft erneuertes Feuer mehrere Male niederfallen. (337)."

„Fast alle Laster, welche große Staaten zu Grunde richten und den Zorn des Himmels herbeiziehen, herrschten an Heinrichs III. Hofe: Luxus, Unkeuschheit, Ausgelassenheit, Gotteslästerung, und die dumme und verdammliche Neugier die Zukunft durch magische Mittel zu erkunden. (409.)"

Nicht minder unparteiisch berichtet Mezeray über die Licht- und Schattenseiten Heinrichs IV.; so daß in dieser Beziehung den Geschichtschreiber kein Vorwurf trifft.

Charles Duclos. (1705—1772.)

Die Bekenntnisse des Grafen — von Duclos, beziehen sich meist auf anbrüchige, jetzt nicht mehr anziehende Verhältnisse; seine Reise nach Italien schildert die damaligen Zustände des Landes und der Menschen; die Denkwürdigkeiten der Regierung Ludwigs XIV. und XV. bleiben eine lehrreiche Quelle; und die Betrachtungen über die Sitten verdienen noch immer gelesen zu werden. Sie erinnern an Rochefoucault, und wenn dieser in seinen réflections schärfer und abgerundeter erscheint, so wird

Duclos von keinem so einseitigen Systeme beherrscht. Ich gebe einige Proben.

„Die Menschen sind fähig zum Guten und zum Bösen: sie können gebessert werden, sie können ausarten; wie könnte man sonst strafen, belohnen, unterrichten? — Unter den wildesten Völkern werden die mehresten Verbrechen begangen; eines Volkes Kindheit ist nicht die Zeit seiner Unschuld. Das Uebermaaß der Unordnung, führt zuerst auf den Gedanken der Gesetze: man verdankt sie dem Bedürfniß, oft dem Verbrechen, selten der Voraussicht. — Wo die Tugend sehr bemerkt wird, sind die Sitten schon verändert (altérées); wo sie lächerlich erscheint, ist der höchste Grad der Verderbniß. — Die Franzosen haben kaum ein reifes Alter, sie gehen von der Jugend über zur Hinfälligkeit (caducité). Sie vereinen heroische Tugenden, mit Vergnügen, Luxus und Weichlichkeit; ihre Tugenden haben wenig Festigkeit, (consistance), ihre Laster haben keine Wurzeln. — Man hat seit Kurzem viel deklamirt gegen die Vorurtheile, vielleicht hat man deren zu viele zerstört: sie sind das Gesetz für gewöhnliche Menschen. — Die böse Wirkung mancher Schriften macht schlechte Bürger, skandalöse Verbrecher, Unglückliche im vorgeschrittenen Alter. Denn Wenige besitzen alsdann den traurigen Vorzug so verderbt zu seyn, daß sie ruhig seyn können. — Die gewöhnliche Höflichkeit ist nur ein fades Geschwätz, mit übertriebenen Ausdrücken ohne Sinn und Gefühl. — Sie lehrt nur die Tugenden zur Seite zu lassen, welche sie nachahmt. Die Tugenden der Geselligkeit sind: Höflichkeit ohne Falschheit, Freimüthigkeit ohne Rauhheit, Zuvorkommenheit ohne Niedrigkeit, Gefälligkeit ohne Schmeichelei u. s. w. — Das Lächerliche ist geworden ein Gift für Tugenden und Talente, und nur bisweilen eine Züchtigung des Lasters. Man opfert sein Leben der Ehre, seine Ehre dem Glücke, und dieses einige Male der Furcht vor dem Lächerlichen. — Alle Affektation wird zuletzt offenbar, und dann sinkt man unter seinen wahren Werth. — Der schöne Geist ist jetzt etwas so Gewöhnliches, daß man darauf nicht eitel seyn sollte. Viele junge Leute glaubten ihrem Genie zu folgen, und

wenn der Erfolg ausblieb, waren sie unfähig geworden andere nützliche Bahnen mit Glück zu betreten. Der Staat verlohr gute Unterthanen, ohne daß die Wissenschaft etwas gewann. — Die Wuth der Parteien begnügt sich nicht mit wahren Vortheilen; Haß wider ihre Gegner erscheint ihnen als einzige Pflicht, welche sie oft in Hinsicht auf Fragen üben, die sie nicht verstehen, ja die nicht verdienen verstanden zu werden; aber gerade deshalb mit um so größerer Leidenschaftlichkeit angenommen und vertheidigt werden!"

Barthelemy. (1716—1795.)

Es ist eine übele Gewohnheit vieler Deutschen, die auf Gelehrsamkeit gar keinen Anspruch machen können, über die Litteratur anderer Völker wegwerfend zu urtheilen. Insbesondere reden sie von den Franzosen, als wenn ihnen alle gründliche Kenntnisse fehlten, während diese in Wahrheit eine ganze Reihe der allergründlichsten und scharfsinnigsten Gelehrten aufzählen können. Ohne z. B. die Väter des Oratoriums, oder die Mitglieder der Congregation des heiligen Maurus zu erwähnen, nenne ich nur einen, der zugleich durch die Form seiner Darstellung einen würdigen Platz in der Litteraturgeschichte einnimmt.

Barthelemy's Reise des jungen Anacharsis ward bei ihrem Erscheinen mit großem und verdienten Beifall begrüßt, ist aber in neuerer Zeit fast ganz vernachlässigt, oder doch vielfach getadelt worden. „Kein Scythe (sagt man) ist damals umhergereiset." — In der That kommt auf die Wahrheit dieser Hypothese gar nichts an; sie dient die sonst vielleicht trocken gelehrte Erzählung zu beleben, und eine Mannigfaltigkeit der Auffassung und Beurtheilung hineinzubringen. — „Anacharsis spricht aber gar nicht wie ein Scythe." — Wer weiß denn wie ein Scythe gesprochen hätte? — „Er spricht vielmehr wie ein Franzose." — Mit Recht, sowie bei einem deutschen Verfasser, der

deutsche Standpunkt hervorgetreten wäre. — „Barthelemy's Standpunkt ist überhaupt irrig und durch die neuere Kritik überwunden." — Diese stellt (meist ohne genügenden Beweis) bloß verneinende Ergebnisse auf, welche (wenn sie auch wahr wären) der griechischen Geschichte oft nur einen trocknen dürftigen Inhalt lassen würden. Neben diesem durch Kritik gefundenen Inhalt, müssen die Mythen, Sagen, Fabeln nach wie vor erzählt werden; denn die Griechen hielten sie für geschichtliche Wahrheit, den trojanischen Krieg für so gewiß wie den persischen, und Agamemnon und Odysseus für geschichtliche Personen. — So bleibt Barthelemy's Reise ein gelehrtes, wohlgeschriebenes und lesbares Werk; — unbeschadet anderer gelungener Bestrebungen.

Guillaume Thomas Raynal. (1711—1796.)

Raynal's Hauptwerk: Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes, füllte bei seinem Erscheinen (1771) eine große Lücke in der geschichtlichen Litteratur. Er hat zwar seine Quellen nicht genau angegeben, aber viele ganz unbekannte sorgfältig benutzt. Daß seitdem viel Neues aufgefunden und Anderes berichtigt ward, kann sein damaliges Verdienst nicht schmälern; wohl aber hat man ihm schon früher vorgeworfen: er habe sich unnütze Abschweifungen und Uebertreibungen, mitunter in allzu rhetorischem Style erlaubt. Dieser Vorwurf ist nicht ungegründet; es lag aber so nahe, jede Gelegenheit zu ergreifen, damals herrschenden Vorurtheilen und Uebelständen, aus Menschen- und Wahrheitsliebe nachdrücklich zu widersprechen. Da es unmöglich ist aus der eigentlichen Erzählung der indischen Angelegenheiten etwas Zusammenhangendes mitzutheilen, so mögen zur Probe einige der allgemeinen den Verfasser charakterisirenden Betrachtungen hier Platz finden.

„Um die Zeit, wo die Türken noch übermächtig und gefährlich waren, war England zerrissen im Kampfe für seine

Freiheit, Frankreich für seine Herrscher, Deutschland für die Religion, Italien für Tyrannen und Betrüger. Angefüllt mit Fanatikern und Soldaten, glich ganz Europa einem Kranken, der im Wahnsinn sich die Adern öffnet, und in seiner Wuth mit dem Blute seine Kräfte verliert. (I, 62.)"

„Wenn wir über die Zahl der Siege und die Schnelligkeit der Eroberungen Albuquerques erstaunen; wie großes Recht haben dann nicht auf unsere Bewunderung die kühnen Männer, welche er die Ehre hatte zu führen. Hatte man bis dahin jemals ein Volk gesehen, welches mit so geringer Macht, so große Thaten vollbrachte? Es waren nicht 40,000 Portugiesen unter den Waffen und sie machten erzittern das Kaiserthum Marocco, alle Barbaren Afrikas, die Mameluken, die Araber, das ganze Morgenland, von der Insel Ormuz bis nach China. Sie waren nicht einer gegen hundert, und doch griffen sie Heere an, die mit gleichen Waffen, für Leben und Güter bis zum Aeußersten kämpften. (I, 78.)" — „Nur in kleinen Staaten zeigt sich eine so gewaltige Begeisterung für das Vaterland; große Völker, die in Sicherheit leben, kennen dieselbe nicht. Bald aber fand sich eine andere Leidenschaft zu den edleren Triebfedern, — die Habgier! Man bezweckte zugleich dem Staate zu dienen, Bekehrungen zu machen und reich zu werden. Bis zum Tode Albuquerques schienen die Portugiesen mehr wie Menschen zu seyn; dann aber folgten Genußsucht, Luxus, die Kräfte des Leibes und die Tugenden der Seele schwanden dahin. (I, 80.)" — „Wiederum sah man in Portugal seitdem den größten Reichthum, neben der bittersten Armuth. Reich waren nur die, welche ein Amt in Indien bekleidet hatten, wogegen Landleute und Gewerbtreibende (zum Theil aus Mangel an Menschen und Arbeitern) in das größte Elend geriethen. (I, 120.)"

„Man muß die Revolutionen, welche aus Bürgerkriegen hervorgehen, nach ihren Ursachen beurtheilen. Wenn Haß gegen Tyrannei, und Liebe der Freiheit wahrhaft tapferen Männern die Waffen in die Hand geben; so ist die Ruhe, welche nach eingetretenem Siege auf das vorübergegangene Unglück folgt,

eine Zeit des größten Glückes. Alle Seelen haben Kraft gewonnen und dieselbe auf die Sitten übertragen. — Der gerechte Mann ist stärker geworden, und jeder findet sich erstaunt an dem Platze, welchen die Natur für ihn bestimmte. Haben aber Bürgerkriege eine unreine Quelle, schlagen sich Sklaven über die Wahl eines Tyrannen, Ehrgeizige um zu unterdrücken, Räuber um die Beute unter sich zu vertheilen; so ist der Friede, welcher diese Gräuel beendet, kaum dem Kriege vorzuziehen, der sie erzeugte. Verbrecher nehmen den Sitz ein, welchen frühere Richter schändeten, und werden Orakel für soeben von ihnen übertretene Gesetze. Menschen, durch Verschwendung und Liederlichkeit zu Grunde gerichtet, beschimpfen die tugendhaften Bürger, deren Vermögen sie wegnahmen. In diesem Chaos werden nur die Leidenschaften gehört. Habgier will sich bereichern ohne Arbeit, Rache geübt werden ohne Furcht, Uebermuth ausschweifen ohne Zügel, Unruhliebe Alles umstürzen. Von der Trunkenheit und dem Gemetzel wendet man sich zur Unzucht. — In wenigen Stunden gehen die Denkmale von Jahrhunderten zu Grunde. Wenn Ermüdung, gänzliche Erschöpfung, oder glückliche Zufälle, diese Leiden unterbrechen; so ist die, nach solchen Stürmen unausbleibliche Gewohnheit an Verbrechen, Mord und Verachtung der Gesetze, eine stete Quelle neuer Ausbrüche. Feldherrn ohne Heer, Soldaten entlassen ohne Bezahlung, das Volk begierig auf Neuerungen, in Hoffnung auf Verbesserung seines Schicksals: — diese Stoffe, diese Werkzeuge der Unruhen sind immer zur Hand für jeden Frevler der sie zu gebrauchen versteht. (III, 127.)“

„Im Mittelalter hatte Frankreich eine kriegerische Regierung, die sich kaum beschreiben läßt: sie schwankte zwischen Aristokratie und Monarchie, und zeigte die Mißbräuche beider Formen, ohne ihre Vortheile. Diese Art von Anarchie dauerte, fast ohne Unterbrechung bis zur Mitte des funfzehnten Jahrhunderts. Das Ansehn und die Macht mehrerer Tyrannen, kam (mit Ludwig XI.) in eine Hand. Das Volk ward dadurch nicht freier; aber im Innern ward die Sicherheit größer, und nach außen

die Kraft der Kriegführung. Auch die Bürgerkriege haben in Frankreich nur die Großen erniedrigt, ohne das Volk zu heben. Die Minister, stets von ihrem Herrn abhängig, thun Alles für diesen und verkaufen ihm ihre Mitbürger. So ward der König höchster Gesetzgeber, ohne seine Macht immerdar zu mißbrauchen; es gab keine Freiheit mehr, aber auch keinen eigentlichen Tyrannen. (VII, 374.)"

Die Lobreden und Ermahnungen an Friedrich II., sind zu lang um hier aufgenommen zu werden. (II, 185.)

Sebastien-Roch-Nicolas Chamfort. (1741—1794.)

Die Zeit Voltaire's, Rousseau's, Büffon's u. A. mußte auf einen Jüngling von Chamfort's Anlagen erheblichen Einfluß haben. Ohne dies in Licht und Schatten näher nachzuweisen, wenden wir uns sogleich zu Chamfort's litterarischen Arbeiten. Zwei Lobreden, auf Moliere und Lafontaine, welche von den Akademien in Paris und Marseille gekrönt wurden, eröffneten ihm eine ausgezeichnete Laufbahn. Er ward 1781 Mitglied der französischen Akademie und lobte dieselbe, gleich wie seinen Vorgänger Curne de St. Palaye in seiner Antrittsrede auf herkömmliche Weise. Allmählig änderten sich jedoch hierüber seine Ansichten, gleichwie die fast aller Umgebungen; und wenn man die Akademie früher zu hoch geschätzt hatte, ward sie jetzt aufs Schärfste angegriffen und getadelt.

Dies offenbart sich in einer Schrift über die Akademien, welche Chamfort für Mirabeau ausarbeitete, um davon in der Nationalversammlung Gebrauch zu machen. Chamfort rügt, in lebhafter Weise, die lächerliche, ja unwürdige Wahl ganz unbedeutender Personen, die Mangelhaftigkeit des von der Akademie herausgegebenen französischen Wörterbuchs, die Leere oder die Uebertreibungen unzähliger Lobreden, die unnützen Preisaufgaben, das Schmeicheln der Großen und Vornehmen, den kleinlichen pedantischen Inhalt ihrer Schriften u. s. w. Wir geben wenigstens

eine Stelle als Probe der Auffassung und Darstellung. (I, 229): Si l'on veut s'amuser, philosopher, s'affliger des ridicules attachés, non pas aux lettres (que nous respectons), mais aux corps littéraires (que nous ne révérons pas) il faut lire cette singulière collection, qui de l'éloge des membres fait naître la plus sanglante satire de cette compagnie. C'est là, c'est dans ce recueil qu'on peut en contempler, en déplorer les misères, et remarquer tous les effets vicieux d'une vicieuse institution; la lutte des petits intérêts, le combat des passions haineuses, le manège des rivalités disparates et désassorties entre lettrés, titrés, mitrés; enfin toutes les évolutions de ces amours propres hétérogènes, s'observant, se caressant, se heurtant tour-à-tour, mais constammeut réunis dans l'adoration d'un maître invisible et toujours présent.

Es versteht sich von selbst daß ein so revolutionair [1]) gesinnter Mann die Revolution freudig begrüßte, von ihr unzählig Gutes hoffte und ernste Theilnahme für Pflicht hielt. Aber er ward (gleichwie so viele) ihr höchst bedauernswürdiges Opfer.

Mit großem Nachdruck und edelem Zorne entwarf Chamfort einen Auszug und eine Beurtheilung von den Denkwürdigkeiten und dem Leben des Herzogs von Richelieu. Sie offenbaren einen furchtbaren, entsetzlichen Abgrund beispielloser Sittenlosigkeit der Männer, und (eben so arg, oder vielmehr noch ärger und verdammlicher) — der Frauen, ja eine gleiche Verderbniß fast aller übrigen Verhältnisse. So wird der Glaube aufgezwungen, die Revolution sey unvermeidlich gewesen. Am Schlusse seines Aufsatzes über Richelieu, sagt Chamfort (II, 202): Qu'il nous soit permis, en finissant, d'adresser à tout homme de bon sens et de bonne foi, une seule question. Combien de temps pouvait subsister, sur les mêmes bases, une grande société dont le gouvernement, l'état politique et moral présentaient partout et sous cent aspects différens le tableau de

1) Beweise in Marmontel's Memoiren, IV, 75.

vices, d' horreurs et de ridicules, qu'un petit nombre de pages vient de rassembler sous les yeux du lecteur, dans le cadre étroit de la vie privée d'un seul homme.

In einer Abhandlung über die Nachahmung der Natur, finden sich manche gute Bemerkungen; doch läßt sich sehr zweifeln ob Chamfort Recht hat, wenn er behauptet: les Modernes sont très supérieurs aux Anciens dans l'art de tracer les caractères. — Und: le secret de l'art à faire tomber l'odieux d'un crime sur un confident, est une des découvertes les plus utiles à la Tragédie. (I, 253, 255.)

Chamfort schrieb ein Trauerspiel. Roxolane, Sultan Solymans Gemahlin, wünscht ihrem Sohne Zeangir die Herrschaft zu erwerben und dessen älteren Stiefbruder Mustapha zu stürzen. Beide Brüder lieben sich aber aufs Innigste und dies Verhältniß wird selbst dadurch nicht gestört, daß beide die persische Prinzessin Altamire lieben. Trotz aller Ränke Roxolanens ist Solyman im Begriff seinen verläumdeten, erstgebohrnen Sohn frei zu sprechen, als er auf Roxolanens Anstiften dennoch umgebracht wird. Außer sich vor Schmerz tödtet sich Zeangir selbst, und Roxolane wird vom Sultan gebührend bestraft. Gegen die ganze Fabel, sowie gegen die Behandlung manches Einzelnen, läßt sich viel einwenden; doch thut es wohl daß ein Paar wahrhaft edle Charaktere bis zum Tode treu aneinander festhalten.

Es ist nicht nöthig von einigen kleinen Lustspielen, von Gedichten und Briefen, ja nicht einmal von witzigen kleinen Gesprächen umständlicher zu berichten; hingegen will ich aus dem vierten Bande (mannigfaltigen Inhalts) einiges Charakteristische ausheben. „Das Denken tröstet über Alles und heilt Alles. Hat es euch Uebeles angethan, so fragt nach dem Gegenmittel, und ihr werdet es erhalten. (20.) — In der Welt opfert man gewöhnlich die Achtung rechtlicher Leute, dem Ansehn (considération) und die Ruhe, der Berühmtheit. (21.) — Alle Leidenschaften übertreiben (exagèrent); sie sind nur Leidenschaften, weil sie dies thun. (37.) — Eigensinn gilt oft für Charakter, wie Temperament für Liebe. — Der Wechsel der Moden ist

eine Steuer, welche die Industrie des Armen, der Eitelkeit des Reichen auflegt. — Der reichste Mensch ist ein guter Haushalter, der ärmste Mensch ist ein Geiziger. (64—66.) — Sobald Weltleute in Haufen zusammenkommen, glauben sie in Gesellschaft (société) zu seyn. Gewöhnliche Gesellschaften bestehen aus zwei großen Klassen: diejenigen welche mehr Mittagsmahle als Appetit haben, und diejenigen welche mehr Appetit als Mittagsmahle haben. (78, 79.) — Man glaubt nicht wieviel Geist dazu gehört, um niemals lächerlich zu erscheinen. (85.) — Keine Tugend erhebt eine Frau über ihren Stand, (état); dies geschieht nur durch das Laster. (98). — Unentschlossenheit, Beängstigung, ist für den Geist, was Martern für den Leib. (138.) — Man sagt daß in der Politik, die Weisen keine Eroberung machen; dasselbe läßt sich auf die Galanterie anwenden. (147.) — Allmählig ist in der Galanterie, das Pikante des Skandals, dem des Geheimnisses gefolgt. (150.) — Hymen folgt der Liebe, wie Rauch der Flamme. (153.) — So schlecht ein Mann auch von den Frauen denken möge; so denken die Frauen von ihnen noch viel ärger. (159.) — Um ein großer Mann in der Wissenschaft zu werden, oder doch eine merkliche Revolution zu bewirken, muß (wie in der politischen Welt) Alles dazu vorbereitet seyn und man zur rechten Zeit gebohren werden. (167.) — Viele Werke haben dadurch einen großen Erfolg, daß sich zwischen der Mittelmäßigkeit des Schriftstellers und des Publikums eine Uebereinstimmung findet. (171.) — Es ist ein großes Unglück durch unseren Charakter die Rechte zu verlieren, welche uns unsere Talente in der Gesellschaft geben. (176.) — M. sagte: ich kenne Frauen aus allen Ländern. Die Italienerinn glaubt nur dann geliebt zu seyn wenn ihr Liebhaber bereit ist für sie ein Verbrechen zu begehen; die Engländerinn, wenn eine Thorheit (folie), die Französinn eine Dummheit (sottise). (216.) — Ein Herr ging, seit 30 Jahren, jeden Abend zu Frau von —. Als seine Frau starb, glaubte man, er würde jene heirathen und ermunterte ihn dazu. Er aber entgegnete: das geht nicht, wo soll ich alsdann meine Abende zubringen. (217.) —

Herr von Argenson sagte dem Liebhaber seiner Frau, Herrn von Seburg: zwei Stellen passen gleich gut für Sie, das Gouvernement der Bastille und das der Invaliden. Gebe ich Ihnen die Bastille, so sagt alle Welt daß ich Sie dahin geschickt habe; gebe ich Ihnen die Invaliden, glaubt man es komme von meiner Frau. (218.) — Ein Bischof von Brieux war in Verlegenheit wie er in einer Leichenrede auf die Kaiserinn Maria Theresia von der Theilung Polens reden sollte. Endlich sagte er: ich werde es machen wie Frankreich, und darüber schweigen. (225.) — Jemand machte der Schauspielerinn Denis ein Compliment über die Art, wie sie die Zaire dargestellt habe. Sie antwortete: dazu muß man jung und schön seyn. — Der Complimentenmacher fuhr fort: Sie beweisen das Gegentheil. (258.) — Der adelstrunkene Herr von Brissoi pflegte Gott zu bezeichnen, als den Edelmann dort oben. (299.) — Warum (fragte man N.) gehen Sie nicht mehr in Gesellschaft? — Antwort: weil ich die Weiber nicht mehr liebe, und die Männer kenne. (389.) — Man drang in einen Hagestolzen sich zu verheirathen. — Er antwortete: Gott möge mich so gut gegen die Weiber schützen, wie ich mich gegen die Heirath. (395.) — Man tadelte M. wegen seiner Neigung zur Einsamkeit. — Er erwiederte: ich liebe sie, weil ich mehr an meine Fehler gewöhnt bin, als an die anderer Leute. (434.) —“

Ich gebe nicht mehr Auszüge aus Chamfort's Anekdoten; keineswegs bloß weil es dazu an Raum fehlt, sondern weil die meisten höchst anstößig lauten. Auch darf man behaupten daß viele unwahr, oder doch ausgeschmückt und zugestutzt sind. Nach manchen Irthümern und Ausschweifungen der Jugend, hatte sich dem Chamfort eine ernstere Lebensansicht aufgedrungen; ringsum jedoch umgeben von Leichtsinn, Frivolität, Eigennutz, Unzucht u. s. w. kann man es begreiflich finden, daß er aus der sich darbietenden überreichen Aernte des Skandals, nicht Weniges in seine Scheunen sammelte. Das Dargebotene ist allerdings abschreckend für edele Gemüther; schwächeren Männern und Frauen dürften dagegen so viele lockende, gelungene Beispiele gefährlich

worden, und die Frage hervortreiben, ob nicht ein leichtsinniges liederliches Leben bequemer und genußreicher sey, als der langweilige Ernst eines tugendhaften Wandels? Gewiß hat keine gesetzliche Polygamie auf Erden so viel Skandal, so viel Verbrechen erzeugt, als diese Emancipation der Frauen von Anstand, Wahrheit, Zucht und Ehrbarkeit.

Anne Germaine Frau von Stael. (1768—1817.)

Ueber die Persönlichkeit der Frau von Stael finden sich, in Lob und Tadel, die mannigfachsten Urtheile, von Napoleon, Gibbon [1]), Göthe, Jacobi, Wieland, Schlegel u. A. Da sie bekannt sind und nicht weniger die Urtheilenden, als die beurtheilte Frau charakterisiren, so ist es unnöthig sie hier zu wiederhohlen. (Einiges der Art findet sich unter Wieland und Jacobi.)

Unter den Schriften der Frau haben (schon ihrer theilnehmenden Stellung halber) die Betrachtungen über die französische Revolution einen erheblichen Werth; doch läßt sich nicht läugnen daß sie aus Pietät für ihren Vater, die Wahrheit bisweilen verschweigt, ja entstellt.

Ihr Buch über Deutschland zeigt von theilnehmender Auffassung des, selbst ihr Fremdartigen, und hat das Verdienst, die Franzosen mit vielen ihnen ganz unbekannten Gegenständen, in dankenswerther Weise bekannt zu machen.

In der Corinna ist der Roman eigentlich nur Nebensache, und die Beschreibung Italiens, Hauptinhalt und Zweck. Mit Recht fand das Buch zur Zeit seines Erscheinens große Theilnahme, welche indeß nicht unnatürlich in unseren Tagen abgenommen hat. Wir wollen die Fabel des Romans hier nicht umständlich prüfen, sondern nur ein Curiosum berühren, das uns aufgefallen ist. Oswald der Held des Romans erzählt seiner geliebten Corinna sehr umständlich seine frühere Liebes-

1) Gibbon miscell. works, I, 262, 284, 296; II, 340.

geschichte mit einer vornehmen Gräfinn Arbigny. Als ihr Wunsch ihn zu heirathen Schwierigkeiten findet sagt sie ihm feierlich (II, 68): Avant de partir il faut que vous sachiez un secret que je rougissais de vous avouer. Si vous m'abandonnez ce ne sera pas moi seule que Vous ferez mourir, et le fruit de ma honte et de mon coupable amour périra dans mon sein avec moi. — Oswald, weit entfernt sich auf seine etwanige Unschuld zu berufen, erzählt weiter: rien ne peut exprimer l'émotion que j'éprouvai; ce devoir sacré, ce devoir nouveau s'empara de toute mon ame, et je fus soumis à Mde d'Arbigny comme l'esclave le plus dévoué. — Dennoch kam es zu keiner Heirath, und später erhielt Oswald volle Beweise sein Gewissen deshalb zu beruhigen. Er sagt: je restai convaincu que Mde d'Arbigny n'était point dans l'état qu'elle avait feint de m'avouer en rougissant pour me contraindre à l'épouser, et qu'elle m'avait à cet égard indignement trompé! (78.) — Fragen darf man allerdings ob Frau von Stael nicht besser gethan hätte, diese schlechte Geschichte wegzulassen, oder doch nicht so breit auszuspinnen? — Ueberhaupt nahm es Frau von Stael vielleicht nicht so genau mit derlei Ereignissen, wie strengere deutsche Frauen. Wenigstens erzählt Gibbon (Miscellaneous works, I, 262, 4. April 1792) von ihr: Madame de Stael is expected in a few weeks at Copet, where they receive her, and where "to dumb forgetfulness a prey", she will have leisure to regret "the pleasing anxious being", which she enjoied amidst the storms of Paris. But what can the poor creature do? Her husband is in Sweden, her lover (Narbonne) is no longer Secretary of war, and her father's house is the only place where she can reside with the least degree of prudence and decency. — Mde de Stael will probably *lie in* at Rolle. (254). — Mde de Stael has produced a second son. She is a pleasant little woman. (296). — Viel früher, 1784, schreibt Gibbon (II, 340): Mademoiselle Necker is now about eighteen, wild, vain, but good-

natured, and with a much larger provision of wit, than of beauty.

Gegen das Ende des Romans steigert sich die Theilnahme; soll man sagen bis zum Tragischen — oder bis zum entsetzlich Peinlichen. Will man auch, milde gesinnt wie Frau von Stael, Oswald weder lossprechen noch verdammen, so kann man sich doch bei ruhiger Ueberlegung nicht verhehlen, er gehöre zu den verhätschelten kränklichen Romanhelden, den, bei scheinbarer Gemüthlichkeit und wahrer Eitelkeit und Empfindelei charakterlos Dahinlebenden, welche erst andere angeblich geliebte Personen opfern, und dann selbst zu Grunde gehen, oder büßend zu Grunde gehen sollten.

Dem früheren Roman der Frau von Stael, Delphine, hatte man den Vorwurf gemacht, er sey unmoralisch. Zur Widerlegung hat die Verfasserin der zweiten Auflage, Betrachtungen vorausgesetzt, aus denen wir einiges Denkwürdige mittheilen.

Sie sagt (X): „niemals wollte ich Delphine als ein nachzuahmendes Muster hinstellen. Schon die Inschrift, das Motto meines Buches (un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre) beweiset, daß ich Leonce und Delphine tadele, aber ich denke daß es nützlich und streng moralisch ist zu zeigen, wie der überlegene Geist mehr Fehler begehen kann, als der Mittelmäßige, wenn seine Vernunft nicht so mächtig wie sein Geist (esprit); und wie man mit einem großmüthigen und empfindenden Herzen, sich vielen Irthümern hingiebt, sobald man sich nicht der vollen Strenge der Moral unterwirft. In dem Maaße als mehr Wind die Segel schwellt, bedarf man eines stärkeren Steuerruders.“

„Andererseits zeigt mein Buch in nützlicher Weise (XII) daß nach einer langen Revolution die Herzen oft sonderbarer Weise verhärtet sind; und dennoch ist nie mehr das Bedürfniß der Sympathie für den Schmerz vorhanden, welche das wahre Band ist um die Sterblichen zusammenzuhalten.“

„Mein Roman sagt den Frauen: vertraut nicht euren

Eigenschaften, euren Reizen; wenn ihr das öffentliche Urtheil, die öffentliche Meinung nicht achtet, wird sie euch zermalmen. Er sagt der Gesellschaft (société): behandelt die Ueberlegenheit des Geistes und der Seele mit größerer Schonung; ihr wißt nicht welch Uebel ihr stiftet, welche Ungerechtigkeit ihr begeht, wenn ihr eurem Hasse gegen diese Ueberlegenheit freien Lauf laßt, weil sie sich nicht allen euren Gesetzen unterwirft. Eure Strafen stehen mit dem Fehler in keinem richtigen Verhältniß, ihr zerbrecht die Herzen, ihr stürzt Geschicke (destinées) welche den Schmuck der Welt gemacht hätten, ihr seyd tausend mal schuldiger, als die ihr verurtheilt. (XIV.)"

„Die Romane sollen nicht vollkommene Menschen darstellen, sondern Charaktere welche deutlich zeigen was in den Handlungen löblich und tadelnswerth ist, und welches die natürlichen Folgen dieser Handlungen sind. (XVII.)"

„So groß auch der Werth der Güte (bonté) ist, giebt es doch etwas Höheres: die Kraft, geleitet durch Tugend. Die Herrschaft über sein eigenes Herz ist heiliger, religiöser, als die liebenswürdigsten, natürlichen Eigenschaften. (XXV.)"

„Die Sittlichkeit eines Werkes der Einbildungskraft, besteht weit mehr in dem allgemeinen Eindruck den es macht, als in den Einzelnheiten welche man behält. (XXXVI.)"

Diese Ansichten und Grundsätze muß man billigen, es fragt sich indessen wie sie angewandt sind, und welchen Werth der Roman hat. Loben muß man Kraft und Gewandtheit der Erzählung und Darstellung, scharfe Zeichnung der Charaktere, und daß, wenn gleich einige Male wohl zu viel auf den Effekt hingearbeitet wird, die bezweckte Wirkung doch erreicht wird. Unmoralisch kann man das Werk nicht nennen, denn jeder Thorheit, jedem Unrecht folgt rasch die Nemesis — bis zum Tode!

Neben diesem verdienten Lobe lassen sich jedoch manche Bedenken nicht unterdrücken. Zuvörderst führt die Briefform (wie bei Richardson) fast unvermeidlich in eine übergroße Breite; ja dies Uebel wird dadurch erhöht und führt zu unzähligen Wiederhohlungen, daß die Hauptpersonen endlos über sich grübeln und

nach scheinbar gewonnener Selbsterkenntniß immer wieder dieselben Irrwege betreten. Leidenschaft gilt für höhere Begeisterung, und die ganze Welt mit ihren Gesetzen verschwindet, vor ihrer persönlichen Willkür. Diese scheinbar den geistigen Reichthum erhöhende Kühnheit, höhlt den Menschen in Wahrheit aus, und der übrig bleibenden Hülse, fehlt ächte Lebenskraft. Daher so viele Hätscheleien, Quängeleien, Quälereien, und wechselseitiges Zugrunderichten. Wahre Liebe soll die Kräfte des Menschen erhöhen, beleben, nach allen Seiten heilsam und beglückend einwirken; von dem Allem ist hier keine Spur. Der so viel gepriesene Leonce hat keinen Begriff von Recht und Pflicht, von männlicher Haltung und Thätigkeit, worohne auf die Dauer keine weibliche Gunst kann, oder soll erworben werden. Trotz alles darüber verbreiteten Glanzes sind die Hauptpersonen doch nur kränkliche Naturen, und wenn wir ihnen auch nicht unsere Theilnahme versagen, sie nicht verdammen wollen, so gerathen wir beim Lesen doch in eine unangenehme Stimmung und wir fühlen nicht die heitere, oder die tragische Harmonie welche ein vollkommenes Kunstwerk erzeugen soll.

Reybaud,

hat in seinem *Jérome Paturot* auf eine neue Weise das Muster eines Romans gegeben, der zugleich ganz erfunden und zugleich ganz geschichtlich, ja geschichtlicher ist, als viele einseitig und parteiisch aufgefaßte historische Werke. Wir wollen indeß hier zunächst nicht eine umständlichere Beurtheilung Paturot's versuchen, sondern zur Bestätigung unserer, bereits anderwärts ausgesprochenen Ansichten, wiederholt bemerken:

Es gab nach der Mitte des achtzehnten Jahrhunderts in Deutschland eine Reihe von nicht unbegabten jungen Männern, die sich Genies nannten, oder gern nennen hörten, und glaubten in der Welt eine so viel höhere Stelle einzunehmen,

daß sie die Gesetze des guten Geschmacks, ja der Sittlichkeit vernachlässigen und sich darüber hinwegsetzen dürften. Jacobi hat diesen schweren Irthum in seinem Allwill siegreich bekämpft. Nach zeitweiliger Verpuppung hat im neunzehnten Jahrhundert, umhangen von einem angeblich philosophischen Mantel, ein ähnliches Geschlecht den Cultus des Genius proklamirt. Gern stimmten Wohlwollende der Verehrung bei, welche man den edelsten Männern, den großartigsten Erscheinungen in der Menschheit zu zollen schien; bald aber ergab sich daß eine Selbstvergötterung eintrat, welche ringsum Alles tadelte und verachtete, ohne selbst etwas dauernd Besseres hervorzubringen. Die Nemesis blieb jedoch nicht aus: nach kurzer, selbstgefälliger Freude, geriethen die Urheber der neuen Lehre selbst in einen sehr beklagenswerthen Zustand.

Für die Zeit vor der französischen Revolution kann Rousseau als Repräsentant ähnlicher Bestrebungen gelten; für die Zeit der Revolution legt Reybaud seinem Paturot, nachstehende, Theilnahme erweckende Worte in den Mund. (À la recherche de la meilleure des républiques, I, 8—11, 27.) „Die Gewalt der Dinge zog mich weiter; in der Bahn des Tadelns bleibt man nicht da stehen, wo man will. Ich suchte nur einen Schuldigen und fand deren zwei: Den Mängeln der Regierung, mußte man bald die der Gesellschaft (de la société) überhaupt hinzufügen. Ich fing an zu zweifeln, ob diese Welt (mit ihren Unvollkommenheiten und Widersprüchen) auf eine genügende Weise, den Zweck der Gottheit erfülle. Wenn man sie ohne Vorurtheil und mit einer völligen Freiheit des Geistes betrachtet, kann man in ihr nichts Anderes sehen, als einen ungestalten Entwurf (ébauche informe), kaum würdig der Kindheit der Kunst. Es schien mir als würde es mir, (selbst mit nur geringer Hülfe der Einbildungskraft) gelingen, etwas mehr Zusammenhangendes und Harmonisches zu Stande zu bringen. Dieser Gedanke begeisterte mich: ich begriff den Stolz des Prometheus und seinen Kampf gegen den Himmel. Welcher Ruhm, einen Strahl von oben zu rauben, und eine verfinsterte Bildung (civilisation) mit Licht

zu überschwemmen. Dieser Rolle gegenüber, erschien mir jeder Beruf kleinlich, jeder Ehrgeiz gering."

„Ich sah die Welt nur durch einen dunkeln Schleier; überall Trauer, Elend, Lüge und Verderbtheit. Welch Schauspiel für ein fühlendes Herz; ich sah nichts als einen groben Entwurf (canevas grossier) vom Schöpfer überlassen der Geduld und Einsicht des Menschen. — Ans Werk, sagte ich mir! Der Athem (souffle) Gottes ist da! Es handelt sich darum, den Erdball einem weisen Mechanismus zu unterwerfen, wo jedes Glied der menschlichen Familie sich erfreuen würde eines Wohlseyns ohne Wechsel und eines Glücks ohne Gränzen. Dem Scheine nach, ein verwickelter Plan, in Wahrheit höchst einfach."

— — „So hatte ich meinen Ausgangspunkt gefunden; er mußte mich ohne Zweifel hinführen, zu einem irdischen Paradiese nach meinem Geschmack und von meiner Erfindung. Wer hat nicht sein kleines Elysium ausgesonnen? Man müßte sehr vom Himmel verlassen seyn, wenn man nicht unter der Hand eine Welt besser zusammengesetzt hätte, als die ist in welcher wir die Schwachheit haben, zu leben, eine reinere Geselligkeit und weniger unvollständige Menschen. So hatte ich mit geringer Mühe die Welt in einen Garten verwandelt, und jeden Sterblichen in einen den himmlischen Chören Entkommenen. Und doch war das Alles nur der erste Wnrf (jet), fähig zu tausend Verbesserungen. Welche Sorgfalt verwandte ich darauf. Es war die Bemühung und der Traum meiner Muße, das Kind meiner Fantasie! Jeden Tag fügte ich Neues hinzu. Weit lieber klagte ich das Weltall an, denn mich selbst, und legte der menschlichen Gesellschaft alle erscheinenden Mängel zur Last."

Es mögen noch folgende lehrreiche Stellen aus Reybaud's Paturot hier Platz finden. Sie gründen sich auf seine eigenen, sehr ernsthaften Erfahrungen: „Nur in der Handlung (action) erkennt man in Frankreich die Macht (le pouvoir). (Répub., I, 123.) — Jeden Tag machen sich hundert Personen wichtig mit ihren Plänen für das allgemeine Beste, und erbieten sich das Glück der bürgerlichen Gesellschaft in Enterprise zu nehmen.

Sie haben zur Heilung aller Uebel und Leiden magische Worte, und einen sichern Balsam. Es ist ein neues Gewerbe, «Retter des Vaterlands» zu seyn. (I, 138.) — Das Gehirn Mancher ist im steten sieden; die Ideen dringen hervor wie Lava aus einem Krater. (I, 142.) — Was sie Organisation der Arbeit nennen, ist nichts als Organisation der Sorglosigkeit und Faulheit. (I, 186.) — Es ist sehr leicht in der Ungleichheit der menschlichen Verhältnisse Stoff zu finden für eifrige Deklamationen, und Elemente zu einem gewaltigen Aufstand wider die Vorrechte des Reichthums und der Größe. Das Alles ist leicht, besonders für kräftige und leidenschaftliche Federn; schwer aber ist es, die aufgeregten Fluthen zu beruhigen, die geschlagenen Wunden zu heilen, die Unglücklichen zu unterstützen. (II, 192.) — Alle Revolutionen gleichen sich in einer Beziehung, in dem steten Wechsel der öffentlichen Gunst. Zu keiner Zeit erhebt und stürzt man die Menschen schneller; eine Grille schafft, eine Grille zerstört den Götzen. Diesem Gesetze des Augenblicks widersteht keine Berühmtheit, keine Größe. Man urtheilt nicht, man verurtheilt ohne Instruktion und Prozeß. (II, 202.) — Nichts ersetzt den gesunden Menschenverstand; er ist viel seltener als man glaubt. — Vergleiche mit der Unordnung helfen nicht; sie schieben das Uebel nur weiter hinaus und erschweren es. (II, 203.) — Alle Revolutionen bedecken den Boden mit Trümmern. Zunächst treffen sie die Hochgestellten, dann kommen die Bescheidenern an die Reihe. In dieser allgemeinen Erschütterung giebt es keinen genügenden Schutz; man muß sich dem allgemeinen Schicksal unterwerfen. (III, 1.) — Jeder falsche Ruhm wird später abgebüßt, und von jeder Ueberraschung kommt man zurück. (III, 9.) — Von allen Seiten preiset man die Fantasie, und unter dem Deckmantel dieses Worts findet jede Uebertreibung, jeder Schmutz freien Lauf. Das Falsche, das Ungeheure wird in der Litteratur die umlaufende Münze. Aber allen Vergehen folgt die Strafe; die Schreiber gehn in dem Sturme zu Grunde den sie erregt haben, die Sittlichkeit rächt sich, sie gerathen in die beste aller Schulen, in die des Unglücks. (III, 11, 12.) —

Parteimänner haben nichts gemein, als die Neigung zu zerstören. Heute siegreich, zerfallen sie morgen, um sich zu bekämpfen. (III, 43.) — Für sentimentale Zwecke haben die Revolutionaire wenig Sinn und Geschmack. (77.) — Jede Beschäftigung, jeder Beruf liefert eine Anzahl von Verdrießlichkeiten und Beschwerden, die nur zu leicht ausarten zu einem Sinn, einer Neigung für Aufstände. Unzufriedenheit mit sich selbst, führt zu Unzufriedenheit mit Anderen, und es ist schwer eine Welt vollkommen finden, wo einem nichts gelingt. Daher Aufstände mit Glacéhandschuhen und Glanzstiefeln. Man sieht sie nicht im Feuer, aber sie bereiten den Kampf vor, sind mit Absichten zur Hand und stets bereit sich den ganzen Gewinn zuzueignen. (IV, 102.) —"

Damiron.

Sehr oft hört man die Klage, oder Anschuldigung: daß die Franzosen über die Litteratur anderer Völker (insbesondere der Deutschen) in Unwissenheit lebten. Ich halte diese Anschuldigung, sofern sie die Gegenwart und die philosophische Litteratur betrifft, für irrig: wenigstens finden sich an vielen Orten Beweise des Gegentheils, z. B. in den Séances des französischen Instituts; — ja es fragt sich, ob die Franzosen nicht Tennemann's und Ritter's Werke genauer kennen, als die Deutschen Damiron's Histoire de là Philosophie en France au dix-neuvième Siècle? Vielleicht entgegnet man: es lohnt nicht, hierauf Zeit und Mühe zu verwenden, da die Franzosen gar keine gründliche Philosophie besitzen. Ließe sich hiefür auch (was geläugnet wird) ein gründlicher Beweis führen; so bliebe immer mit Recht noch die wichtige Frage übrig: woher kommt es daß ein so geistreiches Volk keine tiefsinnige Philosophie aus sich heraus erzeugt? Jedes gebildete Volk hat seine eigene Philosophie wie seine eigene Sprache, und es ist eben so verkehrt die französische Philosophie

lediglich nach deutschem Maßstabe abzuschätzen, als zu verlangen, daß die Franzosen deutsch sprechen sollen.

Die Kenntniß der meisten Deutschen von der französischen Philosophie beginnt mit Descartes und schließt ab mit Helvetius und Holbach; als sey ein Bankerott für alle Zeiten gegeben, und seitdem nichts mehr für die Philosophie in Frankreich zu holen. Und doch bleibt jenen, in vieler Hinsicht mit Recht getadelten Schriftstellern, ein Vorzug den, leider, manche deutsche Philosophen nicht einmal sich vorstecken, vielweniger erreichen. Jene halten niemals Schwulst für Erhabenheit, Unverständlichkeit für Tiefsinn, Mißhandlung der Sprache für großartige Eigenthümlichkeit. Wenn der viel verspottete Duns Scotus sich recht eigentlich abmüht seine Gedanken sprachlich auszudrücken, so bezweckt er jedesmal eine schärfere Bestimmung, eine genauere Unterscheidung; niemals geht er darauf aus Unbestimmtes durch schwülstige Rederei noch mehr zu verhüllen, durch falschen Glanz zu blenden, oder aus anmaßlicher Willkür die Sprache zu mißhandeln.

Alle französischen Schriftsteller haben löbliche Achtung vor ihrer Sprache, sie schreiben (ich glaube ohne Ausnahme) lesbar und verständlich. — Also (ruft man mir entgegen) unwissenschaftlich und oberflächlich! — Ist ein Franzose nicht berechtigt, solch absprechendes Urtheil unwissenschaftlich und oberflächlich zu nennen?

Herr Damiron weiset nach, daß während des 19. Jahrhunderts eine dreifache Entwickelung der Philosophie in Frankreich statt fand: die sinnlich materielle, die theologisch-mystische, und die psychologisch-eklektische. Kaum möchte noch etwas Erhebliches außerhalb dieser Kreise liegen. Es kommt nur darauf an, daß sie sich untereinander verständigen, und ihre gegenseitige Berechtigung und Begränzung erweisen.

Ich versuche jetzt einiges Nähere aus Damiron's lehrreichem Werke mitzutheilen. Er sagt: „Es giebt keine wahre, große, mächtige, öffentliche Lehre, welche nicht analog gewesen wäre, dem herrschenden Glauben (croyances) des Landes und der Zeit.

Die Geschichte der Philosophie ist die, dieses Glaubens, dieser Ueberzeugungen. (I, 6—7.) Die allgemeine Geschichte findet ihr Füllstück und ihren Commentar in der chronologischen und prüfenden Entwickelung der Systeme der Philosophie. Durch diese lernt man die Ueberzeugungen (croyances) kennen, und durch die Ueberzeugungen wiederum die Triebfedern und Ursachen der Handlungen. Von diesem Gesichtspunkte aus betrachtet, ist die Geschichte der Philosophie nicht bloß eine sonderbare (curieuse) Uebersicht der Meinungen einiger Menschen, die nur für sich und gleichsam außerhalb der bürgerlichen Gesellschaft dachten; sie ist keine unpraktische Auseinandersetzung von einsamen, der Welt fremden Lehren; sie hat größeren Nutzen, sie sammelt und prüft die menschlichen und geselligen Meinungen, welche mächtig waren und die großen Bewegungen in der Geschichte hervorbrachten. Sie beschränkt sich nicht auf die Lehren eigentlicher Philosophen; sie umfaßt auch Glauben, Willen, Handlungen des Volkes; sie geht bis zur Geschäftsführung, (affaires) begreift, erklärt dieselbe, und verbindet sie mit ihren Grundsätzen. (10.)"

Seiner Darstellung der verschiedenen philosophischen Systeme fügt Herr Damiron oft umständliche Urtheile bei, welche dieselben (und ihn selbst) lehrreich charakterisiren. Es mögen deshalb einige Auszüge in bunter Folge hier Platz finden, und französische Ansichten erläutern.

„Die Schönheit beruht gewiß nicht allein im Geiste, aber noch weniger allein in dem äußerlich gegebenen, materiellen Stoffe. Der Künstler bedarf des inneren Sinnes und der äußerlichen Auffassung. — Die Dichtkunst steht in so nahem Verhältniß zur Religion, daß jedes System der Philosophie hierauf erheblichen und eigenthümlichen Einfluß hat. So giebt es philosophische Schulen, welchen die Gottheit nur ein Wesen ist mit physischen Eigenschaften, ohne Vorsehung, Güte und Zweck. Ihre Religion ist nur die Verehrung (culte) einer gedankenlosen Nothwendigkeit: keine Frömmigkeit und Anerkenntniß, keine heilige Ergebung, kein Gebet, kein Vertrauen auf eine künftige

Gerechtigkeit; — sondern Erregungen ohne Begeisterung, Liebe ohne Dankbarkeit, kalte Sympathie, unbestimmte Hoffnungen, eine Anbetung die auf der Erde bleibt, nichts Ideelles, Erhebendes. (I, 16.)"

„Der Ausgangspunkt des materialistischen Systems ist die Sinnlichkeit; aus ihr wird abgeleitet Metaphysik, Moral, Politik, Aesthetik, Religion. Das Prinzip des theologisch-katholischen Systems ist die Offenbarung: aus ihr entwickelt man Psychologie, Moral, Politik, Kunst und eine Religion gemischt mit Spiritualismus und Mysticismus. — Der Eklekticismus geht nicht aus von der Sinnlichkeit, oder Offenbarung, obgleich er beide anerkennt und nach ihrem Werthe abschätzt. Er geht aus von dem Bewußtseyn, von der Erkenntniß des Menschen, und ableitet davon (mit Hülfe der Vernunft) eine philosophische Theorie, welche zwischen jenen beiden Systemen vermittelt, sie vervollständigt und erläutert. Sie anerkennt die Wahrheit in der Natur und in den Zeugnissen, aber sie unterordnet diese äußerliche Wahrheit einer höheren innerlichen, nach welcher Alles zu beurtheilen ist. Zuerst also soll man sich selbst erkennen, dann die sinnlichen Gegenstände, endlich die alten Zeugnisse. Der Eklekticismus stößt die Sinnlichkeitslehre nicht zurück, er nimmt sie nicht unbedingt an, sondern er begränzt sie. Unter dieser Bedingung nimmt er gern Theil an den Forschungen über den Organismus, das Nützliche, die Industrie, die Formen, die Natur: — aber er glaubt nicht der Mensch sey nur Körper, der Nutzen umfasse alles Gute, die bloße Form alles Schöne, die Natur alles Göttliche. Dies sind nur einzelne Gesichtspunkte welche in einem allgemeineren Systeme ihre Stelle finden. — Der theologisirenden Schule gegenüber, ist der Eklekticismus weder gläubig noch ungläubig, sondern ein unparteiischer Kritiker. — Die Regierungen würde er mehr auffordern zur Erziehung, als zur Züchtigung und Bestrafung der Menschen. (25—27.)"

„In den letzten Jahren Ludwigs XV. genoß das Sinnlichkeitssystem einer allgemeinen, fast ungestörten Beliebtheit.

Es war ein neuer Glaube gepredigt von Philosophen, Geistlichen, Gelehrten; es ersetzte in allen, besonders den vornehmen Ständen (die Geistlichkeit eingeschlossen), die vergessenen, oder schlecht erklärten Lehren des Christenthums. Jenes System füllte alle Bücher, alle Unterhaltungen, es drang in die Schulen, und bezwang selbst die Philister (la routine). (36.)"

Herr Damiron erzählt wie einzelnen Versuchen jenes System Condillac's zu berichtigen, scharfe Angriffe (besonders Royer-Collards) folgten, das theologische System (von der Regierung unterstützt) sich allzukühn Bahn brach, durch Rückschlag aber dem psychologisch-eklektischen allmählig immer mehr Stimmen gewonnen wurden. Der Sensualismus fand jedoch noch immer lebhafte Vertheidiger z. B. Broussais und Volney. Herr Damiron zeigt daß die Ansichten des letzten über die Kunst gering und ungenügend, über die Religion, aber noch verkehrter sind. „Volney (sagt Herr Damiron) vernachlässigt nicht bloß das Religiöse, er stößt es zurück und verdammt es: er will weder Glauben, noch Hoffnung. Dies sind (sagt er) Tugenden der Dummköpfe, zum Vortheil der Schelme. — Sehr harte Worte, sehen wir ob sie gerecht sind. Wären zunächst Glaube und Hoffnung bloße Täuschungen, so müßte man sie doch wohl den Seelen lassen, welche dadurch gestützt werden; und zuletzt ist es doch, wahrlich, kein großes Unglück an Gott zu glauben und ihn anzubeten!! — Sind denn aber jene Gedanken in der That ohne Wirklichkeit? Wir glauben nicht, nnd auf unserer Seite steht die ganze Menschheit; sie ist stets und überall religiös. Und sie wird hiedurch nicht abgelenkt von den Tugenden dieser Welt, sie gewinnt vielmehr an Muth sie sämmtlich zu üben, sie wird tauglicher zur Uebernahme aller Anstrengungen, zur Erfüllung aller Pflichten, sie begreift besser Gründe, Zwecke und Folgen; — und dies ist das Wesentliche. (121—124.)"

„Volney's Moral ist nicht die wahre. Was kann man aber an ihre Stelle setzen? welchen anderen Katechismus annehmen? Muß man auf den kirchlichen zurückkommen? Wir glauben ja; wir glauben aber auch, daß, um ihn in unserer Zeit zu Ansehn

zu bringen, man ihn muß bis auf einen gewissen Grad umgestalten, und einen mehr philosophischen und gelehrten Charakter geben. Für Geister in welchen Forschen und Prüfen vorherrscht, soll er rationell seyn, wie er einst für einfache und naive Gemüther, ganz gläubig lautete. Er war überredend (persuasif), er soll jetzt überzeugend seyn (convaincant). Das Evangelium ist kein todter Buchstabe, der keine Aenderung und nähere Bestimmung leidet. Wäre dem so, so würde man es heute, oder morgen nicht mehr begreifen, aus Mangel an Aehnlichkeit, oder Analogie zu den durch Zeit und Begebenheiten herbeigeführten neuen Ideen. Es ist vielmehr ein lebendiger, thätiger Gedanke, wunderbar geeignet für Bewegung und Fortschritt; es ist das Buch aller Zeiten, weil es nicht für eine Zeit allein gesprochen hat. (137.)"

„Es giebt nur ein Ich (eine Seele) für alle geistigen Thätigkeiten, nicht mehrere (etwa für jeden Sinn). Es ist nicht thörichter zu sagen die Seele verdaut, als der Körper denkt. (174, 182.)"

„Es ist mit der Philosophie (dem Studium des menschlichen Geistes) wie mit allen Dingen, die man gut betreiben will; man muß es thun um ihrer selbst willen. Indem man sich ihr hingiebt, muß man jeden fremden Gegenstand vergessen, sich nichts vorsetzen, nichts wollen, an nichts Anderes denken, als alle die Wahrheiten, welche ihr zugehören unverfälscht zu sammeln. Nur auf diese Weise findet sich Reinheit der Empfindung und Freiheit der Beobachtung, ohne die es keine wahre Wissenschaft giebt. — Allerdings haben die philosophischen Theorien den innigsten Zusammenhang mit Moral, Politik und Religion; aber man soll jene nicht betreiben für gewisse moralische, politische und religiöse Ansichten, sie nicht diesen anpassen und ihnen unterordnen. (I, 258.)"

„Wir können bei den obwaltenden Verhältnissen nicht plötzlich von der Gleichgültigkeit zum Glauben übergehen, nicht der Religion nachlaufen, ohne durch die Wissenschaft hindurchzugehen. Dies wäre unser Ziel verfehlen, und auf dem Wege

sich verirren. Vielmehr sollen wir, so gut als irgend möglich, erforschen und erkennen unsere eigene Natur und die der äußeren Welt. — Wir müssen den Glauben wiederfinden durch die Philosophie, wir müssen wissenschaftlich werden, um wieder christlich zu werden, oder (wenn man will) durch Theorie dahin kommen, wohin unsere Väter durch Empfindung und Begeisterung gelangten. — Durch Unterricht in den physikalischen und moralischen Wissenschaften, durch ächte Aufklärung, werden auch die niederen Klassen religiös werden. Man denkt nicht mehr verschieden über Gott, sobald man seine Werke recht erkennt. (I, 274.)"

Ich füge diesen Auszügen nur eine Bemerkung hinzu. Mag unter den französischen Philosophen des neunzehnten Jahrhunderts sich auch kein schaffender Geist allerersten Ranges finden, so bleiben die drei großen, sich neben- und aufeinander entwickelnden Schulen doch von größter Wichtigkeit. Sie beschäftigten nicht bloß Männer der Wissenschaft, sondern wirkten auch mächtig ein auf Denken und Thun der Massen; sie spiegelten sich ab in den mannigfachsten Verhältnissen und Ereignissen. Es war natürlich daß sich der, fast alleinherrschenden Sinnlichkeitsphilosophie, eine theologisirende entgegenstellte. Und wiederum bedurfte diese einer Ermäßigung und Beschränkung, wie sie die eklektische, psychologisirende Schule forderte, und meist durchsetzte. Daß sich diese vorzugsweise den schottischen Philosophen anschloß, war eine fast unvermeidliche Folge mannigfaltiger Verhältnisse; erst später fand auch die deutsche Philosophie Berücksichtigung. Wenn sich diese zum Theil in formlose, sprachwidrige, unfruchtbare Grübeleien verlor; so gerieth jene französische in Gefahren, welche schon die Schotten nicht ganz vermieden. Nämlich, bei dem Mangel neuer, mannigfaltiger, anziehender Thatsachen, in ein weitläufiges psychologisches Hin- und Herreden zu gerathen, welches wenig fördert, und bisweilen trivial und langweilig erscheint.

Ich glaube gerechtfertigt zu seyn wenn ich von vielen Philosophen, welche Damiron beurtheilt, nur wenige namentlich vorüberführe, und sie selbst sprechen lasse.

Cabanis (1757—1808)

gehört zu den fähigsten Schülern Condillac's, und hat durch sein Hauptwerk: rapports du Physique et du Moral, 2 Vol., dessen System in mancher Beziehung erweitert und verbessert, ohne jedoch die Grundmängel austilgen zu können. Lassen wir ihn selbst sprechen.

„Seitdem man es für passend gefunden hat, die Forschungen über den physischen Menschen, von denen über den moralischen zu trennen, sind die letzteren durch metaphysische Hypothesen verdunkelt worden. Es blieb keine sichere Grundlage, kein fester Punkt woran man hätte die Ergebnisse der Beobachtung und Erfahrung anknüpfen können. Andererseits haben die physischen und Naturwissenschaften überall die raschesten Fortschritte gemacht und den Vorrang gewonnen, sie erregen die Erwartung, daß auch alle übrigen Wissenschaften sich ihnen anschließen und an dem neuen Lichte Theil nehmen werden. Vor Allem muß man die Vernunft aufklären und hiedurch der Sittlichkeit eine feste Grundlage verschaffen. — Indem man seine Neigungen mit denen seiner Nebenmenschen in Uebereinstimmung bringt, erweitert der Weise sein enges, vorübergehendes Daseyn, und erhebt sich über die Herschaft des bloßen Glücks. — Gewisse Gegenstände liegen hinaus über den Gesichtskreis und das Fassungsvermögen der Menschen; darum lassen wir die Metaphysik zur Seite, und beschäftigen uns bloß mit einfachen physiologischen Forschungen. (I, Vorrede, 13, 25, 32, 33, 37, 41.)"

„Gegen die Mitte des achtzehnten Jahrhunderts bildete sich in Frankreich eine Gesellschaft friedlicher Philosophen um (nach Bacon's Gedanken) eine allgemeine Encyclopädie aller Wissenschaften und Künste herauszugeben.[1] Der Nutzen ihrer Bestrebungen übertraf alle Erwartung. Sie zerstreuten die Vorurtheile, welche die Quellen aller Tugenden verunreinigten, oder ihnen eine unsichere Grundlage gaben. Sie vorbereiteten die

1) Vergleiche das sehr abweichende Urtheil von Villemain.

Herrschaft der wahren Moral, in dem sie mit kühner Hand die Fesseln der Gedanken zerbrachen und auf die Befreiung des menschlichen Geschlechts hinwirkten. Die Nachwelt wird das Andenken an die Arbeiten dieser ehrenwerthen Männer erhalten, welche sich einigten um den Fanatismus zu bekämpfen, die Wirkung aller Tyranneien wenigstens zu vermindern, und herrschende Irrthümer auszurotten. (I, 3.)"

„Die Kenntniß der menschlichen Organisation und der Einwirkungen, welche Alter, Geschlecht, Krankheit u. dergl. auf das Physische ausüben, erhellt merkwürdigerweise die Bildung von Ideen, sowie die Entwickelung der Leidenschaften und des Willens: sie genügt eine Menge lächerlicher und gefährlicher Vorurtheile auszutreiben. (71.)"

„Wir haben nicht nöthig nochmals den Beweis zu führen, daß die physische Empfindung (sensibilité), die Quelle aller Gedanken und Gewohnheiten ist, welche das moralische Daseyn des Menschen begründen. Locke, Bonnet, Condillac, Helvetius haben hiefür so strenge Beweise gegeben, daß kein unterrichteter Mensch daran im Geringsten zweifeln kann. (85.) Neben den äußeren Eindrücken, welche wir durch die Sinne empfangen, giebt es auch innere (internes), auf welche mehrere Organe Einfluß haben, und von denen die Ideen und moralischen Bestimmungen abhängig sind. (113.)"

„Die Frauen ziehen Beschäftigungen vor, welche keine Muskelkraft, aber Gewandtheit erfordern; sie üben sich an kleinen Gegenständen, und ihr Geist erwirbt deshalb mehr Feinheit und Eindringlichkeit (pénétration), als Umfang und Tiefe. Sie führen (in Folge ihrer Beschäftigungen und ihrer Organisation) meist eine sitzende Lebensart, woran sich körperliche und sittliche Folgen anreihen. Sie fühlen ihre Schwäche, und daher das Bedürfniß zu gefallen; daher die stete Beobachtung dessen was um sie vorgeht, ihre Verstellung (dissimulation), ihre kleinen Künste, ihre Manieren, ihre Grazie: — mit einem Worte, ihre Koketterie, welche, bei den jetzigen geselligen Verhältnissen, zu betrachten ist als der Verein, oder das Ergebniß, ihrer guten

und bösen Eigenschaften. (329.) — Das stete Interesse, die Männer und ihre Nebenbuhlerinnen zu beobachten, giebt den Frauen mehr Scharfsinn, Schnelligkeit und Sicherheit des Urtheils, als der weiseste Philosoph erlangen kann. Und überdies verstehen sie diese ununterbrochene Beobachtung verschwinden zu lassen, hinter dem Scheine der Unbesonnenheit, oder einer ängstlichen Verlegenheit. (367.)"

„Der große Einfluß dessen was man moralisch nennt, auf das Physische, ist eine nicht zu bezweifelnde Thatsache. Unzählige Beispiele bestätigen es täglich, und jeder zum Beobachten Fähige, erlebt es an sich selbst. (II, 493.)"

Wir haben nicht bezweckt Cabanis System (welches an 1300 Seiten füllt) im Zusammenhange auf wenigen Blättern darzulegen, sondern bemerklich zu machen, wie (von seinem Standpunkt aus betrachtet) ihm manche einzelne, praktische Dinge erscheinen. Ob er sich in späteren Jahren mehr zum Spiritualismus hingewandt habe, können wir hier nicht untersuchen.

Volney. (1757—1820.)

Unter manchen Schriftstellern, welche das System der Sinnlichkeitsphilosophie vertheidigen und erläutern, verdient Volney eine ausgezeichnete Stelle. Nicht weil er die Grundmängel desselben verdeckte, oder ihnen abhülfe; sondern weil er scharfsinniger und weniger langweilig ist. Wenn man bedenkt, daß sein Katechismus des natürlichen Gesetzes im Jahre 1793 erschien, so kann man sich fast verwundern daß er nicht noch mehr Ausschweifendes und Uebertriebenes enthält. Gewiß bezweckte er, alle zeitherigen Katechismen abzuschaffen und durch den seinen, angeblich weit bessern, zu ersetzen, und Moral und Religion im Sinne jenes Systems neu zu begründen. Folgende Stellen werden zur näheren Charakteristik genügen.

„In allen bisherigen Schriften über die Moral, findet man

nur unzusammenhangende Grundsätze, unbegründete Vorschriften, Handlungen ohne Beweggründe. Pedanten haben das menschliche Geschlecht wie ein kleines Kind behandelt, und es durch Furcht vor Geistern und Gespenstern zur Weisheit bringen wollen. Jetzt, da das menschliche Geschlecht herangewachsen ist, muß man vernünftig zu ihm sprechen und ihm beweisen die Mittel zu seiner Vervollkommnung lägen in der Organisation, in dem Interesse der Leidenschaften, und allem dem was zu seinem Daseyn gehört. Es ist Zeit zu erweisen daß die Moral eine physische und geometrische Wissenschaft ist, unterworfen den Gesetzen und Berechnungen der anderen exakten Wissenschaften und gegründet auf die unwandelbare Natur der Dinge. In allen theologischen Systemen wird hingegen die Moral gegründet auf willkürliche, unbeweisbare und oft thörichte Meinungen. Sie wechselt mit ihnen, wird schwach, geht zu Grunde, und läßt die Menschen in einer völligen Verderbtheit. Wahr ist es daß unser System (weil es sich auf Thatsachen und nicht auf Träumereien gründet) mehr Schwierigkeit finden wird sich zu verbreiten und festzustellen; aber es wird durch diesen Kampf, Kraft gewinnen und über kurz oder lang wird die ewige Religion der Natur obsiegen über die vergänglichen Religionen des menschlichen Geistes. (344—346.) — Das natürliche Gesetz ist die regelmäßige und feste Ordnung der Thatsachen, durch welche Gott das Weltall regiert; eine Ordnung welche Gott den Sinnen und der Vernunft aller Menschen vorlegt, um ihren Handlungen als gleiche und allgemeine Regel zu dienen, um sie zu Vollkommenheit und Glück zu leiten, ohne Unterschied von Ländern und Sekten. (347.) — Man hat bisher die wahren Mittel des Glückes nicht gezeigt; Alles läuft hinaus auf gefährliche, oder lächerliche Uebungen. Nach so vielen Gesetzen und Religionen, Gesetzgebern und Propheten, sind die Menschen noch so unglücklich und unwissend, wie vor 5000 Jahren. (354.)"

„Die Anhänger des natürlichen Gesetzes sind keineswegs Gottesläugner, Atheisten. Sie haben vielmehr über die Gottheit stärkere und edlere Ideen als die meisten Menschen; denn

sie beschmutzen dieselben nicht durch eine Mischung mit allen menschlichen Schwächen und Leidenschaften. (356.)"

„Die Hauptvorschrift des Naturgesetzes ist die Selbsterhaltung. Sie führt nicht zu einem verdammlichen Egoismus; denn die rechte Selbstliebe ist die beste Stütze der Geselligkeit, weil sie die Nothwendigkeit mit sich führt Niemandem zu schaden, um nicht von Anderen beschädigt zu werden. (358, 364.) — Es giebt fünf Haupttugenden:

1) Die Wissenschaft (science), welche Klugheit und Weisheit in sich begreift.
2) Die Mäßigung (tempérance), welche Nüchternheit und Keuschheit umfaßt.
3) Der Muth, oder die Kraft des Körpers und der Seele.
4) Die Thätigkeit, das heißt Liebe zur Arbeit und zu rechtem Gebrauche der Zeit.
5) Die Reinlichkeit, am Leibe, sowie in Kleidungen und Wohnungen. Sie trägt wesentlich zur Selbsterhaltung bei. (369, 385)." —

„Wir tragen in uns den Keim aller Tugend, aller Vollkommenheit; es kommt nur darauf an, ihn zu entwickeln. Wir sind nur glücklich, in so weit wir befolgen, die von der Natur für unsere Erhaltung aufgestellten Gesetze. Alle Weisheit, Vollkommenheit und Gesetzlichkeit, alle Tugend und Philosophie besteht in der Anwendung von drei, in unserer Organisation begründeten Vorschriften: erhalte dich, bilde dich, mäßige dich. Lebe für deine Nebenmenschen, damit sie für dich leben. (408.)"

In einem zweiten, berühmt gewordenen Werke Volney's: „die Ruinen", sucht er, nach einer tragisch-rührenden Einleitung, über die Vergänglichkeit der Staaten, Völker, Künste u. s. w., die Gründe dieser Erscheinungen nachzuweisen. Den meisten Raum nimmt ein die Prüfung der verschiedenen Religionssysteme. Volney läßt die verschiedenen Bekenner derselben gegeneinander auftreten. Indem aber ihre Ansprüche ganz unbedingt, unbeschränkt lauten, heben sie sich gegenseitig auf und vernichten sich gleichsam. Wir können dies, nicht ohne Witz und

Scharfsinn durchgeführte Verfahren, keineswegs im Einzelnen mittheilen; doch mögen einige merkwürdige Aussprüche hier Platz finden.

„Wenn der Mensch die Natur der ihn umgebenden Wesen, sowie seine eigene Natur gehörig kennt, so wird er auch die Gründe der vorhandenen Uebel, und ihre Heilmittel erkennen. (39.) Aber eine bald ungeordnete, bald blinde Eigenliebe, wird die Quelle vieler Unfälle. (46.) Ja; Unwissenheit und Begier (cupidité) ist die Doppelquelle aller menschlichen Leiden. (48.) Einzelne, wie Regierungen, verfallen in diese Abwege. (55.)"

„Leider entstanden finstere und menschenfeindliche Systeme der Religion; welche die Götter (den Despoten gleich) als böse und neidisch darstellten. Um sie zu besänftigen boten die Menschen das Opfer aller Freuden, häuften Entsagungen, und stürzten die Gesetze der Natur. Vergnügungen hießen Verbrechen, Leiden galten für Büßungen, den Schmerz sollte man lieben, die Selbstliebe abschwören. Man verfolgte die Sinne, verabscheute das Leben, und stürzte durch eine verneinende, ungesellige Sittenlehre, die Völker in die Unthätigkeit des Todes. — Um einer eingebildeten Welt willen, verachtete der Mensch die Welt der Natur, um thörichter Hoffnungen willen, vernachlässigte er die Wirklichkeit. Sein Leben erschien ihm eine ermüdende Reise, ein ängstlicher Traum, sein Körper ein Gefängniß, die Erde ein Ort der Pilgerung und Verweisung, unwerth aller Thätigkeit. So siedelte sich geheiligter Müßiggang an in der politischen Welt, und Unwissenheit, Aberglaube und Fanatismus einigten sich um ringsum die Verwüstungen und Ruinen zu mehren. (75.) —"

Bonald.

Es ist nicht meine Absicht hier Alles zu wiederhohlen, was ich in meiner Schrift über Recht und Staat von den französischen theologisch-politischen Philosophen, von Bonald, le Maistre

und Lamennais [1]) gesagt habe. Sie waren ein nützliches Gegengewicht gegen die herrschende Sinnlichkeitsphilosophie, gingen aber nun ihrerseits bis zu einem Aeußersten, wohin man besonnenerweise nicht folgen konnte. Ich beginne mit Bonald und theile einige seiner, meist irrigen, Hauptlehren mit, ohne mich nochmals auf nähere Prüfung und Widerlegung einzulassen.

„Im Staate finden wir: König oder höchste Befehlshaber, Adel oder öffentliche Beamte, Vasallen oder Volk, alles analog der Trinitätslehre. — Der Unterthan beginnt jede Revolution, die Regierung endet sie. Der Wille der Regierung heißt Gesetz; ihr Handeln geht auf Richten und Kämpfen. Die Regierung kann nur das Gute wollen und thun; sobald das Gegentheil eintritt, nimmt sie eigentlich ein Ende. — Ich suche die beste Verfassung, ohne Rücksicht zu nehmen auf besondere Beschaffenheit der Menschheit, Regierungen, Beamten und Unterthanen. Außerhalb der religiösen und politischen Einheit giebt es keine Wahrheit für den Menschen, kein Heil für die Gesellschaft. Das Lutherthum ist ein Skandal, Heinrichs VIII. Tyrannei Folge desselben; die protestantischen Fürsten Deutschlands geben ein Beispiel der uneingeschränktesten, um nicht zu sagen übertriebensten Anwendung der höchsten Gewalt. Die neue Philosophie (eine Enkelin des Lutherthums) hat immer eine Vorliebe für die muhamedanische Sittenlehre gezeigt. Alles Licht im Physischen, wie im Moralischen kommt vom Mittag, und Europa ist in dicke Finsterniß gehüllt durch die nordischen Sophisten, Wiclef, Huß und Luther. Ueberall und immerdar ist die Regierung in den Händen eines Einzigen; sie ist in Staat und Kirche nothwendig monarchisch. — Der Grundsatz seinen Nebenmenschen nicht zu schaden, steht in stetem und förmlichen Widerspruche mit dem eigensten Wesen des Menschen, und er kann durch sich und seine Vernunft nicht entdecken, daß Raub und Mord verboten ist. — Die Unbeweglichkeit ist Beweis der Natürlichkeit der Verhältnisse, sie ist Kraft, Festigkeit, Dauer;

---

1) Ueber Lamennais, siehe Guizot's mémoires, III, 96.

die Veränderung ist Schwäche, Wandelbarkeit, Zerstörung. In einem gebildeten, eingerichteten Staate muß man nur erhalten; machen (faire) ist gleichbedeutend mit revolutioniren. Die vollkommene ägyptische Kasteneintheilung ist in allen christlichen Staaten unter dem Namen der Zünfte aufgenommen. — Frankreich hat nur drei Definitivfrieden geschlossen und zu schließen, für die Alpen, die Pyrenäen und den Rhein; der westphälische Friede gründete nur ein provisorisches System. — Die Preußen bilden mehr ein Lager, als eine bürgerliche Gesellschaft; ihnen mangelt öffentlicher Geist. Frankreich hat immer die natürlichste Verfassung gehabt, und die Religion am besten verstanden und am strengsten geübt; während man alle Protestanten und Republikaner schon in der Geburt dem Streite und Aufruhr hingegeben, in Haß und Krieg leben, und in Anarchie und Atheismus zu Grunde gehen sieht. Die Franzosen sind das aufgeklärteste Volk hinsichtlich ihrer Gedanken (pensées), das natürlichste in ihrer Sprache, das geordnetste durch kirchliche, politische und bürgerliche Gesetze; sie sind das Muster aller Völker, und der Grund- und Eckstein (pierre angulaire, wie Christus) aller bürgerlichen Gesellschaft." (Und neben diesen unwahren, übertriebenen Schmeicheleien selbstgefälliger Eitelkeit, wird der Verfasser nicht müde, von seinen Landsleuten das Dummste und Frevelhafteste zu erzählen). Gleich sonderbar sagt Bonald: „in allen physikalischen Systemen giebt es eigentlich weder Wahrheit, noch Irrthum: weil darin nicht von gut und schlecht die Rede ist." — (Als wenn die Wahrheit kein Gut, Irrthum kein Uebel wäre.)

Alles Vorstehende ist den größeren Werken Bonald's entnommen [1]); ich lasse jetzt allerhand eigenthümliche Ansichten und Aussprüche aus den Mélanges littéraires, politiques et philosophiques folgen. „Die Franzosen sind das einzige Volk, welches ein neues, wahrhaft nationales Theater besitzt, und für das Trauerspiel sogleich ein dreifaches in Corneille, Racine und Voltaire. (I, 78.) In neuerer Zeit hat uns Unwissenheit,

---

1) Die genauen Citate finden sich in meiner Schrift über Recht u. s. w.

oder die Revolution, dahin gebracht alle Grundsätze der Privatmoral und der öffentlichen Schicklichkeit bei Seite zu setzen, berühmte Curtisanen auf das Theater zu bringen, und dem versammelten Publikum nichtswürdige Personen als anziehend vorzuführen. Wie sich das Epos zum Trauerspiele verhält, so der Roman zum Lustspiele; alle stehen in genauem Verhältniß zu den Sitten. Die ältesten Romane enthielten ritterliche Abendtheuer, mit einem Uebermaß des Wunderbaren. Die stolzen Ritter haben immer das Schwert in der Hand, und die Scene ist stets der geschlossene Kampfplatz. Im zweiten Zeitalter sind die Romane angefüllt von Intrigen der Gesellschaft, die Helden befinden sich in den Salons. Im dritten Zeitalter der Romane spielt die Handlung in Boudoirs, oder Gräbern; die Freiheit sinkt hinab bis zum Schmutzigen, und das Pathetische bis zum Entsetzlichen. (93.) — Die Engländer haben durch Shakspeare noch kein nationales Schauspiel erhalten. Die unförmlichen Erzeugnisse dieses genialen Kindes, sind ein treues Abbild der damaligen Gesellschaft, der mangelhaften Bildung, der unvollkommenen Gesetzgebung, der wilden, blutigen Ereignisse. — Das deutsche Trauerspiel hat es nicht weiter gebracht als die deutsche Verfassung, und im Allgemeinen ist hier (wie überall) der litterarische Zustand, ein treuer Ausdruck des geselligen. Die Kraft zeigt sich bei den Deutschen mehr in einzelnen Theilen, als im Ganzen. Auch der Sprache fehlt es (neben einem Ueberfluß von Worten) doch an moralischen und harmonischen Ausdrücken. In der Litteratur zeigt sich Geist in kleinen Dingen, im Ausmalen, besonders naiver und häuslicher Einzelnheiten, wogegen er sich nur mit Mühe zu großen Auffassungen (conceptions) erhebt. Auch die Künste (z. B. die Malerei und Bildhauerei) sind minder glücklich im Erfinden, als geduldig im Vollenden und Ausschmücken. Dies kommt daher, weil das litterarische System in Deutschland nicht fester steht, als das politische, weil alle Meinungen gleichwie alle Talente daselbst Glück machen: das Land ist in allen Beziehungen, das Eigenthum der Abendtheurer (patrimoine des avanturiers). (95.)"

„Der Geschmack ist die Kenntniß, oder (wenn man will) das Gefühl litterarischer Schönheiten. In der dramatischen Dichtkunst, (welche moralische Wesen in Thätigkeit setzt) sind aber die litterarischen Schönheiten, moralische Schönheiten, und in dieser Beziehung hängt der Geschmack auch von den Sitten ab und empfindet ihren Einfluß. Wie viel moralische Schönheiten zeigt Athalie, dieses Meisterstück des französischen Geistes in seiner Vollendung, — und deshalb des menschlichen Geistes überhaupt. (101.)"

„Die heutige Philosophie ist nichts Anderes als die Kunst Alles zu erklären und anzuordnen, ohne Mitwirkung der Gottheit. (105.) Auch der Deismus führt zum Atheismus. (107.) Er will, zwischen zwei äußerste Meinungen hingestellt, ein unmögliches Mittleres festhalten. (120.)"

„Die dramatische Kunst soll keine entsetzlichen Gegenstände behandeln, denen Wahrheit, Würde und Größe fehlt, z. B. die Hinrichtung der Tempelherrn, die Bartholomäusnacht. (144.) Die Werke jener Kunst sind nur dann poetisch gut, wenn sie moralisch gut sind, und der Dichter darf die Wahrheit der Thatsachen nur ändern, um die Menschen zu bessern. (146.) Voltaire's Mahomet zeigt weder christliche, noch heidnische Sitten, noch die Sitten irgend eines Volkes. (147.) Der Dichter soll die Sitten seiner Zeit darstellen, oder vielmehr der von ihm behandelten Zeit. (157.)"

„Der Zweck der Moral ist die physische Erhaltung und sittliche Besserung des einzelnen Menschen; die Politik hat denselben Zweck für die bürgerliche Gesellschaft. (188.) In Zeiten der Revolutionen, wo alle Einzelne sich für Herrscher und Obrigkeiten halten, regiert die Politik allein, und die Moral gilt nichts. (194.) Hält man das Revolutioniren für eine Pflicht, so wird Leidenschaft und Gewalt zu einer Tugend (197), und Privatvorzüge sollen öffentliche Irrthümer entschuldigen. Die Marktschreierei des Raisonnirens und das Blendwerk der Beredsamkeit täuschen die Menge. (206.)"

„Jedes System ist eine Reise nach dem Lande der Wahrheit,

und die Wahrheit findet nur wer sie sucht. (213.) Wenn der Geist (l'esprit) Revolutionen beginnt, so setzt die Leidenschaft sie fort, und die Gewalt beendigt sie. (223.)"

„Jede unbedingte Duldung ist Gleichgültigkeit; eine unbedingte Gleichgültigkeit ist aber unmöglich. Die rechte Duldung besteht darin, den rechten Augenblick für den friedlichen Sieg der Wahrheit abzuwarten und den Irrthum zu ertragen, wenn man ihn nicht zerstören kann, ohne größere Uebel herbeizuführen. (257.) Die philosophische Duldung aller religiösen Ansichten, hat in Europa eine völlige Gleichgültigkeit gegen alle Religion herbeigeführt, ein Zustand der dem Atheismus ganz nahe liegt. (267). Die Philosophie des achtzehnten Jahrhunderts war in ihrem Anfange und Fortgange äußerst unduldsam. (278.) Alle Mittel der Ueberredung und der Strenge haben die verschiedenen Religionsparteien nicht zur Einigkeit geführt; und doch bleibt eine solche Einigung von der höchsten Wichtigkeit, und erscheint itzt leichter als in früheren Zeiten. (292—296.)"

„Im Anfange des vorigen Jahrhunderts gewann die litterarische und wissenschaftliche Seite des Unterrichts allmählig das Uebergewicht über die religiöse Seite; und begünstigt von den sich mehrenden Büchern ging der Unterricht allmählig über aus dem Weltlichen ins Ungezügelte, und von diesem ins Irreligiöse; er widersprach offenbar aller ächten Erziehung. (II, 318.)"

„Sey es Vorliebe für das Neue, oder übertriebene Nachsicht, oder Schwäche menschlichen Urtheils, genug die Zeitgenossen wurden geneigt mittelmäßige litterarische Erzeugnisse mit außerordentlicher, ja mit größerer Gunst aufzunehmen, als selbst Werke des Genies. Und wenn eine aufgeklärte Litteratur sie zur Betrachtung ächter Muster zurückrief, so hieß es man wolle das Talent ersticken, und nehme Teil an litterarischen Verschwörungen. Sie sahen nicht daß die einzige Verschwörung, welche die Mittelmäßigkeit zu fürchten hat, die der Zeit und Vernunft ist. (177.) — Die glänzendste und geordnetste Zeit der französischen Monarchie, war auch am fruchtbarsten in litterarischen Meisterwerken; und umgekehrt konnte die Zeit unserer entsetz-

lichen Unordnungen für die Litteratur nicht glücklich seyn. In der That ward die Litteratur des achtzehnten Jahrhunderts eine falsche; weil die bürgerliche Gesellschaft umgestürzt worden, nicht durch eine fremde Gewalt, sondern durch eine innere Gährung, erzeugt durch den Einfluß der Lehren und die Regellosigkeit der Geister. (186.)"

„Die Leidenschaften welche der Stolz eingesteht, darf man auf der tragischen Bühne darstellen (also Ehrgeiz, Empfindlichkeit, Zorn, Rachsucht); nicht aber Leidenschaften deren sich jeder schämt (Neid, Betrug.) (59.) Das Trauerspiel muß sich der geselligen Ordnung fügen, seine Sittlichkeit darf nicht der anerkannten Sittlichkeit widersprechen. Mit einem Wort: die öffentlichen Vergnügungen eines gebildeten Volkes, sollen ein überzeugendes Mittel seyn, die Menschen für die Tugend zu gewinnen und vom Laster abzuwenden. (78.) Die Schönheiten künstlerischer Werke angehören mehr der bürgerlichen Gesellschaft als man glaubt, und ihre Irrthümer fallen öfter dem Jahrhundert zur Last, als dem einzelnen Menschen. (II, 107.)"

„Das Schauspiel ist eine öffentliche Einrichtung (institution) geworden, ein Bedürfniß erster Nothwendigkeit, — wie das Brot! Es ist unter den Schutz der Obrigkeit gestellt. Seine höchste Leitung ist Männern anvertraut, welche durch Geburt und Amt, der Person des Herrschers nahe stehen, und die Vergnügungen werden von den Behörden mit so viel Ernst und Wichtigkeit behandelt, als wären es Pflichten. — Nichts nutzt sich auf dem Theater so schnell ab, als das Vergnügen der Augen. (339.) Unsere, von allen Klassen der Gesellschaft zahlreich besuchten Schauspiele, bedürfen einer täglichen, den Geschmack der Menge angepaßten Nahrung. Das Genie erschafft durch Begeisterung, die Mittelmäßigkeit arbeitet auf Bestellung, und die Schauspieler (Oberunternehmer der Vergnügungen des Publikums) sind die natürlichen Richter der Lieferanten geworden, und urtheilen in höchster Stelle was ihrem Interesse und dem herrschenden Geschmacke gemäß ist. — Daher die äußerste Begier nach Neuigkeiten, welche nicht erlaubt reife Früchte des

Talents zu erwarten, oder die Versuche der, sich herandrängenden Unerfahrnen zurückzuweisen. (II, 340.)"

„Das Schauspiel (wie es jetzt ist) bietet dem Volke falsche Gedanken, ungeregelte Empfindungen, tadelnswerthe Handlungen, Listen, Betrügereien, Intrigen, Leidenschaften, Verachtung gegen das Ansehn des Alters, und die Rechte des Vaters. Durch diesen anlockenden und eitelen Zeitvertreib, entsteht eine Abneigung gegen gründlichen Unterricht, gegen die Beschäftigungen und Pflichten des häuslichen Lebens; und man muß erstaunen, daß die aufgeklärte, reiche, wenig zahlreiche Klasse, ohne Besorgniß sieht wie die Volksmassen (stark durch Zahl, Unwissenheit, Leidenschaft, harte und grobe Gewohnheiten) durch derlei Lehren trunken werden, im Theater lernen die höheren Klassen und Stände verachten, und Geschmack finden an der gefährlichen und stets parteiischen Vergleichung des Lasters der Großen, mit der Tugend der Kleinen. (II, 450.)"

So zerstreut und abgerissen auch diese, den vermischen Schriften Bonald's entnommenen Bemerkungen sind, so wenig man den Inhalt ganz billigen, oder verwerfen kann, läßt sich der eigenthümliche Standpunkt und der Scharfsinn des Verfassers nicht verkennen, und die Aufmerksamkeit wird (ohne Langeweile) festgehalten, man mag beistimmen, oder widersprechen. — Daß aber seine politisch-religiösen Grundsätze zu arger Tyrannei führen, hat keinen Zweifel.

Dupuis.

Der theologisch-philosophischen Schule von le Maistre, Lamennais und Bonald, schließen sich einige theologisch-historische Schriftsteller an, oder stellen sich ihnen entgegen. Wir erwähnen zunächst **Dupuis**. Sein bändereiches Werk: Origine de tous les cultes, ou religion universelle zeigt große Belesenheit, aber in Zusammenstellung und Deutung der Thatsachen auch eine so außerordentliche Willkür, daß es unmöglich ist einen

kurzen, genügenden Auszug zu geben. Folgende seiner Aeußerungen bezeichnen indeß, im Allgemeinen, Richtung und Zweck des Werkes.

„Philosophie und Dogmatik lasse ich zur Seite und stelle das Geschichtliche überall in den Vordergrund. Ebenso spreche ich nicht von geoffenbarten Religionen, weil es deren keine giebt, und geben kann. Sie sind sämmtlich Töchter der Neugier, der Unwissenheit, des Eigennutzes, des Betrugs. Christen und Juden widersprechen mir nur, weil sie dem gesunden Menschenverstande und der Natur widersprechen. Wir müssen es wagen selbst zu denkeu, und wahre Kinder der Natur zu werden. Die Erziehung entwürdigt uns und giebt uns dem Betruge preis, wir müssen kühn lange Irrthümer abschwören. Die Geschichte der Götter ist die der Natur; die Begebenheiten (aventures) der Götter sind nur Erscheinungen (phénomènes) der Natur, in Allegorien umgewandelt. Ich widme mein Werk den Menschen aller Länder, aller Jahrhunderte. Ich habe den Anker der Wahrheit mitten in den Ocean aller Zeiten ausgeworfen: wenn ich für meine Mitmenschen nützlich lebte, habe ich meine Bestimmung erfüllt! (I, XII—XXXII.)“

Den größten Gegensatz zu Volney und Dupuis, bietet Chateaubriand's Génie du Christianisme; wir können indeß hier weder die Verdienste, noch die Einseitigkeiten und Unbilligkeiten des weitläufigen Werkes nachweisen.

Victor Cousin.

Unter allen französischen Philosophen ist Cousin wohl der kenntnißreichste, wie seine Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie, sowie seine Ausgaben und Uebersetzungen von Platon, Proklus, Abälard und Descartes beweisen. Wenn ihm nicht jede grammatische Feinheit zur Hand war, so soll man darüber so wenig kritteln, als daß mancher scharfsinnige Philolog, sich nicht als Philosoph bewährte: Jedem das Seine.

Insbesondere sollten die Deutschen dankbar anerkennen, daß kein Franzose sich so ernst und angestrengt bemüht hat, nicht bloß die deutsche Philosophie, sondern die Natur und das Wesen Deutschlands und der Deutschen überhaupt kennen zu lernen und darüber richtige Einsicht zu verbreiten. Hiemit hängt das große Verdienst zusammen, welches sich Cousin durch mündlichen Unterricht erwarb; auch ist die Bemerkung wohl nicht unrichtig, daß die Franzosen auf mündlichen und schriftlichen Vortrag, auf die Form, mehr Werth legen als die Deutschen, und deshalb in dieser Richtung oft auch mehr erreichen. Cousin ist endlich der siegreiche Hauptkämpfer gegen die herrschenden, mangelhaften Einseitigkeiten der damaligen französischen Philosophie. Der Inhalt seiner vielen, dogmatisch historischen Schriften, läßt sich unmöglich in systematischem Zusammenhange auf wenigen Seiten darlegen; eine Blumenlese mehrerer eigenthümlicher Stellen, wird jedoch (für unsere Zwecke) den Mann hinreichend charakterisiren.

„Es giebt keine Wissenschaft des bloß Vergänglichen; ihr erster Charakter, ihr erstes Gesetz ist, bei ihren Forschungen keine Willkür zu dulden. — Das innigste Bedürfniß unserer Natur ist zu wissen. Was man die menschliche Wißbegier nennt, ist nichts als die nothwendige (gut, oder übel geleitete) Entwickelung unseres eigentlichen Wesens. Diese Wißbegier erstreckt sich auf das ganze Universum; ja drüber hinaus möchte man auch wissen woher es stammt und wohin es sich bewegt. — Das Mittel, das Instrument, um zu dieser Kenntniß zu gelangen, ist der Mensch selbst. Die Erforschung der menschlichen Natur, auf dem Wege der Beobachtung, ist das erste Geschäft der Philosophie. Hiebei wird der Mensch sein Ich als frei erkennen, und das Nichtich als unwandelbaren Gesetzen unterworfen. Das Naturrecht beruht auf der Freiheit des Menschen, und aus näheren Bestimmungen und Anwendungen desselben, entsteht das bürgerliche Recht. Der Mensch darf von seiner Freiheit so weit Gebrauch machen, als er die Freiheit eines Anderen nicht verletzt. Die wahren Freunde der Freiheit sind mithin Freunde der Gerechtigkeit, der Ordnung und des Friedens.

Der Mensch hat nicht bloß das Recht, sondern auch die Pflicht die ächte Freiheit zu vertheidigen, ihre Feinde zur Ordnung zurückzurufen und für ihre Uebertretungen zu bestrafen. Diese Gewalt zur Vertheidigung kann aber auch mißbraucht und schädlich werden. Die gesellige Kunst (l'art social) besteht darin, diese Gewalt so einzurichten, so zu organisiren, daß sie Freiheit und Ordnung wirksam beschütze, aber nicht im Stande sey sie zu untergraben. — Die Frage nach der besten Regierung läßt sich im Allgemeinen (a priori) nicht lösen; Grundsätze und äußere Verhältnisse wirken und entscheiden zu gleicher Zeit. (Cours d'Histoire de la Philosophie morale, introduction, p. 4—17.)"

„Ueber den eigentlichen Pflichten, zu deren Erfüllung man die Menschen zwingen kann und soll, liegt noch etwas Höheres, was sich nicht erzwingen läßt, die Selbstaufopferung (le dévouement). Kein menschliches Gesetz konnte Decius verpflichten sich selbst zu opfern, kein menschliches Gesetz verurtheilt zum Heroismus; aber das menschliche Geschlecht hat Kronen und Altäre für die Helden. (19.)"

„Jede Zeit hat Formen und Einrichtungen die ihr genügen; sie genügen aber nicht für alle Zeiten. So wurden die Einrichtungen u. s. w. des Mittelalters erst drückend seit zwei, drei Jahrhunderten. — So lange die Einrichtungen u. s. w. ausreichen, sind sie unerschütterlich; der Tollkühne welcher sie angreift, zerschellt an ihnen. Bleibt aber eine Gestaltung der Freiheit hinter der Idee zurück, welche das menschliche Geschlecht sich von der Freiheit macht, wenn man mehr Rechte begreift und fordert als man besitzt, wenn frühere Stützen allmählig eine Last und ein Hinderniß werden und, mit einem Wort, der Geist der Freiheit eine Form verlassen hat, so ist sie eitel, und der Erste welcher die Hand anlegt an das machtlose, von dem belebenden Geist verlassene Götzenbild, wirft es mit dem ersten Schlage zu Boden, und verwandelt es in Staub. (24.)"

„Bedenkt, ihr jungen Männer, daß patriotischer Geist ohne Wissenschaft eine zwar ehrenwerthe Bewegung ist, zugleich aber

unruhig und gefährlich, welche die Welt und die Einzelnen verwirrt. Erst die Wissenschaft giebt dem Patriotismus eine feste Grundlage, kräftigt ihn ohne Unruhe, macht ihn thätig ohne unnütze Bewegung. (27.)"

„Ueber dem Menschen und der Natur, steht Gott: Princip, Wesen und Zweck von beiden. — Ohne Gott bleibt der Mensch und die Natur ein Geheimniß; nur durch das Licht der höchsten Wahrheit erkennt der Mensch sich, und die Natur. Erst dann erscheint ihm beides in der ganzen Größe und Schönheit ihres Wesens, verklärt durch die Strahlen dieses göttlichen Lichtes. Mit einem Wort, den Menschen und die Natur nur in sich selbst sehen, macht sie nicht begreiflich; hiezu gehört daß man sie in Gott sehe. (31.)"

„Es ist ein Irrthum daß Kant die praktische Vernunft, von der reinen, oder spekulativen trennt; denn hiedurch wird die Wissenschaft nothwendig in den Skepticismus gestürzt. (79.)"

„Man muß Glück und höchstes Gut genau unterscheiden. Das höchste Gut besteht nicht in Glück (oder Glückseligkeit) wie Epikur behauptet, noch in der Tugend wie Zeno will; sondern, (wenn es möglich ist) in der vollkommenen Einigung beider. (83. Introduction.)"

„Locke, Reid, Kant und Fichte gehen (nur in verschiedenen Abstufungen) darauf aus, den Gedanken (das Denken) zu zerlegen, (zu analysiren). Fichte vergrub, erschöpfte in seinem Ich alles Daseyn, alle Wissenschaft. — Ich möchte nicht die Verschiedenheit der philosophischen Systeme (zur Verbitterung des Krieges) hervorheben, sondern (mit Bezug auf die Gleichartigkeit ihres methodischen Verfahrens) Worte des Friedens und der Verständigung an sie richten. — Ich empfehle den aufgeklärten Eklekticismus, welcher alle Lehren prüft, Wahres und Gemeinsames annimmt, Abweichendes und Falsches zurückstellt; den Eklekticismus, welcher ist der wahrhafte Geist aller Wissenschaft, welcher geschaffen und erweitert hat die physischen Erkenntnisse, und allein die moralischen Wissenschaften aus ihrer Unbeweglichkeit herausreißen kann. (Du vrai, du beau etc., 6, 9, 11.)"

„Jede Philosophie die vollständig seyn will, muß der Empfindung und der Vernunft, Rechnung tragen; doch ist es ein geringerer Fehler die Empfindung aufzunehmen in die Vernunft, als diese in Empfindung aufzulösen. Denn die Vernunft geht (zufolge der psychologischen Analyse) der Empfindung voraus, und nach Zerstörung jener kann man diese nicht aufbewahren, nicht die Wirkung anerkennen, und die Ursach läugnen. Zudem ist die Empfindung nur persönlich, (subjektiv), wandelbar, zufällig; die Vernunft dagegen ist objektiv, beständig, nothwendig und von allgemeinem Ansehn. (97).“

„Der Atheismus ist in der That unmöglich; denn den Glauben an Gott verwerfen, hieße zugleich alle Wahrheiten läugnen. Die Wissenschaften zerstören nicht die Religion, sondern sind Tempel zur Verehrung Gottes. (128.)“

„Die Empfindung des Schönen (erregt durch einen natürlichen, oder künstlerischen Gegenstand) ist rein und frei von jeder fremden Idee. Sie bezieht sich nicht auf das Angenehme, Pathetische, Nützliche, auf Nachahmung, Sittlichkeit, Religion. Die Kunst soll keinem anderen Zwecke dienen, als dem, die Empfindung des Schönen hervorzurufen; wohl aber nähert sie uns (gleichwie Moral und Religion) dem Unendlichen und offenbart eine seiner Gestalten. Gott ist die Quelle aller Wahrheit, Religion und Moral. Der höchste Zweck der Kunst ist also, in ihrer Weise, das Gefühl des Unendlichen zu wecken. (226 du vrai etc.)“

„Der Mensch, welcher durchaus rechtlich und patriotisch seyn will, bedarf mehr als der Beispiele, der Begeisterung und des guten Willens; sein Glaube muß auf einem wissenschaftlichen Grundsatze beruhen, dieser allein unerschütterlichen Leitung. Beispiele gehen vorüber, Begeisterung beruhigt sich, guter Wille schwindet; nur die Wissenschaft bleibt, und mit ihr männliche Tugend. (Cours de la Philosophie morale, I, 3.)“

„Die Freiheit ist nicht bloß ein Gegenstand des Glaubens, (croyance) wie Kant will; sondern eine Thatsache, an Gewißheit dem Allergewissesten gleich. Man kann sie läugnen in der

Theorie, aber in der Praxis muß man sie nothwendig anerkennen. Alle Empfindungen des Menschen setzen sie voraus, alle seine Handlungen legen sie dar. Er glaubt an die Freiheit wenn er billigt, tadelt, achtet, verachtet, bewundert, und nicht minder wenn er Rath giebt, auffordert, droht und leitet. (15.)"

„Mäßigung, Selbstbeherrschung, Kraft und Reinheit der Seele, bieten das Gesetz, welches die Vernunft uns auflegt für alle unsere Verhältnisse, es ist die Grundlage persönlicher Sittlichkeit. (20.) — Fichte sagt (weiter gehend als Kant): ich schaffe Zeit, Raum, das Unendliche, Gott; sucht nichts jenseit der That meines Willens. Mein Ich setzt die Natur und Gott; es ist das einzige und unbedingte Wesen, es ist Gott, es erfüllt die ganze, unendliche Welt. Um die Freiheit zu retten, läugnet Fichte die Welt und Gott (53), er macht die Wissenschaft unfruchtbar, indem er sie auf den engen Kreis des Ichs beschränkt. (54.) Die Vernunft führt die Metaphysik zurück zu Gott, die Sittenlehre führt sie zu Pflicht und Aufopferung, die Politik zur Freiheit und Geselligkeit. (56.) — Der Mensch ist ein freies und vernünftiges Wesen. Weil vernünftig, begreift er das Gute; weil frei vermag er es zu thun, und deshalb hat er Pflichten und Rechte, welche ihn auf die höchste Stufe seiner Würde erheben. (311.) — Das achtzehnte Jahrhundert hat mit vollen Händen ausgestreut Wahres und Falsches, Gutes und Böses, Verständiges und Paradoxes. Man soll es ganz kennen lernen, um durch seine Irrthümer, wie durch seine Wahrheiten belehrt zu werden. (56.)"

„Lange hat man nur die Herrschaft der Gewalt und des Wollens erkannt; constitutionelle Regierungen heiligen die Souverainität der Vernunft. (316.) — Die Unbeweglichkeit ist nicht Ordnung, und das Bewegen (l'agitation) ist nicht die Freiheit. (335.) In unserer Zeit bedürfen wir einer gemischten Regierung, welche vereint Regel und Bewegung, Ordnung und Freiheit. (336.) Um deswillen soll z. B. die Presse frei, zugleich aber durch die ewigen Gesetze der Gerechtigkeit beschränkt seyn. (347.)"

„Die Induktion, beruhend auf genauer Beobachtung der Erscheinungen, bietet die allein gesetzliche (legitime) Methode für die Philosophie, wie für die Physik. (Cours de la Philosophie morale, II, 11.)"

„Die schottische Schule der Philosophen hat eine Vorliebe für die Moral; Rechtlichkeit und Adel der Gesinnung findet sich in ihren Schriften ausgedrückt. (13.) Eben so zeigt sich in ihrer Politik ein Geist gemäßigter und weiser Freiheit. (15.) Sie ist nicht (wie so viele philosophische Schulen) nach dem Tode des ersten Stifters (Hutcheson) rasch abgeschwächt worden, sondern hat sich allmählig zu größerer Kraft und Glanz erhoben. (18.) Ihre Hauptthätigkeit (insbesondere Reid's) bezweckt die Widerlegung des Skepticismus von Berkeley und Hume, wogegen sie auf die Entwickelung der französischen Philosophie, fast keine Rücksicht nimmt. (192.) Als Anhänger der Methode Bacon's hat Reid, und seine Genossen, große Abneigung gegen die Metaphysik. (245.)"

„Nicht jeder Bürger ist zur Theilnahme an der Regierung berufen weil er ein Mensch ist. Ein Recht hiezu giebt nur seine politische Fähigkeit, welche nach Ort, Zeit und Umständen wechselt. Dasselbe gilt für ein ganzes Volk. (354.) Ferguson irrt, wenn er jedem Einzelnen ein Recht auf Theilnahme an der Herrschaft (pouvoir) zugesteht. Auch muß man das, hier zur Sprache kommende Recht des Aufstandes für den schmerzlichen und schrecklichen Augenblick aufsparen, wo wir uns ohne verbrecherische Feigheit, nicht dürfen die geheiligten Vorrechte entreißen lassen, welche Gott in unsere Seelen eingrub und es uns zur Pflicht machte sie um jeden Preis zu erhalten. (356.)"

„Die Aufgabe für die schottischen Philosophen war, die früheren Hypothesen zu bekämpfen, das Feld der Wissenschaft hiedurch zu reinigen und die Bahn zu eröffnen für eine Philosophie, noch stärker und systematischer als die ihrige. Dies haben die Schotten mit vollem Erfolge zu Stande gebracht, sowohl für Moral, als allgemeine Philosophie. Nach allen Richtungen befreiten sie die Wissenschaft von früheren, falschen Be-

strebungen, und brachten diese zurück zum gesunden Menschenverstande und zur Erfahrung. Allerdings kann gesunder Menschenverstand und Erfahrung die Wissenschaft nicht ersetzen; wenn aber auch die Schotten keine neue Wissenschaft aufstellten, so haben sie dieselbe doch möglich gemacht und die dazu erforderlichen Bedingungen nachgewiesen. Dies Ergebniß genügt um der schottischen Schule einen Platz in der Geschichte der Philosophie zu sichern. (Cours de Phil. morale, II, 357.)"

„Die Philosophie ist ein eigenthümliches, unzweifelhaftes, dauerndes, unzerstörbares Bedürfniß des menschlichen Geistes. (Introduction à l'histoire de la Philosophie, 27.) Sie hat ihre Geschichte, also ihre Entwickelung und ihren Fortschritt. (31.) Ein solcher und ein höchst bedeutender ist der Fortschritt von der morgenländischen Natursymbolik, zur menschlichen, anthropomorphistischen. (43.)"

„Es giebt mehr scholastische Sekten der Philosophie, als griechische, indische und chinesische, und sie enthalten viele Wahrheiten. Nachdem man das Mittelalter lange angeklagt, verläumdet, verachtet hat; beginnt man es mit Eifer, ja mit Leidenschaft zu durchforschen, und es wäre wohl möglich zum entgegengesetzten Aeußersten, einer übertriebenen Bewunderung, überzugehen. (51.)"

„Die versuchende, experimentale Methode, ausschließlich angewandt, verschafft nur die Kenntniß dessen was ist, oder war, giebt aber keine Aufklärung über das warum, wo, seit wenn u. s. w. Die bloß spekulative Methode könnte dagegen zu einem falschen Systeme, und zu einer irrigen Auffassung der Geschichte führen. Nur bei der Vereinigung beider Methoden, kann man das rechte Ziel erreichen. (105.)"

„Die Idee eines geschichtlichen Optimismus, eines allgemeinen Planes für die gesammte Geschichte ist der höchste Gedanke der Philosophie, zu dem sie sich erst in unseren Tagen erhoben hat. (228.)"

„Die Sittenlehre des Helvetius sagt: trachtet nach Empfindungen die euch Vergnügen machen. St. Lambert nennt Ver-

gnügen, Wollust und persönlichen Nutzen, die Hauptzwecke des menschlichen Lebens. Die Politik dieser Schule erklärt: der Einzelne kennt kein anderes Gesetz, als sein (wohl oder übel verstandenes) Interesse. Mehrere Einzelne, ganze Völker, haben keine andere Regel, als ihren Willen. (378.)"

„Seit 1815 hat sich die europäische Bildung (civilisation) allseitig vergrößert und entwickelt. Die französische Charte (welche aus den Ruinen von Waterlo hervorging) bedeckt jetzt den größten und besten Theil Europas, sie wird von dem Uebrigen erwartet und angerufen. Ihr gehört ohne Zweifel die Gegenwart und die Zukunft Frankreichs und Europas! (Hist. de la Philos., 429.)"

„Selbst das größte Genie ist schwach, wenn es die Gränzen des menschlichen Erkenntnißvermögens übersteigen will. Man stürzt sich auf diesem Wege nur in den Abgrund unnützer Streitigkeiten. Diejenigen welche vermieden an diesem Felsen zu scheitern, litten an einem anderen Schiffbruch, nämlich bei dem Aufsuchen eines einzigen, Alles beherrschenden Grundsatzes. Nur Stolz führt zu diesen thörichten, lächerlichen Bestrebungen. (Cours de Philos. moderne 18$^{16}/_{17}$, 19.)"

„Die Herrschaft der Sinnlichkeitsphilosophie ist zu Ende. Man muß bedauern daß Condillac (ein so scharfsinniger Geist, welcher der Wissenschaft so große Dienste leisten konnte, und trotz der Schranken seines Systems geleistet hat) seine Kräfte erschöpfte für eine so unfruchtbare, geringhaltige Lehre, die bereits zu Grunde gerichtet war, ehe er unternahm sie zu vertheidigen. Nein, die Bildsäule der Freiheit kann nicht den Eigennutz (l'intérêt) zur Grundlage haben, und die Philosophie der Sinnlichkeit mit ihren kleinlichen Maximen, ist nicht geeignet große Völker zu bilden. (27, 29.)"

Vergleichen wir die älteren Vorträge, welche Herr Cousin vor den pariser Studenten hielt, mit den späteren, so zeigt sich ein Fortschritt seiner eigenen Entwickelung. Es ist nicht unseres Amtes, Bedenken und Zweifel auszusprechen, welche sich über Einzelnes, selbst in der neuern Darstellung wohl erheben ließen,

und ebenso wenig den Versuch zu machen, das System Cousin's in logischem Zusammenhange vorzulegen. Wir begnügen uns charakteristische, lehrreiche Stellen und Aussprüche vorzulegen, welche sich in dem Cours de l'Histoire de la Philosophie, Nouvelle édition 1841 finden.

„Alle Entwickelung der Philosophie beruht zuletzt auf vier Hauptsystemen: das des Sensualismus, welches nur glaubt an das Ansehn, die Autorität der Sinne und die Wirklichkeit der Materie; der Idealismus anerkennt nur die Autorität der Ideen und die Wirklichkeit der Geister; der Skepticismus, welcher die Berechtigung jener beiden Autoritäten und Welten in Zweifel zieht; der Mysticismus, welcher zu ursprünglichen und freiwilligen Anschauungen seine Zuflucht nimmt, und Wahrheit und Daseyn (ohne Zwischenglied) lediglich in Gott sucht und erkennt. Alle diese Systeme haben, einander gegenüber gestellt, ein gewisses Maaß der Berechtigung. Durch einen weisen Eklekticismus wird Wahres und Falsches in ihnen aufgefunden und voneinander geschieden, nimmt zugleich an sinnliche Gegenstände und Ideen, eine sichtbare und eine geistige Welt, wendet den Zweifel gegen Uebertreibungen des Dogmatismus, und reinigt die angeblich ursprünglichen, überfeinen Anschauungen, durch verständige Ueberlegung. (I, I, II.)"

„Ohne Zweifel enthalten die Systeme Platon's und Aristoteles' die unsterblichen Bestandtheile und Aufgaben aller Philosophie; doch blieb eine weitere, den Zeitverhältnissen angemessene Entwickelung unerläßlich. — So findet auch das achtzehnte Jahrhundert eifrige Ankläger und Bewunderer. Sehr übel aber wäre es, wenn in diesem Streite entgegengesetzter Leidenschaften, die unabhängige Philosophie nicht in sich Kraft und Belohnung fände."

„Das Mittelalter war einst natürlich, groß und nützlich, mußte aber der Entwickelung einer neuern Zeit weichen. Es war die Wiege des Christenthums, bot aber nicht die äußerste Gränze seines Fortschritts. (I, 2—6.)"

„In der Seele des wahren Philosophen verbinden sich

Philosophie und Religion aufs Innigste, ohne sich zu vermischen (confondre); sie sondern sich, ohne sich auszuschließen. (42.) Es war ein schweres und verwickeltes Geschäft, die Philosophie von der Herrschaft der Theologie zu befreien. Bei derlei Kämpfen pflegt sich neben der Tugend, auch etwas Willkür und Aufruhr einzufinden. Doch trägt die Philosophie des achtzehnten Jahrhunderts keineswegs ausschließlich diesen Charakter. Männer wie Holbach und la Mettrie haben einigen Lärm in geselligen Kreisen veranlaßt; für die Wissenschaft haben sie nichts geleistet, kaum nimmt die Geschichte der Philosophie von ihuen einige Kenntniß. Welch edle Charaktere sind dagegen Ferguson, Smith, Reid, Stewart, Kant. (63.)"

„Alle Methode bezieht sich auf Synthesis und Analysis, beide gehören zueinander. Getrennt, oder übertrieben führen sie in Irrthum; doch wird voreilige Synthesis und Hypothese leicht noch schädlicher als vereinzelte Analysis und Beobachtung. (81—83.) Jede Verachtung der Vorzeit und ihrer großen Männer (wie sie Bacon und Descartes aussprachen) ist ungerecht, folgewidrig und führt dereinst zu ähnlicher Herabsetzung der Verurtheilenden. (114.)"

„Das Sinnlichkeitssystem verwandelt den Menschen in ein bloß leidendes Wesen und führt zum Fatalismus; doch soll man nicht vergessen, daß es seit 3000 Jahren besteht und der Menschheit auch in vieler Beziehung treffliche Dienste leistete. (126—128.) — Es giebt einen wahren, und einen falschen Skepticismus: jener ist aufrichtig und ehrenwerth; dieser ist nur eine Finte, eine Spielerei, wider Vernunft und Philosophie gerichtet. Er übertreibt vorsätzlich alle Schwächen und Fehler, um die Menschen zu entmuthigen und unter das Joch der Autorität zurückzubringen. (141.) Auch der Mysticismus ist nichts Anderes, als ein Verzweifeln an der menschlichen Vernunft. (147.)"

„Plato und Aristoteles sind untereinander verschieden, aber nicht so sehr wie man vorgiebt. Diese außerordentlichen Genien (beide gleich weise und streng, obwohl nicht gleichen Charakters) haben die zwei Hauptsysteme dogmatischer Philosophie

zur größten Macht erhoben, und sie zugleich festgehalten in den Gränzen sokratischer Nüchternheit und Mäßigung. Weder Plato, noch Aristoteles sind verfallen in die Ungereimtheiten des Sensualismus und Idealismus; doch könnte dies denen wiederfahren, welche ihre Bahnen mit einem weniger richtigen und festen Sinn verfolgen. (236.) Es ist jedoch unwahr, daß Aristoteles alle menschliche Erkenntniß allein aus der Sinnlichkeit ableite. (245.)"

„Der Stoicismus verlangt die gänzliche Vernichtung aller Leidenschaften und vergißt, daß er hiemit auch die Triebfeder des Handelns und das Prinzip aller moralischen Kraft zerstört, welches allein den Menschen in Uebereinstimmung mit der Vernunft und in ein richtiges Verhältniß zur Gottheit bringt. Streng genommen ist die stoische Sittenlehre nur eine sklavische Moral; gut für Epiktet, unbrauchbar in der Welt Marc-Aurels. Der Stoicismus ist wesentlich einsam, vereinzelnd; jeder sorgt nur für sich, nicht für die Seelen Anderer; es ist ein Lehrgang zum Tode, nicht zum Leben. In Allem das Gegentheil hievon ist der Epikurismus, und beide mußten durch ihre Kämpfe und Uebertreibungen zum Skepticismus führen. (277.)"

„Der griechische Geist mußte, in Berührung mit dem Morgenlande eine mystische Farbe annehmen. Die Alexandriner wollten Alles vereinigen, alle Richtungen der griechischen Philosophie, Religion und Philosophie, Griechenland und Asien. (288.)" — „Es giebt kein System (welches es auch sey) das allein und ausschließlich die Bildung, die Civilisation beförderte. Möchten sie aus allen meinen Worten und Vorträgen entnehmen und sich aneignen die Geringschätzung und den Widerwillen gegen allen Fanatismus (seys in der Philosophie, oder anderswo) die Angewöhnung der Duldung und selbst der Hochachtung gegen alle Systeme: alle sind gesetzliche Kinder des menschlichen Geistes und der menschlichen Freiheit. (372.) Jedes Volk hat (wie die Geschichte der Philosophie zeigt) eine Neigung zu diesem, oder jenem Systeme: die Franzosen zum Skepticismus, die Italiener zur Dogmatik, die Deutschen zur Mystik. (394.) — Nie läßt sich eine Uebertreibung, durch eine zweite verbessern. Die größte

Kraft unserer Gegner entspringt aus unseren Fehlern, und alle Schulen richten sich durch übertriebene Ansprüche zu Grunde. (Cours de Philos. 2. édit. 1841, I, 439.)" „Jedes philosophische System bedarf eine Erläuterung und Rechtfertigung seines Daseyns, und zugleich eine Kritik seines Inhalts. (Cours, II, 25.)"

F. J. V. Broussais. (1772—1838.)

Die Alleinherrschaft der Sinnlichkeitsphilosophie Condillac's und seiner Anhänger, war (insbesondere durch die nähere Bekanntschaft mit schottischer und deutscher Philosophie, durch Royer Collard und Cousin) sehr erschüttert worden. Doch vertheidigten sich die Angegriffenen auf ihrem Rückzuge, ja Einzelne gingen zu muthigen Angriffen über, wozu die schwächern Seiten der neuen Lehren, Gelegenheit und Veranlassung boten. Als den wichtigsten, späteren Kämpfer für das System der Sinnlichkeit und Beobachtung, ist Broussais zu nennen. Von seinen Verdiensten, oder Nichtverdiensten um die Arzneikunde kann hier nicht die Rede seyn, sondern nur von seiner Stellung zur Philosophie. In seinem Hauptwerke: de l'irritation et de la folie (2. Ausgabe) spricht er sich darüber folgendergestalt aus: „Mein Hauptzweck ist die Zerstörung der Ontologie (der metaphysischen, spekulirenden Philosophie) welche schon so viel Schaden angerichtet hat. Aufregen ist nicht schließen (raisonner), fühlen ist nicht wissen, Leidenschaft ist nicht Wissenschaft. Unabhängig von sogenannten höchsten Grundsätzen kann sich die bürgerliche Gesellschaft durch Erfahrung vervollkommnen. Man kann sie gleichmäßig glücklich oder unglücklich machen im Namen Gottes, der Fürsten, der Gesetze. Erst die Erfahrung zeigt, welcher von diesen drei Bewegungsgründen, das dauerhafteste Gut, oder das am leichtesten zu beseitigende Uebel hervorbringt. Wenig kommt hier darauf an ob der Begriff des Gerechten und Ungerechten durch die Sinne, oder durch innere Offenbarung entsteht. Sehr bald wird die Erfahrung über die Vortheile und Nachtheile der

Gesetze enscheiden. Man hat das dunkele System Kant's entwickelt, um uns wieder zum Platonismus zurückzuführen, der bereits zwanzig Mal von den Schulen verworfen und von Frankreich mit Verachtung betrachtet ward. Man wünschte sich Glück dieses Joch abgeworfen zu haben, und es nur als einen Gegenstand litterarischer Neugier zu betrachten. Durch diese Lockspeise will man uns abwenden von der wahren Beobachtung und wieder hineinstürzen in die Täuschungen und Thorheiten der Ontologie. Die Physik, Chemie, Naturgeschichte, Mathematik, Geschichte sind eherne Mauern, welche der Kantoplatonismus nie wird umstürzen können. Die Kantoplatoniker tragen die größte Verachtung gegen die Materie zur Schau, blähen sich auf mit ihrer Lehre von den Kräften, und glauben sich dadurch weit zu erheben über die Beobachter der Thatsachen. (I, Vorrede 6, 9, 14, 65, 67, 69, 71, 75.)"

„Die Empfindbarkeit (sensibilité) ist Folge der Reizbarkeit, nicht umgekehrt. Oder (mit anderen Worten) man muß reizbar seyn, um empfinden zu können. Der Embryo empfindet noch nicht, er ist bloß reizbar; der vom Schlagfluß Getroffene empfindet nicht mehr, ist aber noch reizbar. (I, 4.)"

„Man soll nur schließen auf dem Grunde wohl festgestellter Thatsachen: aber seit dem Alterthume herrscht die Thorheit, Erscheinungen (fonctions) zu errathen, statt sie zu erforschen, und ohne Rücksicht auf die Organe, über dieselben eine unmaterielle Wesenheit (entité) schweben zu lassen, welche angeblich deren Bewegungen ordnet. (21.)"

„In der Regel sind die Widersprüche der Aeltern, gegen Heirathen ihrer Kinder, wohl begründet. Jene (durch Erfahrung unterrichtet) wissen, daß die Täuschungen, welche Unbequemlichkeiten und Nachtheile des einzugehenden Verhältnisses verdecken, nach kurzer Zeit schwinden, und daß Noth, gegenseitige Vorwürfe, Demüthigung oder Schmach sie erwarten. Aber es ist vergebens diese Zukunft den Verliebten, die von der Wuth zu heirathen ergriffen sind, deutlich vorzustellen. Sie begreifen nichts davon und glauben eine Ausnahme von der Regel

zu machen; sie gehen den gefährlichen Bund ein, ohne Rücksicht auf den verständigen, ja gesetzlichen Widerspruch der Aeltern. (440.)"

„Die Personifikation Gottes und der Seele, führt oft zu Unduldsamkeit und Haß gegen Andersdenkende. Man wendet hiegegen ein: das Christenthum, welches sich auf jene beiden Personifikationen gründe, habe die Sitten verbessert, Gerechtigkeit, Wohlwollen, ja alle Tugenden befördert. Die Geschichte erweiset aber augenscheinlich, daß das Christenthum (oder was man dafür ausgab) dies keineswegs immer bewirkt, sondern oft ganz entgegengesetzte Bahnen eingeschlagen hat."

„Die Frauen sind in der Regel frömmer als die Männer, und die unbeschäftigten mehr, als die beschäftigten. In späteren Jahren treten gesellige Vergnügen und Liebschaften in den Hintergrund; wogegen die Priester, Interessen des Stolzes, Eigennutzes und der Eitelkeit, mit ihrer Religion zu verständigen und auszusöhnen wissen. — Ueberhaupt werden die Frauen, das ganze Leben hindurch, durch die Priesterschaft in Athem erhalten. (596.)"

„Reiche und unterrichtete Männer sind nicht eifrig für den Gottesdienst, (culte). Sie fügen sich darin weil es Gebrauch ist, die Regierung ihnen Priester liefert, die Gebräuche beobachtet, und es jetzt zum guten Ton gehört. (595—608.)"

In dieser Richtung entwickelt Broussais seine, mit dem herrschenden Systeme meist im Widerspruch stehenden, religiösen Ansichten. Wir können sie hier nicht umständlich vorlegen und noch weniger sprechen von Broussais Verhältniß zur gallschen Schädellehre und seiner Behandlung des Wahnsinns. Das Mitgetheilte wird hinreichen, die Fortdauer des Kampfes zwischen den philosophischen Schulen in Frankreich nachzuweisen. Gewiß würde Broussais sich noch viel schärfer und lebhafter ausgesprochen haben, wenn er die deutsche (jetzt fast verschollene) Naturphilosophie, mit ihren Bewunderern und Gegnern gekannt hätte.

Guizot sagt von Broussais (Mémoires, IV, 253): er hat in

seinem wissenschaftlichen Leben, das Schicksal mehr als eines großen Politikers gehabt. Er machte und verlor große Eroberungen, sah seinen Ruf wachsen und sinken, genoß die Volksgunst und lernte die Bitterkeit der Vernachlässigung kennen.

In dem 68. Bande der séances de l'académie des sciences morales et politiques, findet sich S. 111 ein Mémoire sur les origines d'une Philosophie nouvelle opposée au Spiritualisme. Hier ist keineswegs (wie man vermuthen sollte) die Rede von einem neuen Werke, hervorwachsend aus der alten Schule Condillac's und seiner Freunde; vielmehr sucht der Verfasser, Herr Caro, mit Ernst und Scharfsinn nachzuweisen, das neue, antispiritualistische, und zuletzt gott — lose System, sey das Hegels. Es ist hier nicht der Ort die Beweise vorzulegen und zu prüfen.

Vauvenargues (1715—1747)

war in der Jugend Officier, in späteren Zeiten ein ungewöhnlich ernster Freund der Wissenschaften. In Frankreich wurden seine schriftstellerischen Versuche sehr gelobt, in Deutschland wohl nur wenig gelesen. Dem Umfange und dem Werthe nach, mag seine Indroduction à la connaissance de l'esprit humain obenan stehen, obgleich sie auf philosophische Tiefe und Abrundung kaum begründeten Anspruch machen kann. Ich theile zur Probe den Abschnitt von der Liebe mit. (I, 156.)

„In der Liebe findet sich gewöhnlich viel Sympathie; das heißt eine Hinneigung, wo die Sinne den Knoten schürzen, ohne jedoch immer das Hauptinteresse zu spielen. Ja es ist nicht unmöglich daß es eine Liebe gebe, frei von aller Plumpheit (grossiereté). Dieselben Leidenschaften sind in den Menschen sehr verschieden. Derselbe Gegenstand kann aus verschiedenen Gründen gefallen. Ich nehme an, daß mehrere Männer einer Frau

anhangen: der eine liebt ihren Geist, der andere ihre Tugend, der dritte ihre Fehler u. s. w., ja es ist möglich daß Alle sie wegen Eigenschaften verehren, die sie gar nicht besitzt. So z. B. wenn man eine leichtsinnige Frau für tugendhaft hält. Unwichtig! Man hält fest an der Idee, die man sich von ihr macht; man liebt nur diese Idee uud nicht die leichtsinnige Frau. Also ist es nicht der Gegenstand der Leidenschaften welcher sie herabwürdigt, oder veredelt, sondern die Art und Weise wie man den Gegenstand betrachtet. — Ich sehe täglich Männer umringt von Frauen die sie nie sprachen (so in der Messe, den Predigten u. s. w.) sie entscheiden sich aber nicht immer für die schönste, oder die ihnen so erscheint. Aus welchem Grunde? Weil jede Schönheit einen besonderen Charakter ausdrückt, und wir den vorziehen, welcher am meisten mit dem unseren übereinstimmt. Also bestimmt uns der Charakter und wir suchen die Seele. Was in die Sinne fällt, gefällt uns also nur, als ein Bild des ihnen Verborgenen, und das Seelische berührt uns am meisten. Die Seele aber ist nicht den Sinnen, sondern dem Geiste angenehm."

Eine Reihe von Beurtheilungen berühmter Schriftsteller, ist zum Theil sehr lobend (Bossuet, Racine), theils strenger. So sagt Vauvenargues: „Corneille fällt zu oft in den Fehler, Prahlerei (ostentation) für Hoheit, und Deklamation für Beredsamkeit zu halten. Er glaubte den Helden einen Charakter zu geben, der über die Natur hinausgehe. Gebohren in einem Jahrhundert der Ziererei, konnte er nicht den richtigen Geschmack besitzen. Dies zeigt sich auch in der Wahl seiner Muster, der Spanier und Lateiner. Ihren Schwulst, ihre gigantische Kraft zieht er vor einer edlerern und rührendern Einfachheit der griechischen Dichter. (I, 283.)"

Unter einer sehr großen Zahl von kurzen Aussprüchen und Bemerkungen Vauvenargues, finden sich viele unbedeutende und halbwahre. Es folgen hier einige, welche zu den vorzüglicheren gehören dürften.

„Es ist ein großes Zeichen der Mittelmäßigkeit, immer nur

mäßig zu loben. (12.) — Unvermeidliche Uebel sind Naturgesetze. (26.) — Etliche Schriftsteller behandeln die Moral, wie man die neuere Baukunst behandelt: vor allen Dingen trachtet man nach Bequemlichkeit. (29.) — Es ist ein Beweis der Kleinheit des Geistes, stets das Achtungswerthe vom Liebenswerthen zu unterscheiden. Große Seelen lieben natürlich das, was ihrer Achtung würdig ist. (43.) — Wir schmeicheln uns thörichterweise Andere von dem zu überzeugen, was wir selbst nicht glauben. (113.) — Festigkeit, oder Schwäche beim Sterben, hängt ab von der letzten Krankheit. (137.) — Wir zanken mit den Unglücklichen, um uns davon zu entbinden sie zu beklagen. (172.) — Wer zum Gehorchen gebohren ward, gehorcht auch auf dem Throne. (182.) — Ein Mensch der gefräßig ist und schlecht verdaut, ist vielleicht ein treues Gegenbild des geistigen Charakters der meisten Gelehrten. (216.) — Die Gleichheit ist kein Gesetz der Natur; sie bildet nichts Gleiches. Ihr Hauptgesetz ist Unterordnung und Abhängigkeit. (227.) — Geduld, ist die Kunst zu hoffen. (251.) — Was wir einen glänzenden Gedanken nennen, ist gewöhnlich nur ein verfänglicher Ausdruck, welcher mit Hülfe von ein wenig Wahrheit, uns einen Irrthum aufbringt, der uns in Erstaunen setzt. (273.) — Die da nach uns kommen, 'werden vielleicht mehr wissen als wir, und sich deshalb für geistreicher halten; aber werden sie glücklicher und weiser seyn? Wir selbst wissen viel, sind wir darum besser als unsere Väter, die so wenig wußten? (538.) — Welches auch die Vortheile der Jugend gewöhnlich sein mögen; ein junger Mann ist den Weibern nicht eher willkommen, bis sie einen Gecken aus ihm gemacht haben. (359.) — Der Muth ist die Leuchte im Unglück. (381.) — Haß der Schwachen ist nicht so gefährlich, als ihre Freundschaft. (476.) — Man ist noch weit entfernt zu gefallen, wenn man nichts besitzt als Geist (esprit). (513.) — Der Geist schützt uns nicht gegen die Thorheit unserer Launen. (514.) — Verzweiflung ist der größte unserer Irrthümer. (515.) — Wir haben nicht Selbstliebe genug, um die Verachtung Anderer gering zu schätzen. (541.) — Wir sind geneigter

8*

die (oft eingebildeten) Widersprüche und sonstige Fehler eines Schriftstellers zu bemerken, als seine (wahren oder falschen) Ansichten zu benutzen. (607.)"

Vauvenargues hat mehrere philosophisch-religiöse Aufsätze geschrieben (z. B. über Freiheit, Nothwendigkeit, Glauben); wir können aber um so weniger auf deren nähere Prüfung eingehen, da man Zweifel erhoben hat ob er darin seine wahre Ueberzeugung darlegte, oder nur zur Uebung fremde Ansichten entwickelte. — Es zeigt Schwierigkeiten Vauvenargues in das gewöhnliche Fachwerk von Philosophen, Schöngeistern u. s. w. einzureihen; seine Eigenthümlichkeit aber verdient, ihm (ohne Rücksicht auf Eintheilungsmethoden und Zeitrechnung) hier eine Stelle einzuräumen.

Carl Bonnet (1720—1793),

ein gebohrner Genfer, war ein sorgfältiger, scharfsinniger und deshalb mit Recht berühmter Naturforscher. Dieses Forschen führte ihn aber nicht zu dem damals herrschenden Materialismus, sondern zur Religion und zu Gott, und seine Darstellung steigerte sich zuweilen bis zu dem, was man wohl einen blühenden Styl nennt. Zur näheren Charakterisirung des Mannes dienen folgende, seiner Contemplation de la nature entnommene Stellen.

„Zwischen der niedrigsten und höchsten Stufe körperlicher und geistiger Vollkommenheit, liegen fast unzählige mittlere Grade. Eine allgemeine, universelle Kette verbindet alle Wesen, alle Welten, umfaßt alle Sphären. Nur Einer steht außerhalb dieser Kette, der, welcher sie erschuf. Eine dichte Wolke verdeckt uns aber die schönsten Theile dieser unermeßlichen Kette; wir sehen nur einige Glieder, übel verbunden, unterbrochen, und in einer von der natürlichen, verschiedenen Ordnung. Sie schlängelt sich an der Oberfläche unseres Erdballs, dringt in sein Inneres und in den Abgrund des Meeres, steigt auf in die

Atmosphäre, durchfliegt die himmlischen Räume, und wird uns nur sichtbar durch den Glanz des Lichtes den sie hie und da auswirft. Aber so unvollkommen auch unsere Kenntniß von der Kette der Wesen ist, reicht sie doch hin uns die erhabensten Gedanken zu geben, von dem prachtvollen Fortschritt und der Mannigfaltigkeit, die in dem Universum herrscht. (Oeuvres, IV, 1, 34.)"

„Hat Gott so viel Arten von Seelen geschaffen, als Arten von Thieren? Oder giebt er unter den Thieren nur eine Art von Seele, lediglich verändert durch die Verschiedenheit der Organisation? Diese Frage bleibt ein undurchdringliches Geheimniß. (123.) — An der Spitze der Stufenleiter auf Erden steht der Mensch, das Meisterstück der irdischen Schöpfung. Beobachter der Werke des Allmächtigen, eure Bewunderung erschöpft sich beim Anblick dieser erstaunlichen Schöpfung. Durchdrungen von dem Adel des Gegenstandes, möchtet ihr alle Schönheiten desselben stark schildern; aber euer, zu schwacher Pinsel, entspricht nicht der Lebhaftigkeit eurer Auffassung. (124.)"

„Vor Allem glänzt die menschliche Vernunft bei der Gründung geselliger, politischer Vereine. Da werden Tugend, Ehre, Furcht und Interesse (verschieden behandelt und verbunden) die Quellen von Friede, Glück und Ordnung. Nun keimen und entwickeln sich Talente aller Art. Es blühen die mechanischen und die freien Künste. Es entstehen Dichter, Redner, Geschichtschreiber, Aerzte, Rechtsgelehrte, Theologen. Da bilden sich diese edelen Seelen, diese tapferen Krieger, diese großen Feldherrn, die festesten Stützen des Staates. Da vervollkommnet sich die Freundschaft, diese treue Begleiterinn im Leben, dieser Trost im Leiden, diese Würze unserer Freuden. (128.) — Der letzte Beweis der Größe des Menschen und seiner Erhabenheit über die Thiere, ist der Zusammenhang in welchen er durch die Religion mit dem Schöpfer tritt. In Folge der ausgezeichneten Fähigkeiten, mit welchen der Mensch begabt ist, hat Gott ihn gewürdigt seiner Offenbarung und Leitung; er führt ihn, wie an der Hand, in die Wege des Glücks. Die verschiedenen Ge-

setze, welche er von der höchsten Weisheit erhalten hat, sind die großen Fackeln, welche in Zwischenräumen an dem Wege stehen, der durch die Zeit zur Ewigkeit führt. Erleuchtet durch dies himmlische Licht, geht der Mensch vorwärts in der ihm eröffneten, glorreichen Laufbahn; schon ergreift er die Krone des Lebens und schmückt damit sein unsterbliches Haupt. (129.)" —

„Bewohner der Erde! die ihr eine Vernunft erhalten habt, welche sich von dem Daseyn anderer Welten überzeugen kann; werdet ihr eure Schritte nie dahin lenken? Das unendlich gütige Wesen das sie euch in der Ferne zeigt, wird es euch den Eintritt für immer verweigern? Nein, berufen dereinst einen Platz unter den himmlischen Herrschern (hiérarchies) einzunehmen, werdet ihr, wie sie, von Planeten zu Planeten fliegen, ewig von Vollkommenheit zu Vollkommenheit fortschreiten; jeder Augenblick eures Daseyns wird durch die Erwerbung neuer Kenntnisse ausgezeichnet seyn. (136.)"

„Die Verbindung der Seele und des Körpers, ist die Quelle der fruchtbarsten und wunderbarsten Harmonie in der Natur. Eine Substanz ohne Ausdehnung, Festigkeit, Gestalt, ist verbunden mit einer ausgedehnten, festen, gestalteten. Eine Substanz welche denkt und ein Prinzip des Handelns in sich trägt, ist vereint mit einer Substanz welche nicht denkt und von Natur gleichgültig ist gegen Ruhe und Bewegung. Aus dieser Verbindung entspringt eine gegenseitige Einwirkung, ein starkes Handeln und Gegenstreben, worin das Leben beseelter, organischer Wesen besteht. (144.)"

Benjamin Constant,

ist nicht bloß als Schriftsteller merkwürdig, sondern hat auch in den späteren Jahren der französischen Revolution eine bedeutende politische Rolle gespielt. Besonders in letzter Hinsicht sagt Guizot in seinen Denkwürdigkeiten Folgendes von ihm (II, 143):

„Benjamin Constant starb den 8. December 1830. Ein

Mann sehr mannigfachen Geistes, beweglich, umfassend, klar, pikant, ausgezeichnet in Gesprächen und Flugschriften; aber ein skeptischer und spöttischer Sophist, ohne Ueberzeugung, rücksichtslos, aus Langerweile erloschenen Leidenschaften ergeben, einzig beschäftigt für eine abgestumpfte (blasée) Seele und ein verbrauchtes Leben, einigen Zeitvertreib und einiges Anziehende aufzufinden. Er hatte von der neuen Regierung Aemter, Ehren, Gunst, und ein bedeutendes Gehalt empfangen. Der König Louis Philipp hatte ihm aus seiner Chatulle 200,000 Franken geschenkt, in der Hoffnung dadurch seiner sehr bedrängten Lage ein Ende zu machen. Deßungeachtet ließ sich Constant immer mehr und mehr ein mit der Opposition, und zwar mit der unwürdigsten, auf feine Weise den revolutionnären und bei der Menge beliebten Leidenschaften zu schmeicheln. In allen Formen und Graden machte er der Presse unaufhörlich den Hof. — Es gelang ihm jedoch weder seine Vermögensumstände, noch seine Seele zu erheben, er blieb zu Grunde gerichtet und entmuthigt."

Es ist nicht unser Zweck hier zu sprechen von Constant's politischer Laufbahn, von seinem Haushalte, von seinem Verhältniß zu den Frauen u. s. w., sondern lediglich von ihm als Schriftsteller, oder vielmehr von seinem Hauptwerke: de la Religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développemens, 5 Bände. Constant entwickelt die religiösen Verhältnisse bei den rohen und gebildeten Völkern der alten Welt (mit Ausnahme der Römer), sondert den angebohrnen religiösen Sinn, von den, nach Verhältniß der Bildung mannigfaltigen Formen, spricht von Macht, Nutzen und Schaden der Priester, Nothwendigkeit religiöser Fortschritte u. s. w. Er steht an anderer Stelle als die materialistische und theologisirende Schule französischer Philosophie, und unterscheidet sich von dem poetisirenden Chateaubriand. Statt eines, in der Kürze fast unmöglichen Auszugs des langen Werkes, geben wir eine Reihe charakteristischer Stellen.

„Alles was in der Tiefe unseres Geistes vorgeht, ist unerklärlich, und wenn ihr stets mathematische Beweise verlangt,

werdet ihr nur verneinende Ergebnisse bekommen. (I, XXVII.) — Es gibt Zeiten wo die Tugenden ebenso herabsinken, wie die Fähigkeiten. Sie verlieren den Ring, welcher ihren himmlischen Ursprung bezeugt. (XXXIII.) — Jeder hält sich für den alleinigen Mittelpunkt. Alsdann sind Alle vereinzelt: wo aber Alle vereinzelt sind bleibt nur Staub, welchen einbrechende Stürme in Koth verwandeln. (XXXVII.) — Alle Systeme lassen sich auf zwei zurückführen. Das eine giebt uns das Interesse zum Führer und das Wohlseyn zum Ziel; das andere bezweckt unsere Vervollkommnung und giebt uns zum Führer das innere Gefühl (sentiment), die Selbstentsagung und die Fähigkeit sich aufzuopfern. (XXXIX.) — Das religiöse Gefühl ist eine allgemeine Grundeigenschaft der menschlichen Natur. Die wilden Horden, die barbarischen Stämme, die Völker welche auf der Höhe geselliger Bildung stehen, die welche an veralteter Bildung erkrankt sind; — Alle fühlen die Macht dieses unzerstörbaren Gefühls. (I, 3.)"

„Oft ward die Religion entstellt. Man verfolgte den Menschen bis in den letzten Zufluchtsort, dieses Allerheiligste seines Daseyns. Die Verfolgung treibt zum Aufruhr. Es lebt in uns eine Kraft, die sich jeder geistigen Beschränkung widersetzt. (10.) — Die Religion ist keine Entdeckung des gebildeten Menschen, welche dem Unwissenden fremd wäre; noch ein Irrthum des unwissenden Menschen, von dem ihn der gebildete befreien müßte. Wohl aber muß man das Wesen (le fond), von den Formen, das religiöse Gefühl, von religiösen Einrichtungen unterscheiden. (25.) — Die natürlich entstehende Form ist gut und nützlich; sie wird erst verderblich wenn Einzelne, oder ganze Kasten sich derselben bemächtigen um ihre Dauer unnatürlich zu verlängern. Mithin ist das Wesen stets dasselbe, unbeweglich, ewig; die Formen hingegen veränderlich und vorübergehend. (26.)" —

„Nicht Erfolge und Triumphe, nicht eine unterjochte Welt, nicht die bürgerlichen Einrichtungen welche er gründete und die Gesetze welche er verkündete, nicht befriedigte Bedürfnisse, nicht

die Mannigfaltigkeit der Vergnügungen genügt der Seele des Menschen. Ein anderes Streben erhebt sich unaufhörlich in ihm und verlangt etwas Höheres. (29.)" —

„Der unduldsame Mensch verfolgt Meinungen, welche den seinigen widersprechen, als wenn das Daseyn jener, die Wahrheiten schwächte, die er liebt; — so daß die Unduldsamkeit welche man dem Stolze zuschreibt, vielmehr aus Mißtrauen gegen sich selbst und einer Art von Verzagtheit entspringt. (41.) — Ist eine religiöse Form eingeführt, und die Bildung erhebt sich über dieselbe hinaus, so offenbart sich Ungläubigkeit, mit immer steigender Kühnheit. Dies erweisen Griechenland, Rom und das heutige Europa. (43.) — Es giebt Zeiten wo es unmöglich ist Zweifel auszustreuen, und andere wo es möglich ist Ueberzeugungen festzuhalten. (44.) — Wo das religiöse Gefühl die Form beherrscht, übt es auf dieselbe eine heilende, herstellende Gewalt. (65.)" —

„In Frankreich ist die Religion stets auf eine parteiische oft oberflächliche Weise behandelt worden. [1]) Abwechselnd vertheidigt mit boshafter und feindlicher Pedanterie, und angegriffen mit urtheilsloser Heftigkeit. (118.) — Wir Franzosen besitzen eine gewisse Selbstzufriedenheit, welche uns glauben läßt daß wir bei der Vollkommenheit angelangt sind, daß das menschliche Geschlecht stehen bleibe und uns bewundere. (125.) — In England ist die Religion eine Sache der Dogmatik, unzugänglich für jede freie und unparteiische Prüfung. (119.) — Die deutschen Reformatoren verkündeten die Freiheit der Meinungen in Sachen des Cultus. Vermöge einer thörichten und grausamen Inconsequenz (deren sich die ersten Führer auch schon schuldig machten) zürnten sie über die Schranken, welche die römische Kirche feststellen wollte, hielten sich aber für berechtigt nicht minder willkürliche anzuordnen. Sie forderten Freiheit für sich, und versagten sie ihren Gegnern. Sie deklamirten wider die

---

1) Vergleiche Bonald.

Ungerechtigkeit und das Lächerliche der Unduldsamkeit, und bedienten sich selbst derselben. (126.)"

„Die geistliche Gewalt war verschieden in Form, Ausdehnung und Macht, in der Regel aber den Fortschritten und dem Glücke der Massen zuwider: denn Fortschritt und Glück führt zur Unabhängigkeit. (II, 280, 282.) Der Sieg, den die Griechen über die priesterlichen Körperschaften davontrugen (welche alle anderen Länder unterdrückten), ist das Signal der hohen Bestimmung gewesen, welche ein wohlthätiger Schöpfer den Menschen zuerkannte. (468.) Das Interesse jeder priesterlichen Körperschaft verlangt, daß die Religion unbeweglich, stationair sey. (III, 180.) Diese Forderung hat (wie auch die Lehre sey) dieselben Folgen. Die Katholiken sind unversöhnlich gegen die Protestanten, die Protestanten gegen die Socinianer, und diese würden nicht nachsichtiger gegen diejenigen seyn, welche die menschliche Sendung ihres Propheten läugneten, wie sie dessen Gottheit läugnen. (192.) Der Kardinal von Lothringen ließ Coligni umbringen; Calvin (den der Kardinal hätte verbrennen lassen) ließ Servet verbrennen!"

„Es ist ein schwerer Irrthum daß die Religion unverändert bleiben müsse; die Fähigkeit des Fortschreitens ist ein, auch hier zur Anwendung kommendes Gesetz der menschlichen Natur. (200.) Wir sollen zu jeder Zeit die religiöse Freiheit fordern, unbegränzt, unendlich, persönlich; sie wird die Religion mit einer unüberwindlichen Kraft umgeben, und ihre Vervollkommnung genügend verbürgen. Sie wird die religiösen Formen vermehren, und jede spätere wird gereinigter sein, als die frühere. (207.)"

Wie man auch von Constant's Werke denke, im Verhältniß zu Volney und Dupuis, zeigt es einen bedeutenden Fortschritt.

Ernst Renan.

Schon viele Jahre ehe Renan sein Leben Jesu schrieb, hatte er sich durch mehrere gelehrte und scharfsinnige Werke ausge-

zeichnet, so durch: *Averroès* et l'Averroisme, essai historique. Da die Meisten der jetzt über Renan Aburtheilenden dieses Werk nicht kennen, scheint es gerathen darüber einige Worte zu sagen. Auch darf ich wiederholen daß der auf diesem Boden oft ausgesprochene Tadel über die Ungründlichkeit und Oberflächlichkeit der Franzosen durchaus ungegründet ist. Wir besitzen von ihnen treffliche neuere Werke über Aristoteles, die Alexandriner, und mehre Scholastiker, so über Abälard und Albert den Großen.

Es ist hier nicht der Ort eine Uebersicht der gesammten arabischen, oder auch nur der Philosophie des Averroes (1120—1198) zu geben, sondern einzelne Aeußerungen, möglichst mit den Worten Renan's mitzutheilen, welche sowohl diesen, als jene Araber charakterisiren.

„Wir dürfen (sagt Renan) bei den semitischen Völkern keine philosophischen Belehrungen suchen. Durch ein eigenthümliches Schicksal hat diese Rasse ihren religiösen Schöpfungen einen erhabenen Charakter der Eigenthümlichkeit (originalité) aufgeprägt, aber nicht den kleinsten Versuch der Analyse und einer einheimischen Philosophie zu Stande gebracht. Die Erforschung der Wahrheit, (denkend, unabhängig, streng, muthig) scheint der Antheil der indoeuropäischen Rasse zu seyn, welche von dem innersten Indien, bis zu dem äußersten Abend und Norden, seit den ältesten Zeiten bis auf den heutigen Tag gesucht hat, Gott, den Menschen und die Welt vernünftig (rationalistisch) zu erklären. Bei den Semiten hingegen, war die Philosophie immer nur eine äußerliche, unfruchtbare Anleihe, eine gemachte Nachahmung der griechischen Philosophie. (III.)"

„Das Volk hat nie die Weisen geliebt: es erträgt noch weniger die Aristokratie der Vernunft, als die der Geburt und des Glücks. Hiemit steht in Verbindung daß Almansur in Cordova, Ximenes in Granada und Zumaraga in Mexiko unzählige Bücher und Denkmale der Wissenschaft verbrennen ließen. (4, 5.) Ebenso war es Haß der Eiferer, welcher veranlaßte daß Averroes in den späteren Jahren seines Lebens in Ungnade fiel und von Cordova verwiesen ward. (18.) — Gegen das Ende des zwölften

Jahrhunderts, ist ein Krieg gegen die Philosophie in der ganzen muhamedanischen Welt organisirt. Eine theologische Reaktion, der ähnlich, welche nach der Kirchenversammlung von Trident in der lateinischen Kirche stattfand, wo man sich bestrebte den verlohrnen Boden wieder zu gewinnen durch Schlußfolgen (Argumentationen) und durch Gewalt. Der Islam (gleichwie so viele große, religiöse Schöpfungen) hat sich stets gestärkt indem er von seinen Bekennern einen immer unbedingteren Glauben forderte und erlangte. Die meisten der Begleiter Muhameds glaubten kaum an seine übernatürliche Sendung, und in den ersten sechs Jahrhunderten des Islamismus steigerte sich der Unglaube bis zu den äußersten Gränzen. In spätern Jahrhunderten dagegen keine Spur eines Zweifels, kein Widerspruch. Es erfuhr der Islamismus, was der Katholicismus in Spanien, ja was in ganz Europa eingetreten wäre, wenn die Reaktion am Ende des 16. und dem Anfange des 17. Jahrhunderts, alle vernünftige Entwickelung erstickt hätte. (20—23.)"

„Merkwürdig ist es, daß die Verfolgungen der Philosophie und der Wissenschaft (im muhamedanischen Spanien) dem Volke sehr angenehm waren, und daß sich die gebildetsten Fürsten (ungeachtet ihrer persönlichen Neigungen) dazu fortreißen ließen, um beliebt, populair zu werden. (27.)"

„Averroes (st. 1206?) war kein schaffender Geist ersten Ranges, aber gelehrt nach allen Richtungen und ein merkwürdiger Erläuterer des Aristoteles. Nacheinander hoch geehrt, dann viel bestritten, endlich vernachlässigt, ja fast vergessen. Lange galt er für den Stellvertreter der ganzen arabischen Philosophie, für den Erfinder von Lehren, die er nur vollständiger entwickelt hatte. (66.) Die Philosophie ist überhaupt nur eine Nebensache, eine Episode in der Ausbildung des arabischen Geistes. Die wahre philosophische Bewegung des Islamismus, findet sich bei den theologischen Sekten. (67.) So sehr die Araber ihren volksthümlichen Charakter aufgeprägt haben ihren religiösen Schöpfungen, ihrer Dichtkunst und Baukunst, ihren religiösen Sekten; so wenig Ursprüngliches, Originelles, zeigen

sie bei ihrem Versuche die griechische Philosophie fortzusetzen. Eingeschlossen, wie alle semitischen Völker in dem engen Kreise der Lyrik und des Prophetenthums, haben die Einwohner der arabischen Halbinsel nie die geringste Idee von dem gehabt was man Wissenschaft, oder Rationalismus nennen kann. Ja bei allen Muselmännern ist die Philosophie immer ein fremder Eindringling geblieben, ein Versuch mißlungen und ohne Folgen für die geistige Erziehung der Völker des Morgenlandes. (69.) Selbst geistreiche Männer (wie Gazali) geriethen, durch den Skepticismus hindurch, in die Mystik, und behaupteten: nur wenn man dem Gebrauche der Vernunft entsage, könne man zur Vollkommenheit gelangen. (73—75.) Schon sehr früh entstanden Streitigkeiten über die Lehre Muhameds; so z. B. über Freiheit und Vorherbestimmung und die Eigenschaften Gottes. Vor Allem bekämpfte man die christliche Lehre von der Dreieinheit und der Menschwerdung. Man wiederholte: Gott hat keinen Sohn, Gott hat keine Mutter, Gott zeugt nicht, Gott ist nicht erzeugt. (77.)"

„Eine freisinnige und vernünftige Theologie, wie die der Motazeliten (Dissidenten) vereinigte, auf eine Zeit lang, die gemäßigten Geister, und stellte im Islam etwa das dar, was Schleiermacher unter den Protestanten. Jene lehrten: Die Offenbarung ist ein natürliches Erzeugniß der menschlichen Fähigkeiten; die zum Heile (zur Seligkeit) nöthigen Lehren, gehören zum Bereiche (ressort) der Vernunft. Zu allen Zeiten, selbst vor der Offenbarung, reichte die Vernunft hin, sie kennen zu lernen. (79.)"

„Averroes schreibt: Sowie der an Gift gewöhnte Mensch, es ohne Schaden nehmen kann, so läßt Gewohnheit die fremdartigsten, wunderlichsten Meinungen annehmen. Nun aber bilden sich die Meinungen der Menge, lediglich durch Gewohnheit; sie glaubt nur, was sie unaufhörlich wiederholen hört. Deshalb ist ihr Glaube stärker, als der des Philosophen; oft wird diesem, jenem aber nicht widersprochen. (130.)"

Ein anderes, bedeutendes Werk Renan's sind seine *Études*

d'Histoire religieuse, von denen 1858 die dritte Auflage erschien. Sie sind (wie alle seine Werke) gut geschrieben und zeigen den äußerst löblichen Vorzug, daß sie zu geistiger Thätigkeit, zum Denken, lebhaft anregen. Die schwierige Frage: wie sich die hier entwickelten Ansichten zu denen im Leben Jesu verhalten, darf ich zur Seite lassen, um sogleich einige Aeußerungen der umständlichen Vorrede mitzutheilen.

„Ich kann (bemerkt Renan) nicht sagen, daß ich diese Aufsätze jetzt so schreiben würde, wie es vor Jahren geschehen ist; indeß unterzeichne ich sie ohne Bedenken, da sie nichts enthalten was mir der Wahrheit zuwider zu seyn scheint. — Doch hat uns der theologische Dogmatismus zu einem so engen Begriff der Wahrheit geführt, daß jeder, welcher nicht als unwiderlegbarer Doktor auftritt, Gefahr läuft sich alles Vertrauens seiner Leser zu berauben. (III.) — Die Religionen (gleichwie alle Mächte, die sich einen göttlichen Ursprung beilegen) halten jeden, selbst ehrfurchtsvollen Ausdruck einer Abweichung, für Feindschaft und sehen Feinde in allen deneu, welche ihnen gegenüber, von den einfachsten Rechten der Vernunft Gebrauch machen. (VII.)"

„Die Geschichte der Menschheit ist für mich ein großes Ganzes, wo Alles wesentlich ungleich und verschieden erscheint. Dennoch unterliegt Alles derselben Ordnung, entsteht aus denselben Ursachen, gehorcht denselben Gesetzen. (XII.) — In der Religion erbaut sich jeder einen Schutz nach seinem Maaße und seinen Bedürfnissen. Die Hand zu legen an dies innerste Werk der Fähigkeiten eines jeden, ist gefährlich und vermessen; denn niemand hat das Recht so tief in das Bewußtseyn Anderer einzudringen, daß er Nebensache von der Hauptsache unterscheiden könnte. Indem man für überflüßig gehaltenen Glauben austilgen will, geräth man in Gefahr, die wesentlichen Organe des religiösen Lebens und der Sittlichkeit zu verletzen. Handelt es sich von hoher wissenschaftlicher und philosophischer Bildung, so ist jede Propaganda unpassend, und die trefflichste geistige Zucht, unvorbereiteten Personen auferlegt, hat nur schlechte Wirkungen. (XIII.)"

„Was in einer Lehre kleinlich, oder selbst gefährlich erscheint, ist für das Volk nicht vorhanden, auch ist die Kritik nicht dessen Beruf. Darum hat Aberglaube, der uns bei dem gebildeten Menschen mißfällt, Reiz für das Volk. Der einfache Glaube ist der wahre, und ich würde untröstlich seyn wenn meine Schriften jemals den naiven Seelen Anstoß gäben, die in jenem Geiste anbeten. Sie sind geschützt durch ihre Unwissenheit, keine Schwierigkeit erreicht sie; es ist ein Vorrecht des Gefühls unverwundbar zu seyn, und mit Gift spielen zu können, ohne davon verletzt zu werden. Bisweilen wirft man der Philosophie vor, daß sie in Hinsicht auf religiöse Fähigkeit, eine stolze Trennung der Menschen aufstelle; in Wahrheit liegt hierin kein anmaßliches Unrecht gegen die große Menge. Denn die Wissenschaft ist allerdings nicht für Alle gemacht: sie erfordert eine lange, geistige Erziehung, Jahre des Studiums, und lange Gewöhnungen der Seele, zu denen nur wenige Menschen fähig sind. (XVII.)“

„Mögen die Religionen sich für unangreifbar erklären, weil sie sonst bei ihren Anhängern nicht die Ehrfurcht finden würden, deren sie bedürfen; sie sollen aber von der Wissenschaft nicht verlangen, daß sie sich einer unwissenschaftlichen Censur unterwerfe. (XXII.) — Sobald man Gegenstände berührt, die mit dem Glauben gewisser Menschen zusammenhangen, ist man Mißverständnissen ausgesetzt: aber alles scharfe Denken wäre untersagt, sobald man verpflichtet wäre das Widersinnige zu errathen, auf welches vorurtheilsvolle Leute gerathen können, wenn sie Sachen lesen, die sie nicht verstehen und begreifen. (XXIV.)“

Der erste Aufsatz handelt von den **Religionen des Alterthums** und erweiset daß **Renan** mit den hierauf bezüglichen Forschungen, insbesondere der Deutschen (Creuzer, Voß, Lobeck, O. Müller u. A.) genau bekannt ist, und sie mit großer Achtung behandelt, ohne jedoch ihre Irrthümer zu verschweigen, oder zu beschönigen. So sagt er z. B.:

„**Creuzer** hat alle Fehler seiner alexandrinischen Meister, symbolische Uebertreibungen und Vorliebe für das Mystische. —

Ihm erscheint das Heidenthum fast nur in mystischer und philosophischer Gestalt. Es ist ein schwerer Irrthum vorauszusetzen, daß die Menschheit in den ältesten Zeiten Symbole aufgesucht habe um damit Dogmen, Lehren zu überdecken, mit bestimmter Unterscheidung des Symbols und des Dogmas. Eben so wenig war Griechenland ursprünglich ein Priesterland mit hierarchischen Einrichtungen und einem aus dem Morgenlande angenommenen Monotheismus. Voß, der Protestant und Rationalist, sah in Creuzer's Werke, eine gefährliche Hinneigung zum Mysticismus, welcher damals in Deutschland aufkeimte. (14, 25—32.)"

„Ich gestehe, daß ich den Versuch Julian's, das Heidenthum herzustellen nur wenig bewundere. So sehr mir die ursprüngliche Mythologie, in ihrer Naivität schön und liebenswürdig erscheint, so sehr war dies neue Heidenthum, diese Religion der Archäologen und Sophisten, albern und unbedeutend. (60.) — Andererseits war die Polemik, welcher das Heidenthum unterlag, plump, heftig, unaufrichtig, — wie jede Polemik. (62.) — Das große, freisinnige Leben in den schönen Zeiten des Alterthums, ward unmöglich von dem Tage an (dennoch sey er gesegnet) wo der Sklave betrachtet wurde, als ein des eigenen Verdienstes und der Religion fähiges Wesen. Die Götter des Olymps sind nur für die freien Menschen; keine Falte auf ihrer Stirn, keine Spur von Traurigkeit; die menschliche Natur immer aufgefaßt von ihrer edelen Seite, keine Rücksicht auf den Schmerz. Die Leidenden verlangen aber daß ihre Götter mit ihnen leiden. Deshalb hat (so lange es Leiden in der Welt giebt) das Christenthum einen Grund des Daseyns, und hier liegt das Geheimniß des göttlichen Paradoxons; glücklich sind, die da weinen. (69.)"

Die zweite Abhandlung bespricht die Geschichte und die Eigenthümlichkeiten des Volkes Israel. Als Hauptberuf, als Mission desselben, wird hervorgehoben die Erhaltung der Lehre von dem einigen Gotte, vom Monotheismus. Es wird nachgewiesen wie die Vorzüge und Mängel der Juden hiemit in der engsten Verbindung stehen. Folgende Stellen dienen zur näheren Erläuterung.

„Arabien war stets das Bollwerk des Monotheismus. Die Natur spielt keine Rolle in den semitischen Religionen und es giebt keine Mannigfaltigkeit im Monotheismus. (67.) — Den indisch-europäischen Völkern gehören fast alle großen (kriegerischen, politischen, wissenschaftlichen) Bewegungen in der Weltgeschichte; den semitischen Völkern hingegen, die religiösen Bewegungen. — Die Unduldsamkeit der letzteren, ist nothwendige Folge ihres Monotheismus. Dieser ist jedoch der Grundstein der Einheit und des Fortschritts in der Menschheit. Hinsichtlich aller anderen weltlichen Bestrebungen, sind die Semiten nicht über die Mittelmäßigkeit hinaus gekommen: sie haben nie die Bildung, die Civilisation, in dem Sinne begriffen, den wir diesem Worte beilegen. (85—88.) — David ist das volle Bild aller guten und bösen Eigenschaften eines Semiten. Religion und Moral stehen hier nur in einem sehr losen Verbande. (97.)“

„Das Prophetenthum ist oft nicht bloß den Königen feindlich, sondern auch dem Priesterthume. Der Prophet hat seine Sendung lediglich von Gott. Er hat eine, bei keinem anderen Volke ähnlich vorkommende Macht, eine Art von begeistertem, inspirirten Tribunate, geweiht der Erhaltung alter Ideen und alter Rechte. Ihre Politik erscheint eng und dem Fortschritte zuwider; aber es ist die wahre Politik Israels. Die Erhaltung des Monotheismus fordert weder Ausdehnung, noch Mannigfaltigkeit des Geistes, wohl aber eine unbeugsame Beharrlichkeit. (104—106.) Dennoch verdienen die biblischen Schriften, in ihrer Art auch den Beinamen des classischen. Unter allen morgenländischen Völkern hat Israel allein das Vorrecht gehabt, für die ganze Welt zu schreiben. Die Litteraturen des Orients können, im Allgemeinen, nur von Gelehrten gelesen und gewürdigt werden; die Bibel hingegen ist das allgemeine Lesebuch für Millionen. — Dennoch hatten die Deutschen Recht, als sie zuerst die Geschichte des jüdischen Volks wie jede andere behandelten; nicht nach vorausgesetzten theologischen Ansichten, sondern nach den Grundsätzen der Kritik und Grammatik. (75, 76.)“

Die nächstfolgende Abhandlung: „über die kritischen Ge-

schichtschreiber Jesu", gäbe eine anziehende Veranlassung zu prüfen, ob und in wiefern Renan seine früheren Ansichten beibehalten, geändert, berichtigt, oder (wie Einige vielleicht glauben) verschlechtert habe. Wir können jedoch hierauf nicht eingehen. Es genügt einiges Charakteristische auszuheben.

„Erforscht man den Gang der neuern Kritik seit Herstellung der Wissenschaften, so ergiebt sich ein steter, regelmäßiger Fortschritt, wodurch der Aberglaube unvollständiger Wissenschaft, durch wahrere Bilder der Vergangenheit widerlegt ward. Der falsche, oder verfälschte Aristoteles der Araber und des Mittelalters, machte dem ächten Aristoteles der Hellenisten Platz. Platon, von den Florentinern wie das Evangelinm gepredigt, mußte sich mit dem Range eines Philosophen begnügen u. s. w. Den menschlichen Geist auf dieser Bahn anhalten wollen, ist unmöglich. (135, 137.)"

Renan kennt die Schriften der deutschen Kritiker und Historiker sehr genau und läßt ihnen eine achtungsvolle Würdigung zu Theil werden (148), bemerkt jedoch im Allgemeinen: „Auf dem Wege der Spekulation halten die Deutschen nie inne; sie überschreiten bei Anwendung ihrer Theorien, fast immer das richtige Maaß. (153.) Irrthümer, in welche große Kritiker (wie Strauß und Wolf) vielleicht verfallen sind, kann man für fruchtbar halten und für förderlich zur Entdeckung der Wahrheit. (154.) Indessen hebt Strauß den Begriff der Mythen zu sehr, und die Persönlichkeit Christi zu wenig hervor. (164, 165.) — Wenn man leichten und oberflächlichen Personen erlaubte, sich die Erbschaft eines großen Geistes anzueignen, so wäre dies eine Begünstigung der Mittelmäßigkeit. Und doch läßt sich Deutschland oft diesen Fehler zu Schulden kommen. Nach dem Erscheinen eines großen Werkes der Philosophie, oder Wissenschaft, bricht jedesmal ein Schwarm von Kritikern hervor, welche behaupten dasselbe zu übertreffen, während sie oft nur widersprechen und verfälschen. (182.)"

„Eine Geschichte der Philosophie wo Plato einen Band füllt, müßte Christus zwei Bände weihen, und doch wird dieser oft

gar nicht erwähnt. (196.) — Streit zwischen Personen, die an das Uebernatürliche glauben, und die nicht daran glauben, bleibt unfruchtbar. Nicht aus einzelnen Schlußfolgen (Raisonnements), sondern aus der neuern Gesammtentwickelung aller Wissenschaften geht das unermeßliche Resultat hervor: es giebt nichts Uebernatürliches. (206.) — Wenn die Geschichte verpflichtet ist die Größe der Persönlichkeiten abzumessen nach den erleuchtenden und wohlthätigen Spuren, die sie in der Welt zurücklassen, so kann man nichts Uebertriebenes in dem unvergleichlichen Glanze finden, womit das christliche Bewußtsein des menschlichen Geschlechts, die Stirn Christi umgeben hat. (213.)"

In einem Aufsatze über Muhamed macht Renan (unter Benutzung neuer Forschungen) mit Recht darauf aufmerksam, welche Masse von Unsinn und Verläumdung von jeher über den Propheten und seine Lehre ausgesprochen wurden, und wie auch die Perser wesentlich dazu beitrugen das einfachere Arabische unwahr auszuschmücken und zu entstellen. „Muhamed (sagt Renan) wollte kein Thaumaturg seyn, sondern nur ein Prophet, aber ohne Wunder, sterblich, der Sünde unterworfen, der Gnade Gottes bedürftig, — wie jeder Andere. (231.) Er war sanft, gefühlvoll, treu, frei von Haß, aufrichtig in seinen Zuneigungen und im Allgemeinen zum Wohlwollen geneigt. Er behielt die einfachen arabischen Sitten bei, keine Spur von Majestät. (248.)"

Wie man aber (sein ganzes Leben berücksichtigend) behaupten kann: „er sey in der Regel gewesen schwach, unentschlossen, seiner selbst nicht sicher (249)", — bleibt doch schwer zu begreifen. Richtiger ist es wohl, daß bei ihm Moral und Politik mehrere Male in Zwiespalt geriethen (252), und neben den unbedingten Anhängern des Propheten, es lange Zeit hindurch nicht an Zweiflern, Spöttern und Sektirern in der muhamedanischen Welt fehlte (265). Renan sagt: „Der Islam ist ein Ergebniß niederer, mittelmäßiger, bloß menschlicher Betrachtungsweise; deshalb hat er auch nur mittlere Zustände der menschlichen Natur erobern können. (295.)" — Während Renan alle damaligen auf Muhamed einwirkenden Zustände und Verhältnisse lehrreich

entwickelt, schweigt er über die damalige Ausartung des Christenthums. Mit Recht hebt der (von ihm etwas gering behandelte [222]) W. Irving hervor, daß die leidenschaftlichen, unverständigen Streitigkeiten der Christen, den Muhamedanern Siege bereiteten.

In einem Aufsatze über das Leben der Heiligen macht Renan mit Recht aufmerksam auf ihr muthiges Handeln und ihr demüthiges Leiden; doch würde ein Protestant die Kehrseite mehr gezeigt haben und schwerlich Renan beistimmen, wenn er sagt: „Es scheint mir, für einen wahren Philosophen müßte ein Zellengefängniß mit den 55 Folianten der Bollandisten ein wahres Paradies sein. (305.)" — In diesen Heiligenleben, oder Legenden findet sich neben wahrhaft Erbaulichem und Tiefsinnigem, auch so viel Unwahres, Abgeschmacktes, Unsinniges, daß eine andere, zugleich kritische und christliche Bearbeitung wünschenswerth bleibt. Eine Heiligengeschichte mit 25,000 Legenden (306), ist vergleichlich einer Litteraturgeschichte mit 25,000 angeblich vortrefflichen Schriftstellern. Die Heiligen vom ersten Januar bis 14. Oktober füllen 53 Folianten, die neuern Fortsetzer haben für die sechs folgenden Tage über 2400 Folioseiten gebraucht. (302.) Berechnen wir welche ausreichende Beschäftigung „der wahre Philosoph (nach Beendigung des Werks) in dem Paradiese des Zellengefängnisses", finden würde. Sechs Tage erfordern 2400 Seiten, 360 Tage (rund) also 144,000 Seiten. Jede Folioseite hat mindestens 50 Zeilen oder, bei gespaltenen Columnen von der Breite einer Oktavseite 100 Zeilen; das Ganze, in runder Summe etwa vierzehn Millionen Zeilen. Oder etwa 800 mal die Ausdehnung von Tasso's befreitem Jerusalem.

In einem Aufsatze über das Werk: von der Nachahmung Christi, macht Renan wahrscheinlich, es sey in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts von einem italienischen Benediktiner Johann Gersen, Abt von Vercelli, geschrieben. Bei Widerlegung der Ansicht, es rühre her von Gerson (dem Kanzler der Universität Paris) bemerkt Renan: „Wir finden in dem Buche nichts Französisches. Frankreich ist nie überzeugt gewesen daß Alles

in der Welt eitel sey; sein wesentlicher Charakter war nie poetisch, oder mystisch. Der französische Geist bleibt vollkommen in Harmonie mit den Verhältnissen unseres Planeten und geht nicht über dieselben hinaus. (330.)“ — Bei aller Verehrung stiller, gemüthlicher, heiligender Frömmigkeit, wird doch jetzt schwerlich jemand behaupten: die Weltbetrachtung eines Mönches (vom Kloster aus), reiche hin die Verhältnisse der Gegenwart zu beurtheilen, zu regeln, oder gar zu beherrschen.

Eine Abhandlung Renan's über Calvin zeigt dessen Licht- und Schattenseiten: Kraft des Willens und Charakters, Unduldsamkeit und Härte. Die Mängel werden zum Theil bezeichnet als Folgen des Benehmens seiner Gegner und der Zeitverhältnisse überhaupt: — gewiß mit Recht; aber die größten Männer stehen höher als ihre Gegner und ihre Zeit. Lassen wir Renan selbst reden, er sagt: „Calvin war ein schrankenloser Charakter, geformt aus einem Stück; eine unbeugsame Seele, welche niemals Zweifel und Unschlüssigkeit kannte. Ein solcher Mann, leidenschaftlich und unbedingt in seinen Meinungen, stellt seine Sache kühn als die Gottes dar. Die Welt gehört ihm, und zwar von Rechtes wegen, denn nur durch so feste Geister schreitet die Welt fort: — aber die Freuden des Denkens sind ihm versagt, er sieht die Wahrheit nie in ihrer reinen Gestalt, er täuscht sich selbst ohne die Wahrheit erreicht zu haben. Calvin besitzt alle Härte der Leidenschaft, ohne ihre Begeisterung; das ganze Leben erscheint ihm nur wie eine Buße. (339—341.) Er bildete Genf zu einer Art theokratischer Republik, wo die Geistlichen herrschten und die Inquisition sich über das ganze Leben erstreckte. (347.)“

Von Calvin's finsterer Härte, und seiner Verurtheilung Servet's, sprechen die schweizerischen Geschichtschreiber mit gerechtem Zorne; seine hochgerühmte und verdammte Dogmatik zu prüfen, ist hier nicht der Ort.

In einer Abhandlung über Channing, den nordamerikanischen Reformator (geb. 1780), sagt Renan: „Die Engländer und ihre Stammverwandten, brachten zu ihrer Entwickelung des

Christenthums weder die Macht großer geistiger Fähigkeiten, noch hoher Poesie, noch Freiheit der Kritik, noch die umfassende, scharfsinnige Wissenschaft, welche, in unserer Zeit, allein von den Deutschen auf die Religion angewandt ward. Hingegen ist ihnen eigen eine große Geradheit des Verstandes, eine bewundernswerthe Einfachheit des Herzens, ein ausgezeichnetes Gefühl für Sittlichkeit. Mit diesem Gegebenen suchte diese ernste und starke Rasse, den Christus. (359.) Channing trachtet nach einer Religion ohne Mysterien, einem Rationalismus ohne Kritik, und geistiger Bildung ohne hohe Poesie. (360.) Er ist unzufrieden mit den kirchlichen Einrichtungen, verabscheut die entsetzliche Theologie Calvin's, und nennt ein festes, unwandelbares Glaubensbekenntniß eine Mauer im Gefängniß, in welches man die Seele einsperrt. (365.) — Hat der Zeitgeist Recht eine Religion zu verlangen, welche, ohne das Uebernatürliche auszuschließen, es so viel als möglich verringert, so ist die Religion Channing's die vollkommenste und reinste, die je erschien. (377.)" (Bewegt sich Renan's Leben Jesu, nicht in einer verwandten Bahn.)

Renan fährt fort: „ich gestehe daß ich lieber die Autorität der Kirche, als der Bibel annähme. Jene ist menschlicher, lebendiger, verständigt sich besser mit den Bedürfnissen jedes Zeitraums. Es ist (ich wage es zu sagen) leichter daß die Kirche Vernunft höre und annehme, als ein Buch, das seit 1800 Jahren geschlossen ist. (380.) — Das Christenthum ist niemals im Anfange so vollkommen, noch später so ausgeartet gewesen, wie die Protestanten voraussetzen. (387.) Das Bedürfniß an etwas Außerordentliches zu glauben, ist dem Menschen angebohren; eine zu einfache Religion wird ihm niemals genügen. (388.) Sonst wäre der muhamedanische Monotheismus die beste aller Religionen. (382.)"

„Der Beruf, die Mission Channing's, ist offenbar ganz moralisch. Seine Theologie ist (wie jeder Versuch eine unlösbare Aufgabe zu lösen), leicht angreifbar; seine Sittenlehre hingegen, kann man durchaus loben. (389.) — Frankreich (man

muß es mit Bedauern sagen) ist das rechtgläubigste Land, denn es ist am Gleichgültigsten gegen Religion. Neuern in der Theologie, heißt an sie glauben. Frankreich hat zuviel Geist (esprit) sum jemals ein theologisches Land zu seyn. In der Religion, wie in allen Dingen, will Frankreich das Allgemeine (l'universel) und kümmert sich wenig um zarte Unterschiede. Es liebt nicht die kleinen Sekten, die Religionen der Kapellen und Coterien, welche den englischen Volksstämmen so gefallen, eben ihrer tiefen Frömmigkeit halber. Religiöse Streitigkeiten erscheinen in Frankreich geschmacklos; man begreift nicht wie man über so Geringes, so streiten könne. Nach allen Versuchen seine Gleichgültigkeit los zu werden, verfällt Frankreich immer wieder plump in den Katholicismus, oder den Unglauben. (397, 398.)" — Auf das, was Renan über Katholicismus und Protestantismus, Verbot des Bibellesens u. s. w. sagt, können wir an dieser Stelle nicht eingehen.

Ein Aufsatz Renan's ist gerichtet gegen Feuerbach und die junghegelsche Schule. Er sagt bei dieser Gelegenheit: „Verführt durch den übelen Ton, der auf deutschen Universitäten herrscht, und den ich Pedantismus der Kühnheit nennen möchte, legen sich manche ehrliche, rechtliche Leute (ohne ihn zu verdienen) den Ruhm des Atheismus bei. Wenn ein Deutscher sich rühmt gott — los zu seyn, muß man niemals seinem Worte glauben. Der Deutsche ist unfähig irreligiös zu sein; die Religion, das heißt die Begeisterung für eine ideale Welt, bleibt die Grundlage seiner Natur. Will er Atheist seyn, so ist er es mit Devotion und einer Art von Salbung. Sollten aber alle eure geistigen Fähigkeiten, gleichzeitig schwingend, niemals den großen, einzigen Ton haben erschallen lassen, den wir Gott nennen, so habe ich euch nichts mehr zu sagen: euch mangelt das wesentliche und charakteristische Element unserer Natur. (417.)"

Ein anderes, sehr gelehrtes und scharfsinniges Werk Renan's ist seine: Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, ouvrage couronné par l'institut, troisième édition, revue et augmentée. Dazu gehören noch: Nouvelles

considérations sur le caractère général des peuples sémitiques, et en particulier sur leur tendance au Monothéisme. Die Untersuchung und Darstellung ist sehr umfassend und richtet sich auf Land, Volk, die einzelnen Stämme, ihre Geschichte, Sitten, Gebräuche, Sprache, Litteratur, Religion und Kunst. Das Ganze wird noch lehrreicher durch eine sorgfältige Vergleichung mit den indoeuropäischen Volksstämmen, sowie durch einen Hinblick auf das, wiederum so verschiedene Chinesische. Eine nähere, sachverständige Prüfung des Werkes findet anderwärts statt; hier genügt es einige Urtheile des, mit den deutschen Forschungen sehr genau bekannten Verfassers anzuführen. Er sagt:

„Ich denke (wie Herr Ewald) daß es jetzt mehr an der Zeit ist die vergleichende Sprachkunde zurückzuhalten, als zu neuer Kühnheit aufzuregen. Die bewundernswürdigen Ergebnisse, erhalten durch die Bopp, Schlegel, Humboldt, Burnouf haben in Deutschland bei manchen jungen Leuten eine Art von Trunkenheit hervorgebracht. Durch den Unterricht auf Universitäten allzurasch mit den höchsten Theorien bekannt geworden, glauben sie bei dem ersten Eintritt in die Wissenschaft durch neue Behauptungen den großen Meistern gleich zu kommen, ohne zu bedenken daß deren Entdeckungen die Frucht langer Forschungen waren. Durch Blättern in einigen Wörterbüchern giebt man sich (mit geringen Unkosten) den Schein vergleichender Sprachforschung. Und in der That ist es bequemer mit einigen kühnen Zusammenstellungen und Behauptungen zu beginnen (welche kein umfassendes Wissen erfordern), als sich der, Geduld erfordernden Bearbeitung der Texte hinzugeben. Eine ängstliche Philologie mag unvollständig sein; dies ist jedoch besser, als wenn sie chimärisch ist. (XIII, XIV.)“

„Ein großes Uebel der philologischen Wissenschaften in Deutschland ist das Fieber des Neuerns, dergestalt, daß wenn ein Zweig der Forschung, durch die Anstrengungen eindringender Geister fast zur Vollkommenheit gebracht ist; Tages darauf scheinbar Alles wiederum niedergerissen wird von anmaßlichen An-

fängern, welche sich durch einen ersten Versuch, den Schöpfern und Meistern der Schule gleich stellen möchten. (448.)"

„Die Masse unserer Erfahrungserkenntniß (z. B. über sämmtliche Sprachen) ist noch so gering, daß gewisse unbedingte, philosophische Lehren, welche etliche Schulen (z. B. Hegel), über die Entwickelung des menschlichen Geschlechts aufstellten, zu beseitigen sind. Denn wäre die indoeuropäische Rasse nicht in der Welt erschienen, so wäre der höchste Grad menschlicher Entwickelung etwas dem Arabischen, oder Jüdischen Aehnliches geblieben. Philosophie, tiefes Denken, erhabene Kunst, politisches Leben hätten kaum eine Stelle gefunden. Wiederum, wenn neben der indoeuropäischen Rasse, die semitische gefehlt hätte, so würden Aegypten und China an der Spitze der Menschheit geblieben seyn. Dann hätte es sehr gemangelt an sittlichem Sinn, gereinigter Religion, Poesie, und dem Instinkt für das Unendliche. — Die, auf diesem Boden sich hervordrängenden Fragen, kann nur die Geschichte (aufgeklärt durch eine gesunde Philosophie) beantworten (oder doch prüfen); die Spekulation a priori ist dazu nicht tauglich, und hat die Philologie Werth, so entsteht er dadurch daß sie der Geschichte die ächtesten und sichersten Materialien liefert. (504.)"

Ich gehe jetzt über zu den neueren Geschichtschreibern, und beginne mit denen, welche die französische Geschichte behandeln.

Flassan. (1760—1845.)

Die Geschichte hat soviel Richtungen und Zweige, daß es ganz unmöglich ist, alle in einem Werke zu berücksichtigen und zu behandeln. Ja selbst nahe Verwandtes muß getrennt werden, um eine genauere und vollständigere Uebersicht und Kenntniß zu erlangen. Daher war es ein glücklicher Gedanke Flassan's zu schreiben eine Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française, ou de la Politique française (6 Bände,

zweite Auflage). Denn dieser so wichtige Gegenstand war zeither, wo nicht ganz vernachlässigt, doch nur nebenbei und zusammenhanglos behandelt worden. Während die Kriegsgeschichte fast immer mit größter Breite erzählt wird, ist von dem diplomatischen Kriege während des Friedens, und von dem diplomatischen Bestreben diesen herzustellen meist nur beiläufig die Rede, und während man Kriegeshelden lobpreiset, bleiben die meisten Diplomaten unbekannt, und es giebt unter ihnen doch glückliche wie unglückliche, geschickte wie ungeschickte Feldherrn. Einräumen muß man jedoch von vorn herein, daß es in der Diplomatik eine Unzahl von Verhandlungen, Verträgen, Kriegserklärungen, Friedensschlüssen, Gesandtschaftsberichten u. s. w. giebt, welche mehr Ansprüche machen als sie verdienen, erfolglos und ohne denkwürdige Bedeutung sind. Aber ganz dasselbe gilt von den eigentlichen Kriegsbegebenheiten, Gefechten, Schlachten, Belagerungen u. s. w. Es ist eine Hauptaufgabe jedes Geschichtschreibers nur das wahrhaft Denkwürdige auszuheben und das Unwichtige zur Seite zu werfen. Läugnen läßt sich nicht daß die Diplomatie hinsichtlich ihrer Sittlichkeit im schlechtesten Rufe steht: sollten sich aber gegen sie wirklich mehr gerechte Einwürfe erheben, als gegen die Gerechtigkeit der Kriege? Auch der Feldherr muß bisweilen täuschen, spioniren: dies erfüllt aber nicht den ganzen Umfang seines Berufs. Es giebt eine verdammliche Kriegführung, so gut (oder so übel) wie eine verdammliche Diplomatie. Allerdings hat Theorie und Praxis hier nur zu oft falschen Grundsätzen so gehuldigt, als bestehe die höchste Weisheit eines Diplomaten darin, geschickt und unertappt zu lügen und zu betrügen. Hat (so wird man veranlaßt zu fragen) die französische Diplomatie ihren Geschichtschreiber nicht auch in diese Bahnen gelenkt und ist sein Werk mehr als eine unwahre Parteischrift? Lassen wir ihn zunächst selbst reden.

„Die Geschichte der Diplomatie verlangt eine andere Sprache, eine andere Rhetorik, als die Kriegsgeschichte. Erlaubt sich dort der Geschichtschreiber Beredsamkeit, so sey sie die der Vernunft und Wahrheit; aber niemals die der Kunst

und Leidenschaft, wo sich eine unpassende Energie mit Redensarten und pomphaften Worten überdeckt. (I, XV.) — Der Styl der Politik ist anders als der Styl der Kriegsgeschichte, anders als der, Gegensätze zusammenkünstelnde Styl, des schönen Geistes. Man soll nicht seine Muster überbieten wollen, nicht da nach Worten und Einfällen umhersuchen, wo das Vernünftige eine einfache Sprechweise verlangt. Man sey sparsam mit dem Schmucke, und meist ist es am Besten ihn ganz zu vermeiden. (XVIII—XX.) — Der gesetzliche, löbliche Zweck der Diplomatie ist, für die Sicherheit und Harmonie der Staaten zu sorgen, durch rasche Erklärungen und freundschaftliche Verwendungen, den Kriegen vorzubeugen, oder sie bald zu beendigen, Handelsverhältnisse (durch Bewilligung gegenseitiger Vortheile) zu erleichtern, und durch freisinnige Maßregeln Alle zu vereinigen wie zu einer Gesellschaft von Freunden und Brüdern. Jede Diplomatie die aus Grundsatz und ohne Nothwendigkeit gebieterisch ist und auf Trennung ausgeht, ist macchiavelistisch und tadelnswerth. Sie soll auch vermeiden zu thätig und unruhig zu seyn, oder ohne nützlichen und gerechten Zweck, Unterhandlungen zu beginnen, woraus leicht Unannehmlichkeiten hervorgehen. (13.) — Es ist unrecht, wenn der Diplomat überall Geist (esprit) zeigen will, und vergißt daß bei vielen Dingen, Einfachheit das höchste Verdienst ist. Er soll besitzen Gesetzlichkeit, Rechtlichkeit, Seelengröße, Uneigennützigkeit und Hoheit der Gedanken, welches Alles zu edeln und nützlichen Unternehmungen führt. (17). — Oberflächlichen Leuten scheint die diplomatische Laufbahn nur eine lachende Bahn der Ehren zu seyn, während sie (ernsthaft betreteten), ein, durch entgegengesetzte Ströme aufgeregtes Meer ist, wo die mannigfachsten Kenntnisse und die glücklichsten Eigenschaften kaum gegen Schiffbrüche schützen. Einige Personen angestellt in müßigen Residenzen, oder bei kleinen, zitternden Höfen, können einen leichten Erfolg haben; denn Alles beschränkt sich auf äußere Repräsentation und unbedeutende Mittheilungen. Werden aber dieselben Personen an mächtige, und geschickte Höfe gesandt, so wird es sich bald ergeben ob es

hinreicht Feste zu veranstalten und anmaßend aufzutreten. Ebenso betrügt der Glaube, man könne sich durch die Praxis bilden. Der Legationssekretair, der Gesandte und selbst der Minister, sind nur mit der Gegenwart beschäftigt. Sie haben keine Zeit zu studiren, zu ergründen, oder viel nachzudenken. Der Strom reißt sie fort, und nach zehnjähriger Praxis sind sie kaum unterrichteter als anfangs. Allerdings ist Erfahrung die Folge der Praxis; aber um nutzbar zu werden, muß sie sich auf die Wissenschaft stützen. (23, 24, 25.) — Wie der Krieg, hat auch die Diplomatie ihre Helden, und oft ist die hier erforderliche Festigkeit, überlegen der leidenschaftlichen Tapferkeit im Gefechte. (43.) — Möchte mein Werk dienen zum diplomatischen Unterricht, zur Befestigung ächter Grundsätze, zu Verehrung der Rechtlichkeit, und vor Allem zur Ruhe der Völker: — denn der Zweck der gesunden Diplomatie ist der Friede. (48.)"

Diese Ansichten und Grundsätze sind ohne Zweifel wahr, edel, heilbringend; hat sie denn aber Flassan (dies ist die nächste Frage) bei Darstellung und Beurtheilung der französischen Diplomatie befolgt, ist er nicht (wie so Viele) durch falschen Patriotismus verlockt und parteiisch geworden? — Er hat jene Grundsätze befolgt, er blieb (man kann sagen über Erwartung) unparteiisch. Hiefür könnte ich sehr viele Beispiele anführen; ein Paar genügen zum Beweise. Flassan sagt: „Ludwig dem eilften fehlte Geistesgröße; in schwierigen Lagen war er kriechend und bewilligte Alles seinen Feinden; war die Gefahr vorüber, so dachte er nicht daran seinen Verpflichtungen nachzukommen. (I, 246.) — Karls VIII. Zug nach Italien war die Windbeutelei eines jungen, durch leichte Eroberung verblendeten Menschen. (275.) — Der Bund von Cambray war ungerecht in seinen Beweggründen. (290.) —"

„Beurtheilt man Franz I. nach den Grundsätzen der Ehre und des öffentlichen Glaubens, so verletzt er dieselben durch den Bruch des Vertrages von Madrit. (339.) — Die Protestation des Dauphin gegen den Frieden von Crespi, war aus vielen Gründen nichtig. (II, 14.) — Franz I. besaß Lebhaftigkeit und

Annehmlichkeit des Geistes und ritterliche Tapferkeit; aber hingegeben den Günstlingen und Weibern, rasch und unüberlegt in seinen Beschlüssen, ohne Vorsicht und von zu großem Selbstvertrauen. Sein Ruhm beruht darauf daß er der Gegner, der Nebenbuhler Karls V. war, eines Fürsten ihm gleich an Muth, und überlegen an Genie und Benehmen. (19.)"

In einer Geschichte der Diplomatie müssen die Berichte der Gesandten nothwendig eine große Rolle spielen, sind aber als geschichtliche Quellen nur mit Vorsicht zu gebrauchen. Denn jene sind 1) (insbesondere bei häufigem Wechsel der Personen), selten über Land und Leute genügend unterrichtet; auch werden ihnen (selbst vorsätzlich) falsche Nachrichten zugetragen. — 2) Nehmen ihre Berichte eine günstige, oder ungünstige Farbe an, je nachdem die Höfe in freundlichem, oder unfreundlichem Vernehmen stehen. — 3) Richtet sich der Inhalt oft nach der, ihnen wohlbekannten Richtung und Neigung ihres Herrn. So erzählt z. B. ein Gesandter fast unglaublichen Skandal über den russischen Hof. Nach dem Regierungsantritt eines neuen Königs, welcher an derlei Dingen keinen Geschmack fand, ist plötzlich davon gar nicht mehr die Rede. — 4) Von der größten Wichtigkeit ist endlich die Persönlichkeit des Gesandten, wie ich (nach dem Lesen unzähliger Depeschen) mit der größten Bestimmtheit behaupten kann. Ist der Gesandte ein ausgezeichneter Mann, so sind seine Berichte anziehend, bedeutend und lehrreich; folgt ihm ein minder begabter Diplomat, so werden die Berichte plötzlich leer und langweilig, ohne daß sich die vorliegenden Verhältnisse geändert hätten. — Ohne gesandtschaftliche Berichte wäre indeß manche geschichtliche Wahrheit nicht gebührend an den Tag gekommen, z. B. das höchst unwürdige Benehmen König Karls II. gegen Ludwig XIV., und die schmachvolle Bestechlichkeit selbst der sogenannten Freunde der Freiheit. — Ich theile jetzt noch ein Paar kurze Stellen mit, zum Beweise wie Flassan ausgezeichnete Personen charakterisirt.

„Die Königin Anna (Mutter Ludwigs XIV.) hatte Verstand und entdeckte schnell genug, welche Meinung die richtige

sey; bei dem Leichtsinn ihres Charakters hatte sie aber nicht Festigkeit genug dieselbe näher zu entwickeln und zu vertheidigen. Geneigt zur Faulheit, liebte sie daß ihr Alles völlig vorbereitet vorgelegt werde und sie nur beizustimmen brauchte. So gesinnt mußte es ihr gefallen daß jemand sie beherrsche, und Mazarin beherrschte sie. (III, 87.)"

„Richelieu ist ein Minister, den man in zwei Hälften theilen muß. Die eine verdient Bewunderung wegen seiner Talente und der Kraft seines Geistes; die andere verdient Mißachtung wegen seiner Grundsätze und seiner Begier nach Macht und Besitz. Seine Seele war eingetaucht in die Kraft, die Energie der Bürgerkriege, welche seine Wiege umgaben. Durchdrungen von den Grundsätzen des Despotismus (sowohl in Folge des Nachdenken, als der Vorliebe) suchte er vor Allem ein Uebergewicht über den König zu gewinnen, und durch ihn den Hof, ja Europa zu beherrschen. Unbeschränkte Gewalt, Berühmtheit, und Rache, entschädigten ihn für die Ränke, denen er ausgesetzt war. Er bediente sich der Diplomatie um die Anstrengungen der Fremden zu durchkreuzen und zu zertheilen; er machte aus ihr oft eine Kunst der Intrige und des Beunruhigens. Er führte ein in das französische Kabinet, künstliche Umwege und einen Macchiavelismus, entgegen der Geradheit Heinrichs IV. und seiner Minister. Richelieu's Verwaltung war eigentlich ein immerwährender Krieg. Begünstigung von Aufständen in der Fremde, war eine Haupttriebfeder seiner Politik. (III, 80.)" — „Unter dem Vorwande das allgemeine Gleichgewicht zu erhalten, suchte er Frankreich zu vergrößern, und innere gegen ihn gerichtete Unruhen, lenkten oft seine auswärtige Politik. Er umfaßte Alles, und hoffte solange die Feuersbrunst dauere, werde man ihn nicht entlassen. (244.)"

„Mazarin, in ähnlicher Stellung wie Richelieu, beharrte auf dessen Wege. Beide bedienten sich viel, geheimer Agenten: ein zweideutiges Mittel: denn was edel und gerecht ist, kann man (mit sehr wenigen Ausnahmen) in gewöhnlicher Weise be-

handeln. Jene geheimen Agenten wirkten in mehrern Ländern für Unruhen und Aufstände. (III, 244.)"

Ueber Ludwig XIV. und seine Politik wird an verschiedenen Stellen streng, aber gerecht geurtheilt. So sagt Flassan: „Der Friede von Achen (1668) ist merkwürdig, als der erste Akt jener willkürlichen Politik des Königs, daß nämlich der Erfolg hinreiche den grundlosesten Ansprüchen, Gültigkeit zu geben. Ludwigs Minister sind schuldig daß sie nicht das Unrecht und die Gefahr eines solchen Systems hervorhoben, das, trotz alles Gelingens, doch keine Achtung verdient. (III, 355). — Ludwig XIV. sprach verständig, oft angemessen und würdig; selten mit Tiefe. Er war mehr ein Liebhaber des Krieges, als ein Feldherr, mehr ruhmsüchtig als ein Kenner wahren Ruhmes. Seine lebhaften Leidenschaften richteten sich auf Weiber, Feste, Aeußerlichkeiten, kostbare Bauwerke, und vor allen auf Eroberungen die er für ein königliches Vergnügen hielt. (IV, 399.) — Seit dem Frieden von Nimwegen herrschte eine unruhige und habsüchtige Politik, ein inquisitorisches Benehmen gegen die Calvinisten und selbst gegen strenge Katholiken. Sein übermäßiges Vertrauen auf eine Frau, blinde Zärtlichkeit für uneheliche Kinder, deren Vermischung mit legitimen Prinzen u. A. schadeten seinem hohen Ruhme. Man entschuldigte dies Alles mit dem Alter: aber große Männer altern nicht dergestalt, und wenn den Greisen Energie fehlen mag, so soll doch Anstand, Schicklichkeit und Sittlichkeit bleiben. (401.)"

Das Mitgetheilte wird hoffentlich genügen um Flassan's Verdienste ins rechte Licht zu stellen.

Augustin Thierry.

Sehr unterrichtete Männer hatten über die ältere Geschichte Frankreichs bereits lehrreiche Forschungen angestellt; die eigentlichen Geschichtschreiber aber unterlassen die gewonnenen Ergebnisse zu benutzen, oder auf die Urquellen zurückzugehen. Es

mußte also Aufsehn erregen als Augustin Thierry in seinen Lettres sur l'Histoire de France mit Gelehrsamkeit und Scharfsinn erwies, wie viel ganz Unwahres, oder doch Irriges seit langer Zeit behauptet, erzählt und zuversichtlich immer wiederholt werde. So z. B. über das Verhältniß der Franken zu den übrigen Volksstämmen, Entstehung und Bedeutung des Königthums, und vor Allem über die Herkunft und Ausbildung städtischer Freiheiten und Verfassungen. Es fehlt an Raum hier das Nähere mitzutheilen. Nachstehende Aeußerungen Thierry's verdienen jedoch (obwohl vereinzelt) hervorgehoben zu werden.

„Ich glaube daß bei geschichtlichen Gegenständen, die Methode des Erzählens die beste, und es nicht ohne Gefahr für die Wahrheit ist, Spitzfindigkeiten logischer Erörterungen damit zu vermischen. Deshalb habe ich das Verhandeln, das Dissertiren, um des Erzählens willen verlassen, mich selbst zur Seite gestellt und die Thatsachen reden lassen. (XI.) — In Zeiten politischer Leidenschaften (wo es schwer ist, bei einiger Thätigkeit des Geistes, sich der allgemeinen Aufregung zu entziehen) glaube ich in dem ernsten Studium der Geschichte, ein Mittel der Beruhigung gefunden zu haben. (X.) Die geschichtliche Erziehung, vereinzelt und ohne Führer ist schwer: denn was in so vielen Büchern gedruckt ist, was so viele Professoren lehren, so viele Schüler wiederholen, erhält die Kraft eines Gesetzes und obsiegt selbst über die Thatsachen. Gern aber möchte ich, durch ein wenig Wahrheit, die Albernheiten (niaiseries) der Kollegien und die Vorurtheile der Welt verdrängen. Diesen (aus Mangel an ernsten Studien entspringenden) Vorurtheilen, stelle ich entgegen die Texte der Urquellen und die Erfahrungen des politischen Lebens, welche eine Frucht der an großen Begebenheiten so reichen Zeit sind. (IX.) Ich glaube indessen unser Patriotismus würde sehr an Reinheit und Festigkeit gewinnen, wenn sich die Kenntniß der Geschichte (insbesondere der französischen) allgemeiner unter uns verbreitete und gewissermaßen populair würde. Wenn wir unsere Blicke richten auf diese lange, seit so vielen Jahrhunderten eröffnete Bahn (wo wir unseren Vätern folgen

und unseren Kindern vorangehen), so werden wir uns losmachen von den Streitigkeiten des Augenblicks, den Sorgen des Ehrgeizes und Parteigeistes, den kleinen Befürchtungen und kleinen Hoffnungen. Wir würden mehr Sicherheit, mehr Vertrauen zur Zukunft haben, wenn wir wüßten daß selbst in den schwersten Zeiten, es der Gerechtigkeit und Freiheit nie an Vertheidigern gefehlt hat. Der Geist der Unabhängigkeit ist unserer Geschichte so sehr eingeprägt, als der Geschichte irgendeines anderen, alten oder neuen Volkes. Unsere Vorfahren haben sie begriffen, haben sie gewollt gleichwie wir, und wenn sie dieselbe nicht voll und ganz überlieferten, so war dies der Fehler menschlicher Schicksale, nicht ihr eigener; denn sie haben mehr Hindernisse überwunden, als wir jemals begegnen werden. (3.)"

„Der Mangel einer volksthümlichen Geschichte Frankreichs, hat vielleicht beigetragen, die Ungewißheit der Meinungen und die Aufregung der Geister zu verlängern. Ungenaue Sammlungen, (Compilationen), ohne Wahrheit und Farbe, beehren wir (beim Mangel des Besseren) mit dem Titel: Geschichte Frankreichs. In diesen unbestimmt und weitläufig prächtigen Erzählungen, nehmen wenige, bevorrechtete Personen allein die geschichtliche Bühne ein, während das ganze Volk hinter den Mänteln des Hofes verschwindet. Wir finden keine ernste, an uns gerichtete Belehrung, keine Theilnahme, welche doch die Menschen sonst für die Schicksale anderer, ihnen ähnlicher Personen empfinden. (4.) Unsere Landschaften, unsere Städte, Alles was man unter dem theuern Namen des Vaterlandes begreift, sollte uns für jedes Jahrhundert dargestellt werden. Statt dessen finden wir nichts als häusliche Jahrbücher der regierenden Familie, Geburten, Heirathen, Todesfälle, Bildnißbeschreibungen, Hofränke, Geschichten der Kriege, die sich alle gleichen und der Bewegung, sowie des malerischen Charakters entbehren. (5.)"

„Mézeray bekennt: das Studium der Quellen sey ihm (für wenig Ehre) zu ermüdend gewesen. Der Geschmack des Publikums war sein Gesetz. Er suchte nicht den Gesichtskreis

der gewöhnlichen Menschen zu überschreiten, er war mehr Moralist, als Geschichtschreiber; gewichtige Betrachtungen streute er aus zwischen leichten, ja falschen Erzählungen. Obgleich die Gelehrten ihn gering schätzten, der Hof ihn verabscheute, Colbert ihm seine Pension nahm, erwarb er bei dem Publikum einen Ruhm der noch nicht verschwunden ist. (31.)"

„Die älteren Zeiten kannte Daniel durch eigene Forschung und stellte sie dar ohne Rücksicht auf seine Zeit und seinen Stand (er war Jesuit). Sobald er aber auf die neuern Zeiten kommt, die er nicht so genau durchforscht hat, beherrscht ihn, fast unbewußt der Geist seines Ordens und der Gegenwart; er nimmt Partei und zeigt sich fanatisch und knechtisch. (34.) — Velly besitzt weder die, dem Mézeray fehlende Wissenschaft, noch die dem Daniel fehlende Sittlichkeit. (37.)"

„Die Methode ist falsch, welche versucht die Thatsachen zu trennen, von dem was ihnen Farbe und bestimmten Charakter giebt. Ein Geschichtschreiber kann nicht gut erzählen, ohne zu malen, und nicht gut malen ohne zu erzählen. Gewöhnlich wird bei jener Methode die Hauptsache, nämlich die Erzählung vernachlässigt, um der Commentare willen, welche sie erläutern sollen. Der später anlangende Commentar erhellt aber nichts, weil man ihn nicht mit der davon getrennten Erzählung in Verbindung bringt. So fehlt dem Werke ganz die Einheit; es ist die unzusammenhangende Vereinigung zweier Werke, eines geschichtlichen und eines philosophischen. (56.)"

Fauriel (1772—1844),

war ein sehr gründlicher und scharfsinniger Gelehrter, ein edler und unabhängiger Charakter. Von seinen Schriften erwähnen wir zuerst: Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains, 4 Vol. 8°. Sie führt uns vom vierten Jahrhundert bis zur völligen Trennung des südlichen Frankreichs von der carolingischen Monarchie.

Fauriel hat ein doppeltes Verdienst: erstens, daß er Landschaften, die in der Geschichte des centralen Frankreichs in der Regel fast ganz verschwinden, besonders ins Auge faßte und behandelte. Zweitens, daß es ihm gelang aus so dürftigen und zerstreuten Materialien, ein so lebendiges, verständliches Bild zusammenzusetzen. Wir lernen zuvörderst kennen, die Organisation der Landesbehörden zur Zeit der römischen Kaiser, die Einrichtungen der Städte, den Nutzen und die Leiden der Dekurionen, die Mängel des Steuer- und Kriegswesens, die Sitten und Berechtigungen der verschiedenen Stände, die Litteratur des sich auflösenden Reiches. In Beziehung auf die letzte, sagt Fauriel:

„In der Litteratur des fünften Jahrhunderts zeigt Gallien einen, mehr oder weniger auffallenden Gegensatz zwischen Form und Inhalt, zwischen Gedanken und Styl der Werke. Die Gedanken sind in der Regel ernst und mehr oder weniger anziehend, als Ausdruck der Menschen und der Zeit: wogegen der Styl aufs Aeußerste manierirt und geziert ist. Die gesuchtesten Mittel, Wirkung hervorzubringen, stoßen in jedem Augenblick aufeinander. — Diese Schreibart und der allgemeine Charakter des Zeitraums (wo man so schrieb und schreiben mußte, um gelesen zu werden) stimmen nur zu sehr überein. Künstliche Eleganz und Zierlichkeit, Weichlichkeit einer ausgearteten, sich auflösenden Gesellschaft, suchte in den letzten Augenblicken sich selbst zu betäuben, und brachte die Litteratur zu dem was sie geworden ist: gesucht, begierig auf Kleinigkeiten, eingenommen vom Glänzenden, weniger achtend auf Sinn und Inhalt, als auf Nebensachen, Zufälligkeiten, Zierrathen des Ausdrucks, — wodurch sie entartete und zu Grunde ging. (I, 419.) Doch war diese herabgesunkene galloromanische Bildung immer noch bedeutender, als die altgallische, halb barbarische. (442.)"

Ein zweites ausgezeichnetes Werk Fauriel's ist seine Histoire de la Poésie provençale, 3 Bände. Ich habe darüber in meiner Geschichte der Hohenstaufen (VI, 443) Bericht erstattet, will aber hier noch Einiges beifügen. Fauriel

sagt (I, V): „Das Gefühl, der Sinn für das Schöne, entwickelt sich (gleich anderen Fähigkeiten) nach gewissen nothwendigen Gesetzen, unter Einwirkung von Umständen und Zufällen, welche aufzuhellen gewöhnlich schwer, ja bisweilen unmöglich, aber immer wichtig ist. Alle Litteraturen haben eine gemeinsame Quelle in den natürlichen Bedürfnissen und Empfindungen; sie nehmen sämmtlich Theil an der allgemeinen Bewegung wodurch die Menschheit sich allmählig erhebt, von der Kindheit zur Jugend, von der Jugend zur Reife, und den verschiedenen Stufen der Reife. Aber diese allgemeine Richtung kreuzt, oder verbindet sich stets mit besonderen, oder untergeordneten Richtungen, welche jene fördern, oder stören. Klima, Boden, bürgerlicher Zustand, religiöser Glaube, Handelsverbindungen, Ergebnisse von Kriegen und Eroberungen, sowie tausend andere Verhältnisse, bestimmen den gemeinsamen Stoff auf unendlich verschiedene Weise, so daß jede Litteratur bekömmt eine örtliche Physiognomie, einen besondern, individuellen Charakter, eigenthümliche Schönheiten und Mängel. — Die provenzalische Litteratur ist nicht bloß die älteste in dem neueren Europa; sondern auch diejenige welche zuerst, und am längsten auf die meisten anderen gewirkt hat. (VII.) Sie ist keineswegs bloß lyrischen Inhalts, sondern hatte auch sehr wesentlichen Antheil an der Entwickelung der epischen Dichtkunst. (IX, 17.) Ihre Dauer umfaßt etwa 250 Jahre vom Ende des zwölften, bis zur Mitte des vierzehnten Jahrhunderts. Doch lassen sich frühere Anfänge seit dem achten Jahrhundert nachweisen. (I, 1.) Geistliche und Mönche wirkten mit zur Entwickelung der Sprache, z. B. durch die kirchlich dramatischen Feste, die Mysterien. Das Volk war nicht geneigt seinen alten, im Heidenthume wurzelnden Spielen und Festen zu entsagen; die finstere, herbe Seite des Christenthums entsprach keineswegs ihren Neigungen. (4.) — Die Kriege mit den spanischen Arabern, erhöhten die Einbildungskraft, die Eitelkeit, den Muth, den religiösen Sinn, der Völkerschaften Südfrankreichs. Sie bedurften einer Dichtkunst um die Heldenthaten zu verkündigen. Denkmahle dieser Dichtkunst sind

selten, mangeln aber nicht ganz, und die Ueberreste verdienen Beachtung. (6.)"

„Die Sprache der provenzalischen Dichtkunst, das Romanische des Südens, war grammatisch ausgebildet, und fähig sich biegsam den Bewegungen des Gedankens anzuschließen. Wir finden in ihr Dichtungen, die trotz vieler Aenderungen, in der antiken Poesie wurzeln, und wiederum ganz andere, die aus religiösem Glauben und geschichtlichen Ueberlieferungen hervorgehen. Für diese Gedichte erfand man eine Verskunst, welche auf dem Reime und dem Sylbenaccente beruht, und allmälig von allen europäischen Völkern angenommen ward. (8.)"

„Man kann sagen, die Gedichte der Troubadours seyen der Ausdruck der ritterlichen Ideen, Empfindungen und Thaten. Ihre Geschichte steht in wesentlicher Verbindung mit dem Ritterthume. (9.) Die arabische Dichtkunst hat wenig auf die provenzalische eingewirkt. (27.)"

„Die Epopöen des Mittelalters sind niemals wahrhaft volksthümlich gewesen (wie Homer); sie haben nie die Bestätigung, Sanktion gehabt, der Religion, der Wissenschaft, der Kunst. (Fauriel, croisade, XXXV.) Auch der Gral ist mehr eine Kuriosität außerhalb der Kirche und der Lehre. — Der Parzival ist für einige ausgezeichnete Männer in Deutschland ein Gegenstand der Bewunderung, sie zählen ihn unter die Meisterwerke des Mittelalters. Ich gestehe, daß ich diese Meinung nicht theile (auch ich nicht), ja einige Mühe habe sie zu begreifen. Dieser Roman scheint mir vielmehr in Hinsicht auf das Ganze, als einer der verwirrtesten, und in Hinsicht auf das Einzelne, als einer der am wenigsten angenehmen. Auch das Religiöse und die Verehrung des Gral, läuft nur hinaus auf äußerliche Pracht (pompe toute matérielle), ohne höhere Gedanken und Gefühle. (Provence, II, 441; III, 144.)"

Barante.

In der Vorrede zu seiner Geschichte der Herzöge von Burgund setzt Barante auseinander wie man Geschichte schreiben solle, oder wenigstens wie er sie schreiben wolle. Vor Allem müsse der Geschichtschreiber erzählen, dergestalt erzählen daß man Menschen und Dinge vor Augen sehe. „Ich habe (sagt Barante) mich nicht bemüht die Sprache meiner Quellen nachzuahmen, (dies wäre Ziererei und Beweis schlechten Geschmacks) wohl aber suchte ich in ihren Geist einzudringen und ihre Färbung wiederzugeben. Am meisten konnte hiezu beitragen, wenn ich jede Spur meiner eigenen Arbeit verschwinden ließ, wenn ich nirgends den Schriftsteller der Jetztzeit zeigte. Deshalb habe ich den Begebenheiten, welche ich erzähle, keine Betrachtung, kein Urtheil beigemischt. Ich habe nirgends die Thatsachen zu Trägern meiner Gedanken gemacht. — Um ferner Theilnahme zu erwecken, die Erzählung anziehend zu machen und sie nie zu unterbrechen, habe ich zur Seite gelassen jede Untersuchung über die Wahrheit der Thatsachen und die Glaubhaftigkeit der Quellen. (I, Vorrede, 12, 41, 45.)"

Beistimmen muß man, daß gut erzählen eine Haupteigenschaft des Geschichtschreibers ist und kritische Untersuchungen, sowie herbeigekünstelte Urtheile und Betrachtungen nicht in den Text gehören. Hinzufügen aber möchten wir: der Historiker soll in der Sprache seiner Zeit schreiben; er kann und wird in Auffassung und Darstellung, seine eigenthümliche Natur nicht ganz verläugnen; er darf das, was in Noten und Beilagen gehört, nicht mit voller Breite in den Text aufnehmen; sonst geräth er in Gefahr langweilig und unlesbar zu werden. Die gegen Barante's Werk erhobenen Ausstellungen, gründen sich hauptsächlich auf die soeben erhobenen Bedenken.

Daß Barante keine übertriebene Vorliebe für die von ihm behandelte Zeit hegt, erweiset der Schluß seiner Vorrede (91) wo er sagt: „Ich glaube keine unnütze Aufgabe gelöset zu haben,

wenn der Leser fühlt, daß die Zunahme an Kenntnissen, Vernunft, Sympathie und Gleichheit unter den Menschen, nicht bloß die Künste und das Wohlbefinden im Leben vervollkommnet hat, sondern auch die Ordnung in der bürgerlichen Gesellschaft, die Sittlichkeit der Einzelnen, das Gefühl der Pflicht, das Verständniß der Religion: — wenn der Leser überzeugt wird, daß (durch Wechsel und Unglück hindurch) die gebildeten Völker, sich mit gerechtem Stolze ihren Vorfahren gegenüberstellen können, welche unter schweres Joch gebeugt und durch so viele Bande gefesselt waren."

An Beweisen für diese Behauptungen, fehlt es nicht in Barante's Werke, doch darf man (um den auf frühere Zeiten geworfenen Schatten gleichmäßiger zu vertheilen) daran erinnern, daß es um die Zeit der französischen Revolution geschrieben ward. — Wir geben einige charakteristische Proben. Barante erzählt (I, 167): „Als sich die Nachricht verbreitete König Karl VI. sey in Wahnsinn verfallen, ward darüber sehr verschieden gesprochen und geurtheilt. Man sagte: seine Erzieher haben zu nachsichtig ihm erlaubt seinen Neigungen und Begierden freien Lauf zu lassen; — er hat sich zu sehr angestrengt. — Die Aerzte erklärten die Krankheit aus seinem Temperamente und legten gelehrte Erläuterungen bei. Die Geistlichkeit sah darin eine Weisung, oder Strafe des Himmels. Des römischen Papstes Anhänger nannten es eine Folge der Anerkennung des Gegenpapstes von Avignon. Die dem letzten (Clemens) Getreuen behaupteten: der göttliche Zorn entstehe, weil der König sein Versprechen nicht gehalten habe, der Kirchenspaltung mit den Waffen ein Ende zu machen. Das arme Volk meinte: es sey eine Strafe, weil man in Friedenszeit so viel Steuern erhoben habe wie im Kriege, ohne sie fürs allgemeine Beste zu verwenden. Die allgemeinste Meinung war, des Königs Krankheit sey Folge eines Frevels, einer Hexerei. Deshalb überall öffentliche Gebete, feierliche Prozessionen, Ausstellung von Reliquien, ja des Königs in Wachs und in Lebensgröße."

Eine zweite Probe sey die Schilderung Herzog Philipps

des kühnen (st. 1404). „Im ganzen Reiche beklagte man seinen Tod. Er war der Klügste unter den königlichen Prinzen, ein geschickter Staatsmann, berühmt durch große Voraussicht, leicht das Wahre in den Dingen erkennend, gewandt in passender Weise mit Gesandten zu verhandeln und Verträge zu schließen, Freund des Friedens (obgleich tapfer im Kriege), besorgt den Völkern nicht zu viel Steuern aufzulegen, und sie in Aufstände hineinzutreiben; nach Regel und Ordnung trachtend und sie so weit einführend als es damals möglich war. Alle seine Tugenden aber wurden verdunkelt durch übermäßige Prachtliebe und Verschwendung aller Art. Er hinterließ nicht so viel um seine Begräbnißkosten bezahlen zu können. (I, 463, 466.)"

Der Herzog Ludwig von Orleans, der Bruder König Karls VI., ward im Jahre 1407, auf Anstiften Herzog Johanns des Unerschrockenen von Burgund ermordet. Der Dauphin (Karl VII.), oder vielmehr die rachsüchtigen Freunde des Herzogs von Orleans, lockten den Herzog Johann, nach den feierlichsten Versprechungen, auf die Brücke von Montereau und ermordeten ihn im Jahre 1419. Barante erzählt weiter: „So ward ein vor zwölf Jahren begangenes Verbrechen, durch ein neues Verbrechen gerächt. Seit der Ermordung des Herzogs von Orleans hatte Herzog Johann von Burgund keinen Augenblick Ruhe gehabt. Sein Leben war eine Reihe von Widerwärtigkeiten, seine Ehre erlitt stete Verletzungen, er kannte nichts als Mißtrauen, Furcht, Unentschlossenheit. Der von ihm begangene Mord stürzte Frankreich zwölf Jahre lang in Unordnung und Bürgerkrieg; seine Ermordung gab Frankreich den Engländern. So viel Elend bringen Verbrechen der Fürsten, den Völkern!"

„Doch hinterließ Herzog Johann bei seinen Unterthanen ein geehrtes Andenken. Die Flamländer befanden sich unter seiner Regierung ruhig und glücklich, nichts hatte die Zunahme ihres Handels und ihrer Reichthümer aufgehalten. Er scheute und schonte stets seine guten und freien Städte. Seine Länder wurden besser regiert wie Frankreich; Alles geschah daselbst mit mehr Ordnung und Ansehn der Obrigkeit. Die verwüstenden Kriege

der Fürsten und die Züge der Freischaaren drangen nicht weit in das Land. Obgleich Herzog Johanns Charakter stolz, gebieterisch und heftig war; benahm er sich doch freundlich gegen seine Diener, hörte ihren Rath und schenkte den Geprüften sein ganzes Vertrauen. Verdienste belohnte er gern und in geschickter Weise. Er besaß die, den Kriegern willkommenen Eigenschaften, war rauh (rude) gegen sich selbst und unermüdlich; er ertrug geduldig Hunger, Durst, Kälte, Regen und Hitze."

Der Graf de Sainte-Aulaire. (1778—1849.)

Es war unmöglich ein angenehmeres Haus zu finden, als das des Grafen Sainte-Aulaire. Er, ein kluger, edler, kenntnißreicher, humaner Mann; seine Gemahlin schön, geistreich, liebenswürdig. Des Grafen Geschichte der Fronde gehört zu den ausgezeichnetsten historischen Werken. In der ganzen Weltgeschichte giebt es kaum einen verwickeltern Gegenstand, ein mannigfaltigeres Intrigenstück. Man könnte geneigt werden, nur den sich breitmachenden frivolen, fast lächerlichen Hergang ins Auge zu fassen, wenn er nicht bis zu Blutvergießen und Bürgerkrieg hinanführte. Hat man sich lange mit geringhaltigen Leuten beschäftigt, oder amüsirt, so entsteht eine doppelte Sehnsucht nach großen Persönlichkeiten und Zwecken.

Gewiß war die Königin Anna nicht aus einem Stück, nicht geeignet verständig zu herrschen. Wechselnd, eigensinnig, aufrichtig, heuchlerisch, schmeichelnd, grob; wie es ihr einfiel, oder die Verhältnisse es zu erfordern — schienen. Mißgriffe in Unzahl, kein Sinn für größere Ansichten und Zwecke. Doch sah sie (wie Ludwig XIII.) ein, obwohl zum Theil durch Triebfedern anderer Art bestimmt, daß sie eines ersten Ministers bedürfe und ihn deshalb schützen müsse. Schwerlich hätte sie aber einen Herrschergeist ersten Ranges, wie Richelieu, neben sich ertragen. In der Einleitung seines Werkes berichtet Graf St. Aulaire gewissenhaft über dessen Gewaltmaßregeln, wogegen

weniger hervorgehoben ist, was ihn dazu zwang und welche erheblichen Zwecke er sich vorsteckte. Die ganze Geschichte der Fronde erweiset, wie arge Krankheitsstoffe er zu bekämpfen hatte, die nach seinem Ableben übermächtig wieder hervorwuchsen. Sein ganzes System erforderte große Persönlichkeiten um siegreich zu bleiben. Es war nichts geschehen, um durch gesetzliche, förmliche Mittel, auch mittelmäßige Leute zu stützen und zu leiten.

Mazarin besaß sehr viel Verstand und außerordentliche Gewandtheit, aber er war kein Herrschergeist und kein großer Charakter. Gewaltsamen Maßregeln blieb er abgeneigt, und ließ sich doch oft dazu hindrängen, ohne durch ihre Unzweckmäßigkeit zurückgeschreckt zu werden. Oefter vertraute er den kleinen Künsten der listigen, unsittlichen, italienischen Politik. Richelieu ward vielleicht mehr gehaßt als Mazarin, aber nie verachtet wie dieser.

Daß Mazarin's Hauptgegner, der Kardinal Retz, ihn nicht zu stürzen vermochte, hat viele Gründe, die sich hier nicht aufzählen lassen. In der Neigung und dem Talente zu intrigiren, stehen sich beide Männer gleich; doch hatte Mazarin an der Königin eine sicherere Stütze, als Retz am Parlamente. Daß ächte Sittlichkeit zum wahren Herrschen erforderlich sey und selbst Mißlingen verkläre, fiel weder dem Minister, noch dem Kardinal ein. Von Christenthum besaß dieser keine Spur, und er war kein würdiger Vertreter der Geistlichkeit, die sich zur Zeit der Fronde so zurückzog, wie sie sich zur Zeit der Ligue vordrängte.

Unter den Mitgliedern der königlichen Familie hatte der Prinz von Condé die meiste Bedeutung und mag, den Spaniern gegenübergestellt, bei Rocroy und Lens, Feldherrntalent gezeigt haben; aber er war kein Staatsmann, kein großer Charakter, und steht in der Geschichte keineswegs den Männern gleich, welche den Beinamen des Großen erhielten.

Wenige unter dem Adel hielten fest an alten, würdigen Standesgesinnungen; selbst die Besseren begriffen und verehrten nur die alten, feudalen Vorrechte, welche (wie Richelieu einsah)

im heutigen Staate nicht fortdauern konnten. Zur Zeit der Fronde trat aber, beim hohen und niederen Adel ein so schmachvoller, rücksichtsloser Eigennutz hervor, daß man es überdies als einfältig bezeichnen muß, ihn dergestalt an den Tag zu legen. (I, 309, 311, 346; II, 115.)

Mehr als je zeigten sich zur Zeit der Fronde die Frauen als höchst thätige Theilnehmer und Mitspieler, und zwar in löblicher, wie in tadelnswerther Hinsicht. Wir finden Keuschheit, Edelmuth, Leichtsinn, Scharfsinn, Freude am Intrigiren, Zweideutigkeit, Liebschaften aller Art, bis hinab zu bloßer Gemeinheit.[1])

In dieser bunten, meist sitten- und charakterlosen Welt der mannigfachsten Ereignisse, steht fast nur ein Mann da, fest wie ein Fels in Ungewittern, von unerschütterlicher Rechtlichkeit, unbezwinglichem Muthe, steter Mäßigung, rastloser Thätigkeit für das wahre Recht und die ächte Freiheit, ein Charakter so groß und zugleich so bescheiden, wie man sie selten findet: — der erste Parlamentspräsident Molé! (I, 325—337.)

Die Finanznoth, welche großentheils die Unruhen der Fronde herbeiführte, hatte einen doppelten Grund: leichtsinnige Verschwendung im Innern, und verdammliche Fortsetzung des Krieges. Mit Recht verlangte man Reformen, nach mancherlei Richtungen hin. Das Gesetz, oder der Vertrag vom 24. Oktober 1648, hätte (gleichwie der, an demselben Tage geschlossene westphälische Friede) für Frankreich sehr heilsam wirken können und wirken sollen: denn er bewilligte persönliche Sicherheit, constitutionelle Formen, Theilnahme an der Gesetzgebung und Steuerbewilligung. Durch mannigfache Schuld kam aber dies Gesetz gar nicht zur Anwendung; es verschwand spurlos, und nach den Leiden eines mehrjährigen, unsinnigen Bürgerkrieges kam man dahin, in der Herstellung unbeschränkter königlicher Gewalt, das beste Rettungsmittel zu sehen.

---

1) Ein merkwürdiges Urtheil Mazarins über die französischen Frauen. I, 151.

Graf S. Aulaire hat es verschmäht, aus der Unzahl von Anekdoten und Skandälchen aller Art, ein Mosaikbild jener Zeit zusammenzusetzen, welches, wie ein buntes Feuerwerk, auf kurze Zeit geglänzt und amüsirt hätte. Er nahm die Sache ernsthafter, mußte aber (leider) alsdann der Kriegsgeschichte sehr viel Platz einräumen. Von dem Allem läßt sich kein Auszug geben, wohl aber dürften einzelne Aussprüche und Bemerkungen den Schriftsteller und jene Zeit der Fronde charakterisiren.

„Die bürgerlichen Gesellschaften (sagt Graf S. Aulaire) werden, gleich den einzelnen Personen, gebohren um zu sterben; sie durchschreiten (ehe sie zum Alter des Nachdenkens und der Weisheit kommen) eine stürmische Jugend, behalten aber in ihrer ganzen Lebensdauer etwas von ihrer ersten Physiognomie. — Früher hatten alle Klassen der Gesellschaft ein so unbezähmbares Streben nach Unabhängigkeit, daß bewaffneter Widerstand wider die höchste Gewalt, noch zur Zeit der Minderjährigkeit Ludwigs XIV., das gemeine Recht der Monarchie war. Die Gränzen der Rechte standen weder für die Körperschaften fest, noch für die Einzelnen. (I, IV—VII.)“

„Die unzusammenhangende Sammlung aller Ansprüche, nannte man wohl Verfassung der Monarchie und Inbegriff öffentlicher Freiheiten. Und durch das Labyrinth der Widerstände, welche entgegengestellten aristokratischer Stolz, Streitlust der Parlamente und Behörden, Verwickelung der Formen und Ueberzahl der Beamten, sollte sich das königliche Ansehn einen Weg bahnen. (I, 16.) Fast niemals ist in Frankreich die Freiheit richtig begriffen, aber auch niemals die Knechtschaft anerkannt worden. Allerdings kamen oft die entgegengesetztesten Gebräuche, die widersprechendsten Grundsätze zur Anwendung: aber diese Verwirrung, Aufstände und Unruhen erzeugend, hinderte die Feststellung eines geordneten und in sich einigen Despotismus. Daß Richelieu Ordnung und denselben Geist in die gesammte Regierung einführte, ist der große Charakter der, von ihm zu Stande gebrachten Revolution. (I, 36.)“

„Dem Adel war gleich zuwider, der Zügel des Gesetzes

und das Joch der Willkür. Als der Bürgerkrieg ausbrach, versammelte jeder Edelmann seine Knechte und Bauern, und zog zur nächsten Stadt um die öffentlichen Kassen zu plündern und die Bürger zu besteuern. Gleichzeitig ertönten Klagen daß die Rechte, Vorrechte und Freiheiten der Edelleute verletzt würden (II, 2, 180, 337), und eine Adelsversammlung beschloß (im Zorne über die Grundsätze des Parlaments) den ersten Präsidenten Molé und seinen Sohn in die Seine zu werfen. (350.)"

„In Zeiten der Unruhen und Faktionen gedenkt man mehr an unmittelbaren Vortheil, als an Erhaltung von Grundsätzen, auf denen die Sicherheit Aller beruht. (II, 131.) Jüngere unbemittelte Edelleute hielten es für unwürdig ein unabhängiges Gewerbe zu ergreifen; wohl aber begaben sie sich in das Gefolge der Herzöge und Hochadlichen, und übernahmen Dienste welche wenig von denen des Gesindes unterschieden waren. (III, 10.)"

„Die Unwissenheit der Parlamente und ihre Unfähigkeit Staatsgeschäfte zu leiten, der Mangel aller Vaterlandsliebe unter den Großen, und die bestechende (corruptrice) Geschicklichkeit Mazarin's hatten die Sachen dahin gebracht, daß der Despotismus als ein Zufluchtsort erschien. (III, 53.) Daraus folgte daß es in Frankreich keine großen Herrn mehr gab, sondern nur reiche und begünstigte Hofleute. (III, 58.) Gewiß war die Rückkehr Mazarin's und des Despotismus der Könige, ein geringeres Uebel, als eine Wiederholung des Gemetzels in den Straßen von Paris. (183.) Viele gute Bürger rühmten die Zeiten des Kardinals Richelieu, der sie gegen die Gewaltthaten der großen Herrn schützte und dessen willkürliche Gewalt nur für diese furchtbar war. (241.) Sie glaubten das Gesetz vom 24. Oktober 1648 sey unzeitig und unfähig sie zu schützen, sie freuten sich über die Niederlagen der Prinzen und die Rückkehr des Königs nach Paris. (246.) Es verbreitete sich die Meinung daß le bon plaisir der Könige, ihre eigene Familie und das Glück ihres Volks hinlänglich sichere. Ein trauriger und schmählicher Irrthum, der in unseren Tagen durch eine furchtbare Katastrophe gebüßt ward. (III, 249.)"

Ch. Lacretelle le jeune.

Vor mehr als funfzig Jahren habe ich zwei Werke Lacretelle's (Histoire de France pendant les guerres de Religion, und Histoire de France pendant le 18e siècle) angezeigt, und insbesondere das letzte verdientermaßen gerühmt. Ich sagte unter Anderem: Lehrreich und lebendig gehen an unseren Augen vorüber, der matt verlöschende Glanz der Regierung Ludwigs XIV., die heuchlerisch fromme Zeit der Maintenon, äußere Sitte bei innerer Anbrüchigkeit und Leblosigkeit: dann (alle Schranken durchbrechend) die gemeinste Sittenlosigkeit unter dem Regenten, Toleranz aus Gleichgültigkeit, Ansprüche von allen Seiten ohne innere Kraft sie zu begründen oder durchzusetzen; des Herzogs von Bourbon leeres, unbedeutendes, prunkendes Ministerium; hierauf Fleury's häusliche Regierung, Verstand ohne Genius, zeitliche Mittel ohne tiefe Reformen, Mangel an Kraft unnützen Krieg zu vermeiden, oder ihn tüchtig durchzuführen; endlich, der König zur gemeinsten Trägheit, zur verächtlichsten Wollust hinabsinkend; ein launisches, nur ihn zu amüsiren fähiges, sonst für Größe, für Edelmuth, für wahren Genius, für das Wohl des Staats fühlloses Weib; das königliche Ansehn sinkend, Geistlichkeit und Parlament im Streite, halsstarrige Vertheidigung abgestorbener Privilegien; dabei im Volke rastlose Thätigkeit, Umlauf neuer Ideen über Königthum, Religion, Staat; Lösung und Umgestaltung aller alten, heilig geachteten Bande: — unabwendbar naht die größte Revolution! (Vermischte Schriften, III, 48.) — Es sey erlaubt diesen Textesworten einige Randglossen, oder Erläuterungen beizufügen.

Niemand kann die Geschichte Ludwigs XIV. lesen, ohne von den tiefsten, mannigfachsten Empfindungen ergriffen zu werden. Welch ein Drama! Nach jugendlicher, glücklich überstandener Prüfungszeit, der höchste weltliche, ja auch geistige Glanz. Seltenes Glück im Kriege, große, unläugbare Fortschritte aller Art im Frieden. Unbestritten der erste, klügste, mächtigste König

in Europa; so sehr der belebende Mittelpunkt Frankreichs, daß er fast nur wiederholte was Unzählige ihm vorsagten: l'état c'est moi! Man übersah, (um des Erfolgs willen) die Ungerechtigkeit nach außen, um der nebenhergehenden Eleganz willen die Anbrüchigkeit der Sitten, um etlicher bleibenden Denkmale willen die mannigfache Verschwendung. Allmählig aufsteigende sittliche Besorgnisse wurden beseitigt durch noch größere Uebel, Fanatismus und Verfolgungssucht. Immer mächtiger trat die unerbittliche Nemesis hervor. Unglück im Kriege, übermäßige Steuern und Schulden, Unzufriedenheit der Bedrückten, Hinschwinden der Schmeichelei, entsetzliches Unglück in der eigenen Familie, bitterer Rückblick auf ein meist verfehltes Leben, durch Frömmelei nicht zu vertreibende Langeweile, schon vor dem Tode verlassen von angeblichen Verehrern, ja von der feigen, herzlosen Frau; ein Begräbniß nicht bloß ohne Würde, sondern ohne Theilnahme, Anstand und Zucht. Welch eine Tragödie, zur Reinigung der Leidenschaften der Herrscher und der Beherrschten.

Daß sein Testament würde umgestoßen werden, hatte Ludwig XIV. wohl selbst vorhergesehen; auch war der Herzog von Maine zum Herrschen unfähig, und der Graf von Toulouse nicht bloß bescheidener, sondern auch die Verhältnisse richtiger beurtheilend. Die Licht- und Schattenseiten des Regenten Philipp von Orleans hat Lacretelle unparteiisch nebeneinander gestellt; von Dubois war aber fast nur Unwürdiges und Verdammliches zu berichten. Eine Berufung der Reichsstände, oder die Erklärung eines Bankerotts, ward vom Regenten aus überwiegenden Gründen zurückgewiesen. Das Law'sche, sogenannte System, führte aber zu einem Bankerott von einem solchen Umfange und so entsetzlichen Folgen, wie sie noch nie in der Weltgeschichte eingetreten waren. Keineswegs ging dies Alles hervor bloß aus Mangel wissenschaftlicher Einsicht; sondern noch mehr aus dem Mangel sittlichen Sinnes, aus Egoismus, Habsucht, und aus der in allen Ständen unbezähmten Begierde, ohne Arbeit, Thätigkeit und Anstrengung reich zu werden und in gemeinen Genüssen zu schwelgen.

Die Gesetze welche der Herzog von Bourbon im Jahre 1724 wider die Protestanten erließ, übertrafen an Ungerechtigkeit und Barbarei noch die Ludwigs XIV., und dies um so mehr, da die seitdem eingetretenen bitteren Erfahrungen hätten von dieser Bahn zurückschrecken sollen. Kann man sich wundern wenn Voltaire dies, damals herrschende und gesetzgebende Christenthum bekämpfte? — Leider ließen es die Jansenisten ihrerseits aber auch nicht an Thorheiten und Aberglauben fehlen.

Im dritten Bande (dem 9. Buche) giebt Herr Lacretelle eine sehr anziehende Geschichte der französischen Litteratur, Wissenschaft und Kunst. Wir geben zur Probe einige kurze Aeußerungen und Urtheile. „Die begeisterten Verehrer der französischen Philosophen sagen: sie bilden eine Versammlung von Weisen. Ihre Vernunft und ihre Liebe des allgemeinen Wohls bringen alle ihre Gedanken in Harmonie. — Umgekehrt behaupten ihre Ankläger: sie sind ein Bund bewaffneter Verschwörer gegen den Thron und den Altar. Auch findet sich in ihren Systemen, Charakteren und Neigungen, keineswegs die vorgegebene Harmonie. (2.)“

„Indem man gefährlicher Weise die alte Ehrfurcht vor Meistern nnd Mustern erschütterte, wuchs der Stolz des Jahrhunderts, verdarb der Geschmack, und der gesunde Menschenverstand ward verletzt. Die Schriftsteller trachteten ehrgeizig nach neuen Gedanken, nahmen ihre Zuflucht zu erzwungenen Ausdrücken und zu seltsamen Wendungen, um das zu verjüngen was sie nicht geschaffen hatten. Das Suchen nach eitelem Schmuck, ließ Reinheit, Einfachheit und den majestätischen Glanz der Bilder vernachlässigen. (13.) — Dasselbe gilt ähnlicher Weise von der Kunst, insbesondere der Malerei. (18.) — Der Erfolg in Gesellschaften, ward ein Gegenstand des Wetteifers für die Schriftsteller. Sie studirten (selbst bei den Curtisanen) die Feinheiten der Hofkünste und suchten sie in allen ihren Erzeugnissen fühlbar zu machen. (23.) — Allmälig bildete sich eine niedrige, käufliche, geheime Litteratur, immer bereit die Archive der Hofskandale aufzubewahren und vermehrt zu verbreiten,

ehrenwerthe Namen zu verläumden, und kühne, verschleierte, durch Besseres ermäßigte Gedanken Anderer, in einen verderbten, schmutzigen Styl hinabzuziehen. (32.)"

Gegen Lacretelle's Darlegung der Verhältnisse Frankreichs zu England, möchte ein Engländer vielleicht mancherlei einzuwenden haben; wogegen der unverständige Krieg Ludwigs XV. und der Pompadour gegen Friedrich II., mit Recht streng getadelt wird.

In der Einleitung zum vierten Bande, bemerkt Herr Lacretelle mit Recht: er müsse vieles an sich Kleinliche und Unwürdige erzählen, weil daraus später so Ungeheures und Entsetzliches emporgewachsen sey. Er sagt unter Anderem: „Die öffentliche Meinung ward in dem Maße bedeutender und fester, als die Regierung in ihren Beschlüssen beweglicher erschien. So entstand thatsächlich eine Art von Demokratie. Jeder Mensch der Gewalt über seine Zeitgenossen gewinnt, es sey indem er Begeisterung erweckt, die Vernunft bewaffnet, Lächerliches verbreitet, besitzt eben so viel, oder noch mehr wie ein Minister, ein König, das Vorrecht große Begebenheiten herbeizuführen. (IV, 4.)"

Die Wirksamkeit Voltaire's und Rousseau's wird gebührend nachgewiesen, jener indeß von Lacretelle strenger behandelt, wie dieser. Voltaire sagte Alles witzig, bitter, rund heraus, Rousseau plattirte Alles mit Tugend und versüßte das Gift was darunter verborgen war. Schilderungen mehrerer Personen (so der Pompadour, Choiseuils) sind mit großer Geschicklichkeit entworfen, und die durchaus einfache Erzählung wirkt mehr, als wenn der Verfasser sich in hohlen Schwulst verstiegen hätte.

Einen tiefen Blick in jene Zeit gewähren folgende Worte (IV, 123): „Gesetzgeber in Menge traten auf, um die Sitten und neuen Meinungen zu lenken. Der Atheismus suchte Täuschungen hervor, um seine Ungestalt zu verbergen; der Materialismus (mit sich selbst im Widerspruch) ward wehmüthig über die Uebel, welche er einer blinden Nothwendigkeit zuschrieb; er waffnete sich durch Beredsamkeit die Leidenschaften und Ver-

brechen zu bekämpfen, für welche er soeben durch elende Rederei Lossprechung ertheilte. Kalt überspannte Männer weissagten Unzähliges über das Glück des menschlichen Geschlechts. Redlichkeit, Ehre, Bürgersinn, Liebe der Menschheit, schienen so einfache Dinge zu seyn, daß man die hierauf bezüglichen Grundsätze einer arithmetischen Berechnung unterwarf, aus welcher sie reiner und fruchtbarer hervorgehen würden. Dies hatte jedoch keine andere Wirkung, als sie zu verderben."

„Niemals war der Haß ferner von den Herzen der Franzosen, als in dem Augenblicke wo sie einer Revolution nahten; nie waren sie enger verbündet alle die Uebel hinwegzuschaffen, welche die Natur uns auflegt und welche auf tausend Wegen in die geselligen Verhältnisse eindringen. Sie kämpften in der stolzen Hoffnung gegen die Nothwendigkeit, deren Gesetze umzustürzen; sie hielten sich für berufen von der Vorsehung, deren Strenge überall zu entwaffnen. Entsetzliche Wuth stand bevor, und doch erfüllte das thätigste Mitleid die Seelen. Allgemein fürchtete man, für gefühllos gehalten zu werden. Und wiederum gab es gleichzeitig sehr regellose Neigungen, die eine willkürliche Auslegung der Gesetze begünstigten, und eine unselige Verachtung religiöser Vorschriften; doch wichen die gehässigen Leidenschaften, der allgemeinen Trunkenheit menschenfreundlicher Träume. (V, 2.) — Man glaubte, der Augenblick sey da, wo das menschliche Geschlecht werde von Weisen beherrscht werden. Man bewunderte die wachsende Macht der öffentlichen Meinung, und wollte die Uebel nicht sehen, welche aus einer allgemeinen Abschwächung des obrigkeitlichen Ansehns, der Autorität, entstehen würden. Auch die Religion übte keine Herrschaft mehr, und während die Sitten täglich liebenswürdiger erschienen, wurden sie täglich erschlaffter. (V, 346.) — Niemand blieb mehr frei von Enthusiasmus, Großmuth ertönte in allen Reden; es gab unzählige Verführer und doch nur wenige Heuchler. (VI, 19.) — Kühnheit der Meinungen galt für das größte Verdienst. (23.)" —

„Seitdem die niederen Klassen sich stets beklagen hörten,

fingen sie an sich selbst noch mehr zu beklagen. Man suchte aufrichtig ihnen zu helfen, aber sie fanden alle dargebotene Hülfe schwach und lächerlich. Der Adel war verschuldet, die niedere Menge in traurigen Verhältnissen; aber die mittleren Klassen waren nie glücklicher gewesen. — In verschiedenen Zeitpunkten konnte eine gute Regierung aus dem gesunden Menschenverstande hervorgehn; jetzt bedurfte es dazu einer großen Kraft des Charakters, und des lebhaftesten Glanzes des Ruhmes. (VI, 107, 255.)"

„Mit Hülfe einiger philosophischen Formeln glaubte man eine Revolution in das schönste, heiterste, unschuldigste Schauspiel verwandeln zu können, für alle Zeiten, für alle Völker: — so war der Glaube eines ungläubigen Jahrhunderts (VII, 8)! — Jede Kafféstube ward nunmehr eine Schule des Staatsrechts; eine lächerliche und zugleich drohende Parodie der Nationalversammlung. Der Student verließ seinen Hörsaal, der Schreiber seinen Gerichtshof um die Redekunst zu erlernen. (58.) — Man kam zu sentimentaler Heuchelei, um durch derlei Geschwätz die Dürre der Lehren zu mildern; man verhüllte in zärtliche und ehrfurchtsvolle Worte, das Programm des Aufruhrs. (66.)"

Ich muß es mir versagen noch mehr lehrreiche Stellen aus dem Werke Lacretelle's mitzutheilen; das Vorstehende wird hinreichen ihn als Geschichtschreiber zu charakterisiren. Mehr Beifall würde er erworben, aber gewiß nicht verdient haben, wenn er das für wahr Erkannte, einer leidenschaftlichen Parteiansicht untergeordnet hätte. Sobald die blendende Schminke einer sophistischen Rhetorik von mancher hochgerühmten Ansicht und Darstellung erbleichend dahinfällt, wird man Lacretelle's unparteiische, strenge und zugleich gefühlvolle Behandlungsweise immer mehr anerkennen und billigen. 1) Nirgends zeigt sich Lacretelle beherrscht, oder auch nur ergriffen, von den oberflächlichen, fanatischen, wechselnden Meinungen des jedesmaligen Tages. Ihm verschwindet nicht der ewige Polarstern des Rechts, der Sittlichkeit, der Religion.

---

1) Lob Lacretelle's von Chateaubriand, Oeuvr., IV, LXVII.

d'Ivernois.

Die Unruhen in dem sehr kleinen Freistaate Genf sind an sich von eigenthümlichem Interesse; können aber durch einen Hinblick auf die spätere, ungeheure, französische Revolution noch lehrreicher werden. Herr d'Ivernois hat in seinem Tableau historique et politique des Révolutions de Genève, die Hauptereignisse mit Scharfsinn und Klarheit entwickelt und dargestellt. Wir wollen in höchster Kürze einige Hauptpunkte hervorheben.

Durch die Reformation und die Entfernung des Bischofs traten wichtige Veränderungen ein. Die höchste Gewalt kam zunächst an die allgemeine Bürgerversammlung (assemblée générale). Daneben standen ein großer und ein kleiner Rath für die eigentliche Verwaltung. Sobald aber deren Mitglieder nicht mehr durch die Bürgerversammlung, sondern durch jene selbst aus ihrer Mitte gewählt wurden, verlor die große Bürgerversammlung an Thätigkeit und Bedeutung. Die Verfassung Genfs ward wesentlich aristokratisch; ja demokratische Versuche diese ungünstigen Verhältnisse zum Besten der Bürgerschaft zu ändern, mißlangen im Jahre 1707 gänzlich und wurden grausam, selbst mit dem Tode bestraft. Die Unzufriedenen schwiegen eingeschüchtert, bis neue Gründe zu Beschwerden (insbesondere eine ohne Rückfrage vorgenommene, eigenmächtige Besteuerung der Bürger) im Jahre 1734 einen Sieg der letztern und eine Beschränkung der Aristokratie herbeiführten. Dennoch waren hiemit die Leidenschaften so wenig beschwichtigt, daß Frankreich, Bern und Zürich im Jahre 1737 als Vermittler auftraten. Sie benahmen sich hiebei so gemäßigt und verständig, daß alle Parteien befriedigt seyn konnten und zunächst befriedigt waren. Der Bürgerversammlung ward das Recht der Gesetzgebung und Steuerbewilligung zugesprochen, den Räthen und engern Behörden aber ein genügender Spielraum für die Verwaltung gelassen. Mit Recht ermahnte der französische Gesandte Graf Lautrec Alle beim Ab-

schiede, sich milde und gemäßigt zu zeigen und dies um so mehr, da die Hauptstärke der genfer Regierung auf Vertrauen beruhe.

Dieser Rath ward jedoch nur theilweise befolgt, und es steigerten sich gegenseitig Klagen und Forderungen. Ivernois legt die Schuld allein dem Senate und den sogenannten Negativs zur Last, während Tronchin sie in den lettres de la Campagne der Bürgerversammlung und den natifs beimißt. Die zur Vermittelung nochmals herbeigerufenen Mächte, traten im Jahre 1766 mit ihren Vorschlägen fast ganz auf die Seite des Senats. Sie wurden aber mit 1095 gegen 515 Stimmen verworfen. Beide Theile überzeugten sich später daß nur gegenseitige Nachgiebigkeit zu einem glücklichen Ziele führen könne und ein neuer gemäßigter Vertrag ward im März 1768 mit 1204 gegen 37 Stimmen, zu allgemeiner Freude angenommen. Viele zeither streitige Punkte, (z. B. über Verhaftungen, Vorschläge zu Aemtern, Wahlen, Verhältniß von Gesetzen zu Verordnungen [ordonnances]) u. s. w., wurden in einer für beide Theile, (der aristokratischen und demokratischen) so verglichen daß sie zufrieden waren und zufrieden seyn konnten: — jedoch aus genügenden und ungenügenden Gründen, keineswegs für immer.

Mignet.

Unter mehreren sehr werthvollen Werken Mignet's hat seine Geschichte der französischen Revolution den größten Eingang und Beifall gefunden. Seine Aufgabe war sehr löblich, aber auch ungemein schwer: nämlich unter einer ungeheuer großen Masse von Thatsachen eine passende Auswahl zu treffen (1789—1814) und den Umfang des Werks auf zwei mäßige Bände zu beschränken. Auswahl, Auffassung, Anordnung, Erzählung verdient großes Lob. Auch wollen wir nicht rügen daß Herr Mignet auf einem französischen Standpunkte stehe, und das Unglück und die Frevel der Revolution als vorübergehend betrachtet, das

daraus entstandene Gute aber als größer und dauernd bezeichnet. Andererseits wird Herr Mignet einräumen müssen, daß es für den Geschichtschreiber noch andere Standpunkte der Auffassung giebt, und ein Deutscher, Engländer, Spanier u. s. w. berechtigt ist, Licht und Schatten verschieden zu vertheilen.

Schwieriger ist die Behandlung und Beantwortung einer andern Frage. Mit Recht hebt Herr Mignet den großen Einfluß, die große Kraft der Umstände hervor (la force des circonstances). Wenn diese aber, wo nicht zur vollen Rechtfertigung, doch zur Entschuldigung der Jacobiner geltend gemacht wird; lassen sich dann die Irrthümer und das Unrecht der Geistlichkeit, des Adels, des Königs, des Hofes nicht in demselben milden Lichte betrachten? Eine gleiche sittliche Zurechnung muß für beide Theile gefordert und geltend gemacht werden. Nach dieser Vorbemerkung lasse ich einige bezeichnende lehrreiche Ansichten und Urtheile Mignet's folgen. Ueber die sehr mangelhaften, zur Revolution führenden Zustände Frankreichs sagt er: „Noch bestanden die geselligen Formen des Mittelalters. Der Boden war vertheilt in feindliche Landschaften, die Menschen gegenübergestellt in ungleiche Klassen. Der Adel hatte alle Macht verlohren, und nur seine Auszeichnungen behalten; das Volk besaß kein Recht, das Königthum hatte keine Schranken, Frankreich war preisgegeben der ministeriellen Willkür, den verschiedenen Behörden, den Vorrechten der Körperschaften. An die Stelle dieser mißbräuchlichen Einrichtungen, hat die Revolution andere hervorgerufen, welche der Gerechtigkeit und der Zeit angemessener sind. Sie hat die Willkür ersetzt (remplacé) durch das Gesetz, das Vorrecht durch Gleichheit. Sie befreite die Menschen von ständischen Scheidungen, den Boden von der Trennung in Landschaften, die Gewerbe von den Hemmungen der Körperschaften und Zünfte, den Ackerbau von feudaler Abhängigkeit und der Last der Zehnten, das Eigenthum von Fesseln der Erbgesetze; so giebt es nur einen Staat, ein Recht, ein Volk. (I, 2.)"

„Wenn eine Reform nothwendig geworden nnd der Zeitpunkt

gekommen ist sie zu vollziehen, kann nichts sie verhindern und Alles dient ihr. Welch Glück wenn die Menschen sich alsdann verständigten, dem entsagten was sie zu viel haben und die Anderen sich mit dem begnügten was ihnen fehlt: — die Revolutionen würden dann freundschaftlich zu Stande kommen, der Geschichtschreiber hätte nicht zu berichten von Unglück und Ausschweifungen; er hätte nur nachzuweisen wie die Mehrheit weiser, freier, glücklicher geworden sei. Bis jetzt zeigt aber die Geschichte kein Beispiel solcher Klugheit in Aufopferungen: die welche sie machen sollten, verweigern, die welche sie fordern, bürden nur auf. Das Gute wie das Böse wird bewirkt mit der Heftigkeit der Anmaßung, der Usurpation; es gab bis jetzt noch keine anderen Herrn (souverain) als die Gewalt. (3.)"

„Ist eine Regierung ganz unumschränkt, so schafft sie sich Bedürfnisse, welchen sie zuletzt erliegt. (8.) Jede Tyrannei erschöpft sich durch den Erfolg, sie verzehrt im voraus ihre eigene Zukunft. (10.) — So lange einzelne Stände große Vorrechte besaßen und das Volk unter dem Drucke lebte, blieben alle Plane für das allgemeine Wohl unausführbar. (19.) — Die beiden ersten Stände schlossen sich (beim Anfange der Revolution) dem Könige an, ohne Anhänglichkeit, sowie sie früher das Volk vertheidigt hatten, ohne Hinsicht auf allgemeines Wohl. (40.) Oft glaubte der Hof er habe Alles verhindert, wenn er nichts bewilligte (41); wogegen die Versammlung glaubte, die ganze Zukunft Frankreichs hange ab von der Trennung, oder Vereinigung der drei Stände zu einer Kammer. (42.)"

Mignet schließt seine Erzählung von den Ereignissen des 5. und 6. Oktobers mit der Nachricht, daß Lafayette einem Leibwächter seine Kokarde anheftete und das Volk rief: es leben die Leibwächter! Alles nun Folgende wird mit zwei Zeilen abgefertigt: „So endete diese Scene. Die königliche Familie fuhr ab nach Paris, begleitet vom Heere und den damit gemischten Leibwächtern." —

Sehr verschieden hievon lautet Burke's umständliche, hinreißende Erzählung. (117.) — Ueber den Tod Ludwigs XVI. sagt Mignet

theilnehmend: „Ludwig ist vielleicht der einzige Fürst, welcher keine Leidenschaft, nicht einmal die des Herrschens hatte, und zwei Eigenschaften besaß, die einen guten König machen: nämlich die Furcht Gottes und die Liebe seines Volkes. Er ward ein Opfer von Leidenschaften, die er nicht theilte, seiner Umgebungen die ihm fremd blieben, und von Leidenschaften der Menge, welche er nicht erregt hatte. Die Geschichte wird von ihm sagen: mit etwas mehr Kraft der Seele, wäre er ein einziger König gewesen. (307.)" — Für den tragischen Ausgang der Königin hörten wir gern ein gleich theilnehmendes Wort. (II, 371.)

Von den Jacobinern wird bei ihrer Auflösung gesagt: „Diese volksthümliche (populaire) Gesellschaft hat der Revolution mächtig genützt, als es nöthig war (um Europa zurückzutreiben) die Herrschaft an die Menge zu übertragen. (456.)" Weiter heißt es: „Die Zeit des Direktoriums endete die Bewegung zur Freiheit, es begann die zur Bildung, zur Civilisation. Die Revolution nahm einen zweiten Charakter an, den der Ordnung, des Begründens, der Ruhe, nach der ungeheuren Arbeit und dem vollständigen Niederreißen der frühern Jahre." (507.) — Die Verlockung und Gefangennehmung der spanischen Bourboniden wird mit den Worten abgefertigt: L'empereur profita de cette révolution de cour (à Madrit) pour opérer la sienne. (637.) — Gewiß enthalten diese Bemerkungen nicht die ganze Wahrheit! Freilich bot Mignet's Plan und Erzählung für diese keinen ausreichenden Raum.

Mignet schließt seine Geschichte der Revolution mit den Worten: „Man kann in Zukunft Frankreich nur dauernd regieren, indem man dem doppelten Bedürfniß abhilft, welches die Revolution unternehmen ließ. Man bedarf in der Regierung einer wahren politischen Freiheit, und für die Gesellschaft (société), das materielle Wohl, welches die stete, durch Bildung vervollkommnete, Entwickelung hervorruft. (II, 667.)"

Thiers.

Geschichtschreiber, deren Volksthümlichkeit, Persönlichkeit, Standpunkt, Neigung und Zweck so unverkennbar zu Tage liegen, daß darüber kaum ein Zweifel und Irrthum möglich ist, werden durch ihre scharfe Zeichnung und Charakteristik jedenfalls anziehen, Theilnahme erwecken und Gedanken hervorrufen; können aber das höchste Lob voller, objektiver Wahrheit und Unparteilichkeit schwerlich erlangen. Wenige nur erheben sich über alle Parteilichkeit untergeordneter Stellung, in jene höhere Region sonnenheller, ungetrübter Klarheit und Wahrheit; so Thucydides, und selbst Cäsar. Anders gestaltet sich in etwas das Verhältniß, wenn nicht sowohl die Persönlichkeit, als der Inhalt, das Wesen des Gegenstandes, einen unabweislichen Einfluß auf Behandlung und Darstellung ausübt: so z. B. bei Herodot und Tacitus.

Je kürzer Mignet die Geschichte der französischen Revolution erzählt, desto schärfer treten die Grundzüge, ich möchte sagen die Osteologie jener Zeit hervor. Ueberall herrschten die Ansichten, die Begeisterung, die Entschuldigung, die Rechtfertigung des Jahres 1789. Hiezu ist allerdings eine Berechtigung vorhanden; aber keine allumfassende, welche jede andere ausschlösse und vernichtete. Der, ohne Vergleich größere Umfang des Werkes von Thiers erlaubte, ja forderte, jene osteologische Grundlage mit Fleisch zu bekleiden, Lob und Tadel, Wehmuth und Zorn anders und mannigfaltiger zu vertheilen. Alles zu Allem gerechnet aber läßt sich nicht läugnen, daß Herr Thiers an dem französischen Standpunkte festhält, das Französische in das schönste Licht zu stellen sucht, wenig bekümmert ob hiebei anderen Grundsätzen, Ansichten, Männern, Ländern, Völkern, volle Gerechtigkeit zu Theil wird.

Da sich gegen nichtfranzösische Schriftsteller ähnliche, aber umgekehrte Bedenken und Einwendungen erheben lassen, so folgt daraus daß Milde der Beurtheilung rathsam und

billig ist. Gewiß erweiset das große, umfassende Werk von Thiers einen ungewöhnlichen Fleiß, eine außerordentliche Ausdauer, Kraft des Willens und Charakters, und einen Ueberblick, welcher den gewöhnlicher Buchgelehrten weit überragt. Es kann hier nicht auf das Entfernteste die Absicht seyn, einen zusammenhangenden Auszug des Werks zu geben; doch werden die ganz vereinzelten Sätze und Urtheile welche wir mittheilen, zur Charakteristik des Verfassers dienen.

„Ludwig XVI. (sagt Thiers) war für seine Person zu allen Opfern bereit, wußte aber nicht sie Anderen aufzulegen. Nachgiebig gegen den Hof, gegen die Königin, büßte er für alle Fehler, die er nicht begangen hatte, welche aber die seinigen wurden, weil er sie begehen ließ. (I, 17.) — Der Hof hatte nie die Kraft das Gerechte zu bewilligen, oder abzuschlagen; er hoffte durch Zwiespalt zu regieren. (25.) — Die Geistlichkeit hätte gern vermittelt; der Adel dagegen hoffte weniger von Mäßigung, als von Tapferkeit, und erging sich im Abschlagen und Drohen. (26.)“

„Necker war reich geworden als Bankier, Schüler und Anhänger Colbert's, (wie Turgot Sully's), ein sparsamer und ehrlicher Finanzmann; aber eitel, glaubend er sey in allen Dingen der rechte Vermittler, betrogen durch das Lob seiner Freunde und des Publikums; er schmeichelte sich die Geister zu führen und da anzuhalten, wo sein Geist anhielt. (6.)“

„Der Wunsch Frankreichs nach Freiheit war allgemein. Aber sehr groß und schwer war das Unternehmen eine vollständige Verfassung zu gründen auf den Trümmern einer alten Gesetzgebung, trotz vielfachen Widerstandes, bei einer regellosen Aufregung der Geister, bei entgegengesetzten Interessen und Meinungen. (41.)“ — „Den aufgeregten Leidenschaften stellte Necker nur schwach vermittelnde Vorschläge gegenüber; er glaubte es genüge für einen Staatsmann zu raisonniren, ohne zu handeln. (44, 64.)“

„Sieyes hielt es für genügend seine Gedanken in einer abstrakten Schlußfolge zu verknüpfen, wo ihm dann z. B. der

ganze Unterschied zwischen Monarchie und Republik, nur in der verschiedenen Zahl der ausübenden Beamten zu liegen schien. Er verständigte sich mit sich selbst, aber mit keinem Andern und nicht mit der Natur der Dinge. Da er nicht verstand seine Systeme zu gestalten, oder sie unverändert annehmlich zu machen, gerieth er bald in übele Laune. (76.)"

„Mirabeau machte sich schon früh bekannt durch ungeordneten Wandel, Zänkereien und leidenschaftliche Beredsamkeit. Er hatte sehr viel gesehen, beobachtet, gelesen, behalten. Allein er war übertrieben, wunderlich, selbst sophistisch, ward jedoch ein Anderer sobald Leidenschaft ihn stützte, und mit sich fortriß! — Wenn die Verhältnisse schwierig, die Geister durch lange Berathung erschöpft, oder durch Furcht eingeschüchtert erschienen; so entfuhr ihm ein Schrei, ein entscheidendes Wort, sein Haupt erschien entsetzlich durch Häßlichkeit und Genius, und die Versammlung (aufgeklärt, oder befestigt) gab Gesetze, oder faßte großartige Beschlüsse. Stolz auf seine großen Eigenschaften, sich ergötzend über seine Laster, abwechselnd kühn oder nachgebend, verführte er die Einen durch seine Schmeicheleien, schüchterte Andere ein durch Spott, und leitete Alle durch eine ungewöhnliche Anziehungskraft. (65.)"

„Wie oft schien in der Revolution Alles vergeben, vergessen, versöhnt, und am nächsten, ja an demselben Tage, war der Hof zurückgegeben seinem Stolze und das Volk seinem Mißtrauen: der unversöhnliche Haß begann seinen neuen Lauf. (55.) — Von dem Augenblicke an, wo ein Volk Alles befehlen und der König nicht wirksam widersprechen kann, ist er nur ein Beamter: die Republik ist, ohne daß man es glaubt, schon vorhanden. (74.)"

Daß die Nationalversammlung am 5. Oktober 1789 umgeben von einem schreienden empörten Haufen, eine Berathung begann über Artikel des peinlichen Rechts, nennt Thiers: „l'attitude la plus imposante"; Andere sahen darin die unzeitigste, herzloseste Pedanterie. (93.) Thiers hat (wie es der Umfang seines Werks erforderte) die Ereignisse des fünften

und sechsten Oktober umständlich, und im Ganzen gewiß der Wahrheit gemäß erzählt; aber doch nicht so daß Mark und Gebein erschüttert, das furchtbare Trauerspiel in vollem Umfange begriffen, die Leidenschaft durch Mitleid, Furcht und Reue gereinigt, die unausweichbare Nemesis in drohender Ferne gezeigt würde. Wie tiefsinnig und ergreifend Tacitus, selbst beim Sturze eines Vitellius! Der Anwalt, der Advokat, steht mit Recht innerhalb einer Partei; der Geschichtschreiber muß sich (ohne Vorliebe und Haß) über alle Parteien erheben, und zugleich alle richtig und umfassend würdigen.

Der wahre Staatsmann soll (wie der Mathematiker) aus gegebenen Größen und Verhältnissen, die künftigen voraussehen und ableiten. Ist dies unterblieben, so lassen sich allerdings begangene Irrthümer nicht ungeschehen machen; auch wollen wir sie aus Billigkeitsgründen nicht allzu bitter verdammen: allein Kopf und Herz verbieten durch ein falsches Licht allen Schatten austilgen zu wollen, und durch künstliche Schminke die unaustilglichen natürlichen Flecken zuzudecken. Man darf, man soll die Gerechtigkeit als höchstes Gesetz anerkennen und gelten machen, und nicht verdammliche Mittel für angeblich gute Zwecke verwenden. So mächtig auch die Gewalt der Verhältnisse und Begebenheiten sich geltend macht, wird sich kein Geschichtschreiber gegen Ansichten und Gefühle vorstehender Art verschließen. Deshalb ruft Thiers, mit edler Theilnahme nach Beschreibung des großen Föderationsfestes vom 14. Juli 1790: „Ganz Frankreich, alle Landschaften waren einstimmig und schwuren den König zu lieben, der sie lieben würde. Ach! In solchen Augenblicken erweichte der Haß, entwich der Stolz, Alle waren erfreut durch das allgemeine Glück, und erhoben durch die allgemeine Würde. Warum werden diese tiefsinnigen Freuden der Einigkeit so bald vergessen?! — Nach so schrecklichen Scenen, im Begriff noch entsetzlichere zu erzählen, verharrt der Geschichtschreiber mit Freuden bei diesen flüchtigen Stunden, wo alle Herzen nur ein Gefühl hatten, das des öffentlichen Wohls. — Das so rührende Fest der Föderation, war aber nur eine vorübergehende Auf-

regung. Am nächsten Tage wollten Alle wiederum nur das, was sie des Tages zuvor gewollt hatten, der Krieg begann von Neuem.. (128, 129.)"

Herr Thiers hält (was bis auf den heutigen Tag lebhaft bestritten wird) die Behandlung des Papstes, der Kirche, des (ohne Entschädigung weggenommenen) Kirchenvermögens, der Geistlichen, für gerecht und nothwendig. (169.) Wollte man dies auch, obwaltender Mißbräuche halber, (ohne Rücksicht auf Gegengründe) zugeben; so ist es doch allzukühn und unerwiesen, wenn Thiers sagt: Le plus grand nombre des évêques et des curés, résista avec une *feinte* modération, et un attachement *apparent* à ses principes. (183.) Ferner behauptet Thiers: der König habe die ihm, durch die Verfassung von 1791 zugewiesenen, genügenden Vorrechte verloren, durch einen unvorsichtigen Gebrauch derselben. (185.) Doch ging er nie über diese Rechte hinaus, während die Versammlung die ihrigen tagtäglich überschritt. Wie kann Herr Thiers sich wundern und tadeln, daß der überall beschränkte, mißhandelte, eingesperrte König: n'était pas sans humeur et sans regrets! (194.)

Waren denn aber die siegestrunkenen, rücksichtslos vorschreitenden Versammlungen wirklich herrschend, wirklich selbständig und allmächtig? Keineswegs! Gesteht doch Herr Thiers, daß die Klubs ihrer Herr wurden und die sogenannte öffentliche Meinung sie unterjochte. „Cette opinion faisant sa *seule* force, elle était *obligée* de s'y *soumettre.* (167, 171.)"

Nie hat die Nemesis so rasch, so allgemein, so furchtbar, Schuldige, — und leider auch Unschuldige — ergriffen: den König, die Königin, die Minister, die Royalisten, die Constitutionellen, die Gironde, den Berg, die fremden Mächte! Fast das Größte aller Trauerspiele; — aber keineswegs fruchtlos! Trotz der Behauptung, daß die Geschichte niemals belehre, hat sie belehrt und (mit Hülfe einer höheren Leitung) das vergängliche Böse, vom dauernden Guten gesondert.

Wehmüthig schreibt Thiers, (nachdem er die entsetzliche

Ermordung Bailly's erzählt hat) (II, 359): „Seit der Zeit, wo Tacitus den Verbrechen der Kaiser Beifall spenden sah, hat sich der gemeine Pöbel (la vile populace) nicht geändert. Immerdar heftig und hastig in seinen Bewegungen, errichtet er bald Altäre dem Vaterlande, bald Blutgerüste, nur dann schön und edel, wenn er fortgerissen in den Heeren, Feinde bekämpft. Unter dem Despotismus, waren die Massen ebenso sträflich wie unter der Republik. Rufen wir deshalb stets um Licht und Belehrung für diese Barbaren, welche stets am Boden der Gesellschaft hervorwachsen, und immer bereit sind sie mit allen Arten von Verbrechen zu besudeln, — auf den Ruf jedes Machthabers, und zum Verunehren aller Gegenstände und Parteien."

Leider aber giebt es Zeiten (so während der französischen Revolution) wo auch die angeblich Hochgebildeten, Sinn und Handlungsweise jener Barbaren sich aneignen, nur etwas anders zugestutzt und geschminkt. Dies bestätigt in Wahrheit Thiers wenn er sagt: „Tausende hinopfern, wegen geringer Meinungsverschiedenheiten, oder auch wo diese gar nicht vorhanden waren, schien den Verfolgungssüchtigen etwas ganz Natürliches. So hatten sie die Gewohnheit angenommen sich gegenseitig zu vernichten. Es war außerordentlich mit welcher Leichtigkeit man starb, und sterben ließ! — Jeder handelte ohne Gewissensbisse, ohne Widerstreben. Und die neue entsetzliche Sprache stimmte zu den neuen Thaten. — Entstanden Zweifel, entdeckte man den Irrthum, so stürzte man vorwärts, statt umzukehren. Keiner hatte den Muth sich selbst zu verurtheilen. (II, 552, 553, 561.)"

Ist es hienach richtig wenn Thiers von allen Hingerichteten (z. B. Danton, Petion, Camille Desmoulins) sagt (II, 591): „sie waren voll von Tugend, oder Genius, oder Muth." — Zeigte ihr Leben gar kein Unrecht, keinen Schatten? Ob Reue vorhanden war, ist schwer zu sagen; aber ohne Zweifel Grund genug dazu und zu Gewissensbissen.

Gewiß ist in der Revolutionsgeschichte, Robespierre's Sturz ein Wendepunkt zum Bessern. Zunächst aber waren viele der

Sieger keine geringern Frevler als er selbst, und wenn man nachher auf deren Bestrafung drang, so offenbarte sich darin nicht Rachsucht und die Verurtheilenden wurden nicht fortgerissen durch eine bloße Meinung (entraînés par l'opinion, III, 71, 83, 108); sondern es lagen die vollsten Beweise vor von entsetzlichen, unerhörten Freveln, Verbrechen und Niederträchtigkeiten. Noch immer wird (III, 284) wiederholt: Frankreich sey durch diese Gräuel errettet worden, habe darohne nicht können errettet werden, der Justizminister Danton, Billaud Varennes, Fouquier-Tinville u. A. welche die Septembermorde und andere Blutscenen leiteten, seyen Helden, welche sich über gemeine Ansichten und Betrachtungsweisen kühn erhuben, und Dank und Verehrung verdienten, statt Verachtung und Strafe. Nach dieser Lehre giebt es Zeiten, wo Recht, Unschuld, Tugend, alle Bedeutung verlieren, und Sünde, Unrecht, Laster sich neu geheiligt auf den Thron setzen, um angeblich die rechte Freiheit zu begründen und das höchste Glück für die Menschheit herbeizuführen. Ganz Frankreich fühlte nach Robespierre's Sturz, daß diese Lehre unwahr, verderblich, verdammlich sey; keine künstliche Sophistik kann und darf die ewigen Grundsätze des Rechts und der Sittlichkeit ausrotten und die Menschen dadurch hinabwürdigen bis zu vernunftlosen Thieren. Nicht bloß Vernunft und Wissenschaft geben augenscheinliche Beweise für diese, unsere Behauptung, sondern auch die Geschichte. Die Fabier und Scipionen, Aristides und Themistokles haben Rom und Athen nicht gerettet durch Noyaden, Fusilladen, zahllose Mordthaten, nicht dadurch daß sie sich gegenseitig die Köpfe abschlugen.

Wer Alles was in der Revolution geschah, vertheidigen, oder mit der unwiderstehlichen Macht der Verhältnisse entschuldigen will, hebt in Wahrheit alles Urtheil, hebt die Möglichkeit desselben auf; oder er muß in den kürzesten Fristen das Entgegengesetzteste billigen. So ward die Kirche in ein Pantheon verwandelt und der gepriesene Mirabeau hineingestellt. Nach wenigen Monaten hinausgeworfen und Marat's Büste hineingestellt. Nach kurzer Frist diese hinausgeworfen, und im Koth

umhergeschleppt. Auch im Theater Feydeau, Marat zerschlagen und Rousseau erhoben. Muß doch Thiers ausrufen (III, 114): „So ist die Unbeständigkeit der Revolutionen! Man giebt, man nimmt die Unsterblichkeit, und die Unbeliebtheit der Parteihäupter, dauert noch nach dem Tode fort. — In Revolutionen hat jede Idee (selbst die der Milde, der Menschlichkeit, der Versöhnung) ihre Opfer; keine kann rein bleiben von Menschenblut. (III, 207.) — Es bleibt Täuschung daß Gesetzlichkeit und eine gesetzliche Macht in einer solchen Revolution herrschen könne. (IV, 80.) — Die Lage ist in jeder Beziehung bejammernswerth; die sittliche und materielle Unordnung war aufs Höchste gestiegen." —

„Die gesammte Verwaltung Frankreich zeigte eine völlige Anarchie. (Hist. du Consulat, I, 12, 153.) — Die Geldverhältnisse führten den Staat in verderbliche Spekulationen und das Publikum in eine gräuliche Entsittlichung. (21.)"

Aus diesen Beschreibungen geht hervor, erstens, daß die Revolution viel dunklere, ungerechtfertigte Nachtseiten hatte, als Manche glauben, oder zu glauben vorgeben. Zweitens, daß Bonaparte im Jahre 1799 für Frankreich selbst, als ein Erretter aus tiefer Noth zu betrachten ist. Ihm stand jedoch ein Mann zur Seite welchen zu loben Thiers nicht müde wird. Er war: un esprit tout à fait supérieur; grand esprit spéculatif; son langage était profond comme sa pensée; auteur des plus grandes et des meilleures conceptions de la république française. Si la révolution française avait dû avoir un Solon ou un Lycurgue, il était digne de l'être. — A chaque époque il avait remanié son ouvrage de constitution, et une fois fixé, il ne voulait rien changer à son plan. — Il avait une conception singulière, mais profonde. Il avait un esprit profond et élevé. Il joignait à une grande force de pensée une finesse d'observation remarquable. (I, 10, 11, 77, 80, 90, 94; VII, 127.)" [1])

---

1) Guizot (III, 152) fand später Sieyes dans un extrême affaiblissement d'esprit et de mémoire.

Man vergleiche mit dieser Schilderung des Abbé Sieyes, die Burkes, welcher ihn als einen völlig unpraktischen, thörichten Verfassungsdrechsler bezeichnet. Mag man Burkes dabei angebrachten treffenden Witz feindlich nennen; so wird doch jede, ohne Haß oder Vorliebe angestellte Prüfung, (wie ich sie in meiner Schrift über Staat und Recht versucht habe) ergeben, daß Sieyes Consularverfassung ein völlig unbrauchbares Werk war. Gewiß hielt sie Bonaparte dafür, und Sieyes hatte nur Recht wenn er nach der ersten mit ihm als Consul gehaltenen Berathung sagte: „nous avons un maître qui sait tout faire, qui peut tout faire, et qui veut tout faire. (78.)" — Sieyes war seitdem eine Null; ja er ward in den Augen Vieler verächtlich, weil er sich von Bonaparte mit Titeln und Orden behängen und (während jener Frankreich für sich behielt) ein Landgut Crosne schenken ließ. Noch schlimmer, sagten Mehrere, daß Sieyes nunmehr lächerlich geworden ist. (IV, 106.)"

Am Anfange seiner Geschichte des Consulats (I, 9) bemerkt Thiers: „er glaube in den letzten funfzehn Jahren (wie wohl ein jeder) viel gelernt zu haben." Und wir stimmen ihm sehr gern bei. Denn ob er gleich, (natürlich genug) an dem französischen geschichtlichen Standpunkt festhält, werden doch seine Urtheile nun nicht mehr von einer Philosophie getrübt, oder bestimmt, die man wohl die französische genannt hat, und die uns ungenügend erschien. Zum Beweise ist der eine Ausspruch hinreichend: „Il faut réprouver le crime en tout pays; il faut surtout réprouver les institutions qui le produisent. (V, 161.)" — Eben so ist Freiheit und Zurechnung vorausgesetzt, wenn Thiers (V, 78) von Bonaparte richtig sagt: A chaque instant son ascendant s'accroissait avec le succès, sa hardiesse avec son ascendant, et il ne se donnait plus la peine de dissimuler l'étendue de ses volontés. — Und: l'Histoire montrera bientôt cette justice redoutable, sortant des événemens eux-mêmes, et punissant le génie, qui n'est pas plus dispensé que la médiocrité elle-même, de loyauté et de bon sens. (Buch 30, Schluß.)

Zum Beispiel wie Thiers Charaktere schildert, möge folgende Stelle dienen. „Herr von Talleyrand stammte aus einem sehr vornehmen Geschlechte, durch die Geburt zum Kriegsdienste bestimmt, ein Zufall der ihn des Gebrauches von einem Fuße raubte, zwang ihn zum geistlichen Stande, wofür er keine Neigung besaß: nacheinander Prälat, Hofmann, Revolutionair, Emigrirter, Minister der auswärtigen Angelegenheiten unter dem Direktorium. Von all diesen Verhältnissen hatte Herr von Talleyrand etwas beibehalten: man fand in ihm den Bischof, den großen Herrn, den Revolutionair. Er besaß keine festen Ansichten, wohl aber eine natürliche Mäßigung, welche allen Uebertreibungen widersprach. Im Augenblick wußte er sich die Ideen derjenigen anzueignen, denen er aus Geschmack, oder Interesse gefallen wollte. Er drückte sich in einer durchaus eigenthümlichen Sprache aus, für welche Voltaire der Stifter gewesen war. Voll von lebhaften, stechenden Erwiederungen, welche ihn so furchtbar, als anziehend machten; abwechselnd schmeichelnd und zurückstoßend, offen und undurchdringlich, lässig, würdig, obgleich hinkend voller Grazie, eine der sonderbarsten Persönlichkeiten, wie sie nur eine Revolution erzeugen kann. Er war der verführerischte aller Unterhändler, und zu gleicher Zeit unfähig die Angelegenheiten eines großen Staates zu leiten.[1]) Denn hiezu gehört Willenskraft, Uebersicht (vues), Arbeitslust, welches Alles er nicht besaß. Sein Wille beschränkte sich zu gefallen, seine Uebersicht bezog sich nur auf die Meinungen des Augenblicks, seine Arbeit war gleich Null. Er war, mit einem Worte, ein vollkommener Gesandter, aber kein lenkender Minister im höchsten Sinne des Worts. Auch hatte er unter der Consularregierung keine andere Rolle. Der erste Consul (welcher niemand das Recht einräumte über Kriegs- und Staatssachen eine eigene Meinung zu haben) gebrauchte Talleyrand nur, um seinem herrschenden Willen gemäß, mit fremden Gesandten zu unterhandeln; und dies that Talleyrand mit einer Kunst die man nie über-

---

1) Vergleiche Guizot's Charakteristik Talleyrand's.

treffen wird. Auch hatte er das sittliche Verdienst den Frieden zu lieben, und dies zu zeigen, unter einem Herrn der den Krieg liebte. Begabt mit einem erlesenen Geschmack, einem sicheren Takt, ja einer nützlichen Faulheit, konnte er wahrhaft nützliche Dienste leisten, schon dadurch daß er dem Ueberfluß des ersten Consuls in Reden, Schreiben und Handeln, entgegentrat mit Nüchternheit, Mäßigung und selbst mit seiner Neigung nichts zu thun. Doch wirkte er nur wenig auf seinen heroischen Herrn, welcher weder vor seinem Genie, noch von seinen Ueberzeugungen große Achtung hatte. (IV, 116.)"

Eine weise Lehre, die Bonaparte um die Zeit des Friedens von Amiens aussprach, (VI, 153) hat er später nur zu oft übertreten. Er sagte: „glücklich sind die Völker, wenn sie angekommen auf einer hohen Stufe des Glücks, Regierungen haben von solcher Einsicht, daß sie so große Vortheile nicht dem Eigensinn und dem Wechsel eines einzigen Glücksfalls aussetzen."

Ungemein lehrreich ist (nach so vielen Berichten von Freveln und Schlachten) das zwölfte Buch, welches von den wichtigen religiösen Verhältnissen handelt. Wir können hier unmöglich die langen und sehr verwickelten Verhandlungen mittheilen, welche Thiers mit großer Geschicklichkeit, Einsicht und Klarheit darstellt. Einige merkwürdige Stellen werden indeß den Verfasser und die damaligen Ansichten und Bedürfnisse charakterisiren.

„Es ist schwerer mit geistlichen, als mit weltlichen Mächten zu verhandeln: denn gewonnene Schlachten reichen hier nicht aus, und es ist eine Ehre für die menschlichen Gedanken, daß sie nur können überwunden werden wenn zu Kraft und Gewalt, die Ueberzeugung hinzutritt. (VII, 3.) Die constituirende Versammlung, getrieben von der Vorliebe für Regelmäßigkeit, ordnete die Kirchenverwaltung ähnlich der des Staates, traf aber auf unübersteigliche Hindernisse. Die Betreibenden hatten wahrhaft fromme Absichten. Es waren meist aufrichtig Gläubige, eifrige Jansenisten; aber beschränkte Geister, versessen auf theologische Streitigkeiten, mithin sehr gefährlich für menschliche Angelegenheiten. (4, 8.)"

„Manche Personen sind der Meinung jede Regierung solle alle religiösen Meinungen völlig frei lassen und sich um dieselben gar nicht bekümmern; dies wird aber unmöglich sobald die bürgerliche Gesellschaft in Unordnung und sachliche Streitigkeiten geräth. (9.)“

„Jede menschliche Gesellschaft bedarf eines religiösen Glaubens, eines Cultus. In jeder Zeit, in jedem Lande, im Alterthum wie in unseren Tagen, unter gebildeten wie ungebildeten Völkern, finden wir die Menschen am Fuße ehrwürdiger, oder unwürdiger und blutiger Altäre. Selbst in dem Augenblicke wo man ein Gelübde thut nichts zu glauben, findet sich der Glaube schon wieder ein, und die unsinnige Verehrung der Göttin Vernunft, eingeführt neben dem Blutgerüste, bewies daß jenes Gelübde so eitel als gottlos war. Philosophen, selbst die erhabensten, können eine Philosophie erschaffen, durch ihre Wissenschaft das Jahrhundert bewegen, dem sie Ehre bringen; sie veranlassen zu denken, aber nicht zu glauben. In unseren Tagen würde man den Stifter einer Religion für einen Betrüger halten, und umgeben von Schrecken wie Robespierre, oder von Ruhm wie der junge Bonaparte würde er nur beim Lächerlichen anlangen. Der Geist erkennt den Geist im Weltall, und ein großer Geist ist fähiger als ein kleiner, Gott in seinen Werken zu erblicken. (12—16.)“

„Meine Religion (sagte Bonaparte) ist sehr einfach. Wenn ich das große, mannigfache, prachtvolle Weltall erblicke, so sage ich mir es kann nicht das Werk des Zufalls sein; sondern eines allmächtigen, soweit über den Menschen erhabenen Wesens, als jenes Werk über die schönsten unserer Maschinen. Weil die Religionen unter sich verschieden sind und sich widersprechen, hielt Volney alle für schlecht. Ich (Bonaparte) möchte sie vielmehr alle für gut halten, denn im Grunde sagen alle dasselbe. Sie haben nur Unrecht wenn sie sich untereinander verfolgen; dies muß man aber durch gute Gesetze verhindern. (27.)“

Mit Recht nennt Thiers die ersten Jahre des Consulats die glänzendste, gemeinnützigste Zeit Bonapartes, wo er noch nicht von Ehrgeiz und Kriegslust fortgerissen, das wahre

Wohl Frankreichs und Europas in den Hintergrund stellte. (VII, 109.)" Aber freilich (fügt Thiers hinzu): die Weisheit ist seltener als die Geschicklichkeit, ja seltener als das Genie; denn die Weisheit setzt voraus den Sieg über seine eigenen Leidenschaften, ein Sieg zu welchem große Männer selten fähiger sind, als kleine. (VIII, 7.)" — Wenn Thiers mit Recht die Heftigkeit und das Umsichgreifen Bonapartes beklagt, so sagt er mit gleichem Rechte, der Widerspruch des Tribunats gegen die größten Verbesserungen (Kirchenfriede, bürgerliches Gesetzbuch) sey kleinlich, leidenschaftlich, ja unverständig und strafwürdig gewesen. (VII, 144.) „Es war zu gleicher Zeit höchst kindisch und höchst gefährlich, einen heftigen Charakter aufs Aeußerste zu treiben, der sich seiner Kraft bewußt und zu Allem fähig war. (159.) Es ergab sich, daß nach einer blutigen Revolution und einer so tiefen Erregung der Leidenschaften, das freie Spiel constitutioneller Einrichtungen unmöglich blieb. (161.)" — Daß aber Sieyes Verfassung ganz unbrauchbar und thöricht war, erweiset Thiers (trotz beiläufig gespendeten Lobes) aufs einleuchtendste. (VII, 125—128; VIII, 9; XII, 21—26.)

Die vorgeschriebenen Formen der Berathung führten fast unausbleiblich zu sachlichen Mißgriffen und Fehlern, und der gereizte Bonaparte blieb leider hinter seinen Gegnern nicht zurück.

„Das Unrecht Napoleons (sagt Thiers) bestand nicht darin, daß er die Diktatur übernahm (denn sie war nothwendig), sondern daß er später nicht davon so guten Gebrauch machte, wie in den ersten Jahren. (VIII, 84.) Die Revolution stürzte ein 1200 Jahre altes Königthum, und wollte in ihrem Wahnsinn alle Throne Europas vernichten (109), und nach wenigen Jahren suchte sie den französischen allmählig, Stück für Stück wieder aufzurichten. Napoleon betrachtete die Freiheit als eine Rückkehr zu allen Unruhen, als ein Hinderniß all des Guten das er vollbringen wollte. (127.)"

Gern glauben wir der Versicherung des Herrn Thiers, daß er sich ernstlich bemüht habe, die Gründe des mit England nach dem Frieden von Amiens erneuten Krieges unparteiisch darzu-

stellen (X, 65); gewiß aber würde ein Engländer, von seinem Standpunkte aus, zu anderen Ergebnissen gekommen seyn.[1]) Vollkommen tadellos und ergreifend ist das Schicksal des Herzogs von Enghien dargestellt. Beherzigenswerth sind nachstehende Bemerkungen des Erzählers. „Jede Verletzung des gesetzlichen Rechtsganges hat beklagenswerthe Folgen. Das Leben der Angeklagten, die Ehre der Regierungen sind dann oft von einem bloßen Zufall abhängig. — Für den ersten Consul (der sein Leben so oft in Schlachten ausgesetzt hatte) wäre eine Gefahr mehr besser gewesen, als Sicherheit gewonnen zu solch einem Preise. Er stellte sich denen gleich, welche Ludwig den XVI. sterben ließen; und zwar ohne die Entschuldigung revolutionairer Leidenschaften, welche damals die festesten Köpfe und die besten Herzen störten. Aber Schauspiele dieser Art sind geeignet den menschlichen Stolz zu beschämen und zu lehren, daß außerordentliche Geister nicht gegen die gemeinsten Fehler geschützt sind, wenn sie sich den Leidenschaften hingeben und, sey es auch nur auf einen Augenblick, die Selbstbeherrschung verlieren. — Man soll, zum Schutze der bürgerlichen Gesellschaft, immerdar die strengsten Regeln der Gerechtigkeit befolgen; jedoch auch die Männer aller Parteien mit Nachsicht beurtheilen, welche hineingesetzt waren in die Bahn der Revolutionen, auferzogen unter den verderbenden Unruhen der Bürgerkriege, aufgereizt durch den steten Anblick blutiger Scenen. Sie hatten für das Leben anderer Menschen nicht die Achtung und Ehrfurcht, welche uns glücklicherweise eingeflößt hat die Zeit, die Ueberlegung und ein langer Friede. (XI, 105—112.)"

Sehr gut ist entwickelt, wie man dem Kaiserthume immer näher kam und Zweifel und Warnungen kein Gewicht behielten. Weissagend bemerkte Cambaceres: „Wir haben Europa bekriegt um ihm Tochterrepubliken der französischen Republik zu geben;

---

1) So schreibt mir ein Freund: Thiers Geschichte von Frankreich, halte ich für eine Apotheose Napoleons und des französischen Volks. Er bestärkt dieses in dem Wahne alle übrigen beherrschen zu müssen.

wir werden es jetzt bekriegen um ihm Kinder und Brüder unseres Monarchen als Könige aufzudrängen, und das erschöpfte Frankreich wird zuletzt durch diese thörichten Unternehmungen erliegen. (XI, 183.)"

In Paris befinden sich große Gemälde, welche den Einzug Napoleons in Berlin darstellen, unter Anderem Weiber die sich freuen, oder, die Arme gen Himmel streckend, um Gnade flehen. Ich weiß als Augenzeuge, daß dies Alles völlig unwahr ist. Die Linden waren fast leer, kein Zeichen der Theilnahme, oder Besorgniß, nur einige französische Soldaten riefen: Vive l'Empereur! Der Kaiser selbst war aber nicht ohne alle Besorgniß gewesen. Man weiß durch das Zeugniß eines (mit Mühe aufgefundenen, französisch sprechenden) Mädchens, daß er Abends eine Art Rüstung auszog. Die Erzählung des Herrn Thiers ist wenigstens in dem, der Wahrheit gemäß, was wir nachstehend ausheben: „Man hörte kein Geschrei des Hasses, oder der Schmeichelei für den Sieger. Glücklich war Preußen daß es einig war, und seine Würde im Unglück zu bewahren wußte. Der Einzug des Feindes war bei ihnen nicht der Untergang einer Partei und der Triumph einer anderen; es war in ihrer Mitte keine unwürdige Faktion, ergriffen von einer hassenswerthen Freude und Beifall spendend den fremden Soldaten. Wir Franzosen, unglücklicher bei unseren Unfällen, wir haben diese abscheuliche Freude gesehen: — wir haben Alles in diesem Jahrhundert gesehen, das Aeußerste des Sieges und der Niederlagen, der Größe und der Erniedrigung, der reinsten Hingebung und des schwärzesten Verrathes. (XVIII, 10.)"!

Ungern versagen wir uns, aus den letzten Bänden der Kaisergeschichte sehr gelungene und lehrreiche Stellen auszuheben. So viel man auch, (von verschiedenen Standpunkten aus) dereinst an dem großen, viel umfassenden Werke des Herrn Thiers berichtigen und ergänzen wird, bleibt es doch (wie ich wiederhole) ein Denkmal ausdauernden Fleißes, ernster Forschung, beständigen Strebens nach der (oft schwer zu findenden) Wahrheit, und mit mehr Grunde als der praktische

Staatsmann, wird der Geschichtschreiber Thiers ausrufen können: exegi monumentum aere perennius!

Guizot.

Guizot ist ausgezeichnet als Mensch, als Staatsmann und als Schriftsteller. In letzter Beziehung, (die wir hier allein im Auge behalten) verdienen seine Werke das Lob gründlicher Forschung und einfacher, klarer Darstellung. Nirgends geht er darauf aus durch rhetorische Künste zu reizen, durch Glanz zu blenden und die Einbildungskraft in Bewegung zu setzen; wogegen er dem Verstande (im besten, oft mit Unrecht gering geschätzten Sinne des Wortes) überall genügt und den Wißbegierigen reichlich belehrt. Unter vielen seiner Schriften, wollen wir wenigstens einige näher erwähnen. Einer gedrängten Uebersicht der Kulturgeschichte Europas, folgte die Histoire de la civilisation en France in vier Bänden. Nicht die einzelnen Personen und ihre Schicksale oder Thaten treten hier in den Vordergrund, sondern die Massen des Volkes und die mehr sachlichen Zustände. Es ist eine fortschreitende, lebendig sich bewegende, und dadurch doppelt anziehende und lehrreiche Statistik. Allgemeinere Ergebnisse gehen nicht hervor aus einer Unzahl kleiner unbedeutender Einzelnheiten; vielmehr ist die Auswahl mit Sorgfalt getroffen, es sind die daraus abgeleiteten Folgerungen verständig und sicher begründet.

„Die Bildung (die Civilisation), sagt Guizot, beruht wesentlich auf zwei Thatsachen: die Entwickelung der geselligen, und die Entwickelung der geistigen, intellektuellen Verhältnisse. Jene betrifft das Aeußere und Allgemeine, diese die innere und persönliche Natur des Menschen; mit einem Worte die Vervollkommnung der Gesellschaft (société) und der Menschheit (humanité). (I, 6.) In England steht die erste, in Deutschland die zweite Hälfte an der Spitze. Dort wendet sich selbst die Philosophie (Baco, Locke, die Schotten) vorzugsweise zum Prak-

tischen (9); in Deutschland übertrifft (trotz mancher Langsamkeit) die Entwickelung des Geistes, oft die unvollkommnere Entwickelung der bürgerlichen Verhältnisse. (12.) In Italien sind diese beiden Hauptrichtungen nie zu einer Verständigung, zu einer gemeinsamen Wirksamkeit gelangt. In Spanien herrscht feierliche Unbeweglichkeit, oder unfruchtbarer Wechsel. (15.) Der doppelte Charakter geistiger Thätigkeit und praktischer Geschicklichkeit, des Denkens und Anwendens, findet sich in allen großen Ereignissen der französischen Geschichte, in allen großen Klassen der französischen Gesellschaft, — sowie nirgend anderswo. (17.)"

„Die Verwaltung der römischen Landschaften zur Zeit der Republik war schlechter, als in der besseren Kaiserzeit, und vor der Eroberung Galliens durch die Römer litt die einheimische Regierung an sehr großen Mängeln. Im ersten bis dritten Jahrhundert machte die Bildung unter der römischen Herrschaft bedeutende Fortschritte. Später blieben die Leiden einer sich auflösenden, despotischen Regierung nicht aus. (49—51.)"

„In jedem Systeme der Kirchenverfassung (demokratisch, aristokratisch, monarchisch) liegt ein größerer, oder kleinerer Theil sittlicher Wahrheit, geschichtlicher Wirklichkeit. Alle haben in der religiösen Entwickelung eine Rolle gespielt, einen Platz eingenommen; alle haben (in ungleicher Weise) an der Bildungsarbeit Theil genommen. (72.)"

„Keine große Begebenheit tritt ein aus vollkommen unbegründeten, illegitimen Ursachen. Neben, oder unter diesen finden sich immer legitime Ursachen, gute und gerechte Gründe um große Thatsachen zu erzeugen. (81.)"

„Die außerordentliche Ungleichheit der Bildung und geselligen Stellung der Laien und Geistlichen, hat zur Herrschaft der letzten wesentlich beigetragen. (87.)"

„Die sittlichen und geselligen Verhältnisse gehen nicht immer gleichen Schritt. Bürgerliche Einrichtungen entscheiden keineswegs allein; andere Gründe können hier mitwirken, kämpfen, obsiegen; und wenn die äußere Welt auf den Menschen einwirkt, so wirkt er auch auf sie zurück. (111.)"

„Das Christenthum ist wesentlich eine praktische Revolution; keine wissenschaftliche, spekulative. Es bezweckt vor Allem den moralischen Zustand zu bessern, das Leben der Menschen zu ordnen; und zwar nicht allein der Einzelnen, sondern der Völker, ja des ganzen menschlichen Geschlechts. (151.)“

„Der gesunde Menschenverstand (bon sens) ist das wahre Vaterland des menschlichen Geistes, welcher immer dahin zurückkommt, nachdem er auf allen Seiten geirrt hat. (171.)“

„Die Verhältnisse der alten Deutschen sind nicht immer richtig aufgefaßt, sondern oft verschönert und veredelt worden. (237.) Eine Hauptveränderung war der Uebergang von einem umherschweifenden Leben, zu festen Wohnsitzen und Ackerbau. (246.)“

„Vom vierten bis 13. Jahrhundert stand die Kirche an der Spitze der menschlichen Entwickelung. Während alle bürgerlichen Einrichtungen sanken, sich auflöseten, ja untergingen, ward die Kirche einiger, umfassender, mächtiger. Es verwirklichte sich der, vielleicht größte Gedanke, welcher je die Menschen vereinte, der Gedanke einer allgemeinen geistigen Gesellschaft (société spirituelle); denn dies ist der philosophische Name der Kirche, ist der Zweck welchen sie sich vorsteckte. Das Uebergewicht des Strebens nach Einheit und Uebereinstimmung, beschränkte aber gewaltsam und mit Unrecht die freie Entwickelung; man vergaß daß Gewalt verunreinigt, ja tödtet. (340—345.)“

„Im Ganzen befanden sich die Landleute besser unter geistlicher als unter weltlicher Herrschaft. (IV, 5.) Doch blieben ihre Verhältnisse vom 5. bis 10. Jahrhundert höchst drückend, besserten sich vom 11. bis zum 14., und kamen dann in einen unerwünschten Stillstand. (14, 15, 22.)“

„Die Rechte und Pflichten der Lehnsherren und Vasallen standen meist durch gegenseitiges freiwilliges Uebereinkommen fest; unter den Vasallen selbst fand dagegen wenig Gemeinschaft statt. Mithin fehlte es oft an einem allgemeinen, sichernden Staats- und Rechtsverbande, woraus Privatkriege und gerichtliche Zweikämpfe entstanden. (48, 49, 65, 71.)“

„Zwar hatten die Vasallen Antheil an der Gesetzgebung und Rechtspflege, doch bezog sich fast Alles nur auf Rechte und Freiheit der Einzelnen, ohne hervortretende Kraft einer allgemeinen Regierung. Das Königthum und der dritte Stand bedurfte einer weiteren Entwickelung. (73, 74, 81, 83, 91.) Die Macht des Königthums wuchs vor Allem unter Philipp August und Ludwig IX, (175), und führte, besonders durch die Persönlichkeit Philipps des Schönen bis an den Despotismus hinan. Doch traten Verbindungen der Aristokratie demselben bald entgegen. (203.) Lange Zeit hindurch stellten sich die, oft vom Adel mißhandelten Communen, auf die Seite der Könige, schwächten sich aber später (211) durch innere Mängel, für deren Abstellung die Könige eingreifen mußten. Neben dem Sinken des Communalwesens erhob sich aber der dritte Stand allmählig zu immer größerer Macht und Bedeutung. (300, 302.)"

Der zweite und dritte Band der lehrreichen Histoire de la civilisation en France handelt hauptsächlich von Kirche und Litteratur. Wir legen ein Paar charakteristische Stellen vor:

1) „Die von Bolland und Anderen herausgegebenen Leben der Heiligen füllen bis zum 14. Oktober 53 Bände. Der Monat April zählt 1472 Heilige, so daß auf das ganze Jahr wohl 20,000 kommen würden. Gewöhnlich nimmt man an, daß der Eifer des religiösen Glaubens, diese große Zahl der Legenden und ihrer Schriftsteller erzeugt habe, und gewiß hat jener viel dazu beigetragen; aber er allein hat doch nicht Alles bewirkt. In andern Zeiten war derselbe kräftige Glaube verbreitet, ohne dieselben Ergebnisse hervorzubringen. Der sittliche Zustand der Menschen und der Geselligkeit, vom 5. bis 10. Jahrhundert, veranlaßte den Reichthum und die Beliebtheit der Legenden. Sie stillten ein unbezwingliches Bedürfniß der menschlichen Natur, welches nirgends sonst Befriedigung fand. (II, 157.)"

2) „Karl dem Großen hat man oft blind gehuldigt, und ihm fast willkürlich Genie und Ruhm beigelegt. Und gleichzeitig wiederholte man: er hat nichts gethan, nichts gegründet: sein Reich, seine Gesetze, alle seine Werke sind zugleich mit ihm zu

Grunde gegangen. Dieser geschichtliche Gemeinplatz führt zu einer Menge moralischer Gemeinplätze, über die Ohnmacht großer Männer, ihre Nutzlosigkeit, die Eitelkeit ihrer Plane; die wenigen Spuren welche sie in der Welt zurücklassen, nachdem sie dieselbe in allen Richtungen durchfurcht haben. — Ist das Alles wahr? Ist es wirklich die Bestimmung großer Männer nur der Welt zur Last zu fallen und sie in Erstaunen zu versetzen? Hätte ihre starke, glänzende Thätigkeit, nie einen dauernden Erfolg? Es wäre sehr theuer diesem Schauspiele beizuwohnen, wenn nach dem Herabfallen des Vorhanges gar nichts übrig bliebe. Soll man die mächtigen und glorreichen Häupter eines Jahrhunderts nur für eine unfruchtbare Plage halten, oder höchstens für einen beschwerlichen Luxus? War insbesondere Karl der Große nichts mehr? — Beim ersten Anblick scheint jener Gemeinplatz Recht zu haben. Diese Siege, Eroberungen, Einrichtungen, Plane, Reformen, alle diese Größe, dieser Ruhm, sind mit ihm verschwunden. Wie ein Meteor trat er plötzlich hervor aus der Finsterniß der Barbarei, um sich zu verlieren und zu erlöschen in der Barbarei des Lehnswesens. Und dies Beispiel steht nicht vereinzelt in der Geschichte: die Welt sah es mehrere Male, ja wir selbst sahen ein Reich, das sich gern (und nicht mit Unrecht) mit dem Karls des Großen verglich, und ebenso mit einem Manne zu Grunde ging. Hüten wir uns diesem Scheine zu glauben; um große Männer und große Begebenheiten zu beurtheilen, muß man tiefer eindringen. Die Thätigkeit eines großen Mannes besteht aus zwei Theilen, er spielt zwei Rollen, und man kann in seiner Laufbahn zwei Abschnitte unterscheiden. Er begreift, besser als irgend ein Anderer die wirklichen, wahrhaften Bedürfnisse seiner Zeit, und versteht am Besten sich aller gesellschaftlichen Kräfte zu bemächtigen und dem rechten Ziele entgegen zu führen. Daher seine Macht und sein Ruhm, daher versteht und folgt man ihm, und Alle unterstützen ihn gern in dem was er zu allgemeinem Besten unternimmt. — Aber er bleibt hiebei nicht stehen. Kaum sind die wirklichen und allgemeinen Bedürfnisse seiner Zeit befriedigt,

so geht Gedanke und Wille des großen Mannes weiter. Er stürzt sich über die vorhandenen Thatsachen hinaus, giebt sich Ansichten hin welche ganz persönlich sind, verfolgt mehr oder weniger umfassende und glänzende Plane, die sich aber nicht auf wahre Bedürfnisse gründen, nicht mit allgemeinen Interessen und Wünschen übereinstimmen: er will (mit einem Worte) seine Wirksamkeit ins Unendliche ausdehnen und die Zukunft beherrschen wie die Gegenwart. Hier beginnt Egoismus und Träumerei! Im Vertrauen auf seine früheren Thaten folgt man dem großen Manne in dieser neuen Laufbahn; man glaubt ihm, man gehorcht ihm, man giebt sich seinen Fantasien hin, welche Schmeichler und Getäuschte als die höchsten Conceptionen bewundern und rühmen. Das Publikum, welches nicht lange dem Wahrem fremd bleiben kann, wird aber bald gewahr daß man es hinzieht wohin es nicht gehen will, daß man es täuscht und mißbraucht. Bisher hatte der große Mann seine tiefe Einsicht, seinen mächtigen Willen verwandt in Uebereinstimmung mit den allgemeinen Gedanken und Wünschen; jetzt will er die öffentlichen Kräfte verwenden für seine persönlichen Gedanken und Zwecke; was er thut, weiß und will er allein. Man wird unruhig, man ermüdet, man folgt lässig, widerwillig. Hierauf klagt man, widerspricht, zieht sich zurück: der große Mann bleibt allein und fällt; und Alles was er allein dachte und wollte, das bloß Persönliche und Willkürliche seiner Werke, fällt mit ihm. (II, 262.)"

3) „Karl der Große hatte den Plan, das Reich und seine Einheit herzustellen, indem er einen Theil der römischen Verwaltung erneute, und hiemit die deutschen Volksversammlungen und ein kriegerisches Patronat verband. Er war zugleich Haupt der Krieger, Präsident der Volksversammlungen und Kaiser. Es gelang ihm auf einen Augenblick und für seine eigene Rechnung. Aber dies war eine, gleichsam galvanische Auferstehung. Angewandt auf einen großen geselligen Verein waren die Grundsätze des Heerbanns, der freien deutschen Stammverfassung und einer kaiserlichen Verwaltung, gleichmäßig unausführbar. —

Der sittliche und gesellige Zustand der Völker widersprach damals jeder großen, umfassenden Genossenschaft, einem ausgedehnten und einigen Reiche. Die Menschen hatten nur wenige und beschränkte Ideen; die geselligen Verbindungen waren selten, der Horizont des Gedankens und Lebens sehr eng. Bei solchen Verhältnissen ist eine große staatliche Einigung unmöglich. Hingegen gab es Bestandtheile für kleinere Genossenschaften, für örtliche und landschaftliche Regierungen. Gesetze, Gerichte, Mittel zur Ordnung, Kriege, Tyranneien, Freiheiten beschränkten sich auf kleinere Kreise, weil sich für einen größeren nichts regeln und erhalten ließ. (II, 450.)"

4) „Bis auf unsere Tage waren alle geschichtlichen Studien beschränkt und vereinzelt, über Politik, Gesetzgebung, Religion, Litteratur. Man betrachtete und behandelte sie nicht als ein Ganzes, nicht von einem Gesichtspunkte, nicht in ihrer innigen und fruchtbaren Einheit. Selbst wenn man versuchte allgemeine Ergebnisse zu ergreifen, wenn man sich einen vollständigen Begriff bilden wollte von der Entwickelung der Menschheit, so errichtete man das Gebäude auf einem beschränkten, einseitigen Grunde: so Bossuet auf religiösem Glauben, Montesquieu auf staatsrechtlichen Einrichtungen. — Wie sich in dem Leben jedes Einzelnen Einheit findet, so in dem Leben jedes Volkes und der gesammten Menschheit. Sowie ferner alle Verhältnisse des Schicksals und der Thätigkeit eines Menschen seinen Charakter bilden, so muß die Einheit der Geschichte eines Volkes sich gründen auf die Mannigfaltigkeit seines gesammten Daseyns. (III, 185.)"

Unter Anderen haben Gibbon, Voltaire, Henry in ihren geschichtlichen Werke Grundsätze befolgt die denen Guizot's ähnlich sind, und auch ich habe mich in meiner Geschichte der Hohenstaufen, wenigstens bemüht, neben der eigentlichen politischen Geschichte, die übrigen Zweige menschlicher Entwickelung darzustellen.

Ein anderes, wichtiges Werk Guizot's ist seine Histoire de la Révolution d'Angleterre. In der Vorrede spricht er

über den Ursprung und den Zweck der Revolutionen, ihre Licht- und Schattenseiten, rügt Uebertreibungen in Lob und Tadel, und erweiset daß frühere Geschichtschreiber diese Zeit von sehr verschiedenen Standpunkten aus, oft so einseitig aufgefaßt und dargestellt haben, daß die volle Wahrheit nicht an den Tag kömmt. Wir müssen dieser Kritik beistimmen; können aber nicht läugnen, daß eben diese Verschiedenheit der Auffassung, und die lebhaft hervortretende Persönlichkeit der Verfasser, unsere Aufmerksamkeit oft geschärft, unsere Theilnahme belebt, und die Ueberzeugung hervorgerufen hat, daß dieselben Thatsachen sich in verschiedenen Gemüthern ganz natürlich verschieden abspiegeln, und eben durch diese Mannigfaltigkeit doppelt lehrreich werden. Doch bleibt das Bemühen Guizot's sehr verdienstlich, daß er, mit klarem Verstande und ruhiger Unparteilichkeit, alles Uebertriebene, Leidenschaftliche wegschneidet, und auf ein richtiges, mittleres Maaß zurückführt. Indessen konnte bei dem besonnensten französischen Schriftsteller, das Andenken an die französische Revolution, nicht ohne allen Einfluß bleiben auf die Beurtheilung der englischen Revolution. Dies ergiebt sich schon daraus daß das Wort Revolution, nicht für die englischen Ereignisse von 1688 aufgespart ist.

Ungeachtet der ruhigen Darstellung Guizot's, gewahren wir schon auf den ersten Seiten, wie täuschende Hoffnungen vorwalten, Mißverständnisse emporwachsen und ein ungeheures Trauerspiel hereinbricht. Daß ein so haltungsloser Mensch wie Buckingham eine solche Gefahr nicht beschwören könne, hatte keinen Zweifel, und wenn Strafford ein viel bedeutenderer Mann war, so war der von ihm betretene und hartnäckig verfolgte Weg, doppelt gefährlich und nachtheilig für ihn, sein Vaterland und seinen König. Allerdings trägt dieser, in letzter Stelle die Hauptschuld, und Herr Guizot stellt deshalb (I, 80) die bittersten Anklagen nebeneinander. Gern hätten wir aber schon an dieser Stelle etwas von dem mildern Balsam gefunden, den Malcolm Laing seiner Charakteristik Karls I. hinzufügt. So gewiß der König beim Anfange der Revolution im Unrecht war,

so gewiß ging dies nur zu bald auf das Parlament über, was Guizot ganz der Wahrheit gemäß nachweiset. (I, 270, 272, 292.)

Hingegen glauben wir, daß sein Bericht über den irländischen Aufstand des Jahres 1641 einer Berichtigung bedarf. Er war nicht, mit bewußten Zwecken, lange vorher und allgemein vorbereitet worden; auch hat man die Zahl der Umgekommenen gewaltig übertrieben (siehe Raumer's Geschichte von Europa, V, 55).

Daß zu den politischen Zwistigkeiten, die religiösen mit einer gehäßigen, verdammenswerthen Leidenschaft hinzutraten, kann man nicht genug beklagen, und Guizot hat das Unchristliche dieser angeblich heiligern Christen, mit großem Rechte streng gerügt. (I, 109—111.)

„Eine Partei (erzählt Guizot, II, 14) sagte: wir haben das Joch der römischen und bischöflichen Kirche abgeschüttelt und uns der presbyterianischen Herrschaft erwehrt. Wozu ist überhaupt eine Geistlichkeit nöthig? Mit welchem Rechte bilden die Priester eine fortdauernde Körperschaft, reich, unabhängig, berechtigt den Arm der weltlichen Obrigkeit in Anspruch zu nehmen. Man nehme ihnen alle Rechtspflege, selbst das Recht zu bannen. Verbleiben möge ihnen: Ueberzeugen, Predigen, Unterrichten, Beten; dann nimmt jeder Mißbrauch geistlicher Macht, und aller Streit mit der bürgerlichen Gewalt, ein Ende. Nicht den Priestern, sondern den Gläubigen steht das Recht zu in Glaubenssachen Gesetze zu geben, sie wählen und bestallen ihre Geistlichen; diese dürfen sich nicht selbst einsetzen, um dann die Gläubigen zu beherrschen. Diesen hat Gott die Gabe verliehen zu predigen und zu kämpfen: er wählt und weiht seine Heiligen; seine Sache ist ihnen anvertraut, ihnen allein offenbart er durch welche Mittel sie obsiegen werde. — So bildete sich die Partei der Independenten, weniger im Volke wurzelnd wie die Presbyterianer, aber doch schon im Besitze der Ueberlegenheit, welche ein systematischer, vollständiger Glaube giebt, der immer bereit ist von den aufgestellten Grundsätzen Rechenschaft abzulegen, und

alles daraus Folgende anzuerkennen. So: Gleichheit der Rechte, billige Vertheilung der bürgerlichen Güter, Abschaffung aller Mißbräuche, Gewissensfreiheit u. s. w."

Wir müssen es uns versagen längere Stellen aus der Geschichte der englischen Revolution mitzutheilen, um noch einigen Raum zu behalten für Guizot's *Mémoires* pour servir à l'Histoire de mon temps. Wir lernen hier nicht bloß den scharfsinnigen Gelehrten, sondern zugleich den wirksam eingreifenden Staatsmann kennen, welcher zwar nicht (wie niemand) über einzelne Irrthümer erhaben war, wesentlich aber mit Muth und Einsicht, für „Friede und Freiheit" wirkte. Vor Allem freuen wir uns, daß er zwischen so vielen Schwierigkeiten, Versuchungen, Abwegen und schlechten Beispielen hingestellt, die Würde und Reinheit eines edeln, uneigennützigen, tadellosen Charakters behauptete. Billigen müssen wir ferner die überwiegenden Gründe, welche ihn bestimmten, diese, so ungemein lehrreichen Denkwürdigkeiten, schon jetzt herauszugeben.

Man hat Guizot bisweilen vorgeworfen, daß bei ihm der Verstand zu sehr vorwalte, und allerdings ist er weit entfernt von der Leidenschaft und Parteilichkeit, die sich für Begeisterung und Genialität ausgiebt. Seine Ruhe schließt aber lebendige Theilnahme nicht aus, und läßt oft die Wahrheit besser erkennen, als hastiges Aburteln. Zuletzt soll jeder an seiner Natur festhalten, dieselbe jedoch zu einer ehrenwerthen Persönlichkeit ausbilden; — und daran hat es Guizot nicht fehlen lassen. Seine Schilderungen ausgezeichneter Männer und eigenthümlicher Zustände, entbehren nicht der scharfen bestimmten Zeichnung; wir geben von beiden wenigstens eine Probe.

„Durch mein Alter war ich der Revolution fremd, ich blieb es dem Kaiserthum durch meine Ansichten. Seitdem ich aber einigen Antheil nahm an der Regierung der Menschen, lernte ich gerecht seyn gegen den Kaiser Napoleon. Ein unvergleichlich thätiger und mächtiger Geist, bewundernswerth durch seinen Abscheu vor Unordnung, durch seinen tiefen Instinkt für das Herrschen, durch die kräftige und wirksame Schnelligkeit der

Herstellung des geselligen Baues. Aber er war ein Genie ohne Maaß und Zügel, er nahm weder von Gott, noch Menschen eine Gränze an für seine Bestrebungen und seinen Willen, und indem er die Revolution bekämpfte, ward er hiedurch revolutionär. Ueberlegen in der Einsicht der allgemeinen Bedingungen der Geselligkeit, begriff er doch nur unvollkommen (fast möchte ich sagen, nur auf grobe Weise) die sittlichen Bedürfnisse der menschlichen Natur; weshalb er ihnen bisweilen genügte mit gesundem, erhabenen Sinn, und sie dann wiederum verkannte und verletzte mit gottlosem Stolze. Wer hätte glauben können, daß derselbe Mann, der das Concordat schloß und die Kirchen in Frankreich eröffnete, den Papst aus Rom entführen und in Fontainebleau gefangen setzen würde? Es ist zu viel gleichzeitig mißhandeln die Philosophen und die Christen, die Vernunft und den Glauben! Napoleon war für seine Zeit durchaus nothwendig, denn Keiner konnte so rasch und mit solchem Glanz, die Ordnung auf die Anarchie folgen lassen. Andererseits war sein Hinblick auf die Zukunft höchst chimärisch: denn nachdem er Frankreich und Europa besaß, hat ihn Europa, ja Frankreich verjagt, und sein Name bleibt größer als seine Werke; denn die glänzendsten, seine Eroberungen, sind plötzlich und ganz mit ihm verschwunden. — Gott rächte den gesunden Sinn und die Gerechtigkeit, welche Napoleons Genie so oft gering geachtet hatte. — Niemand konnte an seine künftige Mäßigung glauben, seine Geschichte und sein Charakter nahmen seinen Worten alles Vertrauen. — Bei seinem letzten Auftreten ward er nicht gestützt und getragen von allgemeiner Theilnahme und dem Bedürfniß der Ordnung und Sicherheit; er begann vielmehr ein böses Werk, lediglich eingegeben von seinen persönlichen Leidenschaften und Bedürfnissen, mißbilligt dagegen von dem gesunden und sittlichen Sinn, sowie von dem wahren Interesse Frankreichs. Und er versuchte dies, durchaus egoistische Werk, in einer unmöglichen Stellung und mit sich untereinander widersprechenden Mitteln. Daher kam das Uebel, das er that und das Unglück welches er erlitt. (I, 4, 24, 64, 66.)“

„Ich kenne (sagt Guizot an einer anderer Stelle) für freie Einrichtungen (institutions) keine größere Gefahr, als die blinde Tyrannei, welche im Namen freisinniger Ansichten ausgeübt wird von dem Fanatismus der Sekten, Genossenschaften und Faktionen. Ihr seyd ein entschiedener Freund constitutioneller Regierungen und politischer Bürgschaften; ihr wollt einstimmig leben und handeln mit denen, welche diese Fahne tragen: — entsagt eurem Urtheile und eurer Unabhängigkeit! — Jene Partei hat für alle Fragen und Umstände (wie sie auch sein mögen) fertige Meinungen, im voraus gefaßte Beschlüsse, nach denen sie glauben euch von Rechtswegen beherrschen zu dürfen. Widersprechen offenbare Thatsachen jenen Meinungen, so dürft ihr sie nicht sehen; mächtige Hindernisse treten den Beschlüssen entgegen, ihr dürft sie nicht berücksichtigen; Billigkeit und Klugheit rathen zu Behutsamkeit und Schonung, man erlaubt euch nicht sie zu üben. Ihr steht vor einem abergläubigen Credo und einer beliebten Leidenschaft; prüft nicht, sonst seyd ihr kein Freisinniger mehr; widersteht nicht, sonst seyd ihr ein Aufrührer. Gehorcht, marschirt, gleichgültig in welchem Schritt und welches Weges. Im Augenblick wo ihr aufhört ein Sklave zu seyn, seyd ihr ein Abtrünniger! (I, 47.)"

Leider giebt es auch außerhalb Frankreichs, Zustände ähnlicher Art, wo kühne Führer, die an Worten reicher sind, als an wahrer Weisheit, Viele ins Schlepptau nehmen, ohne zu wissen wohin das Schiff segeln werde. — Es mögen (trotz des beschränkten Raumes) noch die sehr interessanten Schilderungen dreier berühmten Männer folgen.

„Talleyrand zeigte bei der ersten Restauration und auf dem Congreß von Wien große Kaltblütigkeit, kühnen Scharfsinn und große Kunst des Uebergewichts (prépondérance). Aber außer einer Crisis, einem Congresse, war er weder geschickt noch mächtig, ein Mann des Hofes und der Diplomatie, nicht der Regierung, und noch weniger einer freien, als irgend einer anderen Regierung. Er war vortrefflich zum Verhandeln im Gespräch, durch Annehmlichkeit und geschickten Gebrauch der geselligen

Verhältnisse bei einzelnen Personen; aber die großen Mittel auf viele Menschen thätig einzuwirken, fehlten ihm gänzlich: also Ansehn durch Charakter, Fruchtbarkeit des Geistes, Schnelligkeit des Entschlusses, Kraft der Rede, sympathetisches Verständniß allgemeiner Ideen und öffentlicher Leidenschaften. Eben so wenig hatte er Geschmack und Geschicklichkeit für regelmäßige und anhaltende Arbeit. Ehrgeizig und lässig (indolent), schmeichelnd und zurückstoßend (dédaigneux) war er ein vollkommener Hofmann in der Kunst zu gefallen und zu dienen ohne Knechtssinn. Bereit zu Allem und fähig zu jeder Geschmeidigkeit welche seinem Glücke nützlich seyn konnte, wobei er doch (wenn es nöthig war) den Schein der Unabhängigkeit zu erhalten wußte. Politiker ohne Skrupel, gleichgültig gegen die Mittel, und fast auch gegen den Zweck, sofern er nur darin einen persönlichen Erfolg gewahrte. In seinen Ansichten mehr kühn als tief, kaltmuthig in Gefahr, geeignet für Geschäfte in einer unbeschränkten Monarchie, während ihm die freie Luft und der helle Tag der Freiheit nicht behagten; er fand sich da nicht an seiner Stelle und wußte nicht zu handeln. (I, 37.)"

„Chateaubriand's Natur haben weder die Minister noch der König recht begriffen: sie haben seinen Beistand und seinen Widerstand nicht hoch genug angeschlagen. Er war allerdings ein unbequemer Verbündeter: er machte Anspruch auf Alles und fand sich überall verletzt. Den seltensten und schönsten Geistern gleich stehend, hielt er sich irrig auch den größten Meistern in der Regierungskunst gleich, und war sehr erbittert wenn man ihn nur für den Nebenbuhler Milton's, und nicht auch Napoleons hielt. Ernste Männer gaben sich nicht her zu diesem Götzendienst, vergaßen aber dann auch wohl, was er als Freund, oder Feind werth sey. Wenn man seinem Genius und seiner Eitelkeit huldigte, konnte man vielleicht die Träume seines Stolzes einschläfern; und gab es kein Mittel ihm zu genügen, so mußte man ihn jeden Falls (aus Klugheit, wie aus Dankbarkeit) nicht bloß schonen, sondern überhäufen (combler). Er gehörte zu denen, bei welchen Undankbarkeit so gefährlich, als ungerecht ist;

denn sie fühlen dieselbe mit Leidenschaft, und wissen sich zu rächen, ohne zu verrathen. — Er verstand Wahres und Falsches beredt zu vermischen, Empfindungen und Gedanken auf glänzende Weise zu verwirren, und das Publikum mit solchem Chaos zu blenden und zu beunruhigen. — Chateaubriand hatte alle Ideen durchlaufen, sich in allen Bahnen versucht, nach jedem Ruhme gestrebt, den einen erschöpft, den anderen berührt: — nichts hat ihm genügt, so daß er selbst sagte: mein Hauptfehler ist die Langeweile, der Ueberdruß an Allem, der immerwährende Zweifel. (I, 88, 146, 260.) Er bedurfte übermäßig des Lobes und Aufsehns um seinem Stolze zu genügen, der Erregung und des Neuen um seiner Langenweile zu entfliehen. (261.)“

„Ich kann nicht an Lafayette denken, ohne ein Gefühl rührender Traurigkeit. Nie habe ich einen Charakter gekannt, großmüthiger und wohlwollender für Alle, mehr Freund der Gerechtigkeit, und bereiter Alles für seine Ueberzeugung und seine Sache zu wagen. Er zeigte in seinem Leben eine Beständigkeit der Gefühle und Gedanken, und eine Kraft des Entschlusses, welche den festesten Freunden der Ordnung und des Widerstandes Ehre bringen würde. Andererseits fehlte ihm politisches Urtheil, richtige Würdigung der Verhältnisse und der Menschen; er ließ sich gehen auf seiner abschüssigen Bahn, sah die wahrscheinlichen Folgen seiner Handlungen nicht voraus, hatte ein immerwährendes und unbestimmtes Bedürfniß der Volksgunst, welches ihn weit über seine Ansichten hinausführte, viel geringeren Einflüssen überlieferte, und oft selbst seiner sittlichen Natur und seiner Stellung widersprach. (I, 238.) Er wußte fast nur zu befehlen durch Complimente, Bitten und rührende Ermahnungen; edle und in einzelnen Augenblicken wirksame Mittel, die aber zu keinen genügenden Ergebnissen führen und sich sehr bald abnutzen, wenn man den Neigungen der Menschen entgegentreten muß. (II, 150.)“

Neben ausführlicher Erzählung der Begebenheiten finden sich in Guizot's Denkwürdigkeiten, auch kurze sehr lehrreiche Aussprüche, von denen wir einige mittheilen. „Die schwerste Weis-

heit für freie Völker ist, das zu ertragen was ihnen mißfällt, um diejenigen Güter zu erhalten die sie besitzen, und diejenigen zu erwerben nach denen sie trachten. (I, 56.) — Die Völker sind jetzt nur zu geneigt ihre eigenen Schwächen, hinter den vorausgebreiteten königlichen Schwächen zu verbergen. (58.) — Im öffentlichen Leben erfordern Klugheit und Pflicht, sich über vorhandene Uebel keine Täuschung zu machen und das Gegenmittel fest zu ergreifen, so bitter auch der Preis seyn mag. (78.) — Die Diplomatie hat einen Ueberfluß an werthlosen Maßregeln und Vorschlägen, welche man zwar kennen, aber nicht glauben muß, und hinter denen der wahre Gedanke, die rechte Arbeit und Handlung der Regierenden liegt. (79.) — Oeffentlicher Geist fehlt den Völkern, die nicht eingeübt sind ihre eigenen Geschäfte und ihr Schicksal zu führen. (94.) — Wenn die rechtlichen Leute nicht wissen wie sie die Plane der Vorsehung verstehen und ausführen sollen, so übernehmen die unrechtlichen Leute dies Geschäft. Denn unter dem Drange der Nothwendigkeit, inmitten der allgemeinen Ohnmacht, finden sich immer scharfblickende, kühne, verdorbene Geister, welche abmerken was wohl geschehen wird, und was man wagen darf. (96.) — Es ist ein Unglück und eine Schwäche, wenn bei großen Crisen, die Ueberwundenen zu Gestorbenen werden. (102.) — Sobald anstatt des Wetteifers von Parteien, die Feindschaft ganzer Klassen (demokratisch, oder aristokratisch) hervortritt; so wird dieser Kampf um Herrschaft revolutionair. (110.) — Mag ein Volk seine Vergangenheit verläugnen; es steht nicht in seiner Gewalt sie zu vernichten und sich ihr ganz zu entziehen. Bald werden Verhältnisse, bald wird die Nothwendigkeit es in die Bahnen zurückführen, die es seit Jahrhunderten verfolgt hat. (116.) — Wie viel Fehler und Uebel würden sich die Menschen ersparen, wenn sie den Muth hätten zu handeln wie sie denken, und laut zu erklären was sie wünschen. (122.) — Ein großartiges Benehmen ist bisweilen das einzige Mittel stark zu seyn. (136.) — Wenn große Angelegenheiten der Völker und große Leidenschaften der Menschen in Frage stehen, so sind die scharfsinnigsten spekula-

tiven Erörterungen nur ein Krieg des Luxus, welcher am Laufe der Begebenheiten nichts ändert. (138.) — Der Wille und die Gewandtheit der Regierung hat nur einen untergeordneten Einfluß auf die Wahlen; in Wahrheit hängen sie ab von dem herrschenden Winde und dem Eindruck welchen die Begebenheiten auf die Geister ausüben. (155.) — In revolutionairen Zeiten dienen edle Leidenschaften oft dazu den Gang der schlechtesten zu verdecken und ihnen den Triumph zu bereiten. (170.) — Die Politik verlangt eine gewisse Mischung von Gleichmuth und Leidenschaft, von Freiheit des Geistes und festem Willen. (177.) — Wer den Kampfplatz betritt, wo die Angelegenheiten eines freien Landes erörtert werden, bedenke daß es nicht auf geistige Parade und schöne Worte ankömmt; man soll sich in den Kampf nur einlassen, als ein wahrhaft und ernst Handelnder. (181.) — Die Dinge lassen sich leichter handhaben, als die Menschen. (185.) — Es ist ein Zeichen geringer Erhebung in der Erkenntniß, wenn man die Rolle nicht zu würdigen weiß, welche allgemeine Ideen bei Beherrschung der Menschen spielen; wenn man sie als eitel, ja als feindlich betrachtet, weil man nicht einsieht daß man sie als Führer annehmen muß. (207.) — Sehr Viele wissen nicht, wie schwer der Erfolg einer guten Politik ist, noch welch unendliche Menge von Anstrengungen, Opfern und Sorgen zur Kunst des Regierens gehören. (210.) — Die Völker, die nach Freiheit trachten, laufen hinsichtlich der Tyrannei, eine große Gefahr. Sie nennen leicht jede Regierung so, welche ihnen mißfällt und sie beunruhigt, oder die ihnen nicht Alles bewilligt was sie wünschen. (235.) — In der Zeit großer Umgestaltungen der menschlichen Gesellschaft, wenn die Ideen und Leidenschaften der Völker mächtig aufgeregt sind, reichen gesunder Sinn, Mäßigung und Geschicklichkeit nicht hin lange zu regieren; bald kommt der Tag, wo (um Gutes zu thun, oder Böses zu verhindern) bestimmte, großartige, starke Ueberzeugungen und Beschlüsse den Herrschern unentbehrlich sind. (280.) — In unseren Tagen ist der Kampf zwischen den Herrschenden, und denen welche die Regierungen angreifen, zu un-

gleich: jene tragen die ganze Last und eine Verantwortlichkeit ohne Gränzen, nichts läßt man ungerügt; diese haben volle Freiheit, ohne Verantwortlichkeit, von ihnen nimmt man Alles an und duldet Alles. (300.) — Es ist kein großes Verdienst in der Opposition obzusiegen; wohl aber erfordert es viel Tugend, den Verlockungen von außen und den eigenen Fantasien zu widerstehen. (300.) — Keine menschliche Weisheit kann ein Volk retten, wenn es nicht selbst zu seinem Heile mitwirkt. (303.) — Die geistige Unabhängigkeit ist das Recht der Wissenschaft; sie richtet sich zu Grunde wenn sie daraus ein Werkzeug politischer Opposition macht. (312.) — Lange Revolutionen verbreiten zwei entgegenstehende Laster, Verwegenheit und Kleinmuth: die Einen stürzen sich blind in unsinnige Unternehmungen, die Anderen enthalten sich feige der gesetzmäßigsten und nothwendigsten Handlung. (327.) — Ein Volk, das ganz mit seiner Vergangenheit bricht, verläugnet seine Ehre und seine große Bestimmung. (337.) — Die schlimmste Richtung der Revolutionaire ist die Neigung zu zerstören, des stolzen Vergnügens halber (angeblich) zu erschaffen. (II, 21.) — Zu unserer Zeit werden politische Spaltungen zu Kämpfen über Leben und Tod. In blindem Eifer stürzen sich Parteien und Völker in das letzte Aeußerste: Widerstand verwandelt sich in Aufstand, und Aufstand in Revolution. Jeder Sturm wird zur Sündfluth. (II, 4.)"

Hiefür giebt die Geschichte der französischen Revolution nur zu viele Beweise. Erzählt doch der so gemäßigte Guizot, er habe als Minister des Innern, nach dem Falle Karls X., von 86 Präfekten 76 abgesetzt, von 277 Unterpräfekten 196, von 86 Generalsekretairen 53, von 315 Präfekturräthen 127. Welch Unglück und Elend, wenn derlei Umgestaltungen der Verwaltung nöthig erschienen. (II, 54.)

„Die Republik (sagt Guizot) verspricht Alles was die Völker wünschen, kann das Gewünschte aber nicht erfüllen: sie ist die Regierung großer Hoffnungen und großer Täuschungen. (201.) — Mögen die Menschen wirken für ihr Land, ihre Partei, ihre Person, so haben sie einen freien Antheil an den Beschlüssen

und Handlungen, für welche sie der Geschichte und einst Gott verantwortlich sind. (204.) — Der St. Simonismus und Fourierismus beweiset, welch unendlich kleine Dosis von Wahrheit, selbst ausgezeichnete Geister gewinnen und dahin bringen kann die ungeheuersten Irrthümer anzunehmen. (206.) — In einer repräsentativen Monarchie, ist eine erbliche erste Kammer, eine Bürgschaft der Festigkeit und Freiheit, eine Schule für gesetzliche Regierung und gemäßigte Opposition. (226.) — Die Politik der christlichen Staaten ist zeither immer nahe der Barbarei gewesen. (250.) — Eine bewaffnete Einmischung (intervention) in die Angelegenheiten eines fremden Volkes, hat fast nie der Gerechtigkeit und Freiheit genützt. (256.) — Der Einfluß einzelner Personen, ihrer Gedanken und ihres Willens ist unendlich größer, als die Anmaßung einiger philosophischen Kritiker zugiebt. (263.) — Allgemeine Grundsätze umfassen beinahe niemals alle Fälle, und bieten mehr Waffen zu Erörterungen (discussion), als Regeln des Handelns. (291.) — Die Diplomaten haben das Privilegium groß zu erscheinen, ohne daß sie an der Last der Geschäfte, und den inneren Schwierigkeiten Theil nehmen. (339.)" —

„In freien Verfassungen giebt es verschiedene Formen und Stufen: die Vertheilung der politischen Rechte soll nicht immer dieselbe seyn, sie richtet sich nach Zeit, Ort, Sitten, Verjährung, Geschichte, geographische Lage u. s. w. (III, 3.) — Auch in der geistigen Welt bedarf man der Führer und Zügel. (14.) — Es giebt Fälle wo die Gleichheit vor dem Gesetze zur Lüge wird, und gegen Gerechtigkeit, Politik, Sittlichkeit und Vernunft verstößt. (46.) — Nichts ist der bürgerlichen Gesellschaft, ja dem Volke selbst schädlicher, als kleines Wissen, unbestimmte, unzusammenhangende, falsche, und dennoch thätige und mächtige Ideen, womit sich die Köpfe anfüllen. (64.) — Will man auf die Menschen einwirken, muß man ihnen ein Ziel, einen Zweck zeigeu, und zu ihnen in einer Sprache reden, die über ihre Lage und ihre Gewohnheiten ermunternd hinausreicht. (75.) — Die Einheit und Einigkeit eines Volkes ist bewunderns-

würdig, die Gleichheit von Maaß und Gewicht nützlich; aber eine gleiche Uniform der Geister, führt über kurz oder lang zu ihrer Schwäche und Knechtschaft. (138.) — Selbst ausgezeichnete Geister können gefälscht und erniedrigt werden, durch revolutionaire Schauspiele und Gebräuche (routines). (186.) — Viele unterlassen es gern Muth zu zeigen, wenn Andere diese Pflicht übernehmen. (226.) — Es giebt keine schlechteren Politiker als die Geister, welche mehr stolz (hautains), als groß, mehr leidenschaftlich als ernst sind, und weit mehr die augenblickliche Befriedigung ihrer Leidenschaft suchen, als die Erfüllung dessen, was dauerhaft ihren Planen nützt. (IV, 38.) — Der wahre Fortschritt besteht nicht darin stets blind in demselben Sinne zu verfahren und in derselben Bahn zu verharren; sondern für die bürgerliche Gesellschaft zu erlangen was ihr fehlt. Ist sie in Willkür gerathen, so besteht der Fortschritt in der Rückkehr zur Ordnung. (123.) — Es giebt Zeiten, wo die Völker mehr von ihren Wünschen, und andere wo sie mehr von ihrer Furcht beherrscht werden. (204.) — Es ist hohe Zeit zu verwerfen die alten revolutionairen Ideen, die thörichten Vorurtheile von unbedingter Gleichheit politischer Rechte. Freiheit und thätiger (laborieux) Fortschritt haben der Demokratie nie genügt; sie wollte die Gleichmacherei, das Nivellement, und deshalb hat sie die Gesellschaften wo sie herrschte, so schnell zu Grunde gerichtet. (274.) — Ein gewöhnlicher Fehler repräsentativer Regierungen, ist das Uebertreiben. (292.) — Es giebt Zeiten wo Revolutionen und Kriege einen fieberhaften Reiz zurücklassen, welcher den Frieden fade erscheinen und an unvorhergesehenen Streichen einer wagenden Politik, ein blindes Vergnügen finden läßt. (VI, 10.)“

Diese, leicht zu vermehrenden Auszüge beweisen, daß Guizot nie geblendet war von dem täuschenden Glanze gewaltsamer Revolutionen und willkürlicher Alleinherrschaft, daß er die Gewalt äußerer Verhältnisse nicht hinaufstellte über die ewigen Gesetze der Sittlichkeit und Tugend, und die Geschichte nie herabwürdigte zur Rechtfertigung von Sünden und Verbrechen. Sollte

er jedoch (wie man behauptet) dem Fortschritt der kirchlich-religiösen Entwickelung widersprechen, so würde dies einen schädlichen, ja unmöglichen Stillstand der Geschichte bezwecken. Auch mit mehreren Einwendungen Guizot's gegen Gibbon's Meisterwerk können wir uns nicht einverstanden erklären.

Den Bearbeitern französischer Geschichten, mögen itzt ein Paar folgen, welche die anderer Staaten erzählen.

Charles Rollin. (1661—1741.)

Rollin's Histoire ancienne und Histoire des Romains waren für ihre Zeit verdienstliche Werke und wurden viel gelesen. Seitdem sind aber durch gründliche Forschungen so viel neue Thatsachen aufgefunden und so viel Ansichten berichtigt worden, daß man jene Arbeiten Rollin's, (ohne Anmaßung) als veraltet bezeichnen kann. Ein anderes, weniger bekanntes und genanntes Werk Rollin's: de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-Lettres, par rapport à l'esprit et au coeur, ist zwar auch in neuern Zeiten überflügelt worden, behält aber geschichtlichen Werth um daraus zu ersehen, wie man damals die gesammte Pädagogik betrachtete und übte. Es ist hier nicht der Ort genau den Gang, insbesondere des für sehr wichtig gehaltenen rhetorischen Unterrichts, nachzuweisen; indessen dürften nachstehende, ausgewählte Einzelnheiten nicht ohne Interesse seyn.

„Alle Erziehung hat drei große Zwecke: die Wissenschaft, die Sitten und die Religion. Man muß sie stets im Auge behalten, man darf keines vernachlässigen. (I, I, III.) — Wir werden gebohren in Finsterniß der Unwissenheit, und eine schlechte Erziehung mehrt dieselbe durch falsche Vorurtheile. Das Studium zertheilt die erstere, und berichtigt die anderen. Es giebt unseren Gedanken und Schlußfolgen, Richtigkeit und Genauigkeit. Es gewöhnt uns Ordnung und Zusammenhang in alle Gegenstände zu bringen, über welche wir reden oder schreiben sollen. Es

bietet uns als Führer und Muster, die weisesten Männer des Alterthums. (IX.) Der Nutzen des Studirens beschränkt sich aber nicht auf das, was man wissen nennt, es macht uns auch fähig für Geschäfte und Aemter. (X.) Hätte der Unterricht nur zum Zweck die Menschen für Wissenschaft und schöne Litteratur zu bilden; beschränkte er sich darauf sie geschickt, beredt nnd für Geschäfte tauglich zu machen; vernachlässigte er, neben Bildung des Geistes auch das Herz zu ordnen; so würde er nicht dem entsprechen, was man mit Recht von ihm fordern muß, er würde uns nicht zu einem Hauptzweck hinleiten, für welchen wir gebohren sind. (XVIII.) Nun bleibt aber noch etwas höchst Wichtiges und Wesentliches übrig: nämlich den christlichen Menschen auszubilden. Jene erwähnten Eigenschaften haben einen sehr großen Werth; aber die Frömmigkeit (piété) ist gleichsam ihre Seele, und erhöht sie unendlich. Sollte sie in der Folge, durch Leidenschaften geschwächt und verdunkelt, fast verschwinden; so ist man sehr glücklich wenn die moralischen Tugenden bleiben, und es wäre ein bedeutender Gewinn, wenn Beamte und zum Regieren bestimmte Personen eine römische Rechtlichkeit behielten. Deshalb kann man sich nicht zu viel befleißigen, in die Gemüther der Jünglinge diesen trefflichen Samen auszustreuen und diese Grundsätze festzustellen. So ist der letzte Zweck unserer Bemühungen und unseres Unterrichts, — die Religion. Wir reden nicht immer von ihr, aber wir sollen sie niemals aus den Augen verlieren. (LI.)"

So viel aus Rollin's merkwürdiger Einleitung. Sein Werk selbst zerfällt in sechs Abtheilungen: 1) die Grammatik, 2) die Dichtkunst, 3) die Rhetorik, 4) die Geschichte, 5) die Philosophie, 6) die Pädagogik selbst, hauptsächlich in Bezug auf die Persönlichkeit der Zöglinge. (LXXVII.) Dem Abschnitte über die Dichtkunst, ist ein langer Aufsatz angehängt, wie man Homer lesen und verstehen müsse. Dem Haupttheile des Rollinschen Werkes der Rhetorik entnehme ich folgende Stellen:

„Obgleich die natürlichen Eigenschaften stets der vorzüglichste Schmuck der Beredsamkeit sind, und bisweilen allein zum Ge-

lingen hinreichen, kann man doch nicht läugnen, daß Kunst und Vorschriften dem Redner eine große Hülfe gewähren können. Es sey indem sie als Führer dienen und sichere Regeln geben, oder das Gute vom Schlechten zu unterscheiden lehren, oder die natürlichen Gaben ausbilden und vervollkommnen. (II, 1.) — Vor Allem wichtig ist das ernste und gründliche Lesen der besten Schriftsteller. Sie bieten die ächte Nahrung des Geistes. Es ist weit besser, die vorzüglichsten immer wieder zu studiren, als sich aus Neugier mit einer Menge von Werken oberflächlich bekannt zu machen. (77.)"

„Man soll den Jünglingen bei Zeiten (nach dem Vorgange von Cicero und Quintilian) einprägen, daß die Worte nur da sind um der Sachen willen; sie sollen unsere Gedanken ans Licht bringen und sie höchstens verschönern. Fehlt es den gewähltesten und glänzendsten Ausdrücken, an inhaltsreichem Sinn, so muß man sie betrachten, als leer, verächtlich, lächerlich und unsinnig. Hingegen behalten verständige Gedanken und Gründe (selbst wenn sie alles Schmuckes entbehren) ihren Werth, weil nämlich die Wahrheit diesen nie verliert. Kurz: der Redner mag auf die Worte Fleiß verwenden, aber die vorzüglichste Aufmerksamkeit verdienen die Sachen. (162.) — Zur Zeit des Sinkens der Beredsamkeit gefällt eine kurze, lebhafte, glänzende Art des Ausdrucks, eine Zugespitztheit, eine kühne, gewandte, ungewöhnliche Neuheit der Gedanken. Seneka hat zur Ausbreitung dieses falschen Geschmackes viel beigetragen. (191.)"

„Demosthenes und Cicero sind von allen Jahrhunderten und von allen Gelehrten als die ersten Redner anerkannt worden, und deshalb als Muster zu empfehlen. Man soll deshalb deren Charakter und ihre Verschiedenheiten genau kennen lernen. Letzteres ist nur möglich durch Lesen und Prüfen ihrer Werke. Die des Cicero sind in allen Händen und deshalb hinreichend bekannt. Dies ist nicht der Fall mit den Reden des Demosthenes, und in einem so gelehrten und gebildeten Jahrhundert als das unsere ist, kann es Erstaunen erregen, daß Griechenland (welches man stets als die erste und vollkommenste Schule

des guten Geschmacks und der Beredsamkeit betrachtete), so wenig berücksichtigt wird; daß man kaum die Neugier hat einmal beiläufig und von weitem hinzuhorchen, viel weniger selbst zu prüfen, ob es wahr daß die Beredsamkeit dieser berühmten Redner so bewunderswürdig sey wie man behauptet, und ob Demosthenes und Cicero vollkommen ihrem großen Rufe entsprechen. (333.)"

Eine genauere Durchsicht des Rollin'schen Werkes zeigt allerdings, daß man sich damals zu umständlich mit allerlei, besonders rhetorischen Kleinigkeiten beschäftigte; es fehlt aber auch in unseren Tagen nicht an überschätzten, z. B. philologischen Lappalien, welche viel Zeit kosten, die Schüler und Studenten zurückschrecken, oder in eine für ächte Geistesbildung unfruchtbare Richtung hineintreiben. Im Ganzen und Großen hat Rollin, Zweck und Inhalt der gesammten Pädagogik umfassender und tiefer bezeichnet, als manche neuere Schriftsteller.

Daru.

Daru hat eine richtige Einsicht von der Größe seiner Aufgabe eine Geschichte Venedigs zu schreiben. Eigenthümliche Gründung, bewundernswerther Fortschritt, mannichfache Entwickelung, heldenmüthige Kämpfe, kunstreiche Verfassung, bereichernder Handel, glänzend in Kunst und Wissenschaft, strenge und zugleich milde Herrschaft, unverzagt bei inneren und äußeren Gefahren, allmähliche Abschwächung, kleinere und größere Irrthümer, ein tragischer Tod durch innere Schuld und äußere Gewalt. Was auch Italiener im Einzelnen mit Recht tadeln mögen, im Ganzen bleibt Daru's Werk sehr verdienstlich nach Form und Inhalt [1]), dem sich keine, soviel umfassende einheimische Geschichte Venedigs gleich stellen läßt. Auch ich habe versucht hiezu einen Beitrag zu geben, durch Entwickelung der venetia-

1) Als französischer Beamter steht Daru in Preußen in schlechtem Andenken. — Botta, IV, 205.

nischen Verfassung, (Hohenstaufen, V, 176) und durch einen Aufsatz: der Untergang Venedigs (Vermischte Schriften, II, 403).

Die viel bestrittene Frage, über die stete und völlige Unabhängigkeit Venedigs, beantwortet Daru mit der richtigen Bemerkung: „Dies berührt gar nicht den Ruhm Venedigs. Man weiß sehr wohl daß nur die Starken unabhängig sind: der wahre Ruhm besteht darin, daß man es geworden ist. (I, 37.)" — Gründlich berichtet Daru über die Schließung des großen Rathes, die Verschwörungen des Tiepolo und Falier. Von dem Rathe der Zehn sagt er: „Ursprünglich eingesetzt um über Staatsverbrechen zu urtheilen, bemächtigt sich diese Behörde der Verwaltung. Unter dem Vorwande für die Sicherheit der Republik zu sorgen, mischte sie sich in Kriegs- und Friedensfragen, entschied über die Finanzen, schloß Verträge mit fremden Mächten, und endete damit sich die höchste Gewalt anzumaßen, indem sie selbst Beschlüsse des großen Rathes vernichtete, dessen Mitglieder hinauswies und selbst einen Dogen absetzte. Später erschufen die Zehn ein neues noch fürchterlicheres Tribunal, die Inquisition. (I, 576.) Diese seit 1454 gesetzlich bestehende mit drei Personen besetzte Behörde, war vorzugsweise nicht theologischer, sondern politischer Art. Ihre Macht war unumschränkt, ihre Formen willkürlich, ihre Beschlüsse geheim, ihre Handlungen hinterließen keine Spur, nicht einmal des vergossenen Blutes. Ein Mensch verschwand, und weil vermuthlich durch die Inquisition, wagten seine zitternden Verwandten nicht nachzufragen. (II, 545.)"

Zur Charakterisirung der Auffassung und Darstellung Daru's mögen noch einige anziehende Stellen dienen. „Die Venetianer wurden durch ihre geographische und politische Lage auf den Handel hingewiesen, diese Quelle ihrer Reichthümer. (III, 56.) Sie wurden zu großen Anstrengungen gezwungen, welche ihr Glück und zugleich ihren Ruhm begründeten. (58.) Während sie ihres Reichthums genossen, hielten Aufwandsgesetze sie in den Schranken einer weisen Sparsamkeit, welche allein die Kapitale bewahrt, die den Handel beleben und das Tagelohn

ermäßigen. — Vermittelnd zwischen den genußsüchtigen Völkern des Morgenlandes und des ungebildeten Europas, ahmten die Venetianer die Industrie jener nach, und behielten die Einfachheit der anderen. (67.) Sie suchten sich immer so nahe als möglich den Quellen aller Handelsgegenstände anzusiedeln; und so groß war der Erfolg ihrer Thätigkeit und ihres Muthes, daß sie erst die Betreiber, dann die Herren des Handels von Constantinopel wurden. (69.) Nur der Handel mit Muhamedanern, erlitt durch kirchliche Gesetze mancherlei Störung. (84.) Nichts giebt eine größere Idee von der Thätigkeit der Venetianer und von der Wachsamkeit ihrer Regierung, als die Sorgfalt und der Erfolg womit sie so viel entfernte Ansiedlungen behauptete, ihre Unterthanen im Gehorsam erhielt, sich Achtung verschaffte bei den Fremden, und ihre Flagge auf allen Meeren herrschte. (90.) — Im funfzehnten Jahrhundert gehörten zum Zeughause von Venedig 16,000 Arbeiter und 36,000 Matrosen. (96.)"

Diese Größe führte zu gerechtem Stolze und bisweilen auch wohl zum Uebermuth, und die Nachbarn bewunderten nicht sowohl den venetianischen Staat, als daß sie ihn beneideten und haßten. Daher der unverständige und verdammliche Bund von Cambray. Der Erfolg entsprach jedoch nicht den Erwartungen und Daru sagt in dieser Beziehung: „Die Venetianer dankten ihre Rettung vorzugsweise, jedoch nicht ganz allein, ihrer Weisheit und Standhaftigkeit. Es liegt nicht in der Gewalt der Menschen zu verhindern daß auch das Glück Theil habe an den Begebenheiten; anerkennen aber muß man, daß der Senat Venedigs mit Ruhe überlegte, seine Feinde nie reizte, die versöhnlichen gewann, die anderen geschickt trennte, die Gelegenheiten klug ergriff oder abwartete, unermeßliche Hülfsquellen entwickelte, große Unfälle rasch ausheilte; — und was dieser Republik die größte Ehre bringt: während sieben Unglücksjahren herrschte stets dieselbe Einigkeit der Gesinnung. (654.)"

„Die Verfassung Venedigs (gut, oder schlecht) hatte einen unermeßlichen Vortheil, sie war fest (stable). Die Zeit welche

die übrigen Freistaaten verbrauchten ihre Gesetze und ihre Herren zu ändern, verwandten die Venetianer sich zu vergrößern und zu bereichern. Sie waren zwar stark genug zu erobern, aber nicht ihre neuen Unterthanen zu schützen. Doch blieben diese treu, weil sie zu schätzen wußten die Wohlthat einer weisen, sparsamen, geordneten Verwaltung, welche in den andern Staaten fast unbekannt war. (IV, 219.)"

Daru entwickelt einsichtig die unüberwindlichen Gründe des Sinkens der Macht Venedigs; doch zeigte der Staat noch großen Muth in den Kriegen mit den Türken, und wiederum fast zu große Friedensliebe durch die stete Neutralität während der Kriege der europäischen Staaten. Ein Venetianer hätte für die späteren Schattenseiten Venedigs wohl mehr Milderungsgründe hervorgehoben, als ein Franzose; doch ist Daru's Tadel nicht ohne Grund. Er sagt (V, 328): „Wir finden Angriffe der Regierung gegen die Geistlichkeit, Streit zwischen den verschiedenen Behörden, Unternehmungen des gesammten Adels gegen die eigentlichen Inhaber der Macht. Alle diese versuchten Neuerungen endeten mit Staatsstreichen; es gab aber noch einen anderen Grund hervorgerufen durch Verachtung der alten Lehren und das Uebermaß der Ausartung, der Corruption. — Die Freiheit der Sitten, welche man lange als den Hauptreiz der venetianischen Geselligkeit rühmte, war ausgeartet zu höchst anstößiger Ungebühr. Das Band der Ehe war in diesem katholischen Lande weniger geheiligt, als da wo bürgerliche und kirchliche Gesetze die Scheidung erlauben. Versuche durch Strenge die Sitten zu bessern mißlangen, und die auf kurze Zeit verbannten liederlichen Mädchen wurden aus sonderbaren Gründen zurückgerufen, wobei man sie nannte: nostre benemerite meretrici. (330.) — Wenn man die ganze Geschichte Venedigs durchsieht, findet man daß die Frauen niemals den geringsten Einfluß hatten. (332.)"

„Siebenzig Jahre lang hatte Venedig, vor dem Ausbruche der französischen Revolution keinen Krieg geführt. Diese Ruhe entsprang eben so sehr aus Furchtsamkeit, als aus Weisheit.

In einem Lande wo die Verhältnisse der Stände ungleich sind, ist es gefährlich wenn die Großen ihre Vorrechte nicht durch außerordentliche Dienste rechtfertigen können, und die Kleinen kein Mittel besitzen aus ihrer Nichtigkeit hervorzugehen. Die Verwaltung zeigte sich eigennützig und Steuern und Anleihen nahmen zu. Im Arsenale war man unthätig, Flotte und Festungen verfielen. Ehrgeiz und Geist waren geblieben; allein wahren Ruhm kannte man nicht mehr. — Es ist der Fehler schwacher Regierungen unentschlossen zu sein: sie warten daß die Macht der Verhältnisse sie zwinge eine Partei zu ergreifen, und dann sind ihre Beschlüsse das Werk der Nothwendigkeit, nicht der Klugheit. (334—337.) — Indem sich die Regierung Venedigs durchaus gleichgültig stellte, trat sie in Widerspruch zu allen aufgeregten Leidenschaften für, oder gegen alle Lehren der französischen Revolution. (347.) Nach Maßgabe der äußeren Begebenheiten ergriff die Regierung so viel halbe Maßregeln und zeigte eine solche Unentschlossenheit, daß man sie (ohne Ungerechtigkeit) für fähig halten konnte, sie werde wider ihren Willen, dem Drucke der einen, oder der anderen Partei weichen. (411.)"

Gegen den Untergang Venedigs erhoben sich viele Stimmen, selbst im Rathe der 500 zu Paris. Man sagte: „Wie kann man Völker verhandeln, im Namen eines Volkes, das den Handel mit Menschen verbietet. — Der gesunde Sinn ließ fühlen, wie erniedrigend dieser neue Mißbrauch der Gewalt sey. Theilnahme mußte erwecken der Schiffbruch dieses berühmten Freistaats, der soviel zur erneuten Bildung Europas beigetragen hatte. Kein Staat hatte einen so schwachen Anfang gehabt, und sich zu solcher Höhe erhoben. Ohne zu prüfen ob die Franzosen Ursach hatten ihn zu hassen und zu strafen, wurden die Menschen ergriffen durch die lange Dauer und den Ruhm Venedigs, von seiner Standhaftigkeit im Unglück, seiner einst so glänzenden Stellung. Sie betrachteten den Untergang Venedigs mit Schmerz, mit Entsetzen. Es war das höchste Unglück fremden Gesetzen unterthan zu werden, nach 1400jähriger Unabhängigkeit. (VI, 59.)" —

„Wie man auch (sagt Daru an einer andern Stelle) über Regierung und Verfassung Venedigs urtheilen möge, man muß anerkennen daß sie unter allen neuern Staaten Europas die erste war, die sich auf feste Weise zu ordnen verstand. Die Uebung der Schiffahrt erfordert Studien, oder doch Beobachtungen, und diese werden Quellen neuer Kenntnisse. Die Bekanntschaft mit entfernten Völkern erweitert den Gesichtskreis, vernichtet Vorurtheile, giebt Veranlassung zu Vergleichen, deren Folgen heilsam werden. Venedig stand früh in Verbindung mit den damals *allein* gebildeten Völkern, den Griechen und Arabern. Dieser Beobachtung fremder Sitten dankten sie wahrscheinlich den Vortheil, der unruhigen Unwissenheit zu entgehen, welche sich unaufhörlich und blindlings abmüht einen besseren Zustand zu finden. Sie gaben sich (ohne Zweifel unvollkommene) Gesetze, aber sie beobachteten sie durch sechs Jahrhunderte hindurch und sahen keinen Bürgerkrieg. (VI, 239.) — Zeugen der Wuth, mit welcher sich die Griechen theologischen Streitigkeiten hingaben, begriffen die Venetianer, daß eitele Spitzfindigkeiten, nur die Dunkelheit unseres Geistes verdoppelt, sobald er nach Dingen forscht, die dem menschlichen Geiste unzugänglich sind. Niemals verlor man in Venedig Zeit mit Streitigkeiten über Regierungsformen und Dogmen. Die Nothwendigkeit für alle Bedürfnisse des Lebens zu sorgen, gab den Geistern eine andere Richtung. (240.) — Die Patricier waren abwechselnd Beamte, Kaufleute, Krieger u. s. w. und bekamen (mehr als in der Regel) hiedurch Gelegenheit sich zu bilden, oder doch den Werth des Wissens einzusehen. (261.)“

Aus dem lehrreichen Kapitel über Handel, Gewerbe, Kunst und Wissenschaft, hebe ich nur ein Paar kurze Stellen aus: „Venedig rühmt sich, das erste in Italien gedruckte Buch sey hier erschienen, und zwar vermuthlich im Jahre 1469. Neben Johann und Wendelin von Speier, siedelten sich bald mehrere Buchdrucker an, herbeigezogen durch die kostbaren Handschriften der S. Markus Bibliothek, durch die Gelehrten welche fähig waren den Text zu erläutern und zu berichtigen, sowie durch die

14*

Freigebigkeit eines aufgeklärten Adels. Binnen 25 Jahren werden 164 Buchdrucker aufgezählt, unter denen der Gelehrte Aldus Manutius, und nächstdem sein Sohn und Enkel, Paul und Aldus Manutius den größten Ruhm verdienten und erwarben. (VI, 272.)"

„Es ist sonderbar, daß unter einer Regierung, die das Schweigen zu einer politischen Regel erhob, in der Hauptstadt, in Venedig, eine Einrichtung zuerst entstand, welche die Freiheit der Völker ungemein befördert, und sie gewöhnt die Handlungen der Obrigkeit zu beurtheilen. Zu Anfang des siebzehnten Jahrhunderts erschienen in Venedig die ersten Journale. Die Angelegenheiten Italiens, die Kriege mit den Türken, interessirten die ganze Christenheit, und Venedig war der Ort wo die Nachrichten aus dem Morgenlande eintrafen und oft Unterhandlungen gepflogen wurden. Ein Venetianer kam auf den Gedanken die allgemeine Neugier zu benutzen, indem er für Zahlung einer Gazette (so hieß eine kleine Münze) gedruckte Blätter vertheilte, welche hievon den Namen erhielten. Es ist mehr als wahrscheinlich daß diese Zeitungen mit einer, der venetianischen Regierung natürlichen Vorsicht geschrieben wurden; es entstanden jedoch auf diesem Wege die Journale und Tageblätter welche man in ganz Europa nachahmte, und deren Einfluß sich nicht bestreiten läßt. (281.)"

„Unter den, zum Theil amtlich bestellten Geschichtschreibern Venedigs, verdient Paul Paruta besondere Auszeichnung. Er schrieb nicht mehr lateinisch, sondern italienisch, und entwickelte neben der Kriegsgeschichte, zuerst auch die bürgerliche Geschichte Venedigs. Diese Gegenstände konnten von einem Beobachter nicht vernachlässigt werden, der (wie seine politischen Abhandlungen zeigen) die Organisation der berühmtesten Verfassungen des Alterthums ergründet hatte. Er entwickelte die Ursachen der Größe und des Verfalls der Römer, verglich ihre Geschichte mit der Venedigs, und giebt durch viele Urtheile Veranlassung, den Scharfsinn, den Umfang und die Richtigkeit seines Geistes zu bewundern. (VI, 327.)"

Ich gehe itzt von den Geschichtschreibern der Staaten über zu einigen ästhetisch-kritischen Geschichtschreibern der Litteratur.

J. P. Laharpe. (1739—1803.)

Es ist natürlich daß jedes Volk seine Litteratur eben aus seinem Standpunkte betrachtet, und andere Litteraturen im Wiederscheine der eigenen beurtheilt. Indem alle Völker denselben Weg einschlagen, kommen Vorzüge und Mängel zuletzt vielleicht am besten zu Tage.

Laharpe hält in seinem Cours de Littérature ancienne et moderne (12 Bände) fest an dem französischen Standpunkte, als an dem höchsten und am meisten berechtigten. Er kann deshalb gewissen Einseitigkeiten keineswegs entgehen, welche man aber nicht zu herbe bekritteln soll; sondern als natürlich und bezeichnend aufnehmen und durch entgegenstehende Forschungen berichtigen mag. Laharpe ist übrigens ein Mann von vielen Kenntnissen, und sein Werk schon deshalb wichtig, weil es die Ansichten am vollständigsten ausspricht, welchen die Franzosen bereits zugethan waren, oder, seinem Ansehn folgend, meist annahmen.

Es ist ganz unmöglich den wesentlichen Inhalt dieser zwölf Bände, auf wenige Blätter zusammenzudrängen: Vielmehr erscheint es, als der beste Ausweg, einzelne (bald scharfsinnige, bald sonderbare, ja fast unbegreifliche) Urtheile über wichtige Schriftsteller auszuheben und vorzulegen. Sie werden, aneinander gereiht, auch über die Gesammtansicht Licht verbreiten. Laharpe bezweckt nicht (I, VI) ein Lehrbuch für Anfänger, oder ein Werk für Gelehrte zu schreiben; sondern die Blüte, den Saft, das Wesen der gesammten Litteratur, für die Gebildeten darzubieten.

Er sagt (ich beginne meine Auszüge): „Die Ilias und Odyssee sind gleichmäßig mit Fabeln angefüllt; aber in jener erheben und fesseln sie die Einbildungskraft, in dieser verekeln und empören sie; jene scheinen für Männer, diese für Kinder

entworfen zu seyn. (I, 251.) Der Fortschritt in der Odyssee ist ermüdend: das Gedicht schleppt sich von Abendtheuern zu Abendtheuern, ohne einen die Aufmerksamkeit festhaltenden Kern zu bilden, und ohne genügende Theilnahme zu erwecken."

„Allerdings kann man dem frommen Aeneas nicht den geringsten Vorwurf machen, er ist vom Anfange bis zum Ende des Gedichts durchaus tadellos; — aber er ist auch niemals in Leidenschaft, er erwärmt sich nie, und die Kälte seines Charakters verbreitet sich über das ganze Gedicht. Fast immer weint, oder betet er. Er läßt sich sehr ruhig von der Dido lieben, und verläßt sie eben so ruhig, sobald die Götter es befehlen. Das ist sehr religiös, aber keineswegs dramatisch. — In der zweiten Hälfte der Aeneis sinkt Virgil unglücklicherweise unter sich selbst hinab. (I, 264.) — Wenn Virgil dem Homer nicht gleich kommt an Erfindung, Reichthum und das Ganze des Gedichts (l'ensemble); so übertrifft er ihn durch die eigenthümliche Schönheit einzelner Theile, und seinem, sich überall zeigenden trefflichen Geschmack. (I, 269.)"

„Die Pharsalia des Lukan ist kein episches Gedicht, sondern eine Geschichte in Versen; aber sein Talent führt ihn zum Erhabenen und wir finden in seinem Werke, Züge von Kraft und Größe, welche es nicht in Vergessenheit gerathen ließen. (274.)"

„Ovid ist ein für die Dichtkunst höchst glücklich gebohrner Genius und seine Metamorphosen sind eine der schönsten Gaben, die uns das Alterthum geschenkt hat. (304.)"

„Die Trauerspiele des Aeschylus zeigen die Kunst in der Kindheit, und ihre Schönheiten sind mehr die des Epos, als des Drama. (324.) Agamemnon ist ein Stück voll kalter Grausamkeit. (327.) An der Klytemnestra ist nichts zu dulden (tolérer): sie ist von einer Abscheulichkeit die empört. Ein großes Verbrechen ist nur theatralisch, wenn es mit einer großen Leidenschaft, oder großen Gewissensbissen verbunden ist. (328.) — So schön die Elektra des Sophokles seyn mag, wird sie doch (nach dem Urtheile der strengsten Kenner) von der Voltaire's weit übertroffen. Er hat über Sophokles das größtmögliche

Lob ausgesprochen, indem er ihm fast überall nachahmt. (411.) — Die Bacchantinnen des Euripides verdienen nicht den Namen eines Trauerspiels; sie sind eine Art dramatischen Ungeheuers zu Ehren des Bacchus. (449.) Der rasende Herkules ist etwas weniger lächerlich als die Bacchantinnen, aber auch nicht viel besser. (450.) Racine hat allerdings in seiner Phädra den Stoff und einige Scenen dem Euripides entnommen; in allem Uebrigen aber die größten Fehler, durch die größten Schönheiten ersetzt. (462.) Die Alceste des Euripides zeigt, daß unsere Ideen zarter und edler sind, als die der Griechen. (486.) Die schönsten und regelmäßigsten Stücke des Euripides sind die beiden Iphigenien, und vielleicht nur Racine konnte sie verschönern und vervollkommnen. (488.) Unser dramatisches System ist viel umfassender, als das der Griechen, und hat eine Menge wahrhaft neuer Schönheiten hervorgebracht, wovon sie keine Idee hatten. Doch können wir noch von ihnen lernen; sie besaßen die Natur aus erster Hand und ihre Einfachheit kann unseren Luxus belehren. (497.)"

„Obgleich die Fortschritte der Vernunft manche Werke des Aristoteles gleichsam vernichteten, reicht das Uebrige doch hin, ihn als einen außerordentlichen Menschen zu bezeichnen. Gewiß war er einer der stärksten und denkendsten Köpfe, welche die Natur jemals erschaffen hat. Er umfaßte den ganzen Kreis des menschlichen Geistes, und wenn er nicht Redner und Dichter war, so gab er doch treffliche Vorschriften für die Beredsamkeit und die Dichtkunst. Sein erstaunenswürdigstes Werk aber bleibt die Logik. (I, 50.)"

„Ein Drama wie die alte Komödie konnte nur in einer zügellosen Demokratie (wie die Athens) geduldet werden. Nur da giebt es eine Menge ohne Grundsätze, ohne Regeln und Erziehung, geneigt öffentlich Schmähungen und Verläumdungen zu beschützen und zu ermuthigen. (II, 2.)"

„Horaz scheint Pindar und Anakreon zu vereinigen, aber er fügt zu beiden noch etwas hinzu. Er hat die Begeisterung und Erhabenheit (élévation) des thebaischen Dichters, er ist

nicht minder reich in Figuren und Bildern; aber seine Abschweifungen sind weniger schroff, sein Gang weniger unbestimmt, seine Sprache mannigfaltiger und süßer. Pindar besingt stets dieselben Gegenstände in demselben Tone; Horaz besitzt alle, alle sind ihm natürlich und in allen ist er vollkommen. (II, 108.)"

„Niemals hat ein Mensch der Vernunft so durchdringende, so unausweichbare Waffen gegeben, wie Demosthenes. In seiner Hand ist die Wahrheit ein unwiderstehliches Geschoß, welches er handhabt mit größter Kraft und Gewandtheit. Er läßt dem Gegner keine Zeit zur Erholung, er wirft ihn dergestalt zu Boden, daß er seinen Fall nicht läugnen kann. Sein Styl ist streng und stark, wie es einer freien, kräftigen Seele gebührt. Selten giebt er sich damit ab, seine Gedanken zu schmücken; diese Sorge scheint ihm zu gering. Er denkt nur daran jene ganz in das Innerste eures Herzens hineinzutragen. In seinem raschen Gange reißt er den Hörer dahin, wo er will, er spricht nie für sich, sondern für die Sache und die Wahrheit. (II, 403.)"

„Es kommt mehr darauf an die Charaktere und Verdienste des Demosthenes und Cicero richtig aufzufassen, als eine Rangordnung zwischen ihnen festzustellen. (III, 1, 2.)"

„Am Herodot schätzt man die Klarheit, die Annehmlichkeit, die Eleganz; aber man wünscht mehr Methode, mehr Entwickelungen, mehr Kritik. Dem Thucydides wirft man vor, er sey zu kurz in seinen Erzählungen und zu lang in seinen Reden. Er ist reich an Gedanken, sie sind indeß bisweilen dunkel. Sein Styl hat die Würde eines Philosophen, aber er läßt ein wenig die Trockenheit fühlen. Auch lieset man ihn mit weniger Vergnügen, als den Xenophon, diese attische Biene. Heut zu Tage ziehen wir wohl den Livius und Sallust, dem Herodot und Thucydides vor, weil jene größere Coloristen und bessere Redner sind. (III, 1, 295—298.) — Die Sprache des Tacitus ist stark wie seine Seele, malerisch ohne Künstelei, bestimmt aber nicht dunkel, nervig ohne falsche Spannung. In dem Maße als Leser mehr in ihn eindringen, offenbart sich ihre

eigene Stärke. Er bringt bis in ungeheure Tiefen, und zwar ohne Anstrengung. Das Geheimniß seines, vielleicht nie erreichten Styles, hängt nicht bloß ab von seinem Genius, sondern auch von den Umständen, in welchen er sich befand. (310.)"

„In den meisten Theorien Platons, finden wir wenig Methode und Logik; er überfließt von willkürlichen Voraussetzungen, nichts hemmt den Schwung seiner Einbildungskraft. (III, 2, 20.) Seine Metaphysik, Physik, Musik, Physiologie, Mathematik, sind in seinen Büchern vom Staate gleichgültig ausgesäet. Der Artikel über die Frauen ist bei Platon stets der unglücklichste. Keineswegs erfüllt er immer die erste Pflicht eines Philosophen, das Wirkliche vollkommen zu zerlegen, bevor man nach dem Möglichen umhersucht. Seine Republik ist nur ein Gemisch von vieler Aristokratie, und etwas Demokratie. Jedesmal wenn ich lese daß Philosophen, Gesetzgeber seyn wollen, erinnere ich mich des Verses aus einem unserer Lustspiele: Je vois qu'un Philosophe est mauvais Politique. (III, 2, 37—42.)"

„Cicero glänzt unter allen alten Philosophen am meisten durch das Talent zu schreiben. Er weiß die Strenge der abstraktesten Gegenstände, auszusöhnen mit dem Schmuck der Sprache; doch finden sich auch Fehler in seinem Style und seiner Methode. Gewöhnlich zeigt er Glanz und Reichthum, dann aber auch Luxus und Gesuchtes, und noch öfter Weitschweifigkeit und Unordnung. (III, 2, 76.) In seinen philosophischen Gesprächen ist er jedoch weit klarer und geordneter, als Platon. (113.)"

Aus den sieben Bänden Laharpe's, welche die Geschichte der neuern Litteratur behandeln, kann ich nur sehr wenige merkwürdige Urtheile, in höchster Kürze mittheilen.

„In Dante's großem Gedichte finden sich eine Menge Schönheiten des Styls und des Ausdrucks, und selbst einzelne Theile welche verdienen von allen Völkern bewundert zu werden. Sonst ist das Werk aber ein Ungeheuer (monstrueux), und voll Ungereimtheiten (extravagances), welche allein die paradoxe

Narrheit (manie) unseres Jahrhunderts rechtfertigen und anpreisen konnte. — Petrarka, vielleicht mit weniger Genie gebohren, zeigt mehr Geschmack, hat aber den Fehler aus der Liebe ein stetes Spiel des Geistes zu machen, welches nur einige Male Ton und Sprache der Empfindung ergreift. In den Oden, den Canzonen, hat er, bei erhabenern Gegenständen, seiner Lyra so edle und sichere Klänge entlockt, daß sie an Horaz erinnern. (IV, 34.) — Man braucht Machiaveli's Schriften nur zu lesen, um sich zu überzeugen, er sey durchdrungen von der damaligen italienischen Politik, welche durchaus treulos und verbrecherisch war. Er verwandte Alles was er an Geist und Talent besaß, um das in ein System zu bringen, was er täglich um sich ausüben sah. Er raisonnirt über die Verbrechen, verkennt aber nicht ihre Gefahren und will sie nicht heiligen. (IV, 50.) — Lope de Vega und Calderon zeigen Erfindungsgabe, Fruchtbarkeit und theatralisches Genie. Aber ihren unzählbaren Dramen mangelt Alles, was die Kunst lehrt und der gesunde Menschenverstand vorschreibt. Doch haben sie Scenen, Wirkungen, selbst Charaktere, bis Corneille und Racine die Spanier und Engländer übertrafen. In England erschien damals Shakspeare, welcher die Vorzüge und Mängel Lope's und Calderon's besaß, aber (ohne die Kunst weiter zu bringen), sie durch ein natürliches Talent übertraf, das sich bisweilen erhob zum Erhabenen der Gedanken, der Beredsamkeit starker Leidenschaften, und der Kraft tragischer Charaktere. Diese Bruchstücke sind um so auffallender, als sie selten und meist mit Zusätzen (alliage) vermischt sind. Er stand allerdings über seinem Jahrhundert, wo man das wahre Trauerspiel nirgends kannte; seitdem aber Genien des ersten Ranges (zur Zeit Ludwigs XIV. und in unseren Tagen) dasselbe zur Vollkommenheit gebracht haben, ist es bei den Engländern nur ein nationales Vorurtheil, oder bei uns nur eine paradoxe Narrheit, die Meister in der ersten, von gebildeten Völkern geübten Kunst, mit einem Schriftsteller zu vergleichen, der in der Barbarei seines Landes und seiner Zeit, durch geniale Blitze glänzt. — Camoens zeigt

wenig Erfindung, aber an mehreren Stellen, Homer's Erhabenheit und Virgil's Gefühl. Das Gedicht bleibt zurück hinter seinem großen Gegenstande, ist mangelhaft in dem fast nur geschichtlichen Plan, empfiehlt sich aber durch die Schönheit, welche dichterischen Werken das meiste Leben verleiht, durch den Styl. (IV, 53.)"

Da die Ansichten der Franzosen über ihre eigene Litteratur in Deutschland hinreichend bekannt sind, so hielt ich es für minder anziehend Laharpe darüber zu hören, als vorstehende Urtheile über Schriftsteller anderer Völker mitzutheilen. Dagegen hebe ich (zur Vergleichung mit ruhigern und abgekühlten, oder parteiischen Erzählungen späterer französischer Geschichtschreiber) etliche Stellen aus einer Rede aus, welche Laharpe am 31. Dec. 1794, (nach Robespierre's Fall) im Lyceum hielt: „Den Zeitabschnitt, welchen wir unglücklicher Weise erlebt haben, wird die Gerechtigkeit der Jahrhunderte, einzig in der Weltgeschichte und die Regierung der Ungeheuer (monstres) nennen. — Die rächende Wahrheit, so lange stumm im Tode und unter dem Schwerte, ist plötzlich hervorgegangen, — ich sage nicht aus den Gräbern, (denn den Opfern fehlte selbst ein Grab), sondern aus der Tiefe ungeheurer Gruben, erfüllt mit verstümmelten, noch zuckenden Leichen; aus der Fäulniß der Gefängnisse und der Ansteckung der Hospitäler, welche Kirchhöfe der Gefangenen geworden waren; aus den durch hineingeworfene Leichen gehemmten Flüssen, aus den blutbefleckten Denkmalen unserer öffentlichen Plätze, aus den Trümmern unserer niedergebrannten, zerstörten Städte, aus so vielen, gleich den Schlössern, verwüsteten Hütten. — Aus unzähligen Denkmalen einer Alles vernichtenden Wuth (wovon man zeither kein Beispiel, keine Idee hatte) erhebt sich und wiederhallt in langem klagenden Echo, die wehmüthige und schreckliche Stimme der leidenden und zürnenden Menschheit; eine Stimme, nie so gehört seitdem es Menschen und Verbrechen giebt, eine Stimme, welche das Herz bedrückt, das Blut erstarrt, die Sehnen zerreißt und die Seele martert. Eine Stimme, welche unaufhörlich den Himmel, die Erde, die künftigen Ge-

schlechter um Rache und Strafe anfleht, und im Herzen des guten Menschen den untröstbaren Schmerz zurückläßt, gelebt zu haben! —

Wenn eine Macht sich gründet auf einen unerhörten Umsturz aller Vernunft und Sittlichkeit, wenn die Herrschenden im ganzen Staat allein reden, bei Todesstrafe niemand antworten darf; was muß in den Seelen dieser Herrschenden vorgehn? Verfolgt alle ihre Gedanken und Gemüthsbewegungen, und wenn der Abscheu nicht alles Mitleid ausschließt, so werdet ihr vielleicht diese Ungeheuer beklagen, welche in der That unglücklicher sind, als ihre Opfer.

Alles was das Glück und die Sicherheit des geselligen Menschen ausmacht: Rechtlichkeit, guter Ruf, Weisheit, Thätigkeit, geleistete Dienste, waren Gründe der Proskription. Von Reichthum nicht zu reden, schon jeder Wohlstand war ein Kapitalverbrechen. Wer nicht Henker war durch That und Wort, ward bezeichnet zum Opfer. (VIII, 12, 24, 27.)" [1])

Villemain. (1790.)

Es giebt viele Werke französischer Schriftsteller, welche über die Litteratur ihres Vaterlandes lehrreichen Bericht erstatten. Den meisten ist jedoch vorgeworfen worden, daß sie den Werth jener Litteratur überschätzten und, von ihrem einseitigen Standpunkte aus, die Leistungen anderer Völker irrig beurtheilten. Villemain verdient deshalb doppeltes Lob, wenn er in seinem *Cours de Littérature* diesen so häufigen Fehler vermieden hat. Er anerkennt den hohen Werth der griechischen Dramatiker, rügt die französischen Umgestaltungen, oder vielmehr Verunstaltungen derselben, und rechtfertigt die höchst eigen-

1) Scharfer Tadel der petite âme Laharpe's, bei Thiers, Révolution, III, 109. Dagegen Lob Chateaubriand's, Oeuvr., III, 394. Laharpe hatte sich ganz strenger Religionsansicht zugewandt.

thümliche, originelle Alceste des Euripides gegen verkehrte Angriffe einiger Franzosen. Dies überrascht um so mehr, da auch etliche deutsche Kritiker den richtigen Standpunkt nicht finden konnten und unpassenden Tadel aussprachen. (III, 145.)

Gleich siegreich vertheidigt Villemain den verkannten Shakspeare, zeigt, insbesondere an Othello und Macbeth, die Mängel französischer Umarbeitungen, und fügt hinzu: „Man soll Shakspeare nicht nachahmen; zuvörderst weil man überhaupt niemand nachahmen soll; vor Allem aber soll man ihn nicht nachahmen fragmentarisch, in Stücke gebrochen, umgeändert, ausgeflickt. Er muß bleiben wie ihn Gott uud die Natur geschaffen haben. In seinen ursprünglichen und mächtigen Schöpfungen herrscht etwas, das keine Berechnung moderner Kunst übertreffen kann, und das man verfälscht, indem man es verbessern will. (III, 205.)"

Eben so gerecht und verständig beurtheilt Herr Villemain englische Staatsmänner und Redner, z. B. Walpole, Bolingbroke und Chatham.

Auch in seinem cours de Littérature française ist Villemain ohne Zweifel la Harpe weit überlegen. Er sagt im Allgemeinen über das achtzehnte Jahrhundert: Obgleich es, unglücklicherweise, mehr zerstörte als begründete, hat es doch überall dauernde Spuren hinterlassen. Seine Ideen, Meinnngen, Hoffnungen, (zum Theil verbessert, zum Theil verwirklicht) bilden die Hauptgrundlage der jetzigen Gesellschaft (société). Man kann oft die Schriftsteller jener Zeit tadeln, oder ihnen widersprechen; man kann aber nicht aufhören sich mit ihnen zu beschäftigen, und die unabhängige Ueberzeugung welche sie beurtheilt, bestätigt zugleich ihre Macht. Indem sie, selbst mit Gefahr des Irrens überall die freie Untersuchung einführten, vorbereiteten sie das Gesetz unserer Zeit, das Gesetz welches religiöses Gefühl zurückführt durch vollkommene Gewissensfreiheit, und eine gesellige Festigkeit (stabilité), durch den höchsten Grad bürgerlicher Freiheit. (I, XIV). — Das Genie, die allgemeine Stimmung, die Macht sprachen sich aus für neue Ideen, für

Freiheit in den Sitten, für Besserung der Regierung. Hiezu die Leidenschaft für das Schauspiel, die Vergötterung der Litteratur und des Vergnügens. Entwischt der Langeweile, den Unbequemlichkeiten, der heuchlerischen Dezenz, welche die letzten Jahre des großen Jahrhunderts ausfüllten, schien sich Frankreich (trunken durch die tolle Regentschaft) zu einem großen Feste vorzubereiten. Ernsthafte Gedanken, kühne Versuche in den öconomischen Wissenschaften, mischten sich mit diesem lärmenden und eitelen Pompe; man erfand die Theorie des Credits, während man Bankerott machte, man arbeitete an Fortschritten der Vernunft, mitten unter dem Ruin der Sitten. (I, 16.)"

„Die Unternehmung der Encyclopädie beruhte auf dem Grundsatze der Genossenschaft, der Association: die Macht der Zahl trat an die Stelle des Talents. Aber die beiden Häupter der unermeßlichen Arbeit, d'Alembert und Diderot, waren seltene Männer und von einer unzweifelhaften Ueberlegenheit. Doch blieb diese ungeheure von tausend Armen bewegte Kriegsmaschine, ein Chaos. (I, 23.) — Im achtzehnten Jahrhundert herrschte gesellige Zierlichkeit (Eleganz), weltlicher Leichtsinn, epikurischer und skeptischer Geist, Weichlichkeit der Sitten und Kühnheit der Gedanken. (II, 2.) — Die Regierung schien noch unumschränkt zu seyn, denn es gab Verhaftsbefehle und Censur. Aber freie Prüfung hatte sich Bahn gemacht, gleichmäßig begünstigt durch Streit der Sekten und Philosophen, durch die Regentschaft und die Jansenisten, die Tugenden und die schlechten Sitten. (II, 50). — Einige Schriftsteller von Genie gründen den Ruhm eines Zeitalters. Daß aber die Kunst zu schreiben mächtig und Mode war, daß der Geist der Litteratur einen Theil des Geistes der Welt ausmachte und diesen zugleich erneute und belebte, ist der eigenthümliche Zug des achtzehnten Jahrhunderts, die Grundlage seiner Geschichte. (II, 92.)"

Diesen allgemeinen Bemerkungen mögen einige einzelne Urtheile Villemain's folgen. Er sagt: „la Harpe ist der Meinung, Voltaire habe den Oedip des Sofokles vervollkommt. Seine Schlußweise ist sehr einfach: Alles was in dem französischen

Stück glänzend, geschmückt, dem heutigen Geschmack angemessen erscheint, steht ihm höher, als die beredte Einfachheit des Griechen. La Harpe denkt weder an die antike Färbung noch an die Würde, welche der religiöse Schrecken des Gegenstandes erfordert. Der göttliche Marmor des Sofokles erscheint ihm wie ein roher Stein den man glätten müsse, und er dankt Voltairen, daß er dies gethan. (I, 96.)"

„Sind die französisch-griechischen Trauerspiele Racines, seine Meisterwerke? Wo er ändert, mischt, hinzufügt, in der Phädra und Iphigenia) ist es ein Fortschritt, oder ein künstlicher Ausweg (expédient)? Die Kunstmittel, deren sich Racine bedient diese alten Fabeln unseren Sitten näher zu bringen, ändern und schwächen sie nicht das Pathetische und die hieher gehörige Wahrheit? Die Befreiung und glückliche Heirath Iphigeniens, wie sie Racine verkündigt, sind sie mehr werth als die schreckliche Einfachheit der griechischen Sage? Für die Wahrheit der Personen; ist die stolze Resignation der jungen Prinzessin (bei Racine), vorzuziehen den rührenden Klagen, dem naiven Schmerze, dem Schrecken der Jungfrau wie Euripides ihn malt? Endlich, diese Leibwächter, dieser Hof, dieser majestätische Empfang Klytemnestra's, erwecken sie mehr Theilnahme als der Wagen auf welchem Klytemnestra mit ihrer Tochter anlangt, den kleinen, schlafenden Orest auf den Knien, absteigend in der Mitte griechischer Weiber, die sie allein empfangen und ihnen nahen dürfen? — Und in der Phädra! Ist das Gespräch zwischen Theramenes und Hippolyt ein Anfang vergleichbar mit dem ersten Auftreten des jungen griechischen Helden beim Euripides? Frei, unschuldig, kühn, eine Blumenkrone auf dem Haupte, seine Gefährten aufmunternd zu dem rauhen Vergnügen der Jagd, und sein Herz der keuschen Diana weihend mit einer Hymne voll hinreißender Zartheit. — Und was bedeutet diese Liebesflamme der Aricia, unbedeutend, wie so viele andere, im Vergleich mit jener idealen Liebe, und der erhabenen (sublime) Scene, wo die Göttin sich offenbarend, durch eine himmlische Vision, den Hippolyt in seinem schmerzlichen Kampfe tröstet. (I, 98.)"

„Dryden ist ein Künstler für schöne Verse, die er anbringt wo er kann, ohne starke Gedanken, ohne tiefe Erregungen. Ihm fehlt die Einbildungskraft, welche Personen erfindet, oder nach Anleitung der Geschichte wieder erweckt. (I, 132.)“

„Montesquieus Geist der Gesetze erschien, nach zwanzigjährigen Studien im Jahre 1748. Kein neues und geniales Werk konnte mit mehr Mäßigung und Zurückhaltung geschrieben seyn; kein unabhängiger Geist war weniger ein Neuerer, als Montesquieu. Der Umfang seiner Studien und sein Geist führte ihn zur Unparteilichkeit, und von Natur hatte er nicht die glühende, unlenksame den Reformator bildende Ueberzeugung. — Ehemals, ich gestehe es, sah ich in Montesquieu's Geist der Gesetze, ein gelehrtes, in allen Theilen vollständiges Werk, Alles erschien mir methodisch und einleuchtend. Bei längerem Studium glaubte ich zu entdecken Widersprüche, Lücken, und mehr als eine Aufgabe ohne Antwort. — Montesquieu hat keine Theorie entwerfen den Gesetzgeber zu leiten, kein System künftiger Reformen, sondern vergleichende Studien der Vergangenheit: er hat die Gesetze erklärt, wie Thatsachen. Daher ist sein Werk so lehrreich und fruchtbringend geblieben; muthmaßliche, conjekturirende Gedanken wären schneller vorüber gegangen. (II, 52, 54.)“

Bei Beurtheilung der Werke von Duclos, insbesondere seiner geheimen Denkwürdigkeiten, bemerkt Villemain: „Kleinigkeiten, (Anekdoten), bilden selbst in den lasterhaftesten und frivolsten Zeiten, keine Geschichte. Mitten unter dem Allem, giebt es ernsthafte, mehr oder minder gut geleitete Angelegenheiten, Charaktere, Talente. Oder, wenn sie fehlen, sind unvermeidliche Ursachen der Zerstörung und einer ununterbrochenen Auflösung vorhanden, welche der Geschichtschreiber erkennen und darstellen muß. Daran denkt Duclos niemals. (II, 133.)“

Aus der langen Abhandlung über Voltaire hebe ich das Nachstehende aus: „Voltaire eilt in seinem geschichtlichen Werke, über die früheren Jahrhunderte des Mittelalters hinwegzukommen, weil sie ihm leer und unbedeutend erscheinen, und die Religion ihm für die Quelle der Barbarei gilt. Uns ist freilich jetzt eine

richtigere Ansicht sehr erleichtert: wir verschönern sogar jene lang verkannte Zeiten und erträumen für sie ein goldenes Zeitalter der Dichtkunst. Zur Zeit Voltaire's, und für ihn, war hingegen das Mittelalter ein Feind, dessen sich die neue Gesellschaft noch nicht hinreichend erwehrt hatte. (II, 156.) — Dieser philosophische Geschichtschreiber (welcher behauptet sich weniger zu beschäftigen mit den einzelnen Begebenheiten als mit dem Geiste der Völker, und um diesen zu beurtheilen hie und da einige poetische Bruchstücke auflieset), denkt nicht daran die Briefe Gregors VII. und Innocenz III. zu Rathe zu ziehen und zu citiren; — diese außerordentlichen Denkmale des menschlichen Geistes aus dem eilften und zwölften Jahrhundert. Voltaire liebt diesen Gegenstand nicht; er hat Mitleiden mit ihm, er verachtet ihn, — und eben deshalb irrt er oft ungeachtet alles Scharfsinns, und selbst aller Genauigkeit. Denn im Allgemeinen ist er keineswegs ungenau, vielmehr beruht sein Essai sur les moeurs auf unermeßlichen Forschungen. Es giebt wenige Bücher, wo sich so selten Irrthümer hinsichtlich der Zeitbestimmung und Thatsachen finden; ohne zierige Gelehrsamkeit steigt Voltaire oft zu den sichersten Quellen. Ihm fehlt gerade das, was er zu geben verspricht: nämlich die Philosophie, das heißt eine unparteiische Beurtheilung aller Zeiträume. (159.)"

„In dem Maaße als er sich der neueren Geschichte nähert, wird Voltaire beredter und wahrer. Die Bewegungen des sechzehnten Jahrhunderts, der Aufschwung der Künste, die Thaten Karls V., Heinrichs IV., Richelieu's, der Einfluß einiger großen Männer, der Fortschritt der Gesellschaft; — Alles dies ist dargestellt mit einer lebhaften Einfachheit und einer Leichtigkeit des Genies, welche die Dinge erscheinen läßt, ohne sie zu schminken. Vor Voltaire giebt es nichts Aehnliches, und nach ihm nichts was sein Werk ausgelöscht hätte. Unsere Zeit hat einzelne Theile des Gemäldes mit mehr Tiefe und Wahrheit dargestellt, aber das Ganze ist nicht übertroffen, durch ein Werk dauerhafter als das Voltaire's. (160.) Er hat in seinen geschichtlichen Werken alle Töne angeschlagen, von gelehrten Unter-

suchungen, bis zu cynischen Anekdoten. Hat er zuweilen die Geschichte verändert, so hat er sie doch frei gemacht; verkleinert er etliche Male große Thaten und verkennt er große Tugenden, so vertilgt er viele falsche Ueberlieferungen und Irrthümer. Ist sein Bild des Mittelalters auch nicht wahr, so hat er es doch von dem erkünstelten Pomp mancher neuern Schriftsteller fern gehalten, und indem er barbarische Sitten verspottet, bereitet er die Geister vor, sie besser kennen zu lernen. Hier, wie anderwärts, hat Voltaire mehr zerstört, als geschaffen. Aber durch Skepticismus bahnte er den Weg für gesunde Kritik, und durch philosophische Vorurtheile, die er den religiösen entgegenstellte, führte zu einer gerechten Beurtheilung der Vergangenheit, welche dazu dient sie besser zu begreifen und darzustellen. Voltaire fand übrigens wenige Nachahmer seiner Art Geschichte zu schreiben. Man wiederholte seine Meinungen, erreichte aber die Kunst nicht so sauber (net) und lebhaft zu schreiben; ja man verlor sogar hievon die Spur, und unsere Geschichtschreiber des achtzehnten Jahrhunderts wurden (im Ganzen) langweilig, oder deklamatorisch. (171.)"

Vielem, das Villemain sagt, muß man lobend beistimmen, Anderem kann man widersprechen; überall aber haben seine Schriften die seltene, aber sehr löbliche Eigenschaft, daß sie den Geist aufregen, und zu eigenem Denken Veranlassung geben.

Sismondi. (1773—1841.)

Sismondi hat durch seine Geschichte der italienischen Freistaaten und durch seine Geschichte Frankreichs, eine ehrenvolle Stelle unter den Historikern gewonnen. Hier aber sprechen wir zunächst von seiner Litterature du midi de l'Europe. Es war nicht seine Absicht die gesammte Litteratur (wie etwa Tiraboschi und Ticknor) vorzuführen, sondern nur denjenigen Theil, welchen man im engeren Sinne Litteratur zu nennen

pflegt; wo dann (wie gewöhnlich) die Dichtkunst den größeren Raum einnimmt.

Manches ist seit Sismondi entdeckt und berichtigt worden, auch schöpft er nicht immer aus den ersten Quellen (I, 12); doch ist das Ganze lesbar und verständig. Es wäre unnütz hier näher auf die Ansichten Sismondi's einzugehen, wo sie mit den gewöhnlichen übereinstimmen; wohl aber ist es anziehend einige zwar abweichende, jedoch eigenthümliche und sehr scharfsinnige Urtheile des gescheuten Mannes zu vernehmen. Sismondi sagt:

„Im zweiten Theil des Dante'schen Gedichts (im Purgatorium) sinkt das Interesse: keine neuen die Einbildungskraft ergreifenden Strafen, und die Personen weniger Theilnahme erweckend. Der Dichter, diese Erkältung bemerkend, möchte das Interesse durch philosophische oder theologische Erörterungen wieder beleben; er bringt allmählig Alles vor, was er in den Schulen über die feinsten Fragen der Metaphysik gelernt hat. Aber seine Art zu schließen (zu argumentiren) welche damals tiefsinnig (profonde) erscheinen mochte, stößt jetzt oft zurück, seitdem man das Ansehn der Doktoren nicht mehr an die Stelle der Vernunft setzt. Ueberdem ist dies Alles der Dichtkunst fremd, und man ermüdet bei den langen Reden, welche den Gang der Handlung unterbrechen. Ueberhaupt ist das Purgatorium nur ein abgeschwächtes Bild der Hölle. Beim Eintritt in den Himmel gleicht das uns vorgeführte Uebernatürliche nur unseren unbestimmtesten Träumen: er setzt Kräfte (pouvoirs) voraus, die wir nicht kennen, er bezieht sich nie auf unsere Erinnerungen und Gewohnheiten, man versteht ihn niemals ganz, und er ermüdet uns durch unser Erstaunen. (I, 368, 374, 377.)"

„Das Sonett hat auf die ganze italienische Dichtkunst einen nachtheiligen Einfluß gehabt. Dies Bett des Prokrustes zwingt alle Gedanken zu derselbigen Länge. Sind sie für vierzehn Verse zu kurz, so werden sie übermäßig gedehnt, oder, im umgekehrten Falle, barbarisch verstümmelt. Der allgemeinen Bezauberung durch die Sonette Petrarkas bin ich fremd geblieben. Immer dieselben Gedanken und Verse wiederkehrend, zahllose

Wortspiele auf lauro und aura, Personifikationen ohne Ende, aber keine lebendige, hervortretende, sichtbare Person, Uebertreibungen wohin meine Einbildungskraft nicht folgen kann. (I, 408—410.)"

„Da die romantische Poesie fast von allen neuern Völkern angenommen ist, so wäre es ungerecht und thöricht sie nach anderen Regeln zu beurtheilen, als die die Schriftsteller selbst beobachtet haben. Tasso zeigt jedoch, wie ein Mann von Genie beide Richtungen vereinigen kann: er ist klassisch für das Ganze und romantisch beim Ausmahlen der Sitten und Verhältnisse. (II, 156—157.)"

„Im sechzehnten Jahrhundert hat übertriebene Verehrung des Alterthums, pedantische Gelehrsamkeit und unpassende Nachäfferei, der italienischen Litteratur viel Schaden gethan. (II, 190.)"

„Die höllische Politik welche Macchiavel in ein System brachte, war im sechzehnten Jahrhundert, die aller Staaten. Seine Behandlungsweise offenbart eine allgemeine Bitterkeit gegen alle Menschen, eine Verachtung des menschlichen Geschlechts, zu dem er in einem Tone spricht für welchen es sich selbst erniedrigt hatte. Er spricht ihrem Eigennutz, ihrem Egoismus gemäß, weil sie nicht mehr verdienen, daß man sich an ihre Begeisterung wende und an ihren sittlichen Sinn. (II, 225.)"

„Ein charakteristischer Zug aller spanischen Ritterdramen ist der geringe Abscheu und die wenigen Gewissensbisse, welche der Mord einflößt. Bei keinem Volke findet sich so viel Gleichgültigkeit gegen das Leben Anderer; nirgends sind Zweikämpfe, zufällige Gefechte, Ermordungen so häufig, herbeigeführt durch die ungenügendsten Gründe, und begleitet mit so wenig Schaam und Reue."

„Die Parteilichkeit der spanischen Dichter für ihr Volk ist so groß daß sie ihre Grausamkeit gegen andere Völker gar nicht verhehlen: was uns jetzt empört galt ihnen für ein Verdienst. Die niedrigsten Gewerbe und Beschäftigungen, (Huren, Diebe, Mörder) gelten für rechtgläubig. Die geistlichen Dramen Lope de Vegas sind meist ausschweifend (extravagantes) und unsittlich."

„Calderon, obgleich von Natur begabt mit schönen Gaben und der glänzendsten Einbildungskraft, erscheint mir doch wie ein Mann seines Jahrhunderts und der elenden Zeit Philipps IV. Wenn ein Volk sinkt und sich verderbt, wenn es das verliert was empfehlenswerth machte, hat es nicht mehr die Muster der wahren Tugend und Größe vor Augen, und verfällt (wenn es sie darstellen will) in Uebertreibungen (exagérations). Dies ist, meines Erachtens, der Charakter Calderon's: er geht in allen Theilen der Kunst über das Ziel hinaus. Die Wahrheit ist ihm unbekannt, und die von ihm gebildeten Ideale, verletzen durch ihre wenige Angemessenheit, durch Uebertreibung. Bietet ihm seine Einbildungskraft ein glänzendes Bild, so verfolgt er es Seiten lang und verläßt es nicht eher, als bis er uns ermüdet hat. Calderon ist der wahre Dichter der Inquisition: die Religion welche er bekennt flößt mir Abscheu ein. Niemals hat man das Christenthum so entstellt, ihm so wilde Leidenschaften untergeschoben, eine so verderbte Sittenlehre beigemessen. So genügt in der Andacht zum Kreuz, dessen Verehrung zur Entschuldigung aller Verbrechen, und sichert Eusebio (dem Helden des Stücks, einem nichtswürdigen Verbrecher) den Schutz Gottes zu. (IV, 6, 33, 34, 35, 120, 121, 130.)"

Es ist ganz unmöglich aus den bändereichen oben genannten Geschichtswerken Sismondi's einen genügenden Auszug zu geben, oder (wie es sich gebührte) unzählige lehrreiche Stellen und Urtheile mitzutheilen. Wir beschränken uns auf zwei kurze Bemerkungen:

1) Dem Inhalte der Quellen und dem daraus gutentheils entstehenden Gebrauche gemäß, nimmt die Erzählung der zahllosen Kriege und Fehden, bei weitem den größten Raum ein, und erzeugt nicht selten Ermüdung. Aus ähnlichen Quellen haben z. B. Henry und Tytler, doch noch andere Ergebnisse zu Tage gefördert.

2) Der herrschende Geist seiner Zeit hat auf Sismondi wohl Einfluß gehabt, wenn in seiner Geschichte der lombardischen Städte, diese fast immer Recht bekommen gegen die Kaiser und die Päpste. Es gab überall Licht und Schatten.

Ginguené.

Die Litteraturgeschichte hat vor der politischen Geschichte den Vorzug, daß die Werke ihrer Meister länger dauern und wirken, als die der Könige und Feldherrn. Ein zweiter Vorzug besteht darin daß man unbedeutende, langweilige Schriftsteller ganz zur Seite lassen kann, während man von politischen Stümpern und verdammlichen Kriegen gar zu breit und ermüdend reden muß. Welche Schriftsteller indeß Erwähnung verdienen, läßt sich im Allgemeinen nicht feststellen; der bezweckte Inhalt und Umfang erlaubt, oder fordert ein mehr, oder weniger, ja eine persönliche Vorliebe für einen, oder den anderen Theil der Litteratur wird nicht ohne Einfluß bleiben. So nehmen in Ginguené's Histoire de la Littérature italienne, (neun Bände), die Dichter den größten Raum ein.

Ginguené sagt (I, 5): „Es schien mir, als fehle eine Litteraturgeschichte, welche, geschöpft aus den Quellen, aber frei von den dornigen Formen der Gelehrsamkeit, den Gelehrten genügen und den Weltleuten Belehrung darbieten könnte. Diese Belehrung weisen sie nicht zurück, sobald sie ihnen mit einigem Reize dargeboten wird. Vor Allem fehlte uns eine genaue, unparteiische und vollständige Geschichte der italienischen Litteratur."

Allerdings ließ sich eine solche in einer neuen, eigenthümlichen Weise schreiben; unbillig aber bleibt es, wenn Ginguené jenen allgemeinen Tadel ausspricht, und Tiraboschi's Meisterwerk (das er so häufig benutzt hat) an dieser Stelle gar nicht dankbar erwähnt. Ueber die von Herrn Ginguené getroffene Wahl unter so vielen Schriftstellern, wollen wir nicht kritteln; doch können wir den Zweifel nicht unterdrücken, ob es rathsam war, insbesondere aus den größeren Gedichten so umständliche Auszüge zu geben. Entblößt von Schönheit, Versmaß, Wohlklang, werden diese prosaischen Excerpte trocken, und geben durchaus kein lebendiges Bild der ursprünglichen Vollkommenheit. Ja Ariosts reiche Mannigfaltigkeit, erscheint z. B. (so ausgepreßt

und zusammengepreßt) als ganz willkürlich, fast möchten wir sagen, albern. Eine Auswahl vollkommener Stellen der Dichtungen, hätte (unseres Erachtens) ihr Wesen und ihre Verdienste besser offenbart. Trotz genauer Kenntnisse und löblichen Bemühens, erhalten wir durch Herrn Ginguené nur Skelette von Dante, Ariost, Tasso u. A. Diese Bemerkung thut dem Werke keinen wesentlichen Eintrag; vielmehr wird sich dessen Bedeutung und Werth am besten herausstellen, wenn wir mehrere Betrachtungen und Urtheile Ginguené's in bunter Folge mittheilen.

„Die Provenzalen nahmen die Araber zum Muster (?). Sie besaßen weder einen ausgebildeten Geschmack noch bessere Vorbilder, und als sie diese Krankheit nach Italien brachten, konnte man ihre Ausbreitung nicht mehr verhindern. (I, 334.)"

„Die ältesten sicilischen und italienischen Dichter beschäftigt nur ein Gegenstand, die Liebe; aber nicht wie sie die Natur einflößt, sondern wie sie geworden durch das kalte Entzücken der Ritter für eingebildete Damen, und durch die albernen Galanterien der Liebeshöfe. In langen und langweiligen Canzonen, oder in raffinirten und oft dunkelen Sonetten, berichten sie über die unvergleichlichen Schönheiten der Dame und über ihr eigenes Märtyrerthum. (I, 434.)"

„Die Feinheiten, Spitzfindigkeiten, Kleinigkeiten, Sophistereien der spätern griechischen Philosophen, steigerten sich durch die Araber und die Deutungen der Lehren des Aristoteles. Welche Zunahme des Unglücks, der Verwirrung und Unordnung, als jene aus so dunkeln Bestandtheilen zusammengesetzte Wissenschaft sich mischte und kreuzte mit den nicht minder dunkelen Elementen zweier anderen Wissenschaften, als der Plunder (fatras) der Theologen und Juristen zu dem der Dialektiker hinzutrat. Die Scholastik mit ihren Listen, Ausflüchten, Taschenspielereien drang ein in Alles, mischte sich in Alles, ward Ausleger der Lehren welche man glauben und der Gesetze welche man befolgen müsse; — und dieser vergiftete Sauerteig gährte in allen Gemüthern, ward ihre tägliche Nahrung und bildete fast den einzigen Bestandtheil ihres Wesens. (I, 377.)"

„Der hochgerühmte Petrus Lombardus untersucht in seinen, unzählige Male erläuterten Sentenzen: hat Gott der Vater indem er seinen Sohn zeugte, sich selbst erzeugt? oder einen anderen Gott? Hat er ihn freiwillig erzeugt, oder aus Nothwendigkeit? Konnte Jesus gebohren werden aus einer Menschenrasse die nicht von Adam abstammte? Konnte er eine Frau werden u. s. w.? (I, 163.)“

„Dante's Gedicht, welches die Handlung beschränkt auf eine Art Reise durch Hölle, Fegefeuer und Himmel, ist nothwendig traurig, und weicht ganz ab von den Gegenständen, welche andere große Dichter behandelt haben. (I, 491.) — Dante mitten hingestellt zwischen Guelfen und Ghibellinen, Schwarze und Weiße, Kaiser und Päbste, Opfer der Parteiungen, konnte nichts Anderes sehen und in sein Gedicht aufnehmen. Die abstrakten Glaubenslehren waren wenig geeignet die Sinne und die Einbildungskraft zu berühren. Sie sind, wie Boileau sagt:

D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Bilder von Hinrichtungen, Schrecken und Verzweiflung, waren getreten an die Stelle der geistreichen und poetischen Dichtungen der Mythologie. Jene Glaubenslehren waren geworden der Gegenstand einer subtilen und verwickelten Wissenschaft, in welcher Dante nur zu sehr eingeweiht war. An der Stelle aller Tugenden finden wir abergläubige Gebräuche, läppische Mummereien, und der Mißbrauch des Ablasses und der Indulgenzen vertrug sich mit allen Lastern. (II, 5.) — Gewiß kann man dem Dichter nicht die Schwäche seiner Gemälde vorwerfen, wohl aber oft ihre gräßliche und widerliche Treue. — Im ersten Theile der göttlichen Komödie finden wir traurige, aber oft tiefsinnige Eindrücke; im zweiten angenehmere und tröstliche Erregungen; im dritten Wissenschaft, Kunst des Ausdrucks, überwundene Schwierigkeiten, aber (was für eine Dichtung immer schlimm ist) Alles gemischt mit etwas Langeweile. — Wo Handlung fehlt, fehlt auch Theilnahme; bloße Episoden können die

Aufmerksamkeit nicht festhalten und müssen bisweilen ermüden. (II, 111, 255—258.)"

Daß es Ginguené nicht an gerechtem Lobe Dante's fehlen läßt, versteht sich von selbst; da es aber mit dem allgemein ausgesprochenen übereinstimmt, scheint es nicht nöthig dasselbe hier umständlicher zu wiederholen.

„An 15 Werke des Boccaccio, verschiedenen Inhalts und Umfangs sind fast ganz vergessen; obgleich er voraussetzte daß sie, und nicht sein Decamerone ihn unsterblich machen würden. Man kann nicht läugnen, daß die Freiheiten welche er sich hier nimmt etwas stark sind. Sie beschränken sich nicht auf anstößige Anekdoten, erzählt mit einer Kühnheit des Ausdrucks, welcher in dem Munde kluger und anständiger Frauen, oder wohlerzogener Männer überraschen würde, wäre es nicht Beweis und Wirkung der Zügellosigkeit, welche in Gesprächen, wo nicht in den Sitten herrschte. (III, 69, 70, 119.)"

„Drei Jahrhunderte lang hatte man (besonders auf Universitäten) hartnäckig gestritten, sehr weitläufig geschrieben, war stolz auf Wissenschaft, Triumphe und Schriften; und was ist geblieben von soviel Mühe und Lärm? Nichts, schlechthin nichts, was man nicht vergessen müßte, wenn man das Unglück hätte, es zu wissen. (III, 229.)"

„Der Genius drückte seinen Stempel auf das vierzehnte, die Gelehrsamkeit auf das funfzehnte Jahrhundert. Doch war diese Gelehrsamkeit eine wesentliche, erhaltende, für die Litteratur vortheilhafte; nicht die eitele, ermüdende, welche seitdem das Gesagte hundertmal wiederholt, kleinlich Sorge trägt zu erläutern was niemand wissen will, Seiten schreibt über ein Wort, Bände über einige Phrasen, mit Noten den Text überdeckt als sollte man ihn nicht verstehen; ja sie würde das ganze Alterthum langweilig machen, bliebe uns nicht die Hülfe den Text zu lesen, ohne die Noten. (III, 277.)"

Die Ansichten Ginguené's über Ariost, stimmen im Ganzen mit den fast allgemein angenommenen und einiges Abweichende habe ich bereits in meinem Handbuche der Litteratur erwähnt.

Etliche Aeußerungen des Verfassers über Tasso, verdienen an dieser Stelle mitgetheilt zu werden.

„Was das dichterische Genie Tasso's anbetrifft (sagt Ginguené), so giebt es wenige von größerer Ausdehnung und größerem Reichthum, und kaum ein Dichter dürfte erhabener seyn (plus élevé). Selbst seine Fehler (die wir nicht verschweigen wollen) belehren uns. So fehlte ihm eine scheinbar gemeine Eigenschaft, von der aber Horaz sagt:

Scribendi recte sapere est principium et fons.

Es fehlte das scharfe Urtheil und (sprechen wir es aus) der gesunde Sinn (bon sens), welcher ein Feind ist aller Uebertreibung, Künstelei und Ziererei, welcher den feinsten Geist und die fruchtbarste Einbildungskraft in Zaum hält, welcher glänzt in allen guten Schriftstellern des Alterthums. — Durch unpassende geistige Künsteleien und Spitzworte zerstört Tasso oft das Rührende und Erhabene seiner Schilderungen. Zu oft finden wir allzu blumige Bilder, frivole Gedanken, affektirte Wendungen und Wortspiele. Auf die Sitten jener Zeit ist zu wenig Rücksicht genommen, und alle Theilnahme einseitig allein für die Christen in Anspruch genommen. Dennoch bleibt sein Gedicht dauernden Lobes würdig. (V, 310, 311, 346, 357, 368, 380, 388.)“

„Alle Bemühungen die unsittlichen Grundsätze Macchiaveli's umzudeuten, sind vergeblich. Allerdings waren sie schon vor ihm und rings um ihn zur Anwendung gekommen; aber er hat zuerst die Kunst des Betrügens zu einer Wissenschaft erhoben und eine Theorie derselben aufgestellt. Von jetzt an ward seine Abhandlung vom Fürsten, das Lieblingsbuch aller Höfe, das vade mecum aller Herrscher. — Machiavel nahte einem Fürsten, wie Cäsar Borgia, ohne Abscheu; er sieht wie dieser eine verruchte That überlegt, beschließt und vollführt. Er entflieht nicht aus Schrecken, er giebt vielmehr seinen Beifall; ja nicht zufrieden, daß er den obrigkeitlichen Personen seines Vaterlandes deshalb Glück wünscht, verkündigt er der Nachwelt alle Einzelnheiten des Frevels, in einem mit größter Sorgfalt

geschriebenen geschichtlichen Aufsatz; — ohne jedoch das geringste Zeichen des Widerwillens, oder Tadels beizufügen. Der Mann endlich welcher solche Thaten vollbringen sah, und den Thäter als das Muster eines Staatsmanns betrachtet, muß selbst ein schlechter Meister seyn, und wenn er je die Feder ergreift um Staatsmänner zu belehren, — wehe den Völkern, deren Herrscher glauben die Regierungskunst zu erlernen, wenn sie sich von derlei Unterricht ernähren. — Macchiaveli ist einer der vorzüglichsten Prosaiker, Mithersteller des besseren Lustspiels, Satiriker und Novellenschreiber. Selten genoß er der Ruhe des Geistes und der Muße, welche nothwendig zu seyn scheinen um etwas Großes und Dauerhaftes hervorzubringen. Dies Alles bedenkend werden wir seinem Genie die schuldige Huldigung darbringen; wir ehren ihn als einen der größten Männer, eines großen Jahrhunderts. Wir verabscheuen aber deshalb nicht weniger die fluchwürdigen Grundsätze, die er nur zu sehr verbreitet und in Ansehn gebracht hat. Wir beklagen ihn, daß er seinem Ruhme einen so unauslöschlichen Flecken angehangen hat, daß er allgemein und mit Recht als ein Empfehler des Verbrechens betrachtet wird, und seinen Namen einer falschen und sträflichen Politik gegeben hat, die jeden entehrt der sie bekennt, oder übt. Unter welcher Verfassung, in welchem großen, oder kleinen Staate jemand versuchen möchte sie anzuwenden, er würde sich mit Verachtung bedecken, und eben so viel Mittelmäßigkeit und Unfähigkeit zeigen, als Verderbniß und Sittenlosigkeit. (VIII, 12, 120, 121, 184.)"

Diese Auszüge werden hinreichen Ginguené's Ansichten zu charakterisiren; es wäre unpassend zu wiederholen, was er in Uebereinstimmung mit anderen Kritikern über große Schriftsteller sagt, oder was er über kleinere abweichend ausspricht.

Chateaubriand.

Zur richtigen Beurtheilung Chateaubriand's als Schriftsteller ist es fast nothwendig etwas von seinem Leben zu wissen.

Doch muß ich mich auf das beschränken, was ich zu seiner Charakteristik aus Guizot's Denkwürdigkeiten mittheilte. Chateaubriand's sehr zahlreiche (hier nicht einzeln aufzuführende) Schriften, behandeln die mannigfachsten Gegenstände: Religion, Politik, Geschichte, Kunst und schöne Wissenschaften. Die ersten, die religiösen Schriften waren in einem ungläubigen, oder doch gleichgültigen Zeitalter, ein heilsames Gegengewicht für Christenthum und Glauben. Seitdem sich aber Ansicht und Stimmung wesentlich änderte, hat ihre Bedeutung und Wirksamkeit abgenommen. Auch läßt sich wohl nicht läugnen, daß sie oft an einer breiten Einseitigkeit leiden. Ich begnüge mich hier eine löbliche Stelle aus der Vorrede zur neuen Ausgabe seiner Werke (I, 46—48) mitzutheilen:

„Vergeblich bekämpfen Manche die constitutionelle Monarchie; denn sie führe zum Protestantismus, und dieser führe zur Republik. Diese Behauptung wird durch Thatsachen widerlegt. Ist Deutschland republikanisch, weil es zum Theil protestantisch ist? Finden wir nicht die unbeschränktesten Regierungen in Deutschland, und katholische Republiken in der Schweiz? Waren Genua und Venedig nicht katholisch, sind es nicht amerikanische Republiken? — Glauben, unsere Freiheit könne nur durch Protestantismus gesichert werden, oder die unbeschränkte Herrschaft kehre wieder, sobald man der katholischen Geistlichkeit alle Rechte zugestehe, ist ein Irrthum. — Mögen die Theorien gelten, was sie gelten können; in der Geschichte, wie in der Physik urtheilen wir lediglich nach Thatsachen. Verläumden wir weder die Protestanten, noch die Katholiken; setzen wir nicht voraus, die ersten seyen erfüllt von einem revolutionairen Geiste, und die letzten verdummt durch Sklavensinn. Halten wir fest an dem Grundsatze: es giebt keine wahre Religion ohne Freiheit, und keine wahre Freiheit ohne Religion. — Es giebt leider zwei Parteien, von denen die eine philosophisch die Priester ausrotten, die andere christmilde die Philosophen verbrennen möchte. Wenn diese Gottlosen und diese Fanatiker Herrn wären, würden sie Alle umbringen bis auf einen letzten Henker und ein letztes Opfer!“

Die beiden ersten Bände der Werke Chateaubriand's enthalten einen Versuch über die Revolutionen. Der damals junge Mann stellt zwar nicht mit erschöpfenden, aber doch bedeutenden Kenntnissen, die griechischen und römischen Umwälzungen zusammen mit der französischen Revolution; wo sich dann neben scharfsinnigen Vergleichen, auch Herbeigekünsteltes einfindet. Manche Einwendungen entstanden indeß daher, daß die Zeiten sich geändert hatten, wodurch das Urtheil über den Werth des Buches sich ebenfalls änderte. Das Folgende ist demselben entnommen.

„Unter dem Worte Revolution verstehe ich, den gänzlichen Umsturz der Regierung eines Volkes, sie sey monarchisch, oder republikanisch. Für mich ist also keine Revolution ein unglücklicher auswärtiger Krieg, ein Wechsel des Herrschergeschlechts, ein innerer Krieg ohne erhebliche Folgen. (I, 21.)" — „Man kann den Jakobinern das entsetzliche Lob nicht versagen, daß sie in ihren Grundsätzen folgerecht waren und daß sie einsahen ihre Plane könnten nicht durchgesetzt werden, ohne eine völlige Umwälzung. (I, 89.)"

Billigen muß man, daß Chateaubriand den unbedingten Anklagen der Ausgewanderten widersprach, der Vendee ihr Recht widerfahren ließ, den Bourboniden treu blieb, dem Herzoge von Berri ein Denkmal setzte u. s. w.; — eine so folgerechte Bewegung in einer Richtung ist jedoch weniger die eines ruhigen Geschichtschreibers, als eines begeisterten Anwalts, oder Vertheidigers. Läßt sich ein solcher auf politische Weissagungen ein (die fast niemals eintreffen) so setzt er sich der Gefahr aus, deshalb verspottet zu werden.

Der vierte Band der Werke Chateaubriand's enthält Betrachtungen und Kritiken der französischen Geschichte und der französischen Geschichtschreiber, sowie eine Uebersicht der römischen Geschichte. Mehreren Klagen über seine Schicksale fügt er hinzu: „Die Grundsätze auf denen die bürgerliche Gesellschaft beruht, sind mir stets lieb und heilig gewesen; eine aufrichtige Liebe der Freiheit ruht in meinen Werken; ich war stets begei-

stert für Ehre und Ruhm meines Vaterlandes. Nie habe ich meine Bewunderung den Talenten versagt, in welcher Partei sie sich auch fanden. Ließ ich mich im Eifer des Streites zu weit fortreißen? — Es thut mir leid, und ich lasse etwa verkannten Eigenschaften gern Gerechtigkeit wiederfahren. (5.)"

Im fünften Bande werden die Forschungen über die Geschichte der Römer bis auf die Zeit der Völkerwanderung fortgesetzt mit vorzüglicher Rücksicht auf die Ausbreitung des Christenthums. Der sechste und siebente Band handeln von der Geschichte Frankreichs. Ihnen entnehme ich folgende, charakteristische Stellen. „Es ist eine auffallende, aber gewisse Thatsache, daß das Lehnswesen mächtig zur Vernichtung der Sklaverei beigetragen hat, — durch Einführung der Leibeigenschaft (servage)! Noch auf eine andere Weise trug es hiezu bei, indem es dem Vasallen die Waffen in die Hand gab, und in einen Soldaten, unter der Fahne der Gemeine verwandelte. Der Hörige, welcher die Mauern von Jerusalem mit erstürmte, oder unter Du Gueselin die Engländer besiegte, trug nicht mehr das Eisen welches fesselt, sondern das Eisen welches befreit. Er, ein Halbsoldat, Halbackerbauer, Halbschäfer, war im Mittelalter vielleicht weniger unterdrückt, weniger unwissend, weniger roh (grossier), als der freie Bauer in den letzten Zeiten des unbeschränkten Königthums. (VI, 365.)"

„Es ist ein großer Irrthum, dem wilden Zustande die Unschuld beizulegen; in ihm entwickeln sich vielmehr alle natürlichen Begierden ohne Schranke. Erst die Bildung, die Civilisation, lehrt moralische Eigenschaften. (419.)"

„Dem Aeußeren nach bot Frankreich vor Jahrhunderten einen malerischeren und volksthümlicheren Anblick dar, als jetzt. An die Stelle der Denkmale, die aus unserer Religion und unseren Sitten hervorgingen, haben wir aus beklagenswerther Ziererei und falscher Nachahmung der gesunkenen römischen Baukunst, Denkmale und Gebäude aufgeführt, die unserem Klima und unseren Bedürfnissen nicht angemessen sind. So kam durch kalte und sklavische Copien, die Lüge in unsere Künste; gleichwie

durch den Abklatsch lateinischer Litteratur, in der unserigen die Ursprünglichkeit des fränkischen Genius verloren ging. (430.) — Wird unsere Zeit so viel Denkmale hinterlassen, als die Zeit unserer Väter? Wer würde jetzt in allen Theilen Frankreich so viele Kirchen und Paläste erbauen? Wir haben nicht mehr ein Königsgeschlecht, nicht mehr eine erbliche Aristokratie, oder große bürgerliche und Handelsgenossenschaften. Es fehlt uns großer Landbesitz und der Glaube, der so viele Steine bewegte. Eine Freiheit der Industrie und der Vernunft kann nur errichten Börsen, Vorraths- und Kunsthäuser, Manufakturen, Kaffes, Gasthöfe, in der Stadt Wohnhäuser, auf dem Lande Hütten, und überall kleine Grabmäler. Wenn nach fünf oder sechs Jahrhunderten die Religion und die Philosophie gegenseitige Abrechnung halten, die ihnen zugehörigen Zeiten vergleichen, und ein Verzeichniß ihrer Ruinen entwerfen: — auf welcher Seite wird der größere Antheil wahren Lebens seyn, und die größere Summe übrigbleibender Andenken (440)?" —

„Dennoch ist die Entwickelung der Industrie, der Künste und Wissenschaften, eine gesetzliche und natürliche Sache. In dieser allgemeinen Bewegung erkennt man die der menschlichen Gesellschaft überhaupt, und wo die besondere Geschichte endigt, beginnt die allgemeine. (VIII, XC.)"

Oft habe ich von angeblich Sach- und Kunstverständigen hören müssen: alle Naturschönheiten Neapels ja der ganzen Schweiz, ständen weit zurück hinter der einzigen Campagna di Roma. Hören wir, was Chateaubriand darüber an Herrn v. Fontanes schreibt: „Sie kennen Alles über diesen Gegenstand bereits Geschriebene; doch zweifele ich daß die Reisenden Ihnen ein richtiges Bild geben von der jetzigen Campagna di Roma. Stellen Sie sich etwas vor wie die Verwüstung von Thrus und Babylon, wovon die Schrift berichtet. Stille und Einsamkeit so weit umher, als sonst der Lärm und der Tumult dichter Bewohner. Man glaubt den Fluch des Propheten zu hören: es werden in einem Tage über dich kommen, Unfruchtbarkeit und Wittwenstand. Sie werden hie und da Stücklein römischer

Wege gewahr, wo aber niemand mehr geht; einige ausgetrocknete Spuren von Winterbächen. Oder es erscheinen von Weitem große, besuchte Straßen, in Wahrheit sind es aber nur Betten wilder Gewässer, die sich so verlaufen haben, wie das römische Volk selbst. Kaum entdecken Sie einige Bäume, überall aber erheben sich Ueberbleibsel von Wasserleitungen und Grabmälern: — Ruinen, welche die einheimischen Pflanzen und Wälder eines Bodens zu seyn scheinen, der aus dem Staube der Todten und den Trümmern der Reiche besteht! Oft glaubte ich in einer großen Ebene reiche Aernten zu sehen; kam ich näher, so war es welkes Gras, das mein Auge getäuscht hatte. Keine Vögel, keine Landleute, keine ländliche Bewegung, keine blökenden Heerden, keine Dörfer. In den kahlen Feldern zeigen sich einige verfallene Hütten: Fenster und Thüren geschlossen, kein Rauch, kein Geräusch, kein Bewohner. Eine Art von Wilden, fast nackt, bleich, vom Fieber zerrüttet, bewacht diese traurigen Hütten, gleich den Gespenstern, welche (laut unserer gothischen Geschichten), den Eingang verlassener Schlösser vertheidigen. (IX, 235.)"

Chateaubriand's Reise nach Griechenland und Jerusalem hatte zur Zeit ihrer Erscheinung das Verdienst, die Aufmerksamkeit auf christliche Gegenstände hinzulenken; sie behält aber außerdem den Werth, daß sie von Verhältnissen spricht, die sich seitdem wesentlich verändert haben. Chateaubriand's Eifer für die Befreiung der Griechen von türkischer Herrschaft ist löblich; doch bleibt der geschichtliche Zweifel: ob ein herabgekommenes Volk sich durch eigene Kraft jemals wahrhaft verjüngt habe? Der Lebensstoff den ein baierscher, oder dänischer Prinz mitbringt, reicht dazu schwerlich hin.

Chateaubriand's Reise nach Amerika hat einen Roman erzeugt, der getadelt, aber noch mehr gelobt ward. Dies Indianische, Heidnische und Christliche, Gebildete und Ungebildete, wird in der Atala neu und eigenthümlich vorübergeführt.

Vitet.

Ich habe schon früher bemerkt, daß die französischen Dramatiker fast niemals vaterländische Gegenstände behandelten. Dies ist ohne Zweifel ein Irrthum und ein Mangel, welchen z. B. Griechen und Engländer zu vermeiden wußten. Denn Troja, Theben, Argos u. s. w. boten jenen Stoffe, welche sie für geschichtlich und für vaterländisch hielten. Ja die nächste Gegenwart zogen sie in den Kreis dramatischer Behandlung, wie z. B. die Perser des Aeschylus erweisen. England aber besitzt an Shakspeare's geschichtlichen Dramen, eine Reihe vaterländischer Meisterwerke wie kein anderes Volk.

Das Vorhandenseyn jener Lücke sah Vitet richtig ein, wagte aber nicht (aus bescheidenen Gründen) sie durch abgerundete Dramen, oder Trauerspiele, auszufüllen. Er schlug einen abweichenden, jedoch verwandten Weg ein. Er glaubte: man könne die fortlaufende epische Erzählung, zum Erhöhen der Mannigfaltigkeit und Lebhaftigkeit des Eindrucks, in Gespräche verwandeln, und viel Einzelnes hinzufügen, nicht um das Wesentliche der Thatsachen willkürlich umzugestalten, sondern vielmehr zu bestätigen und in helleres Licht zu stellen. Ob dieser Gedanke, dieser Plan richtig und ausführbar sey, darüber läßt sich, von vorn herein, viel zweifeln und streiten. Nachdem aber drei Werke Vitet's vorliegen: les Barricades, les états de Blois und la mort de Henry III., welche den größten Beifall verdient und gefunden haben, ist die Frage nach dem ob und wie beseitigt. Jedem der Werke, der „Scènes historiques" (wie der Verfasser sie nennt), ist eine geschichtliche Einleitung vorangestellt, welche uns (der zweckmäßigste Prolog) bis zu dem Anfange der Scenen hinführt. Alle auftretenden Personen sind scharfsinnig beobachtet und folgerecht dargestellt; selbst die schwierigsten Charaktere (z. B. Catharine von Medicis und Guise) stehen uns lebendig vor Augen. Vor Allem aber muß man bewundern, wie meisterhaft Vitet, den König Heinrich III. sprechen

und handeln läßt. Das in der einfachen Geschichte fast Unbegreifliche, wird hier zur lebendigsten Wirklichkeit. Die schroffsten Widersprüche laufen im schnellsten Wechsel nebeneinander und durcheinander: dieser Nichtcharakter, ist eben des Königs Charakter. Uebereilen und Versäumen, Beschließen und Zurücknehmen, Rath hören und vernachlässigen, Milde und Härte, Muth und Feigheit, Frömmelei und Zuchtlosigkeit u. s. w., sind die Pendelschwingungen seines haltungslosen, schwächlichen Gemüths.

Jene drei Werke bilden ein durchaus zusammengehöriges, großartiges Trauerspiel, mit allen Sünden und Leiden des Ehrgeizes und der Schwäche, mit allen Gräueln sittenloser Anarchie. Erst durch Heinrich IV. findet sich wieder Heiterkeit und Ernst eines veredelten Lebens, sowie Hoffnung und Vertrauen auf eine bessere Zukunft.

Napoleon III.

Nicht von Napoleon dem Menschen, dem Freunde, dem Familienvater, dem Herrscher, kann hier vorzugsweise die Rede seyn, sondern (in höchster Kürze) von ihm als Schriftsteller. Dem gemäß erwähne ich zuerst Aufsätze (siehe die Werke Band 1) mannigfaltigen Inhalts, meist aus den Jahren 1841—1844. Sie halten sich auf dem Standpunkte der Opposition; doch keineswegs in bloß verneinender Weise, sondern sie entwickeln auch positive Ansichten und Grundsätze. Ich gebe Proben.

„Entfernte Besitzungen und Kolonien sind lästig in Zeiten des Friedens, Gefahr bringend in Zeiten des Krieges; mithin öfter ein Grund der Abschwächung, als ein Keim des Glückes. (3.) — Es ist ein unendlich wichtiger Zweck die Demokratie einzuschulen und ihre friedliche Herrschaft zu beschleunigen, indem man jedem seine Stelle anweiset, seine Pflichten feststellt und ihm Rechte giebt, die ein Interesse an der Gemeine und

ein Eigenthum im Staate begründen. (10.) — Wir haben durch die Revolution gewiß eine Sache gewonnen: — Erfahrung! Diese Erfahrung, (traurig und schrecklich, aber wahr) lehrt uns unser Vertrauen nicht auf einzelne Personen, sondern auf Institutionen zu gründen; nicht den Worten, sondern den Thaten der Menschen Glauben zu schenken, nicht bloße Worte zu beklatschen, nicht diesen, oder jenen Minister zu fordern, sondern etwas Positives, Grundsätze, ein System. (13.) — Die beiden ersten Eigenschaften des Hauptes eines großen Volkes sind der öffentlichen Meinung voranzugehen, (devancer) und sie zu erziehen. (16.) — Niemand kann seinem Schicksale entgehen. Die zum Untergange verdammten Regierungen, gehen eben durch die Mittel zu Grunde, welche sie zu ihrer Rettung anwenden. (17.) — Das Recht zur Genossenschaft (d'association) ist die Grundlage einer stellvertretenden Regierung. (20.) — Die Kenntniß der französischen Abgeordneten von öffentlichen Angelegenheiten beruht auf dem was ihnen ihr Journal sagt. Es fehlt ihnen an Gelegenheiten die Ansichten zu ergründen und sich für die Kämpfe der Rednerbühne, der Tribüne, einzuüben. (20.)" —

„Der große Nachtheil einer Rednerbühne ist, daß sie nur den eingeübten, vollkommneren Rednern zu sprechen erlaubt, und diese sind oft am wenigsten logisch gebildet und über die wichtigsten Fragen nur oberflächlich unterrichtet. Mancher, voll gründlicher Kenntnisse würde bisweilen gern von seinem Platze aus sprechen (wie es in England geschieht), aber ungeübt öffentlich zu sprechen, scheut er die Rednerbühne. (23.)" —

„Wer nach einem öffentlichen Amte trachtet, ist zu einem mühseligen Lernen verpflichtet. Um also die Kriegskunst, die Heilkunde, um Jurisprudenz und Theologie zu erlernen, muß man mehrere Jahre verwenden, sich strengen Prüfungen unterwerfen; er muß, mit einem Worte, erweisen, daß er würdig ist die Geschäfte zu führen, welche die Gesellschaft ihm anvertraut. Aber um die, ohne Zweifel schwierigste aller Künste, die Kunst des Regierens zu lernen, dazu verlangt man gar

keine Vorübung, keine Lehrjahre: — ist dies logisch, verständig? Wir glauben Nein! (27.)" —

„Nichts trägt mehr dazu bei die vorliegenden Fragen zu vergiften, die Verhältnisse zu erschweren, die Geister zu fälschen, als eine zweideutige Politik (bâtarde), ohne Würde und Zusammenhang, welche nicht weiß was sie will, weil sie niemals zu wollen wagt. (46.) — Es ist so unlogisch Herzoge zu ernennen ohne Herzogthümer, als Obersten ohne Regimenter. Wenn ein Adel mit Vorrechten unsern Ideen widerspricht, so wird ein Adel ohne Vorrechte lächerlich. (53.) — Gleichwie die Massen, des Unterrichts und der Erziehung bedürfen, so bedarf die Regierung der Aufklärung und Mäßigung hinsichtlich des Interesses der Massen. (122.)"

„Die Preußen verstanden es Nutzen aus ihrem Kriegsunglück zu ziehen: sie gründeten die schönste kriegerische Organisation welche jemals unter gebildeten Völkern bestanden hat. (303.) Doch ist der sechs Jahre dienende Franzose in vieler Beziehung ein besserer Soldat, als der drei Jahre dienende Preuße. Neben der militairischen, hat diese Frage aber auch eine politische Bedeutung. (305.) Das preußische System löset diese Fragen materiell und moralisch, vernichtet den Gegensatz zwischen Bürger und Soldat, und macht es begreiflich, die erste Pflicht eines jeden sey die Vertheidigung seines Vaterlandes. (314.) — Kein System der Verfassung und Verwaltung paßt für alle Völker und für alle Zeiten (I, 22): dem Streben nach Gleichmacherei liegt eine falsche und unglückliche Idee zum Grunde. (339.)" —

Der zweite Band enthält außer den kleineren Aufsätzen vermischten Inhalts, längere Schriften z. B. über Behandlung und Verminderung der Armuth, über Kolonialzucker und Runkelrüben Zucker, über Krieg und Kriegskunst, über das schweizerische Heer, über König Joseph u. s. w. — Man muß loben, ja bewundern, in wie seltener Weise, Napoleon 3., die Zeiten der Verbannung und Gefangenschaft benutzte, um mit begeistertem Eifer nach allen Seiten hin Kenntnisse zu erwerben, sie mit

Scharfsinn zu verarbeiten und (gewissenhafter wie Unzählige) sich zu einem großen Berufe vorzubereiten. Daß er hiebei den französischen und bonapartischen Standpunkt ganz zur Seite lassen solle, wäre ein unnatürliches, ungerechtes Verlangen. Aber schon in den früher geschriebenen Idées politiques verläßt er, in Bezug auf seinen Oheim ganz den Standpunkt des unbefangenen, unparteiischen Geschichtschreibers; spricht als Anwalt, ja als begeisterter Lobredner und erinnert an das bedenkliche Sprüchwort: qui prouve trop, ne prouve rien! Uebertriebenes Lob reizt zu herben Widersprüchen, und die sehr großen Verdienste Napoleons I. würden in ein richtigeres Licht treten, wenn seine Schattenseiten nicht zugedeckt, sondern auch die gerechten Vorwürfe der übrigen europäischen Völker und Herrscher erwähnt und berücksichtigt wären. Kann Napoleon III. verlangen daß diese ihm kurzweg beistimmen, wenn er schreibt (Idée Napoléonienne, I, 13): „L'Idée Napoléonienne est donc par sa nature une idée de *paix* plutôt qu'une idée de guerre, une idée d'ordre etc. — Elle professe sans fiel et sans haine la *morale politique*, que le grand homme conçut le *premier*. Elle développe ces grands principes de justice, d'autorité, de *liberté* etc. Il *affermit les* rois et ennoblit les peuples. (31.) — L'Empereur Napoléon a contribué plus que tout autre à accélérer le règne de la *liberté*. (30.) — L'Empereur est le Messie des idées nouvelles (31) etc.

Die fragments historiques (1688, 1830) haben allerdings auch einen Nebenzweck, einen Angriff auf die 1841 bestehende französische Regierung; doch erkennen und ehren sie im Ganzen die geschichtliche Wahrheit, beurtheilen Karl II. und Jacob II. streng aber gerecht, bewundern (wie kaum ein Franzose) die großen Zwecke und Thaten Wilhelms III. Geist und Scharfsinn des Verfassers offenbart sich überall. Ich führe, aus vielem Eigenthümlichen nur die letzten Worte jener Schrift an: Marchez à la tête des idées de votre siècle, ces idées vous suivent et vous soutiennent. — Marchez à leur suite,

elles vous entraînent. — Marchez contre elles, elles vous renversent.

Der dritte und vierte Band der Werke, enthalten meist Reden und Staatsschriften, auf welche ich hier nicht näher eingehen kann, außerdem aber eine (jedoch unvollendete) große Abhandlung über Kriegswesen und Artillerie, die man als Vorübung zu späteren Regentenpflichten und schriftstellerischen Arbeiten betrachten kann.

Das Leben Cäsars ist weit mehr gelesen (oder doch durchblättert) worden, als obige Werke, was sich schon daraus ergiebt, daß man die Vorrede so laut tadelte, während sich Napoleon schon früher in den oben mitgetheilten Stellen bestimmter und schärfer ausgesprochen hatte. Da es bei diesem Verfasser viel wichtiger ist seine Weltanschauung, als den Umfang seiner philologischen Studien kennen zu lernen, so mögen folgende, zugleich eigenthümliche und lehrreiche Aeußerungen hier zuvörderst Platz finden. Er sagt:

„Es besteht in der moralischen, wie in der physischen Weltordnung, ein höchstes Gesetz, welches allen Einrichtungen (Institutionen), allen Geschöpfen eine Grenze anweiset, bestimmt durch das Ziel ihrer Nützlichkeit. Solange dies, von der Vorsehung geordnete Ziel nicht erreicht ist, kann kein Widerstand obsiegen. Verschwörungen, Empörungen, Alles mißlingt, der unwiderstehlichen Gewalt gegenüber, welche das aufrecht erhält, was man umstürzen möchte. Wenn aber, im Gegentheil, scheinbar unerschütterliche Zustände aufhören für die Fortschritte der Menschheit nützlich zu sein, dann wird weder die Macht der Ueberlieferungen, noch Muth, noch die Erinnerung an eine glorreiche Vergangenheit, den vom Schicksal entschiedenen Fall auch nur um einen Tag verzögern können (I, 23, pariser Ausgabe bei Plon).“

„Eine aristokratische Verfassung hat den Vortheil vor der Monarchie, daß sie unbeweglicher ist in ihrer Dauer, standhafter in ihren Planen, treuer ihren Ueberlieferungen, und

daß sie Alles wagen kann da die Verantwortlichkeit nicht auf Einem ruht, sondern sich auf Viele vertheilt. (24.)"

„Charakteristisch ist es für die römischen Einrichtungen, daß sie bezweckten taugliche Männer für alle Beschäftigungen für alle Berufsarten zu bilden. (28.)"

„Die Zeit der Uneigennützigkeit und der patriotischen, stoischen Tugenden ging in Rom zu Ende. Jeder Vorschlag zu Verbesserungen, jedes Bestreben nach Macht, führte zu Aufständen, Bürgerkriegen, Metzeleien, Proscriptionen. (201.) — Die Verführung zum Laster ist unwiderstehlich sobald sie sich darstellt unter den Formen der Bildung (Eleganz) des Geistes, des Wissens. Wie in allen Zeiten des Uebergangs (transition), erschlafften die sittlichen Bande, der Geschmack am Luxus und zügellose Geldgier bemächtigten sich aller Klassen. (203.) — So entstand in Rom eine Aristokratie ohne Adel, und eine Demokratie ohne Volk. (207.)"

„Entstehen mitten im allgemeinen Glücke gefährliche Träumereien, Utopien, ohne Wurzel im Lande selbst, so verschwinden sie bei der einfachsten Anwendung von Gewalt; verlangt dagegen die bürgerliche Gesellschaft, in Folge wirklicher und dringender Bedürfnisse, nach Verbesserungen, Reformen, so hat die heftigste Unterdrückung nur augenblicklichen Erfolg, die niedergedrückten Ideen erscheinen immer wieder, und (wie die Fabel von der Hydra sagt) entstehen statt eines abgeschlagenen Kopfes, deren Hunderte. (220.)"

„Die Gracchen waren gewissermaßen die bürgerlichen Kämpfer für die Sache des Volks, Marius war ihr wilder (farouche) Soldat. (222.) Sylla hinterließ Italien gebändigt, aber nicht unterworfen, die Großen mächtig aber ohne sittliches Ansehn, seine Anhänger bereichert aber zitternd für ihre Reichthümer, die Opfer der Tyrannei zu Boden geworfen, aber drohend unter dem Zwange, und Rom unterrichtet daß es keinen Schutz mehr habe gegen die Kühnheit eines glücklichen Soldaten. (247.) Um eine dauerhafte Ordnung der Dinge zu gründen, bedurfte man eines Mannes, der, erhaben über gemeine

Leidenschaften, in sich vereinigte die wesentlichen Eigenschaften und richtigen Gedanken aller seiner Vorgänger, ihre Fehler und Irrthümer hingegen vermeidend. Der Seelengröße gewisser Tribunen und ihrer Liebe zum Volke mußte er hinzufügen das kriegerische Genie großer Feldherrn und das tiefe Gefühl eines Diktators für Ordnung und Verwaltung (hiérarchie). (249.)"

„In Rom standen zwei Ansichten einander scharf gegenüber. Die Einen sahen das Heil nur in der Vergangenheit, hielten an Mißbräuchen fest, aus Furcht daß beim Verrücken nur eines Steines, das ganze Gebäude einstürze. Die Anderen wollten es befestigen durch eine breitere Grundlage und einen deshalb weniger schwankenden Gipfel. Die erste Partei stützte sich auf die Einrichtungen Syllas; der anderen war des Marius Name das Symbol ihrer Hoffnungen. (281.) — Es ist ein Unglück wenn in unruhigen Zeiten, die Männer welche man als rechtliche und gute bezeichnet, nicht auf die neuen Ideen eingehen um sie zu leiten oder zu ermäßigen. (306.) In Augenblicken des Uebergangs, wenn das alte System zu Ende und das neue noch nicht befestigt ist, besteht die größte Schwierigkeit nicht darin Hindernisse zu besiegen welche sich den allgemeinen Wünschen entgegenstellen, sondern das erstrebte System zu befestigen durch Mitwirkung ehrenwerther Männer, welche von den neuen Ideen durchdrungen und fest in ihren Grundsätzen sind. (308.)"

„Man soll nicht bei großen Leuten immerwährend nach kleinen Leidenschaften umhersuchen. Die Erfolge überlegener Männer (und dies ist ein tröstlicher Gedanke) beruhen mehr auf der Erhabenheit ihrer Empfindungen, als auf den Spekulationen der Eigenliebe und der List. Sie hängen weit mehr ab von ihrer Geschicklichkeit Gewinn zu ziehen aus den Verhältnissen, als von der blinden Anmaßung, Begebenheiten hervorzubringen die allein in Gottes Hand stehen. Gewiß glaubte Cäsar an sein Schicksal und vertraute seinem Genie; aber sein Glaube war ein Instinkt, nicht eine Berechnung, und der Genius fühlt die Zukunft im voraus, ohne ihren geheimnißvollen Gang zu errathen. (410.)"

So weit meine, charakterisirende Auszüge. Sie erweisen, wie das ganze Buch (welches mehr giebt als der Titel besagt) daß es wesentlich zum Zwecke hat, Cäsar nach allen Richtungen zu vertheidigen, ja in das glänzendste Licht zu stellen. Die gleiche Verherrlichung, der höchste Ruhm, wird analog für Napoleon I. in Anspruch genommen. Was hiegegen einzuwenden, liegt auf der Hand, und nicht nöthig das bereits oben Gesagte hier zu wiederholen. Wohl aber darf ich bemerken, daß auch andere Geschichtschreiber, die keinen kaiserlichen Onkel zu vertheidigen hatten [1]), von Cäsar's Größe so ergriffen wurden, daß seine Mängel, ja Verbrechen davor fast verschwinden, daß alle anderen Römer, und insbesondere seine Gegner, dagegen klein, thöricht, ja verdammlich erscheinen. Wenn Napoleon 3. gewisse Schwächen Cäsars zwar berührt, aber nicht breit in den Vordergrund stellt (z. B. Schuldenmachen, Liebesabentheuer) so ist dies ebenso zu billigen als wenn Heinrichs IV. Liebesgeschichten und Elisabeths Neigung sich zu putzen, nicht so hervorgehoben werden, als wären sie die Hauptsache.

Man fragt: hat Napoleon 3. die Quellen in der Ursprache, oder in Uebersetzungen gelesen, oder das Meiste aus Sammelwerken zusammen getragen? — Ich antworte, darauf kommt hier (bei diesem Verfasser) nichts an; da unläugbar bleibt er sey des Stoffes vollkommen Herr, und habe ihn für seine Zwecke folgerecht, geistreich, angenehm lesbar zusammengestellt. — Man fragt weiter: zweifeln sie, daß sich Irrthümer und Mißdeutungen im Buche befinden? — Keineswegs! Auch werden sich Hülfsarbeiter genug einfinden, die Federn abzulesen. — Glauben Sie nicht, daß Napoleon im Oberlehrerexamen durchfallen würde? — Allerdings! Sofern man etwa die Kenntniß vieler grammatischen, dialektischen, syntaktischen Spitzfindigkeiten und Kleinigkeiten forderte, und Philologie im höheren Sinn zurück-

1) J'ai loué la vertu partout où je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'enthousiasme qu'elle inspire. Frédéric II, oeuvr., I, XLIV.

stellte. Andererseits würden alle Oberlehrer durchfallen, wenn sie über kaiserliches Beschließen und Handeln Rechenschaft ablegen sollten.

Kein Herrscher (Cäsar und Friedrich II. ausgenommen) hat ein ähnliches litterarisches Werk unternommen und löblich zu Stande gebracht. Ich habe unzählige Referendarien, Rektoren, Conrektoren, Doktoren examinirt und examiniren hören, von Keinem aber eine Probeschrift, ein Werk zu sehen bekommen, so bedeutenden Umfangs und Inhalts; weshalb man den Verfasser nicht bekritteln, sondern zum Ehrendoktor (honoris caussa) ernennen sollte.

Nur einen Wunsch fügen wir unseren kurzen Bemerkungen hinzu, daß Napoleon in den folgenden Bänden seines Werkes an der tiefsinnigen Auffassung, an der erhabenen Gerechtigkeit Shakspeare's festhalten möge, welcher die volle Größe Cäsars in helles Licht stellt, die Natürlichkeit der Ansichten seiner Gegner anerkennt, sie als tragische Charaktere behandelt und selbst dem Antonius über Brutus die folgenden Worte in den Mund legt:

Dies war der beste Römer unter allen:
Denn jeder der Verschwornen, bis auf ihn,
That, was er that, aus Mißgunst gegen Cäsar.
Nur er verband aus reinem Biedersinn,
Und zum gemeinen Wohl, sich mit den Andern.
Sanft war sein Leben, und so mischten sich
Die Element' in ihm, daß die Natur
Aufstehen durfte und der Welt verkünden:
Dies war ein Mann!

Zweite Abtheilung.

Portugiesen, Spanier, Italiener.

Portugiesen.

Je ferner ein Reich von Deutschland liegt, desto geringer sind unsere Kenntnisse von demselben. Wir wissen mehr von der französischen, als von der spanischen Litteratur, und mehr von dieser, als von der portugiesischen. Theils fehlen bequeme Vorarbeiten für die letzte, theils sind die Werke vieler Schriftsteller nicht zur Hand. Neue portugiesische Dichtungen haben in anderen Ländern wenig Beifall gefunden, und so muß ich mich begnügen einige Geschichtschreiber anzuführen.

Ueber einzelne Theile der portugiesischen Geschichte liegen lehrreiche Arbeiten vor, eine allgemeine Geschichte des Landes hat (meines Wissens) in neuerer Zeit (1846—1853) Herkulano zwar begonnen, aber leider nur bis zum Jahre 1279 hinabgeführt. Gewiß ist das Werk ausgezeichnet durch Gründlichkeit der Forschung, Schärfe des Urtheils und Klarheit der Darstellung. Allerdings sind der erzählten innern Unruhen und auswärtigen Fehden gar viele; überrascht wird man dagegen von der trefflichen Darstellung der Alterthümer, der geselligen Zustände, der geistigen und materiellen Statistik jener Zeiten. In der verständigen Vorrede sagt der Verfasser (I, VIII, IX): „Ich habe mich bemüht zu vergessen, daß ich ein Portugiese bin: denn der Patriotismus kann wohl Poesie einflößen und den Styl beleben, aber für den Geschichtschreiber ist er der schlechteste Rathgeber. Wunderbare Ereignisse, trügerische Sagen, ausgeschmückt um der Menge zu gefallen, wird man in diesem Buche nicht finden, wir werden uns durch falschen Nationalstolz nicht verleiten lassen, Legenden (wie aus 1001 Nacht) als

geschichtlichen Stoff darzubieten. Und ohne Zweifel erscheint es wie ein Verlust, wenn in Rauch aufgeht seit Jahrhunderten Geglaubtes, welchem unsere Vorfahren in großen Gefahren des Vaterlandes, zum Theil ihre Kraft und ihr Vertrauen auf die Vorsehung verdankten; oder vielleicht Erfundenes um die, durch schwere Verhältnisse niedergeschlagenen Gemüther zu ermuntern und zu stärken. — Dem sey so; da aber die Geschichtswissenschaft in Europa mit raschen und sicheren Schritten vorschreitet, so werden (im Fall wir nicht selbst den edlen Muth haben, die Wahrheit zu sagen) dies Fremde thun mit doppelter Grausamkeit. Unwillkürliche Verläumder ihres Vaterlandes sind diejenigen, welche glauben daß der Ruhm der Vergangenheit geknüpft sey an eitele oder vergrößerte Dinge, die nicht bewiesen und nicht beweisbar sind."

Es mögen jetzt allerhand andere lehrreiche Stellen folgen. „Bei der Wiederherstellung der Wissenschaften gegen das Ende des funfzehnten Jahrhunderts erstand die alte Welt zu einem theils erdichteten, theils wirklichen Leben. Denn wenn auch Manches, z. B. die römische Jurisprudenz, in etlichen neuern Staaten die Oberhand behielt und sich eine Gelehrtenrepublik bildete, so blieb doch Vieles ein todter Buchstabe, und konnte sich weder mit den Sitten, noch dem Glauben des heutigen Europa vertragen. Die Begeisterung für die glänzenden Ueberbleibsel einer vergangenen Bildung hatte nicht Kraft genug sie von der Menge aufnehmen und bewundern zu lassen; denn zwischen jener und der jetzigen Lebensweise gab es unübersteigliche Gegensätze. Der christliche Idealismus, zum Theil von den höheren Klassen zurückgewiesen, ward vom Volke angenommen; die litterarischen im Mittelalter entstandenen Formen, wurden dagegen von der gebildeten Aristokratie verdammt. Ueberall zeigt sich eine Periode der Umgestaltung. — In Universitäten, Schulen, Klöstern und anderen litterarischen Kampfplätzen, schämte man sich des Gebrauchs der Muttersprache; man erlaubte sich kaum ein Wort, eine Anspielung, einen Gedanken, der nicht aus griechischen und römischen Schriftstellern genommen war. Glor-

reiche Thaten, berühmte Männer des Vaterlandes interessirten ohne Vergleich weniger, als die des von ihnen angenommenen fantastischen Vaterlandes. Es kümmerte sie die unter den Füßen der Kaiser hinsterbende römische Republik; wogegen es sie wenig beunruhigte, daß der heutige Absolutismus sich auf den Ruinen der Freiheit festsetzte. Die Gegenwart war ihnen eine bloße Sage, die Vergangenheit eine Wirklichkeit. (I, 3, 5.)"

Eigenthümlich und lehrreich ist Herkulano's Darstellung des Verhältnisses der Christen und Muhamedaner im eilften und zwölften Jahrhundert. Er sagt unter Anderem: „Die meisten Berichte von der steten, allgemeinen, grausamen Feindschaft derselben, sind gutentheils übertrieben und unwahr. Unläugbar zeigten die Kriege jener Jahrhunderte zwischen Christen und Saracenen, eine wilde Größe und einen hartnäckigen Heroismus, welcher die Einbildungskraft aufreizte Wirkliches zu übertreiben und zu vergessen daß die Geschichte dichterische Thatsachen keineswegs gleichgültig betrachten, sondern auf ihre wahre Bedeutung zurückführen soll. Geblendet von dem Schauspiel religiöser Begeisterung, welche jene großen Kämpfe auszeichnet, vergaßen die Geschichtschreiber, daß jener zur Seite die übrigen Leidenschaften der Menschen fortdauerten. Sie waren doppelt stark in einem barbarischen Zeitalter und verwandelten den Glauben bei jedem Schritte in Gleichgültigkeit, oder Unglauben; nicht in Folge geistiger Verbildung, sondern durch arge Unwissenheit. Man vergaß daß Ehrgeiz, Rachsucht, Stolz, Furcht, Habsucht, und viele andere menschliche Leidenschaften, mit dem Glaubenseifer in Widerspruch standen und ihn unterjochten; daß sie die, auf den Gedanken der Religion gegründete bürgerliche Einheit zerbrachen, und im Widerspruch mit ihr Verhältnisse und Verbindungen anknüpften, welche sich auf politische Interessen und Verwandtschaften stützten. Hiefür giebt es, seit dem Cid, gar viele Beweise."

„Bei der arabischen Besitznahme und dem gothischen Widerstande, zeigen sich die bei allen Eroberungen eintretenden Folgen. Wie Ströme, die aufeinander treffen, sich Anfangs gewaltig abstoßen, so auch die verschiedenen Völker; denn Natur, Sitten,

Sprache widerstreben einander mit wilder Kraft. Durch vielfache Annäherung und Berührung schwindet jedoch allmälig die Schärfe dieser Gegensätze. So fingen Saracenen und Spanier an zu fühlen, daß ihre Gegner ihnen ähnlich sehen, und Alle fähig zu guten und bösen Leidenschaften. Sie lernten ihre gegenseitige Bildung kennen, ihre Vorzüge oder Mängel abschätzen und mancherlei sich aneignen. Inmitten der Kriege und Verwüstungen, der Herrschaft und Knechtschaft, entstanden und mehrten sich wohlwollende Verbindungen zwischen beiden Völkern, ungeachtet des fortdauernden allgemeinen Gegensatzes, des Ursprungs und des Kampfes um die Herrschaft."

„Die Saracenen übertrafen die Leonesen in Gewerben, Aufwand, litterarischer Bildung und in ihrem Systeme der Verwaltung; wiederum standen diese voran durch christliche Sitte, ritterlichen Sinn, und germanisches Freiheitsgefühl, welches von dem unruhigen Despotismus der spanischen Araber sehr verschieden war."

„Die spanischen Einwohner behielten fast immer ihre bürgerlichen Gesetze, ihre kirchlichen Einrichtungen und ihre ständischen Abstufungen. Nur die religiösen Ueberzeugungen hielten beide Völker auseinander. Die Unduldsamkeit eines Theils der christlichen Geistlichen, und der übertriebene Eifer einiger glühenden Seelen, erzeugten jedoch Aufregung und Haß, der in Verfolgung überging. Doch lassen es kirchliche Schriftsteller auch hier nicht an Uebertreibungen fehlen, während sie eingestehen daß es Christen für ein Recht und eine Pflicht hielten, vor den Behörden und in den Moscheen Beschimpfungen gegen Muhamed und den Islam auszusprechen; — was denn allerdings zu harten Strafen und Verfolgungen Veranlassung gab. (160—176.)"

Nachstehende Betrachtungen Herkulano's verdienen eine Mittheilung. „Im Menschen lebt ein angebohrnes doppeltes Gefühl, erstens von der Würde und Freiheit der Person, und zweitens von der unvertilglichen Ungleichheit unter den Menschen. Innere Umwälzungen der bürgerlichen Gesellschaft, und auswärtige Fehden, sowie langsame und friedliche Veränderungen der Zustände und der Organisation, zeigen mehr oder weniger welche

jener beiden sich immerdar bekämpfenden Triebfedern, oder Gefühle, die Oberhand gewinnt. Da beide, ohne Zweifel unzerstörbar sind, so ist es keineswegs die große gesellige Aufgabe eine, oder die andere auszurotten, sondern sie in eine heilsame Wechselwirkung zu bringen. — Die Nutzlosigkeit der Bestrebungen des Jahrhunderts, die bürgerliche Gesellschaft in ganz neuer Weise zu begründen, die schrecklichen Erschütterungen Europas während dieses Bemühens, sind ein Zeichen daß jede Partei nur die eine jener unvertilglichen Richtungen vertritt, und die Berechtigung der zweiten läugnet. Auf dem unermeßlichen Schlachtfelde, wo man über die Beherrschung der Zukunft kämpft, hoffen zwei Parteien den Thron zu besteigen: die eine durch die unbeschränkte Demokratie, welche alle Ungleichheiten unter den Menschen verwirft, die zweite durch eine erdrückende materialistische Oligarchie, welche alle Eingebungen des Herzens verlacht, an ein Gewissen der Menge nicht glaubt, und ihre Ueberlegenheit wie eine Berechtigung betrachtet, die übrigen Menschenklassen zu unterdrücken, welche nur bestimmt sehen ihnen Bequemlichkeiten und Genüsse zu verschaffen. Wie auch der Ausgang des Kampfes sey, nie kann der Triumph einer Partei, einer Richtung, dauerhaften Frieden herbeiführen. Denn ein solcher Triumph wäre das Verdammen eines ewigen Gesetzes, was nie ungestraft geschehen kann. Freiheit und Friede kann nur dann wiederkehren, wenn durch gegenseitige Zugeständnisse die Möglichkeit zurückkehrt, daß jene beiden Richtungen und Grundsätze nebeneinander bestehen können. (I, 220, 221.)"

In der Vorrede zum vierten Theile seiner Geschichte klagt Herkulano daß ihre Fortsetzung durch mancherlei Gründe behindert worden, und daß überpatriotische Portugiesen ihn wegen Behandlung und Darstellung mehrerer Ereignisse heftig angegriffen hätten. Es ist möglich daß Einzelnes zu berichtigen blieb, es ist richtig daß Fabelhaftes, weil es lange geglaubt ward, eine geschichtliche Bedeutung erhält; in höchster Stelle stehen aber kritische Untersuchungen und künstlerische Behandlung einander nicht im Wege, sondern fördern und stützen sich gegenseitig.

Möchte irgend ein portugiesischer Meister, die spätere Geschichte seines Vaterlandes (welche weit anziehender ist als die frühere) in unparteiischer Weise erzählen und die bisherigen Bruchstücke zu einem Ganzen verarbeiten.

Ein solches sehr werthvolles Bruchstück bietet Accursio das Neves. Er erzählt anziehend und lehrreich die Geschichte Portugals seit dem Anfange der französischen Revolution, führt sie aber nicht hinab, bis zum Sturze Napoleons. Als eine Probe der Behandlung gebe ich einen Bericht über die Einschiffung der königlichen Familie nach Brasilien, im November 1807.

„Endlich brach der zur Abreise bestimmte Tag des 27. Novembers an, und die Morgenröthe verlor in Lissabon ihren sonstigen Zauber. Meine Leser mögen mich entschuldigen, wenn ich auf einige Augenblicke den einfachen Styl zurücksetze, welcher dem Geschichtschreiber eigenthümlich ist. Die Begebenheiten, mit denen sich jetzt meine Feder beschäftigt, sind so außerordentlich, daß sie wohl einige Seiten füllen dürfen, und wer könnte davon die düsteren Farben trennen, welche jene schildern! Sobald es Tag ward, erschienen in den Straßen und an den Ufern von Belem umschweifende Haufen von Personen beiderlei Geschlechts, und von jedem Alter, in deren Antlitz sich Kummer und Verzweiflung abbildeten. Man schien zu fürchten, daß aus Uebermaß des Schmerzes, irgend eine Ungebühr gegen diejenigen hervorbreche, welche man als Urheber des öffentlichen Unglücks betrachtete. In der That war die Zahl der Versammelten noch nicht übermäßig groß, als schon der erste Wagen erschien, in welchem saßen der Prinz Regent, und der Infant Pedro Karlos; denn die Entfernung von der Stadt nach Belem ist sehr groß, und man hatte nicht gewußt zu welcher Stunde die Herrschaften sich einschiffen würden. Als aber der Regent am Hafendamme ausstieg, drängte sich die angewachsene Volksmenge dergestalt zu ihm hin, daß er bei den Treppenstufen angelangt, sie durch Bewegungen des Armes ablenken mußte. — Bei dem Anblicke dieses angebeteten, so gedrückten und niedergeschlagenen Fürsten, verstummten Alle, und mehr als durch Thränen offenbarte sich

der Schmerz in ihrem gesammten Ausdruck. Nicht minder ergreifend war der Zustand des Fürsten: die schwachen Füße konnten den schwankenden Körper kaum tragen, und das Physische fühlte die heftigen Eindrücke des Moralischen. Sein Gesicht schwamm in Thränen, und als er vom Schiffe herab seinem Volke den Abschiedsgruß zuwinkte, flossen sie noch reichlicher.

Die Menge hatte ihre Augen noch nicht von diesem Schauspiele abgewandt, als sich ein anderes nicht minder schmerzliches darbot. Die königliche Familie, dem Prinzen Regenten folgend, erschien an dem Ufer von Belem. Seit sechzehn Jahren hatte das Volk die, an Geisteskrankheit leidende Königin Mutter nicht gesehen; — und jetzt, unter welchen entsetzlichen Verhältnissen! Ehemals, wenn sie sich zeigte, lauter Beifall, freundlicher Dank, huldreiche Zeichen; — nunmehr rief ihre Gegenwart nur Kummer und tiefe Betrübniß hervor. Doch zeigte die edle Frau in ihrem Unglück große Ergebung, und befahl, als sich das Volk zu ihrem Wagen drängte, langsam zu fahren und verweilte einige Zeit am Ufer, bis der Tragsessel ankam, sie zum Schiffe zu bringen. Hierauf folgte die übrige königliche Familie, und freudig einher springend, die kleinen, ihr Unglück nicht kennenden Prinzen."

Spanier.

Für die spanische Litteraturgeschichte giebt Ticknor's Werk und die Bibliotheca de Escritores espagnoles contemporaneos, vortreffliche Auskunft. Da Mittheilungen aus lyrischen (untereinander oft sehr ähnlichen) Gedichten große Schwierigkeiten haben, wende ich mich sogleich zu den neuern Prosaikern, welche beweisen wie sehr sich die gesunkene spanische Litteratur wieder gehoben hat.

Antonio de Solis. (1610—1686.)

Solis dramatische Arbeiten zur Seite lassend, spreche ich bloß von seiner *Historia de la conquista de Mexico.*[1]) In der Vorrede zu diesem Werke, sagt er (I, 47): „Für die Geschichte ist beredter Schmuck nur Nebensache, Wahrheit die Hauptsache." Gleich richtig erörtert er welcher Styl für die verschiedenen Gegenstände passe; weshalb er auch (trotz lebhafter Theilnahme und Begeisterung) doch nicht in Schwulst und Gongorismus verfällt. Sein Gemüth drängt ihn gleich Anfangs auszusprechen, welcher Schatten, sich über die, sonst so glänzenden amerikanischen Entdeckungen und Eroberungen verbreitet. Er sagt:

„Bald vergaß man die Tapferkeit der ersten Eroberer, und Habsucht erfüllte die Gemüther dergestalt, daß man nur daran dachte sich zu bereichern. Ruf und Gewissen warf man zur Seite, zwei Zügel, ohne welche der Mensch so ungezähmt und wild wird, wie die ihm feindlichsten Thiere. Schon ertönten Klagen und Vorwürfe über das was man dort leide. Eifer für Religion und öffentliches Wohl wurde ganz nachgesetzt dem Vortheil und den Gelüsten der Einzelnen, und gleichen Schritts wurden die armen Indier gequält, welche den neuen Lasten fast erlagen, die fremden Geizes halber aufgelegt wurden. Sie mußten im Schweiße ihres Angesichts das suchen, was sie verachteten und mit ihrer Sklaverei die undankbare Fruchtbarkeit ihres Vaterlandes bezahlen. (I, 19.)"

Die Klugheit, und der Muth des Cortes, die Ausdauer der Spanier, der glänzende Erfolg, mußten auf den spanischen Geschichtschreiber großen Eindruck machen, und der Wiederschein dieses Glanzes ist in der Erzählung nicht zu verkennen. Doch läßt sich Solis nicht zu Erfindungen und Fabeleien verlocken. Aus größerer Ferne und von einem, Gottlob gewonnenen höhern,

1) Beurtheilungen, siehe Bouterwek, III, 527, 534; Wachler, Geschichte der historischen Forschung, I, 340; Ticknor, III, 196.

religiösen Standpunkte, betrachten wir die Mexikaner mit Milde und nehmen größeren Theil an ihren Leiden, als die sie bekriegenden Spanier, und der den Krieg erzählende Geschichtschreiber. Was er mit edelem Gefühl für alle Indianer aussprach, muß auch den Mexikanern zu Gute kommen.

Die Anordnung des ganzen Werkes, die Gruppirung der Massen, die Erzählung des Einzelnen, die Einfügung unvermeidlicher Episoden, ist so gelungen, daß ich (in diesen Beziehungen) Solis den größten Geschichtschreibern gleichstellen möchte. Sein Vorbild, (Livius) hat er wenigstens nicht überbieten wollen, und die eingefügten Reden sind viel kürzer als die der italienischen Geschichtschreiber.

Einen löblichen, milden religiösen Sinn zeigte schon damals der Bruder Bartolomäus. Er sagte mit Nachdruck dem übereifrigen Cortes: „Gewalt verträgt sich schlecht mit den Lehren des Evangeliums; sie stürzt die Altäre, läßt aber den Götzendienst im Herzen. Um diese Heiden zu bekehren, ist mehr Zeit und mehr Milde erforderlich. (I, 311.)“

Hiemit vertrug sich der Glaube an Wunder. Solis erzählt nämlich: „Die Christen hatten an einem erhabenen, offenen Orte ein Kreuz errichtet. Bei ihrem Abmarsche senkte sich (zu dessen Sicherung) vom Himmel eine Wolke wunderbarer Weise herab, reizend und von außerordentlicher Weiße. Sie nahm die Gestalt einer Säule an, verbreitete einen milden Glanz drei, vier Jahre lang, und schützte das Kreuz bis die Einwohner zum Christenthum bekehrt waren. (I, 324.)“

Als Probe der Auffassung und Darstellung mag hier die Schilderung folgen, welche Solis von Montezuma entwirft. — „Er war ein Fürst von seltenen Gaben der Natur, von angenehmem und majestätischem Aeußeren, klaren und scharfen Verstandes, nicht sehr gebildet, doch dem Wesentlichen zugewandt. Geneigt zum Kriege und erfahren in der Kriegskunst. Er hatte in neun Schlachten obgesiegt, mehrere Landschaften erobert, die Gränzen des Reichs erweitert, und den Glanz des Thrones verlassen für den Beifall des Feldlagers. Er hielt den Zepter für

den besten, welcher sich aus dem Kommandostab bildet. Von Natur freigebig bewilligte er große Belohnungen ohne Prahlerei, betrachtete sie wie Verpflichtungen, und nannte die Pracht ein Zubehör der Majestät. Er liebte die Gerechtigkeit und hielt seine Minister unter strenger Aufsicht. Er war kein Schwelger und gemäßigt in sinnlichen Genüssen. Aber diese Tugenden des Menschen und des Königs wurden verdunkelt und ausgelöscht durch größere Laster. Seine Enthaltsamkeit verschmähte nicht den Tribut schöner Mädchen, seine Gerechtigkeit führte oft zur Grausamkeit, seine Freigebigkeit zu größerem Schaden und zu unerträglichen Steuern. Er kannte keinen Unterschied zwischen Sklaverei und Abhängigkeit, und hielt es für staatsklug seine Vasallen zu unterdrücken. Sein Hauptlaster war der Stolz und er stellte sich höher als seine Götzen. Dem Aberglauben und dem Götzendienste aufs Höchste ergeben, so daß der Teufel (el demonio) ihn mit häufigen Besuchen beehrte und mit Worten und Visionen auf den Weg des Verderbens brachte. (II, 151.)"

Solis führt seine Geschichte nicht über die Einnahme Mexikos hinaus, bis wohin der Glanz spanischer Thaten, (wenn gleich nur von einseitigem Standpunkte) die Schattenseiten überstrahlt. Er verschweigt sich und seinen Lesern, die späteren ärgsten Gräuel. Läugnen wollen wir jedoch nicht, daß die Vorsehung aus dem Bösen, Besseres hat hervorwachsen lassen. Hiedurch ist indessen (bis auf den heutigen Tag) das Verdammliche noch nicht ganz beseitigt und ausgerottet worden.

Marques de San Phelipe (st. 1726).

San Phelipe erzählt die Geschichte Spaniens und insbesondere des Erbfolgekrieges von 1701 bis 1725. [1]) Er ist ein treuer Anhänger König Philipps V., hält dessen Ansprüche für gerecht und den Widerstand der Katalonier für verdammlich.

1) Ticknor, III, 260.

Anerkennt man diese Gesinnung als richtig und ehrenvoll, so darf man eine gewisse Färbung des Werks nicht tadeln. Doch ist San Phelipe keineswegs leidenschaftlich parteiisch, sondern berichtet aufrichtig über alle obwaltenden Irrthümer und Mängel, welche auf beiden Seiten der Kriegführenden eintraten. Die Erzählung ist lebendig und anziehend, und es lag in dem Gegenstande selbst, daß die Kriegsgeschichte viel Raum einnehmen mußte. Aber auch die unzähligen Hofintrigen werden erzählt, und man könnte sie bisweilen fast komisch nennen, wenn nicht die tragischen Leiden übermächtig dazwischen träten. Den kläglichen Zustand Spaniens unter den letzten Habsburgern beschreibt Phelipe wie folgt:

„Die Mauern der Festungen verfallen, in Barcelona nicht einmal die Breschen des letzten Krieges ausgebessert, von Rosas bis Cadix keine sichernde Burg. Gleiche Nachlässigkeit in Biscaya und Galicien, keine Vorräthe in den Magazinen, das Geschütz nicht im Stande, keine Gewehrfabriken, keine Zeughäuser, keine Schiffswerfte, sehr wenige, unbrauchbare Schiffe, zum Schutze des ungeheuer großen Reiches etwa 20,000 ungeübte Soldaten. (I, 39.)"

Neben der Erzählung größerer Ereignisse finden wir auch Anekdoten und eigenthümliche Urtheile; z. B. von dem patriotischen Benehmen der liederlichen Mädchen in Madrit um die fremden Soldaten zu Grunde zu richten. Beim Tode Jacobs II. bemerkt San Phelipe: „er starb sehr erbaulich und in dem Rufe der Heiligkeit. Er zeigte, wie glücklich ein Unglücklicher seyn kann, wenn er seine Unfälle, der ewigen Seligkeit zum Opfer bringt. Reden wir fromm von einem Fürsten der uns lehrt, man müsse die Religion allem Anderen voranstellen. (I, 51.)"

Noch sonderbarer lautet folgende Erzählung. „An einem Tage (wo sich der König mit seinem Heere vor den Katalanen zurückziehen mußte [1706]), trat eine Sonnenfinsterniß ein, wo es so dunkel ward daß man drei Stunden lang die Sterne sah. Die Finsterniß war so groß daß die Soldaten nicht marschiren konnten und nicht wußten an welcher Stelle sie sich ver-

sammeln sollten. Auch des Königs Pferd stand einige Male eingeschüchtert still; aber sein Muth und die Standhaftigkeit seines Geistes, obsiegte über Alles. (I, 195.)"

König Philipp V., nie recht lebendigen Geistes, versank allmälig in immer tiefere Melancholie. San Phelipe berichtet darüber wie folgt. „Das Jahr 1724 begann mit einer erstaunlichen, unerwarteten Neuigkeit: König Philipp hat alle seine Reiche und Herrschaften, feierlich seinem Sohne Ludwig abgetreten. Er entsagte allem königlichen Pompe, um mit der Königin, wie ein Privatmann in S. Ildefonso, oder in Balsain zu leben, wo er einen Palast hatte erbauen und schöne Gärten anlegen lassen. Er entließ seinen Hofstaat, damit er dem neuen Könige diene, behielt jedoch ein Jahrgeld von 600m Dukaten, um die angefangenen Bauten weiter zu führen, sowie eine neue Kirche zu errichten und auszustatten. Auch der Hofstaat der Königin ward beschränkt und der Marstall um so eher auf wenige Züge von Pferden und Mauleseln herabgesetzt, da der König an der Jagd keinen Gefallen mehr fand, und nur Stille und Einsamkeit liebte. In seiner öffentlichen Erklärung hieß es: er habe seit Jahren nachgedacht über die Nichtigkeit aller menschlichen Dinge und die erlittenen Beschwerden, und wolle deshalb jetzt nur an seine Seligkeit denken und allem Herrschen entsagen." — San Phelipe fügt hinzu: „ein Brief des Königs an seinen Sohn, war so fromm und heilig, daß er alle Welt erbaute. Der reuigste Büßer konnte nicht ausdrucksvoller und evangelischer schreiben; doch wünschten die Kritiker, daß so vielen Moralitäten auch einige politische Weisheit beigefügt wäre." — „Es hieß: die Königin habe gern dem Beschlusse ihres Gemahls beigestimmt; Viele aber meinten, man habe diesen Satz nur aufgenommen um den Tadel abzuschneiden, daß er sie gar nicht befragte. Gewiß litt der König an der tiefsten Melancholie, und war so schwachen Geistes, daß er zu der ernsten, anhaltenden Thätigkeit, welche die Regierung eines großen Reiches erfordert, ganz unfähig erschien. Von Natur schwerfällig, waren ihm alle Geschäfte verdrießlich, weil er sich entschließen sollte. Hiezu kam

ein überängstliches Gewissen, und ein Mißtrauen gegen alle Menschen, — ja gegen sich selbst. (303—308.)"

Nach dem schnellen Tode König Ludwigs (er starb 1624 an den Pocken) behaupteten Etliche: da König Philipp mittelst eines Gelübdes die Regierung niedergelegt habe, dürfe er sie nicht wieder übernehmen. Das Gegentheil ward indessen beschlossen, gewiß zur Freude der herrschbegierigen Königin Elisabeth von Parma. (323.)

Joseph del Campo-Raso

hat San Phelipe's Commentarien von 1725 bis 1742 fortgesetzt. Mit Recht bemerkt der Verfasser: die Geschichte dieses Zeitraums sey meist angefüllt mit Unterhandlungen, Congressen, Bündnissen, Tripel- und Quadrupelallianzen, welche, Alles zu Allem gerechnet, mehr Schaden als Nutzen, mehr Unruhe als Frieden gestiftet hätten. (III, 3.)

Ueber den späteren Gesundheitszustand König Philipps, berichtet Campo-Raso: „Sein wachsender Trübsinn führte zu einer großen Abneigung gegen alle Arbeit und jede Regierungssorge; weshalb er, für die Dauer seiner Krankheit, der Königin die Reichsverwaltung übertrug. Sie arbeitete allein mit den Ministern und erstattete dann dem Könige Bericht über die wichtigsten Angelegenheiten. Außer seine Kinder wollte er (zurückgezogen auf sein Zimmer) niemand sehen und sprechen. (116.) — Im Jahre 1728 kam der König unerwartet nochmals auf den Gedanken ganz abzudanken; die überraschte Königin wußte aber einen Plan zu hintertreiben, der ihre großen, später glücklich durchgeführten Absichten würde ganz vereitelt haben. (136.)"

Ascargorta.

Es ist schwer ein Handbuch der Geschichte eines einzelnen Landes zu schreiben, das, bei mäßigem Umfange, mehr geben

soll als bloße Namen und Zahlen. Noch schwerer wird die Aufgabe, wenn ein großes Land mehrere verbündete, oder vereinzelte Staaten in sich schließt, z. B. Italien, Deutschland, Nordamerika, und, für lange Zeitabschnitte auch Spanien. Ascargorta hat in seinem „Compendio de la Historia de España", diese Aufgabe mit vieler Geschicklichkeit gelöset. Wir geben ein Paar Proben seiner Auffassung und Darstellung.

1) Die Eroberung von Granada.

„Der König Boabdil hatte entweder aus Mangel an Voraussicht die Stadt nicht mit allem Nöthigen versorgt; oder die Menge der Mauren, welche sich aus den von Christen eroberten Landschaften dahin geflüchtet hatten, beschleunigte den Verbrauch der Lebensmittel. So sah sich Granada bald dem größten Mangel ausgesetzt, und litt, ohne Aussicht auf Hülfe, bald alle Schrecken des Hungers. Deshalb bemächtigte sich der Einwohner eine Art von Wuth. Bald machten sie Ausfälle mit einem Ungestüm, der ihnen die Gefahr verbarg; bald verfielen sie (wie in Netzen gefangene Thiere) in stumpfsinnige Muthlosigkeit, oder, zu sich kommend, überließen sie sich den leidenschaftlichsten Ausbrüchen des Schmerzes und der Verzweiflung. Thränen flossen aus ihren Augen, fast erstickte sie das Schluchzen, ihre zitternden Hände streckten sie aus gegen den Palast, als könne der Fürst ihnen helfen, oder sie überhäuften ihn mit Vorwürfen, als sey er Urheber ihres Unglücks. Sie eilten in die Moscheen traurige Klagen ausstoßend, sie liefen zu den Grabmälern ihrer Vorfahren und umarmten dieselben; sie verließen, aufgelöset in Thränen, ihre Wohnungen und kehrten dann eilig zurück, um des Trostes willen noch einmal das zu berühren, was sie nicht mitnehmen konnten, und noch einmal geliebte Orte zu sehen, diese Zeugen ehemaligen Glückes. Nach achtmonatlicher Belagerung fehlte es ganz an Lebensmitteln, und nach längeren Verhandlungen ergab sich die Stadt am vierten Jannar 1492, und die Könige hielten einen feierlichen Einzug. Wer in Granada bleiben wollte, ward milde behandelt, und Boabdil, der seine Unterthanen nicht schützen gekonnt, that wenigstens alles Mögliche ihnen eine günstige Lage

zu verschaffen. Er selbst begab sich zunächst mit Mehreren nach den bergigen Alpujarren, dann nach Afrika, wo er unglücklich und erblindet starb."

2) Ferdinand der Katholische.

„Der Name Ferdinands ist mit Recht gerühmt unter den großen Königen der Erde. Man kann ihm ohne Ungerechtigkeit nicht diesen Titel verweigern: Befreier von Granada, Hersteller der Ordnung und öffentlichen Ruhe, der Eroberer, der Große; — aber so wie es sich gebührt die großen Eigenschaften anzuerkennen, welche ihm der Himmel zum Regieren gab, kann man die Mängel nicht verhehlen durch welche er jene verdunkelte. Uebertriebener Argwohn seit seiner Jugend, Mißtrauen selbst gegen seine treusten Diener, kein Verlaß auf die von ihm geschlossenen Verträge; sein Plan Beltranaja zu heirathen, seine Vermählung mit Germaine de Foix; — diese und ähnliche Mängel machen es wenigstens zweifelhaft, welche Achtung er Seitens der Nachwelt verdiene."

3) Maria Pacheco.

„Nach der Niederlage der Gemeinen bei Villalar und der Hinrichtung Padillas, ergaben sich fast alle spanischen Städte; nur Toledo beharrte im Widerstande. Zwar öffneten die königlich Gesinnten, um die Kühnheit der Comuneros zu bezähmen, dem Marques von Villena die Thore; aber die tapfere Donna Maria Pacheco, die Wittwe Padillas, ersetzte dergestalt ihren verstorbenen Gemahl, daß sie sich der Burg bemächtigte und zuletzt den Marques zwang sich zurückzuziehen. Als jedoch die Stadt durch einen Theil des königlichen Heeres eingeschlossen ward, so vertheidigten sich die Comuneros, befeuert durch den männlichen Geist jener tapferen Amazone, mit größter Kühnheit. Als endlich Lebensmittel, Geschützbedarf, und anderweite Hülfe fehlten, stürzten sie sich in das Lager ihrer Feinde, mit der Wuth, welche die Verzweiflung eingiebt. Sie siegten in einigen kleineren Gefechten, wiederholten dann mit verdoppelter Kraft jene blutigen Scenen, bis sie in einer derselben über 1600 Mann verloren und gezwungen wurden zu capituliren. Durch Ver-

mittelung der Geistlichkeit erhielten sie Verzeihung und legten die Waffen nieder; — mit Ausnahme der Donna Maria welche fürchtete keine Begnadigung zu erhalten, und im Andenken an den Tod ihres Gatten unversöhnlich blieb. Sie befestigte sich in der Burg und dachte an keine Ergebung. Nach einer mehr als dreimonatlichen Belagerung, nach mehreren Stürmen, drangen die Königlichen in die Burg. Dennoch machte ihnen Maria jeden Fuß breit Landes streitig und erst als gar keine Hoffnung des Obsiegens übrig war, floh sie als Bäuerin verkleidet mit ihrem Sohne nach Portugal. Toledo ward nunmehr beschwichtigt, und nach Ankunft des Kaisers (durch seine Milde) die Ruhe im ganzen Reiche hergestellt."

Miguel Lafuente Alcántara.

Das Königreich Granada ist nicht blos von der Natur begünstigt, sondern hat auch eine eigenthümliche, mannigfaltige Geschichte, von den Phöniciern bis zu dem heutigen Tage. Zu bedauern ist nur daß die löbliche Entwickelung so oft durch innere Streitigkeiten unterbrochen ward, wodurch zuletzt im Jahre 1492 die Eroberung von Stadt und Land durch die Christen herbeigeführt ward. Versuche der Mauren das neue harte Joch der Spanier zu brechen, bestraften diese mit unbarmherziger Strenge, und zwangen zuletzt einen großen Theil der, sich nicht bekehrenden Bevölkerung, nach Afrika auszuwandern; — ein Beschluß der so ungerecht, wie thöricht war.

So viel Schwierigkeiten (insbesondere der unzähligen Einzelnheiten halber) einer anziehenden Behandlung der Geschichte des Landes und der Menschen entgegenstehen, hat sie Alcántara in seiner *Historia de Granada* doch meist glücklich überwunden, wofür wir ihm zu danken verpflichtet sind. Gewiß würde er auf dieser Bahn noch viel geleistet haben, wenn ihn ein früher Tod nicht hingerafft hätte. Wir übersetzen ein Paar kurze Stellen.

„Die Philosophie der Araber (in enger Verbindung mit früheren Streitigkeiten und den Lehren des Korans), nahm vorzugsweise zwei Systeme an: erstens, das des Aristoteles, welches als Vorbereitung zum Studium aller Wissenschaften gelten konnte; und alsdann das des Platon, dessen Idealismus den beschaulichen und mystischen Neigungen der Morgenländer schmeichelte. Einige Schulen schlossen sich mit solchem Eifer den griechischen Systemen an, daß hierüber unversöhnlicher Streit entstand mit mehreren muhamedanischen Sekten, und man versuchte die Grundgedanken zu verändern und umzudeuten um eine Versöhnung der Parteien herbeizuführen. Al Farabi und Avicenna verbreiteten in den asiatischen Schulen den Samen des Scholasticismus und brachten zu den Arabern die Untersuchungen über Mögliches und Unmögliches, Nothwendiges und Zufälliges, Person und Gattung, Handeln und Leiden, Einheit, Zweiheit, Mehrheit, Materie und Qualitäten; und viele andere Dinge, welche das Lieblingsthema waren der Lehrstühle Europas im Mittelalter, jetzt aber (so scheint es) der Prüfung und Entscheidung der deutschen Gelehrten überlassen sind."

Nachdem Alcántara die weiteren Fortschritte der arabischen Philosophie, insbesondere durch Averroes und seine Schule entwickelt hat, fügt er hinzu: „Die Andalusier erleichterten damals den Christen nicht bloß das Studium der abstrakten Wissenschaften, sondern eröffneten ihnen auch die Bahn für Beobachtung und Erfahrung, wodurch so viele, unmittelbar nützliche Entdeckungen herbeigeführt wurden." — Es folgt hierauf eine genauere Nachweisung der arabischen Forschungen und Entdeckungen. (II, 87.)

„Nach der Eroberung Granadas (erzählt Alcántara) kam es unter den Räthen Philipps zur Berathung: ob es nicht am Besten sey, die, ruhig in der Stadt wohnenden Mauren kurzweg und ohne Aufschub zu verjagen; — da sie ohnehin zu Aufständen geneigt wären. Der König entschied für die Verjagung und übertrug seinem Halbbruder, Don Juan d'Austria die Ausführung. Am 23. Junius 1569 wurden die Mauren durch Soldatengewalt in die Kirchen eingesperrt und am folgenden

Morgen weiter geführt. Nur zum Kriegsdienste Brauchbare, Alte, Weiber und Kinder, so wie einige nützliche Handwerker durften zurückbleiben, geriethen aber bald in neue Gefahr und Elend u. s. w. (II, 371.)" (Ich habe die Erzählung abgekürzt.)

El Conde de Toreno.

Kaum hat irgend ein Geschichtschreiber der neueren Zeit einen glücklichern und würdigern Gegenstand erwählt und behandelt, als Graf Toreno in seiner Historia del Levantamiento, Guerra y Revolucion de España. Die neuere Geschichte Spaniens zeigt uns die größte Mannigfaltigkeit der Thatsachen, Gesinnungen und Triebfedern. Vor unseren Augen gehen vorüber: die abscheulichste Hinterlist, der nichtswürdigste Betrug, die elendeste Schwäche, die furchtbarste Grausamkeit, und so steigen wir durch alle nur möglichen Stufen, hinauf bis zur glühendsten Vaterlandsliebe, der muthigsten Ausdauer, der edelsten Aufopferung. Alles ist lehrreich und anziehend.

Graf Toreno, mitwirkender Augenzeuge und im Besitz unzähliger Geschichtsquellen, hat ein Werk geliefert, das zwar viele Berichtigungen und Erweiterungen erleiden wird; aber ein würdiges Denkmal bleibt, „für immer"! Höchst lobenswerth ist es, daß Toreno, hineingestellt zwischen die heftigsten Parteiungen sich nicht zu ungeschichtlicher Leidenschaft fortreißen läßt, das Unwürdige mit würdiger Kürze behandelt, Licht und Schatten unparteiisch vertheilt, und nie vergißt daß Einfachheit und Klarheit der Darstellung höher steht, als der irrigerweise so oft gerühmte rhetorische Schmuck und die schon von Quintilian getadelten, „süßen Laster".

Es wäre leicht zum Beweise des Gesagten viele Stellen auszuheben; möge zunächst die folgende hier Platz finden, über Stimmungen und Ansichten in Spanien, zur Zeit der ersten Einmischung Napoleons in die spanischen Angelegenheiten. (I, 55.) „Obgleich Einige bis jetzt die Absichten Napoleons beargwöhnten,

sah doch der größere Theil in seiner Person eine feste Stütze des Volks und des neuen Königs Ferdinand. Die treulose Besitznahme mehrerer Festungen und andere Ereignisse bedenklicher und zweifelhafter Art, legte man den niedrigen Ränken Don Godoys zur Last, oder betrachtete sie als gerechte Vorsichtsmaaßregeln des Kaisers. Ohne Zweifel ein irriges Urtheil, aber nicht überraschend in einem Lande, das aller Mittel der Oeffentlichkeit und freien Untersuchung beraubt war, wodurch man die Verkehrtheit der Meinungen hätte aufklären und berichtigen können. Alle hatten in der Nähe Don Godoys Ungebührlichkeiten gefühlt; von Napoleon kannten sie nur aus der Ferne seine außerordentlichen Thaten und bewundernswürdigen Feldzüge. Die spanischen Tagesblätter, insbesondere die erbärmliche madriter Zeitung, waren nur ein Echo der pariser Berichte und obenein geknechtet durch eine vorhergehende Censur. Sie beschrieben und umgestalteten die Ereignisse, nach dem Geschmack und den Wünschen derer, die diesseit und jenseit der Pyrenäen herrschten. Die spanische Geistlichkeit, sehend daß Napoleon die umgestürzten Altäre wieder aufgerichtet hatte, zog seine Gewalt und Herrschaft vor, der irreligiösen und verfolgungssüchtigen welche ihm vorausging. Der Adel hoffte seine Ehren und Vorrechte würden von dem aufrecht erhalten werden, der da Orden gestiftet und einen neuen Adel in dem Volke gegründet hatte, wo wenige Jahre zuvor beides verurtheilt und abgeschafft worden. Das Militair betrachtete als Hauptstütze seines Ruhms und seiner Bedeutsamkeit, den glücklichen Feldherrn, der um sich die Krone aufzusetzen, keine andere Ahnherrn und Titel geltend gemacht hatte, als sein Schwert und seine Siege. Die Gemäßigten endlich, die Freunde der Ordnung und öffentlichen Ruhe und ermüdet durch die Ausschweifungen der Religion, ehrten in der Person des französischen Kaisers, den strengen Machthaber, der mit starkem Arme, Ordnung in den Finanzen und allen übrigen Zweigen der Verwaltung hergestellt hatte. Und obgleich es gewiß ist, daß das Gebäude welches er in Frankreich errichtete, nicht beruhte auf der dauernden Grundlage freier Institutionen,

und zum Schutze gegen Uebergriffe der Gewalt; so gab es doch in Spanien damals sehr Wenige (man konnte sie zählen) deren Blicke so weit gereicht hätten."

Als eine zweite Probe mag hier die treffliche Einleitung folgen, welche Graf Toreno seiner Geschichte des gerechten und allgemeinen Aufstandes der Spanier vorangestellt hat. (I, 98.) „Entgegengesetzte Stimmungen bewegten in den ersten Monaten des Jahres 1808 die Gemüther aller Spanier. Zwischen die Freude und den Jubel, die raschen und schmeichlerischen Hoffnungen des Märzen (Thronwechsel), trat hinein der Argwohn, die Gefahr, die Furcht des Aprils. Der zweite Mai (Blutbad in Madrit) verbreitete in allen Landschaften, Schrecken und Entsetzen, und als nun die Kunde sich verbreitete, von den königlichen Entsagungen, von den Treulosigkeiten und schändlichen Thaten in Bayonne, ertönte ein Schrei des höchsten Unwillens und der Kriegslust mit gewaltiger Kraft, von allen Häuptern der Landschaften, und verbreitete und wiederholte sich in Hütten und Häusern, in Dörfern und Städten. Angefeuert durch Vaterlandsliebe, voller Zorn und Wuth, riefen Frauen und Kinder, Jünglinge, Männer und Greise, einstimmig und gleichzeitig um schnelle, edle und furchtbare Rache. Spanien ward gleichsam wiedergebohren, stark, kräftig, unerschrocken; es ward wiedergebohren im Angedenken an ehemaligen Ruhm, und alle seine Landschaften bewegt, verändert, tobend, fühlten sich in ihrer Einbildung, wie sie Vellejus Paterculus beschreibt: tam diffusas, tam frequentes, tam feras. Ein Reisender der ein Jahr zuvor die weiten Flächen Kastiliens durchschreitend, nur Einsamkeit und Hülflosigkeit der Bewohner fand; würde, jetzt zurückgekehrt sie gefunden haben voller Menschen in angestrengter, ausdauernder Thätigkeit; er hätte eine so schnelle und außerordentliche Veränderung, einer zauberischen Gewalt zuschreiben können. Dieselben Einwohner Spaniens, sonst gleichgültig gegen öffentliche Angelegenheiten, eilten ängstlich sich über Neuigkeiten und die Begebenheiten des Tages zu unterrichten. Vom Alcalden bis zum geringsten Landmann zeigten sich alle voll Zornes und Muthes,

und wenn sie von den Mordthaten und Bedrückungen der Fremden hörten, vergossen sie Thränen der Erbitterung. Die edelen und erhabenen Empfindungen, welche im sechzehnten Jahrhundert so viele Wunder der Tapferkeit und so unerhörte Thaten erzeugten, waren eingeschlafen, aber nicht erloschen in den Gemüthern der Spanier. Der süße Name des Vaterlandes, der Ruf des gefangenen Königs, die bedrohte Religion, die verspotteten und zertretenen Sitten und Gebrauche, Alles erweckte zu lebendiger nub erneuter Kraft. Je größer und unerwarteter die Beschimpfungen waren, desto finsterer und schrecklicher war die allgemeine Erschütterung. — Als wenn ein vorher überlegter Plan, ein höherer Einfluß, einen so großen Entschluß herbeigeführt und geleitet hätte, erhuben sich alle Landschaften (ohne von einander zu wissen) fast an demselben Tage, belebt von demselben hohen, heroischen Geiste. Zu diesem großartigen Entschlusse ward das spanische Volk getrieben durch die Betrügereien und Treulosigkeiten eines falschen Freundes, der, unter dem Vorwande dasselbe zu erneuen, ohne Kenntniß seiner Gebräuche und Gesetze, andere wollte nach Willkür vorschreiben, den Stamm seiner Könige beseitigen, seine wahre und wohlverstandene Unabhängigkeit vernichten; — worohne die mächtigsten Staaten einstürzten, und bis auf den Namen jämmerlich zu Grunde gingen."

Ueber die Lebensweise der in Frankreich gefangenen **Königsfamilie**, berichtet Graf Toreno Folgendes (II, 144):

„Kaum kann man sagen, daß ihre tägliche Lebensweise von der eintönigen und traurigen abwich, die sie am spanischen Hofe führten. Sie vertrieben sich abwechselnd die Zeit mit Handarbeiten und insbesondere der Infant Antonio mit Drechseln. Von Zeit zu Zeit zerstreute sie die Fürstin Talleyrand mit Bällen und andern Unterhaltungen. Am Lesen fanden sie wenig Gefallen, und da sich in der Bibliothek des Palastes Bücher befanden, welche nach der Meinung jenes Infanten gefährlich waren, so paßte er ununterbrochen auf daß seine Verwandten nicht in Zimmer geriethen, die mit heimlichem Gifte angefüllt wären. So erzählte es uns der Fürst Talleyrand selbst. Selten

entfernten sie sich aus dem Bezirke des Palastes, und dann meist zu Wagen, da die französische Regierung, in unwürdiger Weise, sie fast immer am Reiten hinderte."

Aus dem Briefwechsel des Königs Joseph geht hervor, wie aufrichtig er wünschte Spanien glücklich zu machen, welche unübersteiglichen Hindernisse ihm aber von allen Seiten entgegentraten. Graf Toreno erzählt in dieser Beziehung: „Alles traf zusammen dem Könige zu beweisen, daß wenn er von den Seinen Zurücksetzungen erfuhr, er bei denen noch weit weniger Gunst fand, die er Unterthanen nannte. Die Entfernteren führten wider ihn einen furchtbaren Krieg; die Näheren zeigten ihre Abneigung durch Schweigen; welches, sobald es gebrochen wurde, den steten Haß der spanischen Gemüther gegen den Thronraub und den ungerechten Anfall offenbarte. — Vergebens suchte Joseph Heer und Finanzen zu verbessern; kaum konnte er über Madrit hinaus Steuern erheben. In dieser Hauptstadt steigerten sie sich aber dergestalt, daß später das große Elend gutentheils daraus entstand. — Um die Gemüther zu zerstreuen, veranstaltete Joseph, Feste und Bälle, und erlaubte Maskeraden welche die alte Regierung, finsteren und argwöhnischen Sinnes, viele Jahre lang verboten hatte."

Graf Toreno führt seine Geschichte hinab bis zu dem Einzuge Ferdinands VII. in Madrit. Welch ein glorreicher, beglückender König hätte er seyn können; aber er besaß weder Verstand, noch Gemüth, noch Dankbarkeit, noch Menschenliebe. Mag man die Schwierigkeiten seiner Lage, die bösen Einflüsse sich zudrängender Rathgeber noch so hoch anschlagen, er bleibt ein schlechter, unheilbringender, verdammlicher König!

Don Manuel Joseph Quintana (1772—1857) schrieb lyrische Gedichte und Dramen, vor Allem aber Leben berühmter Spanier (Cid, Roger von Lauria, Gonsalvo von Cordova, Balboa, Franz Pizarro, Alvaro de Luna, las Casas u. A.). Sie sind aus den Quellen geschöpft, mäßigen Umfangs und gut geschrieben. Neben der eigentlichen Erzählung, finden jedoch auch einzelne Urtheile und Betrachtungen ihren Platz. So sagt Quin-

tana z. B. von den Neapolitanern (I, 133): „Sie hatten, um den Anfang des 16. Jahrhunderts, in etwa acht Jahren, sieben Könige. Ein Volk unfähig sich zu vertheidigen, unfähig Treue und Glauben zu halten; heute für den Sieger, morgen (wenn das Glück sich wendet) für den Besiegten, seine Krieger übergehend aus einem Lager in das andere, sich selbst die Ketten schmiedend, Sklave jedes Kommenden. — Als wenn die Opfer für bürgerliche und Kriegseinrichtungen, zur Vertheidigung des Vaterlandes, sich vergleichen ließen mit der entsetzlichen Zerstörung, welche Kriege fremden Ehrgeizes herbeiführen."

„Eine andere Stelle (II, 25): Als Balboa nach Entdeckung des Südmeers zurückkehrte, eilte ihm das ganze Volk entgegen. Der Beifall, die Lebehoch, die Bezeigungen der höchsten Dankbarkeit und Bewunderung folgten ihm bis zur Thüre seines Hauses; — und doch schien das Alles nur wenig um ihn zu ehren. Uebersteiger der Berge, Friedensstifter für die Landenge, Entdecker der Südsee; mit sich bringend über 40000 Pesos in Golde, unzählige baumwollene Zeuge, 800 dienende Indianer; im Besitze aller Geheimnisse des Landes, voller Hoffnungen für die Zukunft, ward er von den Kolonisten Dariens betrachtet wie ein von Glück und Himmel begünstigter, und unter seiner Führung hielten sie sich für glücklich und unüberwindlich."

Nach dieser Lobrede erzählt Quintana die weiteren Schicksale Balboa's bis er den ungerechten Anklagen Pedraria's und seiner Genossen erliegend, zum Tode verurtheilt, hingerichtet und sein Haupt auf einen Pfahl gesteckt wurde.

Nachdem Quintana von den (nur zum geringen Theil gelungenen) Bemühungen des edeln Las Casas um das Schicksal der Indianer gesprochen hat, fügt er hinzu (III, 210): „Wenn wir den Zustand betrachten, in dem sich damals die Dinge befanden, so ergiebt sich daß die Regierung (obgleich im Ganzen vernünftig und menschlich gesinnt) doch, auf eine so unermeßliche Entfernung, nicht Ansehn genug besaß um Gehorsam zu finden. Die anmaßenden Eroberer anerkannten durchaus keine Gränze für den Gebrauch, oder Mißbrauch ihrer Macht. Ihnen gehöre

das Land, ihnen die Bewohner; jenes entdeckt durch Kühnheit und unter Gefahren, diese durch das Schwert der spanischen Herrschaft unterworfen, müßten gleichmäßig ihrer Willkür und Habgier dienen. Jene ausgeartete und niedrige Rasse, von Druck und Joch befreien, hieße den Siegern mit Unrecht rauben die Frucht ihrer Anstrengungen und den Lohn ihrer Thaten. Diesen Eingebungen des Hochmuths als Regel ihres Benehmens folgend, ergaben sie sich ohne Gewissensbisse dem Strome von Gewaltthaten, welcher den Glanz ihrer bewundernswürdigen Thaten trübte, und welchen wir lieber aus unserer Geschichte tilgen möchten, als den Versuch machen ihn zu rechtfertigen, oder zu entschuldigen. Die Religion, empört so vielen Gräueln als Vorwand zu dienen, erhob ihre Stimme dagegen, und klagte sie an ohne Bemäntelung und ohne Rücksicht auf die öffentliche Meinung und die Regierung. — Las Casas war der würdigste Dollmetscher dieser heiligen Richtung und der unermüdlichste Kämpfer in diesem edelmüthigen Streite. Doch zeigte er hiebei (wie man nicht bezweifeln kann) in seinen Meinungen eine Zähigkeit, Ueberspannung und Schärfe, die bis an Ungerechtigkeit hinanreichte und Antheil hatte von der religiösen und scholastischen Unduldsamkeit jener Zeit. — Wären aber des Las Casas Irrthümer, Uebertreibungen und Heftigkeiten auch noch größer gewesen, so müßte man sie verzeihen; sie verschwinden vor dem großmüthigen Triebe, dem wohlthätigen Zwecke, dem er sein ganzes Leben und alle Kräfte seiner Seele weihte. Casas Ruhm und Werth wird fernerhin wachsen: empfohlen durch die Geschichte, gepriesen durch Beredsamkeit, gehört sein ehrenvoller Name nicht allein Spanien, sondern durch unermeßliche Wohlthaten auch Amerika, ja der ganzen Welt, die ihn ehrt und bewundert als ein Muster der Thätigkeit, Menschenliebe und Tugend.“

Felix Amat, Erzbischof von Palmyra (1750—1824) schrieb unter Anderem eine große Kirchengeschichte, aus welcher ich folgende Stelle mittheile (Bibliotheca, I, 2): „Es gab Leute, welche glaubten nach Vertreibung der Jesuiten würde es nicht

mehr geben Unterricht im Katechismus, Predigt des göttlichen Wortes, Genuß der Sakramente, und in wenigen Jahren, — gar keine Religion. Blind durch Parteigeist sahen sie nicht daß es auch zur Zeit der Jesuiten Lehrstühle, Kanzeln, Beichtväter gab, ja mehr als die mit Jesuiten besetzten, daß in der Weltgeistlichkeit und den übrigen Orden, die thätigen Arbeiter sich seitdem mehrten. Sie sahen nicht daß die Kirche über 1500 Jahre ohne Jesuiten bestanden hatte, und daß es eine Art von Lästerung ist, sich einzubilden die in einem Reiche allgemein eingeführte Religion gehe zu Grunde, bloß deswegen weil ein einzelner Orden fehle. Oder, weil einige Deisten und Atheisten den Untergang der Jesuiten wünschten und sich darüber freuten, so bildeten sich einige Leidenschaftliche ein, alle Schläge gegen die Jesuiten kämen her von einer Verschwörung der Atheisten, und bezweckten (nächst dem Falle der Jesuiten) den Untergang des ganzen Christenthums."

„Blind von Leidenschaft bemerkten sie nicht, daß diejenigen Herrscher, Behörden und Beamten, welche den größten Antheil hatten an dem Sturze der Gesellschaft Jesu, den größten Eifer in Vertheidigung des Glaubens zeigten und die größte Wachsamkeit daß in ihre Staaten, weder die Personen noch die Bücher der Theisten und Atheisten eingeführt würden. Die Klagen gescheuter und besorglicher Männer gegen manche Meinungen und Regierungsgrundsätze der Jesuiten waren bereits alt, und eben so der Wunsch nach Besserungen. Doch glaubte man aus mehreren Gründen daß diese schwer zu erreichen, die Vertreibung räthlicher sey, und zum Besten der Kirche und des Staates diene. — Wiederum schlossen selbst Katholiken die Augen gegen das Gute was die Jesuiten gethan hatten, maßen Fehler der Einzelnen, Allen bei und beschuldigten sie der Absicht den Baum der Kirche anzusägen und dann zu fällen. — So fanden unter Katholiken und im Schoße der Kirche Täuschungen statt, die schnurstracks entgegengesetzt waren."

Vicente Gonzaley Arnao

war merkwürdig als Jurist, Geschäftsmann und Schriftsteller, beson-

ders in geschichtlicher und politischer Hinsicht, wie nachstehende Auszüge (1794—1826) erweisen. — „Nichts hört man öfter, als daß Gesetze, und nicht Menschen die Völker beherrschen sollen. Ist denn aber das Gesetz nicht selbst Werk des Menschen? Und wenn gegeben, müssen nicht Menschen die Gesetze anwenden? — Vertrauen wir die Macht einem Einzelnen an, so kann sein Blick unmöglich für alle Gegenstände ausreichen; es können sich in einem Menschen nicht vereinigen alle Weisheit, Rechtlichkeit und Festigkeit, die wir für nothwendig halten. — Einigen wir in eine Körperschaft die ausgezeichnetsten Männer, die wir kennen, mit der Absicht daß jeder an den Geschäften und Beschlüssen Theil nehme, die er am Besten versteht; so werden sie doch bald die Farbe der Mängel und Leidenschaften annehmen, welche Keinem fehlen; geben wir denselben Personen und Familien dauernde Gewalt, so bilden sich diese vielleicht ein Eigenthum aus unserer Sklaverei; ziehen wir den öfteren Wechsel vor, so entzündet sich das Feuer der Leidenschaften bei jeder Wahl."

„In diesem Meere von Zweifeln und Gefühlen kämpft Erkenntniß und Herz um eine Angelegenheit zu entscheiden, so wichtig und so unsicheren Glücks. Auf diesem Uebungsplatze großer Talente, in diesem Labyrinte, sind schon mehrere ausgezeichnete Männer verloren gegangen. — Alle fürchten eine höchste Gewalt, und doch ist sie unentbehrlich, und die glänzendsten Theorien, haben sich in der Praxis als unbrauchbar erwiesen. Wie viel angenehme Träume haben uns geblendet; sie verschwanden in dem Augenblicke, wo wir die uns umgebenden Ereignisse aufmerksam betrachteten, und die Erfahrung vergangener Jahrhunderte befragten."

„Gewöhnlich anerkennt man die Freiheit als den Gegenstand jeder wohlgeordneten bürgerlichen Gesellschaft. Lassen wir die zur Seite, welche an dem Worte Anstoß nehmen, und Freiheit verwechseln mit Willkür und Zügellosigkeit, sowie diejenigen welche sie finden in dem Antheil der Massen an Befehlen. Vielmehr besteht die wahre Freiheit, in der Sicherheit der Personen und des Eigenthums, im freien Gebrauch der geistigen Kräfte,

im ungestörten Genuß aller Früchte der Arbeit und Industrie, und ohne weitere Abhängigkeit, als in der Achtung derselbigen Rechte jedes Anderen. Es ist einleuchtend, daß die Freiheit unter der Herrschaft Eines, oder Vieler bestehen, oder untergehen kann; denn Alle können die ihnen zum Wohle und Schutz der bürgerlichen Gesellschaft anvertraute Macht, in ein Werkzeug gewaltsamer Unterdrückung verwandeln. (Bibl., I, 66—67.)"

„Durch Annahme der Verfassung der Cortes von 1812, werden die Spanier zu keinem erwünschten Ziele gelangen. Ueberall sieht man daß deren Urheber nur Anfänger waren in der politischen Wissenschaft, unbekannt mit den Mitteln welche Vernunft und Erfahrung darbieten, so ungeheuere Schwierigkeiten zu überwinden. Sie bildeten sich ein, weil Bewegung auf Bewegung sie an die Spitze der Herrschaft gebracht hatte, nichts in der Welt besser sey, als das Geschrei der Aufrührerischen und die Einfälle der thörichten Menge, als Volkswillen zu heiligen. — Was auch die Ursachen so vieler Irrungen seyn mögen, so leuchtet doch ein: das entworfene Grundgesetz, weit entfernt eine mögliche und feste Regierung herbeizuführen, pflanze nur die Fahnen auf und bezeichne die Lager für den Bürgerkrieg. Wer wagt es dem, durch tausend Unfälle belehrten Europa, derlei Thorheiten vorzulegen, als die Verfassung eines so ausgezeichneten Volkes, wie das spanische ist. (I, 73.)"

Javier de Burgos (geb. 1778)
ausgezeichnet als Dichter, Geschäftsmann, Schriftsteller, und mit Recht gerühmt wegen seines muthigen, edlen Charakters. Beweise giebt unter Anderem der treffliche Brief, den er am 24. Januar 1826 an den König Ferdinand VII. richtete. Nachdem er manche einzelne Mängel und Uebelstände nachgewiesen und gerügt hat, fährt er fort (Bibl., I, 199): „Allerdings, Herr, sind dies erhebliche Uebel; eins ist aber viel größer, schon deshalb weil es Alle, als solches anerkennen. Dieser Krebs verschlingt die Monarchie, ohne seine Ausrottung reicht keine menschliche Macht hin, ich sage nicht den Glanz der Monarchie herzustellen, sondern auch nur ihr Daseyn zu verlängern. Euer

Majestät erräth leicht, daß ich rede von der Zwietracht! — Mir, der ich es für die erste Nothwendigkeit halte jede Zwietracht zu ersticken, liegt es nicht ob zu erörtern, auf welche Weise ihre Fackeln sich zuerst unter uns bewegten und welche Irrthümer und Leidenschaften den heftigen Brand ernährten und verbreiteten. Bote des Friedens (ohne welchen es kein Glück, keinen Wohlstand giebt) entschuldige ich die Urheber der Proscriptionen, welche in unseren Tagen Spanien betrübt und ins Unglück gestürzt haben; denn die Leiden sind so eigenthümlich, daß es besser ist ihre Aufzählung zu unterlassen. Im Jahre 1808 proscribirte das Volk, und nicht immer konnte die Obrigkeit sich den aufrührerischen Entscheidungen widersetzen."

Burgos aufzählt hiernächst die lange Reihe der verderblichen und verdammlichen Aechtungen und Strafen, welche Spanien Jahre lang ins Verderben stürzten. Dann fährt er fort: „all diese Mittel und Wege haben die Gemüther der Spanier erbittert, den Zorn verschärft und ein allgemeines Mißtrauen erzeugt. Hiedurch entsteht das Elend welches uns drückt, und jede Besserung fast unmöglich macht. Hiedurch wurden viele Männer, Kapitalien, fleißige Arbeiter in fremde, ja feindliche Länder getrieben, die ihrem Vaterlande sehr nützen konnten; die Reichen in allen Völkern wurden uns abgeneigt, denn sie sind nothwendig Freunde des Friedens und Feinde aller Unordnung. Uns trifft der Tadel aller Gescheuten und Unterrichteten, für uns bleiben leider die Lehren der Geschichte verloren, und erstickt sind durch die Leidenschaften alle Erfahrungen der Jahrhunderte. Das Bejammernswerthe erstreckt sich über unsere Gränzen hinaus: sechs, achttausend Geächtete, verbreiten in England, Frankreich, Belgien einen eingefleischten Haß gegen die Regierung, welche ihnen die Thüren ihres Vaterlandes verschließt. Und Engländer, Franzosen, Belgier, verpflichtet das natürliche Gefühl der Billigkeit zu Mitleiden, ja zu Wohlwollen für diejenigen, welche vor kein Gericht gestellt wurden, und die man schon deshalb für unschuldig hält. Aufgenommen in Verfassungsländer stellen sie sich dar als Opfer einer Tyrannei,

welche den Miscredit und die Sorgen der spanischen Regierung, sowie das Elend und die Krämpfe des Volkes erzeuge."

„In einem Lande, das binnen wenig Jahren die reichsten Kolonien verloren hat, welche jemals ein Monarch besaß, wo hiedurch der, schon früher nur geringe Handel vernichtet ward, wo die Gewerbe erst durch auswärtigen, dann durch Bürgerkrieg maßlos litten, wo Maschinen, Methoden, Kapitalien, behufs weiterer Fortschritte fehlen, wo der Ackerbau, ohne Zufuhr aus der Fremde, kaum die dringendsten Bedürfnisse deckt, wo Verweisungen in Massen, die Kapitalien verscheuchen und Unruhe und Mißtrauen hervorrufen; — da, Herr, gewinnt das Elend den Boden, welchen der Wohlstand verliert!" — „Reichen die bisher angewandten Mittel hin, diese großen Uebel zu beschwören? Hierauf könnte ich, um das Bittere der Antwort zu versüßen, schmeichlerische und verführerische Redensarten gebrauchen; sie würden aber den Eindruck schwächen, den ohne Zweifel meine schmerzliche Aufzählung auf Ihr königliches Gemüth hervorgebracht hat; sie würden den Zeitpunkt einer Besserung so großer Uebel hinausschieben. Auch glaube ich nicht daß es Dinge giebt, welche man Königen nicht sagen dürfte; ich bin im Gegentheil überzeugt, daß es Pflicht ist jedem Könige der das Gute will (und alle müssen es wollen), die volle Wahrheit zu sagen. Deshalb spreche ich rund heraus: die bis jetzt angewandten Mittel reichen nicht hin, die Uebel zu beschwören an denen unser Vaterland leidet. — Eine allgemeine Amnestie (mit sehr wenigen Ausnahmen) ist dringend nothwendig; auch zeigt die Geschichte, daß Vergebung und Vergessenheit das beste Mittel ist, Wunden der Bürgerkrige zu heilen."

Der Raum erlaubt nicht längere Auszüge aus Burgos Schriften mitzutheilen, z. B. aus seinen Berichten über die Regierung der Königin Isabelle II.

Gleich anziehend sind die, meist politischen Schriften des Don Juan Donoso Cortes (geb. 1809). Ich gebe Proben.

„Nur zu oft hat die Diplomatie ihren Ursprung und ihren rechten Wirkungskreis vergessen, sich einer ungerechten Gewalt

angemaßt, und sich mit den Verbrechen derselben verbündet. Anstatt die Verhältnisse der verschiedenen Staaten zu ordnen, hat sie die Interessen der Völker, denen der Könige geopfert. So sind die Beschlüsse des wiener Congresses ein Denkmal unwürdiger Unterdrückung und feiger Tyrannei, ein Abscheu für das gebildete Europa, ein Aergerniß für die Nachwelt. (Bibl., I, 474.)"

„Die Regierungen sollen die bürgerliche Gesellschaft schützen, gegen die Eingriffe übertriebener Freiheit. Wir finden einen Gegensatz zwischen dem Gesetz des Einzelnen welches die Unabhängigkeit bezweckt, und dem Gesetze der Gesellschaft welches Unterordnung und Harmonie verlangt. Die Geschichte zeigt uns keine Regierung, die diesen Gegensatz, diesen Antagonismus, ganz in eine glückliche Einheit verwandelt hätte. Im Orient ward das Individuum, der Gesellschaft geopfert, in Griechenland die Gesellschaft, der Person; in Rom bestanden beide Ansprüche, oder Gesetze nebeneinander, um sich zu bekämpfen, und der Kampf führte zum Untergange. — In der neuern Zeit entstand die Repräsentativregierung. Ihre Bestimmung ist die Aufgabe zu lösen, welche Griechenland, Rom und das Morgenland nicht zu lösen vermochten. Man soll die Persönlichkeit ehren, ohne daß die Bande der Gesellschaft wanken, und die Gesellschaft erhalten, ohne die Menschen zu verknechten."

„Ist die Volkssouverainität ein Fortschritt im Tempel der neuen Bildung zu heiligen, oder soll man sie im Grabmahl der alten Bildung zur Ruhe bringen? Ihr gegenüber stellen die Könige das göttliche Recht auf."

„Rousseau war kein Philosoph, denn gründlich verstand er weder Philosophie noch Geschichte; aber er war ein Prophet, ein prädestinirter Mensch, eine schreckliche Verkörperung des Volkes. Daher ist er erbittert gegen alle Meinungen, streitet mit allen Philosophen, schleudert Blitze wider jede bestehende Obrigkeit, wider alles in der Gesellschaft Hervorragende. Nicht zufrieden mit dem Zerstören, erhebt er eine, mit seiner Lehre bezeichnete Fahne, und diese Fahne, diese Lehre, ist die der Re-

volution. Die Souverainität des Volkes, war in den Büchern der englischen Philosophen nur ein blasser Buchstabe; sie ist in Rousseau's Buche ein Grundsatz, der da lebt, angreift, kämpft und siegt."

„Was ist, geschichtlich betrachtet, die Lehre von der Volkssouverainität? Sie ist eine Kriegsmaschine, um das Werk von zwölf Jahrhunderten zu zerstören. Ludwig XIV. sagte: ich allein bin der Staat! Dies ist ein Ausdruck des Hochmuths. — Das Volk sagt: in mir besteht die Souverainität! Dies ist ein Ausdruck bloßer Gewalt. — Das neunzehnte Jahrhundert soll ein Wort aussprechen, nicht des Hochmuths und der Gewalt, sondern des erhabenen Rechtes und der Gerechtigkeit, dem sich Völker, wie Könige beugen sollen."

„Im neunzehnten Jahrhundert besteht verträglich und zu gleicher Berechtigung, die Person und die Gesellschaft, auch erlaubt die heutige Repräsentativverfassung verschiedene, bewegliche, fruchtbare, für jenen Zweck dienliche Formen. Wer also jetzt die Volkssouverainität, oder das göttliche Recht der Könige behauptet und proklamirt, bezweckt einen Rückschritt, lehrt Grundsätze einer bereits abgestorbenen Bildung, die unter den Trümmern der Vergangenheit begraben liegen, und deren Ursprung sich verliert in den Fabeln des Morgenlandes und des demokratischen Athen."

„Die Volkssouverainität verlangt nur Rechte und kennt keine Pflichten, daher ist sie tyrannisch. Mit ihr ist Gerechtigkeit unverträglich, denn wo diese das höchste Gesetz giebt, muß sich jene Souverainität unterordnen. — Beruht diese Souverainität auf dem allgemeinen Willen, und entsteht derselbe aus dem Zusammenzählen des Wollens aller Einzelnen, so müssen diese sämmtlich Theil nehmen an der Uebung der höchsten Gewalt und an dem Entwerfen der Gesetze; also Wissende gleich, wie Unwissende, Weiber und Kinder gleichwie Männer, denn Alle haben ja einen Willen. — Es giebt für die Welt nur eine Fahne: der Freiheit, des Fortschritts, der Zukunft, nämlich die Herrschaft der Intelligenz und der Gerechtigkeit. (Bibl., I, 487—498.)"

Antonio Alcalá Galiano (geb. 1789) war, als eifriger

Liberaler, mannigfaltigen Schicksalen ausgesetzt, die ihn auch wohl hinderten ein größeres Werk zu beendigen. Einer kleinern Schrift über Litteratur und Drama, ist das Nachstehende entnommen.

„Die guten französischen Lustspiele und Trauerspiele wurden allmählig in Spanien bekannt; denn der Herrscher war ein Franzose, der Geschmack französisch, und wer da las, las vorzugsweise französische Bücher. Die Schriftsteller, (um sich der Regierung gefällig zu zeigen) empfahlen die Nachahmung des französischen Dramas, oder (um die Praxis mit der Theorie zu verbinden) entwarfen sie Trauerspiele und Lnstspiele à la française, kleinliche und verunglückte Copien, ohne Feuer und ohne Kenntniß des Geistes der nachgeahmten Muster. Ueberdies bleibt zu bemerken, daß diese Versuche mehr für die Gelehrten waren, als für das Volk, welches, wie seit vielen Jahren den alten Lustspielen zugethan blieb, sie gern aufführen sah, und von den neuen keine Kenntniß nahm. — Unser neues Drama, ja die ganze Dichtkunst, oder vielmehr alle Künste leiden an demselben Uebel: Wir wissen zu viel, um mit Freiheit erschaffen zu können. So befindet sich die dramatische Poesie in einem Zustande der Revolution, und während einer solchen kommen keine großen und vollendeten, sondern nur vorläufige Werke zu Stande. (Bibl., II, 15, 22.)"

Alberto Lista (geb. 1775) ausgezeichnet als Mathematiker, Dichter, Geschichtschreiber und Kritiker. Er hielt Vorlesungen über die spanische Litteratur und sagt daselbst unter Anderem:

„Eine große Frage theilt jetzt die europäische Litteratur, über den Vorzug welchen die Einen verlangen für das Klassische, die Anderen für das Romantische. Man hat nicht unterlassen dieser Frage eine Art politischer Schminke zu geben, indem man die Klassiker verglich mit den Absolutisten, die Romantiker mit den Liberalen, als wenn der rechte Liberalismus bestände in der Verachtung aller Regeln und Gesetze. Unter klassisch hat man immer das verstanden, was in seiner Art vollkommen ist und zum Muster dienen kann. Shakspeare ist klassisch für die eng-

lischen Dramatiker, obwohl Haupt der romantischen Dichter. In diesem Sinne sind klassisch der Othello Shakspeare's, der Arzt seiner Ehre Calderon's, die Donna Diana Moretos. Das Wort romantisch bedeutet Alles, was aus einer idealen Welt in der Novelle, dem Roman, dargestellt wird: mithin Abentheuer, unvorhergesehene Kämpfe, Zauberer, Erscheinungen, Ungeheuer, Riesen u. dgl. Diese Art, sehr wenig bekannt bei Griechen und Römern, bildete die Lieblingslitteratur des Mittelalters. Nach Herstellung der Wissenschaften, änderte sie sich den neuen Sitten und Ansichten gemäß; es wäre aber eine Thorheit sie ganz zu verwerfen, und damit auch das Meisterwerk des Don Quixote."

„Es ist irrig zu behaupten, die klassische Schule beobachte Regeln, die romantische hingegen verwerfe sie und erlaube dem Dichter alle Thorheiten seiner Einbildungskraft. Die Dichtkunst ist eine Kunst; nun giebt es aber keine Kunst ohne Gesetze, abgeleitet von der Natur und den Mustern. Hieraus ergiebt sich, daß es in der Litteratur (wie in allen Künsten und Wissenschaften) nur zwei Arten giebt: Gutes und Schlechtes. Was große Theilnahme erweckt, ist gut, ungeachtet einiger Mängel; was einschläfert, Ueberdruß und Spott hervorruft, ist schlecht, ungeachtet einiger Schönheiten."

Nachdem Lista Wesen und Verschiedenheit der alten und neuen Litteratur gut nachgewiesen und die Wichtigkeit des sittlichen Bestandtheils hervorgehoben hat, fährt er fort: „Die dramatischen Darstellungen sollen poetisch seyn; das heißt: der Dichter darf Ungeschehenes erfinden, die Mythologie benutzen, dem Geschehenen Einzelnes hinzusetzen; aber nicht Hauptsachen und geschichtlich bekannte Charaktere umgestalten. Es ist ein Fehler unserer Dramatiker daß sie die Helden des Alterthums in kastilianische Ritter des siebzehnten Jahrhunderts verwandeln, mit deren Ansichten von Ehre, Zweikampf, verliebter Thorheit und wilder Eifersucht. Oder sie nähern sich dem Französischen, wie Racine dem Achilles, Pyrrhus, Orestes verliebte Aeußerungen in den Mund legt, welche der heroisch rohen Zeit Griechenlands fremd sind und angemessener der Galanterie des Versailler Hofes."

„Ein Drama welches darauf ausgeht die Gegenwärtigen nur zu ergötzen durch das Auge, durch Dekorationen, Verwandlungen, Kleidungen, Tänze u. dgl. verfälscht den Hauptzweck der Unternehmung, welcher nicht das Sehen an die Spitze stellt, sondern Einwirkung auf Einbildungskraft und Gemüth. Die sittlichen Wahrheiten stehen höher als alle Arten von Vergnügen; werden jene verkannt, verletzt, oder auch nur in den Schatten gestellt, so ist dies stets zu verdammen, und alles Talent des Schriftstellers, wird ihn nicht gegen die Verurtheilung durch alle rechtlichen Leute schützen. So kam die Jugend in Freiburg durch Schiller's Räuber dahin, die bürgerliche Ordnung zu verwerfen u. s. w. — Ein trauriger Triumph des Talents, welches nur schaffen, nicht zerstören soll."

„Wahrheit, Tugend und Schönheit stehen im innigsten Bunde. Sollte ein Volk einem sittlich irrigen Grundsatze Beifall geben, so dürfen wir kühn behaupten, es befinde sich außerhalb der Linie wahrer Bildung: denn ihr erster Bestandtheil ist die Tugend."

„Der griechische Chor ist, aus vielen Gründen eigentlich bei uns nicht anwendbar, und erscheint selbst in manchen hellenischen Stücken, wie eine Ueberladung (superfetacion). Eben so unmöglich ist es, die Lehren von Einheit des Orts und der Zeit zur Anwendung zu bringen. — — — Großen Schaden thun sich diejenigen Tonsetzer, welche auf die Worte keine Rücksicht nehmen, diejenigen Sänger welche schlecht aussprechen. (Bibl., II, 274—289.)"

Gomez Hermosilla (1771—1837) ein geübter, in vielen Fächern auftretender Schriftsteller (Mathematiker, Ueberſetzer der Iliade, allgemeine Grammatik, griechische Grammatik, litterarische Kritik, Redekunst). Er sagt: „Wer in der politischen Beredsamkeit (welche jetzt in den repräsentativen Verfassungen neuen Boden gewinnt) dereinst glänzen will, muß sich für diesen sehr schweren Beruf sorgsam vorbereiten, durch Kenntniß der Gesetze, der Staatswissenschaft, der Statistik, des Finanzwesens, der Verwaltung, der Diplomatie, und in den katholischen Ländern, auch des Kirchenrechts und der

Kirchenzucht. Diese Studien, die Kenntniß aller Kunstregeln der Beredsamkeit, das aufmerksame Lesen der größten Redner alter und neuer Zeit, und die Benutzung förderlicher Gelegenheiten, befähigen zum Reden in öffentlichen Versammlungen; wogegen, ohne diese Eigenschaften, die Lehren der Rhetorik wenig, oder nichts helfen; — am wenigsten die der antiken Rhetorik. Denn wenn auch die politischen Reden unserer Zeit zu derselben Klasse gehören, wie die des Demosthenes in Athen und die des Cicero in Rom, so sind doch die Zuhörer nicht dieselben; — und dieser eine Umstand macht die alten Vorschriften unanwendbar in den heutigen gesetzgebenden Körperschaften. Die Alten sprachen zu einem, meist aus rohem und unwissenden Volke bestehenden Auditorium, und wandten sich deshalb weit mehr an die Leidenschaften, als an die Vernunft der Zuhörer, und legten ihre Beweise vor mit einer gewissen Weitläufigkeit. Die heutigen Redner sprechen vor einem auserwählten Kreise und können größere Bildung und Kenntniß voraussetzen. Hier sind leichte Andeutungen hinreichend, und es ist weniger nöthig die Gemüther lebhaft aufzuregen, als den Verstand zu erleuchten und zu überzeugen. Auch verlangt und erlaubt der kleinere Raum, weniger Anstrengungen und Uebertreibungen."

Martinez de la Rosa (geb. 1789)

gehört zu den Spaniern, welche das redliche Bemühen ihr Vaterland zu erretten und zu erneuen, nach Ferdinands VII. Herstellung, durch Jahre lange Haft büßen mußten. Seinem Rufe, oder Erfolge als dramatischer Schriftsteller, hat er wohl dadurch geschadet, daß er pedantische Grundsätze (z. B. über die drei Einheiten) zu sehr berücksichtigte. So wenig wie seine Dramen, können wir hier seine lyrischen Gedichte übersetzen. Ein Werk Rosa's über die spanische Litteratur wird gerühmt; nachfolgende Stelle ist seiner Geschichte des Krieges der Gemeinen zur Zeit Karls V. entnommen.

„Nach der Niederlage bei Villalar und dem Tode Padillas, rettete sich seine Wittwe Maria Pachero nach Toledo. Es ist unglaublich, wie in der leidenschaftlich empörten Stadt, eine

einzelne Frau verlassen von Allen, und ohne irgend eine Autorität als die ihr die Größe ihres Geistes gab, solche Liebe und Achtung gewann, daß Alle sie nicht verehrten wie eine Frau, sondern wie einen männlichen Helden. »Tyrannin Toledos«, nennt sie ein Geschichtschreiber, keinen anderen Namen findend für die höchste Gewalt die sie in der Stadt übte: denn nichts ward beschlossen ohne ihre Zustimmung, nichts ausgeführt ohne ihren Befehl. Indem sie den Sohn des unglücklichen Padilla dem Volke zeigte, beruhigte sie die Wuth des Aufruhrs, stützte die Ausdauer im Unglück, belebte die Niedergeschlagenen und führte zum Heroismus. Diese Herrschaft über alle Gemüther, schrieben ihre Feinde den Hexereien einer Sklavin zu, und benutzten die Leichtgläubigkeit des Volkes um ihr dessen Liebe zu rauben. So hat der Aberglaube niemals aufgehört, die Beförderer der Freiheit mit Verläumdungen zu verfolgen. Als Freundinn der Freiheit und getrieben von dem Wunsche ihren Gemahl zu rächen, nahm Maria keine Rücksicht auf die Schwäche ihres Geschlechts und die Abnahme ihrer Gesundheit; sie sorgte vielmehr für die Vertheidigung Toledos, ordnete häufige Ausfälle um Lebensmittel in die Stadt zu bringen u. s. w." — Nach Anfangs wechselndem Kriegsglück und vielerlei Unterhandlungen ergab sich Toledo, und Maria war gezwungen in der Nacht und verkleidet nach Portugal zu entfliehen.

Lange hatte man sich in Spanien über die Vorzüge und Mängel des altspanischen und französischen Dramas gestritten, allmählig aber ward die Untersuchung allgemeiner, über klassisch, oder romantisch? Mehrere Schriftsteller nehmen hieran lebhaften Antheil, so Mesonero (geb. 1803) der unter Anderem ein beliebtes Buch über Madrit, Hof und Staat herausgab. Er sagt: „Könnte man alle Stimmen in ein Echo zusammenfassen, so würde durch ganz Europa, vom Tajo bis zur Donau und vom Nordmeere bis zur Meerenge von Gibraltar ein Wort vorherrschend ertönen: Romanticismus! Aber (sonderbar genug) dieses Wort, so beliebt und bequem, welches wir anwenden auf Personen wie auf Sachen, auf wissenschaftliche

Wahrheiten und auf Träume der Fantasie, welches alle Schriftsteller annehmen, alle Sprachen wiederhohlen; — dieses Wort entbehrt einer genauen Definition, welche den wahren Sinn bestimmt festsetzte. Wieviel Gerede, wieviel Streitigkeiten fanden hierüber statt, welch ein Widerspruch der Meinungen, welch sonderbare Ausschweifungen der Systeme! — Was ist (fragte das Publikum), was ist Romanticismus? Einige antworteten: das Idealische, Erfundene; nein, sagten Andere, es darf des genau Geschichtlichen nicht entbehren. Es ist, behaupteten Einige, das Natürliche in seiner vollen Wahrheit; es ist, riefen Andere, die Einbildungskraft mit allen ihren Unwahrheiten. Der Romanticismus ist vor Allem geeignet das Mittelalter darzustellen: — er findet eben so gut Anwendung auf das Moderne; — er ist verschwistert mit Religion und Moral; — er ist bestimmt mit beiden zu kämpfen; — man muß für ihn Gesetze und Regeln aufstellen; — er ist entbunden von allen Gesetzen und Regeln!"

„Das gegenwärtige Geschlecht wird beherrscht von dieser angeblichen Entdeckung, diesem magischen, unbeschreiblichen, fantastischen Talisman. Alle Gegenstände sind geeignet durch dies verführerische Prisma betrachtet zu werden. Unbegnügt die Litteratur und die schönen Künste ihm zu unterwerfen, hat man seine Anwendung ausgedehnt anf die Grundsätze der Moral, die Wahrheiten der Geschichte, die Strenge der Wissenschaften. Es wird behauptet: dieser neuen Fahne müßten sich fügen, es würden durch sie berechtigt alle moralische, politische, wissenschaftliche und litterarische Ausschweifungen und Extravaganzen."

„Der kühne Schriftsteller, welcher die Gesellschaft verderbt nennt, während er sie durch seine sittenlosen Werke selbst verdirbt; der Politiker welcher alle Systeme übertreibt, entstellt und Feudalismus mit Republik vereinen will; der Geschichtschreiber, welcher die Geschichte poetisch macht; der Dichter, welcher eine fantastische Welt ersinnt, und sich beklagt daß man sie nicht anerkennt; der Maler, welcher sein Werk über die Natur hinaufsetzt; — alle diese Thorheiten, welche auch in frühern Zeiten vorkamen, aber für Ausschweifungen der Vernunft und für

Beweise menschlicher Schwäche galten, — hat das jetzige Jahrhundert, (fortgeschritten und aufgeklärter) als reinen Romanticismus bezeichnet. (Bibl., II, 416.)"

Es folgt hierauf eine strenge Kritik der Werke Victor Hugo's, die wir an dieser Stelle nicht aufnehmen können.

Der Marques de Miraflores (geb. 1792) erlebte während der spanischen Unruhen (gleich so vielen anderen würdigen Männern) wechselnde Schicksale, war thätig als Geschäftsmann und Gesandter, und veröffentlichte einige historisch-politische, werthvolle Schriften. Das Folgende ist ihnen entnommen. „Schon vor Jahrhunderten sagte der berühmte Gesetzgeber Athens: man solle den Völkern nicht sowohl die besten, als die passendsten Gesetze geben; — und, in der That, kein Land kann wiedergebohren werden, sobald man diesen, wesentlich erhaltenden Grundsatz aus den Augen verliert. — Fast alle Theorien über Verfassung und Regierung sind gut; die Schwierigkeit liegt in der Anwendung. Steht an der Spitze einer despotischen Regierung ein König voller Tugenden, Weisheit und Thätigkeit, so wäre jene für diesen Fall, die beste Regierung. Aber wo findet sich ein solcher König, wo ist Wahrscheinlichkeit, daß er sich finde?"

„Wenn man das Kunstwerk einer Repräsentativregierung zerlegt, so verführt und bezaubert es. Wer kann den Vortheil läugnen, dem Zahlenden das Recht zu gewähren, bei der Verwendung mitzusprechen? Wer kann zweifeln, daß die Unabhängigkeit und Unabsetzbarkeit der Beamten, die einzige und wahrhafte Bürgschaft guter Rechtspflege ist? Die Herbeiziehung aller Klassen der Gesellschaft zur Gesetzgebung, stimmt mit den Grundansichten vom Rechte; das Daseyn und die Unverletzlichkeit der Herrscher, begründet Kraft und Macht; die Verantwortlichkeit der Minister bietet eine Bürgschaft gegen Mißbrauch der Gewalt. Alle diese Wahrheiten sind jetzt anerkannt; doch muß ich wiederhohlt daran erinnern daß die Schwierigkeit in der Anwendung liegt. Denn die wohlthätige Wirkung der repräsentativen Regierungen, wird fast immer gestört durch erregte

Leidenschaften, und diese Bewegung entspringt aus der Natur dieser Verfassungen, die noch nicht bis zu dem höchstmöglichen Grad der Vollendung ausgebildet sind. Wie dem aber es auch sey mit den Vortheilen und Hindernissen repräsentativer Regierungen, so kann man nicht läugnen daß ohne Vorbereitung, ohne Vorhandenseyn gewisser Bestandtheile, oder Elemente, ihre Einführung schwer bedenklich seyn wird, ja die Gefahr einer bürgerlichen Umwälzung herbeiführen kann."

„In Spanien hat der Thron immer das Schicksal der Monarchie entschieden, und die übermäßige Verehrung desselben (fast ein religiöser Glaubensartikel) wird noch auf viele Geschlechtsfolgen hinaus entscheiden. Nicht die Bewohner der Hauptstadt und der Landstädte bilden das spanische Volk; die in anderen Ländern magisch wirkenden Worte von Freiheit und Gleichheit hört man in Spanien mit Geringschätzung und Verachtung, sie gelten für ein Geschrei der Irreligion. Wenn sich weit die Mehrheit für eine liberale Regierung erklärt, so geschieht dies keineswegs aus Kenntniß und Billigung neuer Lehren, sondern weil neben jener Regierung, die Enkelin von hundert Königen auf dem Throne sitzt, auf ein Gesetz sich stützend das siebenhundert Jahre in Kastilien galt, und nur von einem fremden Könige lediglich, um fremder Interessen willen (Bibl., II, 504), geändert ward."

Aehnlich gesinnt sagt Morales Santisteban (geb. 1799) in seinen politischen Schriften: „Mag es Verhältnisse geben, wo Widerstand gegen Tyrannei gesetzlich, ja unvermeidlich erscheint, so muß man dieses Verhältniß doch als das größte Unglück betrachten, weil es zur Auflösung des Staats und den entsetzlichen Folgen eines Bürgerkrieges führt. Einer solchen furchtbaren Nothwendigkeit der Empörung, sollen die politischen Gesetze zuvorkommen. Erreichen sie dies nicht, so ist die Verfassung mangelhaft und erfüllt keineswegs ihren Zweck. — Das Vorrecht der Union, war keine Stütze der Freiheit, sondern ihr ganz zuwider, und nur eine so fest gegründete bürgerliche Gesellschaft, wie die aragonische, konnte den Angriffen eines immerwährenden,

organisirten, durch die Gesetze erlaubten Aufruhrs widerstehen. (Bibl., II, 560.)"

Alexander Olivan, abwechselnd Beamter, Abgeordneter und Schriftsteller (geb. 1796). Er lehrt in einer politischen Abhandlung: „Die glänzenden Deklamationen auf der spanischen Rednerbühne, die unzeitigen, unverständigen Veränderungen des Finanzwesens durch die Cortes, die ausschweifenden Auslegungen der Verfassungslehre auf Volksbühnen; — Alles trug bei zum Einführen der Unordnung, zum Mißleiten der öffentlichen Meinung, zum Zerbrechen der Einigkeit zwischen Regierung und Volk. — Die Unordnungen welche aus dem Mißbrauch der Freiheit hervorgingen, fingen an den öffentlichen Geist abzukühlen; der von Natur vorsichtige und gemäßigte Nationalcharakter ward empfindlich gegen die täglich hervortretende Ungebühr, und die Aengstlichen glaubten daß unsere Revolution enden werde, wie die französische, wenn gleich in kleinerem Maasstabe, und mehr als Karikatur. Leute von Verdienst wurden gering geschätzt und verläumdet; sie waren den heimlichen Pfeilen der Nichtsnutzigen ausgesetzt, die keine Tugend kannten, und alle bekriegten welche sie besaßen. Grobe und beleidigende Lieder trugen dazu bei die Gemüther zu trennen und zu erbittern; rechtliche Leute wurden gezwungen eine Zuflucht in der Verborgenheit zu suchen, wahre Freunde der Verfassung mußten den Tollkühnen, und den lautesten Schreiern weichen."

„Ueberall in der Welt sehen wir Fortschritte. Die Verbindungen werden erleichtert, Entfernungen verschwinden; und in der Mitte dieser Bewegung, sollen wir da die einzigen seyn, die aus übertriebener Eitelkeit unterlassen das Gute anderer Völker nachzuahmen, und deshalb in Jeglichem zurückbleiben? — Weder das Alte noch das Neue, weder das Einheimische noch das Fremde reicht hin einen Gedanken, einen Vorschlag, eine Lehre als nützlich, möglich, anwendbar zu bezeichnen. Alles Aeußerste ist mangelhaft. Alles Fremde ohne Unterschied eiligst annehmen, oder verwerfen, ist gleich thöricht: der Vernünftige nimmt das Gute an, und weiset das Schlechte zurück."

„Die alten Städteordnungen (ayuntamientos) (ehemals die besten und ehrenvoll für Spanien) sind jetzt nicht mehr brauchbar. In unseren Tagen kann ihr Hauptzweck nur seyn das Oertliche zu verwalten, was nicht durch allgemeine Gesetze bereits geordnet ist. Es ist nicht bloß nützlich, es ist nothwendig, daß der Regierung auch hier ein Einfluß verbleibe. So, um unparteiisch hervorbrechende Parteiungen und Leidenschaften zu ermäßigen und z. B. um zu verhindern eigennützige Verkäufe, leichtsinniges Schuldenmachen und thörichte Anleihen. (Bibl., II, 600—612.)"

Es war sehr natürlich, daß die Spanier nach jahrelangem politischen Schlafe, beim Erwachen sich nicht gleich zurechtfanden, sondern in Irrthum geriethen. Es war ein sehr großes Unglück, daß der zurückkehrende Ferdinand VII., statt auf dem rechten Wege leitend voranzugehen, sich als einer der elendesten Herrscher zeigte, deren die Weltgeschichte erwähnt. Um so erfreulicher ist es (wie wir soeben sahen) daß wenigstens spanische Schriftsteller (über Erwartung hinaus) in ihren Werken gemäßigte, verständige Ansichten und Grundsätze scharfsinnig darlegen und empfehlen.

Für politische Beredsamkeit eröffnete die Revolution in Spanien ein neues Feld und die (mir nicht zu Gesicht gekommenen) Predigten des Paters Isla werden gerühmt. Sein Roman: **Historia del famoso predicador, Fray Gerundio di Campazas**, verspottet witzig und mit geschickter Ironie alle Mängel des spanischen Kirchen-, Mönchs-, Prediger- und Erziehungswesens; ja eine lange Reihe sonstiger Vorurtheile und Lächerlichkeiten. Als man begriff worauf die Sache hinauslief, brach der Zorn gegen Isla bei den Verspotteten hervor; er mußte Spanien verlassen, und wäre in früheren Zeiten den härtesten Strafen gewiß nicht entgangen.

Zu dem was ich in meinem Handbuche über die Geschichte

der italienischen Litteratur bereits gesagt habe, füge ich nachträglich noch das Folgende hinzu.

Die Geschichtschreiber Venedigs.

Es war ein sehr löblicher Beschluß der venetianischen Regierung, für die Bearbeitung der Geschichte des Vaterlandes tüchtige Männer anzustellen. Denn obgleich in einer solchen amtlichen Darstellung, die ganze und volle Wahrheit nicht anzutreffen ist, das Tadelnswerthe ganz verschwiegen, oder in allzugünstiges Licht gestellt wird; so geben doch die mitgetheilten (sonst in der Regel verschlossenen) Quellen reichliche Ausbeute, und erweitern den Gesichtskreis für unabhängig dastehende Beobachter und Schriftsteller. Ungeachtet der unausbleiblichen Beschränkung amtlicher Geschichtschreiber, offenbart sich doch die Persönlichkeit jedes Einzelnen auf merkwürdige, eigenthümliche Weise. Wir sprechen zunächst von denjenigen, welche in die, von Apostolo Zeno veranstaltete, zehn Quartanten füllende Sammlung der Storici delle cose Veneziane aufgenommen sind.

Marc Antonio Sabellico (1436—1506),

beschrieb die Geschichte Venedigs von der ältesten Zeit bis auf das Jahr 1487. Das sehr gute Latein und die Klarheit der Erzählung hat dem Werke verdienten Beifall erworben und manchen Mangel entschuldigt. So fehlt es nicht an Irrthümern z. B. über Papst Alexanders III. Ankunft in Venedig, den angeblichen Sieg über den Sohn Kaiser Friedrichs I. (I, 142), den Seesieg der Genueser über die Flotte der Pisaner und Friedrichs II., (211) u. s. w. Dem fast allgemeinen Gebrauche gemäß, erzählt Sabellico umständlich und fast ausschließlich die Geschichte der Kriege, während von anderen wichtigen Gegenständen und von der inneren höchst merkwürdigen Entwickelung

Venedigs fast nirgends die Rede ist. Oder wo Sabellico gewisse Ereignisse erwähnen mußte ist seine Erzählung einseitig und meist ganz ungenügend, z. B. die Schließung des großen Rathes, die Verschwörungen Tiepolos und Falieris, die Hinrichtung Carmagnolas.

Pietro Bembo (1470—1547),

der Kardinal, setzte Sabellico's Geschichte von 1487 fort bis 1512. Sein Latein ward damals (in einer übermäßig philologisirenden Zeit) außerordentlich gerühmt; und mit Recht; denn Wenige nur kamen der Form und Farbe klassischer Schriftsteller so nahe. Andererseits aber fühlt man das Bestreben des Nachahmens, welches vom Urbilde abhängig macht ohne es zu erreichen, mithin etwas gesucht und erkünstelt erscheint. Neben der breiten Kriegsgeschichte wird die innere Entwickelung Venedigs einige Male, aber doch zu kurz und ungenügend erwähnt. So erzählt Bembo zum Jahre 1488: „Die Aufwandsgesetze wurden erneut, und verboten bei Gastmalen Pfauen, Fasanen und andere köstliche Gerichte aufzutragen. Für Decken und Kleider soll man kein Gold, Silber und Purpur verwenden, der Schmuck einer Frau einen gewissen Werth nicht übersteigen. Die Angeber von Uebertretungen des Gesetzes erhalten große Belohnungen und die Sklaven die Freiheit. (13.) Glücksspiele bleiben (mit wenigen Ausnahmen) untersagt, und Ueberbaue in den engen Straßen nicht geduldet. Alle hölzerne Brücken werden allmählig in steinerne verwandelt. (16.)“

„Im Jahre 1489 befahlen die Zehnmänner daß Niemand (bei Verlust des Wahlrechts) seine Stimme offen abgeben dürfe. (21.) Ueberhaupt ward das Verfahren beim Abstimmen wesentlich und künstlich verändert, um verschiedenen argen Mißbräuchen abzuhelfen. (29.)“

Die Entstehung des Bundes von Cambray erzählt Bembo einfach (wie immer) und der Wahrheit gemäß, hebt jedoch aus

amtlichen Quellen hervor, daß der, angeblich so sittliche Ludwig XII., den venetianischen Gesandten, durch feierliche Lügen getäuscht habe. (259.) Der Schrecken nach der Niederlage an der Adda war groß, bald aber kehrte Muth und Thätigkeit zurück und man befahl, daß in Zeiten des Unglücks niemand sich weigern dürfe, ein öffentliches Amt anzunehmen. (258.)“

Paolo Paruta (1540—1598),

ist unter den amtlichen Geschichtschreibern Venedigs wohl die ausgezeichnetste Persönlichkeit. Er schrieb mit Recht italienisch und sein Werk umfaßt die Zeit von 1513 bis 1552, dem eine sehr umständliche Geschichte des cyprischen Krieges (1569—1573) angehängt ist. Paruta sagt von sich selbst: „Ich nahm mir vor die Geschichte Venedigs zu schreiben mit der größten Aufrichtigkeit und der unbestechlichsten Treue, mit ruhigem und freien Gemüthe und mit Beiseitsetzung aller Leidenschaften. (I, 4.)“ — Dies Gelübde hat Paruta gehalten, ohne jedoch seinen Standpunkt als Venetianer gemüthlos ganz aufzugeben. Ich theile einige Proben seiner Auffassung und Beurtheilung mit.

„Ludwig Sforza eröffnete (seinen eigenen Untergang nicht voraussehend) allen fremden, feindlichen Völkern den Weg nach Italien zum Verderben des Landes und der Fürsten. Diese nach Neuerungen begierig, der Freundschaft von Fremden vertrauend, geriethen untereinander in Krieg, verwüsteten mit dem Schwerte, und in jeder anderen verdammlichen Weise, ihr unglückliches, gemeinsames Vaterland. — In kurzer Zeit sahen sie sich von denselben Leiden ergriffen, die sie Anderen bereitet hatten. Kein Theil des edelen Landes blieb lange Zeit hindurch unberührt von diesem Brande des Krieges: es ward gepeinigt durch Raub, Mord, und jede Art von Grausamkeit. Heiliges und Weltliches ward entweiht, und der frühere Zustand so verändert, als hätte Italien seine Rechte und seine Würde ganz verloren. (I, 5.)“

„Kaiser Maximilian war lebhaften Geistes, tüchtigen

Leibes, geduldig bei Anstrengungen, wohl unterrichtet im Kriegswesen. Aber seine Gedanken und Neigungen standen untereinander oft in Widerspruch, Berathungen allzu schnell, Reden und Handeln verschieden, leichte und geschickte Auffassung aller sich darbietenden Gegenstände, aber wenig Ueberlegung um etwas zum Ziele zu führen, der Name des Kaiserthums sehr groß und prächtig, in Wahrheit aber mehr von nur scheinbarer Größe, und nur wenig gestützt von wahrer Kraft. (I, 18.)"

„Leo X. werde (dies erwartete man nach seinem früheren Leben) beschützen den Frieden, die Eintracht, die Künste. Statt dessen hielt er es (aus allerhand Gründen) für gerathen, sich in viele gewagte Unternehmungen einzulassen. — Man rühmte seine königliche Freigebigkeit, seine Begünstigung der Gelehrten und anderer ausgezeichneten Männer; allein das Andenken seines Pontifikats würde gerühmter seyn, wenn er sich und Andere nicht ohne Noth in Kriege gestürzt und bisweilen hätte von seinen Neigungen fortreißen lassen. (22, 328.)"

Karl den V. und Franz den I. (dieser damals mit Venedig verbündet) schildert Paruta, wie folgt: „Der Kaiser besaß große Klugheit und Scharfsinnigkeit, Reife in Berathungen, Würde in Geschäften, höchste Geduld und Ausdauer, vermöge welcher Eigenschaften und Künste er verstand günstige Zeiten und Gelegenheiten abzuwarten, und zu seinem größten Vortheil zu benutzen. — In Franz dagegen leuchtete eine gewisse Großherzigkeit, welche ihn veranlaßte leicht auf Sachen einzugehn, die ihm Lob der Großmuth und Kriegsehre einbringen könnten. Er wünschte mehr den Feind durch wahre Tapferkeit, als durch sonstige Vortheile und Nachstellungen zu besiegen. Sein Gesicht und seine Worte waren aufrichtige Anzeichen seiner geheimsten Gedanken. Der Kaiser liebte Männer schlauen und kriegerischen Geistes. Seiner Worte waren wenig, seine Gedanken tiefsinnig, sein Ehrgeiz brennend, jedoch nicht offenbar, das Streben nach eigener Größe, stets mit dem Scheine von Rechtlichkeit und Gemeinwohl bedeckt. Franz begünstigte mit größter Freigebigkeit alle diejenigen welche er in irgend einer geistigen Richtung für

ausgezeichnet hielt. Er trachtete nach dem Ruhm der Beredsamkeit, Herablassung, Menschlichkeit und Freigebigkeit; vor Allem aber (was er nicht verhehlte) nach Kriegsruhm. (I, 307.)"

Zum Jahre 1513 erzählt Paruta: „Die Schweizer sind ohne Scham und Maaß dem Geize hingegeben, und gehen in ihren ungebührlichen Begierden und Forderungen so weit, daß kein königlicher Schatz ihnen genügen könnte. — Sie wollen lediglich durch Kriegssold erwerben, schätzen andere Thätigkeiten gering, halten ein elegantes Leben für verweichlichend, verbringen ihr Leben in Anstrengungen und Mühseligkeiten. Ihre, von Natur kräftigen Körper gewöhnen sie zu ertragen Hunger, Durst, Kälte, Nachtwachen. Die Kraft ihrer Leiber, die Erfahrungen des Krieges, macht diese wilden Gemüther so kühn daß ihnen kein Feind furchtbar, keine Unternehmung schwierig erscheint. Aber neben dieser Kriegestüchtigkeit verletzen sie andererseits oft die Treue, versagen selbst billigen Befehlen den Gehorsam, berücksichtigen mehr ihren Vortheil, als die Ehrbarkeit, und stellen ihre Freiheit hinauf über alles Andere. (I, 24, 35, 36.)"

Ein anderes bedeutendes Werk Paruta's sind seine politischen Abhandlungen (discorsi politici), welche an Macchiaveli erinnern, und ihm an Abrundung des Styls und Schärfe des Urtheils zwar nicht gleichkommen, hingegen aber frei sind von dessen Fehlern. Sie behandeln gründlich und verständig einzelne Fragen meist aus der römischen und venetianischen Geschichte, z. B.: „War die Zerstörung Carthagos, Ursach des Untergangs von Rom? Warum hat Venedig nicht so viel Länder gewonnen wie Rom? Folgte das Unglück bei Ghiera d'Adda aus Unvollkommenheit der inneren Einrichtungen Venedigs? u. s. w."

In Bezug auf jene erste Frage sagt Paruta: „Nicht Muße und Frieden, sondern unaufhörlicher Krieg, war die nächste und wahre Ursache der bürgerlichen Zwistigkeiten und der Verfassungsänderungen. Daher der steigende Ehrgeiz in den Gemüthern der Bürger, die übermäßige Macht Einzelner, Bürgerkrieg und Untergang. In 685 Jahren ward der Tempel des Janus nur zweimal auf kurze Zeit geschlossen, nie er-

freute sich die Stadt einer löblichen, bürgerlichen Ruhe und Muße. (137.)"

„Man kam der Herrschaft eines Einzelnen immer näher, von dem die Menge (insbesondere die Soldaten) Ehre und Lohn erwarteten. Daher fanden Marcus Brutus und Cassius nicht den Beifall und Anhang wie Junius Brutus und Virginius. (155.)"

Mit vielem Rechte zeigt Paruta die große Thorheit und schreiende Ungerechtigkeit der in Cambray gegen Venedig verbündeten Herrscher. „Wie konnte (sagt Paruta) der Kaiser Maximilian, der Freundschaft Frankreichs vertrauen und anstatt die schon übergroße Macht dieser gefährlicher Nachbarn zu bekämpfen, sie noch vermehren. Wie konnte der, wegen seiner Klugheit so gerühmte Ferdinand von Spanien, aus einer so gefährlichen Unternehmung, für sich wahren Vortheil erwarten? Wie Pabst Julius (der die Größe und Freiheit Italiens bezweckt hatte) sich mit ausländischen Fürsten zum Untergange des Freistaats verbinden, auf welchem anerkannt der Ruhm und die Hoffnung Italiens beruhte. (421.)"

Andrea Morosini (1557—1618),

hat in drei starken Quartanten die Geschichte Venedigs von 1521 bis 1615 beschrieben. Je weiter man vorrückt, desto weniger scheint es zeitgemäß künstliches Latein an die Stelle des natürlich gewordenen Italienisch zu setzen. Auch ermüden die zahllosen, dem Gedächtniß gar nicht einzuprägenden, unbedeutenden Kriegsbegebenheiten. Hiezu kommt daß man Alles von einem einseitigen, ich möchte sagen schiefen Standpunkt betrachten muß. In der Regel ist nämlich Venedig nicht der Mittelpunkt der Ereignisse; es steht zur Seite, am Umfange, und wird meist von größeren Gewalten bestimmt und fortgerissen. Dem theilnehmenden Beobachter drängen sich die wehmüthigsten Betrachtungen auf, über das tragische, unvermeidliche Schicksal Venedigs.

Die Entdeckung Amerikas und des Seeweges nach Ostindien, die steigende Macht der Türken, Deutschen, Spanier, Franzosen! Es ist fast ein Wunder zu nennen, daß der Freistaat sein Leben noch bis zum Ende des achtzehnten Jahrhunderts fristete.

Giovanni Batista Nani (1615—1678),

erzählte in italienischer Sprache Venedigs Geschichte von 1613 bis 1671. Es stand in der Gewalt keines venetianischen Geschichtschreibers, die, soeben angedeuteten, sehr großen Schwierigkeiten ganz zu beseitigen. Deshalb soll man nicht verdrießlich kritteln, sondern dankbar anerkennen, was sie leisteten. Auch besitzt kein Staat eine Reihe amtlicher Historiker, welche man den venetianischen gegenüber stellen könnte. Andererseits ist es natürlich daß seitdem nicht allein die Berichte über andere Staaten, sondern auch über Venedig selbst wesentlich vervollständigt wurden. Deshalb, und weil es an Raum gebricht, muß ich es mir versagen längere Auszüge aus diesen Geschichtschreibern mitzutheilen.

Michele Foscarini (1632—1692),

ist der letzte, in Zeno's Sammlung aufgenommene venetianische Historiker. Sein Werk umfaßt die Zeit von 1669 bis 1690. Unter den nicht amtlichen Geschichtschreibern Venedigs, erwähne ich zuerst:

Vettor Sandi.

Principj di Storia *civile* della Repubblica di Venezia, von der ältesten Zeit bis zum Jahre 1700. Diesem Titel seines Werkes gemäß hat Sandi weit mehr als irgend einer der bisher erwähnten venetianischen Geschichtschreiber, auf die innere Entwickelung des Freistaats (Verfassung, Verwaltung, Kirche,

Handel, Sitten u. s. w.) Rücksicht genommen, seinen Standpunkt, als venetianischer Nobile, aber nirgends verläugnet. Daher billigt er die Schließung des großen Rathes. Nur dadurch, daß man eine feste, erbliche Aristokratie der Befähigten eingeführt, und eine durch Wahlen wechselnde, unsichere, schwankende, in Parteien zerfallende Herrschaft verworfen habe, sey Venedig groß und dauerhafter geworden, als alle demokratisirende Republiken Italiens. „Allerdings scheint es (sagt Sandi, II, 7) daß persönliches Verdienst ein Recht habe vorangestellt zu werden den Ansprüchen Verstorbener, oder der von ihnen abstammenden Personen; allein die Zahl der angeblich Verdienstlichen wäre zu gering geblieben und ihre Auswahl außerordentlich schwer gewesen."

Daß Sandi, von diesem Standpunkte aus, die Verschwörung des Tiepolo verdammt, versteht sich von selbst; doch fügt er hinzu: „Man kann nicht läugnen, daß ein Theil der Verschwörer einen unauslöschlichen Widerwillen gegen den Dogen Gradenigo hegten (welcher hauptsächlich die Schließung des großen Rathes durchgesetzt hatte): denn durch die Richtung seines Geistes, den Glanz der, in jungen Jahren erlangten hohen Stellung, durch das Bewußtseyn seiner Herrschergaben, war er wohl zu einem allzu stolzen Benehmen gekommen, welches in Aristokratien den schärfsten Haß erzeugt. (II, 25.)"

Ueber den, im Jahre 1810 gestifteten, sehr mächtigen Rath der Zehn, sagt Sandi (II, 33): „Eine heilige (santissima) Einrichtung! Denn die folgenden, und das jetzige Jahrhundert haben gezeigt, welch großes Verdienst jene Behörde für die Erhaltung der Republik sich erwarb. Sie erhielt für Alle gleichmäßig aufrecht die Verehrung der Gesetze, und hemmte etwanigen Mißbrauch der Vorrechte. — Die Wachsamkeit der Zehn und ihre Inquisition entdeckte selbst geheime Absichten, und vereitelte ihre Zwecke ohne Aufsehen und Tumult. Ohne eine solche, wenig zahlreiche, mit so großer Gewalt versehene Behörde, hätte man dies nicht erreichen können. (34.)"

Sandi's Entwickelung der höchst verwickelten Verfassung ist

sehr genau und sehr lehrreich; Raum und Zweck erlaubt aber durchaus nicht darauf näher einzugehen. Vorstehende Andeutungen zeigen genügend, wie sehr sich Sandi von vielen andern Geschichtschreibern unterscheidet.

Pietro Garzoni (st. 1715),

läßt sich dagegen in seiner Geschichte Venedigs (1682—1713) fast gar nicht auf innere Staatsereignisse ein. Die Erzählung der türkischen und westeuropäischen Kriege, füllt fast das ganze Werk.

Christoforo Tentori.

Tentori's Werk hat den Titel: Saggio sulla storia civile, politica, ecclesiastica, e sulla Corographia e Topographia degli stati della Repubblica di Venezia. Es enthält, neben dem Geschichtlichen, sehr lehrreich das, was wir jetzt Statistik nenneu, zu einzelnen Auszügen sich aber nicht eignet. Daß der, von ihm im Ganzen festgehaltene Standpunkt der venetianischen, unbewaffnet neutralen Adelsaristokratie, durch die neuen revolutionairen Bewegungen zerstört ward, ergiebt auf höchst lehrreiche und höchst tragische Weise Tentori's: Raccolta ragionata di Documenti inediti che formano la storia diplomatica della revoluzione e caduta della Repubblica di Venezia. 1799, 2 Th. 4°. Ich habe von diesem seltenen Buche, in meiner Geschichte des Untergangs Venedigs, dankbar vielen Gebrauch gemacht.

Giacomo Diedo (1683—1748),

schrieb eine Geschichte Venedigs, vom Ursprunge der Stadt, bis zum Jahre 1747, in zwei Quartbänden; verständig und gemä-

zigt, jedoch (nicht unnatürlich) im Sinne der, seit Jahrhunderten bestehenden Regierung. Dem gemäß sagt er über die Schließung des großen Rathes: „Der Doge Gradenigo brachte diese Maßregel in Antrag und der große Rath bestätigte dieselbe, der schweren Unruhen halber, welche jährlich in der Stadt entstanden durch die große Zahl der Bewerber. Denn im Andenken an die alte Autorität ließ sich das Volk bisweilen zu den anstößigsten Aufständen verleiten. Auch wurden die Bürger durch jene Maßregel fähiger, der Stadt gut zu dienen, und lernten durch längere Amtsdauer die Geschäfte besser führen. (I, 107.)" — „Nach der Verschwörung des Tiepolo, (welche den Staat dem Untergange nahe brachte) ward zur Verhütung ähnlicher Ereignisse, der Rath der Zehen gegründet. Er erhielt unbeschränktes Recht zu untersuchen und zu strafen, und ward deshalb von denen gehaßt und gefürchtet, die da wünschten daß die Willkür ihrer Irrthümer und ihre Schuld ungestraft bleibe. Dennoch hielt man jene Behörde für das einzige Mittel, Ruhe und Ordnung in Stadt und Staat aufrecht zu halten. (116.)"

Diedo verschweigt nicht, daß Gründe zur Unzufriedenheit vorhanden waren, die dem Doge Faliero (1355) Anhang verschafften. „Nach dessen Hinrichtung (erzählt Diedo) wurden 400 Mitschuldige geköpft, gehangen, ersäuft, die Güter eingezogen, und des Dogen Häuser niedergerissen. (141.)"

Obgleich Diedo (vielleicht mit Recht) annimmt, daß Carmagnola seine Hinrichtung verdient hatte, unterliegen die Formen des Prozeßverfahrens doch gerechtem Tadel. (221.) — Daß die Kriegsgeschichte und die Geschichte anderer Staaten auch in Diedo's verständigem, übersichtlichen Werke einen großen Raum einnehmen, versteht sich von selbst; um so weniger aber kann ich, auf dem hier beschränkten Raume davon Auszüge geben.

Geschichtschreiber von Florenz.

Florenz hat keine Reihe amtlicher Geschichtschreiber aufzuzeigen, wie Venedig: eine natürliche Folge der wesentlichen Verschiedenheit beider Freistaaten. In Venedig alle Einrichtungen fest gegründet und durch eine ernste, ja strenge und doch geehrte Regierung aufrecht erhalten. Mittel und Zwecke einfach und anerkannt; keine Parteiungen, keine plötzliche Veränderungen. Mithin war es klar was die Regierung von ihren Geschichtschreibern fordern mußte, und worauf diese (unbeschadet ihres Berufes) eingehen konnten. — Ganz anders in Florenz. „Eine (wie Botta sagt, I, 16) immer tumultuarische Republik, mit fast täglichen Veränderungen der Menschen und der Gesetze.“ — Hier war es unmöglich Seitens der so oft wechselnden Regierung eine regelrechte, allgemeine Geschichtschreibung einzuleiten. Sie blieb den Neigungen und Talenten der Einzelnen überlassen; und wenn hiemit eine gewisse Einseitigkeit, eine Vorliebe für diese oder jene Partei fast nothwendig verbunden war, so stieg die Mannigfaltigkeit der Auffassung und Beurtheilung; — jedoch fast nie bis zu leidenschaftlicher Verkennung oder Verheimlichung der Wahrheit. In einem Punkte sind jedoch die venetianischen und florentinischen Geschichtschreiber ähnlich, indem sie die Erzählung nicht auf ihr Vaterland beschränken, sondern oft noch umständlicher von anderen Staaten und größeren Reichen sprechen; welche Berichte zwar immer eigenthümlich, aber nicht immer gründlich und der Wahrheit gemäß sind. Macchiaveli und Guicciardini (von denen schon anderwärts die Rede war) zur Seite lassend, gehe ich sogleich über auf

Jacobo Nardi (1476—1555),

ein zur republikanischen Partei gehöriger, indeß gemäßigter und wahrheitliebender Mann. Seine Geschichte umfaßt den Zeitraum

von 1494 bis 1531. Gegen das Ende des funfzehnten Jahrhunderts standen in Florenz zwei Parteien gegenüber, eine weltlich lebende politische, und eine strenge, puritanische Partei. Das Haupt der letzteren war der Dominikaner Geronimo Savonarola (1452—1498). Er drang auf eine Verbesserung der kirchlichen Einrichtungen und der päpstlichen Herrschaft, verdammte leidenschaftlich und einseitig fast alle Wissenschaft und Kunst, sowie alle weltlichen Freuden und Genüsse, mischte sich in die politischen Angelegenheiten und weissagte begeistert über mancherlei Dinge. Aus dieser Andeutung geht schon hervor, daß Savonarola wesentlich von Luther und den deutschen Reformatoren verschieden war. Auf seine und eines anderen Mönches Domenico da Pescia Aufforderung zogen Kinder (und gewiß auch Erwachsene) unter geistlichen Sprüchen und Gebeten, von Haus zu Haus.

„Sie sammelten (erzählt Nardi, I, 112) eine erstaunliche Menge von lateinischen und italienischen Büchern, die für unanständig galten, von Zeichnungen und Gemälden, welche zu bösen und ungebührlichen Gedanken konnten Veranlassung geben. Ferner: falsche Haare, Kopfputz der Damen, rothe Schminke und andere Schmuckmittel, Riechwasser, Bisam und ähnliche Dinge, Brettspiele, kostbare Schachspiele, Spielkarten und Würfel, Harfen, Lauten und Zittern und ähnliche musikalische Instrumente, die Werke des Boccacio, Morganti und ähnliche, endlich auch magische und abergläubische Bücher. Alle diese Sachen wurden in unglaublicher Menge auf einem dazu errichteten Gebäude künstlich aufgehäuft, Reisig und andere brennbare Gegenstände darum gelegt, Sitze für die Zuschauer besorgt und Alles verbrannt.“

Ungeachtet der Papst, Savonarola in den Bann that, fand er lange zahlreichen, gläubigen Anhang; allmählig aber stieg in dem hochgebildeten (wissenschaftlichen und künstlerischen) Florenz, der Widerspruch gegen jene übertriebenen und gewaltsamen Maßregeln, sowie der Unglaube an Savonarola's Weissagungen, zu solcher Höhe daß man ihn verhaftete, folterte und

am 7. April 1498 verbrannte. — Gewiß handelten beide Parteien, in mehr als einer Hinsicht, unverständig und ungerecht, so daß Savonarola's Geschichte (gleich vielen andern Ereignissen) erweiset, daß in den vorhandenen Formen keine hinreichende Bürgschaft für eine lange Lebensdauer der Republik gegeben war.

Filippo de Nerli (1485—1556),

beginnt seine Geschichte von Florenz mit dem Jahre 1215, und führt sie umständlicher hinab von 1494 bis 1537. Er war den Medicäern befreundet, verhehlt aber um deswillen nicht ihre Mängel. Von Cosmos dem älteren sagt Nerli: „er starb im 75. Jahre seines Lebens, 1464, nachdem er (zurückgekehrt aus der Verbannung) den Staat über 30 Jahre lang geleitet hatte. Obgleich viel äußere Feinde, viel innere Parteien vorhanden waren, bewaffnete er sich nie, gebrauchte keine außerordentliche Gewalt und entfernte sich nie von der gewöhnlichen bürgerlichen Lebensweise. (49.) — Lorenz von Medicis starb 1492, im 44. Lebensjahre. Es ward, und wird allgemein anerkannt, daß er Frieden und Gleichgewicht zwischen den italienischen Staaten aufrecht erhielt. (57.) — Nachdem Herzog Alexanders Herrschaft schien befestigt zu seyn, ergab er sich ganz den Lüsten, ohne alle Rücksicht auf Personen, Anstand und Zucht, was ihm natürlich viele Feinde erweckte und zum Theil seine Ermordung durch Lorenz von Medicis veranlaßte. (286.)“

„Alle in Florenz vorgenommenen Veränderungen gereichten immer nur zum Vortheil einer Partei; sie bezweckten nie die Wohlfahrt des Ganzen. Daher konnte die Republik nie ruhig, friedlich und in festem Zustande seyn. (63.)“

„Zur Zeit der Belagerung von Florenz durch das kaiserlich-päpstliche Heer (1529) verkaufte man (Geldmangels halber) die Güter der Zünfte, Hospitäler, Gesellschaften, Gemeinen,

Häuser, sonstige Besitzungen u. s. w. zu Spottpreisen. (202.) Ebenso wurden die Güter der sogenannten Rebellen eingezogen und viele Kirchengüter verkauft. (215, 223.)"

Als Florenz durch das kaiserlich-päpstliche Heer erobert, und ein erbliches Herzogthum der Medicäer eingeführt war, blieben harte Rückschläge und Gegenmaßregeln nicht aus. Die Mängel der Republik erschienen so groß, daß Viele den Uebergang zur Alleinherrschaft als einen Gewinn betrachten konnten; leider arteten aber die späteren Medicäer so aus, daß die Sehnsucht nach dem Vergangenen, früher Getadelten, nicht unnatürlich hervorbrach. — Das gewaltige, wilde, unruhige Florenz, ward allmählig still, ruhig, gemäßigt. Nach glücklichen und unglücklichen Zeiten, ist es (wie Venedig) aus der Reihe unabhängiger Staaten verschwunden: — es hatte aber doch einst seine eigene Geschichte, und viele seiner Schriftsteller und Künstler, bleiben unsterblich!

Benedetto Varchi. (1502—1566).

Varchi's Geschichte von Florenz umfaßt zwar nur einen kurzen, aber wichtigen Zeitraum, von 1523 bis 1538: die Auflösung der Republik und die Gründung eines erblichen Herzogthums. Obgleich dem Herzoge Kosmos und den Medizeern befreundet, wird Varchi dennoch nicht ihr Schmeichler, und bei Anklage und Vertheidigung der Republik bestrebt er sich gleichfalls die Wahrheit auszusprechen. So sagt er z. B.: „In einem nicht wohl geordneten, ja sehr verderbten Freistaate (wie Florenz war) ist es ganz unmöglich daß gute und tüchtige Männer emporkommen; oder wenn dies gelingt, werden sie so beneidet und verfolgt, daß sie erzürnt sich empören, oder verjagt davongehen, oder vor Betrübniß sterben. — Es gab zwei Hauptursachen der florentiner Mängel: erstens die vielen Sekten und Parteien, welche den Staat lediglich zu ihrem Vortheil

umgestalten wollten, und zweitens das große Ansehn welches fast immer die Doktoren der Rechte besaßen. Man setzte irrig voraus daß sie Alles verständen, während sie von Politik und Verwaltung nichts verstanden und eigenliebige Zwecke verfolgten. (I, 236, 400.)“

Hier mag noch folgen was Varchi über zwei hochberühmte Männer schreibt, Machiavelli und Guicciardini. „Machiavelli war verhaßt, theils seiner bösen Zunge, und seines wenig ehrbaren oder seiner Stellung unangemessenen Lebens halber, theils wegen seiner Schrift: der Fürst, welche er an Lorenzo di Lorenzo richtete und worin er ihn belehrte wie er sich zum unbeschränkten Herrn von Florenz machen könne. Es schien als wolle er (nach dem Inhalte dieses wahrhaft gottlosen Buches) den Reichen ihr Besitzthum, den Armen die Ehre, Allen die Freiheit nehmen. Nichts desto weniger war Machiavelli angenehm in der Unterhaltung, dienstfertig gegen Freunde, Freund tugendhafter Männer und überhaupt werth daß die Natur ihm gegeben hätte entweder weniger Geist, oder ein besseres Gemüth.“ — Es ist hier nicht der Ort anzuführen, was man zur Bestätigung, oder Widerlegung dieser Urtheile gesagt hat. (I, 267.)

„Guicciardini (erzählt Varchi) war nicht allein ausgezeichnet durch Adel der Geburt, Reichthum, Doktorwürde und als päpstlicher Beamter, sondern auch außerordentlich geehrt ob der größten theoretischen und praktischen Kenntnisse. Er hatte die genauste Einsicht menschlicher Handlungen und öffentlicher Angelegenheiten, und urtheilte darüber aufs Beste. Andererseits aber war er äußerst stolz und anbrüchig; Geiz und Ehrgeiz trieben ihn weiter als sich für einen bescheidenen Bürger schickt. Er haßte die Volksherrschaft, und würde am liebsten Wenige an der Spitze gesehn haben, unter denen ihm, als dem Verdienstlichsten, der größte Antheil der Macht wäre zu Theil geworden. (I, 435.) — Bei der Wahl des Herzogs Kosmus ließ sich Guiccardini (der Alles leitete), durch Ehrgeiz oder Geiz, oder durch beides so verblenden und fortreißen,

daß er nicht sah was er that, oder was vorging. Er glaubte: ein Jüngling von so vielen und solchen Eigenschaften würde ihren Neigungen und Bequemlichkeiten dienstbar seyn, sich mit jagen, Fische fangen und Vogelstellen die Zeit vertreiben, ihm (dem Guicciardini und Wenigen Anderen) aber überlassen zu regieren und (wie man sagt), sich am Staate vollzusaugen. (III, 280.)"

Giovam Batista Adriani (1513?—1579),

setzte Varchi's Geschichte fort bis 1574, bis zum Tode Herzogs Kosmus I. Er betrachtete die Herrschaft der Medicäer wie eine vollendete Thatsache, und hält die Herstellung der Republik nach der Ermordung des Herzogs Alexander (1534) nicht für rathsam, oder möglich. Manche wünschten daß die Herrschaft sich wieder unter Mehrere vertheile; das niedere Volk fürchtete aber deren Uebermuth, und war den Medicäern geneigt wegen ihrer Freigebigkeit, ihrer Feste, Spiele, Herablassung u. s. w. (14.) Adriani fährt fort: „Mochte Macht und Weisheit der Bürger noch so groß seyn, sie reichte nicht hin der inneren und äußeren Gefahren, Herr zu werden. Auch denen, welche eine Volksherrschaft fürchteten, schien es am sichersten und würdigsten unter der Herrschaft eines Fürsten zu leben. Bei einer Mehrherrschaft war zu besorgen daß die eine Partei sich ganz an Frankreich, die andere ganz dem Kaiser anschließe, bis die unausbleiblichen Fehden, Franz I. oder Karl V. zum unumschränkten Herrn erheben würden. Diese und ähnliche Ansichten und Betrachtungen, führten zur Erhebung des Herzogs Kosmus, oder Cosimo des ersten. (17.)"

Cosimo war ein Mann von großem Verstande und ungewöhnlicher Charakteristik, streng, ja (wenn er es zur Erhaltung und Befestigung seiner, viel bestrittenen Macht für nöthig hielt) selbst arglistig und grausam. Neigung und Nothwen-

digkeit trieben ihn an sich um die Verhältnisse und Geheimnisse aller anderen Höfe aufs Genaueste zu bekümmern; zu welchem Zwecke er (Kosten nicht scheuend) überall öffentliche und geheime Agenten, Kundschafter, Spione unterhielt. Von den Ergebnissen bekamen hochgestellte Beamte und Befreundete des Herzogs mehr oder weniger Kenntniß, und Adriani (der zu den letzten gehörte) konnte, bei Erzählung der Welthändel davon nützlichen Gebrauch machen. In besonders engen Verhältnissen stand Cosimo zu dem spanischen Hofe, und sein ältester Sohn, Franz, hielt sich lange in Madrit auf. Wenn also Adriani über die Persönlichkeit und die Schicksale des Don Karlos berichtet, so erfahren wir nicht allein, was ein gleichzeitig lebender und schreibender, gescheuter Mann darüber dachte und wußte, sondern auch das, was die besten Quellen wahrscheinlich bezeugten. Deshalb mag Folgendes über diesen so anziehenden und viel besprochenen Gegenstand im Auszuge hier Platz finden.

„Don Karlos, der einzige Sohn König Philipps II., haßte seinen Vater. Die Natur und die Sitten des Prinzen waren der Art, daß weder sein Vater, noch die Großen des Reichs (welche ruhig leben wollten) daran Gefallen finden konnten. In allen seinen Handlungen zeigte er sich urtheilslos, dachte daran sich dem Ansehn seines Vaters zu entziehen und Unruhen zu erregen. Und zur Ausführung von derlei Gedanken hatte er in keiner Weise das Wohlwollen der Spanier und die Hülfe seiner Umgebungen gewonnen. Vielmehr haßte er diese und schlug sie oft, insbesondere die vom Könige bei ihm Angestellten. Daher ward er von Vielen gehaßt, und allgemein gefürchtet. Diese Natur, diese so absonderliche Lebensweise war seinem Vater sehr unangenehm, und hatte Veranlassung gegeben ihn seit langer Zeit genauer zu beobachten. Wäre er kein Prinz gewesen hätte man ihn für verrückt erklärt; jetzt diente sein hoher Stand zur Entschuldigung und zur Verheimlichung. Eine bezweckte Heirath mit der Tochter Kaiser Maximilians kam deshalb nicht zu Stande, und weil man ihn

für unfähig hielt Kinder zu zeugen. Wenn sein Vater ihm ernst vorstellte daß solch eine Lebensweise, solche Sitten, eines Königs, eines Prinzen unwürdig wären, gerieth er in großen Zorn, ja seine ausschweifende Natur erregte Verdacht, daß er etwas gegen die Person des Königs unternehmen und Neuerungen versuchen würde. Deshalb begab sich der König am 18. Januar 1557 (nach vorhergegangener sorgfältiger Berathung) mit einigen seiner angesehensten, von dem Prinzen aber gehaßten Räthe, Nachts in das Zimmer desselben. Der Prinz sprang aus dem Bette auf und rief: „wollen Sie mich umbringen?" — „Du hast nichts zu fürchten, (antwortete der König) Alles was geschieht, geschieht zu Deinem Besten." — Hierauf nahm er das Schwert, was der Prinz immer neben sich hatte, und zog ein, unter dem Kopfkissen liegendes, geladenes Gewehr hervor. Hier rief Karlos von Neuem: ob der König ihn umbringen, oder für verrückt erklären wolle. Ich bin, fügte er noch lauter hinzu, nicht verrückt, aber in Verzweiflung (disperato)."

Alle gefährlichen Instrumente, alle Papiere wurden hinweggenommen, genaue Aufsicht angeordnet, mündlicher und schriftlicher Verkehr mit anderen Personen streng verboten. Den höchsten Reichsbehörden und den fremden Gesandten eröffnete Philipp: daß dringende Gründe und das Beste des Reichs, die ergriffenen Maßregeln nöthig gemacht hätten, worüber er zu seiner Zeit das Nähere mittheilen werde. Hierauf fährt Adriani fort (1425):

„Die wahre Ursach, welche den König zu so ungewöhnlichen Schritten vermochte, ist nicht leicht zu ermitteln. Einige sagten: der Prinz hatte die Absicht den König und mehrere seiner (ihm mißfälligen) Räthe umzubringen; auch lag es zu Tage, daß er gegen seinen Vater, vieler strenger Zurechtweisungen halber, übel gesinnt war. Andere sagten: aus eitelem, tadelnswerthen Ehrgeiz, wollte sich Karlos gegen den, von ihm beneideten König empören, nach Italien, und vielleicht später an den Hof des Kaisers gehen. Es fanden sich viele, von ihm an mehrere

Fürsten geschriebene Briefe, worin er sich über die von seinem Vater erlittene üble Behandlung beklagt, und ihn einer schlechten Regierungsweise beschuldigt. Er bittet um Mitleiden und verspricht viel über seine künftige Regierungsweise. — Zwei Tage vor seiner Verhaftung eröffnete er seine Plane dem Don Juan d'Austria, dem Bruder Philipps II., welcher sie wahrscheinlich diesem mittheilte."

„In der Haft ward Karlos immer ungeordneter und unangenehmer gegen seine Aufseher, und noch mehr gegen sich selbst; so daß er z. B. zuweilen in zwei Tagen keinen Bissen aß, bis sein Vater, ihn besuchend, ihn dazu vermochte. Wiederum übernahm er sich dann (in allen Handlungen ohne Maaß) dergestalt, und trank so viel eiskaltes Wasser, daß er den Magen verdarb und nichts mehr verdaute, sondern Alles von sich gab und täglich an Geist und Leib schwächer ward, bis er (den 5. Juli 1568) starb."

Bernardo Segni

schrieb eine Geschichte von Florenz, welche die merkwürdige Zeit von 1527 bis 1555 umfaßt: also den Untergang der Republik, die Ermordung des Herzogs Alexander, und einen bedeutenden Theil der Regierung Cosimo des ersten. Er erzählt zum Jahre 1528 (49): daß die herrschende Partei jedesmal über die Staatseinnahmen willkürlich verfügte, und die Nichtherrschenden bedrückte. Der Versuch, bei den dringenden Bedürfnissen auch die Geistlichkeit zu besteuern, fand den größten Widerspruch.

Ferner berichtet Segni (73): „Alexander von Medici (der erste Herzog von Florenz) war der Sohn Lorenzens von Medici und einer Sklavin, Namens Anna. Da sie sich aber auch mit dem nachmaligen Papst Klemens VII., und einem im Hause wohnenden Fuhrmann eingelassen hatte, so blieb es ungewiß,

wessen Sohn Alexander sey." — „Im Anfange seiner Regierung (erzählt Segni, 147) zeigte er Scharfsinn und Entschlossenheit, gab oft und herablassend Gehör, und ließ Viele Theil nehmen an seinen Jagden, Spielen und sonstigen Festen. — Bald aber ergab er sich (seiner eigenen Natur folgend, oder von Anderen verführt) argen Lüsten, so daß edle Frauen und Mädchen, ja Nonnen vor ihm nicht sicher waren; — noch unnatürlicherer Ausschweifungen nicht zu gedenken. (159.) Hiemit stand die ärgste Schwelgerei und Verschwendung in genauer Verbindung. Nicht mindere Klagen erhoben sich über seine argwöhnische, zu verdammlichen Grausamkeiten führende Gemüthsart. (177.)"

Die Klagen der Florentiner vor Karl V. führten zu keiner Absetzung des Herzogs, sondern nur zu Ermahnungen und vermittelnden Vorschriften, welche aber nicht zu voller Anwendung kamen. Eben so täuschte die Hoffnung, nach der Ermordung Herzog Alexanders (1536), durch seinen Verwandten Lorenzo, werde die Herstellung des Freistaats möglich seyn. Florenz erhielt an Cosimo I. einen klugen, aber sehr strengen Herrn, der sich durch die, ihm anfangs vorgelegten Bedingungen, gar nicht beschränken ließ und die ihn bekriegenden, ausgewanderten Florentiner vollständig besiegte (216); ja mehrere von ihnen enthaupten ließ. (234.)

Riguccio Galuzzi

schrieb die Geschichte der Medicäer von 1537 bis 1735. Da dies Geschlecht bereits ausgestorben war, und der Großherzog Leopold ihm den Zutritt zu den Archiven verstattete, so konnte Galuzzi viel Irriges berichtigen und viel Neues erzählen. Ich versuche aus den fünf Quartanten wenigstens einiges Anziehende auszuheben. „Mit dem Schlusse des funfzehnten Jahrhunderts ging das Glück Italiens zu Ende. Der Zug

Karls VIII. erfüllte das Land mit Schrecken, störte den Handel, verwirrte die Kreise der Fürsten, säete Zwietracht, erzeugte Ehrgeiz und veränderte die Sitten. Ein Heer zusammengesetzt aus den wildesten Völkern, eine neue Kriegsweise, furchtbares Geschütz, Fußvolk fähig der Reiterei zu widerstehen; — dies Alles setzte die Italiener in solch Erstaunen, daß es dem Eroberer möglich ward das Land wie ein Blitz zu durchfliegen. — Seitdem kamen herbei Franzosen, Deutsche, Spanier und Schweizer. Die letzten nahmen, (als ein freies Volk und ihrem Vortheil gemäß) Geld von einem jeden. (I, XLVII.) — Es fehlte an Mitteln des Erwerbs und Verbrechen eröffneten die Bahn zur Größe. Der Herzog Valentin Borgia und sein Vater, Papst Alexander VI., erweisen bis zu welcher Höhe die Verderbniß gestiegen war. Die größte Entartung galt für einen Schmuck der Großen, und die Ungestraftheit aller Ungebühr, für den sichersten Beweis ihrer Macht. (XLVIII.) — Jeder Staat hat seine Verwiesenen, Banditen und Rebellen. (L.)"

„Florenz, war vier Jahrhunderte hindurch durch innere Revolutionen bewegt worden, ohne je eine dauernde und ruhige Form der Regierung aufzufinden. Endlich ruhte der Staat, ermüdet von so vielen Anstrengungen, unter der Alleinherrschaft des Herzogs Alexander. Nach dessen Ermordung (1537) erneute sich die Gefahr von Unruhe und Aufruhr. (I, 1.)"

Diese Gefahr ward beseitigt als man (mit Zustimmung Kaiser Karls V.) die herzogliche Würde dem achtzehnjährigen Cosimo von Medici übertrug.

„Allmählig (erzählt Galuzzi) minderte sich in Florenz der Geist der Unabhängigkeit und Widersetzlichkeit; theils aus Furcht, theils aus Nothwendigkeit, am häufigsten, aus Interesse. Zuletzt gehorchten Alle, und man fürchtete keine offenen Revolutionen mehr. Geheime Umtriebe wurden durch strenge, pünktlich angewandte Gesetze verhindert: die Ruhe des Staates war nunmehr gesichert. Unruhige Köpfe lebten verbannt außerhalb des Vaterlandes, und fanden zu Unternehmungen keine erheb-

liche Unterstützung. (I, 361.) — Niemand konnte sich der unbeschränkten Macht des Herzogs widersetzen. Sein Bestreben die Sitten zu verbessern, blieb indeß ohne Erfolg: denn die Strenge der Strafen erzürnte, ohne zu bessern, und Geistliche Mönche und Nonnen gaben das übelste Beispiel. — Im Jahre 1562 waren in Florenz 45 Nonnenklöster mit 4341 Nonnen. (364, 365). — Cosimo wirkte für Wissenschaft und Kunst, und für die Verschönerung von Florenz. (392.)" — Dennoch dauerte die Grausamkeit der Verbrechen fort, wie zur Zeit der bürgerlichen Unruhen. Im Allgemeinen waren jedoch die Sitten der Bürger gewiß verfeinert worden durch Umgang, Feste, Schauspiele, Hofgesellschaften. Hingegen sonderte sich jetzt der Adel ganz von den Bürgern. (II, 204.)"

„Der Tod des Großherzogs Cosimo (1574) war für Toskana ein Unglück. Die größere Gewalt der Minister, die Härte des neuen Fürsten, das zwischen ihm und den Bürgern hervorbrechende Mißtrauen, erzeugte allgemeine Unzufriedenheit, und das Land schien zurückgefallen in die Uebel, an denen es beim Untergange des Freistaates litt. Rechnete man doch, daß nach dem Tode Cosimos binnen achtzehn Monaten 186 Todesfälle durch Gewalt (per aggressione) statt fanden. (265.)"

Es ist merkwürdig, oder vielmehr entsetzlich, wie anfangs sehr ausgezeichnete Herrscherfamilien binnen kurzer Zeit geistig und leiblich herabsinken: so Merovinger, Carolinger, osmanische Türken, spanische Habsburger, Medicäer; — und die Uebel zeigten sich gleichmäßig in den häuslichen, wie in den öffentlichen Verhältnissen. Pietro, der Bruder des neuen Herzogs Franz ermordete seine unkeusche Gemahlin Eleonore von Toledo. Der Herzog von Bracciano (auch ein Medicäer) ermordete aus gleichem Grunde, seine Gemahlin Isabelle die Schwester des Herzogs. Beides geschah mit dessen Zustimmung. — Bianca Capello, die Tochter eines venetianischen Edeln, entlief ihrem Vater, nachdem sie sich mit Geld und Gut reichlich versorgt hatte. Sie und ihr Liebhaber, (nunmehr ihr Mann) Piero Bonaventuri wurden in Florenz freundlich

aufgenommen. Herzog Franz verliebte sich über die Maßen in die schöne, kluge, ränkevolle Bianca. Piero, der jetzt seinen und ihren Planen im Wege stand, ward aus dem Wege geräumt, und auf des Herzogs Gemahlin Johanne von Oesterreich gar keine Rücksicht genommen. Ja bald nach deren, durch Krankheit und Schmerz herbeigeführten Tode, heirathete Franz die Bianca Capello (1578), und Venedig gab sich her, der früher Verfolgten, die größten Ehren zu erweisen. Franz wünschte sich einen Sohn und Bianca schob ihm ein Bauernkind unter. Drei darum wissende Weiber wurden heimlich getödtet; als aber dennoch Gefahr entstand der Betrug werde ans Tageslicht kommen, bekannte ihn Bianca selbst dem Herzoge, und dieser nahm das untergeschobene Kind erfreut als sein eigenes an. (265—273, 302, 315.) In Prosa und in Versen rühmte man die Freude des Volks, das Glück der Vermählten und die heroischen Tugenden Biancas. (319.) Man behauptete, daß (die Geschenke an Bianca ungerechnet) die Förmlichkeiten, Feste, Gesandtschaften, Belohnungen u. dgl. dem, sonst geizigen Herzoge, 300,000 Dukaten kosteten. (319.)

„Manche gute Eigenschaften des Herzogs Franz (erzählt Galuzzi) reichten nicht hin, die über seinen Charakter gefaßte ungünstige Meinung zu beseitigen. Cosimo hatte die Freiheit der Republik unterdrückt, Krieg geführt gegen Unterthanen und Fremde; man stellte oft seinem Leben nach, groß war die Zahl seiner neidischen und eigennützigen Feinde; — dennoch starb er beweint und bewundert von seinen Unterthanen, und geachtet und berühmt bei allen Höfen. Dem Herzoge Franz wiederfuhr dies nicht. (429.)"

Herzog Franz starb 1587, und sein Bruder und Nachfolger Ferdinand I., war ohne Zweifel ein vorzüglicher Regent. (III, 234.) Galuzzi berichtet erfreut über alles Löbliche, was sich seitdem in Toskana weiter entwickelt, oder doch erhalten hat, kann aber das in vieler Hinsicht eintretende Sinken nicht verhehlen. Insbesondere werden die Persönlichkeiten der Herzöge immer geringer, und ihre Familienzänkereien immer unan-

genehmer. Wir können hier unmöglich darauf näher eingehen. Die Regierung Leopolds von Oesterreich war im achtzehnten Jahrhundert, die glücklichste Zeit für Toskana; im neunzehnten nahm der Staat, nach langem denkwürdigen Leben ein Ende, um als Landschaft eines größeren Reiches, hoffentlich ein neues zu beginnen.

Francesco Algarotti. (1712—1764.)

Graf Algarotti gilt mit Recht für einen geistreichen, kenntnißreichen, fruchtbaren Schriftsteller. Seine, sehr zahlreichen Aufsätze handeln von den verschiedensten Gegenständen: Mythologie, Philosophie, Optik, Bildhauerei, Malerei, Musik, Sprachen, Reime, römische Geschichte, die Incas, die Kriegswissenschaft, Heidenthum, Iphigenia, Klima, Gesetzgebung, Horaz, Virgil, Rußland u. s. w. Sie sind wenn gleich nirgends erschöpfend, doch immer anregend. Zur Probe mögen folgende, dem Aufsatze über Musik entnommene Stellen dienen.

„Wer die Absicht hätte, die Oper zu ihrem alten Werth und Glanz herzustellen, müßte vor Allem Hand an eine Unternehmung legen, welche, ich weiß nicht ob schwieriger, oder nöthiger ist. Er müßte den musikalischen Staat durch gute Gesetze regeln, und die Virtuosen der Ordnung und Zucht unterwerfen. — Denn was läßt sich Gutes von einer Bande Personen erwarten, wo Keiner an der Stelle bleiben will, die ihm zukommt, wo der Componist, und noch mehr der Dichter (welche Alles leiten sollten) in jeder Weise geschoren und überlistet werden, wo unter den Sängern tausend Ansprüche und Streitigkeiten entstehen über die Zahl der Arien, die Höhe der Helme, die Länge der Mäntel; welches Alles schwerer zu entscheiden ist, als die Cäremonien und die Etikette der Gesandten. (III, 255.) — Sonst stand ein Chorag, ein Aedil an

der Spitze des Theaterwesens und hielt Alles in Ordnung; jetzt ist es in den Händen von Unternehmern, welche aus der Neugier und dem Müßiggange der Menschen, Gewinn zu ziehen suchen, oft nicht wissen was zu thun sey, oder aus unzähligen, ihnen aufgezwungenen Rücksichten, nichts zu Stande bringen können. (257.)"

„Die Wahl des Operntextes ist von größerer Wichtigkeit als man gewöhnlich glaubt; von ihm hängt wesentlich der gute, oder schlechte Erfolg des Dramas ab. Er ist die Grundlage des Gebäudes, die Leinwand auf welche der Dichter das Gemälde zeichnet und der Musiker es colorirt. (258.)" — „Die Musik ist jetzt ausgeartet von ihrer alten Würde (gravità). Sie hat alle Bande beseitigt, alle gebührlichen Gränzen überschritten; sie giebt sich hin allen Wunderlichkeiten, Manieren, Ziereréien. Wahr ist es, daß darohne mancher Fortschritt ausgeblieben wäre; wahr aber auch, daß Uebermaaß den Verfall herbeiführte, über welchen die Bessern sich beklagen. So lange die Künste unausgebildet sind, führt die Liebe des Neuen, zu Fortschritt, Reife und Vollkommenheit: sind sie aber auf dem Gipfel angekommen, so giebt das, was sie früher belebte, nunmehr den Tod. (266.)"

„Wenn die Synfonien zu lärmend sind, dann unsere Recitative zu trocken und unbedeutend. (271.) Die Arien soll man nicht zu stark begleiten, und nicht übermäßig ausschmücken und verzieren. (274.) Der erste Zweck heutiger Tonsetzer ist den Ohren zu schmeicheln, anzulocken, zu überraschen; nicht aber das Herz zu bewegen, und die Fantasie zu erwärmen. (277.) — Die Schauspieler und Sänger sollen zuvörderst wohllautend, deutlich, verständlich sprechen. (285.) — Unsere Theater scheinen jetzt mehr für das Ballet, als für die Oper bestimmt zu seyn. Um Beifall zu gewinnen, soll man jene noch verlängern, — und die Röcke verkürzen. (295.) Und doch sind unsere Ballete fast nur ein endloses Kapriolenschneiden, ein unanständiges Springen, ein stetes Einerlei sehr weniger Schritte und Stellungen. (296.)"

Den achten Band der Werke Algarotti's füllen vermischte Gedanken, aus denen ich einige der kürzeren hier mittheile.

„Molière steht so hoch über Terenz und Plautus, als Corneille unter Sofokles und Euripides. — Die Franzosen danken einen großen Theil ihrer bon mots, der Dürftigkeit ihrer Sprache. (8.) — In England ist die Bibel Zeuge für die Sprache teste di lingua; in Italien der Decameron des Boccacio. (10.) — Man hat gesagt: das thörichtste Volk, würde ein Volk von Weisen seyn; so wie das schlechteste Heer, ein Heer von Feldherrn wäre. (17.) — Der Werth der Reisenden, steht in umgekehrten Verhältniß zu ihren Empfehlungsbriefen. (34.) — Zwischen der Höflichkeit der Stadt und der Höfe, ist der Unterschied wie zwischen der Süßigkeit natürlicher und eingemachter Früchte. (50.) — Viele gehen nach Paris, und Wenige sind da gewesen. (79.) — Durch Vermehrung der Mittel für einen Zweck, erschwert man oft dessen Erreichung. (81.) — Die von Fürsten gegründeten Academien sammeln (so zu sagen) die Sonette der Wissenschaften; alle Jahr erscheint ein Band, aber sie erzeugen nie ein Werk. (134.) — Einige glauben, die Franzosen hätten in Italien den guten Geschmack verdorben; als wenn die Italiener nicht so geistreich wären, dies selbst zu Stande zu bringen. (142.)"

Pietro Napoli-Signorelli.

Signorelli's Vicende della coltura nelle due Sicilie, (4 Bände) handeln lehrreich von vielen, sonst vernachlässigten, oder ganz übergangenen Gegenständen, z. B.: Polizei, Jurisprudenz, Seewesen, Handel, Kirche, Künste, Wissenschaften, Feste, Spiele, Theater u. s. w. Das Werk ist leider nur bis zum sechszehnten Jahrhundert hinabgeführt. — Als Probe theile ich einige Aeußerungen mit, über die Zeit der hohenstaufischen Könige von Neapel und Sicilien.

„Der große Kaiser Friedrich II. entäußerte sich in dem milden Klima Italiens seiner ursprünglichen Rauheit und kam zur Liebe des Großen, auf dem Wege der Gerechtigkeit und der Künste. Er gab, für seine treffliche Erziehung, an Palermo und Sicilien Alles was er ihnen schuldig war, machte sie berühmter und mächtiger, und verschönerte sie durch neue Gebäude. Größer als Justinian, aufhäufte er nicht, in verwirrter Weise, die Verordnungen früherer Zeiten, sondern entwarf einen neuen Plan der Gesetzgebung, angemessen den Zwecken seiner Regierung, und dienlich den eingerissenen Mißbräuchen abzuhelfen. Eingeweiht in die ernsten und schönen Wissenschaften, beschäftigte er sich mit ihnen, mitten unter den Sorgen für die Regierung seiner Reiche. (II, 393.) — Er gründete die Universität Neapel, wohl wissend, daß öffentliche Unterrichtsanstalten die Werkstätten zur Bildung der Geister sind. Von allen Seiten her berief er tüchtige Lehrer, und gab ihnen und armen Studenten Gehalte und Unterstützungen. (410.)“

„Vom Adel und der Geistlichkeit gingen viele Mißbräuche aus. Die letzte vergaß die Demuth und die ehrfurchtsvolle Dankbarkeit gegen die Fürsten. Die Souverainität erschien als eine Magd, aus höherer Macht hervorgegangen: Friedrich hielt sich dagegen für einen durch Gottes Gnade gebohrnen König und war keineswegs geneigt den Thron mit einer fremden Macht zu theilen. (415.)“ — „Zur Zeit der Hohenstaufen gab es nirgends bessere Geschichtschreiber als die unseren. (443.) Auch war die griechische Sprache und Litteratur nicht unbekannt (457), und neben der italienischen aufblühenden Poesie, fand auch die lateinische noch ihre Liebhaber. (461.)“

„Zur Zeit König Manfreds fehlte es nicht an glänzenden Festen aller Art; theils kriegerische Uebungen, theils Bälle mit schönen Damen, Gesang und Tanz. (508.)“

Carlo Botta.

Die Reihe der neuern italienischen Geschichtschreiber pflegt man mit Macchiaveli zu beginnen, und mit Recht seine einfache, klare Darstellung zu rühmen. Doch darf man daran erinnern, daß für die älteren Zeiten manche Irrthümer mitunterlaufen, die unzähligen kleinen Umwälzungen ermüden, und von einer großen sittlichen Begeisterung und Beurtheilung nirgends die Rede ist.

Guicciardini's Schauplatz ist größer, seine Kenntniß genügend und aus dem Werke viel zu lernen. Mit Recht hat man aber getadelt die Verwickelung seines Periodenbaus, die Umständlichkeit seiner Kriegsgeschichten, die Länge seiner erfundenen Reden, die Gleichgültigkeit gegen sittliche Triebfedern und Zwecke.

Die damalige hohe Bildung Italiens veranlaßt daß die zahlreichen Geschichtschreiber von Venedig und Florenz ihre Muttersprache beherrschen und deutlich erzählen. Aber der, von fremden Ländern hergenommene Stoff, überwuchert fast den vaterländischen und unterbricht allzu oft den Faden der einheimischen Entwickelung.

Eine zwar nicht grundgelehrte, aber trefflich geordnete und anziehende Geschichte von ganz Italien giebt nur Denina. Doch konnte sein Werk nicht Alles erschöpfen und der Wunsch einer vollständigern Bearbeitnng ward dadurch mehr hervorgerufen, als schon befriedigt.

Karl Botta (dessen Geschichte der nordamerikanischen Revolution bereits gerechten Beifall gewonnen hatte) faßte den kühnen Entschluß eine Geschichte von ganz Italien, von 1534 bis 1815 zu schreiben. Mancher wird erschrecken, wenn er hört daß sie 14 Bände füllt; zur Empfehlung des trefflichen, sehr gelungenen Werkes müssen wir indeß bemerken:

1) Botta's Erzählung ist viel einfacher und klarer, als die seiner meisten Vorgänger, und fern von dem Labyrinthe eines herbeigekünstelten Periodenbaus.

2) Die unvermeidliche Kriegsgeschichte nimmt zwar noch immer viel Raum ein, aber verhältnißmäßig weniger als bei vielen Andern z. B. bei Guicciardini.

3) Der Verfasser zerreißt seine Erzählung nicht (etwa nach Jahren) in unzählige kleine Stückchen, sondern stellt Massen, Gruppen, Gemälde zusammen, wie es einem Geschichtschreiber gebührt, der zugleich Künstler seyn soll.

4) Bei dem Verfasser herrscht nicht unbedingt der kalte und erkältende Verstand, sondern es offenbart sich überall ein scharfer Verstand und ein theilnehmendes, edles, sittliches Gemüth, welches uns mit ihm befreundet. Es zieht sich durch die ganze Geschichte Italiens ein tragischer Faden, dem der Geschichtschreiber nicht entgehen kann, nicht entgehen soll. Ists nicht natürlich daß wenn die Töne des Zornes, des Abscheus, des Schmerzes, der Wehmuth das ganze Land durchrauschen, sie in dem Herzen des Geschichtschreibers wiederklingen und seine Bewegung sich auch dem Gemüthe seiner Leser mittheilt?

Schon in der trefflichen Einleitung findet Botta Veranlassung zu folgender Klage (I, 4): „Wir müssen uns verwundern, daß bei so vielen Reden über Religion und solchem Glanz wissenschaftlicher Bildung, in den Zeiten die wir zu beschreiben unternehmen, sich findet solche Verderbtheit der Sitten und keine öffentliche Schaam. Selbst die durch Reichthum und Stand ausgezeichneten Menschen, weit entfernt ihre Laster zu verbergen, tragen sie dieselben zur Schau. Fürsten und Minister denken nur daran, wie sie ihre Zwecke erreichen wollen; sie scheuen in ihren Berathungen und Verhandlungen nicht die gehässigste Treulosigkeit, die schrecklichste Grausamkeit, ja Gift und geheimer Mord sind nicht ausgeschlossen. Unter vielen Ursachen dieser traurigen Zustände war eine der wichtigsten, daß man die reine Religion Christi für weltliche Zwecke ver-

wandte, und zwar nicht bloß um Macht, sondern auch um Geld zu erlangen."

„Karls VIII. Zug nach Neapel veranlaßte lange Kriege, gewaltige Veränderungen und die heillose Krankheit der Italiener für diesen, oder jenen fremden Herrscher Partei zu ergreifen. (I, 7.)"

Botta's Person und sein Werk verdienen so sehr gekannt zu werden, daß ich nicht umhin kann folgende Stellen wörtlich mitzutheilen.

„Florenz war immer eine tumultuarische Republik, wo Menschen und Gesetze fast täglich wechselten. (I, 16.) — Obgleich in der Stadt soviel edle, gebildete Geister lebten, fehlte doch ein Staatsmann und Bürger wie der Genueser Andreas Doria, und Adel und Bürgerschaft konnten sich nie dauerhaft verständigen. (124.) Immer haßte man die Tyrannei, aber nie verstand man die Freiheit zu ordnen. (157.) — Uneinige Freistaaten endigen stets mit unbeschränkter, oft tyrannischer Herrschaft. (223.) — Ein unehlicher Sohn des Papstes und eine unehliche Tochter des Kaisers heiratheten sich und wurden Herrn des edelen Florenz. Ich weiß nicht, was die Fürsten dachten, gewiß aber war der Skandal groß. Glaubten sie, die Welt sey an derlei Schmach gewöhnt, so täuschten sie sich; und zugleich sprachen sie unaufhörlich von Kirchenversammlungen, guten Sitten und Religion. (24.)" — „Gewiß war die florentiner Freiheit bis dahin unruhig und unsicher gewesen, oft ausgeartet in Tyrannei, die Bestandtheile des Staates uneinig, keine Ermäßigung der Volksgewalt, keine Zügel für den Adel. Dennoch waren mehr als genügende alte Wurzeln vorhanden, aus denen die Freiheit unter der Regierung eines guten Fürsten hervorgehen konnte. Cosimo I. zog aber vor, den Weg zur Tyrannei einzuschlagen. (240.) — Welche Männer verherrlichen die Geschichte von Florenz: Dante, Petrarka, Boccaccio, Macchiavelli, Guicciardini, Varchi, Leonardo da Vinci, Sebastiano dal Piombo, Andrea del Sarto, Buona-

rotti, Cellini und andere berühmte Männer, welche sich durch Geist, oder Tugend, oder durch beides in einer Weise auszeichneten, wie die Natur nur selten solche Wunder erzeugt. (254.)"

„Kaiser Karl V. war (wie jeder weiß) ein Fürst von ungewöhnlicher Größe des Geistes, vielem Ehrgeiz, bewundernswerthem Scharfsinn, von nicht wenig Erfahrung in Kriegssachen, und noch größerer für Staatsangelegenheiten, kundig zu sehen und vorauszusehen, und seine tiefsten Gedanken zu verbergen. (17.) — Man soll nicht bloß seinen unbezwinglichen Muth bewundern, sondern auch seine unermüdliche Thätigkeit. Nie verließ ihn die Klarheit des Geistes und die Standhaftigkeit des Gemüths, welche man nur bei Männern findet, welche die Lasten der menschlichen Schicksale zu tragen im Stande sind. (375.)"

Am 11. Julius 1576 ermordete (wie wir sahen) der unwürdige Pietro von Medici (mit Beistimmung seines Bruders, des regierenden Herzogs Franz) seine sehr unkeusche Gemahlin Eleonore von Toledo; fünf Tage darauf ermordete Paul Giordano, Herzog von Bracciano, seine Gemahlin Isabella (mit Zustimmung ihres Bruders des Herzogs Franz). Botta erzählt den Hergang, wie folgt:

„Isabelle von Medici, die Tochter Cosimo des ersten, war (durch Jugend, Schönheit, Anmuth, Schmuck der Dichtkunst, Kenntniß der Musik und mehrerer Sprachen) des Hofes Liebling und gleichsam die Blume von Florenz. Blumen solcher Art befleckten sich aber am Hofe der Medicäer, oder ließen sich beflecken. Ging doch das Gerücht, ihr eigener Vater habe sie mehr geliebt, als sich gebühre. Ihr Gemahl, der Herzog von Bracciano, fand vielleicht das langweilig, woran er sich erfreuen sollte, oder die Liebeleien (amoreggiamenti) seiner liebenswürdigen Gemahlin mit Anderen (denn hierin fing sie an auszuschweifen [trascorrere]) vertrieben ihn; genug er verließ Florenz und lebte seitdem in Rom. Seine Gemahlin ließ er gleichsam in Aufsicht von Troilo Orsini; ein gefährlicher Wächter,

ein treuloser Verwandter. Troilus verliebte sich in Isabella, und ermordete aus Eifersucht mit eigener Hand, Lelio Torello, einen Pagen des Großherzogs, den sie liebte. Groß war die Zahl ihrer Liebhaber und die Zahl der Liebesfrüchte, welche man nicht einmal sorgfältig verheimlichte. Dies gab groß Gerede, man mischte Falsches mit Wahrem, — aber das Letztere war nur zu viel! Bracciano kam nach Florenz, verständigte sich mit dem Großherzoge Franz: beide, der Gemahl und der Bruder bestimmten Isabella zum Tode. Bracciano stellte sich zärtlich, schmeichelte ihr, gab ihr die süßesten Namen. Er lud sie ein nach seiner Villa von Cerreto, war heiter beim Abendessen und scherzhafter als gewöhnlich. Als er sie hienächst aufforderte ihm in innere Zimmer zu folgen, ergriff sie ein plötzlicher Schrecken und sie sagte ihrer ersten Hofdame: Lukrezia, soll ich gehen, oder nicht gehen? Eingetreten empfing sie der Gemahl liebevoll, umarmte sie, und drückte sie zärtlich an sich. Aber in demselben Augenblick schlang er ihr eine Schnur um den Hals und erdrosselte sie. — So verderbt waren die Sitten, so entsetzlich die Rache. So kam Isabella von Medici ums Leben, welche sich und Andere höchst glücklich gemacht hätte, wenn ihr der Himmel verliehen weniger Schönheit, oder mehr Tugend, oder bessere Verwandte. (III, 316.)"

Aus mehreren staatsrechtlichen Betrachtungen Botta's hebe ich nur die folgenden aus: „Freistaaten haben das Gute, daß durch die Oeffentlichkeit ihres Handelns, die fähigsten Bürger zur Verwaltung kommen. Hieran reihet sich aber ein Uebel: jeder hält sich nicht nur für fähig, sondern für den Fähigsten. Daher Ehrgeiz und Gebrauch guter oder schlechter Mittel, um nur zum Ziele zu kommen. Nun folgen Ränke, Lügen, Verläumdungen, gemeine Betrügereien, so daß die tugendhaftesten Bürger sich ermüdet zurückziehen, oder von Schlechteren verdrängt werden, was zuletzt eine Veränderung der Verfassung, und Tyrannei herbeiführt. (V, 306.) — Wer zur Aufrechthaltung von Ordnung und Freiheit nichts zu thun weiß als tadeln, ist nicht ihr Freund, sondern ihr Verräther. (VIII, 349.) —

Zahlreiche und öffentliche Versammlungen, sind meist Schauplätze und Leitern für Ehrgeizige. Die Redereien führen hinaus zum Befehlen. In Einigen wirken traurige Täuschungen, Andere werden angetrieben von Herrschsucht; so leidet das Vaterland zwischen Irrthum und Ehrgeiz, und die Freiheit entweicht. Auf diesem Wege wird man Italien nicht stärken und verjüngen. (X, 274.)"

Vier Bände von Botta's Werk umfassen die Zeit von 1789 bis 1815. Ich gebe auch hier einige bezeichnende Auszüge. „Wie in älteren, so sah auch das unglückliche Italien in neuern Zeiten, Ueberschwemmungen durch fremde Heere, Verbrennen der Städte, Beraubung des Volkes, Verwüstung der Landschaften, Umsturz der Staaten, Faktionen, Sekten, Verschwörungen, grausamen Ehrgeiz, niedrigen Geiz, Schwächen verweichlichter Regierungen, Betrügereien ungerechter Herrscher, Zügellosigkeit entfesselter Völker. (I, 3.) — Ungemäßigte Neuerer sagten offen: alle Könige sind umzubringende Tyrannen; die Edelleute sind ihre Gehülfen mit Waffen, die Priester mit Meinungen. Das Volk ist souverain, eine demokratische Republik die einzige gültige Verfassung, Treue gegen Könige und Aristokraten ist Verrath. (82.) — Verderbte Menschen verbargen ihre heillosen Plane hinter glänzenden Reden von Tugend, Freiheit, Gleichheit; sie trachteten nach Herrschaft, oder doch nach Gelde. (140.)"

„Für Italien passen weder französische, noch englische, noch spanische Einrichtungen. Die Chimäre politischer Gleichheit hat in Europa, der Freiheit mehr Schaden gethan, als alle ihre Feinde zusammengenommen. Gleichheit soll seyn in den bürgerlichen Gesetzen, nicht in den politischen. Die wahre Freiheit besteht in genauer und pünktlicher Vollziehung der Gesetze, im gleichen Schutze aller Personen, aller Sachen. (IV, 538.)"

Zum Schlusse mögen noch folgende eigenthümliche Aeußerungen Botta's über Paolo Sarpi und Luther hier Platz finden. Er sagt: „Sarpi, sehr gelehrt in den Naturwissenschaften, war dem Deutschen sehr überlegen, und zerbrach sich

den Kopf nicht mit Streitigkeiten über die Gnade und ähnliche theologische Spitzfindigkeiten. Luther war nur ein Mönch (frate) gelehrt in der Schrift, aber fanatisch, eigensinnig, ohne feine Sitten, während wir in Sarpi einen wahren Philosophen sehen, lediglich praktischen Dingen zugewandt, durchbringenden und umfassenden Geistes, von unverderbten, reinen Sitten. Seine Gegner verbreiteten, er wolle die Lehre, das Dogma angreifen, was ihm (obwohl unwahr) in der öffentlichen Meinung schadete. Bossuet's Ausspruch über diesen ausgezeichneten Mann, ist mehr boshafte Possenreißerei, als Wahrheit. Gewiß stimmte Sarpi's Glaube mit dem Bossuet's überein; aber er ließ Niemand der Religion halber aufhängen, wie es Bossuet that, auf Antrieb Ludwigs XIV. (VIII, 110.)"

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Handbuch

zur

Geschichte der Litteratur.

Handbuch

zur

Geschichte der Litteratur.

Von

Friedrich von Raumer.

Vierter Theil.



Leipzig:

F. A. Brockhaus.

1866.

Inhaltsübersicht des vierten Theils.

Zusätze.

Berichtigung.

Bd. 8, S. 287, Z. 2 v. u., statt: Pachero, lies: Pacheco

Dritte Abtheilung.

Engländer.

Es wird hoffentlich genügen wenn ich, außer den in meinem Handbuche charakterisirten großen englischen Dichtern, nur wenige der minder bedeutenden in aller Kürze erwähne, um Raum für wichtigere Schriftsteller zu gewinnen.

Thomas Otway (1651—1685),

sagt (Vorrede zum Don Carlos): den Alcibiades seines ersten Trauerspiels hätte er eben so gut Nebucadnezar nennen können, was uns wohl berechtigt davon zu schweigen; eben so verdienen die, dem Französischen nachgebildeten Dramen: Titus und Berenice und les fourberies de Scapin keine nähere Erörterung. Wohl aber zieht ein Don Karlos, unsere Aufmerksamkeit auf sich. Ein Hoffest eröffnet die Scene, wo König Philipp sein Glück und seine Macht preiset, dann aber sich zu seiner Braut (der nachmaligen Königin) wendet, sagend: hier habe er nicht zu herrschen, sondern zu huldigen. Das weitere Benehmen des gegenwärtigen Karlos erweckt die Aufmerksamkeit und den Argwohn des Königs und der Hofleute; ja als diese entfernt sind, erzählt Karlos seinem Freunde Posa, daß zwischen ihm und der königlichen Braut, (die früher seine Braut war) ein gegenseitiges, zärtliches Liebesverhältniß bestehe. Als sein eintretender früherer Erzieher ihn ermahnte, sich in Bezug auf die künftige Königin vorsichtiger zu benehmen, behandelt Karlos ihn grob, söhnt sich aber, auf Posas Rath, scheinbar mit ihm aus. In einem Monolog schildert Gomez die Sitten und den Charakter des Prinzen höchst nachtheilig und gelobt sich an ihm

zu rächen. Mit der ähnlich gesinnten, ehrgeizigen Eboli kann er sich indessen über einen gemeinsamen Racheplan nicht verständigen; vielmehr erklärt diese am Schlusse des ersten Akts in einem Monologe: da es ihr nicht gelungen die Herrschaft über den König zu erlangen, wolle sie mit allen ihr zu Gebote stehenden Mitteln und Reizen den jungen, galanten Herzog Juan d'Austria für sich gewinnen. Vom Könige Philipp sagt sie bei dieser Gelegenheit:

An old, imperfect, feeble dotard, who
Can only tell (alas!) what he would do?
On him to throw away my youth and bloom?
As jewels that are lost t'enrich a tomb?

Um den verliebten Juan fester zu ketten stellt sich die Eboli etwas spröde, läßt ihre Treue von ihrem Gemahl Ruy Gomez loben und erfährt es sey ihm gelungen, den König auf Karlos zornig und eifersüchtig zu machen.

Die weiteren sehr weitläufigen Gespräche zwischen König, Königin, Karlos, Gomez, Eboli, über Eifersucht, Schuld, Unschuld, Strafen, Verzeihen erlauben keinen Auszug.

Karlos Plan nach den Niederlanden zu gehen, wird von der Eboli unterbrochen, welche ihn durch intrigante Zärtlichkeiten zu gewinnen sucht, und als dies mißlingt, hofft alte Rachepläne mit Hülfe ihres „dull husband" durchzusetzen. Als aber Don Juan eintritt, gerathen beide in einen langen eifersüchtigen Streit, wo die Eboli nach Juans Entfernung sagt: I am much a libertine as he. — Nun nochmals weitläufige Gespräche wie zuvor, bis der wüthende König dem Gomez befiehlt Posa niederzustechen. Bei dem Sterbenden findet man Karlos Depeschen für Flandern. In dem Augenblick aber wo der König über diesen Verrath außer sich ist, geht der Vorhang in die Höhe und man sieht die Eboli und Don Juan sich zärtlich umarmend. Ist das mein Bruder Austria, fragt der König? Ist das meine Frau, sagt Ruy Gomez. Während ich Anderen Gruben grabe, sehe ich hier meine eigene.

Bevor sich der König und Ruy Gomez von diesen Ueberraschungen erholt haben, erscheint die Königin mit Don Karlos. Neue bittere, grobe Vorwürfe, Karlos wird wie zum Tode abgeführt und der Eboli befiehlt der König Philipp, seiner Gemahlin Gift beizubringen. Es geschieht, und als Philipp erscheint, um sich an ihren Leiden zu erfreuen, hält sie ihn in der Dunkelheit für Karlos. Zankgespräche welche dem entdeckten Irrthum folgen, werden durch das Geschrei der Eboli unterbrochen, die von ihrem Manne verfolgt und verwundet hereinstürzt, und die Unschuld der Königin sterbend bezeugt. Gomez, welcher außerdem, für Karlos ein vergiftetes Bad bereitet, wird vom Könige erstochen; der todtkranke Prinz aber herbeigeführt, und nach einem letzten Liebesgespräch sinken er und die Königin sich in die Arme, und sterben zu gleicher Zeit. Der König entflieht, zerknirscht durch Reue und Schmerz.

Den zweiten Band der Werke Otway's füllen zwei Lustspiele: Freundschaft nach der Mode oder Soldatenglück. Viel Gerede, einiger Witz, sehr schlechte Gesellschaft, Männer und Weiber gemein, Unanständigkeiten in Ueberfluß.

Den dritten Band eröffnet ein Trauerspiel: Cajus Marius. Es erweiset, daß Otway den Shakspeare nicht etwa gründlich studirt, sondern unverständig abgeschrieben hat. Die erfundene Liebe zwischen Lavinia der Tochter des Metellus und dem jüngeren Marius ist größtentheils und buchstäblich aus Romeo und Julie entnommen, eben so (nur verschlechtert) die endlos schwatzende Amme; ja sogar die Erzählung von der Fee Mab! Wir dürfen diese Tragödie (ohne durch umständlichere Beweise zu ermüden) als eine ganz mißlungene bezeichnen.

Wir wenden uns deshalb gern zu einem anderen, hochgerühmten Werke Otway's: „Das gerettete Venedig"; können uns aber nicht überzeugen, daß es jenes übermäßige Lob verdient, oder gar Shakspeare gleich steht. Der Versuch hiefür Beweise vorzulegen, würde viel zu viel Raum kosten; es muß genügen Einiges anzudeuten, was uns mißfällt. So, daß Vieles, um größeren Eindruck zu machen, bis zur unangenehmen Karikatur

gesteigert ist, ein wahrhaft großer, über persönliche Unzufriedenheit hinausgehender Zweck der Verschwörung nicht hervortritt und das Benehmen des Gesandten Bedmar kaum glaublich erscheint. Charakter und Benehmen Renaults, Antonios [1]) und Aquilinas sind einer ächten Tragödie ganz unwürdig, ihre vielen Redereien langweilig und die (Hamlet, oder Macbeth) nachgebildete Geistererscheinung Jaffiers, ganz absurd!

Gleich ketzerisch denke ich über Otway's angeblich vollkommenstes Trauerspiel: „Die Waise". Acasto hat eine Adoptivtochter Monimia und zwei Söhne Castalio und Polydor, die sich beide außerordentlich lieben, dann aber beide sich in Monimia verlieben. Castalio ist der Begünstigte, und heirathet heimlich seine Geliebte. Sein sinnlich wüthender Bruder schleicht sich heimlich ein und bringt unerkannt die Hochzeitnacht zu mit seines Bruders Weibe. Daraus folgen lange Verwickelungen und Entdeckungen; Monimia vergiftet sich, Castalio bringt sich um. — Gewiß eine sehr traurige, beklagenswerthe Geschichte: ob aber ein Stoff für ein edles Kunstwerk, ein ästhetisch befriedigendes Trauerspiel? — Ich zweifele, ja ich läugne es!

George Farquhar (1678—1707). Gewiß ein Mann von bedeutendem Talente für das Lustspiel. Ein rascher frischer Dialog, scharfe Zeichnung der Charaktere, gute, lustige Einfälle und Zufälle. Hingegen keine organische Einheit, keine hindurchgehende Aufgabe, schlechte Gesellschaft, die Männer meist liederlich, und die Weiber (als solche) noch unwürdiger. Wie weit stehen diese Lustspiele hinter denen Shakspeare's zurück; ja man darf den Franzosen nicht verübeln, wenn sie Moliere, dem Farquhar und seinen Genossen voranstellen. Bei diesen Verhältnissen ist es fast unmöglich den Inhalt, die Fabel der Lustspiele in der Kürze anzugeben, und Einzelnes hervorheben, bringt in Gefahr den Anstand zu verletzen.

---

1) Ja Antonio wäre selbst in einem Lustspiele widerwärtig und nicht zu dulden.

William Wicherley. (1640—1715.)

Wer sich ernsthaft und, ich möchte sagen, von Berufs wegen mit der Geschichte der Litteratur beschäftigt, muß allerdings manches Buch in die Hand nehmen, das der bloße Liebhaber mit Recht zur Seite läßt. Jene Pflicht hat aber doch auch ihre Gränzen. Es ist, bei der Kürze des menschlichen Lebens, selbst dem Fleißigsten ganz unmöglich, so unermeßliche Massen (z. B. der Dramen und Romane) zu bewältigen. Schon aus einer geringen Zahl ergiebt sich (durch eine ausreichende Induktion) daß die meisten nur mittelmäßig und untereinander sehr ähnlich und voller Wiederholungen sind. Wenn nun schon dem verpflichteten Leser deshalb die Geduld ausgeht; wie dürfte man bloßen Liebhabern und Liebhaberinnen, über jene Werke umständlichen Bericht erstatten.

Ob Wicherley „den Besten seiner Zeit genügte", ist schwer zu sagen; wohl aber darf man behaupten, seine dramatischen Werke haben keine Lebenskraft für alle Zeiten. Allerdings sind ihm gewisse, damals eingeübte Vorzüge nicht abzusprechen; allein er theilt auch viele Mängel jener Zeit, welche jetzt schwerer ins Gewicht fallen, und keine Erneuerung, ja nicht einmal eine umständlichere Mittheilung verdienen. Nur zu oft bieten Wicherley und seine Zeitgenossen, statt des Geistreichen und ächt Witzigen, nur Plattes, Geschmackloses, — ja Zuchtloses, — den allzu geduldigen Lesern.

William Congreve. (1671—1729.)

Es ist nicht zu läugnen daß man sich bei manchem englischen Lustspieldichter, in schlechter Gesellschaft befindet. Nimmt man aber dies Gewürz hinweg, was bleibt übrig? Ein regelloses, weitläufiges Hinundherreden, ohne genügenden Zusammenhang, ohne die eigentliche Organisation eines Kunstwerks. Während

die Franzosen sich freiwillig unnatürlichen Fesseln unterwarfen, galt vielen Engländern Gesetzlosigkeit für Poesie. Beide Abwege führen nicht zum höchsten Ziele.

Congreve hat, außer seinen Lustspielen, auch eine Tragödie geschrieben: die trauernde Braut. Sie fand viel Beifall und ist (trotz unläugbarer Mängel) manchem andern gerühmten Werke vorzuziehen. Es ist spannend, anziehend, und nicht ohne poetische Kraft.

Der strenge Tadel welchen Macaulay (IV, 148) über diese englischen Dramatiker, wegen ihrer Unsittlichkeit und Gefühllosigkeit, ausspricht, ist vollkommen verdient; ich glaube ebenfalls daß ihre Talente und ästhetischen Verdienste zu hoch angeschlagen werden. Der Litterargeschichtschreiber ist, wie gesagt, zu beklagen, wenn er sich bisweilen in schlechte Gesellschaft begeben muß; am widerwärtigsten aber wird es, wenn sich diese schlechte Gesellschaft für geistreich, witzig und tugendhaft ausgiebt.

Lady Mary Wortley Montague. (1690—1762.)

Lady Wortley Montague beobachtet so genau, urtheilt so scharfsinnig, und schreibt so vortrefflich, daß ihre Briefe noch jetzt mit mehr Nutzen und Vergnügen zu lesen sind, als unzählige andere. Ich gebe einige Proben.

1) „Es ist unmöglich nicht den Unterschied zu bemerken, welcher besteht zwischen den deutschen freien Städten, und denen welche unter unbeschränkter Herrschaft von kleinen Fürsten stehen. Jene haben ein Ansehn von Wohlstand und Handel, die Straßen sind wohl bebaut, und voll nett und gut gekleideter Menschen. Die Läden sind mit Waaren angefüllt, und Alles erscheint reinlich und heiter. — In diesen, eine Art armseligen Glanzes, schmutzige vornehme Leute mit Flitterstaat behangen,

enge unreinliche, zum Theil verfallene Straßen, wenige ärmliche Einwohner und über die Hälfte der Niedrigern um Almosen bittend. (11.)"

2) „Ich sah (in Nürnberg) eine kleine Kirche der Katholiken, welche hier nicht reich sind und mithin ihre Bilder nicht kostbar ausschmücken können. Doch fehlt es nicht an alten Zierrathen. So steht ein Bild Christi über dem Altar mit einer stark gepuderten Lockenperücke. (14.)"

3) „Alle Vornehmen in Regensburg sind Gesandte der verschiedenen deutschen Staaten. Sie könnten angenehm miteinander leben, wenn sie nicht so pedantisch hinsichtlich des Ceremoniels wären. Anstatt sich für den Zweck zu vereinigen, den Aufenthalt so erfreulich zu machen als irgend möglich und ihre kleinen Gesellschaften zu verbessern, amüsiren sie sich mit nichts Anderem als mit steten Streitigkeiten welche sie, sorgfältig verewigt, ihren Nachfolgern hinterlassen. Es gehört zu dem Geschäftskreis eines neuen Gesandten ein halbes Dutzend solcher Streitigkeiten zu übernehmen. Gewiß lassen es die Frauen nicht daran fehlen, diese wichtigen picques zu pflegen und zu erweitern; wodurch die Stadt in beinahe so viel Theile zerfällt, als Familien vorhanden sind. Sie erleiden lieber die Kränkung in ihren Abendgesellschaften fast allein zu sitzen, als einen Buchstaben von ihren Ansprüchen aufzugeben. Ich bin kaum eine Woche hier, habe aber doch von jeder gehört die lange Geschichte des ihr widerfahrenen Unrechts, und schreckliche Klagen über die Ungerechtigkeit ihrer Nachbarn. Sie hoffen mich zu ihrer Partei hinüber zu ziehen, ich ziehe jedoch vor zunächst neutral zu bleiben. (15.)"

4) „Unbegreiflich ist der englische Eigensinn, lieber fünf Monate im Jahre zu frieren, als von den Oefen Gebrauch zu machen, welche eine der größten Bequemlichkeiten des Lebens gewähren. Weit entfernt die Zimmer zu verunzieren, tragen sie, in schöne Formen gebracht, dazu bei dieselben zu schmücken. (71.)"

5) „Ich war in einem constantinopolitaner Bade, fand daselbst wohl 200 Frauen und ward (in meinem Reisekleide) ohne

Spott und Zischeln empfangen. Auf den vordern, mit Kissen und Teppichen belegten Sophas saßen die Vornehmern, und hinter ihnen ihre Sklavinnen. Alle waren ganz nackt, ohne Schönheiten, oder Mängel zu verdecken. Nicht die geringste Unziemlichkeit, manche von vollkommener Schönheit, wie sie der Pinsel Guidos und Titians darstellt. Die Haut glänzend weiß, die schönen, in viele Strähnen geflochtenen Haare über die Schultern hängend, und mit Perlen und Bändern durchzogen, wahrhaft griechische Gestalten. — Ich fand hier Bestätigung meines alten Gedankens, daß, wenn es Gebrauch wäre nackt zu gehen, man das Gesicht wenig beachten würde. (108.)"

6) „Wien den 14. September 1713. Ich kann nicht umhin Ihnen einige Beschreibung der hiesigen Moden zu geben, welche monströser, und Sinn und Vernunft widersprechender sind, als sie sich vorstellen können. Sie erbauen auf ihren Köpfen eine Art Gebäude von Gaze, drei oder vier Stock, und eine Elle (yard) hoch, und befestigt mit zahllosen Ellen schwerer Bänder. Die Grundlage dieses Baues ist ein Ding, das sie Bourte nennen, ganz in der Art und Gestalt (nur wohl viermal so dick) als die Rollen, oder Kränze, von denen unsere klugen Milchmädchen Gebrauch machen, um ihre Eimer darauf zu setzen. Diese Maschine bedecken sie mit eigenem und vielem falschen Haare und halten es für eine besondere Schönheit wenn ihr Kopf so groß wird, daß er in eine mäßige Tonne nicht hineingeht. Das Haar wird übermäßig gepudert, um jene Mischung zu verbergen, und mit drei vier Reihen sehr langer Nadeln durchstochen, welche zwei, drei Zoll hervorragen und mit Perlen und Edelsteinen aller Farben verziert sind. Gewiß gehört große Kunst und Erfahrung dazu, diese Last aufrecht zu tragen. Ihre wallfischbeinigen Reifröcke sind um mehrere Ellen weiter als die unseren und bedecken einige Acker (acres) Landes. Sie können denken, wie dieser außerordentliche Anzug, die natürliche Häßlichkeit darlegt und vermehrt, mit welcher (im Allgemeinen zu sprechen) Gott der Allmächtige sie begabt hat. (28.)"

7) „Paris, 10. Okt. 1718. Während die Postpferde ge-

wechselt werden, kommen Unzählige zu betteln, mit abgemagerten Gesichtern, und zerrissenen Kleidern; sie bedürfen keiner anderen Beredsamkeit, um von dem Elende ihres Zustandes zu überzeugen. (303.) — Die französischen Damen sind fantastisch thöricht in ihrem Anzuge, monströs unnatürlich in ihrem Schminken. Das Haar so dick gepudert, daß es aussieht wie weiße Wolle, das Gesicht ganz geschminkt, so daß es flammend glänzt, und keine Aehnlichkeit mit menschlichen Angesichtern übrig bleibt. (305.)"

Wenn Lady Montague einer Freundin schrieb: „hebe meine Briefe auf; sie werden nach 40 Jahren so viel werth seyn, als die der Sevigné": — so hatte sie keineswegs so Unrecht, wie Manche glauben. (Montagu works, I, 88.) In den minder bekannten Briefen der Lady an etliche Freundinnen, finden sich charakteristische Nachrichten über Personen und Sitten, sowie eine sehr lebendige Schilderung des Hofes Georgs des ersten. Der neueste Herausgeber (Lord Wharncliffe) erweiset daß die Lady nie im Serail war, und mit Zustimmung ihres Gemahls nach Italien ging.

Herbert von Cherbury.

Das Ueberkünstliche der christlichen Dogmatik, und die sich daran reihenden entsetzlichen Verfolgungen und Religionskriege, trieben wahrhaft fromme und wohlwollende Männer an, auf eine Vereinfachung der Religionslehren hinzuwirken, und dadurch mittelbar eine leichtere Verständigung und größere Duldung herbeizuführen. Einer der ersten die in dieser Richtung (nicht ohne Erfolg) thätig waren, ist Lord Herbert von Cherbury (geb. 1581). Die Hauptsätze der natürlichen Religion, auf deren Anerkennung er dringt, sind folgende: Es ist ein höchster Gott, wir sollen ihn verehren; Tugend und Frömmigkeit sind das Wesentliche der Gottesverehrung; unsere Sünden sollen wir

bereuen und uns bessern; für unser Leben haben wir in diesem Leben, und nach dem Tode, Lohn und Strafe zu erwarten. Der Autoritätsglaube ist etwas Untergeordnetes; seine Vorschriften müssen nach der allgemeinen Regel der Vernunft beurtheilt werden. Das Christenthum ist, in seinen wahren Absichten, eine Wiederherstellung der natürlichen Religion. (Ritter, christl. Philos., II, 214.)

William Temple. (1628—1698.)

Mit Recht gerühmt als ein kluger, edler Staatsmann, aber auch sehr erwähnungswerth als Schriftsteller. Seine Betrachtungen über die vereinigten Niederlande (er war lange daselbst Gesandter) erweisen Scharfsinn und Gabe der Beobachtung; seine Denkwürdigkeiten (1672—1679) und sein Briefwechsel geben reiche Aufschlüsse über jene Zeiten, und Abhandlungen mannigfachen Inhalts zeigen eine eigenthümliche, anziehende Auffassung. Das Nachstehende ist denselben entnommen.

Versuch über den Ursprung und die Natur der Regierungen.

„Die Natur des Menschen scheint in allen Zeiten und Orten dieselbe zu seyn, und zugleich verschieden nach Gestalt, Gesichtszügen, Anlagen, in Folge der Kraft und des Einflusses der Klimate unter denen sie gebohren und erzogen sind. Diese erzeugen in ihnen, durch eine verschiedene Mischung der Säfte und den Einfluß der Luft, einen verschiedenen und ungleichen Verlauf der Einbildungskraft und der Leidenschaften, mitfolglich der Worte und der Thaten. Diese Verschiedenheiten führen herbei mannigfache Sitten, Erziehungsweisen, Meinungen und Gesetze, welche wiederum die einzelnen Völker bilden und regieren, sofern keine Unterbrechung durch äußere Gewalt eintritt. — Dies mag die Ursach seyn, daß einige Länder fast zu allen Zeiten gleichartige Regierungsformen gehabt haben. Unter demselben Klima

bleibt dieselbe Natur, und man kehrt in die alten Bahnen zurück, welche bisweilen Ueberredung, oder Gewalt zu verlassen Gelegenheit gab. So lebten die nördlichsten und südlichsten Völker (man sagt: Extreme stimmen überein) fast immer unter einzelnen und willkürlichen Herrschern; während in gemäßigten Klimaten, (besonders in Europa) gemäßigtere Regierungsformen vorherrschten, die in alter Zeit sich meist zu Republiken ausbildeten, später dagegen zu Fürstenthümern, unter sich verschieden mehr dem Namen, als der Sache nach. (I, 29, 30.)"

(Diese schon von Hippokrates angeregten, von Montesquieu weiter ausgebildeten Lehren, werden nie ganz ihre Wahrheit und Bedeutung verlieren. Den natürlichen Verhältnissen, stehen jedoch geistige Einflüsse gegenüber, welche fördern, oder hemmen, und oft wirksamer sind als Berge, Flüsse und Thäler.)

„Die Erfahrung zeigt (sagt Temple) daß Verwirrung und Volksaufstände auf die allgemeine Sicherheit verderblicher wirkten, als arge Tyrannei. Denn es ist leichter einem Einzelnen zu gefallen, ihn zu beruhigen, oder ihm zu widerstehen, als der Menge. Betrachten wir die äußersten Zustände, so ist die Wuth des Tyrannen gleich einem Feuer, welches die erreichten Gegenstände allmählig verzehrt und ein Haus nach dem anderen zerstört; während die Wuth des Volkes gleich ist den Meereswogen, welche alle Dämme durchbrechen, plötzlich und gewaltig ein ganzes Land überschwemmen, und keine Hoffnung übrig lassen für Flucht und Widerstand. (32.)"

„Wenn viele Menschen ihr Leben und Glück ganz dem Willen eines Einzelnen übergeben, so geschieht dies nicht aus Mangel an Muth, sondern in Folge der Gewohnheit, der Meinung, oder Ueberzeugung, diesem wahren Grunde alter Herrschaft, welche die Macht unterwirft dem Ansehn, der Autorität. Diese entsteht aus der Ueberzeugung daß der Herrschende besitze, Weisheit, Güte und Tapferkeit. (34, 35.) Indessen giebt es eine andere Quelle oft noch größerer Autorität: nämlich die Ueberzeugung von einer göttlichen Begnadigung, oder Vorherbestimmung für gewisse Personen und Geschlechter. (36.) Alle Auto-

rität wird wesentlich gestärkt und befestigt durch Gewohnheit, durch Angewöhnung. (37.)"

„Jede Familie scheint ein kleines Königreich zu seyn, jedes Königreich eine große Familie. (42.) — Regierungen auf Vertrag gegründet, folgten wohl denen, welche auf Autorität beruhten. Jene Verträge wurden öfter geschlossen zwischen Fürsten und Unterthanen, als zwischen Personen gleichen Ranges und gleicher Macht. (46.) — Ich will nicht auf Vergleichen der verschiedenen Regierungsformen eingehen. Diejenige erscheint gewöhnlich als die beste, welche den geschicktesten Vertheidiger findet, oder für welche die neueste Erfahrung spricht. Jede hat ihre Höhe und ihren Fall, ihre starke und schwache Seite; jede ist großer Vervollkommnung und großer Ausartung fähig. Zuletzt darf man schließen: diejenige ist die beste, welche am längsten von einem Volke angenommen und geachtet ward, und mit den Sitten und Neigungen am meisten übereinstimmt. — Oder auch: die besten Regierungsformen sind die, wo die besten Menschen regieren; denn die Formen sind nicht so verschieden, wie die Personen. (50.)"

„Es ergiebt sich daß eine Monarchie, wo der Fürst geliebt wird, und den Ueberzeugungen und Interessen seines Volkes gemäß regiert, dies die sicherste und beste Verfassung ist; und umgekehrt, ein Freistaat (nicht gegründet auf Neigungen und Interessen des Volkes, sondern lediglich die an der Spitze Stehenden berücksichtigend) ist der ungewisseste, schwankendste, den meisten Veränderungen ausgesetzte Zustand. (52)."

Aehnliche Ansichten entwickelt Temple in einem Aufsatz über Volksunzufriedenheit. Ich gebe Proben: „Die so allgemeine und natürliche Neigung der Menschen zu unermüdlicher Bewegung, ist ein Kraut, das in jedem Boden und in allen Klimaten wächst; am meisten und schnellsten aber im besten Boden. Es wird mehr gefördert durch geistige Gaben und lebhafte Einbildungskraft, als durch grobe und dunkele Begriffe: Guinea und Moskau sind davon nicht so überdeckt worden, wie Griechenland und Italien. Spekulative Menschen denken am Meisten und

sehen in die Zukunft; je geistreicher sie sind, desto mehr beunruhigen sie sich. Aus dieser Urquelle entspringen die Ströme der Faktionen, welche von Zeit und Umständen begünstigt, die weisesten Verfassungen und Gesetze überschwemmen; dann werden bisweilen die besten Fürsten und wahrsten Patrioten als arge Tyrannen und verdammliche Empörer bezeichnet, es werden Männer aufs Blutgerüst gebracht, denen zu Ehren man hätte Bildsäulen errichten sollen."

„Es giebt kein so breites und leichtes Thema, kein so gewöhnliches nnd scheinbares Gespräch, als über die Fehler und Verderbtheit der Regierungen, und die Mißgriffe der Beamten. Nichts wird so leicht aufgenommen und verbreitet, selbst von guten und wohlmeinenden Leuten: nichts von Böswilligen so aufgefunden, und zu schlechten, verheimlichten Zwecken angewandt. Keine Zeit, keine Regierung wird hievon befreit seyn, so lange nicht alle Menschen gut, weise und zufrieden sind."

„Ein anderer Grund der Krankheiten des Staates, der Unzufriedenheit unter allen Regierungen, ist die ungleiche, unvermeidliche Stellung so vieler und so verschiedener Menschen. Wenige sind gebohren für hohe Stellen und große Besitzthümer, wenige gelangen durch ihr Benehmen und große Thätigkeit zu Glück und Reichthum. Alle sind zufrieden mit sich und ihren eigenen Verdiensten, aber nicht mit ihrem Schicksale; und wenn sie Andere, bei angeblich geringeren Verdiensten, in besserer Lage sehen, so legen sie dies zur Last der schlechten Verfassung, der Parteilichkeit und den Launen der Fürsten, sowie der Nachlässigkeit und Verderbtheit der Minister."

„Bei so großer Verschiedenheit der Plane und Zwecke, der Verhältnisse und Lebensläufe, verliert natürlich der Eine, wenn der Andere gewinnt. Jahreszeiten, Zufälle, Unglück stehen in keines Menschen Gewalt, veranlassen aber Unzufriedenheit und Anklagen gegen die Regierungen."

„Es ist ein endloses und nutzloses Bemühen aufzusuchen die beste Verfassung, die Universalmedizin, den Stein der Weisen; dies Alles findet sich nur in unserer Fantasie, nicht in der

Wirklichkeit. Selbst die allervollkommensten Einrichtungen' müßten zerfallen, nicht allein durch die Macht von Zufällen, sondern auch durch den Rost der Zeit. Nach gewissen Zeiträumen muß man sie reinigen und auf ihre ersten Grundsätze zurückführen; es sey durch erscheinende große Tugenden, oder große Strenge."

„Ueberblickt man die Richtungen und Gesinnungen der Menschen, und die Lage aller Regierungen, so scheint es verständiger zu bemitleiden, als zu beneiden, die Würden und das Glück der Fürsten und großen Staatsminister. Man sollte ihre verzeihlichen Fehler entschuldigen und weniger rügen, nicht sie vergrößern durch die Art des Ausmahlens und Darstellens." (III, 35—46.)

Hobbes und Temple gingen beide hervor aus der englischen Revolution, aber wie verschieden sind die Ergebnisse ihrer Weltbetrachtung. Jener, von Natur sehr ernst, verdrießlich und übel gelaunt, suchte unpraktisch und unphilosophisch, alle Hülfe in unbeschränkten Alleinherrschaften, während dieser ausführbare, milde Hülfsmittel in den Vordergrund stellt. Temple erzählt, charakteristisch, von sich selbst (III, 268): als in einer Gesellschaft, jeder seine drei höchsten Wünsche aussprechen sollte, habe er, (damals ein junger Mann) gewünscht, Gesundheit, Frieden und schön Wetter.

Aus einer Reihe von Sprüchen und Bemerkungen, welche Temple wahrscheinlich behufs einer weiteren Bearbeitung niederschrieb, hebe ich die folgenden aus: „Es giebt Zeiten wo sich große Männer finden, ohne große Gelegenheiten und Bedürfnisse; und umgekehrt diese, ohne große Männer. — Weiber und Kinder, gewisse Thoren und Narren, sind die größten Schwätzer. — Alles nach unserem Verstande abmessen (diese gewöhnlichste und größte Schwäche) ist ein Eingriff in die allgemeinen Rechte der Menschen. — In der Gesellschaft ist Humor mehr als Witz, Gewandtheit mehr als Kenntniß; denn Wenige wollen lernen, Wenige glauben es zu bedürfen, — aber Alle wollen unterhalten seyn und sich bequem befinden. — Das erste Erforderniß im Gespräch ist Wahrheit, das zweite gesunder Sinn, das dritte

Humor, und das vierte Witz. — Wenn ich bedenke wie manchen edelen und achtbaren Mann, wie manche angenehme und liebenswürdige Frau, ich unter meinen Freunden und Bekannten überlebt habe, so erscheint es mir ungebührlich noch am Leben zu seyn. — Der wahre Zweck des Reichthums ist (nächst dem Gutes thun) Gemächlichkeit und Vergnügen; die gewöhnliche Folge ist, Mehrung von Sorge und Unruhe. — Eines Mannes Glückseligkeit beruht auf seinen Ansichten über sich selbst, und über andere Dinge. Ein Narr ist glücklicher wenn er günstig von sich denkt, als ein weiser Mann wenn Andere von ihm günstig denken. — Der Unterschied eines Mannes von dem anderen besteht wesentlich darin, ob er seine Leidenschaften beherrscht, oder von ihnen beherrscht wird. — Die Jugend ist von Natur meist den besseren Leidenschaften geneigt (Liebe, Ehrgeiz, Freude); das Alter den schlechteren, (Geiz, Zorn, Rachsucht, Eifersucht, Verdacht, Neid). — Die stete Unruhe in den Gemüthern etwas zu seyn, was sie nicht sind, und etwas zu haben, das sie nicht besitzen, ist die Wurzel aller Unsittlichkeit. Mäßigung des Gemüths und Bluts (und mithin der Begierden) ist die größte Grundlage aller Tugenden. — Ein Mann, in öffentlichen Angelegenheiten, ist wie zur See: niemals sein eigener Herr, sondern in der Gewalt von Winden und Fluthen. — Das größte Vergnügen des Lebens ist Liebe, der größte Schatz ist Zufriedenheit, der größte Besitz ist Gesundheit, die größte Bequemlichkeit ist der Schlaf, die beste Arznei ein treuer Freund. — Wir sind fähig nur zu wenigen Vergnügungen, und Nachdenken und Vernunft verbieten uns mehrere. — Stolz ist der Grund der meisten Leidenschaften und der meisten Thorheiten. — Jeder Besitz wird nur gut durch den guten Gebrauch welchen man davon macht; darohne werden wir durch Reichthum, Macht, Freunde, Diener, nur unglücklicher. (III, 514—531.)"

Gilbert Burnet. (1643—1715.)

Die meisten Statistiker bemühen sich die allerneuesten Zustände gewissenhaft darzulegen. So nützlich und belehrend dies auch ist, fehlt doch das rechte und vollkommene Verständniß, so lange man von dem Früheren schweigt und den Gang der allmähligen Entwickelung nicht nachweiset. Eine ähnliche Einseitigkeit entsteht, wenn man nur nach den neuesten Reisebeschreibungen greift und die älteren vernachläßigt, welche oft ganz verschiedene Thatsachen mittheilen und sehr abweichende Ansichten aufstellen. Zum Beweise mögen folgende Stellen aus einer Reise dienen, welche der Bischof Burnet im Jahre 1685 unternahm.

1) Auf dem ganzen Wege von Paris nach Lyon war ich erstaunt über das viele Elend, was ich nicht bloß in Dörfern, sondern auch in bedeutenderen Städten sah. Ueberall zeigten sich die Spuren der äußersten Armuth in Gebäuden, Kleidern, und vor Allem in den Blicken der Einwohner. Eine allgemeine Entvölkerung in allen Städten, war die sichtliche Folge des Druckes unter welchem sie lebten. (3.)

2) In und um Ferrara hat sich Alles zum Schlechteren verändert. Der Boden liegt unbebaut und es fehlt an Händen die Wiesen zu mähen. Der große Umfang der Stadt zeigt was sie einst war; jetzt sind ganze Straßen unbewohnt, und die Armuth offenbart sich vor Allem in den schmucklosen Kirchen. (164.)

3) In Mailand hat von zehn Häusern kaum eines Glasfenster, so daß man im Zuge, oder im Dunkelen sitzen muß. Ebenso in Florenz und den kleineren Städten; eine Folge der Armuth. (115.)

4) Anmaßung, Parteiung, Rachsucht, Bedürfniß, Ehrgeiz, würde in Venedig zu vielen Umwälzungen geführt haben, wenn nicht die Furcht vor der Inquisition Alle im Zaume hielte. Ihr dankt Venedig großentheils seine lange Erhaltung und seine Freiheit, und der allgemeine Nutzen überwiegt einzelne

Mißgriffe. Wirft der Adel einst diesen Zügel ab, so geht Glück und Ruhm Venedigs zu Ende. (161.)

5) In Neapel sind 24 Klöster der Dominikaner, 22 der Franziskaner, sehr viele der anderen Orden nicht zu erwähnen. Geistlichkeit und Kirche haben durch Grundbesitz, Zehnten, Gebühren, Legate, Geschenke u. s. w., 4/5 aller Einnahmen. Die Jesuiten behandeln ihre zahlreichen Bauern, nicht milder wie der Adel. Trotz reicher Aerndten leiden die Landbauer fast Hunger; das Getreide geht nach Spanien. (191—193.)

6) Viele Städte im Kirchenstaate sind ärmlicher und haben ein schlechteres Ansehn, als die schlechtesten Orte in Schotland. Alle Landbauer müssen ihr Getreide an die päpstliche Behörde zu einem bestimmten Preise überlassen, welche es mit sehr großem Gewinne wieder verkauft. Niemand darf Brot backen, ausgenommen die amtlich angestellten Bäcker, welche unzähligen Beschränkungen über Preis, Verbrauch, u. s. w. unterworfen sind. (7, 316, 317.)

7) Die Grausamkeiten und Mißhandlungen, welche die Huguenotten in Frankreich erleiden, übersteigen allen Glauben. Ich glaube daß zu keiner Zeit alles Heilige in Beziehung auf Gott und Menschen so verletzt ward, und in Folge ihrer Religionslehren billigte die französische Geistlichkeit das Verfahren, und dasselbe thaten unzählige Schriftsteller und Schmeichler auf verdammliche Weise. (256, 257.)

Unter allen übrigen Werken Burnet's verdient (neben der Geschichte der englischen Reformation) hier vorzugsweise Erwähnung, die Geschichte seiner Zeit. Es war eine Zeit lebhafter Parteiung und deshalb jede Darstellung derselben großem Lobe und heftigem Tadel ausgesetzt. Nirgends verhehlt Burnet die Thorheiten und das Unrecht der Stuarts und die Verdienste Wilhelms III.; doch verführt ihn seine Stellung als Whig nicht zu übertriebener, parteiischer Leidenschaftlichkeit. Vielmehr sagt er bescheiden, (in der Vorrede): sollte ich (z. B. bei Beurtheilung kirchlicher Angelegenheiten) mich vielleicht zu hart ausgedrückt haben, so geschah dies um der Wahrheit nichts

zu vergeben. Vorsichtig bemerkt Burnet welche Quellen ihm zu Gebote standen und würdigt ihren verschiedenen Werth. Er selbst sah und erlebte sehr viel, und ist für manches wichtige Ereigniß (z. B. den Tod Lord Russels) der einzige, authentische Berichtserstatter. Seine Erzählung ist überall einfach und macht keinen Anspruch auf rhetorische Kunst; doch bleibt sein Werk lesbar und anziehend für jeden, welcher die Ereignisse im Einzelnen will kennen lernen. Gegen die Wahrheit etlicher der zahlreich mitgetheilten Anekdoten und Intrigen, erhebt Burnet selbst bescheidene Zweifel; für Charakterschilderungen zeigt er Neigung und Talent. Ungern versagen wir uns einige derselben (z. B. Cromwells, Karls I. und II. und Anderer) mitzutheilen.

Adam Smith. (1723—1790.)

Kaum hat je das Werk eines Schriftstellers, so großen, verdienten Ruf und eine so ausgebreitete, folgenreiche Wirkung gehabt, als „Smith vom Nationalreichthum". Nicht bloß die Begriffe und Bestandtheile der Staatswirtschaft (Arbeit, Produktion, Concurrenz, Handel u. s. w.) hat er aufgeklärt, sondern die Fesseln zerbrochen, welche beschränkte Einsicht und kurzsichtiger Eigennutz, den Völkern angelegt, sie voneinander abgesperrt, in Streit und Krieg verwickelt, und die freie Entwickelung der Menschheit in verdammlicher Weise gehemmt hatten. Zwar fehlt es auch jetzt keineswegs ganz an rückläufigen Eiferern; sie sind aber von der Wissenschaft widerlegt und werden durch die steigende Erfahrung immer mehr beschränkt. Es ist eine Schmach wenn auch auf diesem Boden, Deutschland seine unwirtschaftliche, seine unpolitische Uneinigkeit an den Tag legt.

Der Geschichtschreiber der Staatswirtschaftslehre, wird neben Smith auch diejenigen Männer erwähnen, welche ihm vorangingen und folgten; der Geschichtschreiber der Philosophie von seiner Theorie der sittlichen Empfindungen sprechen. Ich begnüge mich (die Kenntniß seines Hauptwerkes voraussetzend)

einige Aeußerungen Smith's über die nachahmenden Künste mitzutheilen.

„Oft gefallen Gemälde, selbst wenn der Gegenstand gleichgültig, oder gering ist; selten aber findet ein Werk der Bildhauerei Beifall, wenn der Gegenstand nicht groß, oder schön, oder anziehend ist. Färben der Bildsäulen mindert Eindruck und Vergnügen, denn es hebt die Verschiedenheit auf zwischen dem Dargestellten und dem Kunstwerk. Ein Gemälde kann nur von einem Standpunkte aus gesehn werden, eine Bildsäule dagegen von mehreren. Diese Mannigfaltigkeit erhöht das Vergnügen und den Genuß. — Instrumentalmusik, steht der Vocalmusik sehr nach: nur diese kann sich mit Worten, Gedanken, Empfindungen einigen und sie ausdrücken. Jene giebt kein sympathetisches, von einer anderen Person gleichsam reflektirtes, zurückgeworfenes Gefühl: es ist unsere eigene Ruhe, Freude, oder Melancholie. Doch hat jene Instrumentalmusik eine große Bedeutung und Wirkung, u. s. w; von eigentlicher Nachahmung darf jedoch nicht viel die Rede seyn. Es kann jemand ein großer Harmoniker und doch mangelhaft in der Melodie seyn, so wie ein großer Gelehrter, ohne Geschmack und Erfindung."

Aus Smith's Theorie der sittlichen Empfindungen möge nur eine, die folgende Stelle, hier Platz finden: „Ein Mann, dessen öffentlicher Geist von Menschlichkeit und Wohlwollen durchdrungen ist, wird die bestehenden Obrigkeiten, (powers), ja selbst die Vorrechte Einzelner ehren; wie noch mehr die großen Genossenschaften und Stände, in welche der Staat getheilt ist. Ob er gleich Manches als Mißbrauch betrachten wird, begnügt er sich zu ermäßigen, was er nicht ohne große Gewalt vernichten kann. Ist es unmöglich eingewurzelte Vorurtheile des Volks durch Vernunft und Ueberredung auszurotten, würde er nicht versuchen es durch Gewalt zu thun. Er wird, so gut er es vermag, seine öffentlichen Einrichtungen, den herkömmlichen Gewohnheiten und Vorurtheilen des Volkes anpassen, und den Mängeln möglichst abhelfen welche übrig bleiben, weil das Volk den bessern Einrichtungen abgeneigt war. In gleichem Sinne

gab Solon, wenn nicht die allerbesten Gesetze, doch die besten, welche das Volk ertragen konnte.“

Adam Ferguson. (1724—1816.)

Ich will nicht wiederholen was ich in meiner Schrift über Recht und Staat von Ferguson gesagt habe, sondern nur Einiges zur Charakteristik seiner Moralphilosophie mittheilen. Er sagt: „Wenn die Glückseligkeit der Zustand der größten Vergnügungen seyn soll, so wird in vielen Fällen folgen, daß eine Person nicht für glücklich zu halten sey, weil sie die Befriedigung ihrer Begierden erhalten, sondern für unglücklich daß sie eine solche Begierde gehabt hat. — Glückseligkeit und Tugend ist eine und dieselbe Sache, und Glückseligkeit ist eine persönliche Eigenschaft, nicht eine gewisse Art des äußerlichen Zustandes. — Wenn Vergnügen der einzige Gegenstand ist, den man vor Augen hat, so muß dies zur Sinnlichkeit führen. Die Liebe zu dem Vollkommenen, ist eine sichere Führerin zu dem Ergötzenden; aber die Begierde nach Vergnügen, ist kein sicherer Führer zu dem Vortrefflichen. — Es ist ein Unglück, wenn man die Ansprüche der menschlichen Natur so tief herabsetzt, daß man dadurch die volle Aeußerung ihrer Kräfte hindert. Es ist ein Unglück, wenn man so hohe Begriffe von dem hat was der Mensch wirklich ist, daß bei jedem Versuche, die gemachten Erwartungen fehlschlagen, und daraus Verdruß und Verzweiflung an der Tugend entstehen. Es ist eine unglückliche Meinung, daß Glückseligkeit in einer Befreiung von Unruhe, oder darin bestehe, daß man nichts zu thun habe. Indem die Menschen jeder Pflicht, und jeder Verbindung die Arbeit und Thätigkeit fordern würde, ausweichen, machen sie sich das Leben zu einer Last, und beklagen sich dann, daß es eine Last sey. Indem sie den Zeitvertreib der Arbeit vorziehen, weisen sie das von sich, was am geschicktesten wäre sie anzuziehen, und suchen dafür umsonst nach etwas Anderem, ihre Langeweile wegzuschaffen. Es

ist ein Unglück die Meinung zu hegen, daß irgend etwas uns besser unterhalten könne, als die Pflichten unseres Standes, oder als das, was wir eben in dem jetzigen Augenblicke zu thun berufen sind. Es ist ein Unglück, seine Glückseligkeit auf etwas gründen, das nicht in unserer Gewalt ist. Es ist ein Glück, die Wirksamkeit einer edelen und muthigen Seele als unser einziges Gut, und das Verderbniß einer boshaften und feigen Natur, als unser einziges Uebel anzusehen. Es ist ein Glück beständig vor Augen zu haben, daß wir Glieder der Gesellschaft, und des menschlichen Geschlechts; daß wir Werkzeuge in der Hand Gottes zum Besten seiner Geschöpfe sind; daß, wenn wir schlechte Glieder der Gesellschaft, oder unwillige Werkzeuge in der Hand Gottes sind, wir unserer Natur im höchsten Grade entgegen arbeiten, unsern Posten verlassen und uns selbst ins Verderben stürzen."

Als Ferguson seine Geschichte der römischen Republik schrieb, konnte er die späteren wichtigen Entdeckungen und kühnen Erfindungen nicht berücksichtigen, hat auch einige Male die ihm zugänglichen Quellen etwas einseitig benutzt (z. B. in der Geschichte der Gracchen); im Ganzen ist aber das Werk so gut geschrieben und so verständig, daß man es noch immer mit Nutzen und Vergnügen lieset.

Dugald Stewart. (1753—1828.)

Viele Deutsche, welche vorzugsweise an tiefsinnigen, abstrusen Spekulationen Gefallen fanden, haben die Schule der schottischen Philosophen herbe getadelt und verspottet, und ihr insbesondere Oberflächlichkeit vorgeworfen. Wollte man aber auch allen Tadel zugestehen, so tritt doch der Schattenseite, eine Lichtseite erheblicher Verdienste gegenüber. Jene Schotten haben neben ihrer metaphysischen Spekulation, wesentlich für praktische Zwecke, für allgemeineres Verständniß, für Sittlichkeit und Tugend gewirkt; sie haben in Frankreich Bahn gebrochen für eine

edlere Philosophie. Da es indessen nicht unseres Amtes ist sie philosophisch zu würdigen, möge es hier genügen aus ihren Schriften Einiges mitzutheilen, was sie litterarisch charakterisirt. Wie wir schon Ferguson erwähnten, lassen wir itzt kurze Auszüge aus Stewart's Philosophie der menschlichen Seele folgen.

„In der Philosophie über die menschliche Seele ist (aus vielen Gründen) bisher noch zu wenig geleistet worden. — Wir haben gleiche Beweise für das Daseyn der Seele und des Körpers; ja jene sind noch stärker, insofern unser eigenes Bewußtseyn das Daseyn der Seele lehrt, der Körper aber bloß ein Gegenstand unserer Empfindungen ist. — Es wäre nicht richtiger von der Seele zu sagen, sie sey materiel, als vom Körper, er sey spirituel. — Es giebt für die Seele eben so allgemeine Gesetze, wie für die Körperwelt. — Man soll aber hiebei nicht bloße Conjekturen, mit wohlerwiesenen Wahrheiten vermischen; oder intellektuelle und moralische Phänomene nach Analogie der materiellen Welt erklären. — Wollte man aber gar an dem Daseyn unseres Geistes zweifeln, so würde dies doch auf die Philosophie über die Seele nicht mehr wirken, als Berkeley's Träumereien auf die Physik. —"

„Vielerlei Uebungen sind nöthig, um der Seele, Stärke und Schönheit zu geben; und mannigfaltige Beschäftigungen mit gelehrten und wissenschaftlichen Gegenständen, Umgang mit Menschen aller Art, Bekanntschaft mit dem gesellschaftlichen Tone und mit den Geschäften, sind nicht weniger zur Bildung des Verstandes erforderlich. — Nichts kann deutlicher seyn, als daß wir das Feld unserer Wirksamkeit beschränken müssen, wenn wir der Gesellschaft durch unsere Arbeiten nützen wollen. — Glückseligkeit, insofern sie aus der Seele selbst entspringt, richtet sich beständig nach der Stufe der Vollkommenheit, welche die Kräfte des Geistes erreicht haben. — Daß blinde Leichtgläubigkeit, das Zeichen einer schwachen Seele ist, wird niemand läugnen; in Wahrheit ist es aber mit gränzenloser Zweifelsucht derselbe Fall. Die menschliche Vernunft ist nicht bestimmt, für immer ein Spiel des Vorurtheils und der Absurdität zu bleiben. — Wenn

es möglich ist, die Einbildungskraft und das Herz für den Irrthum einzunehmen; so ist es auch nicht weniger möglich, sie für die Wahrheit zu gewinnen."

„Je verwickelter ein einzelnes Glaubensbekenntniß in seinen Dogmen und Cäremonien war, und je mehr Nebenideen es mit den eigentlichen Wahrheiten verband, um so schwerer war es für diejenigen, welche es in der Jugend erlernt hatten sich von demselben völlig loszumachen, und gelang dies Einigen zuletzt, so liefen sie um so mehr Gefahr, mit ihren Irrthümern zugleich alle die Wahrheiten aufzugeben, welche mit demselben verbunden gewesen."

„In der Politik ist eine Art von Grundsätzen, durch Unachtsamkeit auf besondere Umstände, häufig falsch angewendet worden, die nämlich welche von wenigen Beispielen einzelner Regierungsformen abgezogen und gelegentlich zu allgemeinen politischen Axiomen erhoben worden sind. — Diejenigen werden einst die größten Staatsmänner seyn, welche, mit schuldiger Achtung der Erfahrungen der Vorzeit, ihre Verhaltungsregeln vornämlich aus den besondern Umständen ihres Zeitalters, und aus einer erleuchteten Einsicht in die künftige Geschichte des Menschengeschlechts schöpfen."

„Unter den Regierungsformen, welche die Geschichte des Menschengeschlechts uns bis itzt aufstellt, haben wenige, oder gar keine, der politischen Weisheit ihren Ursprung zu danken, sondern sie sind nach und nach durch Zeit und Erfahrung, durch Umstände und besondere Vorfälle entstanden. Mit der Zeit bekommt jede Regierungsart ein systematisches Ansehn. Jede Regierungsform, die irgend einmal vorhanden war, und unter welcher Menschen ruhig und zufrieden lebten, ist ein Beweis daß ihre Grundsätze in keinem wesentlichen Widerspruche miteinander gestanden haben. Durch eine bloß systematische Beschreibung einer Regierung bekommen wir ebenso wenig einen richtigen und vollständigen Begriff, als wir bloß durch die grammatischen Regeln, ohne Uebung im Lesen und Reden, eine Sprache gut kennen lernen. — In jedem Lande wird, außer

den Gesetzen, der politische Zustand eines Volkes noch durch hundert andere Umstände bestimmt, welche man nicht einmal aus Schriften erlernen kann, sondern wovon uns die wirkliche Erfahrung und selbsteigene Beobachtung belehren muß."

„Die Gefahr zu schneller und unvorsichtiger Neuerungen, kann nie zu sehr eingeschärft, und die Denkungsart derjenigen Menschen welche solche Neuerungen immer weiter zu verbreiten suchen, kann nicht scharf genug getadelt werden. Aber auf der anderen Seite ist es auch leicht möglich, daß man auf das entgegengesetzte Extrem verfällt, und sich, selbst solchen unmerklichen und nöthigen Reformen widersetzt, die der Geist des Zeitalters durchaus fordert. — Diese Ehrfurcht für alte Mißbräuche, verbunden mit Unachtsamkeit auf den Fortschritt des Volkes in der Erkenntniß, hat in den mehrsten Fällen die Herrscher geblendet, bis zuletzt die Regierung allen Einfluß und alles Ansehn verlor, und die Neuerungswuth zu allgemein und zu heftig wurde, als daß sie sich an den Umänderungen begnügte, welche man früher hätte vornehmen sollen, und mit denen dann gewiß jeder Freund der Ordnung und der Glückseligkeit seines Landes zufrieden gewesen wäre, und sich den übrigen, vielleicht nicht ganz vollkommenen Einrichtungen, gerne noch länger unterworfen hätte."

Graf Chesterfield. (1694—1773.)

Was die Briefe der Frau von Sevigné den Franzosen, das sind die des Grafen Chesterfield den Engländern. Doch schreibt ein britischer Staatsmann anders, als eine Dame vom Hofe Ludwigs XIV. Auch hatte jener für seine Briefe einen ganz besonderen Zweck: nämlich, seinen unehlichen Sohn zu einem vollkommenen Weltmann und Staatsmann auszubilden. Belehrungen, Warnungen, Zurechtweisungen des Knaben, des Jünglings, des heranwachsenden Mannes folgen zeitgemäß aufeinander, bald heiter, bald ernst, von der Oberfläche abgeschöpft, oder wichtigern Erfahrungen entnommen. Für den heutigen Leser hat

Vieles gar keine Bedeutung; wenn aber der junge Chesterfield den Erwartungen nicht entsprach, so lag die Schuld an ihm, nicht an dem verständigen, unermüdlichen Vater. Ich hebe Einiges aus, was diesen und den eigenthümlichen Inhalt des Werkes schildert.

„Ein englischer, oder französischer Dichter ruft am Anfange seines Werks den Apollo an (das ist der Gott der Dichtkunst); er ruft auch die neun Musen an (das sind die Göttinnen der Dichtkunst). Ich schicke Dir deshalb die Geschichte des Apollo und der neun Musen, oder neun Schwestern, wie man sie wohl auch nennt. Oft heißt Apollo auch der Gott des Parnasses, weil man annimmt, er lebe auf einem Berge, welcher Parnassus heißt. (I, 5.) — Cicero war ein alter Römer, der vor 1800 Jahren lebte, ein Mann großen Geistes und der berühmteste aller Redner. Muß ich Dir erklären was ein Redner ist? Ich glaube ja! Ein Redner ist ein Mann, der in einer öffentlichen Versammlung redet, und beredt redet; das heißt der verständig raisonnirt, einen feinen Styl besitzt, und die Worte gut auswählt. (36.) — Don, ist ein Titel, den man in Spanien jedem anständigen Manne giebt, gleich wie Monsieur in Frankreich und Signore in Italien. (159.) — A propos, ich bin in Zweifel ob Du weißt, was eine Novelle ist. Eine Novelle ist eine kleine, galante Geschichte worin viel Liebe vorkommen muß, und die nicht mehr als ein oder zwei kleine Bände füllen darf. Die Verliebten müssen viele Hindernisse und Schwierigkeiten finden, welche der Erfüllung ihrer Wünsche entgegentreten, zuletzt aber überwunden werden. Die Katastrophe bringt ein glückliches Ende. Die Novelle ist gewissermaßen die Verkürzung eines Romans, denn dieser besteht in der Regel aus zwölf Bänden, voll geschmacklosen Liebesunsinns und ganz unglaublicher Abentheuer. (160.) — Linkisches Wesen und Ungeschicklichkeit entsteht, wenn man entweder keine gute Gesellschaft besucht, oder sie nicht gehörig beobachtet hat. Tritt ein Linkischer in ein Zimmer, so ist es sehr wahrscheinlich, daß ihm sein Degen zwischen die Beine kommt und er hinfällt, oder doch stolpert.

Er setzt sich hin, wo er am wenigsten hin gehört, läßt seinen Hut fallen, und beim Aufheben desselben seinen Stock. Indem er diesen ergreift, fällt der Hut zum zweiten Male, und nach einer Viertelstunde, ist er noch nicht in Ordnung. Beim Kaffe- oder Theetrinken verbrennt er sich den Mund, wirft Ober- oder Untertasse zur Erde und begießt sich die Beinkleider. Bei Tische hält er Messer, Löffel und Gabel anders als alle Uebrigen, verletzt sich den Mund mit dem Messer, stichelt mit der Gabel in den Zähnen und legt seinen Löffel, den er schon zwanzigmal gebrauchte, in die umgehende Schüssel. Beim Fleischschneiden kann er nie das Gelenke finden, und bei dem vergeblichen Bemühen den Knochen zu durchschneiden, bespritzt er alle Nachbarn mit der Brühe. Obgleich er die Serviette in einem Knopfloche unter dem Kinn befestigt, befleckst er sich mit Suppe und Fett. Beim Trinken hustet er ins Glas, daß der Wein umherfliegt. Außerdem hat er noch andere Sonderbarkeiten und Bewegungen. Er schneidet Gesichter, schnüffelt mit der Nase, steckt den Finger hinein, besieht im Schnupftuche das Ausgeschnaubte, so daß die Gesellschaft übel wird. (179.)"

„Besuche fleißig gebildete Frauen; sie verbessern die Sitten, wenn auch nicht den Verstand. (305.) Wäre Shakspeare's Genius gehörig gebildet worden (cultivated), so würden die Schönheiten, welche wir mit Recht an ihm bewundern, nicht durch Ausschweifendes und Unsinniges entstellt seyn. (340.)"

„Ein Hofmann, ohne Begabung und Kenntnisse, ist das eitelste und verächtlichste aller Wesen; besitzt er aber beides, und hat er die leichten und edlen Sitten eines Hofes angenommen, so ist er vollkommen. (347.)"

„Um Gottes Willen, mein lieber Sohn, vertrödele auch nicht einen Augenblick Deiner Zeit, denn jeder kann höchst nützlich verwendet werden. (II, 7.) Kleine Geister halten kleine Dinge für groß und vergeuden mit ihnen Zeit und Aufmerksamkeit. (112.) — Erzähle selten Geschichten, und, wenn Du es thust, kurz und an passender Stelle. Vor Allem sprich (wo möglich) nicht von Dir selber. (86, 87.)"

„In Italien (wo Du dich jetzt befindest) ist singen, geigen und pfeifen nicht allein der gewöhnliche Gegenstand des Gesprächs, sondern fast der wichtigste. Höre Musik, geh in Opern und Concerte; aber vergeude keine Zeit in der, meist schlechten Gesellschaft von Musikern. Nichts würde mich mehr kränken, als wenn ich sähe daß Du an einem Concert selbst Theil nähmest, die Geige am Kinn und die Pfeife im Munde. (154.)"

„Lerne Dein Aeußeres durchaus beherrschen, so daß, was Du auch innerlich empfindest, es nicht sichtbar werde. (170.) Um über Andere urtheilen zu lernen, studire Dein eigenes Wesen. (171.) Willst Du in der Welt fortkommen, so aneigne Dir was die Franzosen l'aimable nennen. Darohne erscheinen Deine Kenntnisse pedantisch, Dein Gespräch oft unpassend, immer ungefällig, Dein ganzes Wesen (obgleich an sich gut) linkisch und keineswegs einnehmend. (181.) — Immer wieder und aufs höchste muß ich Deiner Aufmerksamkeit und Sorgfalt empfehlen, daß Du erwerbest: les manières, la tournure et les graces d'un galant homme et d'un homme de cour. (205.)"

„Die Weiber sind nur größer gewordene Kinder. Sie führen unterhaltende, zuweilen witzige Gespräche; was aber festen, vernünftigen, guten Sinn anbetrifft, so habe ich keine gekannt, die dem gemäß 24 Stunden lang, folgerecht gedacht und gehandelt hätte. Etwas Leidenschaft, oder Laune, zerbricht ihre besten Beschlüsse. Ein kluger Mann tändelt mit ihnen, spielt mit ihnen, schmeichelt ihnen, wie einem munteren, rasch vorgerückten Kinde; aber über ernste Dinge rathschlagt er nicht mit ihnen und vertraut ihnen nicht; — obgleich er hiefür den Schein annimmt, weil sie es wünschen und darauf stolz sind. Denn sie lieben es gar sehr sich in Geschäfte einzumischen, obgleich sie dieselben nur verderben. Für sie ist keine Schmeichelei zu hoch, keine zu niedrig, u. s. w. (56.) Sie bilden eine zahlreiche und gesprächige Körperschaft; ihr Haß ist nachtheiliger, als ihre Freundschaft vortheilhaft. (173.) Sie verdienen mehr Aufmerksamkeit, als Vertrauen, an ihnen festzuhalten, giebt nur eine unsichere Stütze. (200.)"

Obgleich ich aus Chesterfield's Briefen noch viel Lehrreiches, oder doch Eigenthümliches, sowie Mangelhaftes und Oberflächliches ausziehen könnte, breche ich doch ab, da der Raum zu beschränkt ist, und das bereits Mitgetheilte wohl hinreicht den, durch das Ganze hindurchgehenden gleichen Ton, (mit seinen Licht- und Schattenseiten) zu bezeichnen. Ueber beide urtheilt Lord Mahon in seiner Geschichte Englands (III, 340, 356) umständlich und gerecht.

Hugh Blair. (1718—1800.)

Es ist anziehend die kritischen und ästhetischen Schriftsteller verschiedener Völker zu vergleichen. Die Deutschen wenden sich gern sogleich zu philosophischen Allgemeinheiten, welche bisweilen tiefsinnig, oft aber auch nur dunkel und unverständlich sind. Umgekehrt haben die Franzosen keine Vorliebe für derlei ergründende Untersuchungen; sie gehen sogleich auf das Einzelne los, betrachten es von allen Seiten und urtheilen dann, wenn nicht immer tiefsinnig, dann doch immer verständlich. Die Engländer trachten nach einer glücklichen Mitte, berücksichtigen jedoch sehr die Schriften des Aristoteles, Cicero und Quintilian. Wenigstens thut dies Hugh Blair in seinen vielgerühmten Lectures on Rhetoric and belles lettres, drei Bände. Er geräth aber hiebei in breite rhetorische Erörterungen, welche schwerlich noch jetzt viel genaue Leser finden dürften. Von einem anderen Standpunkte aus, bemerkt er jedoch mit Recht:

„Das Studium der Schreibart, der Composition, an sich zu allen Zeiten wichtig, hat neue Bedeutung gewonnen durch Geschmack und Sitten des gegenwärtigen Zeitalters, welches Verbesserungen in allen Theilen der Wissenschaften mit Eifer verfolgt. Allen freien Künsten widmet man große Aufmerksamkeit, keiner aber mehr als der Schönheit der Sprache, sowie der Anmuth und Eleganz jeder Weise des Schreibens. Das Ohr des Publikums ist verfeinert, es erträgt nicht das Lässige

und Fehlerhafte. Jeder Schriftsteller muß nach einem gewissen Verdienst des Ausdrucks und der Empfindung streben, sonst läuft er Gefahr vernachlässigt und verachtet zu werden. Ich will nicht läugnen daß die Liebe für kleinliche Eleganz, die Aufmerksamkeit für untergeordneten Schmuck jetzt zu sehr den öffentlichen Beifall gewonnen hat. Wir neigen hin zu diesem Aeußersten und sorgen mehr dafür den Styl zu glätten, als ihn mit Gedanken zu füllen. Hieraus erwächst aber ein neuer Grund, die rechte und angemessene Schreibart zu erlernen. (I, 8.)"

„Einer der gelungensten Abschnitte des Blair'schen Werkes, ist vielleicht der über den Geschmack. Folgende Stellen sind demselben entnommen. „Die Ungleichheit des Geschmacks unter den Menschen entsteht ohne Zweifel zum Theil aus der verschiedenen Gestaltung ihrer Natur, den feineren Organen, der größeren inneren Kraft, mit welcher Etliche begabt sind. Wenn man aber auch einen Theil der Natur verdankt, dann einen noch größeren der Erziehung und Bildung. Gewiß ist der Geschmack eine sehr zu vervollkommnende Fähigkeit (21), und Uebung ist die hauptsächlichste Quelle zur Ausbildung aller unserer Fähigkeiten. Studirt die besten Muster, die größten Schriftsteller, vergleicht niedere und höhere Stufen derselben Schönheit, Alles zur Verbesserung des Geschmacks. Er geht hervor aus einem natürlichen Gefühl für das Schöne, und einem geschärften Verstande. (22—24). Wiederum muß man anerkennen, daß kein Bestandtheil, kein Prinzip des menschlichen Geistes, so wechselnd und eigensinnig ist, als der Geschmack; weshalb Manche gemeint haben er sey durchaus willkürlich, unbegründet, lediglich abhängig von wechselnden Fantasien: — woraus dann freilich folgen würde, daß alle hierauf bezügliche Forschungen ganz eitel seyen. Die hieraus sich ergebende Behauptung daß alle Geschmäcke gleich gut sind, mag man für Kleinigkeiten hingehen lassen, für große Gegenstände ist sie offenbar thöricht. Der Geschmack kann sich allerdings mit Vorliebe auf diesen oder jenen Gegenstand hinwenden, ohne den Werth des Einzelnen hiedurch zu beeinträchtigen; anders und verkehrt stellt sich die

Sache wenn jemand das seit Jahrtausenden anerkannte Schöne häßlich nennen wollte. Es giebt Grundsätze der Vernunft und des gesunden Urtheils, welche auf Gegenstände des Geschmacks eben so gut anwendbar sind, als auf Gegenstände der Wissenschaft und Philosophie. (29—35.) Es mischt sich hier das Licht des Verstandes und das Gefühl der Empfindung. Schönheiten giebt es, welche in das rechte Licht gestellt, die Macht haben allgemeine und dauernde Bewunderung hervorzurufen. Was die Einbildungskraft anzieht und das Herz rührt, gefällt zu allen Zeiten und unter allen Völkern. (39—40.)"

„Hütet euch vor aller Ziererei, sie ist der Untergang aller guten Schreibart. Folgt eurer Natur ohne Nachäfferei; dann werden selbst Fehler entschuldigt, sobald man die Person erkennt und daß Alles von Herzen kömmt. (II, 410.)"

Aus vielen, zum Theil sehr einseitigen Beurtheilungen berühmter Schriftsteller, wähle ich die Blair's über Shakspeare aus, welche (abgesehen von dem Werthe des Schriftstellers) zeigt wie der Verfasser noch durch den mißverstandenen Aristoteles gefesselt, und daß die Kritik (gleichwie die Begeisterung) seitdem wesentlich fortgeschritten ist. An einer Stelle sagt Blair (I, 45): „Shakspeare gefällt, nicht weil er die Ereignisse mehrer Jahre in einem Stücke vorbringt, nicht durch groteske Mischung des Komischen und Tragischen, nicht durch herbeigezogene Gedanken und gezierten Witz. Dies betrachten wir als Mängel und legen sie der Roheit des Zeitalters zur Last in welchem er lebte. Wohl aber gefällt uns seine lebendige und meisterhafte Schilderung der Charaktere, seine frischen Beschreibungen, die Kraft seiner Empfindungen und die (alle anderen Dichter übertreffende) natürliche Sprache der Leidenschaften."

Eine umständlichere Kritik Shakspeare's lautet (III, 337): „Der erste Gegenstand, welcher sich auf dem englischen Theater darstellt, ist der große Shakspeare. Groß mag man ihn mit Recht nennen, da die Ausdehnung und Kraft seines Genius (beides für Trauerspiel und Lustspiel) nicht ihres Gleichen hat. Zugleich ist aber sein Genius wild schießend, des guten Geschmacks

ermangelnd, und nirgends unterstützt von Kenntnissen und Kunst. Nach allem Schreiben, Kritisiren, Erläutern u. s. w., bleibt es noch immer zweifelhaft, ob seine Schönheiten, oder seine Fehler größer sind. Bewundernswürdige Scenen und Stellen in Unzahl, mehr als bei irgend einem Dramatiker, und doch kann man kaum eins seiner Stücke ganz gut nennen, oder es mit ununterbrochenem Vergnügen vom Anfang bis zu Ende lesen. Abgesehen von außerordentlichen Unregelmäßigkeiten in der Anordnung, und einer unpassenden Mischung des Komischen und Tragischen in einem Stücke, werden wir unterbrochen durch unnatürliche Gedanken, harte Ausdrücke, dunkeln Bombast und Wortspiele an denen er Gefallen findet; und diese Störungen unseres Vergnügens begegnen uns nur zu oft, wo wir sie am wenigsten erwarten. Alle diese Fehler überdeckt jedoch Shakspeare durch zwei der größten Vollkommenheiten, die ein tragischer Dichter besitzen kann: seine lebendige und mannigfaltige Schilderung von Charakteren, und der starke und natürliche Ausdruck für Leidenschaften. Dies sind seine beiden Haupttugenden, auf ihnen beruht sein Verdienst. Ungeachtet seiner vielen Absurditäten, befinden wir uns beim Lesen seiner Stücke unter unseres Gleichen. Wir kommen mit Menschen zusammen, gemein vielleicht in ihren Sitten, hart und rauh in ihren Empfindungen; aber sie sind doch Menschen, sprechen wie Menschen und werden bewegt durch menschliche Leidenschaften. Wir nehmen Theil an dem, was sie sagen, oder thun, weil wir fühlen daß sie dieselbe Natur haben wie wir. Es ist deshalb nicht zu verwundern, wenn das Publikum, von geglätteten und regelmäßigen, aber kalten und verkünstelten Stücken anderer Dichter, mit Vergnügen zurückkehrt zu so innigen und ursprünglichen Darstellungen der menschlichen Natur. Shakspeare hat gleichmäßig das Verdienst eine Art von Welt übernatürlicher Wesen erschaffen zu haben. Seine Hexen, Geister, Feen und Gespenster aller Art sind so ernst und feierlich beschrieben und reden eine so eigenthümliche Sprache daß sie die Einbildungskraft stark aufregen. Seine zwei Meisterstücke, in welchen sich sein Genius vorzugsweise zeigt,

sind (meines Erachtens) Othello und Macbeth. Seine geschichtlichen Stücke sind eigentlich weder Lustspiele noch Trauerspiele, sondern eine Art dramatischer Unterhaltung, welche bezwecken die Sitten der Zeiten zu beschreiben, die vorzüglichsten Charaktere darzustellen und unsere Einbildungskraft bei den vorzüglichsten Begebenheiten und Revolutionen unseres Vaterlandes festzuhalten."

Henry Home. (Lord Kaimes, 1696—1782.)

Um Kritik üben zu können, muß etwas zum kritisiren vorhanden seyn: die Kritik ist also nie das Erste, sondern bezieht sich auf ein Früheres. Schaffen dieses Früheren ist ohne Zweifel wichtiger, als das Beurtheilen, und nur ausnahmsweise ist eine treffliche Kritik werthvoller, als der beurtheilte, geringhaltige Gegenstand. Daher haben mehrere, Anfangs herabgesetzte Werke der Kunst und Wissenschaft sich zu neuem Leben erhoben, aber nur wenige Kritiken ächter Meister (Lessing, Schlegel, Tieck) sich länger erhalten, als die von ihnen beurtheilten Schriften.

Irrig ist die gewöhnliche Meinung und der Sprachgebrauch: kritisiren, heiße eigentlich nur tadeln; vielmehr soll der Beurtheiler eben so gut loben, wie tadeln; ja im Fall er schlechte Werke ganz zur Seite ließe, könnte er immer loben. Für Lob wie für Tadel giebt es aber verschiedene, gleichberechtigte Standpunkte; dergestalt, daß man dasselbe Buch von dem einen billigen, und von dem anderen mißbilligen kann. — Die meisten Recensenten haben eine Neigung, oder Angewöhnung zu verneinen; sie sprechen oft als verständen sie Alles besser, wie die Verfasser, und haben doch von diesen erst die Anfangsgründe gelernt. Hingegen belehrt alle ächte Kritik, auch die (zur Dankbarkeit verpflichteten) Schriftsteller.

Sie kann dies aber nur wenn sie (im Loben, wie im Tadeln) aus der *Begeisterung* hervorgeht. Fehlt diese, so ist es fast unvermeidlich in trockene Kritteleien und verdrießliche Nergeleien zu verfallen. Begeisterung bleibt aber untrennbar

von Einsicht und Erkenntniß; beides geht Hand in Hand. Welch Unglück wenn junge Männer, unfähig sich zu begeistern, mit kalter Kritik beginnen, und auf ihre Blasirtheit obenein stolz sind.

Zahllose kleine Beobachtungen und Bemerkungen, rhetorische und grammatische Regeln, psychologische Grübeleien, philosophische Redereien, erzeugen weder Meisterwerke, noch meisterhafte Beurtheilungen. Es scheint uns, als wenn auch Home's Elemente der Kritik sich bisweilen in dieser Richtung zu sehr ins Breite verliefen und wo nicht langweilten, doch ermüdeten. Folgende Stellen, sind der verständigen Einleitung entnommen.

„Die Vergnügungen des Auges und Ohres stehen höher als die der übrigen Sinne, aber den geistigen Vergnügungen nicht gleich. — Organische Lust ist von kurzer Dauer: verlängert verliert sie ihre Würze; übermäßig genossen führt sie zu Sättigung und Ueberdruß. Von dieser Unannehmlichkeit befreien uns die heiteren Genüsse des Auges und Ohres. — Aber selbst geistige Uebungen können durch übermäßige Anstrengung peinlich werden. — Die schönen Künste beziehen sich auf Auge und Ohr. Sie wachsen in mancherlei Boden, kommen aber ohne Bildung nicht zur Vollkommenheit. Sorgfältige Pflege trägt zu ihrer Verfeinerung viel bei. Geschmack für schöne Künste geht Hand in Hand mit dem moralischen Sinn; beide entdecken was recht und unrecht ist, beide wurzeln in der menschlichen Natur, werden durch allgemein gültige Grundsätze regiert, und erheben sich zu einer vernünftigen Wissenschaft. Hiedurch verdoppelt sich das aus ihnen entspringende Vergnügen. Nicht minder erhalten wir dadurch eleganten Stoff für Gespräche und Mittheilung, auch werden wir vorbereitet in geselligen Verhältnissen würdig und angemessen aufzutreten."

„Die Wissenschaft einer vernünftigen Kritik trägt nicht minder dazu bei das Herz, als den Verstand zu veredeln, die Selbstliebe zu ermäßigen und die Leidenschaften zu zähmen. Wer diese geistigen Freuden und Beschäftigungen kennt, wird in der Jugend

nicht jagen, spielen, trinken; in mittleren Jahren sich nicht dem Ehrgeize hingeben, im Alter nicht dem Geize erliegen. Stolz und Neid (zwei widerwärtige Leidenschaften) haben keinen furchtbareren Feind, als einen zarten und scharf unterscheidenden Geschmack. Der Mann, dem Natur und Bildung diesen Segen verlieh, findet große Freude an den tugendhaften Neigungen und Handlungen Anderer, liebt sie und verkündigt sie der Welt. — Ein richtiger Geschmack für das was schön, angemessen, reizend, schmuckreich ist, im schreiben oder malen, in Baukunst oder Gartenkunst, ist eine treffliche Vorbereitung zur Erkenntniß jener Eigenschaften hinsichtlich des Charakters und Benehmens. (I, 2—11.)"

„Die größten Künstler aller Zeiten zeigten Geschmack für das Einfache. Woher nun so viele Verschwendung von Dekorationen in Kunstwerken? Ohne Zweifel weil Schriftsteller, Baumeister u. A., unfähig höhere Schönheiten zu erreichen, um den Mangel des Genies zu ersetzen, sich geringeren hingeben. (I, 199.)"

Viele erläuternde Beispiele nimmt Home mit Recht aus dem Shakspeare und beurtheilt ihn meist richtig. So sagt er: „Die Worte welche Shakspeare den Leidenschaften leiht, sind so natürlich daß wir keine vollkommnere Nachahmung ersinnen können. (I, 456.) Er übertrifft alle Schriftsteller in Schilderungen der Leidenschaften, beleidigt den Leser nicht durch allgemeine Deklamationen und hohle Worte. Alles ist den Verhältnissen und dem Charakter des Sprechenden angemessen, und in den späteren Stücken der Dialog immer vollkommener. Wie verkehrt Tadel zu übertreiben und den größten Dramatiker den die Welt sah, zu verkennen. Diese Tadler sollten bedenken, daß es leichter ist Mängel aufzufinden (welche meist an der Oberfläche liegen) als Schönheiten zu begreifen, welche in der Tiefe der menschlichen Natur ihren Ursprung haben. (498—500.) — Shakspeare übertrifft alle Aelteren und Neueren in Kenntniß der menschlichen Natur und im Entfalten selbst der feinsten und dunkelsten Regungen. Dies ist eine seltene Fähigkeit, und von

größter Wichtigkeit für einen dramatischen Schriftsteller. Hierin übertrifft er alle Dichter von Lustspielen und Trauerspielen. (501.)“

Ein anderes Werk von Home: sketches of the History of men erinnert an ähnliche Werke von Voltaire, Iselin und Herder, ist jedoch nicht von solcher Bedeutung daß ich hier umständliche Auszüge geben könnte.

George Cambpell. (1719—1796.)

Man darf behaupten, daß die Rhetorik, sofern sie sich nur auf das Reden bezieht, jetzt weniger gesucht nnd gebraucht wird, als in den Zeiten der Griechen und Römer. Soll sie hingegen auch Unterricht ertheilen in jeder Art des Schreibens, so würde ihr Umfang und ihr Nutzen sich noch steigern. Campbell hat sich in seiner Philosophy of Rhetoric den letzten Zweck vorgesteckt und zum Theil wohl deshalb großen Beifall erhalten. Doch leidet das Werk an einer gewissen, ermüdenden Trockenheit, welche es fast unmöglich macht anziehende Auszüge daraus mitzutheilen.

Die Einleitung beginnt mit folgenden Satze: „Alle Kunst gründet sich auf Wissenschaft, und diejenige Wissenschaft ist geringen Werthes, welche nicht zur Grundlage einer nützlichen Kunst dient. Auf der höchsten aller Wissenschaften, Theologie und Ethik, beruht die wichtigste aller Künste, die Kunst zu leben. — Alle werthvolle Erkenntniß führt immer zu irgend einer praktischen Geschicklichkeit, und wird durch diese vervollkommnet. Andererseits verliert die praktische Geschicklichkeit viel von ihrer Schönheit und ihrem ausgedehnten Nutzen, wenn sie ihren Ursprung nicht in der Erkenntniß hat. Mithin besteht ein natürliches Verhältniß zwischen Wissenschaften und Künsten, gleich dem zwischen Eltern und Kindern. (I, 1.)“

„Die Zwecke alles Redens lassen sich auf vier zurückbringen: den Verstand zu erleuchten, der Einbildungskraft zu gefallen,

die Leidenschaften zu erregen und den Willen zu bestimmen. Diese Zwecke lassen sich jedoch bisweilen (passend, oder unpassend) verbinden. (I, 26.)"

Ein anderes Werk Campbell's: Lectures on ecclesiastical History, 2 Vol., hat ebenfalls Beifall gefunden. Ich theile sein Urtheil über Luther mit, welches mit denen anderer englischer Theologen z. B. Milmans zu vergleichen ist.

„Vernünftige Protestanten anerkennen, daß sein Benehmen nicht immer folgerecht und seine Leidenschaften heftig waren. Der Glaube beruht aber nicht auf der Weisheit eines Menschen, sondern auf der Macht Gottes. Es gefiel Gott, Menschen zur Ausführung seiner großen Plane zu erwählen, und diese verdienen einige Ehre, des Charakters und der Tugenden halber, die sie als Werkzeuge der Vorsehung an den Tag legten. — Gott gab uns sein geschriebenes Wort als Gesetz, fand es aber nicht nöthig einzelne, oder mehrere Menschen, als unfehlbare Ausleger seines Willens zu bevollmächtigen. — Die Protestanten, sind weit entfernt die Unfehlbarkeit der Reformatoren anzunehmen, oder sie für inspirirt zu halten. — So lange sie offenbare Mißbräuche angriffen, waren sie einig; bald aber stellten sie einfache und praktische Fragen zur Seite, geriethen in dunkele Abwege der Metaphysik und verirrten sich in ein Labirinth bloßer Worte. Dies war die unglückliche Folge ihres Dogmatisirens über abgelegene, ja unbegreifliche Punkte scholastischer Theologie. Erhitzt durch wachsenden Streit, geriethen sie auf Ansichten, die sich bei ruhiger Ueberlegung nicht rechtfertigen lassen. So Luther bei seiner (mittleren) künstlichen Deutung der Abendmahlsworte, und der unsinnigen Lehre von der Ubiquität, oder daß der Leib Christi überall sey. Aber freilich, wenn jemand das Unerklärliche erklären, das Absurde vertheidigen will, so mehrt sich der Unsinn bei jedem Schritte, und es giebt immer mehr desselben zu erklären und zu vertheidigen."

„Durch diese freien Bemerkungen, will ich weder den Charakter noch das Werk des ersten und ausgezeichnetsten Reformators herabsetzen. Luther hatte große Eigenschaften und Tu-

genden; er hatte aber auch große Fehler; doch überwogen jene bei weitem. Sein Scharfsinn und seine Geschicklichkeiten waren beträchtlich. Ich meine seine Kenntniß, Beredsamkeit, Disputirkunst, seine Gewandtheit, selbst bei den größten Schwierigkeiten, Hülfsquellen aufzufinden. Dies sind jedoch bloß geistige Anlagen; zu ihnen traten in reichlichem Maaße hinzu alle die thätigen Tugenden, welche erforderlich sind jene Eigenschaften aufs Beste zu verwerthen. Er besaß einen unbezwingbaren Eifer für das, was er für Wahrheit hielt, Standhaftigkeit in ihrer Vertheidigung, Kühnheit in Gefahren, Unermüdlichkeit in Bekämpfung des Irrthums und Aberglaubens, Vertheidigung dessen was er für die reine Religion Christi hielt. Luthers Tugenden waren jedoch nicht ohne Mängel. Ja seine großen Eigenschaften waren gefärbt mit den ihnen gegenüberstehenden, verwandten Fehlern. So entartete seine logische Schärfe bisweilen in Chikane; doch waren dies mehr Fehler des Zeitalters und seiner Erziehung. Sein Eifer und sein warmes Temperament führten ihn oft zu einer ungebührlichen Heftigkeit. Sein großer Sinn zeigte auch Stolz und Empfindlichkeit. Seine Wuth und selbst Possen (buffoneries) gegen den Papst gerichtet, thaten seiner Sache sehr großen Schaden bei weiseren und einsichtigern Menschen. Seine Standhaftigkeit konnte man bei gewissen Gelegenheiten wohl Eigensinn nennen. Hatte er einmal einen Satz öffentlich behauptet, so schien er unfähig zu seyn, einer abweichenden Ansicht unparteiisches Gehör zu schenken. Mit einem Worte: was er war und was er that, verdient (ungeachtet seiner Irrthümer) unsere Bewunderung, insbesondere wenn wir betrachten die Zeit in welcher und die Menschen unter denen er lebte, und (möchte ich hinzusetzen) die Erziehung, welche ihm zu Theil ward. (II, 349—359.)"

Samuel Johnson. (1709—1784.)

Die Lebensereignisse Samuel Johnson's haben auf seine Schriftstellerei so erheblichen Einfluß gehabt, daß man diese kaum begreifen kann, ohne über jene unterrichtet zu seyn. Hiezu fehlt es nicht an Hülfsquellen. Die Lebensbeschreibungen von Murphy und Boswell, die Beurtheilung Johnson's durch Macaulay, sind jedoch so weitläufig, daß hier nicht einmal ein Auszug Platz finden kann. An dem einen Aeußersten finden wir einen blutarmen, gedrückten, rohen, ungeschlachten Mann; an dem andern den, auf kritischem Throne sitzenden, unbedingt absprechenden, allgemein geehrten und gefürchteten Richter. Ein Gedicht Johnson's (sagt Murphy, I, 87) zählt als Haupteigenschaften seines Charakters auf: Lässigkeit, kränkliche Melancholie, Ruhmesliebe, üble Laune, Leben in den Schenken, Träumereien im Wandern.

Lord Chesterfield, dem Eleganz und Wohlgezogenheit so viel galt, war das vollkommene Gegenstück zu Johnson; weshalb sie sich auch niemals verständigen konnten. Jener entwarf von diesem folgende Schilderung: „Es giebt einen Mann dessen sittlichen Charakter, tiefe Gelehrsamkeit und ausgezeichnete Gaben ich anerkenne, bewundere und ehre, den ich aber unmöglich lieben kann, ja der mich in ein Fieber versetzt, wenn ich mit ihm in Gesellschaft bin. Seine Gestalt (ohne mißgestaltet zu seyn) scheint die gewöhnliche Bildung des menschlichen Körpers zu entstellen und lächerlich zu machen. Seine Arme und Beine sind nie in der Lage, die ihnen im Verhältniß zum übrigen Körper natürlicherweise gebührt; sie werden unaufhörlich gebraucht feindliche Handlungen gegen die Grazien zu begehen. Was er trinken will, gießt er irgend wohin, nur nicht in seinen Hals; was er essen will, zerreißt er statt es zu zerschneiden. Unaufmerksam gegen alle Rücksichten des geselligen Lebens, thut er Alles zur unrechten Zeit und an der unrechten Stelle. Er streitet ohne Unterschied mit Hitze, uneingedenk des Ranges, Charakters und

der Stellung derjenigen, mit welchen er disputirt. Völlig unwissend über die verschiedenen Abstufungen des Umgangs, der Bekanntschaft, der Hochachtung, benimmt er sich ganz gleich gegen Höhere, Gleichgestellte und Geringere, und deshalb thöricht gegen zwei von den dreien. Ist es möglich einen solchen Mann zu lieben? Nein! Höchstens kann man ihn betrachten, wie einen respektabeln Hottentotten. (Works, III, 129; Chesterfields lettres, 212.)!"

Diese Schilderung charakterisirt beide Männer und wenn sie an Caricatur streift, so giebt es andere Zeugnisse, daß sehr viel Wahrheit zum Grunde liegt.

Johnson's Gedichte sind von der Art, wie sie ein gescheiter Mann macht, der von Natur kein Dichter ist. Garrick (obgleich Johnson's Freund) sagte: „wenn er Tragödien schreibt, so lärmt (roars) Deklamation, und Leidenschaft schläft; wenn Shakspeare schrieb, tauchte er die Feder in sein eigenes Herz. (I, 54.)"

Den Weg Steele's und Addison's betretend, gab Johnson den Rambler und Idler heraus. Der zweite fand mehr Beifall als der erste, was Murphy zu dem kühnen Vergleich veranlaßt: „es war eine Odyssee nach der Ilias. (I, 165.)" In Wahrheit sind selbst die besten, der kleinen Beiträge zu Tagesblättern, meist nur vergängliche Schößlinge eines untergeordneten Zweiges der Litteratur.

Scharfsinnig erkannte Johnson sehr früh die Unächtheit der Gedichte Ossian's (I, 113), war unbillig gegen Milton, und mischte Wahrheit und Irrthum in seinen Schriften über Shakspeare. Zu derlei Irrthümern gab es zum Theil wohl Veranlassung, wenn Johnson das Wesen der Poesie darin setzt, auf angenehme Weise zu belehren. (II, 142.)

Die erste Abhandlung Johnson's über Shakspeare betrifft dessen Macbeth. Jener sagt gleich Anfangs: „Wollte ein Dichter jetzt die Handlung eines Trauerspiels auf Zauberei gründen, und die Hauptereignisse durch Hülfe übernatürlicher Wesen zu Stande bringen, so würde man ihm mit Recht vorwerfen, daß er alle Gränzen der Wahrscheinlichkeit überschreite, man würde

ihn vom Theater in die Ammenstube verbannen, und ihn verdammen statt Trauerspiele, nur Feenmärchen zu schreiben. (II, 69.)“ —

Nachdem also unsere Zeit so verständig geworden, daß sie auf die kindische Zeit Shakspeare's mit Mitleid zurückblicken muß; nachdem Einbildungskraft und Fantasie zusammengetrocknet sind, oder zusammenzutrocknen (vermöge des Fortschritts der Bildung) gleichsam verpflichtet sind; — wären mithin Macbeth, Hamlet, der Sturm, der Sommernachtstraum bloße Absurditäten, in die Rumpelkammer langweiliger Litteraturgeschichte zu verweisen?! — Wir thäten Johnson gewiß Unrecht, wenn wir die Folgerungen aus jener Bemerkung bis auf diese Spitze hinauftreiben wollten.

Die lange Abhandlung, welche Johnson seiner Ausgabe des Shakspeare vorangestellt hat, zerfällt in zwei Theile: der erste weiset nach was an dem Dichter zu loben, der zweite was an ihm zu tadeln sey. Jenem entnehme ich Folgendes:

„Shakspeare hat längst ein Jahrhundert überlebt, welchen Zeitraum man gewöhnlich annimmt um litterarisches Verdienst festzustellen. Alle Wirkungen der Gunst oder Mitbewerbung, der Freundschaft oder Feindschaft, der Eitelkeit oder Bosheit sind völlig verschwunden. Die Werke Shakspeare's werden nur gelesen und gelobt um des Vergnügens willen, das sie gewähren, und jedes Geschlecht hat das Lob erneut und bestätigt.“ —

„Von allen Schriftstellern (mindestens der neueren Zeiten) ist Shakspeare weit der erste Dichter der Natur: er hält den Lesern einen treuen Spiegel vor, der Sitten und des Lebens. Aus dem weiten Umfang seiner Plane entspringt viel Belehrung; doch beruht diese nicht sowohl auf einzelnen Aussprüchen, als auf dem Fortschritt der Fabel und dem Inhalte des Dialogs. — Der Wechsel, oder die Mischung von Ernst und Scherz, läßt sich vollkommen rechtfertigen. Shakspeare verfehlt nie seinen Zweck: er befiehlt uns zu lachen, oder zu trauern, oder in ruhiger Erwartung still zu sitzen, jedoch ohne Gleichgültigkeit. — In seinen tragischen Scenen scheint immer irgend etwas zu

fehlen (?); aber sein Lustspiel übertrifft Wunsch und Erwartung. Dieses gefällt durch Gedanken und Sprache; seine Tragödie meistens durch Handlung und Ereignisse. Sie scheint Geschicklichkeit, das Lustspiel Instinkt zu seyn. (II, 135—145.)"

Ich gehe auf eine nähere Prüfung dieser Ansichten nicht ein, hebe aber folgende Aeußerung Johnson's hervor. Er sagt (II, 136): „In den Werken anderer Dichter ist der Charakter nur zu oft eine Person, ein Individuum; bei Shakspeare ist er gewöhnlich eine Gattung, eine Species." — In der Regel und mit Recht sind wahre Kenner der Meinung: das Erschaffen lebendiger Personen, sey der höchste Triumph eines Dichters, und das Ausstaffiren von Begriffen und Allgemeinheiten nur ein untergeordnetes Geschäft. Eine lebendige Person könne jene todten Begriffe erst wahrhaft ins Leben rufen. Sagt doch Johnson (sich widersprechend, oder berichtigend) bald nachher: „Breit und allgemein gehaltene Charaktere lassen sich nicht leicht unterscheiden; vielleicht hat aber kein Dichter seine Personen so bestimmt und voneinander gesondert hingestellt, wie Shakspeare. (II, 138.)"

Ich komme auf den Tadel, welchen der bewunderte und gefürchtete englische Kritiker, über Shakspeare ausspricht: „Die Tugend opfert er der Schicklichkeit, der Convenienz, trachtet mehr danach zu gefallen, als zu unterrichten, und scheint zu schreiben ohne allen sittlichen Zweck. — Seine Plane sind so lose entworfen, und so sorglos verfolgt, daß es scheint er habe selbst nicht vollkommen eingesehen, was er eigentlich wolle. Insbesondere sind die letzten Theile mancher seiner Schauspiele offenbar vernachlässigt. Er nimmt keine Rücksicht auf Zeit, Ort, Land, Sitten, Einrichtungen, Meinungen. Seine Scherze sind meist plump, oder anstößig. Seine Herrn und Damen unterscheiden sich in ihren, oft undelikaten Sitten, nicht hinlänglich von Narren und Possenreißern. — Wenn er nach Erfindung sucht und seine Fähigkeiten anstrengt, so ist das Ergebniß seiner Wehen, Schwulst, Niedrigkeit, Langeweile und Dunkelheit. Seine Reden sind meist kalt und schwach. (II, 146 u. f. S.)"

Ich halte diese kläglichen Proben einer Kritik des größten Dichters, von dem angeblich größten englischen Kritiker, für hinreichend. Johnson schrieb indeß auch einen politischen Tendenzroman, den Prinzen Rasselas von Abessinien. Er ist jetzt vergessen, doch theile ich eine Stelle mit, welche vom Heirathen handelt. „Ich glaube Klugheit und Wohlwollen können eine Ehe glücklich machen. Aber was Anderes kann man von einer Wahl erwarten, als Mißlingen und Reue, wenn sie getroffen wird von unreifer Jugend, in der Heftigkeit der Begierde, ohne Urtheil und Voraussicht, ohne Untersuchung über Gleichheit der Meinungen, Aehnlichkeit der Sitten, Richtigkeit der Einsicht und Reinheit der Empfindungen. — Wie ist der gewöhnliche Hergang beim Heirathen? Ein Jüngling und ein Mädchen treffen sich zufällig, oder werden künstlich zusammengebracht, wechseln Blicke, austauschen Höflichkeiten, gehen nach Hause und träumen von einander. Da wenig ihre Aufmerksamkeit ablenkt, oder sie auf andere Gedanken bringt, da sie sich allein unbequem befinden, so beschließen sie miteinander glücklich zu seyn. Sie heirathen sich und entdecken, was nur freiwillige Blindheit vorher verdeckt hatte. Sie verbringen ihr Leben mit Zänkereien, und beschuldigen die Natur der Grausamkeit. — Durch die frühen Heirathen entsteht auch die Nebenbuhlerei zwischen Aeltern und Kindern: der Sohn will die Welt genießen, bevor der Vater ihr entsagen will, und kaum findet sich Raum für zwei Geschlechtsfolgen. Die Tochter beginnt zu blühen, bevor die Mutter geneigt ist zu verwelken, und jede wünscht daß die andere abwesend sey. Andererseits, die zu spät Heirathenden verständigen sich schwer über Sitten und Neigungen, und hinterlassen ihre Kinder klein und hülflos. In Wahrheit kann man nicht gleichzeitig alle Vortheile und Freuden ergreifen, Blüthen des Frühlings und Früchte des Herbstes genießen, aus der Quelle und am Ausflusse des Nils Wasser schöpfen. (III, 381.)"

Die Lebensbeschreibungen englischer Dichter von Johnson haben erhebliche Verdienste; denn ohne seinen Sammlerfleiß wäre wohl Manches ganz vergessen. Wir finden jedoch

mehrere Namen von Personen, die wohl nur noch in der Litteraturgeschichte leben und deren Werke wenig gelesen werden. Auch mich hat bei dieser Gelegenheit die Besorgniß ergriffen, ob meine litterarischen Studien und Mittheilungen nicht zu sehr ins Breite gehen, und dadurch langweilig werden.

Lobend muß ich erwähnen, daß Johnson's englisches Wörterbuch für den Sprachforscher und für die Laien von großem Nutzen gewesen ist.

Zum Schlusse mag noch Macaulay's Urtheil hier Platz finden. Er sagt: Johnson ist der pedantischte aller Kritiker, und der bigotteste aller Tories. (Essays, II, 4, the pilgrims process.)

George Lord Lyttelton. (1709—1773.)

Lord Lyttelton's vermischte Schriften sind in drei Bänden zusammengedruckt worden. Der erste beginnt mit Bemerkungen über das Leben des Cicero. Der Lord läßt ihm Gerechtigkeit wiederfahren, sagt aber dessen unbedingten Lobrednern: „es mangelte dem Cicero die Festigkeit und Uebereinstimmung des Benehmens, welche ihm allein den Ruhm verschaffen konnte, nach welchem er so sehr trachtete, und der ihm mehr zu Theil ward durch die Gelehrten, als durch die Stimme geschichtlicher Gerechtigkeit. (I, 7.)" — Die Einwürfe Middelton's wollte Lord Lyttelton beantworten, hat aber einen darauf bezüglichen Aufsatz nur begonnen.

Den größten Theil des ersten Bandes füllen sogenannte persische Briefe, welche in bunter Folge von den mannigfachsten Dingen handeln: Opern, Thierhetzen, Prozesse, Spiele, Parlamente, Wahlumtriebe, Kirche, Liebe, Heirathen, Lebensüberdruß, Verfassung, Gesellschaften u. s. w. Sie erreichen an kühnem lebendigen, schlagenden Witz keineswegs die Lettres persanes Montesquieus; enthalten indeß manche verständige, eigenthümliche Anschauungen und Bemerkungen. Ich gebe einige Beispiele.

„Es giebt Leute deren Thätigkeit nutzloser ist als die Faulheit eines Mönchs. Sie gleichen den Träumen, die uns oft im Schlafe aufregen und beunruhigen, aber, wenn wir erwachen, gar keinen Eindruck zurücklassen. (I, 196.)“

„Ich fand im Schuldgefängniß einen Mann, bankerott geworden durch die Verschwendung seiner Frau. Warum, fragte ich, ließen sie sich nicht scheiden? — Ach Herr (antwortete er) ich wäre ein glücklicher Mann gewesen, wenn ich einen Scheidungsgrund gewonnen und sie mit einem Liebhaber überrascht hätte: aber sie war so keusch, wie häßlich. (140.) — In demselben Gefängniß fand ich einen sehr gelehrten Orientalisten, verarmt durch Bücherkauf. Wäre ich doch, seufzte er, lieber ein Schuhflicker geworden und hätte dann für mich und meine Familie etwas erworben. (141.)“

„Jedes Volk hat Vorzüge, wodurch es sich vor seinen Nachbaren auszeichnet, und deren es sich rühmen kann. So besitzt Italien die größten Sänger, England die größten Boxer, Deutschland die größten Theologen, Frankreich die größten Köche. Der letzte Vorzug trägt vor allen anderen die Palme davon: es ist ein Talent vom allgemeinsten Werthe, alle Länder huldigen demselben; allein von dieser Vollkommenheit hängt ab, Vergnügen, Pracht, Stolz, ja der Ruf jedes europäischen Hofes. Ohne einen guten französischen Koch kann kein Gesandter die Geschäfte seines Herrn führen, kein Staatsminister sich im Amte erhalten, kein Mann vom Stande, Rang und Würde behaupten. (365.)“

Der zweite Band enthält hauptsächlich Todtengespräche. So gekünstelt diese Form, so unbedeutend oft der Inhalt ist, bietet doch die Zusammenstellung der Personen eigenthümliche Gegensätze, die zu unerwarteten Aeußerungen und Bemerkungen Veranlassung geben: so z. B. wenn sich hier unterhalten Perikles und Herzog Kosmus, Penn und Cortes, Ludwig XIV. und der Zaar Peter. Dieser antwortet jenem: „Die Grausamkeit, welche Sie mir vorwerfen läßt sich bis auf einen gewissen Grad entschuldigen, weil sie für das mir obliegende Werk nöthig war. Furcht vor Strafe war in den Herzen meiner barbarischen Unter-

thanen der einzige Grund des Gehorsams. Sie regierten ein gebildeteres leichter zu führendes Volk, auf welches das Gefühl der Schaam einen größeren Eindruck machte, als die Knute auf den Russen. Welche Entschuldigung aber können Sie finden für die schreckliche Grausamkeit mit welcher Sie ihre protestantischen Unterthanen behandelten? — Ludwig: nicht mein Herz, sondern meine Religion schrieb mir diese Härte vor. Mein Beichtvater sagte mir, ich würde dadurch alle meine Sünden abbüßen. — Peter: hätte ich meinen Patriarchen geglaubt, wie Sie Ihrem Priester, wäre ich kein großer Monarch geworden. (108.)"

In einem Gespräch zwischen Falkland und Hampden sagt jener: „Je mehr ich über die unglücklichen Zeiten nachdenke, in denen wir beide lebten, desto mehr muß ich es für eine Gunst der Vorsehung halten, daß wir so bald abgerufen wurden. Das größte Unglück was einen tugendhaften Mann treffen kann, ist in solche Verhältnisse zu gerathen, daß er kaum so handeln kann, wie es ihm selbst genügt. In derlei Verhältnissen befanden wir uns. Wir konnten nicht leicht einen Schritt vorwärts, oder rückwärts thun, ohne große Gefahr der Schuld, oder Unehre. Wir waren unglücklicherweise in Verbindungen mit Männern verwickelt, die nicht so gut dachten, und so richtig urtheilten wie wir. Auch konnten wir uns nicht philosophisch von Geschäften zurückziehen; Unthätigkeit hätte für Feigheit und Abtrünnigkeit gegolten. Um das öffentliche Unglück voll zu machen, mischte sich von beiden Seiten religiöser Wahnsinn mit der Wuth unserer bürgerlichen Zwistigkeiten. Die gewaltsamsten Maßregeln galten für die frömmsten; und Gesetze welche den wilden Eiferern entgegentraten, hießen gottlos. Das Volk konnte dem Könige nicht mehr vertrauen, man konnte (ohne die Verfassung zu zerstören) dem Könige nicht mehr Beschränkungen auflegen. Die uns treffenden Kugeln, befreiten uns von Schrecken die wir nicht ertragen konnten und vielleicht von Verschuldungen, die unsere Seelen verabscheuten. — Hampden. Allerdings waren wir in einen so beklagenswerthen Zustand gerathen, daß ein völliger Sieg der einen, oder der anderen Partei, unser Vater-

land zu Grunde richtete. Könnte ich ins Leben zurückkehren, würde die Erfahrung mich sehr vorsichtig machen irgend einen Funken zu einem Bürgerkriege auszustreuen, denn ich habe gesehen, es steht nicht in der Macht irgend eines Parteihauptes zu sagen: bis hieher mag der Brand gehen, aber nicht weiter. — Falkland. Auch ich, kehrte ich zur Erde zurück, würde sehr gemäßigt über Personen urtheilen, welche über öffentliche Angelegenheiten anders dächten, als ich. Von allem Parteigeist geheilt käme ich zu der Ueberzeugung, daß es in Kirche und Staat kein größeres Uebel giebt, als leidenschaftlichen, erbitterten Eifer. (II, 102.)"

Lord Lyttelton's Geschichte König Heinrichs II. von England hat Beifall verdient und erhalten; ich begnüge mich jedoch hier Gibbon's Ausspruch vorzulegen (Misc. works, I, 144): „Das Publikum hat mein Urtheil über das weitläufige Werk bestätigt, daß nämlich Verstand und Gelehrsamkeit, durch keinen Strahl des Genius erleuchtet werden."

Robert Henry. (1718—1790.)

Die sehr großen Verdienste Hume's, Robertson und Gibbon's haben veranlaßt, daß man mehrere ebenfalls werthvolle englische Geschichtschreiber seltener erwähnt, gelesen und beurtheilt hat, als unbefangene Billigkeit verlangt. Ich spreche deshalb zuerst von Henry und seiner zwölf Bände zählenden Geschichte Großbritaniens. Er bezweckt nicht ein glänzendes, rhetorisches, abgerundetes Kunstwerk zu geben, sondern sagt (I, XXX): „ich habe mich bemüht jede Sache mit den wenigsten und einfachsten Worten auszudrücken, alle Abschweifungen und Wiederholungen zu vermeiden, und die Materialien nach einem möglichst regelmäßigen Plan zu ordnen." Vermöge dieses Plans zerfällt jedes Buch in sieben Kapitel: 1) bürgerliche und kriegerische Geschichte. 2) Geschichte der Kirche und Religion. 3) Verfassung, Verwal-

tung, Gesetze, Rechtsbehörden. 4) Gelehrte, Gelehrsamkeit, Unterrichtsanstalten. 5) Schöne und nützliche Künste. 6) Handel, Schiffahrt, Münzwesen, Preise der Dinge. 7) Sitten, Gebräuche, Tugenden, Laster, Sprache, Kleidung, Lebensweise, Vergnügungen.

Kein Geschichtschreiber hat, in lobenswerther Weise, einen so umfassenden Plan entworfen und durchgeführt, Voltaire etwa ausgenommen, den aber Henry gar nicht scheint gekannt zu haben. Doch ist das Verfahren beider Männer in wesentlichen Punkten verschieden. Voltaire's Werk umfaßt viele Länder, Henry's nur eins. Aber das letzte ist viel genauer und vollständiger, es enthält (was Voltaire nicht bezweckt) eine fortlaufende Erzählung des Geschehenen. Endlich giebt Henry gewissenhaft und zur Steuer der Wahrheit, die Quellen an, aus denen er geschöpft hat. Er sagt in dieser Beziehung (I, XLII): „ein Geschichtschreiber, der die Beweise und Quellen nicht angiebt, aus denen er geschöpft hat (er müßte denn selbst ursprünglich seyn und als Zeitgenosse schreiben) ist für jeden seiner Nachfolger von wenig, oder gar keinen Nutzen, und wird keinem sorgfältigen Leser genügen.“ — Möchten doch, vor Allen, diejenigen Geschichtschreiber Henry's Vorschrift befolgen, welche Neues und Unerhörtes, ohne alle Beweise vorlegen. Ferner sagt Henry mit Recht (I, XXXVI): „Es wäre eitel und thöricht gewesen, wenn ich alle die verschiedenen Gegenstände, von denen mein Buch handelt, in eine fortlaufende Erzählung hätte zusammenfassen wollen. Daraus wäre nur ein Chaos von Verwirrung entstanden.“ — (Aus demselben Grunde mußte ich in meiner Geschichte der Hohenstaufen, die Alterthümer [Zustände aller Art], von der Erzählung der eigentlich politischen Geschichte trennen.)

Diese politische Geschichte ist (schon der reichlicher fließenden Quellen halber) viel öfter und sorgfältiger behandelt worden, als alles das was den Inhalt des zweiten bis siebenten Kapitels bildet. Es kostet große Mühe und Arbeit, aus den sehr zerstreuten und sehr dürftigen Angaben, etwas Anziehendes und Lesbares zusammenzustellen. Henry verdient doppelten Dank für seine

gründliche, anstrengende, gelungene, lehrreiche Arbeit. Ich theile ein Paar Stellen mit.

1) „Ums Jahr 1400 eröffnete der Erzbischof Arundel von Canterbury gegen Sir William Sawtree einen Prozeß wegen Ketzerei. Die beiden Hauptbeschuldigungen waren, daß der Angeklagte das Kreuz nicht anbeten (worship) wollte und die Brotverwandlung läugnete. Um einem schrecklichen Tode zu entgehen, bemühte sich der unglückliche Mann seine angeblichen Ketzereien so gut als möglich zu erklären. Er war bereit dem Kreuze (des daran Gekreuzigten halber) eine untergeordnete Verehrung zu erweisen. — Dies genügte indessen nicht. — Er anerkannte die wirkliche Gegenwart Christi im Sakrament, und daß nach den Worten der Weihung, das Brot wahres Brot des Lebens werde. Nach einer dreistündigen Prüfung durch den Erzbischof (19. Februar 1401) forderte dieser folgendes Bekenntniß: Nach der Consekration ist die Substanz des Brotes und Weines nicht mehr vorhanden, sondern ist verwandelt in die Substanz des Leibes und Blutes Christi, welches beides so wirklich und wahrhaftig, in seiner eigenen Substanz und Natur im Sakrament vorhanden ist, wie es war in dem Leibe der Jungfrau Maria, wie es am Kreuze hing, wie es im Grabe lag, wie es jetzt im Himmel wohnt. — Der Angeklagte war bestürzt, erklärte aber, er könne, (was auch die Folge seyn möge) diese Lehre weder begreifen, noch glauben. — Hierauf erklärte ihn der Erzbischof für einen hartnäckigen Ketzer, entsetzte ihn seiner geistlichen Würden und übergab ihn dem Maire und den Sherifs von London, mit der heuchlerischen Bitte ihn milde zu behandeln; man wußte daß alle ihm erzeigte Milde darin bestehen würde, ihn zu verbrennen. So hatte Sawtree die Ehre, die erste Person zu seyn welche in England diesen schrecklichen Tod erlitt, für Bekenntniß von Lehren, die jetzt alle protestantischen Kirchen angenommen haben. (X, 3.)"

„In jenen Zeiten herrschte unter allen europäischen Völkern, und vielleicht am meisten in England, eine übertriebene, unvernünftige Leichtgläubigkeit. Es gab in England keinen Menschen,

der da zweifelte an der Wirklichkeit der Hexerei, Zauberei und anderer teuflischen Künste. (X, 239.)"

„Im sechzehnten Jahrhundert waren die Geistlichen untereinander, und mit den Laien uneinig; jedoch in einer Sache nur allzu einig, und nur zu sehr von der weltlichen Macht unterstützt, nämlich in Verfolgung der unglücklichen Lollarden. Der höllische Geist des Verfolgens, welcher unter der Regierung Heinrichs VII. etwas nachließ, wüthete in den ersten Jahren Heinrichs VIII. mit verdoppelter Heftigkeit. Denn so sehr er auf die Rechte seiner Krone hielt, so wenig achtete er die Rechte der Gewissensfreiheit, und hatte keine Gnade für diejenigen, welche sich herausnahmen selbst zu urtheilen, oder im Geringsten von dem festgestellten Systeme des Glaubens und Gottesdienstes abzuweichen. (XII, 19.)"

„Der Zwist zwischen den Freunden und Feinden der griechischen Sprache und Litteratur, hörte nach der Entfernung des Erasmus von Oxford nicht auf. Im Gegentheil bildeten sich zwei Parteien, die der Griechen und der Trojaner. Diese (zu welcher fast alle Mönche gehörten) war die zahlreichste, und unverschämteste. Erschien ein armer Grieche in der Straße, so ward er angegriffen mit Zischen, Hohn und Beleidigungen aller Art. Der Triumph der Trojaner war aber nicht von langer Dauer. Heinrich VIII. und sein Günstling Wolsey nahmen sich der Griechen dergestalt an, daß ihre Zahl, ihr Ansehn und ihr Muth täglich wuchs. Das Griechische ward ein Lieblingsstudium, und die Trojaner mußten das Feld räumen. (XII, 205.)"

John Lingard.

Fast Alle, welche die Geschichte Englands bearbeiteten, waren Protestanten. Es ist deshalb erfreulich und der Wahrheit förderlich, daß Lingard dieselben Begebenheiten vom katholischen Standpunkte aus (aber freilich bisweilen als Sach-

walter)[1]) betrachtete und darstellte. Gewiß bleibt deshalb mancherlei, von entgegengesetzter Seite zu rügen und zu berichtigen, wozu aber hier nicht der Ort ist.

Lingard schreibt einfach, verständig und verständlich, ohne auf höhere Vollendung der künstlerischen Form Anspruch zu machen, oder durch Tiefsinn und Begeisterung fortzureißen. Einige Stellen aus seinem Werke, werden diese Ansicht erläutern.

„Luther's frühester Versuch war die Aufstellung von 95 kurzen Sätzen über die Natur des Ablasses und die Irrthümer der erhebenden Personen. Er vertheidigte erst mündlich jene Sätze; dann wurden sie gedruckt in allen bedeutenden Städten Deutschlands verbreitet. Jene Sätze waren ausgewählt mit vieler Sorgfalt und Geschicklichkeit. Denn ob sie gleich in den meisten Punkten von der gewöhnlichen Meinung abwichen, so waren doch nur wenige darunter für welche man nicht den Schutz irgend eines rechtgläubigen Schriftstellers beibringen konnte. Zu größerer Sicherheit sprach sie Luther nicht aus als unzweifelhafte Lehren, sondern als bloße Bedenken, welche er der Prüfung unterwerfe, lediglich um die Wahrheit zu entdecken und festzustellen. Sie besaßen überdies eine andere Empfehlung zur Beliebtheit; sie waren nämlich gewürzt mit kühnen und wiederholten Ausfällen gegen die unersättliche Habgier des römischen Hofes, und den persönlichen Geiz der Einsammler. — Ueberhaupt herrschte damals in Deutschland eine große Abneigung gegen den römischen Stuhl. Die früheren, heftigen Streitigkeiten zwischen den Päbsten und den Kaisern hatten einen Keim der Unzufriedenheit zurückgelassen, welcher nur einer kleinen Hülfe bedurfte, um in offene Feindseligkeit aufzuschießen. Auch waren die Gemüther in den letzten Jahren erbittert worden, weil die Klagen der Deutschen über die Kunstmittel des römischen Hofes Geld zu erpressen, ganz unberücksichtigt blieben. — Welche Kenntnisse der deutsche Reformator auch von der christlichen Lehre besitzen mochte, so zeigen doch seine Schriften wenig von dem

1) z. B. über Anna Boleyn, siehe Hallam constit. History, I, 43.

milden Geiste des Evangeliums. Das Maaßlose seiner Ausfälle, in der an den König von England gerichteten Antwort, gab selbst seinen Anhängern Anstoß, während seine Feinde sich darüber freuten. Er lobte an dem Könige nur daß er zierlich schreibe; sonst hieß er ein Narr und ein Esel, ein Lästerer und Lügner. (VI, 125, 133, 135, 140.)"

„Wolsey war ein Mann von außerordentlicher Geschicklichkeit und sehr großen Anlagen, begierig nach Reichthum, Macht und Ruhm, besorgt den Thron zu erheben, auf welchem er seine eigene Größe baute, und die Kirche, deren ausgezeichnetes Mitglied er war. Bei gewandter Verfolgung dieser Zwecke, ließ er sich zu Mitteln und Auswegen herab, welche Gerechtigkeit und Aufrichtigkeit zurückweisen würden; er ergriff (aus Nachgiebigkeit gegen die Grillen und Leidenschaften des Königs) Maßregeln, welche ihn in Widersprüche und Schwierigkeiten hineinführten und zuletzt seinen Untergang veranlaßten. — Mit den Feinheiten und Kleinlichkeiten des rechtlichen Verfahrens war er nicht bekannt, und benutzte gern die Kenntniß und Erfahrung Anderer; er entschied aber stets nach eigenem Urtheil, und die Billigkeit seiner Sprüche ward allgemein anerkannt und gelobt. — Die Litteratur fand an dem Kardinal einen treuen und freigebigen Beschützer. Er beförderte gern Eingebohrne und berief ausgezeichnete Männer aus der Fremde. Von den Verhältnissen der Staaten des Festlandes war er genau unterrichtet und gab in seinen Verfügungen, Anweisung für alle möglichen Fälle. Sein Hauptzweck war das Gleichgewicht zwischen Karl und Franz zu erhalten, und so lange er im Rathe den Vorsitz führte, ward er gefürchtet und geschmeichelt, Heinrich VIII. aber betrachtet als der wichtige Schiedsrichter in den Angelegenheiten Europas. (VI, 59.) — Das beste Lob Wolsey's findet sich in dem Gegensatz des Benehmen Heinrichs vor und nach dem Falle des Kardinals. So lange dieser in Gunst stand wurden die Leidenschaften seines Herrn in einer Art von Schranken gehalten, sobald Wolsey's Einfluß erlosch, brachen sie durch alle Bande, erschreckten durch Eigensinn und Heftigkeit seine

Unterthanen und setzten die übrigen Völker Europas in Erstaunen. (VI, 216.)"

„Heinrichs VIII. jugendliche Schönheit, die Eleganz seiner Sitten, die Gewandtheit in allen ritterlichen und gebräuchlichen Uebungen, waren berechnet die Bewunderung seiner Unterthanen zu erwecken. Sein Hof war heiter und glänzend, eine Reihe von Vergnügungen schien allein seine Aufmerksamkeit zu beschäftigen, während sie doch seinen wichtigern Pflichten keinen Eintrag thaten. Er wohnte den Rathsversammlungen bei, las die Berichte, briefwechselte mit seinen Generalen und Gesandten. Auch wagte kein Minister (mochte er noch so betraut und mächtig seyn) zu handeln, bevor er den König um seine Meinung befragt, und seine Entscheidung eingeholt hatte. Natürliche Anlagen erhöhte er durch Studium, beförderte Gelehrte in seinem Reiche, und gab verdienten Männern im Auslande, Jahrgelder. Daß er von seinem Vater einen ungeheuren Schatz erbte, war vielleicht ein Unglück, weil es zu einer Verschwendung führte, für welche die gewöhnlichen Einnahmen der Krone nicht hinreichten. Die Angemessenheit seiner auswärtigen Politik darf man bezweifeln; denn unter dem Vorwande das Gleichgewicht der Macht aufrecht zu halten, ward England oft in Kriege des Festlandes verwickelt. Indessen trugen selbst diese Irrthümer dazu bei, Glanz rings um den englischen Thron zu verbreiten, und dessen Besitzer in den Augen seiner eigenen Unterthanen und der europäischen Völker zu erhöhen. In dem Maaße aber als der König älter ward, entwickelten sich allmählig seine Laster, und nach Wolsey's Fall gab er sich ihnen zügellos hin. Er ward so habgierig als er verschwenderisch war, so halsstarrig als er grillenhaft war, wankelmüthig in seiner Freundschaft, unbarmherzig in seinem Zorne. Obgleich freigesinnt in seinem anfänglichen Zutrauen, ward er sehr bald argwöhnisch. In Stolz und Eitelkeit fand sich vielleicht kein ihm gleich zu stellender Fürst. Aufgeblasen durch das Lob eigennütziger Bewunderer, verachtete er das Urtheil jedes Anderen, hielt sich in Staats- und Religionssachen für unfehlbar, und schien jede Abweichung

von seiner Meinung wie einen Treubruch zu betrachten. Unbedingt gehorchen, galt ihm für die höchste Pflicht eines Unterthanen, und diese Ueberzeugung stählte seine Brust gegen Gewissensbisse über vergossenes Blut, und brachte ihn dahin rücksichtslos die Freiheiten des Volkes mit Füßen zu treten. (VI, 474.)" — „Durch Nachgiebigkeit des Parlaments, Uebertragung der höchsten geistlichen Gewalt, und Knechtssinn der religiösen Parteien, gewann und übte Heinrich VIII. eine unbegränzte, tyrannische Herrschaft über Leben, Güter und Freiheiten seiner Unterthanen. (VI, 489.)"

Daß Lingard in der Geschichte der Elisabeth und Maria, Theilnahme für die letztere zeigt, ist nicht unnatürlich; er verfährt aber keineswegs so leidenschaftlich und parteiisch als mehrere andere katholische Berichterstatter.

Patrick Fraser Tytler.

Die Geschichte Schottlands bietet neben erstaunlichen, bewundernswerthen Ereignissen und Thaten, eine unermeßliche Zahl von zerstörenden Kriegen, grausamen Fehden, wilden Parteiungen, furchtbaren Ermordungen, Tyranneien, Empörungen u. s. w. Es ist sehr schwer hier Licht und Schatten so zu vertheilen, daß die Erzählung nicht zurückschreckt, oder ermüdet, sondern anziehend und lehrreich bleibt. Herr Tytler hat diese schwere Aufgabe in seiner Geschichte Schottlands glücklich gelöset, und sich und seinem Vaterlande ein lobenswerthes Denkmal hingestellt. Wir finden gründliche Forschung, edle Unparteilichkeit, eine natürliche Sprache und angemessene Vertheilung der größeren Massen. Allerdings lag es nicht in seiner Gewalt, den soeben angedeuteten Inhalt der schottischen Geschichte wesentlich umzustalten, oder die vielen Einzelnheiten mit allzu scharfem Messer wegzuschneiden; aber dazwischen macht sich das Bedeutsamere geltend, und eine noch größere erwünschte Abwechselung bieten die Nachrichten über die gesammten Zustände, die Statistik

jener Zeit. Nur wer Aehnliches versucht hat, kann wissen, welche Mühe, Geduld, Ueberlegung erforderlich ist, um aus unzähligen, zerstreuten, kleinen Mosaiksteinchen, ein erträgliches Bild zusammenzusetzen.

„Zwei Bilder (sagt Herr Tytler) können nicht unähnlicher seyn als Schottland im 13. und 14., und im neunzehnten Jahrhundert. Berge und Flüsse sind allerdings die festen und unbezwinglichen Gesichtszüge der Natur, an denen die Hand des Menschen nur wenig verändern kann; aber, mit dieser Ausnahme, war alles Andere verschieden. (II, 199.)"

Es sey erlaubt aus jenem allgemeinern Bilde Herrn Tytler's, einzelne Mosaiksteine vorzuzeigen. Er sagt: „unermeßliche Waldungen sind in Felder und Wiesen verwandelt worden; schon um der Ueberzahl wilder Thiere Herr zu werden. — Die königlichen und adlichen Burgen, waren zugleich Festungen, meist auf Bergen erbaut, mit ungeheuren Mauern gestützt und durch Thürme geschützt. Sie widerstanden oft allen Kunstmitteln der Belagerer. Im Anschlusse an diese Burgen, mögen manche Flecken und Städte entstanden seyn. — Aehnliche Veranlassung boten die sehr zahlreichen Klöster; wie überhaupt das Land mit geistlichen Stiftungen bedeckt war. Im Ganzen zeigte sich die Bevölkerung der Kirchenländereien thätiger, fortschreitender, gewerblicher, als auf den adlichen und königlichen Besitzungen. Hinsichtlich aller Zweige des Nationalreichthums waren Mönche, durch Gewandtheit und Unternehmungsgeist, die geschicktesten Verbesserer, und lehrten die großen Barone, gleichwie die kleineren Besitzer, welch erheblicher Gewinn und Annehmlichkeit sich beziehen lasse, aus Teichen, Seen und Flüssen."

„Der König stand in dreifacher Beziehung über seinen Vasallen: als oberster Feldherr, oberster Richter, und Vertheiler der Ehren und Würden. Andererseits waren die Besitzungen und der Einfluß des Adels auf seine Hintersassen so groß, daß er oft dem Könige entgegentreten und ihn sehr beschränken konnte. Auch hatten Adliche und Geistliche eigene Gerichtshöfe für ihre Unterthanen; ein Baron war gewissermaßen ein König in Mi-

niatur, oder im Kleinen. Daß hienach die Masse des Volks in arger Abhängigkeit lebte, versteht sich von selbst, und es findet sich nur ein sehr langsamer Fortschritt durch Freilassung, oder mildere Behandlung."

Nach diesen kurzen Andeutungen über damalige Zustände, möge die (jene Zeiten nicht minder charakterisirende) Erzählung Herrn Tytler's über die furchtbare Ermordung König Jakobs I. folgen. [1]) Dieser König, von seltener Klugheit und Charakterkraft, traf für sein Reich ungemein nützliche Einrichtungen, verletzte aber durch die, hiemit in Verbindung stehende Härte, ja Grausamkeit, etliche seiner Vasallen so sehr, daß sie sich nicht bloß von ihm lossagten, sondern auch beschlossen ihn zu ermorden. Am Abend des 20. Februars 1436 ward im Dominikanerkloster zu Perth ein heiteres Hoffest gefeiert, wo es an Spiel, Gesang und Tanz nicht fehlte, und insbesondere der König sorglos scherzte. Unterdessen hatten die Verschwornen schon das Kloster umringt, und durch Verrath begünstigt, hinderliche Schlösser und Riegel beseitigt. Ein Verschworner, Chambers, hatte die Absicht den König zu warnen; allein es verließ ihn entweder der Muth, oder das Gedränge der Ritter und Frauen trat ihm in den Weg. Gemeldet ward indeß, eine Hochländerin, die den König schon früher vergeblich zu sprechen versucht, verlange von Neuem aufs Dringendste vorgelassen zu werden. Man bestellte sie auf den nächsten Morgen, und sich entfernend, rief sie feierlich: ich werde den König nicht wieder sehen!

Dieser entließ die Versammlung und sprach, im Nachtkleide am Kamin stehend, heiter mit der Königin und ihren Damen, als man unerwartet Waffengeräusch hörte und den Schein von Fackeln erblickte. Sogleich entstand im Könige der Verdacht, sein Feind Graham sey in der Nähe. Die Königin und ihre Frauen, welche das Zimmer abschließen wollten, fanden Schlösser und Riegel zerstört, und Jakob zweifelte nun keinen Augenblick mehr, daß es auf seinen Untergang abgesehn sey. Der Versuch

---

1) Abgekürzt III, 305.

durch die, mit Eisen verschlagenen Fenster zu entkommen, konnte nicht gelingen. In dieser steigenden Gefahr ergriff er die Feuerzange, riß eine Bohle des Fußbodens in die Höhe, stieg in ein darunter befindliches Gewölbe hinab, schloß die Oeffnung und hielt sich nun für hinreichend verborgen. Aus jenem unbequemen Aufenthalt führte ein hohler Gang, oder eine weite Röhre zu dem äußeren Hofe, durch welche sich der König hätte retten können; aber er hatte sie drei Tage zuvor vermauern lassen, weil die Bälle beim Ballspiele oft hineinfielen und verloren gingen. Unterdessen drängten Graham und Mitverschworene zur Schlafkammer des Königs, ermordeten einen Pagen, der ihnen in den Weg trat, und suchten die von der Königin und ihren Frauen möglichst verrammelte Thür zu erbrechen. Eine der letzteren, Namens Katharine Douglas, steckte heldenmüthig ihren Arm in die Oeffnung, wo man verrätherisch den Thürriegel herausgezogen hatte. Rücksichtslos zerbrachen die Missethäter den Arm, drangen wüthend und mit blutigen Schwertern in das Zimmer, und verwundeten einige der Frauen, welche in die Winkel des Zimmers flüchteten. Nur die Königin, von Entsetzen wie versteinert, stand unbeweglich, das Haar über die Schultern herabhängend, und nur mit Mieder und Mantel bekleidet. Aber selbst in diesem hülflosen Zustande ergriff und verwundete sie einer der Frevler; ja sie wäre gewiß ermordet worden, wenn nicht ein Sohn Graham's befohlen hätte, ihm die Weiber zu überlassen und den verschwundenen König aufzusuchen. Aber alle, auch die sorgfältigsten Bemühungen, blieben vergeblich. Schon verbreitete sich Lärm in der Stadt, und rettende Hülfe stand nahe bevor, als sich der König durch Ungeduld zu Grunde richtete. Weil er kein Geräusch mehr hörte und in dem Glauben daß seine Verfolger nicht wiederkehren würden, rief er den Frauen, sie möchten Bettlaken hinablassen und ihn in die Stube hinaufziehen. Bei diesem Bemühen fiel eine der Frauen. Die Verschwornen hörten den Lärm, kehrten zurück, und entdeckten nunmehr den Zufluchtsort des Königs. Obgleich halb nackt und ohne Waffen, vertheidigte er sich aufs tapferste, ergriff Hall,

einen der hinabgestiegenen Mörder, bei der Gurgel, und warf ihn unter sich zu Boden. Dessen Bruder traf dasselbe Schicksal. Als itzt Graham mit gezogenem Schwerte erschien, bat der König vergebens um sein Leben. Eben so ward ihm ein Beichtvater abgeschlagen; durch viele Wunden fand er endlich seinen Tod.

Thomas Moore. (1780—1852.)

Schottland, obgleich von einheimischen Königen beherrscht, zeigt einen zahlreichen Wechsel von Tyrannei und Empörung. Irland, von einem fremden Volke unterjocht, bietet noch viel mehr, und so viele Beispiele ähnlicher Art, daß Aufmerksamkeit und Gedächtniß kaum zureichen sie kennen zu lernen und zu behalten. Ein um so größeres Verdienst ist es daß der, als Dichter schon rühmlichst erwähnte Herr Thomas Moore, eine verständige, lesbare Geschichte seines Vaterlandes schrieb. Ich theile als Probe Einiges von dem mit, was er über Strafford und dessen Verwaltung Irlands sagt. (IV, 180.)

„Als der denkwürdige Streit zwischen der Krone und den Gemeinen ausbrach, wollte Strafford nicht länger nachfolgen, sondern leiten und führen, bis endlich vom besiegten Hofe, die große Schutzwehr der Volksfreiheiten erstritten ward: die Bitte um Recht. — In allen Bewegungen der Volkspartei befand er sich unter den Vordersten und vertheidigte den richtigen, verfassungsmäßigen Grundsatz, daß die Abstellung der Beschwerden, den Geldbewilligungen vorangehen müsse.“

Nachdem Moore den Uebergang Strafford's zur königlichen Partei erzählt und seine Tyraneien in Irland streng gerügt hat, fährt er fort (200): „Es wäre ungerecht bei einer Uebersicht der Gesammtverwaltung Strafford's nicht aufs Vollständigste zu billigen und anzuerkennen seine großen Verdienste in Bezug auf Finanzen, Handel und Manufakturen.“ — Weiter unten (214) heißt es: „Nur in Irland konnte ein Mann wie Strafford ein so bereites und offenes Feld finden und volle Duldung seiner

Herrschlust. In keinem anderen Lande hätte solch ein Plan für die Ausrottung aller Freiheiten eines Volkes können so kühn und rücksichtslos versucht werden. Der Wirkungskreis war geeignet für den Mann, und er höchst tauglich für den Wirkungskreis. Seine eigenen Briefe reichen vollständig hin, einen tiefen und überlegten Plan zu erweisen, Gesetze und Schwert für unbeschränkte Gewalt zu verwenden, und durch beide die Irländer zu unbedingter Unterwerfung zu zwingen. Diesen Verrath begangen am Volke mit dem Tode zu bestrafen, war vielleicht eine Handlung übermäßiger Strenge. Aber die Veranlassung war der Art, daß sie eine Abweichung vom gewöhnlichen Verfahren rechtfertigte, und man hat zur Vertheidigung der Richter mit Recht bemerkt, daß sie (so scheint es) den Fall als einen solchen betrachteten, wo man (wie zuweilen die Römer thaten) die Bildsäulen der Götter verhüllen müsse. Dies Uebermaß der Strenge hat indessen für sein Andenken eine günstige Rückwirkung gehabt, und den Verehrern hochgestellter Gewalt, bleibt Lord Strafford bis auf den heutigen Tag ein beliebtes Ideal."

James Gordon.

Ob Gordon (wie man ihm vorgeworfen) in seiner Geschichte von Irland parteiisch gewesen ist, kann man ohne die genaueste Kenntniß aller Quellen nicht entscheiden. Billigen aber muß man seinen Versuch, den bunten Stoff auf zwei Bände übersichtlich zusammen zu drängen, unter Weglassung vieler unter sich ähnlichen, aber kaum denkwürdigen Kleinigkeiten. Und dies um so mehr, da in der irländischen Geschichte der Hintergrund hoher Bildung, Kunst und Wissenschaft fehlt, welcher die Geschichte von Florenz belebt. — Wenn man sieht, wie ein Geschichtschreiber gewisse Hauptpunkte auffaßt und darstellt, so kann man ziemlich richtig auf alles Andere schließen. Ich gebe Proben.

1) „Die Geschichte Irlands vor Christi Geburt ist ganz

unbekannt und unerforschlich. Seit der Einführung des Christenthums treten einzelne Sagen und Umstände hervor, geschichtlichen Boden betreten wir erst seit der Eroberung Irlands durch Heinrich II. (I, 13.) Das über frühere Zeiten Berichtete, sind meist Erfindungen von Mönchen und anderen Träumern. (19.) Diese romantischen Geschichtschreiber geben uns ein Verzeichniß von 118 Königen Irlands vor Einführung des Christenthums, welche fast alle durch die Hand ihrer Nachfolger umkamen. (23.)"

2) „Graf Essex ward von der Königin Elisabeth als Lord Lieutnant mit außerordentlich großen Vollmachten nach Irland geschickt. Hiezu wirkten gleichmäßig seine Freunde und seine Feinde; jene hoffend er werde siegreich wiederkehren und sein Einfluß sich erhöhen, diese, Stolz und Maßlosigkeit würden ihn zu Grunde richten und seine Abwesenheit, der Königin Vorliebe mindern. — Essex Kriegführung veranlaßte gerechten Tadel, und Zurechtweisungen Elisabeths schienen nichts zu bessern. Man argwöhnte, der Graf habe ehrgeizige Absichten, und sein Benehmen bezwecke mehr die Verstärkung seines persönlichen Einflusses, als den öffentlichen Dienst. Jener Verdacht wuchs, als er Würden und Ehren ohne Rücksicht auf die Anweisungen der Königin vertheilte, und selbst den Kriegsplan änderte, scheinbar zum Vortheil einzelner Personen. (295.)"

3) „Der strenge und herrschsüchtige, aber thätige und scharfsichtige Wentworth (nachmals Lord Strafford) begann seine irländische Verwaltung im Jahre 1633. Er war der festen Meinung, die Einwohner eines eroberten Königreichs (wie Irland) hätten gar keine politischen Rechte, und wären schlechterdings abhängig von der königlichen Gnade. (341.) — Wentworth war ein Tyrann, seine Tyrannei jedoch ermäßigt durch Weisheit. Wissend wie sehr Macht und Ruhm eines Herrschers abhängig ist von dem Glücke seines Volkes, sorgte er emsig für Frieden, geistige Bildung und Industrie der Irländer; und wenn auch Einzelne oft die Anmaßung seiner Gemüthsart empfanden, so hatte doch das ganze Volk Ursach dankbar zu seyn für die, aus seiner kraftvollen Verwaltung entspringenden Wohlthaten.

Die Kirche gewann an Einnahmen, die Geistlichen an Achtbarkeit. Beschützt durch eine, früher unbekannte, strenge Anwendung der Gesetze, wandten sich Viele, mit ungewöhnlicher Aufmerksamkeit zu gewerblichen Unternehmungen. Hieraus folgte das Steigen des Landwerthes, die Vermehrung der Erzeugnisse, und eine ganz außerordentliche Zunahme des Handels und der Schiffahrt. (352.)"

4) „In übertriebenem Eifer haben einige katholische Schriftsteller König Wilhelm III. abscheulich verläumdet, indem sie ihm bei Limerik begangene Grausamkeiten zur Last legen. — Der Hauptzweck seines Ehrgeizes war die Unabhängigkeit Europas. Mit Recht wird er von den irländischen Protestanten verehrt; aber auch die Katholiken sollten ihn hochachten, wenn sie anders Gefühl haben für politische Freiheit. (II, 154.)"

5) „Das irländische Landvolk besitzt, neben verkehrtem Aberglauben und manchen anderen Fehlern, auch manche liebenswürdige Eigenschaft: einfache Höflichkeit, Sinn für Galanterie, ehrfurchtsvolle Aufmerksamkeit für das weibliche Geschlecht. Während des letzten Aufstandes (1798) gab es starke Beispiele abergläubigen Vertrauens. Man ließ sich von Geistlichen aufreden daß Kugeln sie getroffen, aber nicht verwundet hätten. (447.)"

6) „Seit der Union und dem Aufheben vieler Handelsbeschränkungen hat der Reichthum Irlands außerordentlich zugenommen, der Gegensatz zwischen Engländern und Irländern aber abgenommen. Das, durch die ganze Geschichte Irlands sich hindurchziehende Hauptübel, sind die inneren Zwistigkeiten. Mögen sie endlich aufhören. (II, 510.)!"

Georg Brodie.

Der Geschichtschreiber kann und soll seine Persönlichkeit nicht ganz verläugnen; doch tritt diese mehr, oder weniger hervor, nach Maßgabe des eigenen bestimmten Charakters und der einwirkenden, insbesondere politischen und religiösen Verhältnisse.

So haben die, von ihrem Vaterlande handelnden Geschichtschreiber meist eine sich genau unterscheidende Farbe: z. B. Hume, Lingard, Fox, Macaulay. Herr Brodie erklärt, daß seine (gelehrte und scharfsinnige) Geschichte der englischen Republik, den Zweck habe Hume in vielen Punkten zu widerlegen. Gewiß ist es anziehend zu sehen wie ein Republikaner vielbestrittene Punkte der englischen Geschichte aufklärt; darum gebe ich mehrere kurze Proben.

1) „Die Königin Elisabeth betrachtete man in England, ja in der ganzen Christenheit, als die Beschützerin des Protestantismus. Daher die zarte Sorgfalt für Erhaltung ihres Lebens und eine Beliebtheit welche durch kleinere Mängel ihrer Regierung nicht konnte erschüttert werden. — Kein Herrscher war jemals besser geeignet die Zuneigung der Menge zu gewinnen. Sehr zu Hülfe kam ihr hiebei die Weisheit ihrer Beamten, so daß man Strenge mit Mäßigung verband, und wußte bis wohin man die königlichen Vorrechte ausdehnen dürfe. Ferner war ihre Politik, wenn auch nicht überall gerecht, doch auf den Erfolg berechnet. Die mittleren und niederen Klassen gewann sie durch eine strenge Handhabung der Justiz, insbesondere den höheren Klassen gegenüber, schwächte gefährliche Glieder der Aristokratie, und zwang sie ihre Hintersassen unabhängiger zu machen. Aus all diesen Quellen entsprang der große Einfluß Elisabeths, so daß sie in einigen Fällen Maßregeln ergreifen konnte, welche nicht ganz mit der Freiheit des Volkes verträglich waren und selbst in die Rechte des Parlaments hineingriffen. Die großen Grundlagen der Verfassung wurden indeß erhalten, wenn auch der Geist derselben zufällig einmal schlummern mochte. (I, 152.)"

2) „Strafford's Vertheidigung läuft darauf hinaus: es sey allerdings Verbrechen ein besonderes, bestimmtes Gesetz zu übertreten, wenn aber ein Staatsminister (durch besondere Umstände begünstigt) das Ganze der Gesetze umstürze, so könne er nicht zur Verantwortung gezogen werden, sobald er nicht durch ein eigenes, auf diesen Fall anwendbares Gesetz gewarnt worden.

Eine so ungeheure Behauptung nahm sich besonders übel aus, da sie von einem Manne herkam, der einer der lebhaftesten Beförderer der Bitte um Recht gewesen war, welche man gerade annahm, um solchen Eingriffen in die nationalen Rechte zuvorzukommen. Im gewöhnlichen Laufe der Dinge sind die Formen des Rechtes streng aufrecht zu halten; es ist jedoch eine ganz andere Frage, ob, bei einer großen und schreienden Veranlassung, wo alles in der bürgerlichen Gesellschaft Ehrwürdige verletzt und kaum vom völligen Untergange errettet ist, ob die Urheber beispiellosen Unrechts, welche glaubten durch die Größe ihrer Schuld gegen den gewöhnlichen Rechtsgang geschützt zu seyn, nicht von der gesammten gesetzgebenden Macht des ganzen Staates konnten in Anspruch genommen werden. Kurz, ob die Macht welche das Ganze zusammenhält, nicht einen Beschluß gegen eine Person fassen darf, die des äußersten Grades von Verbrechen schuldig ist. (III, 96.)"

3) „Cromwell war, so lange er sich auf der Bahn des Ehrgeizes vorwärts bewegte, blind gewesen gegen die Gefahren, welche seine Erhebung nothwendig begleiten mußten. Die Begeisterung seiner besseren Tage (denn man muß hoffen daß ihn der Erfolg verdarb, und er nicht von Hause aus lasterhaft war) hat die Flamme seines eigenen Geistes entzündet, ringsum sich verbreitet und jeder Gefahr trotzen lassen; sie war jetzt erstickt! Er sah sich in einem Zustand beneideter Größe, abgeschnitten von aller Theilnahme seiner früheren Kameraden, gepeinigt von Argwohn gegen diejenigen, denen er früher getrauet hatte, verabscheut von denen die sich früher mit ihm für einen ehrenwerthen Zweck verbunden hatten, umringt von Gefahren, die ihn nicht bloß von seiner unwürdigen Stellung herabzustürzen drohten; sondern ihn und seine Familie dem Untergange weihen, und sein Andenken mit Schande bedecken wollten. Aller Auskunftsmittel beraubt die Maschine der Regierung länger zu führen, war seine Heuchelei enthüllt, und unmöglich mit Sicherheit vorwärts oder rückwärts zu gehen. Auch hatte er Ursach Ermordung zu fürchten, eine Gefahr, welcher menschliche Nerven

am wenigsten gewachsen sind. Den Ereignissen des Kriegs, wo die Ehre in Anspruch genommen wird, kann jedes muthige Gemüth entgegentreten; aber sein Haupt niemals niederlegen ohne Furcht vor dem Dolche, muß das kühnste Herz erschrecken. Auch war Cromwell, (trotz Tapferkeit und Muth) darüber so wenig erhaben, daß er (wie berichtet wird) bisweilen eine verborgene Rüstung trug, und in der letzten Zeit nicht zwei Nächte hintereinander, in derselben Stube schlief. Häusliches Leiden beschleunigte seinen Tod. (IV, 420.)"

4) „Karl II. und seine Freunde verfuhren keineswegs milde mit ihren Gegnern. Sie gingen so weit, wie sie es wagen durften, und verfolgten durch Meuchelmörder selbst Einige, die in fremden Ländern Sicherheit gesucht hatten. Des Königs offene Begünstigung jeder Art von Ruchlosigkeit, (profligacy) beschimpft das Zeitalter, welches sie duldete. Seine Uebertretung der Gesetze, seine Plane gegen die Religion, zeigen daß ihn die Erfahrung nicht belehrt hatte. (IV, 485.)"

Malcolm Laing (1762—1818),

schrieb eine Geschichte Schotlands von der Thronbesteigung Jakobs I., nach dem Tode der Elisabeth (1603), bis zu der parlamentarischen Vereinigung mit England (1706). Daß die Geschichte dieses Landes zugleich erzählt werden mußte, versteht sich von selbst. Das Werk verdient sehr großes Lob. Es zeichnet sich aus durch gründliche Forschung, Scharfsinn und Unparteilichkeit der Beurtheilung, Klarheit und Kraft der Darstellung. Wenige Proben werden hinreichen diese Behauptung zu bestätigen.

1) Tod und Charakter Karls I.

„Die Folgen des Todes König Karls, waren sehr verschieden von denen, welche seine Feinde erwarteten. Anstatt einen Abscheu gegen die Monarchie zu verbreiten, erweckte die Hinrichtung ihres angebohrnen, erblichen Königs, in den Gemüthern des Volkes, alle verborgenen Bewegungen der menschlichen Seele.

Sympathie, das Kind der Einbildungskraft und des Herzens, wird am mächtigsten hervorgerufen durch die Leiden erhabener Personen. All das unschuldige Blut, welches so verschwenderisch während der Bürgerkriege vergossen ward, erregte keine so allgemeine Sympathie und Mitleid, als die Hinrichtung Karls. Hätte man ihm erlaubt ein Gefangener zu bleiben, oder als Vertriebener unter Fremden von Hof zu Hof zu wandern, so wäre vielleicht sein Charakter allmählig im Unglück gesunken, von einem gesetzlichen Fürsten, zu einem Prätendenten dessen veraltete Ansprüche man dem Staatswohle für nachtheilig hielt. Aber das Volk vergaß des Königs Irrthümer und seine eigenen Leiden, bei Betrachtung von jenes Schicksal, und nichts hat mehr als sein unzeitiger und gewaltsamer Tod beigetragen, zur vorübergehenden Herstellung seiner Söhne."

„Karls Charakter ist um so schwerer zu würdigen, da seine Feinde ihm unverdiente Verbrechen zur Last legten, und seine parteiischen Freunde ihn mit Tugenden überhäuften. Er war mäßig, keusch, musterhaft in seinem Wandel, ernst und würdig im Benehmen, streng anständig im Gespräche, sorgfältig in Theilnahme an kirchlichen Gebräuchen, gewissenhaft in Uebung jeder sittlichen Pflicht, als Vater, Gatte und Freund. Unempfindlich vielleicht für verfeinerte Gefühle der Menschlichkeit, war sein Herz doch empfänglich für zärtliche Zuneigung und dauernde Freundschaft. Sein Verstand (mind) war von Natur scharf und gediegen; kühl und muthig in Gefahren, bei großen Veranlassungen großgesinnt und angemessen, begabt mit einem gebildeten und prächtigen Geschmack, nicht ermangelnd in den geringern, aber einen Thron schmückenden Eigenschaften. Unzweifelhaft besaß er die Tugenden des Privatlebens; wenn wir aber die Kehrseite des Bildes betrachten, so finden wir so viel charakteristische Unvollkommenheiten, daß jene Tugenden nutzlos für das Publikum, und nicht selten ihm selbst gefährlich wurden. Seine Religion war abergläubig, unduldsam und voller Frömmelei; seine Würde gebieterisch und selten freundlich, verrieth harten zurückstoßenden Stolz. Sein Ohr war offen dem Ver-

dachte, und nicht unzugänglich der Schmeichelei. Seine Gattenliebe führte zur äußersten Hingebung; sein Benehmen war selten großmüthig oder einnehmend, mochte er etwas bewilligen oder abschlagen. Beharrlich in seinen Vorsätzen, unbeugsam und eigensinnig in Verfolgung seiner Zwecke, rasch und unbesonnen beim Wählen oder Verändern der Mittel, im Glück ungebührlich erhoben jedoch im Unglück nicht gleichmäßig niedergedrückt. Seine Menschlichkeit wird angeklagt durch die von der Sternkammer verhängten, barbarischen Strafen; denn der Herrscher, welcher Grausamkeit der Richter duldet, wird hiefür selbst verantwortlich. Karls herrschende Leidenschaft, oder vielmehr das hindurchgehende Prinzip seines ganzen Lebens, war die Begierde nach einer schrankenlosen Gewalt, welche er höchstens mit den Prälaten theilen wollte, und welche er weder mit Mäßigung zu gebrauchen verstand, noch ihr zu entsagen bereit war."

„Gewiß war Aufrichtigkeit keine Eigenschaft seines Charakters; seine Unaufrichtigkeit glich aber mehr der eines Priesters, der Vorbehalte sucht um auszuweichen, als eines Königs, welcher die von ihm verachteten Pflichten treulos verletzt. — Es reicht nicht aus zu behaupten daß die Schwierigkeiten seiner Lage, seine eigene Unvorsichtigkeit und die Mißgunst des Glücks, die großen, ja beispiellosen Unfälle seiner Regierung herbeigeführt hätten. Vielmehr erzeugten die frühen und oft wiederholten Beispiele seiner Unaufrichtigkeit, einen so festen Glauben an seine Verstellung, daß die Volksführer (in wohlbegründetem Mißtrauen gegen seine zweideutigen Erklärungen) nur auf den Grund ihrer eigenen Vorschläge mit ihm verhandeln wollten, welchen beizutreten er abgeneigt, oder nicht im Stande war."

2) Wilhelm III. (II, 253.)

„Er war mittlerer Größe, nicht schön gebaut, oder einnehmend, ausgenommen zu Pferde. Eine Habichtsnase; die harten, bleichen und feierlichen Gesichtszüge wurden erleuchtet von dem durchdringenden Glanze eines Adlerauges. In Folge des ihm in der Jugend aufgelegten Zwanges, war sein Benehmen kalt, schweigsam, und so zurückhaltend daß er abschlägige Antworten,

und Belohnungen, mit fast derselben Gleichgültigkeit zu vertheilen schien. Unangenehme Eindrücke wurden von ihm schneller aufgenommen als ausgelöscht; doch sank seine Empfindlichkeit nie hinab zu gemeiner Rachsucht. Seine gewöhnliche Zurückhaltung und Schweigsamkeit nahm zu bei abnehmender Gesundheit; doch war seine Stimmung den Genüssen des geselligen Lebens nicht abgeneigt, und empfänglich für die feineren Gefühle der Liebe und Freundschaft. Seine vernachlässigte Erziehung verursachte daß er die schönen Künste nicht kannte und für ihre Reize kein Gefühl zeigte. Er war nicht sowohl unfähig zum steten Betreiben sogenannter Geschäfte, als abgeneigt den kleinlichen Einzelnheiten derselben. Aber seine Tugenden waren von ernsterer und erhabnerer Art. Sein Geist zeigte sich stets mit großen Planen beschäftigt, wo die verschiedenen Eigenschaften eines gesunden und vorausschauenden Urtheils nacheinander geübt wurden; eine ruhige und heitere Großartigkeit in Schlachten und Gefahr; Tapferkeit auch im Unglück, Mäßigung im Glück, treu seinen Verbündeten, und, über Alles, eine unüberwindliche Anhänglichkeit für öffentliche Freiheit, im Verhältniß zu welcher, sein Ehrgeiz nur eine zweite, untergeordnete Leidenschaft war. Sein Leben ward geopfert dem steten Kampfe wider Frankreich: zuerst um die Unabhängigkeit seines Vaterlandes, dann das Gleichgewicht Europas zu erhalten. Und so wie er die, ihm für Opferung der Freiheit Hollands, dargebotene Beherrschung desselben zurückwies; so würde er ebenfalls die Krone Englands ausgeschlagen haben, wenn man sie ihm auf Bedingungen angeboten hätte, die mit jenen großen Planen unverträglich erschienen. Von der Befreiung Englands aus, ward er Schiedrichter und Beschützer der Freiheiten Europas; und wenn er nicht der geschickteste und glücklichste Feldherr war; dann ohne Zweifel der erleuchtetste und rechtlichste Staatsmann Europas; unbeugsam in Beförderung des öffentlichen Wohles, nachgiebig gegen wahre Bedürfnisse, und jede sich darbietende Gelegenheit geschickt benutzend. Leidenschaftlos und unparteilich in Hinsicht auf die Parteien, welche das Land theilten und erschütterten, vertraute

und benutzte er sie abwechselnd, (selbst häuslichen Verrath nicht scheuend) und vermöge seiner genauen Kenntniß des menschlichen Charakters, besaß er das seltene Talent, selbst die Dienste seiner heimlichen Feinde, für die Erreichung seiner Plane zu verwenden. Vorzüglich ausgezeichnet war sein Charakter durch feste Rechtlichkeit, würdige Einfachheit und patriotische Achtung vor den Rechten der Menschheit. Nach dem Ablaufe eines Jahrhunderts, wo die Vorurtheile der Parteien vergessen sind, und die Wohlthaten seiner Regierung nicht mehr unmittelbar einwirken, bildet religiöse Duldung (welche er zuerst unter allen Fürsten Europas einführte) die reinste Glorie seines Lebens und seiner Herrschaft. Gleich anderen Wohlthätern des menschlichen Geschlechts erfuhr er Mißtrauen und Undankbarkeit seitens der Völker die er befreite; aber die Engländer sollten sein Andenken verehren, als den größten ihrer Monarchen seit Elisabeth, und den letzten der eine persönliche Leitung übernahm und sich dem Dienste des Staates weihte."

So weit die wahre und beredte Schilderung Laing's. Allmählig hat Wilhelm der dritte immer mehr Vertheidiger und zuletzt an Macaulay einen umständlichen, begeisterten Geschichtschreiber gefunden.

Erwähnung verdient eine andere kritische Arbeit Malcolm Laing's. Er hat wo nicht ganz zuerst die Aechtheit der Gedichte Ossians geläugnet, doch zuerst ihre Unächtheit gründlich erwiesen. Dieser Beweis machte mir in meiner Jugend sehr große Freude; denn wenn ich auch außer Stande war einen solchen Beweis zu führen, widersprach ich doch (damals sehr ungewöhnlich) den Behauptungen von der unübertrefflichen Trefflichkeit jener Gedichte, mit großer Lebhaftigkeit. Insbesondere zürnte ich dem kränklichen Schwächling Werther, daß er das naßkalte nebliche Wetter, die schwebelnden Persönlichkeiten, die lamentabele Sentimentalität u. s. w., hinaussetzte über Homer's hellreinen, milden Himmel, über dessen scharfgezeichnete Personen, und ihre kräftige, heitere, glückliche Gesundheit.

Zwei Geschichtschreiber verdienen hier (unter Vielen) noch

erwähnt zu werden: Smollet, welcher'in bescheidener, lesbarer Weise, Hume's Geschichte Englands von 1689 bis 1760 fortführte; und Lord Mahon, dessen Werk sich fast an Macaulay anschließt, und die Zeit von 1713 bis 1783 umfaßt. Seine Forschung ist gründlich, die Darstellung klar, ansprechend und lehrreich. In ganz verschiedener Weltgegend zeigt Lord Mahon's Leben Belisar's ebenfalls erhebliche Verdienste.

Henry Hallam.

Durch drei Werke hat Hallam den Rang eines der ausgezeichnetsten britischen Geschichtschreiber erworben: die Geschichte der englischen Verfassung, Europas im Mittelalter, und der Litteratur des funfzehnten bis siebzehnten Jahrhunderts. Ueber das erste Werk hat Macaulay, aus seinem Standpunkte eine strenge Recension geschrieben, welche mehr Raum einnimmt, als meine Bemerkungen über die gesammte englische Litteratur. Hienach erscheint mein Verfahren oberflächlich und ungenügend; wäre ich aber auch befähigt jene Aufgabe in einer so viel mehr umfassenden Weise zu lösen, so würden dazu 30—40 Bände gehören. Mithin muß ich mich überall der Kürze befleißigen, breite Beurtheilungen vermeiden, und die Beispiele sorgfältig auswählen. Das Letzte ist nicht so leicht als man vielleicht glaubt: sie sollen nach Form und Inhalt anziehend und lehrreich seyn, und den Schriftsteller selbst auf wenigen Seiten charakterisiren.

Alle Werke Hallam's zeichnen sich aus durch gründliche Forschung, einfache klare Darstellung, große Unparteilichkeit, gesundes Urtheil und ungewöhnliche Mäßigung. Doch hindert die letzte den Verfasser nicht, sich bestimmt und eigenthümlich auszusprechen. Dies beweiset z. B. die folgende Stelle (Literature, I, 416):

„Wir können den Verehrern Luther's nicht folgen, wenn sie ganz verhehlen, oder nur leicht rügen, die ungeheuren

Paradoxen, welche seine Schriften entstellen. Indem er Erlösung und Seligkeit allein vom Glauben abhängig macht, läugnet er nicht allein die Wichtigkeit eines tugendhaften Lebens, sondern er behauptet auch, daß jeder welcher fest glaubt, daß ihm seine Sünden vergeben werden (welches, nach Luther, die eigentliche Bedeutung des christlichen Glaubens ist) überhaupt unfähig werde zu sündigen, oder (so lange jener Glaube dauere) die Gunst Gottes einzubüßen. Seckendorf und Mosheim behaupten zuweilen, Aeußerungen dieser Art wären nur hastig und ohne Bestimmtheit hingeworfen: aber ich fürchte eine Prüfung ergiebt, daß sie sehr bestimmt und deutlich sind, und der Mangel an Schärfe und Deutlichkeit sich vielmehr bei denen findet welche angeblich mit der allgemeinen Lehre der christlichen Kirche besser übereinstimmen. Man darf keinen Augenblick lang annehmen, daß Luther (dessen Seele von glühender Frömmigkeit erfüllt war, dessen Rechtlichkeit und reiner Lebenswandel unbezweifelt sind) dem ausschweifenden Mißachten sittlicher Tugend irgend eine Ermuthigung geben wollte. Diese Tugend würdigte er vor Gott und Menschen ganz richtig, obgleich er in der technischen Redeweise der Theologie, sie vielleicht als eine eigenthümliche Verpflichtung (obligation) läugnete. Seiner Natur nach aber verfolgte Luther jeden Satz der Schrift nach seiner buchstäblichen Bedeutung, bis zu den äußersten, scheinbaren Folgerungen, und meinte wohl (fancied): wenn man das künftige Leben als eine Triebfeder zu sittlichem Handeln hinstelle, und mit besserem, oder schlechterem Handeln in Verbindung setze, so thue dies der freien Gnade Gottes Eintrag und auch der allmächtigen Wirksamkeit des heiligen Geistes bei Bekehrung der Seele."

„Wie wir auch geneigt seyn mögen über die Lehren Luther's zu denken, sollen wir doch bei Betrachtung der Reformation (als eines Theiles der Weltgeschichte) uns nicht durch die oberflächlichen und grundlosen Darstellungen mißleiten lassen, welche wir bisweilen bei neueren Schriftstellern finden. So z. B. Luther habe, betroffen durch die Thorheit des herrschenden Aberglaubens, ein vernünftigeres (more rational) System der Religion ein-

führen wollen; er habe gekämpft für Freiheit der Untersuchung und ein ungebundenes Vorrecht persönlichen Urtheils; oder, (was Andere beigebracht haben): Eifer für Gelehrsamkeit und alte Philosophie hätten seine Angriffe auf die Unwissenheit der Mönche herbeigeführt und gegen die arglistige Polizei der Kirche, welche allen freien Studien entgegentrete. — Jeder Mann, einfachen Verstandes, der mit den Schriften der ersten Reformatoren und ihrer Geschichte bekannt ist, muß derlei Ansichten für trügerische Künsteleien halten. Die Lehren Luther's sind im Ganzen nicht rationeller (das heißt, nicht mehr mit dem übereinstimmend, was man a priori in der Religion zu finden erwartet), als die der römischen Kirche; — auch behauptete Luther nicht daß sie es wären. Was das Vorrecht freier Untersuchung anbetrifft, so übten es allerdings diejenigen, welche ihre alten Altäre verließen; aber sie pflegten gewiß nicht ein System, ungebunden nach Willkür zu urtheilen. Ist ferner irgend ein Grund vorhanden sich einzubilden daß Luther im Interesse der Litteratur vorschritt? Er kanute nur die theologische; auch finden sich in seinen Schriften wohl nur wenige Anspielungen auf weltliche Autoren, oder sonstige Beweise seiner Hochschätzung. Vielmehr ist es wahrscheinlich, daß sowohl die Grundsätze des großen Gründers der Reformation, als auch die natürliche Richtung zu angestrengter Beschäftigung mit theologischen Streitigkeiten, eine Zeit lang den Fortschritt der philologischen und philosophischen Litteratur hemmten."

„Es ist wichtig und lehrreich zu untersuchen, was den Fortschritt der Reformation hemmte? Wir müssen anerkennen die Klugheit, Festigkeit, und Einheit des Zweckes, welche meistentheils den römischen Hof auszeichneten; ferner kommt in Betracht die Strenge der unduldsamen Gesetze, die aufspürende Härte der Inquisition, der Einfluß der Jesuiten auf die Erziehung. Doch alles dies bestand schon vorher, oder würde nicht hingereicht haben, der überwältigenden Kraft der öffentlichen Meinung zu widerstehen. Deshalb muß man anerkennen, daß in jener Religion ein von äußerer Macht unabhängiges

Lebensprinzip vorhanden war. Neben dem weltlichen Pomp und dem Sinken der Sittlichkeit, war stets vorhanden eine starke Flamme des Eifers und der Frömmigkeit. (Liter., II, 94.)"

„Zu den hauptsächlichsten Ursachen welche die Fortschritte des Protestantismus hemmten, müssen wir zählen den immerwährenden Streit, die unversöhnliche Heftigkeit, die Frömmelei, und vor Allem die Verfolgungssucht, welche sich in der lutherischen und calvinischen Kirche zeigte. Alle gingen von dem gleichen Grundsatz aus: der Nothwendigkeit eines orthodoxen Glaubens. Aber diese Orthodoxie war nichts als ein Glaube, dem ihrer Widersacher entgegengesetzt, anerkannt als fehlbar, und dann hingestellt als gewiß, Autoritäten verehrt in einem und verworfen im nächsten Augenblick, angeblich sichere Beweise hergenommen aus Vernunft und Schrift, welche ihre Gegner, mit gleichem Selbstvertrauen glaubten vernichten zu können. (II, 101.)"

„Der enge Geist angeblicher Rechtgläubigkeit herrschte anderthalb Jahrhunderte lang in der lutherischen Theologie. Aber in Folge dieses Geistes, ward diese Theologie in dem übrigen Europa fast ganz vergessen und verachtet, und man kennt kaum eins der davon handelnden Bücher dem Namen nach. (II, 104.)"

„In der zweiten Periode der Reformation wurden die schon früher erscheinenden unglücklichen Zeichen (Uneinigkeit, Bosheit, Frömmelei, Unduldsamkeit) weit entfernt einem milderen Einflusse nachzugeben, immer hartnäckiger und unheilbar. Doch gab es Einige, welche den Grund legten zu einer liebevollen und vernünftigen Nachsicht gegen Verschiedenheiten des Urtheils, wie sie der Grundsatz der Reformation gewissermaßen geheiligt hatte. (II, 111.)"

In seiner Litteraturgeschichte hat Herr Hallam (wie gewöhnlich) viele minder bedeutende Männer kürzlich erwähnt, über die ausgezeichnetern sich dagegen umständlicher in einer Weise ausgesprochen, der man nicht immer beitreten wird, die jedoch immer eigenthümlich und merkwürdig bleibt. So fügt er manchem, vielleicht zu scharfem Tadel des Camoens, lobend hinzu

(II, 286): „Diese, vom englischen, oder altklassischen Standpunkte aus, bemerkten Mängel werden ausgeglichen, oder (besonders für einen Portugiesen) überwogen, weil Camoens frei ist von Allem was zurückstoßen könnte. Nirgends schwülstig, geziert, dunkel, die Erzählung vollkommen deutlich und durchsichtig, für Ereignisse und Beschreibungen ein eigenthümlicher Reiz der Färbung; nicht minder gefallend durch eine scheinbare Nachlässigkeit des Pinsels, durch einen Styl welcher sich der gewöhnlichen Sprechweise anschließt, durch einen honigsüßen Versbau, und vor Allem durch eine sanfte Wehmuth (languor), welche das ganze Gedicht durchtönt und uns immerdar erinnert an den dichterischen Charakter und die anziehenden Schicksale des Verfassers. Sie sind der Spiegel eines Herzens voll Liebe, Muth, Großmuth, Patriotismus; und so wird die Lusiade immer gefallen, welche Stelle wir ihr auch, als ein Werk dichterischen Genius anweisen mögen.“

Einer umständlichen Beurtheilung von Spenser's Feenkönigin, entnehme ich folgende Stelle: „Man fühlt schon im Spenser, und vielleicht selbst im Ariost (wenn man viel von beiden lieset) daß Märchen von Rittern und Damen, Riesen und wilden Männern, mit einer Uebersättigung endigen, welche durch keine dichterischen Vorzüge kann beseitigt werden. Ariost, im Gefühl dieses erheblichen Mangels des romantischen Epos, belebt dasselbe durch eine Menge von Ereignissen und Zufällen, die uns weit hinwegführen von dem eigentlichen Tone ritterlicher Sitten. Er spielt mit seinen Charakteren, wie mit Puppen, um sich und die Leser zu amüsiren. Im Spenser dagegen ist nichts bemerkenswerther, als sein beharrliches Festhalten, sein Glaube an die Thaten der Ritterschaft.“

„Marlow's Faust (II, 376) ist voll von dichterischen Schönheiten; aber ein Gemisch mit Possenhaften schwächt die Wirkung, und läßt das Werk mehr erscheinen als den Entwurf eines großen Genius, denn als eine vollendete Ausarbeitung. Ueber den Mephistofeles Marlow's ist eine tragische Melancholie verbreitet, welche vielleicht mehr Eindruck macht, als die boshafte Heiterkeit

des Teufels in Göthe's berühmter Dichtung. Aber im Marlow fehlt die schöne Gestalt Margarethens, und er trägt kaum den Ruhm davon einem größeren Dichter zufällig hie und da Begeisterung eingehaucht zu haben."

Hallam's umständlicher Bericht über Shakspeare stimmt zum Theil mit deutschen Ansichten, theils weicht er bedeutend davon ab: insbesondere wo hervorgehoben wird, was der Dichter anders hätte machen können und machen sollen. Der beschränkte Raum verbietet uns auf das Einzelne näher einzugehen, und Zustimmung, oder Widerspruch näher zu begründen.

Die Geschichte des Mittelalters und der englischen Verfassung stehen in engem Zusammenhange und insbesondere ist der letzte Gegenstand sehr anziehend und lehrreich. Ob Macaulay Recht hat, wenn er behauptet: Hallam sey als Whig nicht freisinnig genug, behandele Elisabeth und Karl I. zu milde, das lange Parlament und Cromwell zu strenge u. s. w., ist sehr zweifelhaft, doch kann ich diese schwierige Frage hier nicht untersuchen und noch weniger entscheiden. Gewiß geht Hallam's scharfsinnig zersetzendes, anatomisches Verfahren, behufs der Vertheilung von Lob und Tadel, hervor aus löblichem Streben nach vollständiger Erkenntniß der Wahrheit.

Ohne Zweifel hat Hallam, (seiner Aufgabe gemäß) hauptsächlich von sachlichen Verhältnissen, Zuständen, Objekten gehandelt, und keine zusammenhangende Erzählung der gesammten Geschichte geben wollen. Daß er aber die wichtigern Personen geschickt aufzufassen und zu schildern verstehe, zeigen folgende abgekürzte Proben.

„Wer da kennt Benehmen und Charakter des Grafen Strafford, den Mißbrauch seiner Gewalt im Norden, seine viel ärgeren Ueberschreitungen in Irland, seinen gefährlichen Einfluß auf die Beschlüsse des Königs, muß zugeben daß (bei irgend einer Achtung der Reichsverfassung) es eine der ersten Pflichten des neuen Parlamentes war, einem so großen Verbrecher in gesetzlicher Weise den Prozeß zu machen. — Das Mißtrauen gegen den König, die Besorgniß daß nur der Tod Strafford's

seine Rückkehr zur früheren Gewalt verhindern könne, machte die parlamentarischen Häupter hartnäckig gegen eine mildere Bestrafung. — Strafford war so unbeliebt daß ihm nur Theilnahme erwecken konnte die Härte seiner Verurtheilung, welche ihm Gelegenheit gab sich in edler Weise zu vertheidigen. Hiedurch ist sein verlorner Ruf zur Hälfte hergestellt und eine großmüthige Nachwelt mißleitet worden. — Die Rücksicht auf Grundsätze der Milde und Mäßigung und die Anhänglichkeit an feste Gesetze, berechtigt zu einigem Tadel daß man in Strafford's Prozesse von ihnen abgewichen ist; wir sollen aber um deswillen nicht den lauten Vorwürfen seiner Bewunderer beistimmen, welche die Verfolgung des Grafen als eine boshafte und schändliche Wirkung bloß parteiischer Rachsucht betrachten. — Wenn wir also den wider Strafford gefällten Spruch gewissermaßen verdammen, so geschieht dies nicht um seinetwillen, — sondern weil wir das eingeschlagene Rechtsverfahren für gefährlich halten, und der bessere Ausweg großartiger Gelindigkeit unweise verworfen ward. (II, 141—150.)" —

„Cromwell hinterließ einen Ruf angemessen seinem außerordentlichen Glück und den ihn stützenden großen Eigenschaften. Doch bewunderten ihn Fremde wohl noch mehr, als seine Landsleute, weil dort das Gefühl nicht durch Haß getrübt war. Viel vergab ihm indessen das englische Volk, weil er den Ruf alter Zeiten und die Erinnerungen an Elisabeth herstellte. — Der Gegensatz zu der auswärtigen Politik Jakobs und Karls, erhöhte den Glanz der Regierung des Protektors. — Aber ungeachtet dieses auswärtigen Glanzes, welcher einige englische und die meisten fremden Schriftsteller täuschte, war die Unterwerfung des Volkes keineswegs friedlich und freiwillig. (II, 355.)"

William Roscoe. (1752—1831.)

Roscoe erwarb sich den Ruf eines ausgezeichneten Geschichtschreibers durch seine Lebensbeschreibungen Lorenz des Me-

dicäers und Papst Leo X. Wir wollen mit dem Verfasser darüber nicht kritteln, daß beide Werke, mindestens zur Hälfte mit der Geschichte des Staates, der Kunst und Wissenschaft angefüllt sind, (denn wir erhalten mehr, als der Titel verspricht); aber für abgerundete, lebendige Biographien können wir die neun Bände nicht halten. Roscoe ist ein sorgfältiger Forscher, ein verständiger Beurtheiler, ein einfacher Erzähler; den großen, schaffenden, historischen Künstlern steht er indessen keineswegs gleich. —

Ein Urtheil Roscoe's über Luther (IV, 72) möge hier Platz finden. Nachdem er den großen Reformator gelobt und seine Verdienste nachgewiesen hat, fährt er fort: „Ohne Luther all das Unglück zur Last zu legen, was in Europa durch die Religionsverschiedenheit hervorging; genügt es an die außerordentliche Unfolgerichtigkeit zu erinnern, welche den Charakter Luthers sehr charakterisirt. So lange er gegen die römische Kirche kämpfte, behauptete er das Recht persönlicher Ueberzeugung in Religionssachen, mit der Zuversicht und dem Muthe eines Märtyrers. Sobald er jedoch seine Anhänger von den Ketten päpstlicher Herrschaft befreit hatte, schmiedete er andere, in mancher Hinsicht gleich unerträgliche, und war in den letzten Lebensjahren damit beschäftigt, den wohlthätigen Wirkungen seiner früheren Anstrengungen entgegen zu arbeiten. — Die Mäßigung und Biederkeit Melanchthon's milderte die Strenge der Lehren Luther's; dessen Beispiel ging indeß auf seine Nachfolger über, und der lieblose Geist welchen die lutherischen Doktoren beim Vorschreiben der Glaubensartikel zeigten, ist oft der Gegenstand strengen und gerechten Tadels gewesen.“

Henry Hart Milman. (1791.)

Sowie in jedem Einzelnen, so bildet, gestaltet und entwickelt sich Religion und Philosophie auch in jedem Volke auf eigenthümliche Weise, und es ist höchst anziehend zu erforschen, was

in dieser Beziehung natürlich, nothwendig, löblich, oder unnatürlich, willkürlich, tadelnswerth sey. Nur zu oft werden aber auf diesem Boden, ohne genügende Kenntniß, anmaßende und parteiische Urtheile gefällt. Die oft wiederholte Behauptung, daß Engländer und Franzosen nur das Einheimische kennten, ist jetzt nicht mehr wahr und es beschäftigen sich z. B. (wie ich hier wiederhole) die Franzosen mindestens eben so viel mit der deutschen, als die Deutschen mit der französischen Philosophie. Tennemann und Ritter werden itzt gewiß in Frankreich eben so viel, oder wohl noch mehr gelesen, als Damiron in Deutschland.

Auch in England hat die Bekanntschaft mit dem Deutschen sehr zugenommen, wie z. B. Milman's ausgezeichnete History of Latin Christianity erweiset. Milman, der auch als Dichter gerühmt wird, bietet in sechs starken Bänden, eine Geschichte der Religion, der Kirche und insbesondere der Päpste. Aber auch die Geschichte der Staaten, Künste und Wissenschaften ist, soweit es nöthig erschien, hier aufgenommen. Milman ist ein geachteter Geistlicher der hohen englischen Kirche, und hiemit sein Standpunkt im Allgemeinen hinreichend bezeichnet; sein Charakter ist aber zu edel und seine Kenntniß zu groß, als daß er in übertriebene Einseitigkeit und Leidenschaft verfallen könnte. Einige kurze Auszüge aus jenem Werke, werden indeß ein bestimmteres Urtheil ermöglichen.

„Die griechische Kirche (sagt Herr Milman) ward in Hinsicht auf Lehre und kirchliche Einrichtungen, von ihrem griechischen Ursprunge beeinflußt. Seit Jahrhunderten waren bei den Griechen alle die wichtigen Fragen, welche jeder Religion zum Grunde liegen, erörtert worden: die Schöpfung der Welt, das Daseyn und die Natur Gottes, Ursprung und Wesen des Uebels. Daher zeigt sich die griechische Christenheit unersättlich grübelnd, spekulirend. Im Vertrauen auf den unerschöpflichen Reichthum und die feine Bestimmtheit ihrer Sprache, duldeten sie keine Beschränkung ihrer sonderbaren Forschungen. Kaum war eine Frage festgesetzt und abgenutzt, so war man sogleich bereit neue aufzuwerfen. Man begann mit der Gottheit Christi, dann weiter zur

Dreieinigkeit; es entschlief diese oströmische Religion mit dem Streit über das unerschaffene Licht auf dem Berge Tabor. (I, 2.) Die griechische Hierarchie verlor alle Einheit. Vier Patriarchen lebten in stetem Streite. Der von Konstantinopel war ein leidendes Opfer, ein demüthiger Sklave, oder ein aufrührischer Gegner des byzantinischen Kaisers; selten nur übte er eine edle, moralische Controle gegen dessen Despotismus. (I, 4.)"

„Das abendländische Mönchsthum war im Allgemeinen nicht so trocken, nutzlos thätig, träumerisch, ermattet als das östliche. Jenes zeigte sich thätig und erzeugend, gründete Kolonien, erhielt Kunst und Wissenschaft, errichtete prachtvolle Gebäude und machte Wüsten fruchtbar. Wenn es die kraftvollsten Gemüther der Welt entzog, sandte es dieselben, (vorgeübt durch strenge Zucht) wieder hinaus um die Welt zu regieren. — Stets durch frische Kräfte erneut steigerte es sich zur Begeisterung, oder verdunkelte zum Fanatismus, und durch steten Wetteifer, befeuerte es die Thätigkeit, oder besserte die Mängel der Weltgeistlichkeit u. s. w. (I, 6.)"

„Zur Zeit Benedikts von Nursia konnte niemand auf die Gemüther einen tiefen Eindruck machen, keinen dauernden Einfluß üben, ohne eine Begeisteruug welche ihn mit Wundern umgab. Der ganze Luftkreis war geschwängert von einer unerschöpflichen Sehnsucht nach dem Wunderbaren, Uebernatürlichen. (I, 414.)

„Zeiten der Noth rufen große Männer hervor; wenn nicht groß in Beziehung auf die wahre, geistige, sittliche Würde des Menschen, dann doch groß in Beziehung auf den Zustand und die Bedürfnisse des Zeitalters. Sie werden gestärkt durch die mächtigen und herrschenden Grundsätze ihrer Zeit; sie bringen zu deren Förderung, gewaltige Kraft des Charakters, unbeugsamen Entschluß, und die volle Ueberzeugung von der Weisheit, Gerechtigkeit und Heiligkeit ihrer Bestrebungen in religiösen Angelegenheiten, und von der unmittelbaren, unläugbaren Bestätigung durch Gott. So war Gregor I., welchem seine Zeit und die Nachwelt, den Namen des Großen beigelegt haben. (I, 429.)"

„Niemals standen Gegner auf ungleicherem Boden, als Gregor VII. und Heinrich IV. Das Papstthum in vollster Kraft, das Kaiserthum in kläglichster Schwäche. Gregor in reifem Alter, anerkannt in seiner Würde, hochgeachtet in der ganzen abendländischen Christenheit, und voll der festen Ueberzeugung, daß, indem er die päpstliche Macht zur höchsten Stufe erhebe, er die Ehre Gottes befördere; — ja vielleicht (wenn er sich herabließ au solche Dinge zu denken) auch die Wohlfahrt der Menschen. (III, 128.)"

„Lange Zeit standen nicht sowohl die Päpste, als Bernhard von Clairvaux an der Spitze der Christenheit. Er beherrschte die Welt der, rings um sich mehrenden Klöster, die Berathungen der Fürsten und die geistige Entwickelung. Er bevölkerte die Klöster mit eifrigen Bekennern jeden Ranges und jeden Standes, er heilte die päpstliche Spaltung und Doppelwahl, er predigte einen neuen Kreuzzug, wo zwei Könige die Heere führen, er widerlegte (wie seine bewundernde Zeit glaubte) den Abälard, und unterdrückte die noch gefährlichern Lehren Arnolds von Brescia. Fast götzendienerische Bewunderer schmücken sein Leben mit zahllosen Wundern; die Nachwelt möchte darin fast eine wunderbare Kraft erkennnen, daß er die Gemüther zu leidendem Gehorsam vermochte. Sein Charakter, Meinungen, Beredsamkeit, Frömmigkeit, stimmten mit den starken Gefühlen und Leidenschaften seiner Zeit; was zum Theil seine Ueberlegenheit erklärt; doch muß der Mann begabt gewesen seyn mit einer angebohrnen erstaunlichen Kraft und Größe, welche ihn so weit über eine Welt erhob, welche von denselben Einflüssen bewegt war. (III, 327.)"

„Obgleich Wycliffe ein Gegenstand des bittersten Hasses war, hatten doch zu seiner Zeit selbst die heftigsten Gegner eine Achtung vor ihm, die der Bewunderung nahe kam. Sein entsagendes, musterhaftes Leben entwaffnete selbst die Verläumdung; sein kräftiges, unablässiges Bestreben, die gesammte Geistlichkeit zu ihrer ursprünglichen Armuth zurück zu bringen, hat keinen Vorwurf hervorgerufen, als sey dies Folge von Stolz, Eigennutz,

und einer mit seiner sonstigen Strenge unverträglichen Nachsicht. Seine Thätigkeit war erstaunlich. — Er galt für einen Meister in der Schuldialektik; er war der Stolz, wie das Schrecken von Oxford. — Er war zugleich ein Mann der spitzfindigen Schule, und ein beliebter Urheber religiöser Schriften. Sein Latein ist trocken, streitend, syllogistisch, dunkel; sein Englisch roh und rauh, aber klar, kurz, heftig, emphatisch. — Wycliffe war nicht bloß ein vorzeitiger Reformator der Christenheit; sondern auch unvollständig und ungenügend. Er war zerstörend für das bestehende System, aber kein Begründer eines neuen Systems. (VI, 134.)"

„Huß ward betrachtet als ein hartnäckiger, unverbesserlicher Ketzer; doch ist nie klärlichst angegeben worden, worin seine Ketzerei bestand. Denn er wich nicht ab von den großen, allgemeinen Wahrheiten der Christenheit, nicht von den Glaubenssätzen, welche nachmals von den englischen und deutschen Reformatoren verworfen wurden. — Er war ein Märtyrer der hierarchischen, nicht der päpstlichen Macht, er kämpfte gegen die höchste geistliche Herrschaft, welche so lange bestanden hatte. (VI, 212.)"

„Die Kirchenversammlung von Basel, schien mit unerschütterlichem Selbstvertrauen, das Sinken ihrer Macht zu betrachten, welches daraus entstand daß manche der ausgezeichnetsten Männer sie verließen, und noch mehr daß sie Erwartungen erregt hatte, welche zu erfüllen sie völlig außer Stande war. — Zu lange wies sie gemäßigte Vorschläge zurück. Die Berathungen wurden stürmisch und tumultuarisch, und selbst die hohen Prälaten geriethen in die bittersten Streitigkeiten. (VI, 296.)"

„Die drei Glaubensbekenntnisse der Apostel, des Athanasius und von Nicäa, bildeten nur einen kleinen Theil des Glaubens der abendländischen Christenheit. Hiezu kam eine weitläufige Mythologie, die Lehre von Engeln und Teufeln, die Verehrung Marias und der Heiligen, Pilgerungen, Reliquien, Hölle, Fegefeuer, Himmel. Die Welt war einig über denselben

Aberglauben. (VI, 399.) So lange man dem Bestehenden nicht offen entgegentrat, hielt die Geistlichkeit Alles für sicher; so lange als der Unglaube an ihr ganzes System, ruhig in den Herzen der Menschen verborgen lag, kümmerten sie sich nicht darum, was in diesen inneren Tiefen sich vorbereiten und brüten möchte. (VI, 622.)"

Coxe

gehört zwar nicht zu den Geschichtschreibern ersten Ranges, ist aber einer der fleißigsten und glücklichsten Sammler zeither unbekannter lehrreicher Materialien. Auch sind diese immer verständig und lesbar zusammengestellt und benutzt. So in seinen Denkwürdigkeiten Walpoles, der Geschichte Oesterreichs und der bourbonidischen Könige in Spanien. Das letzte Werk bestätigt nur zu sehr, daß nach dem jämmerlichen Ausgange der habsburgischen Dynastie, die neue bourbonidische nicht einmal den gemäßigten Hoffnungen entsprach. Philipps V. und Ferdinands VI. geistige und leibliche Schwäche und Unthätigkeit sank nicht selten hinab bis zum Wahnsinn. Dem besseren Karl III., folgte der unfähige Karl IV., und diesem der in jeder Beziehung unwürdige Ferdinand VII. Die Einwirkung der Königinnen brachte öfter Schaden als Nutzen, und trotz des häufigen Wechsels der Minister, war keiner im Stande eine so dringend nöthige Wiedergeburt des gesunkenen Reiches herbei zu führen. Sehr bezeichnend und lehrreich ist folgende Schilderung. Coxe sagt (IV, 34): „Wir finden in Madrit zur Zeit Ferdinands VI., einen König friedliebend und redlich, aber schwach und hypochondrisch, fast immer beherrscht von der Königin, gelegentlich von Carvajal, Ensenada und seinem Beichtvater; durch Verwandtschaft und Neigung mit Frankreich verbunden, aus persönlichen und politischen Gründen zu England hingezogen, und von beiden Mächten zu näheren Verbindungen aufgefordert. Die Königin zum Theil beeinflußt vom portugiesischen Hofe und der Kaiserin

Maria Theresia, oder von dem Sänger Farinelli; Ensenada unterstützend, während sie seine Kunststücke kannte und mißbilligte, Carvajal achtend und seine Maßregeln billigend, während sie dieselben doch aus Eifersucht durchkreuzte. Diese beiden Minister von Natur und Bildung verschieden und stets uneinig. Die Königin, die Minister und der Beichtvater waren selten über irgend einen Punkt einig; jeder hatte Ansehn genug zum verhindern, keiner genug zum vollbringen. Und doch war Spanien seit der Herrschaft der Bourboniden nicht so gut regiert worden, als unter Ferdinand VI.!"

Sehr merkwürdig sind die Ministerien von Aranda und Florida Blanca; hier aber kein Raum umständlich von denselben zu berichten. Ein zweites, nach Inhalt und Umfang noch bedeutenderes Werk Coxe's, ist seine Geschichte des Hauses Oesterreich. Sie erweiset fleißiges Forschen, ruhiges Urtheil und klare Darstellung; man konnte sie zur Zeit ihrer Erscheinung als die beste Behandlung des schwierigen Gegenstandes bezeichnen. Da die deutsche Uebersetzung (vier Bände) und eben so spätere Werke anderer Verfasser in vielen Händen sind, so ist es nicht nöthig hier Stellen abzuschreiben; doch bezeichne ich einige Charakterschilderungen, auf welche Coxe vielen Fleiß verwandt hat: Karl VI., Theil IV, S. 86—87; Maria Theresia, IV, 127—129, 411—418; Kaunitz, 232—236; Daun, 278; Laudon, 305—308; Franz I., 348—352; Joseph II., 422—425.

Die englischen Bearbeiter der griechischen Geschichte.

Goldsmith.

Die Geschichte der Vergangenheit, insbesondere der alten Welt, spiegelt sich nicht bloß verschieden ab in den Gemüthern einzelner Menschen, sondern auch ganzer Völker. Beides wirkt aufeinander und bestimmt sich gegenseitig. An einer Stelle tritt die heidnische Politik in den Vordergrund, an der zweiten theo-

logische Rücksichten, an der dritten Grammatik, Metrik, Kritik des Textes u. s. w. Zum Beweise darf ich nur erinnern an Machiaveli, an Bossuet und Rollin, an Heyne, Wolf und Niebuhr, und vor Allen an die Engländer, welche sich mit Bearbeitung der alten Geschichte beschäftigten. Diese Verschiedenheit der Auffassung und Behandlung ist nicht zu tadeln, sondern erweitert den Ueberblick, fördert die Wahrheit und steigert sich zu künstlerischer Vollendung.

Mit Uebergehung mancher früheren Versuche, erwähnen wir, unter den Engländern, Goldsmith, Gillies, Mitford, Thirlwall und Grote.

Goldsmith, in anderen Fächern ein gerühmter Schriftsteller, gab in seiner griechischen Geschichte kein auf umfassenden Studien beruhendes, gelehrtes Werk, sondern ein kurzes, wohlgeschriebenes Lesebuch für gebildete Liebhaber. Die eilfte Ausgabe, welche in zwei Bänden vor mir liegt, erweiset daß Goldsmith ein Bedürfniß seiner Zeit nach Form und Inhalt zweckmäßig zu befriedigen verstand. Für andere Zeiten und andere Kreise von Lesern, wurden andere Werke nothwendig.

Mehr bezweckte und erreichte Gillies. Seine Erzählung ist den Urquellen entnommen, anziehend und lehrreich. Sie erstreckt sich nicht bloß auf Krieg und politische Ereignisse, sondern auch auf Religion, Philosophie, Kunst und Wissenschaft. Die folgenden Stellen zeigen wie er Personen und Zustände betrachtete, und werden doppelt interessant wenn wir sie mit andern Auffassungen vergleichen.

„Mein Zweck ist die Geschichte der Griechen zu schreiben, von Gründung der jonischen Kolonien, bis zur macedonischen Herrschaft. (I, V.) Die frühesten Zeiten sind so durch Dichtkunst ausgeschmückt, daß sie eine eigentlich geschichtliche Erzählung nicht erlauben. (21.) Ebenso wenig untersuche ich die Mythologie der Griechen, worüber so viele fleißige Forschungen angestellt und soviel scharfsinnige Vermuthungen aufgestellt wurden, — obgleich nicht immer mit glücklichem Erfolge. (58.)“

„Die Beschlüsse der Amphiktionen wurden oft verzögert

durch Förmlichkeiten, abgelenkt durch Vorurtheile, gestört durch Uneinigkeit. (I, 218.) Zur Zeit der Herrschaft Athens, Spartas und Thebens, sank die Würde der Amphiktionen hinab zu einem leeren Scheine. Ihre Berathungen beschränkten sich auf bloße Formen, abergläubige Cäremonien, Aufsicht auf Spiele und Theater, Fremdenpolizei in Delphi u. dgl. (IV, 226.)"

„Pindars Gedichte entbehren der Begleitung von Musik und Tanz, wodurch sie einst geschmückt und veredelt wurden. Jetzt lieset man sie in der einsamen Stube, ohne persönliche Theilnahme und patriotische Aufregung. Sie wurden einst gesungen vor großen Versammlungen, welche an die verkündete Religion glaubten, die gerühmten Personen kannten. Alle Hörer waren natürlich geneigt die Kühnheit des Ausdrucks zu bewundern, und mit ungewöhnlicher Begeisterung dem kühnen und gefährlichen Fluge der pindarischen Muse zu folgen. (I, 279.)"

„Alle Werke des Euripides, dieses unschätzbaren Schriftstellers erweisen das unermüdliche Bestreben seine Landsleute zu erwärmen für alle Tugenden und Liebenswürdigkeiten, welche das Privatleben schmücken; sowie lebendig zu erhalten eine glühende Liebe des Vaterlandes, und eine edele Begeisterung für dessen Freiheit und Ruhm. (II, 276.)"

„Nachdem Aristofanes, und seine zügellosen Zeitgenossen, die Tugend und den Genius, in den Personen des Sokrates und Euripides lächerlich gemacht hatten, bedienten sie sich kühn der natürlichen Bosheit der Menge und ihres Neides gegen alles Große und Berühmte, um nun auch Perikles durchzuziehen und zu verläumden. — Diese unverschämten Possenreißer (buffoons) befriedigten die groben Gelüste gemeiner Menschen, indem sie ohne Unterschied mit Lächerlichkeit überhäuften Laster und Tugend, Weltliches und Heiliges, Menschen und Götter. (II, 284.)"

„Ihr vergeßt (sagte Perikles auf dem Todtenbette) das Wichtigste, daß keiner meiner Mitbürger durch mich veranlaßt ward, ein Trauerkleid anzulegen. — So gab Perikles sterbend dem menschlichen Geschlechte eine unschätzbare Lehre. Wenn nämlich alle anderen Gegenstände verschwinden, oder ihren Werth

verlieren, ist das Andenken an ein unschuldiges Leben, dem Geiste noch gegenwärtig und gewährt einen Trost wichtiger als den Perikles entnehmen konnte von Kriegstrophäen, von seiner vierzigjährigen glücklichen Staatsverwaltung, seiner politischen Weisheit, seiner Auszeichnung für Land- und Seekrieg, und von dem unsterblichen Ruhm seiner unübertrefflichen Beredsamkeit. (II, 365.)"

„Herodots Sprache ist ein Gemälde seines Geistes, natürlich, fließend, überzeugend, erhebend bei großen Veranlassungen, Theilnahme erweckend bei Scenen des Unglücks, klar in der Erzählung, belebt in Beschreibungen. — Thucydides übertrifft in seinen Reden den Herodot; zerstückt aber seine Erzählung mangelhaft nach halben Jahren. Herodots Gegenstand ist heiterer und mannigfaltiger; des Thucydides ernste, gedankenreiche Sprache stimmt indeß zu seinem Gegenstande. (III, 298, 302.)"

„Alcibiades litt an einem Mangel, den nicht ersetzen konnte die höchste Geburt, der größte Reichthum, die glänzendsten Gaben des Geistes und Leibes, ja nicht einmal die unschätzbare Freundschaft des Sokrates: — ihm fehlte ein redliches Herz (an honest heart, III, 46.)"

„Xenophons Cyropädie ist ein philosophischer Roman, bezweckend die Lehren des Sokrates in einem Beispiele darzustellen und den Erfolg zu zeigen, welchen die Uebung von Weisheit und Tugend, auf die großen Angelegenheiten des Krieges und der Regierung hat. (IV, 261.)"

„Mit Recht wird Platon bewundert; doch ist er mehr ein außerordentlicher, als ein bewundernswürdiger Mann. — Er bezweckte nichts Geringeres, als die Erscheinungen der sittlichen und natürlichen Welt in Uebereinstimmung zu bringen mit der weisen Regierung eines selbständigen, unveränderlichen Wesens. Ferner zu erklären die Natur und den Ursprung des menschlichen Geistes, sein Anschauen, Erkennen und Wollen, und so ein System der Sittenlehre zu erbauen, welches (in dem Maaße als die Menschen es befolgten) nicht bloß ihre Unabhängigkeit und Sicherheit in dieser Welt befördern würde, sondern auch ihr

Glück und ihre Vervollkommnung in einem künftigen Daseyn. — Doch erscheint seine Lehre von den Ideen, und einem früheren Daseyn des Menschen sehr willkürlich und fantastisch. — Plato hielt es für einleuchtend, daß die Pflicht und das Glück des Menschen darin bestehe, sich von der sinnlichen Welt zurückzuziehen, und sich der geistigen zu nähern. — Plato vereinte Wärme der Fantasie mit Schärfe des Verstandes in einem höheren Grade, als vielleicht bei irgend einem anderen Menschen. Wenn wir ihn jedoch mit seinem Lehrer Sokrates vergleichen, so erscheint sein Genius wohl mehr spitzfindig, als scharfsinnig (subtile than sagacious). Im fehlte der ruhige Sinn für Beobachtung, welcher jenen Meister auszeichnete. Sokrates betrat mit Sicherheit die Bahnen der Wahrheit und Natur, während sein kühnerer Schüler, den Schwingen der Fantasie vertraut und sich oft in eingebildeten, selbsterschaffenen Welten ergeht und verbreitet. (IV, 262—288.)"

„Des Aristoteles moralische und politische Werke, zeigen nicht bloß mehr Methode in der Behandlung, sondern auch eine reichere Grundlage von Thatsachen, als in allen Schriften seiner Vorgänger, Xenophon und Platon nicht ausgenommen. — Für abstrakte und metaphysische Philosophie hat sich Aristoteles oft erfolglos abgemüht, aber in seinen kritischen, ethischen und vor Allem in seinen politischen Werken finden wir überall durchdringenden, umfassenden Geist, Scharfsinn der Schlußfolgen, Kraft der Einsicht, hingewendet auf Gegenstände von großer Wichtigkeit und ausgedehntem Nutzen. Die Gesammtverhältnisse seiner Zeit, sowie seine persönliche Lage, verbunden mit den Gaben der Natur und der angewöhnten Thätigkeit, erhoben ihn zu der Größe und Höhe, welche seine Zeitgenossen anerkannten und die Nachwelt bewunderte. (V, 266, 269.)"

„Alexander überschätzte vielleicht den Umfang menschlicher Kräfte, wenn er in dem Laufe einer Regierung die Welt umgestalten wollte. Er stellte nicht genügend in Rechnung die Halsstarrigkeit der Unwissenheit und die Macht der Gewohnheit, als er unternahm Barbarei zu erleuchten, Knechtschaft zu mildern

und griechische Bildung auf asiatischen und afrikanischen Boden zu verpflanzen. Wir sollen jedoch nicht voreilig die Plane Alexanders der Uebertreibung beschuldigen. Wer ernst betrachtet was er vor dem 33. Lebensjahre zu Stande brachte, wird nicht unvorsichtig darüber entscheiden, was ihm bei längerem Leben möglich gewesen wäre. Seine Hülfsquellen waren ihm eigenthümlich; seine Ansichten, seine Handlungen paßten für ihn und für keinen Anderen. Daher sagt ein philosophischer Geschichtschreiber (Arrian): er schien der Welt durch eine besondere Fügung der Vorsehung gegeben zu seyn; denn er war ein Mann, keinem anderen Menschen gleich. — Allerdings erscheinen nicht alle Handlungen Alexanders tadellos, aber nach der sorgfältigsten Prüfung muß man behaupten: er hatte nur wenige Fehler und sie gingen weit mehr hervor aus seiner Lage, als aus seinem Charakter. (V, 241.)"

Mitford.

Goldsmith führt die Geschichte Griechenlands in zwei Bänden (zuletzt höchst kurz) bis zur Einnahme Constantinopels durch die Türken; Gillies in fünf Bänden bis auf die Nachfolger Alexanders; Mitford in zehn Bänden bis auf den Tod Alexanders. Hieraus ergiebt sich daß der Umfang, die Quantität des Erzählten sehr verschieden ist und auf Behandlung und Darstellung großen Einfluß haben muß. Alle drei stehen im Wesentlichen noch auf dem alten, gläubigen Standpunkte und suchen aus den Mythen und Fabeln, nach ihrem Gefühle, das wahrhaft Geschichtliche auszusondern. Deshalb sagt Mitford: „So waren der trojanische Krieg und seine Folgen, nach den unzusammenhangenden und mangelhaften Berichten, die auf uns gekommen sind, und unter denen Homer immer den ersten Rang behauptet hat. Dennoch ist der Werth des großen Dichters, als Historiker in neuern Zeiten verschieden abgeschätzt worden. Unter den Alten stand dies weniger in Frage. Da es nun für die

Geschichte der früheren Zeiträume von höchster Wichtigkeit ist, daß Homer das ihm zukommende Ansehn behalte, will ich hier einige Umstände erwähnen, welche dasselbe befestigen; von anderen wird später die Rede seyn. Zu Homers Zeit (dies muß man bedenken), waren Dichter die alleinigen Geschichtschreiber; und wenn daraus auch nicht folgt, daß die Dichter überall genau die Wahrheit berichten, so folgt doch nothwendig daraus, daß, bei geschichtlichen Erzählungen, die Wahrhaftigkeit des Dichters in den Augen des Publikums ein großes Verdienst ist. — Die Wahrscheinlichkeit und die, in der That sehr merkwürdige Selbständigkeit der geschichtlichen Anekdoten die Homer zwischen seinen dichterischen Einzelnheiten und Verschönerungen ausstreut, bilden ein zweites, und mächtiges Zeugniß. In der That, die Klarheit und der Zusammenhang der griechischen Geschichte, für die von Homer behandelten frühen Zeiträume, erscheint ganz außerordentlich, wenn wir sie mit der Ungewißheit und Finsterniß vergleichen, welche in dem Augenblicke beginnt, wo uns seine Leitung verläßt, und die durch ganze Zeitalter fortdauert. Zur Bestätigung dieses angenommenen Beweises, tritt hinzu ein volles, bejahendes Zeugniß, nämlich seine Erdbeschreibung, welche wundervoll bestätigt wird durch die genauesten Untersuchungen sachverständiger Männer. Zu diesen und andern Betrachtungen tritt hinzu das Ansehn, dessen Homer bei den wichtigsten Schriftstellern des Alterthums genießt, so bei Thucydides und Strabo. (I, 95.)“

Aehnlich sind Mitford's Anschauungen und Urtheile über Lykurgus. Er sagt: „Es fehlt uns erwünschte Gewißheit wenn eher, und unter welchen Zeitgenossen, dieser außerordentliche Mann lebte. Allein die volle Gewißheit welche wir haben von der durch Jahrhunderte fortdauernden, wunderbaren Erscheinung für die Geschichte des Staates und der Menschheit, von dem spartanischen Systeme, (welches durch die stärksten Zeugnisse auf ihn zurückgeführt wird), sollte uns lehren, unseren Glauben nicht einem Berichte von Thatsachen zu versagen, lediglich weil sie ungewöhnlich sind. In Zeiten, wo noch keine ge-

naue Zeitrechnung statt fand, ist überdies die Ungewißheit des Zeitpunkts, des Datums, kein Grund die Thatsache selbst für ungewiß zu halten. (I, 308.)"

In Bezug auf Perikles äußert Mitford ganz richtig: „wir können den Zeugnissen von Thucydides und Plutarch vertrauen (ungeachtet der unbestimmten Anklagen Anderer) daß die offenbare Rechtlichkeit des Perikles, sowie die Weisheit seines öffentlichen Benehmens, sein Schild war gegen die Possen und Spöttereien der Lustspieldichter, und gegen die Angriffe der Redner. (III, 10.)" Die Urtheile Mitford's über einige spätere griechische Schriftsteller und Staatsmänner (z. B. Demosthenes und Plutarch) haben keinen allgemeinen Beifall gefunden.

Der Styl und die Darstellungsgabe Mitford's ist einfach und verständig, aber nicht ausgezeichnet und ergreifend. Wir halten Gillies für lebendiger und eigenthümlicher.

Thirlwall.

Thirlwall hat in acht Bänden, die griechische Geschichte bis zur Herrschaft der Römer hinabgeführt. Er steht auf einem ganz anderen Standpunkte als seine Vorgänger. Mit der Kritik und Skepsis (insbesondere der deutschen Forscher) ist er wohlbekannt, und berücksichtigt sie auf löbliche Weise, ohne sich ihnen unbedingt zu unterwerfen. Wir geben Beweise, in kurzen Auszügen. Nachdem er das Gewöhnliche über die ägyptischen und phönicischen Kolonien mitgetheilt hat, fügt er hinzu: „Es erforderte nicht wenig Kühnheit, Zweifel gegen die Wahrheit einer Meinung auszusprechen, welche durch so hohe Autoritäten beglaubigt war, sowie durch eine lange, unbestrittene Verjährung. Vielleicht wäre sie nie in Zweifel gezogen worden, wenn nicht die, daraus abgeleiteten Folgerungen, zu einer genauern Prüfung der Gründe geführt hätten, worauf sie beruht. Sobald aber dieser Geist einmal geweckt war, bemerkte man daß die gewöhnlichen Berichte über diese alten Ansiedlungen, Veran-

lassung zu verständigem Mißtrauen, nicht allein wegen erstaunlicher Angaben, als durch die noch verdächtigere Thatsache, daß die Zahl derselben und die darauf bezüglichen Einzelnheiten sich mit der Zeit vermehren, während, je weiter wir zurückgehn, wir um so weniger von ihnen hören und in den homerischen Gedichten, jede Spur ihres Daseyns verschwindet. — Rathsam dürfte es seyn, zwischen den alten und neuen Ansichten einen Mittelweg zu halten, weil wir aus Gründen keiner ganz beitreten können. (I, 63.)"

„Die Wahrheit einer Belagerung Trojas ist zuweilen bezweifelt worden; unseres Erachtens ohne genügenden Grund und im Widerspruch mit starken Beweisen. Nach den Regeln einer gesunden Kritik, sind zwingende Gründe erforderlich, um als eine bloße Erfindung zu betrachten eine Sage, eine Ueberlieferung so alt, so allgemein angenommen, so bestimmt, so verwebt mit der ganzen Masse volksthümlicher Erinnerungen. Selbst wenn ungegründet, mußte doch eine angemessene Gelegenheit und Veranlassung vorhanden, und die allgemeine Annahme eines trojanischen Krieges begründet seyn. (I, 151.)"

„Aus dem Style läßt sich nicht beweisen daß die Ilias und Odyssee von verschiedenen Verfassern herrühren. Die Annahme ferner, beide Gedichte wären aus früheren, von einander ganz unabhängigen Theilen, zusammengesetzt worden, zeigt unübersteigliche Schwierigkeiten. — Welche Hypothesen man aber auch annehme, der Ursprung der homerischen Gedichte ist eingehüllt in Geheimniß. (I, 245, 247.)" —

„Auch über Lykurgus können wir hinsichtlich der, sich ganz widersprechenden Ansichten, nur einen Mittelweg einschlagen. (292.)"

„Manche der spartanischen Tugenden und Laster, wurzeln in früheren Zuständen. Ein Volk eingeübt für Arbeit und Armuth, wird stolz auf die Kraft mit welcher es Entbehrungen und Leiden erträgt; es wird eine Ehrensache alle überflüssigen Genüsse zu verachten, und was das Leben bildet und verschönert, gilt für unmännlichen und gefährlichen Luxus. Diese

strenge Einfachheit, obwohl nicht unverträglich mit milderen Neigungen, ist doch meist unzertrennlich von einer verhältnißmäßigen Härte und Rohheit der Empfindungen, und in Gefahr zu Wildheit und Grausamkeit auszuarten. (339.)“

„Des Perikles Tod war ein Verlust den Athen nicht ersetzen konnte. Manche strebten in seine Stelle zu kommen, aber keiner war fähig sie auszufüllen. Bruchstücke seiner Gewalt wurden von unwürdigen Händen aufgegriffen. (III, 168.)“

„Die Liebe zu Vergnügungen war stark in Alcibiades, aber niemals vorherrschend; selbst in jüngeren Jahren war sie der Begierde nach Beifall und Aufsehn untergeordnet, welche sich allmählig zu männlicherem Ehrgeiz steigerte. Aber seine Eitelkeit verband sich mit einem maßlosen Stolze, welcher sich zeigte in einer verachtenden Geringschätzung der Rechte und Gefühle anderer Menschen, und oft alle Schranken der Gerechtigkeit und Klugheit durchbrach. — Es kam allmählig immer mehr an den Tag, daß er nicht bloß alle wahre Erhabenheit eines Zieles verloren hatte, sondern auch alle Aufrichtigkeit und Offenheit einer edeln Seele, und die Eigenschaft welche zuletzt seinen Charakter bezeichnete, war die ungewöhnliche Biegsamkeit, sich allen ihm ganz fremden Gebräuchen und Ansichten anzuschließen, und das Aeußere derer anzunehmen, die er gewinnen wollte. Rücksichtslos war er in der Wahl der Mittel für seine Zwecke. (III, 325, 329, 331.)“

Wir können hier nicht erörtern inwiefern unsere Ansichten von denen des Verfassers über Aristofanes, Euripides und Sokrates abweichen, und weshalb wir mit dem Urtheil nicht übereinstimmen: „der Friede des Antalkidas sey unzweifelhaft ein Meisterstück der Politik. (IV, 445.)“

Aus einer umständlichen Schilderung des Demosthenes, hebe ich nur Folgendes hervor. „Neben so großen Ansprüchen auf Bewunderung hinterließ er, wir wollen nicht sagen einen zweideutigen, aber doch bestrittenen Charakter. Und in der That konnte es nicht anders seyn mit einem Manne der sein Leben zubrachte in der Mitte der heftigsten politischen Stürme und des

wildesten Parteistreites. Bei dem Mangel genügender Zeugnisse können wir jedoch zu seiner Vertheidigung sagen, daß alle Anklagen nur beruhen auf parteiischen Angaben und zweifelhaftem Geklätsch, während Alles was wir über sein öffentliches Leben mit Gewißheit wissen, gut ist und oft groß. Auch war er ohne Zweifel der erste Redner unter dem Volke dessen Beredsamkeit höher ausgebildet erscheint, als jemals bei einer anderen Nation auf Erden. (V, 254—256.)"

Von Alexander dem Macedonier giebt Thirlwall eine genaue Darstellung seiner Licht- und Schattenseiten, fügt dann aber nach Erzählung seines Todes hinzu: „So verließ diese Erde, einer der größten ihrer Söhne; groß vor Allem durch das was er selbst war und nicht (wie Manche die diesen Beinamen trugen) durch das was ihnen auszurichten gegeben ward. Groß, nicht bloß durch den weiten Umfang und den ausdauernden Eifer seines Ehrgeizes, nicht durch die Eigenschaften, welche es möglich machten denselben zu befriedigen und in so kurzer Zeit so viel denkwürdige Thaten zu vollbringen, sondern durch den Lauf den sein Ehrgeiz nahm, durch die Nebenzwecke welche ihn reinigten und veredelten, so daß er zu dem Höchsten emporwuchs, dessen der Mensch fähig ist: dem Streben nach Erkenntniß und der Liebe des Guten. Mit einem Worte: groß als ein Wohlthäter des menschlichen Geschlechts. (VII, 109.)"

Georg Grote.

Unter allen Geschichten Griechenlands ist die von Grote die umfassendste und gelehrteste. Sie füllt zwölf starke Bände in Groß Oktav, und enthält nicht bloß die politische Geschichte des Hauptlandes bis zum Tode Alexanders, sondern auch die Geschichte der Kolonien, der Wissenschaften und Künste. Ueberdies zeichnet sich das Werk aus durch manche Eigenthümlichkeiten. Sowie sich z. B. bei einigen Geschichtschreibern (z. B. O. Müller) eine Vorliebe offenbart für Sparta und die Dorer,

so bei Grote (und wohl mit größerem Rechte) für Athen und die Jouer. Selbst hart angeklagte Einrichtungen und Personen (z. B. Kleon, die Sophisten, die Richter des Sokrates) finden zwar nicht eine völlige Rechtfertigung, aber doch eine mildere Beleuchtung.

Die Geschichte der Mythen und Legenden, hat Grote weder aus pedantischer Verehrung angeblich allein historischer Wahrheit, ganz weggelassen, noch physisch, philosophisch und allegorisch umgedeutet, sondern umständlich so erzählt wie sie sich in den Quellen vorfinden, oder aus denselben zusammenstellen lassen. Allerdings herrscht bei ihrer Entstehung und Weiterbildung die Fantasie vor; aber man glaubte an sie und die Fantasie hat ihre eigene Geschichte. Mit den älteren Mythen, vermischen sich allmählig Thatsachen, bis man auf dem eigentlich geschichtlichen Boden anlangt. Bei den christlichen Legenden ließe sich wohl chronologisch der umgekehrte Weg nachweisen.

Auf Hypothesen und Vermuthungen, die eines glaubhaften Grundes entbehren, läßt sich Grote nicht ein, und fügt hinzu: „Ich kenne nichts so Unerquickliches und Undankbares, als das mühsame Abwägen dessen, was man wohl Evidenz genannt hat: die Vergleichung unendlich kleiner Wahrscheinlichkeiten und durchaus unbewiesener Conjekturen über jene dunkelen Zeiten und Personen. Eine bewußte und eingestandene Unwissenheit ist besser, als Träumereien, ohne wirkliche Kenntniß. (I, VII—XII.) — Der Mythus ähnelt der Geschichte insofern als seine Form erzählend ist; der Philosophie, sofern er gelegentlich etwas erläutert: — aber seinem Wesen und den geistigen Richtungen nach welche ihn erschufen, und denen gemäß er erhalten und beurtheilt wird, ist er der populaire Ausdruck des göttlichen und heroischen Glaubens eines Volkes. Die griechischen Alterthümer können durchaus nicht verstanden werden, ausgenommen in Verbindung mit der griechischen Religion. (591.) — Die Mythen entstanden in einem Zeitalter, welches weder Urkunden besaß, noch Philosophie, noch Kritik, noch Glaubensregeln, und kaum ein Weniges von Sternkunde und Erdbeschreibung, wohl aber

eine Fülle religiösen Glaubens, und eine schnelle und empfängliche Einbildungskraft. Sie sahen handelnde Personen, wo wir Gegenstände und Gesetze suchen; sie waren begierig nach neuen Erzählungen, kümmerten sich nicht um Wahrheit und Falschheit, und Dichter und Propheten erschufen dem Sinne ihrer Hörer gemäß. (599.)“

Mit großer Gelehrsamkeit, Scharfsinn und lebhafter Theilnahme behandelt Grote die anziehenden Fragen von Homer, seiner Zeit und seinen Werken; jedoch ohne Anmaßung und Leidenschaft. Wir müssen uns begnügen aus der langen Abhandlung, einzelne Aeußerungen, als Fingerzeige mitzutheilen.

„Nach den zahllosen Erläuterungen und bitteren Streitigkeiten zu welchen die homerischen Gedichte Veranlassung gaben, kann man kaum sagen daß irgend einer der zweifelhaften Punkte, eine allgemein genügende Lösung gefunden habe. (II, 171.) — Es scheint mir daß die ordnenden (architektonischen) Geschäfte, die Wolf dem Pisistratus und seinen Gehülfen in Beziehung auf die homerischen Gedichte zuschreibt, in keiner Weise annehmlich sind. (191.) — Zu welcher Zeit die homerischen (oder andere griechische) Gedichte niedergeschrieben wurden, ist ein Gegenstand der Vermuthung, der Conjektur; doch ist anzunehmen daß dies vor der Zeit des Solon geschah. (197.) — Die Hypothesen (denen zuerst das Genie Wolfs Ansehn verschaffte) und die nachher im Einzelnen von Anderen (so von W. Müller und Lachmann) weiter ausgebildet wurden, scheinen mir von keinem genügenden Zeugnisse unterstützt zu seyn; — ja sie widersprechen anderen Zeugnissen und der starken, inneren Wahrscheinlichkeit. (202.) — Das Sammeln der zerstückten Theile des vorher ganzen, geheiligten Homers, ist etwas ganz Anderes als das Bilden einer neuen Ilias, aus einzelnen vorhandenen Gesängen; jenes ist leicht, angemessen und vielversprechend, dieses gewaltsam und vergeblich. (207.) In Zeiten der Kritik bildet man keine epischen Gedichte. (212.) Sechszehn frühere einzelne Gedichte konnten nie (wie Lachmann will) zu unserer Ilias verschmelzen, würden niemals allgemeinen Beifall gefunden haben. (213.)

Alles weiset nach Inhalt und Sprache auf eine Zeit hin, 200 —300 Jahre älter als Pisistratus. (214.)"

„Die Odyssee zeigt allerdings größere Einheit als die Ilias, und was man dagegen eingewandt hat, ist von geringem Gewicht. (220.) Wolf's Hypothese findet hier gar keine Anwendung. (228.) Ein großer Dichter kann aus einzelnen Dingen ein Ganzes erschaffen; bloße Sammler und Ordner sind dazu unfähig. (232.) Wahrscheinlich haben die beiden großen Gedichte (Ilias und Odyssee) zwei Verfasser, die zu derselben Zeit, vor der ersten Olympiade lebten. (271.)"

Abweichend von der Auffassung manches anderen Geschichtschreibers, sagt Grote mit Recht: „Betrachten wir Perikles nach allen Richtungen, die Kraft seines Denkens, Sprechens und Handelns, seine bürgerliche und kriegerische Thätigkeit, im Rathe wie im Felde, seinen kräftigen und gebildeten Geist, seine umfassenden Ideen für vielseitige Entwickelung der bürgerlichen Gesellschaft, seine unbestechliche Sittlichkeit, seine Vorsicht und Festigkeit in einem Lande, wo alle diese Eigenschaften selten waren, und ihre Vereinigung in einem Menschen noch seltener: — so müssen wir sagen: es findet sich Keiner ihm gleichzustellen in der ganzen griechischen Geschichte. (VI, 241.)"

Ungeblendet sagt Grote gleich richtig: „Das Gute was Alcibiades in seinem Leben that, wird weit überwogen von dem Bösen. Wenden wir uns von dem was er vollbrachte zu seinen Absichten, Zwecken, Mitteln, so finden wir in der griechischen Geschichte wenig Charaktere, welche als Staatsmänner oder Privatpersonen so geringe Achtung verdienen. Seine Zwecke waren die ungemäßigten Ehrgeizes und unbegränzter Eitelkeit, seine Mittel rücksichtslos und raubsüchtig. — Bei aller Vielseitigkeit, allen Talenten, flößte er doch nirgends dauerndes Vertrauen ein. Selten sind so ausgezeichnete Fähigkeiten für Handeln und Herrschen, so verdorben worden durch eine Anhäufung unsittlicher Eigenschaften. (VIII, 430, 432.)"

„Hätten wir die Lustspiele des Aristofanes nicht vor uns, würde es unmöglich seyn zu erdenken die maaß- und rücksichtslose

Kühnheit des Angriffs gegen Götter, bürgerliche Einrichtungen, Staatsmänner, Philosophen, Dichter, namentlich aufgeführte Privatleute, und selbst gegen athenische Frauen, deren Leben doch so ganz häuslich war. Mit dieser allgemeinen Freiheit in Hinsicht auf Personen, ist verbunden eine solche Schärfe von Lächerlichkeit und Spott, eine Fruchtbarkeit der Einbildungskraft und eine Mannigfaltigkeit der Wendungen, ein Reichthum dichterischer Ausdrücke, welches Alles unübertrefflich ist, und die Bewunderung des Philosophen Plato erklärt, der, in anderer Rücksicht doch viel an ihm tadeln mußte. Und in der That ist das Uebermaß bitterer Persönlichkeiten im Allgemeinen eine auffallende Sünde der athenischen Litteratur. Der Krieg des Aristofanes, und anderer Lustspieldichter, gegen Philosophie, Litteratur, Beredsamkeit (im Namen der guten, alten Zeit der Unwissenheit), sowie der rückläufige Geist (welcher sittliche Ausartung als nothwendige Folge fortschreitender Bildung darstellt) sind Umstände, welche den nachtheiligen und herabwürdigenden Einfluß des Lustspiels auf das Gemüth der Athener erweisen. (VIII, 450, 452.)"

Die Geschichte Alexanders kann, ja soll, von einem doppelten Standpunkte aus betrachtet und erzählt werden. Die englischen Geschichtschreiber von Hellas haben beide berücksichtigt, doch heben Gillies und Thirlwall mehr hervor den welthistorisch-dichterischen, Grote mehr den persönlich-sittlichen. Folgende anziehende Stellen verdienen, zum Beweise, hier aufgenommen zu werden.

„Die Grundlage von Philipps Charakter war macedonisch, nicht griechisch; und noch mehr ist dies der Fall mit Alexander, welcher außerdem erbte das heftige Temperament und den hartnäckigen Willen seiner epirotischen wilden Mutter Olympias. (XII, 3.) — Seine Unternehmung gegen Persien beruhte auf dem Vorwande, längst verjährte Beleidigungen zu vergelten. Er bemerkte selbst daß die wahren Sympathien der Griechen, seinem Planen eher feindlich als günstig waren. (Ebenso die Sympathien der Deutschen gegen Napoleons Eroberungsplane.) —

Als ein politisches Ganzes bestand Griechenland nicht mehr; oder nur insofern als Alexander es für seine Zwecke gebrauchte. (69—71.)"

„Alexanders Benehmen an der ewig denkwürdigen Stelle von Ilium, erhellen eine Seite seines außerordentlichen Charakters nämlich die Sympathie für Legende und religiöses Gefühl der Griechen; — worin allein seine Analogie zu diesen bestand. Der junge macedonische Fürst hatte keinen Sinn für gegenseitige Rechte und Pflichten, welcher die freien Griechen in ihren städtischen Verbindungen charakterisirt. In manchen Punkten war er jedoch eine Erneuung der heroischen Griechen, seiner kriegerischen Vorfahren in der Legende, Achilles und Neoptolemos, und Andere vom äacidischen Geschlechte, unübertroffen in allen Eigenschaften der Kraft; — ein Mann von gewaltigem Antriebe in allen Richtungen, bisweilen großmüthig, öfter rachsüchtig, glühend in seinen persönlichen Neigungen von Liebe und Haß, vor Allem beherrscht von einer unauslöschlichen Kampflust, von Eroberungslust, und dem Durste um jeden Preis seine Ueberlegenheit über Andere festzustellen. (95)."

„Als Soldat und Feldherr steht Alexander unvergleichlich hoch; einige Schriftsteller rühmen ihn aber außerdem, wegen seiner großen und heilsamen Absichten für Gründung einer wahrhaft kaiserlichen Regierung und anderer zur Vervollkommnung der Menschheit sehr dienlichen Zwecke. Ich sehe keinen Grund diese Meinung anzunehmen. Er würde immerdar von Angriff zu Angriff, von Eroberung zu Eroberung fortgeschritten seyn; — wo dann nicht abzusehen ist, wie ein so gränzenloses, aus so fremdartigen Theilen zusammengesetztes Reich könne gut, und zum wahren Vortheil der Untergebenen regiert werden. Einem Welteroberer bleibt keine Muße für friedliche und dauernde Verbesserungen; wollten wir ihm auch, theoretisch, derlei Plane beilegen. (353.)" —

So Herr Grote. Ich habe versucht in meinen Vorlesungen über die alte Geschichte einen Mittelweg zwischen ihm und den Andersgesinnten einzuschlagen. Gewiß hätte eine hellenische Welt-

herrschaft sich anders (und ich glaube besser) gestaltet als eine römische. — Zum Schlusse möge hier noch ein Auszug aus Grote's trefflicher Charakteristik des Demosthenes Platz finden.

„Durch die ganze Laufbahn des Demosthenes, als öffentlichen Rathgeber, bis zur Schlacht von Chäronea, sehen wir die stete Verbindung der ernstesten Vaterlandsliebe, mit weiser, voranschauender Staatskunst. Für den letzten, unglücklichen Ausgang war er nicht verantwortlich. Was aber den Zwecken und der Politik des Demosthenes, eine ausgezeichnete Größe verleiht, ist daß er nicht bloß ein einfacher Athener, sondern in hohem Grade ein Grieche, ein Panhellene war. Nicht Athen allein wollte er gegen Philipp vertheidigen, sondern die ganze hellenische Welt. Hiedurch erhebt er sich weit über die größten seiner Vorgänger. Perikles, Archidamos, Agesilaos, Epaminondas hatten eine athenische, spartanische, thebanische Staatskunst, — weit mehr als eine griechische. Er führt uns zurück in die Zeit des Xerxes und des unmittelbar darauf folgenden Geschlechts, wo die Leiden und die Kämpfe der Athener gegen Persien, geheiligt wurden durch die völlige Gleichheit aller Interessen des gesammten Griechenlands. Die Gesinnungen, welche Demosthenes in allen seinen Reden an den Tag legt, sind die des edelsten und umfassendsten Patriotismus. Er strebt das alte griechische Gefühl für eine selbständige hellenische Welt zu entflammen; diese unerläßliche Bedingung eines würdigen und wünschenswerthen Daseyns. Zu gleicher Zeit aber schärft er ein: daß diese Segnungen nur zu erlangen sind, durch Anstrengung, Selbstaufopferung, Hingeben der Güter und Bereitwilligkeit harte und dauernde persönliche Dienste zu übernehmen. (443.)“

Da von den Verdiensten Ferguson's und Gibbon's um die römische Geschichte bereits die Rede war, so erwähne ich hier nachträglich nur noch

Conyers Middleton. (1683—1752.)

Sein, im Jahre 1741 erschienenes Leben Cicero's fand mit Recht großen Beifall: denn der anziehende Gegenstand, war noch niemals so gründlich und lesbar behandelt worden. Läugnen läßt sich indessen nicht daß Cicero gleichsam als der Mittelpunkt der ganzen römischen Geschichte betrachtet wird, während für manche Ereignisse ein anderer Standpunkt erforderlich ist. Ferner werden die (zu Tage liegenden) Schwächen Ciceros zwar keineswegs verhehlt, wohl aber möglichst erklärt und entschuldigt. Nicht unnatürlich; denn wenn ein Schriftsteller sich lebenslang mit einer großen Persönlichkeit beschäftigt, kann und soll eine gewisse Vorliebe nicht ausbleiben, und wenn die Charakteristik Ciceros (Abschnitt 12) die Farbe eines Panegirikus annimmt; so sind für das Lob gelehrte Beweise beigebracht, und von unwürdiger Schmeichelei kann hier überhaupt nicht die Rede seyn. Gewiß hat Middleton mehr Freude an seiner Arbeit gehabt, als wenn eine bittere tadelnde Stimmung in ihm vorgeherrscht hätte. Trotz allem (alten und neuen) Tadel, bleibt Cicero einer der bedeutendsten, wirksamsten, achtungswerthesten Männer.

Henry Grattan. (1746—1820.)

Irland zeigt Jahrhunderte lang fast nur eine Abwechslung von Empörung und Tyrannei. Zuletzt hatte diese sogar gesetzlich den Sieg davon getragen in Hinsicht auf Verfassung, Verwaltung, Religion, Duldung, Steuern, Zehnten, Erwerb von Grundvermögen, Handel und Gewerbe u. s. w. Es war in der That die Arbeit mehr als eines Herkules, diese Masse von Verkehrtheiten und Ungerechtigkeiten hinwegzuschaffen. Auch konnte es nicht fehlen, daß man beim Verändern keineswegs sogleich das unbedingt Richtige traf; vielmehr bewies, nach an-

fänglicher Freude, die Erfahrung, es seyen neue Besserungen durchaus nothwendig. Ueber hieher gehörige Fragen (z. B. ob Irland ein eigenes Parlament haben solle, oder mit dem britischen zu vereinigen sey) traten die Ansichten schroff gegenüber, und es war nicht zu verwundern daß nicht selten Engländer das empfahlen, was Irländer bekämpften. Zu diesen gepriesenen, und getadelten Kämpfern, gehörte vor Allen: Grattan. Die Zeit und der Mann wird charakterisirt, wenn sein Biograph von ihm erzählt: „Das Leben keines andern Menschen war so Spiel und Beute politischer Leidenschaften und Stürme. Von dem Volke in einem Augenblicke vergöttert und im nächsten verdammt; angeklagt als Feind seines Vaterlandes dann gepriesen als der tapferste Kämpfer für die Verfassung, verläumdet als abtrünnig der bürgerlichen Freiheit, fortgeschickt als der Verräther kirchlicher Freiheit, erwählt durch die allgemeine Zustimmung des Volkes; dann fast zu Tode gesteinigt mitten in seinem Geburtsorte. (I, XXXVI.)"

Niemand wird fordern, oder erwarten, daß Grattan diesen Feuerproben ausgesetzt, nie hätte warm werden, nie irren sollen: aber im Ganzen und Großen war er klug, gemäßigt, gerecht, wie jetzo selbst frühere Gegner anerkennen. So sprach er (selbst ein Protestant) für Befreiung der Katholiken von ungerechtem Drucke. (December 1781, I, 98.) Er sagte: „Es wird von allen Seiten eingeräumt, daß den Katholiken Erleichterung zu Theil werden muß; die einzige Schwierigkeit bleibt, wie dies geschehen soll. Es ist hier um so weniger Ort und Zeit geheimnißvolle Glaubenslehren zu prüfen; bigotte Erbitterung wird verachtet, eine philosophische Richtung scheint in allen Ländern Eingang zu finden: möge dies auch hier geschehen. Man hat gesagt: die Katholiken haben keine Anhänglichkeit an die Verfassung. Weshalb? Weil sie keinen Antheil haben an ihren Wohlthaten. Daß sie aber einer Verfassung zugethan sein können, die auch sie erfreut, liegt zu Tage. Denn Katholiken waren es, die vom Könige Johann die magna charta erzwangen. Gleich angemessen und würdig zeigten sie sich in neuerer Zeit,

bei der Gefahr eines fremden Anfalls, und bei der Vertheidigung freier Handelsgrundsätze. Sie haben sich, ohne Rückhalt den Protestanten angeschlossen und durch ein stets gutes Benehmen, die Gunst des Parlaments verdient. Doch muß man ihnen Gunst erzeigen unter Berücksichtigung einiger Vorurtheile der Protestanten: denn (obgleich selbst Protestant) sage ich mit aller Verehrung ihres Glaubens, diese haben auch ihre Vorurtheile! — Es kommt darauf an, die neuen Bewilligungen für die Katholiken so einzurichten daß sie allen Parteien angenehm, allen nützlich werden. Das Parlament muß sich bestreben alle Irländer in brüderlicher Liebe und für gleiche Achtung der Verfassung zu einigen. Ein ausgezeichneter britischer Staatsmann hat richtig bemerkt, daß Irland nicht eher blühen könne, als bis seine Bewohner *ein Volk* ausmachten. Denn obgleich die Aeußerung sonderbar erscheint, daß drei Millionen Menschen kein Volk seyen, so ist sie doch wahr und wird wahr bleiben, bis die Weisheit des Parlaments Alle durch die Bande geselliger Zuneigung einigt."

Als die drückende Abhängigkeit Irlands von der einseitigen und willkürlichen Leitung des britischen Parlaments, durch ein irländisches, eigenes Parlament aufgehoben ward, war die Freude allgemein und Grattan sagte (I, 127): „Einen König könnt ihr aller Orten finden, aber England ist das einzige Land, wo ihr Antheil gewinnt an einer freien Verfassung. Daher ist eure Verbindung mit England natürlich, und dessen König euer natürlicher und gesetzlicher Fürst. Dies Alles beruht nicht auf Eroberung, sondern auf Vertrag, und dieser schließt eine freie Verfassung in sich."

Mit unermüdeter Ausdauer setzte der kräftige, beredte Grattan den Kampf fort für die Befreiung der Katholiken. Wir geben einige Stellen aus vielen Reden.

„Die Lage der Katholiken läßt sich auf vier Punkte zurückbringen. Sie sind drei Viertheile eures Volkes und zahlen in diesem Verhältniß ihren Beitrag zu $2\frac{1}{2}$ Millionen L. Steuern, ohne irgend einen Antheil an der Repräsentation und der Ver-

ausgabung; sie bezahlen eure Kirche, ohne einen Ersatz; sie übernehmen die mühseligen Geschäfte des Lebens, (Landbau, Gewerbe, Handel), ohne die Vorrechte und Freiheiten welche damit (für Andere) verbunden sind; sie füllen Heer und Flotte, ohne Rang, Aufträge und Belohnung. (Den 22. Febr. 1793, III, 44.)" — „Es ist ein Irrthum aller Sekten mehr Gewicht zu legen auf Verschiedenheiten der Lehre, als auf die Religion selbst. In jenen erblicken sie das Geheimniß der Erlösung, und für diese Entdeckung haben sie Menschenopfer dargebracht. Sie haben das Edelste geopfert, die Freiheit ihrer Mitbürger. Mißtraut der trügerischen Politik, welche lehrt eure Macht sey gemehrt durch deren Knechtschaft. — Ihr zeigt das Ungeheure eines Staates, wo das Herz keinen Umlauf bietet, und die Glieder kein Leben erhalten. Nur dem Namen nach eine Verfassung nnd ein Volk. Nennt dies nicht ein Unglück; es ist eure Verurtheilung, eure Strafe. (III, 62.)" — „Der König, die Kirche, das Parlament, der Verein mit England, können nur durch die Befreiung der Katholiken gerettet werden; ihr Daseyn muß verträglich seyn mit den Rechten des Volkes. (4. Mai 1795, III, 195.)" — „Alle diese, angeblich reine und fromme Begeisterung für Kirche und Staat, ist nur eine Art politischer Gefräßigkeit, ein Ehrenstellenhunger, eine Einflußgier, eine ungeordnete Begierde nach weltlichen Belohnungen für geistliche Vollkommenheit; und in Folge dieser gemeinen, niedrigen, eigennützigen, thierischen Monopole, wird euer Staat eine Oligarchie, ja die schlechteste aller Oligarchien, — eine plebejische Oligarchie! (17. Okt. 1796, III, 258.)"

„Ich empfehle den Katholiken muthig und pflichtmäßig zu warten. Die Kraft ihrer guten Sache, erhebt sie über Ungeduld. Sie haben schon sehr viel erlangt: Rechte der Religion, des Eigenthums und vor Allem das Wahlrecht, diesen Samen aller Fortschritte. Wäre es weise, mit einem so beladenen Schiffe den Hafen zu verlassen und trügerischen Winden zu vertrauen? Nichts kann den vollkommenen Erfolg aller Bestrebungen der

Katholiken vereiteln, als ihre eigene Maßlosigkeit und Uebereilung. (13. Mai 1805, IV, 76.)"

Nach vielen Jahren vergeblichen Kampfes, wurden den Katholiken die geforderten Rechte zugestanden, und dies hat eben so wenig die verkündeten übeln Folgen gehabt, als die Union Irlands mit Großbritannien. Die Weisheit und Nützlichkeit beider Maßregeln wird itzt, selbst von früheren Gegnern, anerkannt.

George Canning. (1770—1827.)

Ich wiederhole, daß es gar nicht die Absicht dieser litterarischen Studien ist, die (anderwärts umständlich behandelte) Lebensgeschichte der Schriftsteller zu erzählen, oder gar über die Systeme und die Wirksamkeit großer Staatsmänner Umständliches vorzutragen. Mein bescheidener Zweck bleibt, sie durch eine Auswahl kurzer Stellen aus ihren Werken möglichst zu charakterisiren. Eine solche Auswahl hat aber (wie gesagt) große Schwierigkeiten: z. B. aus sechs starken Bänden canningscher Reden, nur wenige Seiten mitzutheilen. Das gewöhnliche Hülfsmittel, ein allgemeines, absprechendes Urtheil in Lob, oder Tadel beizufügen, hilft auch nicht viel weiter. „Doch die Wahl, sie muß getroffen seyn!"

1) Gegen die Einreden, welche (im Jahre 1799) wider die parlamentarische Vereinigung, die Union Irlands mit Großbritannien erhoben wurden, sagte Canning unter Anderem (I, 139): „Man behauptet: es sey unpassend während der jetzigen Bewegungen in Irland, eine solche Maßregel vorzuschlagen. Dies ist, in der That, ein sonderbarer Schluß. Im Fall die Union jene Bewegungen endigen, die Ruhe herstellen sollte, warum dann bis zur Beseitigung des Streites warten, bevor wir das Heilmittel anwenden? Wahrlich, im Fall wir zwei Kämpfende trennen könnten, wäre es doch verkehrt, dies auszusetzen bis der Kampf zu Ende wäre? Einige Herrn lieben in der That das Schauspiel des Boxens so sehr, daß sie es lieber bis

zu Ende mit ansehen, als die Parteien versöhnen. Wenn man aber bedenkt daß hier zwei große Völker kämpfen, daß es sich handelt um die Fortdauer der Regierung und den Bund zwischen zweien Ländern, so muß der ein übertriebener Freund eines solchen Schauspiels seyn, welcher den Plan der Einmischung und Versöhnung auch nur um einen Augenblick verschiebt.“ —

„Mit Unrecht vergleicht man die gewaltsamen Eroberungen Frankreichs, und die friedliche Einigung Englands und Irlands. Hat denn irgend ein Volk von allen denen welche Frankreich in den Wirbel seines Despotismus hineingezogen hat, einen Wunsch ausgedrückt die dargebotene Verfassung zu erhalten? Sagte etwa das Volk von Piemont: wir lieben eure Freiheit und eure Verfassung; laßt uns Theil nehmen an ihren Segnungen? Sagten sie etwa: wir sind eines Königs überdrüßig, gebt uns fünf Direktoren. Es mißfallen uns die Zeichen des Königthums, gebt uns eine dreifarbige Kokarde. Es mißfällt uns die jetzige Regierung; nehmt hinweg unseren König, seine Familie, seine ihn stützenden Freunde! Nein, nie hat das Volk von Piemont so etwas gesagt! Möge das Haus der Gemeinen sich dessen erinnern, was in Piemont bei dem letzten Akte des furchtbaren Trauerspiels geschah, welches die Franzosen in jenem Lande aufführten. Ein geliebter Herrscher, keines Verbrechens (um das Rothwälsch des heutigen Republikanismus zu gebrauchen) keines Verbrechens gegen sein Volk schuldig, keines Treubruchs schuldig gegen seine neuen Verbündeten, wird schmachvoll aus seinem Lande vertrieben, lediglich weil die Franzosen Piemonts für den Fall eines Rückzugs bedurften. Der unglückliche Monarch (die letzte Stufe der Erniedrigung) war gezwungen die Franzosen auf seinen Knien zu bitten, daß sie ihm erlaubten seinen Bruder, den Herzog von Aosta mitzunehmen; — welchen die Franzosen als ein Pfand guten Benehmens behalten wollten. Guter Gott! Ein Pfand fordern, nachdem sie den König aus seinen Ländern vertrieben, und gezwungen hatten arm, machtlos und herabgewürdigt eine Zuflucht in Sardinien zu suchen! Einen Herrscher (der keines Unrechts gegen Gott und Menschen schul-

dig war) zwingen auf die Knie niederzufallen und von den blutigen Händen der Gehülfen des Direktoriums, Milde und Mitleid zu erflehen! Möge das Haus diese Scene betrachten und dann entscheiden (welchen Ausgang die vorliegende Frage auch gewinne) ob es aufrichtig war sie in der bezeichneten Weise zu behandeln, und zu vergleichen die Verhandlungen zwischen zwei freien, unabhängigen Staaten, über einen Plan der ihr beiderseitiges Wohl bezweckt, mit der beispiellosen Tyrannei Frankreichs! (I, 145.)"

„Unsere Gegner haben eine andere Ursach für den angeblich unsinnigen Plan der Union aufgefunden. Er entstand (so sagt man uns) aus der trunkenen Herrschsucht, aus der Wildheit und dem Uebermuthe unbeschränkten Ansehns meines verehrten Freundes (W. Pitt). Diese Macht und Gewalt, die kein früherer Minister besessen habe, ist ein Gegenstand vorzüglicher und wachsamer Eifersucht für diejenigen Herrn, welche ihre parlamentarischen Pflichten noch nicht ganz aufgegeben haben. Ich will jetzt nicht untersuchen, ob meines Freundes Macht die seiner Vorgänger übertrifft; da aber jeder Grad der Macht und des Einflusses eines Ministers in diesem Lande abhängt von dem Vertrauen des Parlamentes und Volkes, und nach dem Maaße dieses Vertrauens steigt oder sinkt, so ist jene Macht keineswegs gefährlich, oder ein Gegenstand steten Argwohns. Ein Minister wird nicht von der öffentlichen Meinung beurtheilt nach der Größe seiner Macht, sondern nach dem Gebrauche derselben. Besitzt aber ein Minister in Folge erweiterten Zutrauens, oder der eigenthümlichen Zeitverhältnisse, ungewöhnlich große Gewalt; so soll er diesen hohen, feierlichen Auftrag ins Auge fassen, und ihn nicht betrachten, als ein zu genießendes Gut, sondern als eine gewissenhaft zu erfüllende Pflicht. (I, 232.)"

„Bei dem Abgeben meiner Stimme für die Union erfülle ich eine doppelte Pflicht. Als Mitglied des britischen Parlaments trete ich von Herzen einer Maßregel bei, welche die Kraft und die Hülfsquellen des Reiches befestigen und vermehren wird; und mit Irland verbunden durch Bande des Bluts und der

Liebe, kämpfe ich noch ängstlicher für das wovon, nach meiner Ueberzeugung, die Sicherheit und das künftige Glück Irlands abhängt. (I, 237.)"

Die Zeit hat Canning's und Pitt's Ansichten und Behauptungen vollkommen bestätigt. Denn wenn z. B. Oconnel für Auflösung der Union sprach, so geschah dies (wie er mir selbst eingestand) hauptsächlich um noch mehrere rückständige Bewilligungen von der Regierung und dem Parlamente zu erpressen. Nachdem dies gelungen ist und Irlands Fortschritte zu Tage liegen, werden wohl nur sehr Wenige noch die Herstellung eines besondern irländischen Parlamentes wünschen. Denn möchte dasselbe auch für einzelne Gegenstände genauere Kenntnisse besitzen, so liegt doch die Gefahr einer beschränkteren Auffassung und einer Ueberflügelung durch das britische Parlament nahe. Jetzt berathen 100 irländische Abgeordnete nicht bloß über irländische Sachen, sondern über die Angelegenheiten unzähliger Länder; ja die Hoffnung ist nicht ungegründet, die Entscheidung dürfte mehre Male in ihre Hand gelegt seyn."

2) Der Antrag: W. Pitt's Schulden zu bezahlen (welche keineswegs durch Verschwendung, sondern durch unzureichende Einnahmen und die Unmöglichkeit entstanden waren, auf die Verwaltung seines mäßigen Privatvermögens Zeit zu verwenden) fand im Unterhause allgemeine Unterstützung. Doch fügte Fox hinzu: daß er zwar die persönliche Würde und die Uneigennützigkeit Pitt's gern anerkenne, Werth und Verdienst seiner Führung und Verwaltung, aber nach wie vor, nicht einräumen könne. Hierauf erhob sich Canning und sagte (II, 172): „Soweit auch politische Ueberzeugungen auseinander gehen mögen, hoffte man doch (wie der Dichter sagt) nur das Gute werde itzt hervorglänzen, und die Schuld im Grabe ruhen. — Das prachtvolle Licht (mag sein Morgen bewölkt, sein Mittagsglanz verdunkelt gewesen seyn) hatte einen Lauf, glorreich für das Vaterland, und werth seine Bewunderung und seinen Dank hervorzurufen. Ich widerspreche deshalb der Art, wie einige Herrn dem Antrage beistimmen wollen. Soll die Gabe nur wie ein Almosen

bewilligt werden, ohne Bezeichnung von Verdienst, oder Unverdienst, so weise ich sie zurück. Wer nicht auf den Grund der Verdienste Pitt's zustimmen will, thäte besser offen zu widersprechen. Wir, die Freunde Pitt's betrachten den Antrag nur als ein Zeugniß seiner großen Verdienste, und als eine Belohnung derselben." — Der Antrag ward einstimmig angenommen.

3) Spanien betreffend (15. Juni 1808.)

„Die Minister Seiner Majestät sehen mit lebhafter und tiefer Theilnahme den edeln Kampf, welchen ein Theil des spanischen Volkes itzt erhebt, um der beispiellosen Abscheulichkeit (atrocity) Frankreichs zu widerstehen und die Unabhängigkeit ihres Vaterlandes aufrecht zu halten. Die britische Regierung hat die stärkste Neigung, jede ausführbare Hülfe zu leisten für einen so großartigen Zweck. (II, 352.)" — Den 24. Februar 1809 (II, 372) fügte Canning hinzu: „Die britische Regierung fühlte, daß dem spanischen Volke nicht geholfen sey mit Vorlesungen (lectures) und bürgerlichen Einrichtungen. Ein britisches Heer mußte in Spanien selbst dann thätig seyn, wenn der Großinquisitor an der Spitze spanischer Heere gestanden hätte. — Gott verhüte, daß wir jemals so unduldsam seyn sollten, unsern Beistand in Kämpfen für nationale Unabhängigkeit, von der Uebereinstimmung mit unsern Meinungen abhängig zu machen. Die Begeisterung der Spanier war nicht erheuchelt; was ihr Mund sprach, das fühlten sie im Herzen; sie waren, voller Begeisterung, entschlossen ihr Vaterland bis zum Aeußersten zu vertheidigen, oder unter seinen Trümmern umzukommen. — Ihr Geist blieb unbezwungen (375), die französische Macht erstreckte sich nicht weiter als ihre Wachtposten; Josephs Thron war auf Sand erbaut, dem ersten Windstoß erliegend, und Bonaparte, selbst wenn er obsiegen sollte, würde keinen nachgiebigen, willigen Bundesgenossen gewinnen, sondern niederhalten müssen ein unruhiges, ungeduldiges, sich empörendes Volk."

Als am 7. Juli 1813 über eine, für Lord Wellington bestimmte Dankadresse im Unterhause berathen ward (III, 419), sagte Canning: „Die stärksten Ausdrücke können nur ein schwaches

Echo der Gefühle des Landes seyn. — Unter dem Drucke großer Begebenheiten, belästigt mit eigenthümlichen Sorgen, hat England doch keinen Augenblick gezweifelt die zu unterstützen, welche (ohne sonstigen Anspruch auf Freundschaft) Opfer waren der Unterdrückung und Tyrannei. Dieser Beschluß ward mit Erfolg gekrönt; wir würden aber selbst dann keinen Grund haben ihn zu bereuen, wenn er hoffnungslos und mißlungen geendigt hätte. Dankt dem Himmel, das Ergebniß trug einen anderen Charakter, und erwies daß Großmuth und Gerechtigkeit, zugleich das freisinnigste und großmüthigste System der Politik sind, und daß ehrenwerthe Gefühle für Andere, genau verbunden sind mit unserer nationalen Sicherheit. — Spanien war der Schauplatz von Lord Wellington's Ruhm, ist aber nicht die Gränze der wohlthätigen Wirkung seiner Triumphe. Der Schlag, welcher den Talisman französischer Macht in Spanien zerbrach, hat auch den Norden entzaubert. Deutschland liegt nicht mehr zitternd zu den Füßen des Tyrannen, sondern unterhält einen mächtigen Kampf. Die gewaltige Ueberschwemmung welche den Continent überdeckte, beginnt zu sinken. Die Gränzen der Völker werden wieder sichtbar, und die Gipfel und Thürme alter Niederlassungen erscheinen über den dahinschwindenden Wogen."

4) Wie Canning als Kanzler der Schatzkammer auf Peel folgte, sagte er mit edler Anerkenntniß von diesem: „Ich habe bei ihm stets gefunden dieselbe Biederkeit und Aufrichtigkeit, den gerechten Ausdruck seiner Gefühle und die gleichförmige Darlegung würdiger Grundsätze. (VI, 205.)"

5) Einer im Lyceum zu Liverpool gehaltenen Rede, ist Folgendes entnommen (VI, 394): „Meine Herrn! Es giebt verschiedene Wege, Macht und Beliebtheit zu erwerben. Jene, die Macht, läßt sich vielleicht gewinnen und ihre Dauer sichern, durch eine Unterwürfigkeit ohne Gränzen und Zaudern. Dann giebt es eine wohlfeile, indeß blendende Beliebtheit derjenigen, welche ein Verzeichniß eingebildeter Uebel erfinden, oder die Schickungen der Vorsehung, den Menschen zur Last legen, und augenblickliche Abhülfe der Leiden versprechen, welche aus einer

unvermeidlichen Nothwendigkeit hervorgehn und die nur duldende Ausdauer heilen kann. Sie bezeichnen alle vorhandenen Einrichtungen als Mißbräuche und segeln mit dem Wirbelwind der Reform. Alle diese Wege sind unverträglich mit Ehre und Pflicht. Man mag vielleicht den für einen furchtsamen und unweisen Staatsmann halten, der sich nicht rücksichtslos Dingen hingiebt, die er keineswegs billigen kann; oder es mag der ein unbeliebter Abgeordneter seyn, der seine Beliebtheit nicht darauf gründet den Leidenschaften des Volkes zu schmeicheln. Denn gleichwie die Könige, ist auch das Volk den Schmeicheleien zugänglich; und das Gerede welches die königlichen Vorrechte über vernünftiges Maaß hinaus erhebt, ist nicht entfernter von der Wahrheit, als das welches immer von Volksrechten spricht, ohne Bezugnahme auf entgegenstehende Pflichten."

Thomas Babington Macaulay.

Macaulay ist so berühmt und wird so viel gelesen, daß es fast überflüssig erscheint Bekanntes hier zu wiederholen. Und doch wäre es unnatürlich und ungerecht kleine Leute zu erwähnen, von Meistern dagegen unter jenem Vorwande zu schweigen.

Macaulay gehört ohne Zweifel zu den ersten Rednern Englands: denn mag ihm auch William Pitt, der Staatsmann, durch Reichthum lehrreicher Mittheilungen voranstehen, und Burke durch die Macht seiner fortreißenden Begeisterung, so hält er sich doch fern von Sheridan's oft äußerlicher Rhetorik, und den bisweilen etwas willkürlichen Abschweifungen von Fox. Insbesondere zeigt Macaulay eine seltene Kraft im Beweisen, und eine außerordentliche Geschicklichkeit im Widerlegen. Die Wichtigkeit seiner Reden stuft sich natürlich ab, nach den behandelten Gegenständen, und in dieser Beziehung dürften die über die Reformbill allen andern wohl voranstehen. So scharfsinnig und geistreich auch damals Viele sprachen, hat ihn doch Keiner übertroffen. Der wesentliche Inhalt dieser Reden läßt

sich in der Kürze nicht mittheilen; doch will ich einige Sätze ausheben, welche belehrend und charakteristisch sind.

„Ich mißtraue allen allgemeinen Theorien über Regierungsformen. Es giebt keine Quacksalberei in der Arzneikunde, Religion und Politik, welche nicht, selbst auf starke Gemüther Eindruck machte, wenn sie durch Sorge und Furcht aufgeregt sind. — Die Regierung und die Gesellschaft (society) wirken wechselseitig aufeinander. Bisweilen ist die Regierung der Gesellschaft voraus, und treibt diese vorwärts. Wiederum kommt die Gesellschaft hiedurch der Regierung gleich, überholt dieselbe, und fordert daß die Regierung sich mehr beeilen solle. Ist diese klug, so wird sie natürlichen und gerechten Forderungen nachgeben; denn die Hauptursach von Revolutionen ist, daß die Verfassungen still stehen, während die Völker vorwärts gehen. — Die Vortrefflichkeit unserer Einrichtungen hat uns so weit erzogen, daß wir die Fähigkeit besitzen uns an noch besseren zu erfreuen. — Es ist nicht befremdend Unvernünftiges zu fordern, wenn Vernünftiges abgeschlagen wird. Es ist nicht befremdend daß wenn die Gesetzgeber erhebliche Ansichten vernachlässigen und verdammen, man unwürdigen Aufhetzereien ein günstiges Ohr leiht. Dann folgt bisweilen ein unglücklicher Bund zwischen denen welche alle Freiheit, und denen welche alle Ordnung hassen. — Wehe der Regierung, welche ein Volk nicht von dem Pöbel zu unterscheiden weiß; welche glaubt daß eine feste lang fortdauernde Bewegung des öffentlichen Geistes, könne wie ein Straßenauflauf beseitigt werden. — Es ist nicht die Aufgabe einer Regierung, ein Volk unmittelbar reich zu machen, sondern es auf dem Wege nach Reichthum zu beschützen. Unternimmt eine Regierung mehr als ihr zukömmt, so wird sie um so weniger leisten. — Karl I. wollte die Menschen des 17. Jahrhunderts nach Weise des 16. regieren; deshalb konnten ihn alle Talente und Tugenden nicht beliebt machen, nicht erretten vor Bürgerkrieg, Gefängniß, Prozeß und Tod." —

In einer Rede über die Zustände Irlands, sagte Macaulay: „man kann viel Beredsamkeit über die Frage verbrauchen, ob

Volksunzufriedenheit durch Nachgiebigkeit, oder Zwang zu beseitigen sey. Derlei Gemeinplätze giebt es in Menge und nach allen Seiten; kommen wir aber zu den wirklichen Angelegenheiten des Lebens, so verlieren sie alle Bedeutung vor den in Wahrheit gegebenen Verhältnissen. — Geben wir die Regierung in die Hände aller nach Köpfen abstimmenden, 21 Jahre alten Menschen, so wird das Eigenthum nicht lange geachtet werden." —

Ueber die Erbärmlichkeit und Schändlichkeit der indischen Regierungen, und über die von Engländern daselbst begangenen Frevel, spricht Macaulay mit großer Strenge, kann aber doch nicht umhin hinzuzufügen: „Es ist die erstaunlichste aller politischen Erscheinungen, daß eine Handvoll Abentheurer, von einer Insel des atlantischen Meeres herkommend, ein großes Land unterjochen, welches um die Hälfte des Erdkreises von ihrem Geburtsorte abliegt, bis dahin in Europa fast nur ein Gegenstand von Fabeln war, nie von abendländischen Eroberern, nicht von Alexander, nicht von Trajan betreten ward, größer und bevölkerter als Frankreich, Spanien, Italien und Deutschland zusammengenommen, bewohnt von Völkern verschiedener Abstammung, Farbe, Sprache, Sittlichkeit, Gebräuchen, Religion. Dies sind Wunder; niemals sah die Welt etwas Aehnliches!"

An einer anderen Stelle sagt Macaulay: unter allem Aberglauben ist der indische der unvernünftigste, geschmackloseste, unsittlichste.

In einer ausgezeichneten Rede für die Emancipation der Juden heißt es: „Von jeher haben Frömmler zur Rechtfertigung ihrer Verfolgungen die Laster angeführt, welche eben durch jene Verfolgungen erzeugt wurden. England war für die Juden noch nicht ein halbes Vaterland, und wir schmähen sie, weil sie für England nur halbe Vaterlandsliebe fühlen. Wir behandeln sie als Sklaven, und wundern uns daß sie uns nicht wie Brüder betrachten. Wir treiben sie zu niedrigen Beschäftigungen und werfen ihnen vor, daß sie nicht edlere Berufsarten ergreifen. Wir verboten ihnen Land zu erwerben, und klagen daß sie sich vorzugsweise zum Handel hinwenden. Wir schließen sie

aus von allen Bahnen des Ehrgeizes, und verachten sie weil sie ihre Zuflucht zum Geize nehmeu. Viele Menschenalter hindurch, haben wir bei allen Verhandlungen mit ihnen, unsere ungeheure Ueberlegenheit der Macht mißbraucht, und nehmen es übel wenn sie sich der List bedienen, welche das natürliche und allgemeine Vertheidigungsmittel der Schwächern gegen die Gewaltthätigkeiten der Stärkeren ist. — Wenn in dem Laufe mehrerer Jahrhunderte, die unterdrückten Abkömmlinge von Kriegern und Weisen allmählig gute Eigenschaften ihrer Vorfahren eingebüßt haben; wenn sie einige Laster der Ausgestoßenen und Sklaven angenommen haben, ist dies wirklich ein Grund ihnen Vorwürfe zu machen? Ist es nicht vielmehr eine Veranlassung uns zu schämen und Gewissensbisse zu fühlen? — Laßt ihnen Gerechtigkeit wiederfahren, öffnet ihnen die Thüren des Hauses der Gemeinen. Oeffnet ihnen jede Laufbahn, wo sich Geschicklichkeit und Kraft zeigen und entwickeln können. Bevor wir dies gethan haben, erkühnen wir uns nicht zu sagen, es sey kein Genius zu finden unter den Landsleuten des Jesaias, kein Heldenmuth unter den Nachkommen der Makkabäer."

So hoch Macaulay auch den Werth der Beredsamkeit anschlagen mochte, verkannte er doch andererseits nicht ihre Gefährlichkeit. Er sagt (William Pitt, 65): „Eine parlamentarische Regierung ist eine Regierung durch Sprechen. Die Gabe der Rede wird an einem Staatsmanne höher geschätzt, als irgend eine andere Eigenschaft. Und doch kann man jene Gabe besitzen, ohne Urtheil, ohne Muth, ohne Geschicklichkeit die Charaktere der Menschen und die Zeichen der Zeit zu begreifen, ohne Kenntniß der Grundsätze der Gesetzgebung und der Staatswirtschaft, ohne Einsicht in Diplomatie und Kriegführung."

Ganz natürlich bemerkte Macaulay (als ein Gegner Peel's), daß dieser sich sehr wichtigen Maßregeln widersetzte, die er nachher selbst ausführte (speeches, I, 19, und VII). Jener sagt: „einige Theile des öffentlichen Benehmens von Peel, verdienen, (meines Erachtens) einen ernsten Tadel. Allein (fügt Macaulay edel und leidenschaftslos hinzu): wenn ich sein langes, buntes,

öffentliches Leben betrachte, so anerkenne ich mit wahrer Freude, daß seine Fehler weit überboten werden durch große Tugenden, große Dienste, und große Aufopferung. Ich habe bewundert seine Weisheit, Mäßigung, uneigennützige Vaterlandsliebe, und seinen frühzeitigen Tod beklagt als ein häusliches und öffentliches Unglück."

Unter den eigentlich litterarischen Arbeiten Macaulay's erwähne ich zuerst seiner Lebensbeschreibungen berühmter Männer. Er vereinigt auf eine ganz ungewöhnliche, nicht genug zu rühmende Weise die Gabe, den Willen, die Geschicklichkeit aus großen Massen das wahrhaft Denkwürdige auszuheben, geistreich zu ordnen und lichtvoll darzustellen. Nie fällt es ihm ein (was so häufig geschieht) sich ins Weite und Breite zu verlaufen, und gewissermaßen die ganze Weltgeschichte an dem Nagel einer kleinen Persönlichkeit auf- und auszuhängen. Selbst Plutarch (der Alexander und Cäsar auf ein künstlerisches Maaß zusammenzudrängen wußte) erlaubt sich zuweilen Abschweifungen, die, streng genommen, nicht zur Sache gehören.

Macaulay hat viele treffliche Kritiken geschrieben, auch ist sein Aufsatz über Friedrich II. mehr eine herbe Kritik, als eine erzählende Darstellung. Die Gründe des Tadels werden parteiisch aufgezählt, aber fast gar nicht die Gründe des Handelns und des Beifalls. Es ist nützlich daß die Preußen sehen, es gebe noch einen anderen Standpunkt ihren großen König zu betrachten, als den preußischen; sie werden manchen Vorwurf unbefangen einräumen müssen, andere aber siegreich zu widerlegen im Stande seyn. Macaulay's Standpunkt ist nicht ganz unberechtigt, aber noch weniger allumfassend; man sieht die beurtheilte Person nur von einer Seite, nicht lebendig und erklärt in ihrem ganzen Wesen; es wird nicht genügend hervorgehoben wie äußere Verhältnisse einwirkten und die Freiheit der Entschlüsse beschränkten. Man soll keinen Götzendienst treiben mit Herrschern wie Cyrus, Alexander, Cäsar, Karl der Große, Saladin, Elisabeth, Richelieu, Friedrich II.; man soll sie aber auch nicht ausschließlich messen mit der kurzen, verdammenden Elle des Privatrechts.

Wenigstens müssen wir dann Clive und Hastings ebenfalls unbedingt verurtheilen. [1])

Man hat behauptet: der Geschichtschreiber solle durchaus objektiv seyn; das heißt man müsse von seinen persönlichen Ansichten, Grundsätzen, Charakter, Schreibart u. s. w. gar nichts merken; die Ereignisse müßten durch seinen Geist ganz unverändert hindurchlaufen, wie Wasser durch einen Trichter. — Ich halte diese Forderung für unverständig, für unausführbar. Bei gleicher Wahrheitsliebe unterscheiden sich die größten Geschichtschreiber am Bestimmtesten durch ihre persönliche Auffassung und Behandlungsweise, sie sind gar nicht zu verwechseln. Und warum soll das, was man z. B. an Malern und Musikern anerkennt und rühmt, nicht auch für begabte Geschichtschreiber gelten.

Macaulay's Persönlichkeit liegt in seinen Schriften klar zu Tage; wir werden (sobald wir sie richtig erkannt haben) dadurch gar nicht gestört. Wir verlangen nicht, daß er schreiben und urtheilen solle wie ein Tory, wie ein eifriger Katholik. In seinem Hauptwerke behandelt er, den, so oft verkannten und mißhandelten Wilhelm III., mit einer ergreifenden Vorliebe (wie manche Preußen Friedrich II.); eine glänzende Heiterkeit überwiegt die unvermeidlichen, ja die Wirkung erhöhenden Schatten. Für einen Anderen mag eine andere Behandlungsart natürlich und gerechtfertigt seyn; freuen wir uns daß Macaulay seiner Natur freien Lauf ließ und ein Werk erschuf, was Berichtigungen erfordern mag, aber durch überwiegende Vorzüge die Leser belehrt und erfreut.

Lord Mahon's Geschichte von England (1709—1783) kann als eine Fortsetzung der Geschichte Macaulay's betrachtet werden. Schon die Verschiedenheit der Zeiten und Personen erlaubte ihm nicht mit diesem in glanzreicher Beredsamkeit wetteifern zu wollen; wohl aber ist seine Erzählung einfach, klar,

---

1) Soeben finde ich daß Macaulay in seinem Leben Clive's (IV, 90) genau dieselbe Ansicht vertheidigt. Cromwel findet hingegen wohl zu viel Gnade vor seinen Augen.

lehrreich, und so unparteiisch, als es (bei eigenem festen, edelen Charakter) möglich und angemessen ist.

Robert Peel. (1788—1850.)

Die Laufbahn keines englischen Staatsmanns war so mannigfaltig als die Robert Peel's. Ein solcher Wechsel von auf und ab, für und gegen, von bekämpfen, dulden, empfehlen, ausführen, ist schwer begreiflich; sehr natürlich dagegen, daß Lob und Tadel des gewandten Mannes oft gleichzeitig ertönte. Gewiß verstand Peel die Zeichen der Zeit zu beobachten, das Mögliche vom Unmöglichen zu unterscheiden, und zur rechten Zeit selbst Unwillige dahin zu bringen, daß sie Maßregeln unterstützten, gegen die sie nicht lange vorher gestimmt hatten. Das Talent zu lernen besaß Peel in hohem Grade, und die Redlichkeit seines Wollens und Strebens haben selbst Gegner anerkannt und seinem Charakter Gerechtigkeit wiederfahren lassen. Doch sagt selbst Doubleday, sein ihm günstig gestimmter Biograph: „Die wahren Triebfedern seiner Handlungen konnte er nie aufschließen, noch hat er je die letzten, erwarteten Zwecke seiner Politik (wenn er sie kannte) an den Tag gelegt. Diese Politik zeigte keinen bestimmten Anfang, oder Ende; sie besaß keine, sie allgemein verständlich machende Züge. Künftigen Geschichtsforschern wird deshalb Peel's Charakter im Allgemeinen als ein außerordentlicher erscheinen, auf dessen einzelne Theile aber Wolken des Zweifels ruhen. (II, 498.)"

Ich theile mit den Schluß von Peel's Hauptrede gegen die Reformbill. „Wenn zugegeben wird, daß unsere Verfassung, unser politisches System unzähliges Gutes hervorgebracht hat, folgt daraus nicht daß wir ihm treu bleiben sollen? — Nein, in diesen Tagen der Erleuchtung wird daraus geschlossen, man müsse es beseitigen, ja ganz zerstören. Der Abgeordnete für Calm sagt: „Sehe ich umher in der ganzen bewohnten Welt, betrachte ich die bürgerlichen Gesellschaften aller Erdtheile, ja

was jemals von Menschen in dieser Beziehung gegründet ward; so finde ich nichts so Vollkommenes als in England, für Entwickelung des Geistes, Fortschritte der Wissenschaft, Anbau des Landes, Genuß der Freiheit, Schutz des Eigenthums. Allein (fügt der geehrte Herr hinzu) obgleich dies Alles wahr ist, giebt es doch gewisse Mängel von solcher Art und Ausdehnung, daß eine völlige Umgestaltung unseres Repräsentativsystems dadurch gerechtfertigt wird. Und was sind denn die Mängel, um deren Abstellung willen, wir alle Segnungen aufs Spiel setzen sollen? — — — Zugegeben daß diese Mängel vorhanden sind, so behaupte ich, das jetzige Unterhaus sey im Stande ihnen abzuhelfen, ja besser als ein umgestaltetes, reformirtes Unterhaus. Sind nicht tüchtige Männer, eifrige Reformer, durch die verfallenen Flecken ins Parlament gekommen? Oder sollen wir, aus ähnlichen, ungenügenden Gründen, auch das Haus der Lords umgestalten? — — — Wir sind noch gar nicht vorbereitet, nicht im Stande über diese wichtigen Dinge zu entscheiden; wie schon daraus hervorgeht, daß der erste Entwurf des neuen Gesetzes bereits in wesentlichen Punkten geändert ward. — — — Ich bin aus Grundsatz ein steter Gegner der Reform, weil ich nicht eine Thür öffnen will, wo keine Aussicht vorhanden ist sie wieder zu verschließen. Ich widersetzte mich dem Plane, Manchester und anderen großen Städten jetzt Abgeordnete zu bewilligen, weil es mir schien, als sey der hieraus entstehende Gewinn, geringer als das Uebel die Verfassung des Parlaments zu ändern, das Publikum durch Reformfragen aufzuregen, und stets größere Forderungen herbeizuführen. — Jeden Falls ist es rathsam nicht in Zeiten übertriebener Aufregung und von ihr fortgerissen, überall Gesetze zu geben. Ich verlange nichts als Zeit um über eine solche Lebensfrage in ruhiger Stimmung zu berathen und zu beschließen. Man soll die Verfassung nicht der eitlen Hoffnung opfern, durch Nachgiebigkeit die Volksgunst zu gewinnen. Es wird uns zuerst tadeln seiner Meinung, und nicht unserer Ueberzeugung gefolgt zu seyn. Ich widerspreche dem Gesetze, weil es nicht dem von Throne empfohlenen Bedingungen

gemäß ist, nicht den anerkannten Grundsätzen der Verfassung, der Krone keine Sicherheit gewährt, die Rechte, Einflüsse, Privilegien beider Häuser nicht verbürgt, für Glück und Wohlstand des Volks keine dauernde Sicherheit gewährt, und vor Allem weil es ein System der Regierung umstößt, welches verband Sicherheit der persönlichen Freiheit und Schutz des Eigenthums, mit einer kräftigen, vollziehenden Staatsgewalt; — Alles in so vollkommener Weise, wie es niemals in irgend einem Zeitalter, oder einem Theile der Welt bestanden hat."

Die Gegner Peel's und seiner Freunde siegten ob, (wie bei den Fragen über die Emancipation der Katholiken, die Städteordnung und die Getraidegesetze) und die gefürchteten und geweissagten übelen Folgen, sind nicht eingetreten. Einzelne Mängel lassen sich abstellen, daß aber im Allgemeinen alle diese neuen Gesetze zeitgemäß und nützlich waren, läßt sich nicht läugnen.

Vierte Abtheilung.

Nordamerikaner.

Longfellow, Cooper, Irving, Sparks, Bancroft, Prescott, Ticknor.

Die Litteratur Nordamerikas ist der englischen verwandt, und wiederum auch selbständig und eigenthümlich. Beginnen wir mit der Poesie, so scheint das Drama am wenigsten bearbeitet zu seyn, wohl aber giebt es ausgezeichnete Lyriker und Romanschreiber. Zu jenen gehört Longfellow, zu diesen der allbekannte Cooper.

Mit Recht hat Cooper großen Beifall gewonnen: denn ungeachtet mancher Breite und Weitläufigkeit, weiß er Natur und Menschen lebhaft zu schildern und die Aufmerksamkeit festzuhalten. Vor Allem aber muß man an seinen geschichtlichen Romanen rühmen, daß er das Amerikanische getreu auffaßt, wichtige Personen und Ereignisse nicht willkürlich umgestaltet, oder allweise jeden belehrt und von oben herab den Weltrichter spielt.

Nordamerika ist reich an trefflichen Geschichtschreibern. Durch gelungene Uebersetzungen sind sie meist so bekannt, daß ich nur von einigen umständlicher sprechen werde. Ich nenne jedoch vorläufig: Sparks Geschichte Washingtons, Bancrofts lehrreiche Geschichte seines Vaterlandes, Irvings Muhammed und seine Nachfolger und vor Allen Prescott.

Dasselbe Lob verdient Ticknor's Geschichte der spanischen Litteratur. Nur Tiraboschi kann mit ihm verglichen und ihm gleichgestellt werden. Aus den folgenden Mittheilungen wird man das Werk näher kennen lernen; auch mögen sie als ein Anhang zu dem gelten, was ich über die spanische Litteratur in meinem Handbuche gesagt habe.

1) Ursprung der spanischen Litteratur (I, 5, dritte bostoner Ausgabe).

„Gleich Anfangs fällt ein merkwürdiger Umstand auf, welcher etwas von den Genius der künftigen Litteratur ankündigt; — nämlich daß sie zuerst erscheint in Zeiten großer Leidenschaft und Verwirrung. In anderen Theilen Europas (während der schrecklichen Unruhen, welche den Sturz der römischen Herrschaft und Bildung, sowie die Gründung einer neuen geselligen Ordnung herbeiführten) wenn sich da irgend eine poetische Eingebung zeigt, so geschieht es in Zeiten verhältnißmäßiger Ruhe und Sicherheit, wo die Gemüther weniger zu sorgen hatten für persönliche Erhaltung und für natürliche Bedürfnisse. So war es nicht in Spanien. Die erste Aeußerung des Volksgefühls, welches Grundlage der nationalen Litteratur ward, hörte man inmitten des außerordentlichen Kampfes den die Spanier über sieben Jahrhunderte lang mit den maurischen Eindringlingen führten. So scheint die frühste spanische Dichtung ein Ausbruch der Kraft und des Heldenmuths zu seyn, welche die gesammte Masse der spanischen Christen belebte."

2) Der Cid.

„Die frühste und wichtigste Dichtung jener Zeit, ist die vom Cid. Sie besteht aus etwa 3000 Zeilen und kann nicht später fallen als das Jahr 1200. Ton, Sitten und Gefühle stimmen zu dem Streite zwischen Mauern und Christen welcher damals unvermindert fortdauerte. (I, 10.) — Sein ganzes Leben hindurch kämpfte der Cid gegen die Unterdrücker seines Vaterlandes, litt kaum je eine Niederlage, verband sich aber (was für erlaubt galt) auch mit den Muhamedanern um sich an den Landsleuten zu rächen, die ihm Unrecht gethan hatten. (13.) — Das Gedicht zeigt uns die Einfachheit der Regierung, den loyalen und herzlichen Sinn des Volkes, die Gewalt religiöser Begeisterung, den malerischen Zustand der Sitten und des täglichen Lebens in einer Zeit voll Unruhe und Verwirrung, und die kühnen Umrisse des volksthümlichen Genius, welche oft da hervorbrechen, wo wir sie am wenigsten vermuthen. Der Cid ist in der That

ein Werk, welches uns beim Lesen mit dem Geiste jener Zeiten erfüllt, und die Ueberzeugung hervorruft, daß von dem Untergange der griechisch-römischen Bildung, bis auf Dante, kein Gedicht hervorgebracht ward, so eigenthümlich im Tone, so voll natürlichen Gefühls, Kraft und schildernder Gewalt. (21.) — Die zahlreichen späteren Balladen haben das alte Gedicht vom Cid verändert und vervollständigt. (128.)" —

3) Spanische Litteratur (1200—1400.)

„Ueberall tritt in der spanischen Litteratur hervor: religiöser Glaube und ritterliche Treue. Eine dringende Nothwendigkeit erzeugte diese beiden Hauptbestandtheile des spanischen Charakters, welche auch die mannigfachsten Umwälzungen überlebten. (I, 93.)"

4) Inquisition.

„Die christlichen Spanier waren von jeher unduldsam. Zu den immerwährenden Kriegen mit den Mauern, kam seit dem Ende des vierzehnten Jahrhunderts Haß wider die Juden, welche mehrmals geplündert und ermordet wurden. Die Geistlichen lehrten und die Laien glaubten gern, daß deren Widerspruch gegen den christlichen Glauben eine Beleidigung Gottes, und es ein Verdienst sey dieselbe zu bestrafen. — Die Bedingungen der Uebergabe von Granada wurden bald übertreten, christliche Gesetze und die Inquisition eingeführt. Daraus folgte natürlich Betrug, Heuchelei, Verjagung der Mauern und Ausrottung der Juden. — Der christliche Geist, welcher zur Zeit der Kämpfe mit den Mauren, den wildesten Ausbrüchen einen Schein von Pflichtübung lieh, sank nun hinab in ängstliche und niedrige Frömmelei, stolz jedoch und unduldsam gegen Alles, was von dem streng festgesetzten Glauben abwich. Dies hatte natürlich den schädlichsten Einfluß auf die Litteratur. Einst den ersten Mächten Europas beigezählt, sank Spanien hinab zur Unbedeutenheit, und verschmähte Gemeinschaft mit der übrigen Welt. Es blieb nur schwache Unterthänigkeit gegen unwürdige Herrscher, und eine niedrige feige Bigoterie in Hinsicht auf Religion. Die alte Begeisterung, der dichterische Sinn erbleichte und verschwand. (I, 406, 410, 430, 433.)"

5) Don Quixote.

„Cervantes warf dies Werk fast sorglos hin, und hielt es (wie ich überzeugt bin) weit mehr für einen kühnen Versuch, die thörichte Vorliebe seiner Zeit für Ritterfantasien zu brechen, als daß er dabei etwas Wichtigeres bezweckte. Ununterbrochen, unbestritten ist Don Quixote seitdem betrachtet worden als das älteste Muster eines romantischen Romans, und als ein höchst merkwürdiges Denkmal des neuen Genius. Hiebei sollen wir nicht vergessen, daß dies ergötzende Gedicht keineswegs das Ergebniß war überströmenden Jugendgefühls und einer glücklichen äußeren Lage; sondern es ward geschrieben in hohem Alter, nach einem Leben voll getäuschter Hoffnungen, bitterer Kämpfe und trauriger Unfälle; begonnen im Gefängniß und beendet als die Hand des Todes, sein Herz schon schwer und kalt bedrückte. (II, 150.)“

6) Lope de Vega.

„Während der 40—50 Jahre die er für das Theater schrieb, kam ihm keiner auch nur von ferne an allgemeiner Beliebtheit gleich. Seine zahllosen Dramen, (in allen Formen welche der Zeitgeschmack verlangte, oder die kirchliche Obrigkeit erlaubte) füllten die Theater der Hauptstadt und der Provinzen, und so außerordentlich war die Anregung, welche er den dramatischen Vorstellungen gab, daß beim Anfange seiner Laufbahn nur zwei Gesellschaften herumziehender Schauspieler in Madrit waren; zur Zeit seines Todes dagegen nicht weniger als vierzig, welche an 1000 Personen zählten. In Rom, Neapel und Mailand wurden seine Dramen spanisch aufgeführt; in Frankreich, dem übrigen Italien, ja in Constantinopel wurden sie gegeben. — Er hatte sehr große Einnahme, war aber so wohlthätig, ja verschwenderisch, so daß er im Alter fast Noth litt. (II, 269.)“

7) Calderon,

„hat die von Lope bereits festgestellten Formen der Dramen nicht wesentlich verändert; aber er zeigt mehr technische Genauigkeit in Verknüpfung der Ereignisse, und in geschicktem Hinblick auf theatralische Wirkung. Er giebt dem Ganzen eine neue

Farbe und in gewisser Hinsicht, eine neue Physiognomie. Sein Drama ist poetischer in Ton und Richtung, und hat weniger das Ansehn von Wahrheit und Wirklichkeit, als das seines großen Vorgängers. In seinen gelungensten Werken, scheint er uns in eine andere und glänzendere Welt zu versetzen, wo die Scene mit einem unbekannten und übernatürlichen Lichte erleuchtet ist, und wo die Triebfedern und Leidenschaften der handelnden Personen so hoch geschraubt sind, daß wir unsere eigenen Gefühle nicht wenig reizen und aufregen müssen, bevor wir an dem Vorgestellten, und den Ergebnissen ernsten Antheil nehmen können. Aber auch dies gelingt ihm. — Dieser erhabene Ton, und das stete Bemühen ihn festzuhalten, unterscheidet hauptsächlich Calderon von seinen Vorgängern, und bezeichnet am Bestimmtesten seine Vorzüge und Mängel. Es verleiht seinem Style eine Manier, welche (ungeachtet des bewundernswürdigen Reichthums und der Geläufigkeit seines Versbaus) uns doch bisweilen ermüdet und verletzt. Er wiederholt sich, bis manche seiner Personen (Helden und Diener, Damen und Vertraute, Greise und Possenreißer) wie maskirte Gestalten des alten Theaters, mit denselben Abzeichen und Trachten, die verschiedenen Intriguen in seinen Stücken darstellen. — Wie dem auch sey, er gewährt uns den Anblick eines idealisirten Dramas, welches beruht auf den reinsten und edelsten Grundlagen des spanischen Charakters, und welches, mit allen seinen unläugbaren Mängeln, unter die außerordentlichen Erscheinungen der neuern Dichtkunst aufzustellen ist. (II, 410.)"

8) Spanische Zustände.

„Die vielen Kriege unter Karl V. und Philipp II., sowie die Entdeckung von Amerika erzeugten eine Verachtung eigentlicher Arbeit und das Sinken aller Gewerbe. Die ungeheure Mehrung geistlicher Stellen, erschuf eine verderbliche Zunahme pensionirter Faulheit; das Gold Amerikas führte zu verderblichem Luxus und erschöpfender Verschwendung. So hinterließ schon Philipp II. ein verarmtes Volk, das er durch Kriege übermäßig angestrengt, durch Despotismus geschwächt, und dessen

Charakter er mißgeleitet und verrenkt hatte, durch halsstarrige, rücksichtslose Bigoterie. (III, 229.)"

„Die Masse der Einwohner, insbesondere der Landleute, ist durch die Umwälzungen des letzten Jahrhunderts jedoch weniger verändert und verderbt worden, als man vermuthen könnte. Die Spanier sind kein zu Grunde gerichtetes Volk, und so lange sie den Sinn bewahren für Ehre und Aufrichtigkeit, und die Verachtung alles Niedrigen und Unwürdigen, können sie nicht zu Grunde gehen. (371.) — Dem Ausschluß des Lichts folgte jedoch in mancher Beziehung auch Finsterniß. Im Anfang des achtzehnten Jahrhunderts, waren in Spanien wenig Personen die nicht an Astrologie und Unglücksbedeutung der Kometen und Finsternisse glaubten. Das System des Copernicus durfte nicht gelehrt werden, weil es der Schrift widerspreche. (270.) Und als man zur Zeit Karls III. die Universitäten aufforderte sich den Fortschritten der Wissenschaften anzuschließen, antwortete Salamanca: Neuton lehrt nichts was einen guten Logiker und Metaphysiker bilden könnte, und Gassendi und Descartes stimmen nicht so gut mit der offenbarten Wahrheit überein wie Aristoteles. (285.)"

„Nur zu lange dauerte die Macht der Inquisition und sie bot die Hand zu Zwecken der Regierung. Doch wäre dies Alles nicht möglich gewesen, wenn nicht ein großer Theil des Volkes beigestimmt hätte. (235.) Ja ausgezeichnete Schriftsteller priesen die Missethaten des Glaubensgerichtes. Die gesunkene, ausgeartete Treue, oder Loyalität ehrte gleichmäßig die kalte Strenge Philipps II., die schwächliche Bigoterie Philipps III., die schwelgerische Selbstsucht Philipps IV., und den erbärmlichen Stumpfsinn Karls II. (237.)"

„Noch unter Philipp V. wurden von siebzehn Behörden 780 Auto da Fes gehalten, und (wie man glaubt) über 1000 Personen verbrannt, und wohl zehnmal so viel (meist Juden) gebüßt und gestraft. (277.) Die letzte, welche 1781 in Spanien den Feuertod erlitt, war ein Weib, angeschuldigt wegen eines Bündnisses mit dem Teufel. (285.)"

„Als Ferdinand VII. aus seiner Gefangenschaft nach Spanien zurückkehrte, ward er mit einer Loyalität empfangen, welche an die frühesten Zeiten erinnerte. Aber an ihm war Alles verloren. Er kam zurück unbelehrt durch die erlittenen Unfälle, unbewegt durch die Treue, mit welcher ein ganzes Geschlecht sich und seine Hoffnungen geopfert hatte für des Königs Recht und seine Ehre. So weit es möglich war, stellte er alle Formen und Anwendungen des alten Despotismus wieder her, und schloß von seinem Vertrauen die Männer aus, die ihn auf ihren Schilden heimgebracht hatten und die für ihr Vaterland nichts verlangten als die Uebung einer heilsamen Freiheit die zur Erhaltung des Thrones nothwendig war, auf den sie ihn durch ihren Muth und ihre Standhaftigkeit gesetzt hatten. Selbst die Inquisition (welche die Franzosen unter großem Beifall abschafften und die Cortes für unverträglich mit der Verfassung erklärten), ward feierlichst wiederhergestellt. — Die edelsten, würdigsten Männer wurden beseitigt, verjagt, oder Jahre lang, wider alles Recht, in den härtesten Kerkern gefangen gehalten. (367.)"

Washington Irving.

Nirgends stellt Irving seine Persönlichkeit, (durch Erzählungen, oder Bemerkungen sich aufdringend) in den Vordergrund, und dennoch kommen wir durch Lesung seiner Werke nicht bloß zu der Ueberzeugung er sey ein ausgezeichneter Schriftsteller, sondern auch ein liebenswürdiger Mann. Er ist (ein seltener Fall) gleich ausgezeichnet in zwei sehr verschiedenen Richtungen, der schönwissenschaftlichen und geschichtlichen. Dort wird er bei Mittheilung vieles Einzelnen und Kleinen, nie trivial und langweilig, und bei lebendiger Erzählung des Ergreifendsten nie überladen und schwülstig. Diese Schriften sind jedoch so bekannt, wurden und werden so viel gelesen, daß es nicht nöthig ist sie hier näher zu schildern und zu loben.

Die nordamerikanischen Geschichtschreiber haben (sehr ver-

ständig) höchst anziehende Gegenstände gewählt, welche dem Bearbeiter Lust und Muth geben, und den Leser erfreut festhalten. So Prescott die Eroberung von Mexiko und Peru, so Irving den Columbus, Washington und Muhamed. Gleichwie Campe's Entdeckung von Amerika für die Jugend ein Lieblingsbuch ist, so sollten alle Erwachsene Irving's Geschichte des Columbus und seiner Gefährten lesen. Allerdings ist die erste Hälfte, die vorzugsweise poetische, aber auch die zweite ein Trauerspiel das belehrt und zu lebhafter Theilnahme genügende Veranlassung giebt.

Gewiß steht Columbus ohne Vergleich höher als Cortes und die Pizarros. Allerdings zeigt er, wie jeder Mensch, auch einige Schattenseiten, welche man aufzeigen darf, ja soll; indeß ohne abgünstig zu kritteln. Mit Recht sagt Irving (II, 264): „Große Männer sind zusammengesetzt aus großen und kleinen Eigenschaften. Ihre Größe entsteht oft daraus daß sie die Unvollkommenheiten ihrer Natur beherrschen, und ihre edelsten Thaten entspringen bisweilen aus dem Zusammentreffen ihrer Verdienste und ihrer Mängel.“ — Aehnlich gesinnt sagt A. Humboldt: „Irving hat sehr wohl gefühlt, daß ein Lob übertreiben, den Werth desselben verringern heißt. (Kritische Untersuchungen, II, 8.)“

An anderen Stellen schreibt Irving: „Columbus war einer von den starken Genien, die, sofern sie Anfangs mit Entbehrungen und Hindernissen zu kämpfen haben, dadurch eine Unerschrockenheit und Leichtigkeit gewinnen, in ihrer ganzen Laufbahn alle Schwierigkeiten zu überwinden. (I, 5.) — Sein Benehmen ging hervor aus der Größe seiner Ansichten und der Erhabenheit seines Geistes. In diesen glorreichen Planen ward er immerdar gestört durch das von ihm befehligte, zuchtlose Gesindel (rabble), dem jedes Gesetz Tyrannei war, und jede Ordnung, Zwang. (II, 266, 269.) Neid und Bosheit untergruben die Beliebtheit des Columbus. Selbst durch Wunder läßt sich ein Zustand der Erregung nicht festhalten. Die Welt, Anfangs so schnell und verschwenderisch in ihrer Bewunderung, wird bald kalt und mißtraut ihrer eigenen Begeisterung. So wird der

Bewunderte ein Gegenstand des Zweifels und Tadels, wo nicht völliger Abneigung. (II, 41.)“

Allerdings hatte sich allmählig eine mystische Theologie seines großen Geistes bemeistert (so daß er z. B. den baldigen Untergang der Welt weissagte). Dies thut jedoch den wesentlichen Verdiensten des Columbus so wenig Eintrag, als daß Newton Untersuchungen anstellte über das eilfte Horn des vierten Thieres im Daniel. (Humboldt, kritische Untersuch., I, 37.) Gewiß war (wie gesagt) das Leben und der Ausgang des Columbus, eine, Anfangs glänzende, dann schmerzensreiche Tragödie, aus welcher er jedoch bei der Nachwelt verklärt hervorgeht.

Daß amerikanische Geschichtschreiber amerikanische Geschichte mit Ernst, Gründlichkeit und Liebe behandeln würden, versteht sich von selbst; überraschen könnte es indeß daß Irving (nach Columbus und Washington) Muhameds und seiner Nachfolger Leben behandelte. Vielleicht hat des Verfassers Aufenthalt in Granada zur Wahl des Gegenstandes mitgewirkt. Gewiß faßte er Muhamed, seine Lehre und sein Thun, richtiger und unparteiischer auf, als viele strenggläubige Theologen und der, an dieser Stelle gewiß ungläubige, Voltaire. Das Folgende ist dem Leben Muhameds entnommen.

„Muhamed wollte keine neue Religion, sondern die vorhandenen bessern und zu ihrer ursprünglichen Reinheit zurückführen. (35.) Er fand unter den Christen unzählige Sekten, die sich verfolgten und verfluchten: Sabellianer, Nestorianer, Arianer, Monophysiten, Eutichianer, Jacobiten, Mariamiten, Collyridianer, Nazarener, Ebioniten, Corinthianer, Maroniten, Marcioniten, Doketen, Gnostiker, Karpokratianer, Basilidianer, Valentinianer u. s. w. Es genügt an diese Zwistigkeiten zu erinnern, um Muhamed von dem Vorwurfe frei zu sprechen, er sey gotteslästerlich, blasphemisch gegen die ursprüngliche Natur und Sendung Christi aufgetreten. (41.) — Die ihm zugeschriebenen Wunder sind (wie die geschicktesten Erklärer des Korans behaupten) Fabeln, erfunden von thörichten Eiferern. Es ist nicht

erwiesen, daß Muhamed sich zu Künsten dieser Art herabließ um seine Lehre zu bekräftigen, oder apostolische Ansprüche zu begründen. Er scheint lediglich der Vernunft und der Beredsamkeit zu vertrauen. Seine Visionen sind natürlich und erklärlich (wie bei Columbus, Loyola u. A.) und nur ein Wunder nahm er in Anspruch, daß ihm der Koran eingegeben ward. (44, 53). — Seine geistigen Eigenschaften waren ohne Zweifel außerordentlicher Art: schnelle Auffassung, sicheres Gedächtniß, lebhafte Einbildungskraft, erfinderischer Genius. Der Erziehung wenig verdankend, bereicherte er seinen Geist durch genaue Beobachtungen, und Erforschen der Religionssysteme. Im Gespräche war er ernst, und, nach arabischer Weise, spruchreich. Zu Zeiten ward er indeß aufgeregt und beredt, wobei ihn seine wohllautende Stimme unterstützte. In seinen Privatverhältnissen zeigte er sich gegen jeden gerecht, billig und herablassend, weshalb er auch beliebt ward. (63, 186, 187.) — Es ist schwer Muhameds eifriges Bestreben und seine ausdauernde Frömmigkeit zu vereinigen mit einem steten Systeme abscheulichen Betruges, die reinen, erhabenen und wohlwollenden Vorschriften des Korans mit einem von unedelen Leidenschaften besessenen, bloß weltlichen Interessen ergebenen Gemüthe. Er strebte die reine Verehrung eines Gottes an die Stelle arabischen Götzendienstes und des, zum Theil ausgearteten Christenthums zu begründen. (191—194.)"

Daß Irving auch die schwachen Seiten des Muhamedanismus kennt und darstellt, versteht sich von selbst; hier kam es nur darauf an zu zeigen, daß er den leidenschaftlichen Eiferer, nicht über den Wahrheit liebenden Geschichtschreiber hinaufstellt.

William Prescott.

Ich habe zwar Prescott schon an einer anderen Stelle mit Lobe erwähnt; er ist indeß ein so ausgezeichneter Geschichtschreiber daß umständlicher von ihm die Rede seyn muß. Ob-

gleich Jahre lang des Augenlichts fast ganz beraubt, hat er mit größter Anstrengung und Ausdauer unermüdlich geforscht und mit so großem Erfolge daß er vier, nach Form und Inhalt gleich ausgezeichnete Werke zu Stande brachte: die Geschichte Ferdinands und Isabellas der Katholischen, die Geschichte von Mexiko, von Peru, und von Philipp II. Sie übertreffen sämmtlich Alles, was von Anderen über dieselben Gegenstände geleistet ward, zunächst durch gewissenhafte Benutzung vieler, zeither unbekannt gebliebenen Quellen, wodurch eine große Zahl neuer Thatsachen entdeckt und andere in ein richtigeres Licht gestellt wurden. Da Prescott ferner durch falschen Patriotismus und verdammlichen Fanatismus nirgends geblendet wird, und Kopf und Herz gleichmäßig für die Erkenntniß der Wahrheit wirken, so erscheint sie ungetrübter, als in den meisten, dieselben Gegenstände behandelnden Geschichtsbüchern. Es sey erlaubt über jedes der Werke Prescott's einige Bemerkungen vorzutragen.

I) Ferdinand und Isabella.

Die Geschichtschreiber haben hinsichtlich des Anfangs ihrer Werke keineswegs denselben Weg eingeschlagen. Einige schicken nichts voraus, was die Vorzeit erläuterte und mit dem behandelten Gegenstande als geschichtliche Einleitung in Verbindung träte; sie stellen den Leser, Vorkenntnisse voraussetzend (fast wie die Dichter) mitten hinein in die Erzählung. (Cäsar.) Andere begnügen sich ihren Standpunkt nicht sowohl geschichtlich, als sittlich in aller Kürze anzudeuten (Sallust); noch Andere, nicht sowohl Früheres zu erzählen, als einen Blick zu werfen auf die zu beschreitende Bahn (Livius); noch Andere entwerfen eigentliche Einleitungen, welche vom Entfernteren ausgehend, mit steigender Umständlichkeit und mit richtiger Perspektive, bis zu dem Anfange der Geschichtserzählung hinführen. Diesen Weg hat Prescott mit großem Rechte eingeschlagen. Ohne seine vortreffliche Einleitung würden die Leser sich schwerlich zurechtfinden und Manches gar nicht, oder doch mißverstehen. So z. B., fast möchte ich sagen, den Hauptinhalt der Geschichte Ferdinands und Isabellens, oder den höchst merkwürdigen und lehrreichen

Umschlag, von übertriebener Beschränkung, zu übertriebener Erweiterung der königlichen Macht. Erläuternd sagt deshalb Prescott schon in der Einleitung (I, 52, der Uebersetzung): „Nach Beseitigung fremder Fehden, wendete sich der aufrührerische Geist des aragonesischen Adels (und ähnlich in Castilien) nach dem Inneren, und erhielt ihr eigenes Vaterland in fortwährender Aufregung. Hochmüthig durch das Bewußtseyn ihrer ausschließlichen Vorrechte, und der beschränkten Zahl derjenigen denen dieselben zustanden, betrachteten sich die aragonesischen Freiherrn mehr als Nebenbuhler ihrer Landesherrn, denn als deren Untergebene. Verschanzt mitten in ihren Bergfesten, welche die rauhe Natur des Landes überall darbot, konnten sie seinem Ansehn leicht Trotz bieten. Ihre geringe Anzahl gab ihren Unternehmungen eine Festigkeit und Uebereinstimmung, die bei einer größeren, nicht würde erlangt seyn."

An einer anderen Stelle sagt Prescott (222): „Bei der unseligen Zügellosigkeit die während Heinrich IV. Regierung in Castilien vorherrschte, war das Ansehn des Monarchen und der königlichen Richter so sehr in Verachtung gerathen, daß das Gesetz alle Kraft verloren hatte. Die Städte gewährten keinen besseren Schutz, als das platte Land. Jeder schien die Hand gegen seinen Nachbar zu erheben. Eigenthum wurde geplündert, Menschen Gewalt angethan, die heiligsten Stätten entweiht, und die vielen, über das Land verbreiteten Festungen, statt den Schwachen zu schützen, wurden in Räuberhöhlen verwandelt."

Diesen argen Uebeln traten die Könige (trotz manchem Widerstand des Adels) mit Nachdruck und Erfolg entgegen; so daß ein Schriftsteller (Pulgar) bezeugen konnte: „War früher das Königreich angefüllt mit Straßenräubern und Verbrechern aller Art, welche die Gesetze mit Füßen tretend, ganz teuflischen Unfug trieben; so war jetzt Allen ein solcher Schrecken eingeflößt, daß Keiner den Arm gegen den Anderen aufzuheben, oder ihn auch nur mit beleidigenden, unziemlichen Reden anzugreifen wagte. Der Ritter sowohl wie der Schildknappe, die vorher den Bauer gedrückt hatten, waren durch die Furcht vor jener Gerechtigkeit

eingeschüchtert, die ihnen sicher bevorstand. Die Landstraßen wurden von Räubern gesäubert, die Festungen und Raubschlösser niedergerissen, und das ganze Volk zur Ruhe und Ordnung zurückgekehrt, suchte keine andere Hülfe als solche, die der Arm des Gesetzes ihm gewährte. (236.)"

Lobenswerth war ferner eine neue Gesetzsammlung, die Ertheilung von Aemtern nach Verdienst (und nicht bloß nach der Geburt) die Rücknahme vergeudeter Krongüter, die Vereinigung vieler Ordensbesitzungen mit den königlichen Domainen, das strenge Verbot der (wie auch die Dramen erweisen) sehr überhand nehmenden Zweikämpfe, die Vertheidigung der Kronrechte gegen römische Anmaßungen, neben irrigen, auch verständige Handelsgesetze, Regelung des ausgearteten Münzwesens, Anlagen von Landstraßen u. s. w. Den härtesten Tadel verdient dagegen die grausame Behandlung der Juden und die abscheuliche Einführung der Inquisition. In Beziehung hierauf sagt Prescott: „Diese Stiftung hat wahrscheinlich mehr als irgend eine andere, dazu beigetragen, den erhabenen Charakter des alten Spaniers zu erniedrigen; sie schleuderte den Feuerbrand der Glaubenswuth in diese lieblichen Gegenden, die von der Natur zum Wohnsitz der Fröhlichkeit und des Vergnügens bestimmt zu seyn scheinen. (I, 263.)"

Ihren Hauptgehülfen, den Dominikaner und Großinquisitor Torquemada, schildert Prescott, wie folgt: „Dieser Mann, der unter seinem Mönchsgewande mehr Stolz verbarg, als ein ganzes Kloster seines Ordens aufzuweisen gehabt hätte, war einer von jener Klasse, bei denen Glaubenseifer für Religion gilt, und die diesen Eifer durch wüthende Verfolgung derjenigen offenbaren, deren Glaube von dem ihrigen abweicht; die sich für ihre Enthaltsamkeit von sinnlichen Genüssen dadurch entschädigen, daß sie jenen tödtlicheren Lastern des Herzens, (als Stolz, Frömmelei und Unduldsamkeit) den Zügel schießen lassen, Eigenschaften, die der Tugend nicht weniger entgegen, und der Gesellschaft in einem weit ausgedehnteren Grade unheilbringend sind. (277.)" — „Der Eifer dieses Mannes war so übertriebener Art, daß

man ihn fast Tollheit nennen möchte. Seine Geschichte kann zum Beweise dienen, daß von allen Schwächen, oder vielmehr Lastern, es keine giebt, die der menschlichen Gesellschaft größeres Unheil bereitet, als Glaubenswuth. (294.)"

Prescott hat die Geschichte der Kriege von Granada und Neapel (nach dem Vorgange fast aller Historiker) sehr umständlich behandelt. Mir scheint es jedoch, daß die unzähligen, kleinen, unentscheidenden Einzelnheiten, oft ermüden und langweilen. Ueberdies sind bei weitem die meisten Geschichtschreiber keine Sachverständige (etwa Polybius, Cäsar und Friedrich II. ausgenommen); so daß ihre Weitläufigkeit selten zum Ziele trifft und aufklärt. Kriegsverständige mögen die Kriegsgeschichte sehr genau und wissenschaftlich behandeln; manche neuere Geschichtschreiber (die jenen nicht beizuzählen sind) haben in ihren Werken, die Kriegsgeschichte zusammengedrängt, um für andere wichtige, oft vernachlässigte Gegenstände Platz zu gewinnen.

Daß Granada zu Grunde ging war natürlich, ja unvermeidlich; doch bemerkt Prescott mit Recht: „Selbst bei unserer günstigen Stimmung für die Eroberer, ist es nicht möglich, ohne ein tiefes Gefühl von Bedauern auf den Verfall und das endliche Erlöschen eines Geschlechtes zu blicken, das so große Fortschritte in der Bildung gemacht hatte, als die spanischen Araber; sie aus den prachtvollen Palästen vertrieben zu sehen, die sie mit eigenen Händen aufgerichtet, als Verbannte durch die Länder streifen, die noch die Früchte ihres Fleißes trugen, und unter Verfolgungen ihr Leben hinschleppen, bis ihr Name als Volk auf der Weltkarte ausgestrichen war. (492.)"

Nach so vielem Zerstören, Absterben, nach so vielen entsetzlichen Leichenbegängnissen, ist es erfreulich, tröstend, und erhebend, einen Mann auftreten zu sehen, der (wie Keiner vor, oder nach ihm) eine neue Welt ins Leben ruft; aber dennoch (so ergreift das Tragische die bedeutendsten Menschen) auch mißhandelt, und ihm versagt wird seinem Kinde den Namen zu geben. Aber welche Schatten auch Unverständige, Gleichgültige,

Mißgünstige über Columbus verbreitet haben, sein Licht wird in der Weltgeschichte nie erlöschen.

Es ist natürlich, selbst löblich, daß Prescott für die Hauptperson seiner Erzählung, insbesondere für Isabella begeistert ist. Bei der Vergleichung Isabellens mit der englischen Elisabeth führt indessen jene Vorliebe bis zur Parteilichkeit. Die der Königin Elisabeth so oft spöttisch und mit ästhetischem Achselzucken vorgeworfenen Kleinigkeiten, ja Lappalien, verdienen kaum eine Erwähnung, und hatten auf ihren Beruf und ihre großartige Wirksamkeit fast gar keinen Einfluß. Niemals ließ sie sich von begünstigten, ritterlichen Männern, (von Leicester und Essex) unbedingt leiten; während sich Isabella von einem einfältigen, unchristlichen, fanatischen, grausamen Mönche verknechten ließ, und Einrichtungen gründete, die ihr zur Schmach und ihrem Volke zum Verderben gereichten. Elisabeth pflanzte die Lebenskeime, welche trotz der größten Schwierigkeiten immer wieder emportrieben und Englands Größe herbeiführten; während Isabella (trotz ihrer scheinbar so glänzenden Regierung) Todeskeime einimpfte, die noch jetzt nicht überwunden sind. Elisabeth (sagt man) war auch unduldsam, und allerdings fehlte die allgemeine Toleranz, die wir öfter loben und herbeiwünschen, als uns ihrer erfreuen. Die Katholiken waren aber zu Elisabeths Zeit mehr eine politische, als eine dogmatische Partei, die den Sturz, ja den Tod der Königin bezweckte. Sie befand sich ihnen gegenüber oft im Stande der Nothwehr. Was aber hatte Isabella zu befürchten von den besiegten Mauren, von den ohnmächtigen Juden, die mit schändlicher Grausamkeit behandelt und verfolgt wurden. Der Unsinn, die Ungerechtigkeit mußte jedem Unbefangenen einleuchten; Isabella war aber kein freier Geist höheren Ranges; man darf sie (trotz sehr bedeutender Eigenschaften) doch nicht den ersten, herrschenden, erschaffenden, über die Vorurtheile ihre Zeit erhabenen, Genien beizählen.

II) Geschichte der Eroberung Mexikos.

Es ist erfreulich zu bemerken daß Prescott im Anordnen und Erzählen Fortschritte gemacht hat, und hier einen noch nicht

genügend bearbeiteten, sehr anziehenden Gegenstand erwählte. Die Einleitung ist noch unentbehrlicher als bei Ferdinand und Isabella; sie ist nicht ein bloßes Vorspiel zu dem sich gleichartig weiter Entwickelnden, sondern ein eigenes Werk, welches wesentlich Verschiedenes, Entgegengesetztes darstellt. Ohne eine solche Kenntniß des Mexikanischen bliebe in der Weltgeschichte eine große Lücke und die Geschichte der spanischen Eroberer ganz unverständlich. Aus früher unbekannten, oder höchst seltenen Quellen hat Prescott alle materiellen und geistigen Verhältnisse der Mexikaner lehrreich entwickelt. Bei der Mangelhaftigkeit jener Quellen, konnte man Hypothesen und künstliche Schlußfolgen wohl nicht ganz entbehren, und noch mehr darf man bezweifeln ob die Berichterstatter (meist spanische Mönche) mündliche Mittheilungen immer richtig auffaßten, und die sehr mangelhafte Bilder- und Hieroglyphenschrift richtig verstanden. Hiezu kam, daß der erste Erzbischof Mexikos, Juan de Zumaraga, erwiesen that, was man (wahrscheinlich ohne genügenden Grund) dem Chalifen Omar vorwirft. Er ließ (von Gleichgesinnten unterstützt) im ganzen Lande alle geschichtlichen, wissenschaftlichen und künstlerischen Denkmale des Volkes der Tolteken und Azteken aufsuchen, häufte die Massen des Gefundenen, von ihm durchaus nicht Verstandenen, auf dem Marktplatze von Tlatelolko, und verbrannte alle diese Schätze aus dummem verdammlichem Fanatismus. Nur Weniges ganz Vereinzeltes ist gerettet worden, und kann das Verlorene nicht ersetzen. So bleibt es unerklärlich wie neben menschlichen und milden Einrichtungen der Azteken, oder Mexikaner, die entsetzlichsten Barbareien (z. B. zahllose Menschenopfer) statt fanden. Die Vermuthung drängt sich auf, daß die höhere Bildung der älteren Tolteken, mit der jüngeren und roheren der Azteken vermischt ward. (I, 101, Neuyorker Originalausgabe.) — Je mangelhafter die Quellen sind, desto zahlreicher und natürlicher Mißverständnisse und Uebertreibungen. Ich kann jedoch hier meine Zweifel, (z. B. über die Zahl der Menschenopfer) nicht näher begründen. (I, 76 — 84.) Statt dessen mögen zwei allgemeine Bemerkungen

Prescott's über die Natur der Mexikaner und Spanier hier Platz finden.

„Der amerikanische Indianer zeigt eine eigenthümliche Empfindlichkeit. Bei der Berührung von einer fremden Hand, zieht er sich instinktmäßig zusammen (shrinks). Selbst wenn dieser fremde Einfluß unter der Gestalt höherer Bildung hervortritt, scheint er dadurch zu sinken und sich zu quälen (pine). So war es mit den Mexikanern. Unter der spanischen Herrschaft sank in der Stille ihre Zahl, ihre Kraft, ihre Energie war gebrochen. Sie betraten nicht mehr ihre Bergesebenen mit dem Gefühle ehemaliger Unabhängigkeit. Ihr unsicherer Schritt, ihr weiches und melancholisches Ansehn, läßt den traurigen Charakter einer bezwungenen Rasse erkennen. Doch hat die Sache der Menschlichkeit gewonnen. Sie leben unter besseren Gesetzen, größerer Sicherheit, reinerem Glauben. — Europäische Bildung ließ sich dem fremden Stamme nicht gut aufpfropfen. Die äußere Gestalt, das Temperament, die Gesichtszüge sind wesentlich noch dieselben; aber das geistig Charakteristische des Volks, das was die Eigenthümlichkeit seiner Rasse bildete, ist für immer ausgelöscht. (I, 51.)"

Vielleicht bringt das Kaiserthum den Mexikanern dauernd bessere Zustände, sonst darf man an die neuere Geschichte Domingos erinnern, wo besiegt wurden die weißen Europäer von den Kreolen, diese von den Farbigen, diese von den Negern. Werden die Azteken und Inkas niemals, wo nicht eine politische, doch eine bürgerliche Stellung einnehmen?

Ueber die Spanier jener Zeit sagt Prescott (I, 216): „Die ihnen eröffnete Laufbahn hatte ganz das Verführerische des wagslichen Zufalls, auf den der Abendtheurer alle seine Hoffnungen für Glück, Ruhm und selbst für das Leben setzte. Allerdings hat er nicht oft den großen Preis errungen, nach dem er am meisten strebte; aber dann war er sicher den Lohn des Ruhmes zu verdienen, der für seinen ritterlichen Sinn kaum weniger Werth hatte; und wenn er es erlebte in seine Heimath zurückzukehren, konnte er wunderbare Geschichten erzählen von dem

fremden Volke das er besucht, und den brennenden Himmelsstrichen, deren üppige Fruchtbarkeit und prachtvolles Pflanzenleben alles das weit übertrafen, was er in seinem Vaterlande jemals gesehen. Diese Berichte trugen der Einbildungskraft neue Nahrung zu, die schon durch Vertiefen in Rittergeschichten erhitzt war, welche die Lieblingsschriften der Spanier damaliger Zeit gewesen sind. So wirkten Dichtung und Wahrheit aufeinander, und das Gemüth des Spaniers wurde zu jener Höhe der Begeisterung gesteigert, welche ihm Kraft verlieh die schrecklichen Prüfungen zu bestehen, die sich auf der Bahn des Entdeckers befanden. Das Leben des Ritters damaliger Zeit war verwirklichte Dichtung. Die Erzählung seiner Abendtheuer in der neuen Welt, bildet eins der merkwürdigsten Blätter in der Geschichte des Menschen."

So die dichterische Auffassung damaliger Verhältnisse. Die Wahrheit blieb aber dahinter nicht zurück; vielmehr bietet die Eroberung Mexikos so viele Beweise von Muth, Ausdauer, Entbehrungskraft, so viel Gewandtheit, Kriegs- und Staatskunst, daß sich dem Allem in der Geschichte kaum etwas gleich stellen läßt. Leider steht jedoch eine Schatten- ja Nachtseite von Härte, Grausamkeit, Fanatismus und Barbarei gegenüber, welche das bildsame Volk der Azteken nicht erzog, sondern zu Grunde richtete.

Mit Recht hat Prescott diesen (in seiner Art einzigen) Krieg, umständlich beschrieben, auch seine Erzählung bis zum Tode der Hauptperson hinabgeführt. Aus seiner langen Charakteristik des Cortes, hebe ich nur folgende Stelle aus: „Er war (wenn ich so sagen darf) nicht allein die Seele, sondern auch der Körper des Unternehmens: überall persönlich anwesend, im Getümmel der Schlacht, wie beim Bau der Festungswerke, mit seinem Schwert, oder seiner Büchse, zuweilen mit der Anführung seiner Soldaten, und zuweilen mit der Leitung seiner kleinen Flotte beschäftigt. Unterhandlungen, geheime Liebeshändel, Briefwechsel, Alles betreibt er selbst, und gleich Cäsar, schrieb er seine Denkwürdigkeiten in der Hitze der aufregenden Vorfälle die ihren Inhalt bilden. Sein Charakter enthält die

größten Gegensätze und offenbar mit einander ganz unverträgliche Eigenschaften. Er war freigebig und doch habsüchtig; bis zur Verzweiflung kühn, und doch vorsichtig und überlegt in seinen Planen, hochherzig und doch sehr listig, höflich und freundlich in seinem Benehmen, und doch unerbittlich streng, schlaff in seinen Begriffen von Moral, und doch (was nicht ungewöhnlich ist) von beschränktester Strenggläubigkeit. Der große Zug in seinem Charakter war eine Festigkeit des Willens, die weder durch Gefahr bezwungen, noch durch Mißlingen erschüttert, oder durch Hindernisse und Verzögerungen ermüdet werden konnte. — Gefahren und Schwierigkeiten, statt ihn abzuschrecken, scheinen einen Reiz in seinen Augen zu haben. Sie waren nothwendig um in ihm das volle Bewußtseyn seiner Kräfte zu wecken. Seine Macht über die Gemüther seiner Soldaten, war das natürliche Ergebniß ihres Vertrauens zu seinen Fähigkeiten. (III, 352.)"

III) Geschichte der Eroberung von Peru.

Die Geschichte der Eroberung von Mexiko ist ein großes, einiges, mit wenigen Episoden durchzogenes Epos; die Eroberung von Peru zeigt dagegen hiemit nur Anfangs eine Aehnlichkeit; später wird es ein Drama, voll der verwickeltsten Intrigen, Barbareien und Verbrechen, bis der Vicekönig Pedro de la Gasca, so weise als kräftig, Gesetz und Ordnung wieder herstellte. Persönlich standen die Pizarros dem Cortes weit nach. Eigennutz und Grausamkeit traten widerwärtig in den Vordergrund. Das Folgende ist eine Stelle aus Prescott's Charakteristik von Franz Pizarro. „Er war in hohem Grade treulos, und doch ist nichts der gesunden Politik mehr zuwider. Durch seine treulose Behandlung Almagros entfremdete sich Pizarro die Gemüther der Spanier. Durch sein schändliches Benehmen gegen Atahualpa und später gegen den Inca Manco, brachte er die Peruaner gegen sich auf. Der Name Pizarro wurde zu einer Bezeichnung für Treulosigkeit. Almagro rächte sich durch einen Bürgerkrieg, Manco durch eine Empörung. Der Bürgerkrieg endete durch eine Verschwörung welche Pizarro das Leben kostete. Dies waren die Früchte seiner Politik. Man kann ihn für schlau,

aber nicht (wofür ihn seine Landsleute oft erklärt haben) für einen Staatsmann halten. (II, 196.)"

IV) Geschichte Philipps II.

Ferdinand der Katholische war gewiß nicht unschuldig wie die Tauben, erlangte aber doch mancherlei durch seine Schlangenklugheit. Dagegen mißlangen, trotz Philipps angeblicher Klugheit, alle seine größeren Unternehmungen, gegen Frankreich, England, die Niederlande. Mailand und Neapel waren mit Recht unzufrieden, und selbst das Sinken Spaniens läßt sich nicht verkennen. Prescott hat, nach seiner löblichen Weise, Bekanntes bestätigt, oder berichtigt, und Neues hinzugefügt. Jedoch bleibt Philipp II. eine, mindestens unangenehme oft ganz verdammliche Persönlichkeit.

Stephens

Reise nach dem centralen Amerika ist nicht bloß sehr lehrreich für neuere Zustände, sondern ergiebt auch für ältere unbekannte Zeiten:

1) es wohnte einst hier ein Volk, oder mehrere Völker, weit bildsamer und gebildeter, als alle nordamerikanischen Indianer.

2) Es hatte, in Hinsicht auf Größe und Umfang der Bau- und Bildwerke, Bedeutendes geleistet; hingegen fehlt es an Mannigfaltigkeit, richtiger Zeichnung, und ganz an Schönheit.

3) Es ist nicht nothwendig anzunehmen, daß andere Vorbilder nachgeahmt sind.

4) Die Werke sind nicht gleich unvollkommen, also wohl aus verschiedenen Zeiten.

5) Die gefundenen Werke geben keinen Aufschluß über Entstehung, Herkunft, Einwanderung des Volkes. Die Hypothesen haben noch nicht bis zu Beweisen geführt.

Ist es, bei dem Ungenügenden aller geschichtlichen Untersuchungen, sowie aller physiologischen Beobachtungen und Analogien, denn so unnatürlich die Schöpferkraft nicht auf eine

Stelle und eine Person (Adam und das Paradies) zu beschränken? Hat die biblische Auslegung wirklich ein Recht auf unbedingte Alleinherrschaft, oder gar ein Recht Andersgesinnte, oder Zweifelnde, als gottlos zu verketzern?

Benjamin Franklin. (1706—1790.)

Benjamin Franklin hat, aber leider nur die frühern Jahre seines Lebens, einfach und ansprechend beschrieben. Es sey erlaubt zwei eigenthümliche Stellen hier mitzutheilen.

„Wenn ich nachdenke (wie ich es oft thue) über das Glück, welches mir zu Theil ward, sage ich mir zuweilen selbst: machte man mir das Anerbieten, so würde ich darauf eingehen und dieselbe Lebensbahn, von Anfang bis zu Ende, noch einmal durchlaufen. Nur würde ich um das Recht eines Schriftstellers bitten, in der zweiten Ausgabe, einige Irrthümer der ersten zu verbessern. Auch möchte ich, wäre es mir vergönnt, einige unbedeutende Zufälle und Ereignisse mit günstigern vertauschen. Sollte man dies verweigern, würde ich doch jenes Anerbieten nicht ablehnen. (I, 3.) — Laßt mich hier in aller Demuth anerkennen, daß ich alles bisher genossene Glück, der göttlichen Vorsehung zu danken habe. Mein künftiges Glück ist nur dem bekannt, in dessen Hand unser Schicksal ruht, und der selbst unsere Leiden zu unserem Besten dienen läßt. (5.)“

„Als wir auf einer Seereise von Boston nach Philadelphia, einer Windstille halber bei Blocksland anhielten, fing die Mannschaft eine große Zahl Stockfische. Bisher war ich einem früheren Beschlusse treu geblieben, nichts zu essen was Leben gehabt hatte. Auch hielt ich jeden Fang eines Fisches für eine Art ganz unveranlaßten Mordes. Denn diese Thiere hatten nichts gethan, ja konnten nichts thun, was eine solche Maßregel irgend rechtfertigen konnte. Früher hatte ich indessen sehr gern Fische gegessen, und der aus der Bratpfanne aufsteigende Geruch erschien

mir deliciös. Eine Zeit lang schwankte ich zwischen Grundsatz und Neigung, bis ich, da sich kleinere Fische in den Stockfischen fanden, mir selbst sagte: wenn ihr euch untereinander freßt, warum sollte ich euch nicht essen? Dem gemäß aß ich den Stockfisch mit großem Vergnügen und blieb auch seitdem bei dem Verfahren aller übrigen Menschen. — Wie bequem beweiset dieses, daß der Mensch ein vernünftiges Thier ist, welches für Alles einen scheinbaren Grund findet, oder erfindet, was er zu thun geneigt ist. (I, 91.)"

Es ist hier nicht der Ort nicht über Franklin's politische, und physikalische Verdienste zu berichten, wohl aber theile ich einige kurze Stellen aus seinen Versuchen (essays) mit, die an Addison's Zuschauer erinnern.

„Eine frühe Ehe ist empfehlenswerth, denn Sinn und Gewohnheiten der Jüngern sind noch nicht so steif und ungefällig, als in späteren Jahren. Und wenn die Jugend weniger Klugheit besitzt ein Hauswesen zu ordnen, so sind Verwandte und ältere Freunde zur Hand, mit ihrem Rath jenen Mangel zu ersetzen. Auch haben junge Eheleute mehr Aussicht ihre Kinder zu erziehen. Späte Kinder (sagt ein spanisches Sprüchwort) frühe Waisen. (II, 2.) — Es giebt Leute, die immer unzufrieden sind, durch ihre Bemerkungen die Freuden der Geselligkeit stören, oft beleidigen, und überall unangenehm werden. (II, 22.) Wollten die Leute zur rechten Zeit zu Bett gehn und wieder aufstehn, und vom Sonnenscheine, statt von Lichtern Gebrauch machen, so würden sie sehr große Summen ersparen. (II, 73.) — Mein Vorschlag ist die Freiheit der Presse ganz unangetastet zu lassen, in ihrer vollen Ausdehnung, Kraft und Stärke, daneben aber dem Prügel (pari passu) gleiche Freiheit zu geben. (98.) — Wir versammeln Parlamente und rathschlagende Behörden, und haben dadurch den Vortheil verstärkter Weisheit; zugleich aber verdoppelt Leidenschaft, Vorurtheil und Privatinteresse. (132.) Einen Schilling, unnütz ausgegeben von einem Thoren, hebt vielleicht ein Klügerer auf, dann ist er nicht verloren. — Es ist verkehrt unser Volk und seine Sitten lediglich

nach den Bewohnern unserer Seestädte zu beurtheilen. (134—137.) — Der Gebrauch, Kauffarteischiffe auf offener See wegzunehmen, ist ein Ueberrest alter Seeräuberei. Sie mag Einzelnen zuweilen Vortheil bringen, niemals aber dem ganzen Volke das sie erlaubt. (153.) — Wo Freiheit ist, ist auch Parteiung und Streit; vielleicht wird jene durch diese erhalten. Durch das Zusammenstoßen verschiedener Ansichten, werden Funken von Wahrheit hervorgetrieben und politisches Licht verbreitet. Unsere Parteien streben alle nach dem öffentlichen Wohl; die Verschiedenheiten beziehen sich bloß auf die mannigfaltigen Arten es zu befördern. (220.)"

In der Ausgabe der Werke Franklin's von Sparks füllen seine mathematischen und physikalischen Abhandlungen einen ganzen Band. Sie zeigen Kenntnisse und Scharfsinn, können aber füglich hier übergangen werden. Ein anderer Band enthält Aufsätze sehr verschiedener Art, theologischen, philosophischen, staatswirtschaftlichen Inhalts, sowie Auszüge aus einer damals sehr vielgelesenen, von Franklin herausgegebenen Zeitschrift: poor Richard's Almanac. Ueberall wird man angezogen durch Einfachheit und Klarheit, Ernst und Heiterkeit, und einen seltenen praktischen Sinn. Wir sind gezwungen uns auf folgende kurze Mittheilungen zu beschränken.

„Willst du dich erfreuen eines langen Lebens, eines gesunden Leibes, und eines kräftigen Geistes, und zugleich bekannt werden mit den wundervollen Werken Gottes, so nimmt Arbeit die erste Stelle ein, um deine Wünsche zur Erfüllung zu bringen. (II, 87.) — Solltest du nach Reichthum trachten, so ist der Weg ihn zu erlangen, so bekannt als der Weg zum Markte. Er hängt wesentlich ab von zwei Worten: Thätigkeit und Sparsamkeit (industry and frugality); das heißt vergeude weder Zeit noch Geld, sondern mache von beiden den besten Gebrauch. Ohne Thätigkeit und Sparsamkeit gelingt nichts, mit ihnen gelingt Alles. (II, 89.) Der arme Richard sagt: Faulheit verzehrt (wie der Rost) schneller als Arbeit abnutzt. Ein gebrauchter Schlüssel bleibt immer glänzend. Ein schlafender Fuchs fängt

keine Hühner; im Grabe ist genug des Schlafes. Verlorne Zeit kann man niemals wieder gewinnen. Wer spät aufsteht muß den ganzen Tag traben und erreicht kaum Abends sein Geschäft. Läßigkeit geht so langsam, daß Armuth sie überholt. Früh zu Bett und früh wieder auf, macht gesund, reich und weise. Wer von Hoffnung lebt, stirbt am Fasten. Der Hunger guckt in das Haus eines arbeitenden Mannes, wagt aber nicht einzutreten. Ein heute ist besser als zwei morgen. Eine Katze mit Handschuhen fängt keine Mäuse. Dreimal ausziehen ist einmal abbrennen. Kaufst du Unnöthiges, so wirst du bald das Nöthige verkaufen müssen. Sammt und Seide löscht aus das Küchenfeuer. Stolz der Mittags Eitelkeit ißt, bekommt Verachtung zum Abendbrot. Besser ohne Abendbrot zu Bette gehn, als mit Schulden aufstehen. (II, 95.)“

„Als Kind (läßt Franklin jemand sagen) hatte ich eine große Neigung mich selbst zu loben, und als ich dafür gescholten und geschlagen ward, fand der Strom einen neuen Ausweg, nämlich Andere herabzusetzen, und mich dadurch zu erhöhen. Meine Mutter sagte: Skandal nnd Klatscherei verderbe alle Geselligkeit; ich behauptete, darohne könne keine gute Unterhaltung bestehen.“

Georg Washington. (1732—1799.)

Es giebt kaum einen denkwürdigen Mann in der Weltgeschichte dessen außerordentliche fast beispiellose Trefflichkeit, dessen heilsame, folgenreiche Thätigkeit, dankbar so allgemein anerkannt würde, als die Georg Washington's. Wer übertrifft ihn an Reinheit des Charakters, Festigkeit und Ausdauer des Willens, Klarheit des Verstandes, Milde der Gesinnung und Heilsamkeit der gesammten Einwirkung? Daß er aber auch ein ausgezeichneter Schriftsteller war, ist keine schmeichlerisch herbeigekünstelte Behauptung, sondern eine einfache Wahrheit. Seine Staatsschriften überragen weit die meisten diplomatischen Redereien, und sein weiser, begeisterter Abschiedsruf an seine

Mitbürger, war ein nicht trügender Wegweiser, eine lichtverbreitende Feuersäule; — bis sie in den letzten Jahren leider und jammervoll ausgelöscht wurde. Washington's Briefwechsel ist so zweckmäßig der Form nach, so mannigfaltigen Inhalts, daß er dem Ciceros, Friedrichs II. und Bonapartes gleichgestellt werden kann, und viele in Litteraturgeschichten hochgerühmte Briefsammlungen, dagegen ganz unbedeutend erscheinen.

Washington's Lebensbeschreibung von Sparks ist des großen Mannes würdig; doch müssen wir uns darauf beschränken sehr wenig daraus anzuführen. Uebereinstimmend mit obigen Andeutungen sagt Sparks (I, 236): „Furchtlos in Ausübung seiner Pflicht, und nie von dem abweichend, was er für das Rechte hielt, war er doch frei von jener Eitelkeit, welche so oft den Hochgestellten beschleicht, sich eine persönliche Wichtigkeit beizulegen, sich zum Mittelpunkt und zur Triebfeder aller Unternehmungen zu machen, welche er leiten und beaufsichtigen mußte.“ Sehr rührend beschreibt Sparks (I, 415) den Abschied Washington's von seinem Heere, und berichtet daß er als friedlicher Gesetzgeber so heilsam für sein Vaterland wirkte, wie als Feldherr. Als dennoch heftige Parteiungen entstanden schrieb Washington an den mächtigen Jefferson (I, 493): „Welch ein Unglück ist es, und wie sehr zu beklagen, daß, indem uns von allen Seiten offenbare Feinde und falsche Freunde umringen, ein innerlicher Zwiespalt unsere edelsten Lebensorgane zerreißt und durchwühlt. Letzteres scheint mir weit gefährlicher und beunruhigt und quält mich mehr als das erste; und wenn bei der Verwaltung, Einer nicht die Meinung des Anderen, mit größerer Liebe beurtheilt, als vor einem unfehlbaren Richterstuhle der Werth spekulativer Ansichten beurtheilt wird, ehe sie auf der prüfenden Wagschale der Erfahrung gewogen wurden; — wird es, wie ich glaube, schwierig, wo nicht unmöglich seyn die Zügel der Regierung zu führen, oder die widerstrebenden Theile zusammenzuhalten. — — Mein ernstlicher Wunsch und meine einzige Hoffnung ist deshalb, es mögen statt verwundenden Mißtrauens und kränkender Anklagen, eine edle Duldung, gegenseitiges Ertragen

und zeitgemäße Nachgiebigkeit auf allen Seiten unter uns herrschen."

Als Washington Bedenken trug ein zweites Mal die Präsidentenwürde anzunehmen, schrieb ihm Jefferson, gleich wahr und edel (I, 499): „Das Vertrauen der ganzen Nation beruht auf Ihnen. Daß Sie das Steuer führen, ist eine genügende Widerlegung gegen einen jeden Grund der benutzt werden könnte, um irgendwo das Volk zum Abfall und zu Gewaltthaten zu verführen. Der Norden und Süden werden zusammenhalten, wenn beide sich an Ihnen festhalten können. Ich fühle es wohl, wie die Verwaltung Ihres Amtes Ihr Gemüth niederdrückt und wie sehr Sie sich nach der Ruhe einer stillen Häuslichkeit sehnen. Es erscheinen aber zuweilen auf der Erde so hervorstrahlende Geister, daß die Menschheit berechtigt ist, Ansprüche an sie zu machen, sich ihrer Vorliebe für ein stilles Glück zu widersetzen, und sie auf den Platz zu stellen, wo sie allein fähig sind für die Gegenwart und Zukunft, Segnungen über die Menschheit auszuschütten."

„Wenn der, welchen man keines Irrthums, keines Lasters beschuldigen kann, der sein ganzes Leben aufopferte, die Unabhängigkeit, die Ehre und die Glückseligkeit seines Vaterlandes zu begründen, dem Alles gelang was er unternahm, und der das Glück nie dadurch erkaufte, daß er Ehre, Gerechtigkeit und Redlichkeit preis gab, oder je von seinen Grundsätzen abwich, es verdient ein großer Mann genannt zu werden, so wird man Washington diesen Namen nicht versagen können. (I, 555, 559.)" — So, mit Recht, Herr Sparks.

Ueber politisirende Genossenschaften dachte Washington wie Jefferson. Jener schreibt (II, 396): „Ich habe im Allgemeinen die Erfahrung gemacht, daß eben so viel Böses, als Gutes aus dergleichen Gesellschaften entspringt. Sie sind gewissermaßen ein Staat im Staate und verhindern die wohlthätigen Maßregeln der Regierung eben so oft, als sie dieselben befördern. — Wie kann man denken daß eine Gesellschaft, die sich in einem entfernten Winkel eines Staates versammelt, die erforderliche

Erkenntniß und Einsicht habe um über die wichtigen Fragen zu entscheiden, welche dem Congreß vorgelegt werden sollen. Können nicht einige Mitglieder, wenn sie scharfsinniger und listiger sind als die übrigen, es so leiten, daß nur Maßregeln ergriffen werden, die ihren selbstsüchtigen Zwecken dienen? u. s. w."

Nicht bloß über die Angelegenheiten Nordamerikas, sondern auch über die europäischer Staaten (z. B. Frankreichs) schreibt Washington mit Mäßigung und Einsicht; er zeigt endlich in Briefen an Neffen und Nichten den heiteren, scharfsinnig, und witzig belehrenden Oheim. (II, 302, 450.)

„Beim Tode Washington's (erzählt Sparks) war die Trauer allgemein und äußerte sich in allen Beweisen, durch die Gesinnung und Empfindung im Volke sich zeigen kann. Oeffentliche Redner, Prediger, Journalisten und Schriftsteller aller Art, sprachen die allgemeine Stimme in allen Theilen des Landes aus und benutzten ihre Talente um diese Begebenheit zu feiern und das Andenken des Mannes zu verewigen, den man mit größerem Rechte, als irgend einen Helden der alten und neuern Geschichte, den Vater des Vaterlandes nennen kann. —"

Gewiß aber würde der edle Mann sich bitter grämen, wenn er sähe daß seine Weisheit und Tugend, durch die Thorheiten und Leidenschaften seiner Nachkommen in ein, um so glänzenderes Licht gestellt werden.

Thomas Jefferson. (1743—1826.)

Wo giebt es in der Weltgeschichte zwei Männer, welche man nach ihrem Charakter und ihrer Wirksamkeit, Washington und Jefferson voran, oder auch nur gleich stellen könnte? Des letzten Denkwürdigkeiten und Briefe, sind von dem höchsten Interesse, und bleiben ein lehrreiches, lesenswerthes Werk für alle Zeiten.

Die stürmische See der Freiheit war das Element, auf dem er kühner und weiter segelte, als jemals irgend ein Mensch,

zum Heile seiner Zeitgenossen und (so lange sie seinen Grundsätzen treu bleiben) aller Nordamerikaner. Schon als Mitglied der virginischen Versammlung (1769) und als Statthalter dieser Landschaft, hat er eine Reihe von Maßregeln in Antrag gebracht und großentheils durchgeführt, welche weit über den engen Gesichtskreis der meisten Staatsmänner hinausreichen, und selbst den unbetheiligten Beobachter berechtigen, ihn den größten Republikaner zu nennen.

Er entwarf (eine göttliche Gnadenwahl) die Unabhängigkeitserklärung der amerikanischen Freistaaten, und starb (gleichwie Adams) den 4. Julius 1826, um ein Uhr, an demselben Tage und in derselben Stunde, wo er 50 Jahre zuvor jene Unabhängigkeitserklärung im Congreß unterzeichnet hatte. Es ist ihr vorgeworfen worden, sie spreche zu bitter und heftig vom Könige Georg. Man hat dies aus der damaligen großen Aufregung erklärt, und hinzugefügt: daß die amerikanischen Kolonien nie mit dem britischen Parlamente, sondern lediglich mit dem Könige verhandelt hätten; Lob, oder Tadel, mithin lediglich ihn (und seine Räthe) treffe.

Zu seinen weiteren, von ihm auch als Präsident festgehaltenen und vertheidigten Lebenszwecken, zählte Jefferson: Aufhebung aller Beschränkungen einer freien Benutzung des Eigenthums, Aufhebung des Erstgeburtsrechts, Freiheit aller Religionsansichten, keine Steuern und Zehnten für andere Bekenntnisse, Aufhebung des Sklavenhandels, allmählige Abschaffung der Sklaverei, Aufhebung der Todesstrafe, (ausgenommen für Verrath und Mord) ein einfacheres Gesetzbuch, Fürsorge für bessere Erziehung u. s. w.

Nachdem die Unabhängigkeit Nordamerikas erkämpft war, vertrat Jefferson mit Erfolg die Ansicht, den einzelnen Staaten große Rechte einzuräumen, und als Gesandter erkannte er in Paris scharfsinniger wie die damaligen Häupter, was Frankreich bedürfe, und zu bilden und zu ertragen im Stande sey.

Die sehr großen Mängel der amerikanischen Zeitungen streng rügend, sagt er: „Verläumdung ist jetzt ein solches Lebens-

bedürfniß geworden, daß Morgens und Abends keine Tasse Thee ohne dieses Reizmittel kann getrunken werden. Selbst diejenigen, welche solcherlei Schändlichkeiten nicht glauben, theilen sie gern mit, und statt des Zornes und Abscheus, welche ein tugendhaftes Gemüth darüber erfüllen sollten, verrathen sie ein geheimes Vergnügen über die Möglichkeit daß Andere vielleicht glauben möchten, was sie selbst für unwahr halten. Sie scheinen zu vergessen daß nicht der Drucker, sondern derjenige der wahre Urheber ist, welcher das Drucken der Nichtswürdigkeiten bezahlt."

So der gerechte Stoßseufzer des, über alle Maaßen verläumdeten Mannes. Doch konnten ihn die bittersten Erfahrungen nicht dahin bringen, eine Beschränkung der Presse auch nur zu wünschen. Er sprach: „wer Feuer und Wärme will, bedarf auch des Schornsteines, und irrige Meinungen können geduldet werden, wo man der Vernunft Freiheit läßt sie zu bekämpfen."

In seiner ersten Anrede an den Congreß, sagte Jefferson: „Mögen Alle den heiligen Grundsatz im Herzen tragen, daß, weil der Wille der Mehrheit in allen Dingen entscheidet, dieser eben deshalb gerecht und vernünftig seyn muß, und daß die Minderheit die gleichen Rechte besitzt, welche man durch gleiche Gesetze beschützen soll, und die zu verletzen Unterdrückung seyn würde. Laßt uns deshalb ihr Mitbürger, uns vereinen zu einem Herzen und einem Sinne. Laßt uns in geselligem Leben die Harmonie und Liebe herstellen, ohne welche die Freiheit, ja das Leben selbst nur traurige Dinge sind. Laßt uns bedenken, daß wir aus unserem Lande die religiöse Unduldsamkeit verbannt haben, durch welche die Menschen so lange litten und bluteten, daß wir aber nur wenig würden gewonnen haben, wenn wir eine politische Unduldsamkeit beförderten, welche eben so gottlos, und zugleich bitterer und blutiger Verfolgungen fähig ist."

Eine Hauptanklage, insbesondere unduldsamer Geistlichen, wider Jefferson, lautete: er sey ein Ungläubiger, ein Unchrist, ein Gottesläugner. Er antwortete: „Ich habe auf dem Altar

Gottes einer jeden Tyrannei ewige Feindschaft geschworen, welche den Geist der Menschen fesseln will. Die christliche Religion, (wenn sie von allen den Zuthaten, mit welchen man sie umhüllt hat, befreit und zu der ursprünglichen Reinheit und Einfachheit ihres wohlwollenden Stifters zurückgebracht wird) ist von allen Religionen die beste für Freiheit, Wissenschaft und die unbeschränkteste Entwickelung des menschlichen Geistes. — Ich bin ein Christ in dem alleinigen Sinne, in welchem Christus wünschte, daß man es sey; seinen Lehren aufrichtig zugethan und sie allen anderen vorziehend, ihm jede menschliche Vollkommenheit beilegend, und des Glaubens daß er selbst keine andere in Anspruch nahm. — Er reinigte die jüdische Gotteserkenntniß und lehrte die vollkommenste und erhabenste Moral, die je auf Erden verkündet worden. Sie umfaßt alle Menschen und vereinigt sie zu einer Familie, durch die Bande des Wohlwollens, der Liebe, der gemeinsamen Bedürfnisse und gegenseitige Hülfsleistungen. Aber schon seit dem Apostel Paulus sind die einfach erhabenen Lehren Jesu Christi verkünstelt und entstellt worden. — Christus lehrt: es giebt einen allervollkommensten Gott, ein zukünftiges Leben, und sein höchstes Gebot ist: du sollst Gott lieben von ganzem Herzen, und deinen Nächsten wie dich selbst. Calvin hingegen lehrt: es giebt drei Götter, gute Werke (oder die Liebe des Nächsten) gelten nichts, Glaube hat allein Werth, und je unbegreiflicher der Lehrsatz, desto größer das Verdienst. Vernunftgebrauch in Religionssachen ist verwerflich; Gott will nur Einige erretten, Andere verdammen, Tugenden und Verbrechen kommen hiebei nicht in Anschlag. — Wo ist nun das wahre, liebevolle Christenthum? Bei Christus, oder bei Athanasius und Calvin?"

Daß Jefferson von Platons Republik für die nordamerikanischen Freistaaten nicht den geringsten Gebrauch machen konnte versteht sich von selbst; auch ist seine weitere Kritik gewiß vielen angeblichen Sachverständigen anstößig; z. B. wenn er sagt: „Die christliche Priesterschaft fand, daß die Lehren Christi jedem Menschen verständlich und zu einfach waren, als daß sie einer Er-

klärung bedurften; sie sah deshalb in dem Mysticismus Platons Materialien, aus welchen sich ein künstliches System aufbauen ließe, welches bei seiner Unbestimmtheit und Undeutlichkeit, immerwährenden Streit zulasse, ihrem Stande Beschäftigung gebe, und ihn zu Gewinn, Macht und Vorrang führe. Die Lehren welche von den Lippen Jesu flossen, überstiegen nicht die Fassungskräfte eines Kindes; aber tausend Bände haben noch nicht die darauf gepfropften Platonismen erklärt, — aus dem einfachen Grunde, weil Sinnloses sich nicht erklären läßt. — Platon gilt für einen Vertheidiger der Unsterblichkeit der Seele; und doch wage ich zu behaupten, daß wenn es keine besseren Beweise dafür giebt, kein Mensch in der Welt daran glauben würde. Es ist ein Glück für uns, daß der platonische Republikanismus nicht gleichen Beifall wie das platonische Christenthum gefunden hat, sonst würden wir Alle, Männer, Weiber und Kinder, bunt untereinander vermischt leben, wie die Thiere des Feldes, oder Waldes."

Unerwartet erklärte sich Jefferson gegen politische Vereine neben der Regierung, und sagte unter Anderem: „Wir dürfen es nicht wagen eine Macht aufzustellen, welche durch einen Wechsel ihrer ursprünglichen Ansichten, oder durch das Hervortreten anderer Zwecke (von denen wir nicht voraus wissen, wie edel oder schädlich sie sind) leicht so eingerichtet und stark genug werden könnte, die Grundlagen der Gesellschaft zu erschüttern, und ihren Frieden und ihre Wohlfahrt in Gefahr zu stürzen. — Selbst die Staatsbeamten verlassen hier ihre amtliche Stellung, handeln nicht nach den allgemeinen Gesetzen, sondern nach dem Belieben einer freiwilligen Gesellschaft, und sind durch nichts beschränkt als durch den Willen, der sie ins Daseyn ruft. — Die französische Gesellschaft der Jacobiner ward auf Grundsätzen und mit Absichten gegründet, so tugendhaft als sie je die Herzen von Vaterlandsfreunden erfüllten. Es war bloß der reine Patriotismus ihrer Zwecke, welcher die Verbindung über das ganze Land verbreitete und ihre Macht bis zur Unbeschränktheit erhöhte; es war aber auch diese Macht, welche ihre Grundsätze entarten, und ihre Praxis zu solchen

Freveln kommen ließ, wie man zuvor sich nie hätte aussinnen und einbilden können. Doch waren es Menschen und wir und unsere Nachkommen werden nicht mehr seyn."

„Die Sklaverei (schrieb Jefferson schon im Jahre 1781) muß ohne Zweifel einen unglücklichen Einfluß auf die Sitten unseres Volkes haben. Das gesammte Verhältniß zwischen Herrn und Sklaven erweckt ungestüme Leidenschaften, und von einer Seite unbedingte Willkür, von der anderen herabwürdigende Unterwerfung. Unsere Kinder sehen dies und ahmen es nach; von der Wiege bis zum Grabe üben sie das, was sie Andere thun sahen. Es wäre ein Wunder, wenn Sinn und Sinnesart nicht durch solcherlei Verhältnisse verderbt würden, und mit den Sitten geht auch Thätigkeit und Arbeitslust verloren. — Was für ein erstaunliches, ein unbegreifliches Wesen ist der Mensch! Er kann ertragen Arbeit, Hunger, Marter, Gefängniß und Tod zur Aufrechthaltung seiner eigenen Freiheit; und im nächsten Augenblicke ist er taub gegen alle diejenigen Gründe, deren Macht ihn in jenen Kämpfen aufrecht erhielt, und stößt seinen Mitmenschen in eine Sklaverei, wovon eine Stunde mehr Elend mit sich führt, als er zeitlebens von der Abhängigkeit zu befürchten hatte, gegen welche er sich empörte. — Was die Indianer anbetrifft, so ist unser System, mit ihnen in stetem Frieden zu leben und ihre aufrichtige Zuneigung zu gewinnen, indem wir, soweit es die Vernunft irgend erlaubt, alles Gerechte und Freisinnige für sie thun und sie wirksam gegen Ungebühr von Seiten unseres eigenen Volkes schützen."

Von Washington sagt Jefferson: „seine Biederkeit war reiner und seine Gerechtigkeit unbeugsamer, als dies je bei einem Menschen vorgekommen ist. Die Beweggründe des Vortheils, der Verwandtschaft, der Freundschaft, oder Abneigung, hatten nie den geringsten Einfluß auf eine Entscheidung. Er war, in der That, in jedem Sinne ein weiser, guter und ein großer Mann!"

Mit derselben Freudigkeit und Heiterkeit wie Washington, trat Jefferson, nach Ablauf seiner zweiten Präsidentschaft, in

das Privatleben zurück und widerlegte Alle, welche seinen ungemessenen, unbezähmbaren Ehrgeiz angeklagt und gefürchtet hatten. Umringt von Freunden und Verwandten, lebte Jefferson in heiterer Geselligkeit auf seinem Landgute Monticello. Einem der letzten ertheilte er in Ernst und Scherz zehn Regeln des praktischen Lebens:

1) Nie verschiebe auf morgen, was du heute thun kannst.

2) Nie beunruhige Andere mit dem, was du selbst thun kannst.

3) Nie gieb Geld aus, bevor du es hast.

4) Nie kaufe Unnöthiges, weil es wohlfeil ist.

5) Stolz kostet uns mehr als Hunger, Durst und Kälte.

6) Wir bereuen nie, zu wenig gegessen zu haben.

7) Nichts macht Mühe, was wir gern thun.

8) Wie viel Noth haben uns diejenigen Uebel gemacht, welche niemals eintreten.

9) Greif die Dinge immer von der milderen Seite an.

10) Bist du verdrießlich, so zähle zehn, bevor du sprichst; bist du sehr ungehalten, so zähle hundert.

Jefferson starb arm. Größer als die Consuln Roms, welche nur so lange den Reichthum verschmähten, als der Freistaat arm war; größer als viele habgierige französische Generale und Minister unserer Tage. Auf ihn paßt das, von Thucydides über Perikles ausgesprochene Wort: er war stärker als alle Güter, oder erhaben über Reichthum. — Die Gesammtentwickelung der Menschheit ist nie in die Hand eines Einzelnen gelegt; aber kaum hat jemals Einer in dieser Beziehung so viel gewagt und zu Stande gebracht, wie Thomas Jefferson!

John Calhoun.

John Calhoun ward gebohren zu Abbeville (Südcarolina) den 18. März 1782. Seine Familie stammte aus Irland und sein Vater war (schon in Folge der damaligen Verhältnisse), ein Mann sehr unabhängigen Geistes. Eben diese Verhältnisse, und

der Mangel an Schulen, verzögerten Calhoun's Erziehung. Desto rascher bildete er sich seit seinem neunzehnten Jahre, ward ein geachteter Advokat, Mitglied der gesetzgebenden Versammlung von Südcarolina, und im Jahre 1810 Mitglied des Repräsentantenhauses in Washington. Hier erklärte er sich mit großer Lebhaftigkeit wider das tyrannische Seerecht, welches England und Frankreich gegen die Neutralen geltend machten, und zeigte das Ungenügende der bloß vertheidigenden Maßregeln, welche den Amerikanern selbst den größten Schaden brachten. „Die Verschiedenheit (sagt er) zwischen einem bloß leidenden, und einem thätigen Zustand des Gemüths, ist unendlich groß. Bindet einen Helden, und er fühlt den Stich einer Nadel; bringt ihn in die Schlacht und er ist fast gefühllos für tödtliche Wunden. So im Kriege! Abwechselnd aufgeregt durch Furcht und Hoffnung, fortgetrieben zur Rache, niedergedrückt durch Scham, oder emporgehoben durch Sieg, — wird ein Volk unüberwindlich! Dann kann keine Entbehrung seine Tapferkeit erschüttern, kein Unglück seinen Geist brechen. Ein Sieg wird allerdings den Feind nicht vernichten; aber er bringt uns mehr Nutzen als alle unthätigen uns selbst beschränkenden Maßregeln des Nichthandelns, des Nichteinführens, des stillliegenden Embargos. Was wird die Geschichte zu diesen Beschränkungen sagen? Welche Muster der Nachahmung geben sie künftigen Zeiten? Welchen Stolz, welch Vergnügen werden unsere Kinder an den Begebenheiten dieser Tage finden? Halten Sie mich nicht für romantisch. Unser Volk muß gelehrt werden sich zu verlassen auf Muth, Geschicklichkeit und Tugend, um sich dadurch zu schützen. Diese geben die einzige Sicherheit in Zeiten der Gefahr; diese großen Eigenschaften erhielt der Mensch zu seiner Vertheidigung. Er gewinnt nicht durch bloßes Dulden, er ist nicht eingehüllt in eine Schale; er soll nicht Unempfindlichkeit für ein ächtes Schutzmittel halten. Nein, ihr Herrn. Er soll vertrauen dem unbezwinglichen Gemüthe, der großartigen Natur. Hierin liegt die Ueberlegenheit unserer Natur, hiedurch wird der Mensch, Herr der Welt. Völker steigen in dem Maße

über Völker empor, als sie in höherem Maße mit diesen glänzenden Eigenschaften begabt sind. (10.)"

Der Krieg gegen England beschäftigte Calhoun auf mannigfaltige Weise; aber auch nach dem, durch Napoleons Sturz bald hergestellten Frieden, fehlte es nicht an wichtigen Gegenständen öffentlicher Berathung, z. B. über ein neues Zollgesetz, über schnellere, oder langsamere Bezahlung der Staatsschulden, Beibehaltung oder Abschaffung direkter Steuern, innere Verbesserungen, Banken, Papiergeld.

Obgleich Calhoun's Freunde behaupteten: er sey mehr ein Mann der Theorie, als der Praxis, nahm er im December 1817, die wichtige Stelle eines Kriegsministers an, und bewährte auch hier seine Fähigkeit und Rechtlichkeit. Im März 1825 ward Calhoun zum Vicepräsidenten erwählt, und nahm seinen Sitz im Senate.

Wir können hier durchaus nicht eingehn auf die Stellung der verschiedenen Parteien im Congreß und ihre entgegengesetzten Wünsche. Ein Hauptstreit betraf die Zölle: ob sie lediglich als Einnahme, zur Deckung der nöthigen Ausgaben aufzulegen seyen, oder höher zu stellen, zum Schutz inländischer Fabriken, insbesondere des Nordens. Calhoun erklärte sich gegen die Schutzzölle, und der Streit steigerte sich in die Nähe eines Bürgerkrieges, bis ein durch Clay befördertes vermittelndes Gesetz die Ruhe herstellte.

Noch wichtiger und folgenreicher ward der Streit über die Sklaverei wo die Sklaven haltenden Staaten des Südens behaupteten, daß sie allein darauf bezügliche Beschlüsse zu fassen hätten, und die centrale Regierung darüber nicht entscheiden dürfe. Calhoun, Abgeordneter für Südcarolina, vertheidigte natürlich diese Ansicht. Unserem Hauptzwecke gemäß, können wir nicht näher über sein staatsmännisches Leben berichten; wir begnügen uns einige Stellen mitzutheilen, welche den außerordentlichen Mann als Redner charakterisiren und zugleich seinen Geist und die Bestimmtheit seines Charakters offenbaren.

Am meisten weichen Calhoun's Ansichten über die Sklaverei

ab, von den in Europa herrschenden. Man darf aber nicht vergessen, daß er keineswegs von einer allgemeinen, unzweifelhaften Theorie spricht; sondern die wirklich vorhandenen Verhältnisse vom praktischen Standpunkte aus gewissenhaft prüft. Die Abolitionisten bestürmten den Congreß mit leidenschaftlichen Bittschriften für schnelle und gänzliche Aufhebung der Sklaverei, und überschwemmten die, Sklaven haltenden Staaten mit unzähligen zu gewaltsamer Empörung auffordernden Druckschriften. Der Congreß ernannte einen Ausschuß um über die Verhältnisse zu berichten. Er lehnte den Vorschlag ab, den Druck und Versendung der Schriften durch die Post zu beschränken, fügte aber dann im Sinne Calhoun's hinzu: Man darf nie vergessen, daß in den südlichen Staaten keineswegs bloß ein Verhältniß zwischen Herrn und Sklaven besteht, es sind vielmehr gesellige und politische Verhältnisse zwischen zwei Menschenrassen vorhanden, welche in sehr vielen Hinsichten wesentlich verschieden sind. Eine Emancipation würde diese Verhältnisse auflösen und das mindestens auf 950 Millionen abzuschätzende Eigenthum der weißen Bewohner plötzlich vernichten. Beide Stämme sind fast gleich an Zahl, haben bisher friedlich miteinander gelebt, und die Schwarzen sind an Zahl, Tüchtigkeit, Bildung und Wohlbefinden (im Vergleiche mit ihren afrikanischen Landsleuten) so erstaunlich fortgeschritten, wie wohl kein anderes Volk. Eine völlige Gleichstellung beider Rassen würde alle die gegenseitigen, nützlichen Verhältnisse auflösen, und würde endigen mit völliger Vertreibung, oder Ausrottung der Weißen, oder der Schwarzen. Eine Auflösung des Verhältnisses der einzelnen Sklaven zu einzelnen Herrn, würde jene in Abhängigkeit von der Gemeine bringen, welche weniger Verantwortlichkeit, weniger Interesse an ihrem Wohle haben würde, als jetzt der betheiligte Herr. Es ist ganz unglaublich, daß die südlichen Staaten sich einem so unermeßlichen Raube gutwillig unterwerfen würden; mithin steht Bürgerkrieg, Sklavenkrieg und Auflösung der Union in Aussicht, sobald man die Bahn der Mäßigung und Gerechtigkeit verläßt.

Calhoun bemerkte bei dieser Gelegenheit im Wesentlichen: „Ein jeder (also auch der Abolitionist) hat das Recht, ein Gesuch, eine Bittschrift, einzureichen. Nach übersichtlicher Kenntnißnahme steht aber dem Senat das Recht zu über dieselbe in umständliche Berathung einzugehen, oder sie zurückzuweisen. Enthält die Bittschrift unheilbringende Grundsätze, vertheidigt sie schädliche Zwecke, verletzt sie die Rechte einzelner Staaten, so ist es eine Pflicht sie zurückzuweisen und ihr nicht (auf gefährliche Weise) freie Bahn im Congreß zu eröffnen. Dieser hat durchaus kein gesetzliches Recht über die Sklavenfrage zu entscheiden; dies steht lediglich den einzelnen Sklaven haltenden Staaten zu. Sollen wir stillschweigend dulden, die Angriffe auf unseren Charakter und unsere Einrichtungen, sollen wir uns zu ihrer Vertheidigung in einen endlosen Kampf einlassen? Solch ein Kampf ginge hinaus über menschliches Ausharren (endurance 207). Wir müßten zuletzt seyn gedemüthigt, herabgewürdigt, zu Boden geworfen und abgenutzt. Der Krieg des religiösen und politischen Fanatismus, ist nicht zunächst gerichtet wider unser Leben, sondern unseren Charakter. Wir sollen vor uns selbst und vor der ganzen Welt herabgewürdigt werden. Eine augenblickliche Mehrzahl im Congreß kann uns für die Zukunft nicht schützen. Die Verhältnisse der beiden Menschenrassen bestehen seit zwei Jahrhunderten; sie sind gleichmäßig gewachsen und haben sich gegenseitig gestärkt. Sie sind verflochten in alle bürgerlichen und politischen Zustände; es ist unmöglich andere an ihre Stelle zu setzen. Bei unseren Mitteln, und Ueberzeugungen, bei unserer festen Einigkeit, fürchte ich weniger für uns, als für die Union, wenn sie über die Bestimmungen der Verfassung hinausgehend, die Rechte der einzelnen Staaten mißachtet und sie verletzt.“

„Geben wir (sagte Calhoun) irgendwie nach (im Widerspruch mit anerkannten G e s e t z e n [223]), so werden immer mehr neue Forderungen hervorwachsen, und die beiden Haupttheile des großen Bundes in tödtlichen Streit gerathen. Wirkt der aufgeregte Haß gesteigert fort, so wird (trotz aller starken Bande) die Union auseinandergesprengt. Nie zuvor hat die schwarze Rasse

des inneren Afrika, eine solche Höhe der Bildung (und nicht bloß in physischer, sondern auch in moralischer und geistiger Hinsicht) erreicht. Die Neger kamen zu uns wild, niedrig, herabgewürdigt; sie sind nach wenigen Geschlechtsfolgen, durch die Sorgfalt unserer Einrichtungen, zu einem verhältnißmäßig gebildeten Zustand emporgestiegen. Dies, verbunden mit der raschen Zunahme der schwarzen Bevölkerung, beweiset im Allgemeinen ihren glücklichen Zustand, trotz aller übertriebenen Fabeln vom Gegentheil."

„Unterdessen sind die Weißen im Süden nicht ausgeartet, sondern haben Schritt gehalten mit ihren Brüdern in sklavenfreien Staaten. Es ist gehäßig Vergleiche anzustellen; doch berufe ich nach allen Seiten, ob der Süden nicht gleich steht an Tugend, Einsicht, Vaterlandsliebe, Muth, Uneigennützigkeit, und all den hohen Eigenschaften welch unsere Natur schmücken. Ich frage: ob wir nicht unseren vollen Antheil von Tugend und politischer Weisheit beigetragen haben zur Bildung und Erhaltung unseres politischen Baues, ob wir nicht beständig am stärksten hinneigten zur Seite der Freiheit, und am ersten die Uebergriffe der Macht erkannten, und ihnen widerstanden. Nur in Einem stehn wir nach: in der Kunst des Erwerbs (gain), wir sind weniger reich als der Norden; aber man hat auch für diesen mehr verwandt als für uns."

„Ich ergreife jedoch einen höhern Standpunkt. Ich halte dafür daß bei der gegenwärtigen Bildung, der Civilisation, wo zwei Rassen (verschieden durch Ursprung, Farbe und andere sowohl physische, als geistige Eigenschaften) zusammengebracht werden, das jetzige Verhältniß kein Uebel ist, sondern ein Gut, ein positives Gut. Ich fühle mich berufen frei über einen Gegenstand zu sprechen, welcher die Ehre und die Interessen meiner Wähler betrifft. Nie bestand (nach meiner Meinung) ein reicher und gebildeter Staat wo nicht ein Theil der Bewohner, von der Arbeit der Anderen gelebt hätte. So allgemein und umfassend auch diese Behauptung ist, wird sie doch durch die Geschichte vollkommen bestätigt. Ja der Zustand der Schwarzen

in Amerika ist in vieler Beziehung vorzuziehen, den so zahlreichen Leibeigenen, Armen, und den Bewohnern europäischer Arbeitshäuser. (222.)"

Ich will zur Erläuterung dieser merkwürdigen Rede nicht wiederholen, was ich in meiner Reise nach Amerika über die Sklaverei gesagt habe, sondern hier nur ein Paar kurze Bemerkungen beifügen.

1) Sehr richtig weissagt Calhoun, daß wenn die Centralregierung versuche (über anerkannte Rechte hinaus) die Sklavenfrage für die einzelnen Staaten zu entscheiden, die größten Zwistigkeiten, ja vielleicht die Auflösung der Union daraus folgen würden.

2) Die Gesammtheit aller Verhältnisse (Bildung, öffentliche Meinung, Presse, Christenthum, ja Eigennutz) wirken dahin die Schattenseiten der Sklaverei keineswegs zu vertilgen, aber doch zu mildern.

3) Es ist eine große, heilbringende, erhabene Aufgabe, für alle geistig ohne Zweifel begünstigteren Weißen, die Schwarzen zu erziehen und sich als liebevolle Vormünder zu benehmen.

4) Ein sehr unerwarteter Beweis, daß die Neger zufriedener, daß ihre Verhältnisse nicht so entsetzlich sind, als man in Europa gewöhnlich annimmt, liegt darin zu Tage, daß während des entsetzlichen Bürgerkrieges, von wohl drei Millionen, nur wenige Tausende ihre Herrn verlassen, und sich in die sklavenfreien Staaten begeben haben. Diese Entlassung aus der Vormundschaft, diese Emancipirung der angeblich freien Neger, hat für die sorglosen, ungebildeten und faulen meist sehr traurige Folgen. Keine ächte Erziehung läßt sich sprungweise zu Stande bringen.

Calhoun geht nie darauf aus glänzend, rhetorisch zu sprechen und zu blenden, er bleibt als Geschäftsmann, als Staatsmann immer bei der Sache, und belehrt und überzeugt durch Aufzählung unläugbarer Gründe. Oder wo die Ansichten allzu schroff einander gegenüberstehen und die gewünschte Entscheidung ausbleibt, kann er (ohne in Leidenschaft zu gerathen) sprechen: dixi et salvavi animam.

Umständliche Mittheilungen über die Behandlung wichtiger praktischer Fragen, können hier nicht Platz finden; ich will nur an eine erinnern, die auch in Europa oft aufgeworfen ward. Wie weit darf ein Beamter seinen Einfluß auf die Wähler gelten machen? Wie sind die Rechte und Pflichten des Beamten, der zugleich Wähler ist, abzugränzen und untereinander zu verständigen? — Gewiß giebt es hier ein zu viel, und ein zu wenig des Forderns und des Bewilligens.

Henry Clay.

Die Behauptung, daß in Demokratien die Mehrzahl immer entscheide und Alles zu Stande bringe, ist kaum halb wahr. Allerdings gehen von ihr aus mächtige Wünsche und Bestrebungen; allein um ihnen ächten Gehalt und feste Gestalt zu geben, sind Männer ersten Ranges erforderlich. Ohne diese höheren Genien löset sich Alles auf in chaotische Willkür. So lange die vorhandenen großen Kräfte geleitet wurden von Washington, Adams, Jefferson, Madison, Jackson, Calhoun, Webster, Clay u. A. sehen wir bewundernswerthe Fortschritte nach allen Richtungen. Daß diese Männer nicht in jeglichem übereinstimmten, war kein Unglück, sondern ein Gewinn. Denn nur hiedurch ward eine allseitige Prüfung und Behandlung möglich, und in dem Augenblicke wo Irrthum und steigende Leidenschaft Gefahr brachten, kehrte durch jene Männer Besonnenheit und Mäßigung zurück. Die Demokratie ist noch immer da; in welche bejammernswerthe Abwege ist sie aber gerathen, seitdem überlegene, herrschende und zugleich versöhnende Führer fehlen.

Die Geschichte dieser Führer ist zugleich die Geschichte Amerikas selbst; sie kann hier nicht erzählt, sondern muß vorausgesetzt werden. Wir geben nur litterarische Andeutungen, insbesondere über Staatsmänner die zugleich Redner waren. Selten gehen diese darauf aus ein wohlgeordnetes, abgerundetes Kunstwerk zu bilden, oder rhetorisch zu täuschen; sie legen meist einfach

ihre Ueberzeugung dar, hoffend dadurch auch Andere am Besten zu überzeugen. Läugnen läßt sich indessen nicht, daß diese amerikanische Beredsamkeit nicht selten zu sehr ins Breite geht, und wortkarger seyn könnte, wenn sie geordneter wäre.

Henry Clay war (gleichwie mehrere amerikanische Staatsmänner) geringer, fast ärmlicher Herkunft und konnte (theils aus Geldmangel, theils wegen fehlender Schulen) keine genügende Gymnasialbildung erhalten. Naturgaben und Fleiß ersetzten aber bald das Fehlende: er ward ein geschickter Advokat, Mitglied landschaftlicher Versammlungen, endlich einer der einflußreichsten Sprecher im Reichstage. Trieb ihn seine Lebhaftigkeit zu weit, so wußte er sich zu entschuldigen, und sein Ehrgeiz ging auf Förderung der Sachen, nicht der Person. Daß er fremdes Verdienst begeistert anerkannte, zeigen folgende Stellen aus seinen Reden.

„In Washington war auf außerordentliche Weise vereint: Heiterkeit des Gemüths, ruhige besonnene Weisheit, vorsichtiges und überlegtes Urtheil, vollkommene Herrschaft über Leidenschaften, und das ganze Leben hindurch die genaueste Bekanntschaft und Uebung aller Geschäfte. (I, 205.)

Jefferson. Weder sein Rücktritt von öffentlichen Aemtern, noch seine ausgezeichneten Dienste, noch sein vorgerücktes Alter, haben diesen Freund seines Vaterlandes, gegen grobe Anfälle parteiischen Uebelwollens schützen können. Nein, mein Herr! Im Jahre 1801 entriß er die verletzte Verfassung seines Vaterlandes den rohen Händen bloßer Anmaßung. Das ist sein Verbrechen! Er schützte und erhielt jene Urkunde, nach Form, Inhalt und Geist ein kostbares Erbe für künftige Geschlechter: — das kann man ihm niemals vergeben. Wie eitel und ohnmächtig ist Parteiwuth, gegen solch einen Mann gerichtet. Er ist nicht mehr erhoben durch seine luftreine Wohnung auf dem Gipfel seines Lieblingsberges, als er erhaben ist durch die Reinheit und Heiterkeit seines Geistes, und das Bewußtseyn eines wohlverwandten Lebens, über die boshaften Leidenschaften und bittern Aeußerungen des heutigen Tages. Nein! sein geliebtes Mon=

ticello wird nicht mehr bewegt durch die von allen Seiten andringenden Stürme, als dieser große Mann durch das Heulen einer losgelassenen Meute. Wenn der Herr, auf welchen anzuspielen ich heute gezwungen war, längst wird vergessen, oder nur erwähnt seyn in den verrätherischen Annalen eines gewissen Bundes, wird Jefferson's Name dankbar gesegnet und sein Andenken geehrt und geliebt, als des zweiten Begründers der Freiheiten des Volkes. Auf die Zeit seiner Verwaltung wird man zurückblicken, als auf einen der glücklichsten und glänzendsten Abschnitte der amerikanischen Geschichte. (I, 38.)"

In einer Rede über die Befreiung Südamerikas sagte Clay: „Vor 300 Jahren errichtete Spanien auf den Trümmern der Throne Montezumas und der Incas, das erstaunlichste System colonialen Despotismus, das die Welt jemals sah, — das kräftigste, das ausschließlichste. Der große Grundsatz und Zweck dieses Systems war einen sehr großen Theil der Erde, mit allen seinen Kräften, ausschließlich dienstbar zu machen, einem unbedeutenden Flecke in Europa. Deshalb ward das spanische Amerika von der ganzen übrigen Welt abgesperrt, und jedem Fremden unter Androhung der härtesten Strafen aller Zutritt verboten. Damit die Einwohner sich, ihre Stärke und ihre Hülfsquellen nicht kennen lernten, durften sie nicht aus einem Regierungsbezirk in den anderen übergehn, und z. B. kein Mexikaner das Königreich Neugranada besuchen. Der Ackerbau dieser weiten Länder ward überall beschränkt, damit er den des Mutterlandes nicht durch Mitbewerbung beeinträchtige. Ja der Anbau mancher Gegenstände blieb ganz verboten, so des Oelbaums und des Weins. Die Erziehung ist erniedrigt, um die Unterdrückung zu verewigen. Der Eingang vieler der trefflichsten Schriftsteller ist verboten. Von über 750 Vicekönigen und Generalen, waren etwa 18 Amerikaner u. s. w. (I, 83.)"

Clay war bei Erörterung aller wichtigen Fragen im Congreß sehr thätig (z. B. Banken und Papiergeld, örtliche oder allgemeine Verbesserungen aus Staatskassen, Vertheilung von Ländereien u. s. w.). Ich begnüge mich zwei wichtige Gegenstände

näher zu erwähnen: den Zolltarif und die Nullification. Dort war die Frage: sollen Zölle, über den Bedarf des Staates hinaus, zum Schutze der Fabriken auferlegt werden? Dies verneinten Calhoun und seine Anhänger, Clay bejahte es. Ferner: dürfen einzelne Staaten, Beschlüsse des Congresses vernichten, nullificiren? Clay sagte nein, Calhoun sagte ja, sobald der Congreß über die ihm durch die Verfassung zugewiesenen Rechte hinausgeht. Ob dies geschehen sey, darüber stritt man eben; als aber der Streit bis in die Nähe eines Bürgerkrieges hinangeführt hatte, ermäßigte Clay seine früheren Ansichten, und stellte den Frieden durch seine vermittelnde Zollbill (compromise bill) löblicher Weise her. Die Frage über die Nullification fiel damit hinweg. Nachstehendes, den Reden Clay's Entnommene, erläutert einigermaßen den Hergang.

„Es wäre vielleicht am Besten für die Menschheit, wenn man bei dem Verkehr zwischen Völkern, Alles (ohne Antrieb und Schutz) der Geschicklichkeit und Industrie überließe. Da dies aber nicht geschieht, da andere Mächte die Industrie ihrer Unterthanen aufregen, hingegen die unserer Mitbürger niederdrücken, müssen wir ihr selbstsüchtiges Beispiel nachahmen, und unsere Manufakturen beschützen. (I, 76.) Wäre vollkommene Freiheit nur von einer Seite, von der anderen aber nichts wie Beschränkungen, so wäre es ungerecht nnd entwürdigend sich dieser Ungleichheit zu unterwerfen. (I, 141.) Doch will ich unsere Manufakturen nicht auf eine unverständige Weise unterstützen; ihr Fortschritt muß allmählig, aber sicher seyn. (I, 155.) Die beiden Parteien, welche sich hier einander gegenüberstehen (sagte Clay) sind gleich aufrichtig, ehrlich, patriotisch, begierig das Glück ihres Vaterlandes zu befördern. Bei der Betrachtung und Berathung über diese verschiedenen Ansichten, sollten wir jede Nachsicht, Schonung und Mäßigung üben, und neben unserer Erfahrung, auch die anderer Völker, als den sichersten Führer benutzen. (I, 220.)"

„Allerdings können durch übermäßige und mißbräuchliche Erweiterungen der centralen Gewalt, die einzelnen Staatsregierungen

in zu enge Gränzen eingeschränkt werden. Und eben so läßt sich durch ein umgekehrtes Verfahren, die Centralgewalt in ihrer Thätigkeit stören und hemmen. Die Harmonie läßt sich nur erhalten durch Selbstbeherrschung, Freisinnigkeit, praktischen guten Sinn und gegenseitige Nachgiebigkeit. Dringt diese Stimmung in alle Verwaltungszweige, dann sind alle gefürchteten Kämpfe rein unmöglich (imaginary, I, 171). Meine vermittelnden Vorschläge beruhen auf einer gerechten, breiten und liberalen Grundlage. Sie sind nicht bloß anwendbar auf die jetzigen Staaten, sondern auch für alle die bis zum stillen Meere entstehen werden, nicht bloß für die Gegenwart, sondern auch für die ganze Zukunft. Wir sind durch diamantene Ketten an einander gekettet: kein Theil, kein Staat wird so wahnsinnig seyn sich von der Union zu trennen und sich der unschätzbaren Vortheile zu berauben, welche sie darbietet!! (II, 490.)" — Und doch!!!

Daniel Webster.

Daniel Webster ist gleich ausgezeichnet als Staatsmann, Rechtsanwalt und Redner. Hören wir zunächst, wie er sich selbst über das Wesen der Beredsamkeit ausspricht. „Wahre Beredsamkeit besteht wahrlich nicht in Worten, weit hergeholten Phrasen und mühsamer Gelehrsamkeit. Sie muß vorhanden seyn in dem Manne, dem Gegenstande, der Veranlassung. Gezierte Leidenschaft, übertriebener Ausdruck, Pomp der Deklamation, streben danach sie zu erreichen, aber vergeblich. Die Beredsamkeit kommt (wenn sie überhaupt kommt) wie eine Quelle aus der Erde, wie ein Ausbruch vulkanischen Feuers, mit freiwilliger, ursprünglicher, natürlicher Gewalt. Grazien der Schule, köstliche Zierrathen, erkünstelte Wendungen, mißfallen und geben Anstoß, wenn entschieden werden soll über Leben, Frau und Kinder und Vaterland. Dann verlieren Worte ihre Gewalt, Rhetorik ist eitel, und alle zurechtgelegte Beredsamkeit verächtlich.

Selbst der Genius wird eingeschüchtert und unterworfen von größeren Eigenschaften. Dann ist beredt die Vaterlandsliebe, die Selbstaufopferung. Die klare Auffassung (logische Bestimmungen überschreitend), der hohe Zweck, der feste Entschluß, der unbeugsame Muth, sprechen alsdann mit der Zunge, strahlen vom Auge, beleben jede Miene, und treiben den ganzen Mann vorwärts geradehin zur Sache selbst, — dies, dies ist Beredsamkeit. Oder vielmehr, es ist etwas Größeres und Höheres als alle Beredsamkeit; es ist That, edle, erhabene, gottähnliche That! (I, 84.)"

Zur zweihundertjährigen Gedenkfeier der Landung der ersten Pilger in Nordamerika, hielt Webster am 22. December 1820, eine treffliche Rede, aus welcher wir Einiges mittheilen. „Eine edle Gabe unserer Natur setzt uns in den Stand, unsere Gedanken, Sympathien und unser Glück mit dem zu verbinden, was in Raum und Zeit entfernt ist; vor- und rückwärts schauend, halten wir Gemeinschaft zugleich mit unseren Vorfahren, und unseren Nachkommen. Obgleich bloß sterbliche Menschen, sind wir doch nicht ganz vereinzelt, ohne Beziehung auf Vergangenheit und Zukunft. Weder ein Augenblick der Zeit, noch ein Punkt der Erde wo wir gerade leben, fesselt unsere vernünftigen, geistigen Genüsse. Wir leben in der Vorzeit durch Kenntniß der Geschichte, in der Zukunft, durch Hoffnung und Voraussicht. Wir vermischen unser Daseyn mit dem unserer Vorfahren und scheinen ihrem Zeitalter anzugehören, indem wir ihr Beispiel betrachten, ihren Charakter erforschen, an ihren Gefühlen Theil nehmen, in ihren Geist eingehen, sie in Anstrengungen begleiten, Leiden mittragen, und am Erfolge uns erfreuen." —

„Wenn wir siegen, sagte ein athenischer Feldherr am entscheidenden Tage, wird Athen die größte Stadt Griechenlands. Eine Weissagung, wie sehr erfüllt. In ihrer Sprechweise konnten unsere hierlandenden Vorfahren sagen: ist Gott uns gnädig, so gründen wir ein Werk dauernd durch Jahrhunderte, für die volleste Freiheit und die reinste Religion; wir bezwingen die vor uns liegenden Wildnisse, erfüllen das Land von Pol zu Pol

mit Bildung und Christenthum; Tempel des wahren Gottes entstehen, wo jetzt der Dampf götzendienerischer Opfer aufsteigt; Felder und Gärten, Blumen des Sommers, wogende, goldene Saaten des Herbstes, erstrecken sich über tausend Hügel und Thäler, die seit der Schöpfung niemals für Menschen benutzt wurden. Weiß erscheinen die Küsten von den Segeln eines glücklichen Handels, und an den langen, gewundenen Küsten entstehen Hunderte von Städten."

„Der Grundsatz der Duldung ist das gerechteste und weiseste Mittel gegen den Fanatismus. Selbst wenn dieser den äußersten, gewaltsamsten Charakter angenommen hat, und die Grundlagen der bürgerlichen Gesellschaft zu erschüttern scheint, entsteht die Hauptgefahr dadurch daß man ihn beschränkt. Läßt man ihn sich frei ausdehnen, gleichwie das elementarische Feuer, so bewegt und reinigt dies vielleicht die Luft, während das Bestreben die Schranken zu durchbrechen, die Welt auseinander sprengen würde."

„Unsere Geschichte beginnt nicht mit Fabeln, wer wird die Dunkelheit eines unbekannten Alterthums herbeiwünschen? Wir brauchen keine genealogischen Erfindungen und Zierrathen. Unser frühestes Daseyn beruhte auf Bildung, unser erster Athemzug war begeistert von Freiheit, unsere feste Grundlage die Wahrheit göttlicher Religion."

Es mögen itzt einige charakteristische Stellen aus Webster's Reden, in bunter Auswahl, folgen: „Ich kann schwer begreifen, wie wohlgeordnete, kluge Geister darüber uneinig seyn können, ob Parteistreit und Hader (organisirt, systematisch, ununterbrochen) an sich wünschenswerthe Bestandtheile in der Zusammensetzung einer bürgerlichen Gesellschaft sind. Verschiedenheit der Meinungen über politische Gegenstände, ehrenwerther Wetteifer, lebhafte Bemerkungen, mögen in der That nützlich seyn. Allein diese Dinge sind sehr verschieden von organisirten, systematischen Parteiverbindungen. Bisweilen mögen diese, für gewisse Zwecke, unvermeidlich seyn; aber sie sind deshalb kein Gut an sich, und nicht für immer beizubehalten. (I, 97.)"

„In unserem Staate hat jeder ein Recht auf den Schutz von Leben, Freiheit, Eigenthum; aber er hat kein Recht auf Aemter. Diese werden verliehen durch freie Wahl seiner Mitbürger. (I, 197.) — Banken gewähren keine Einnahmen. Sie mögen Hebung und Vertheilung erleichtern, bisweilen Vorschüsse und Anleihen gewähren, oder sonst nützlich einwirken; aber sie sind keine Quellen öffentlicher Einnahmen. Wer da glaubt den gesunkenen Credit eines Landes durch neue Banken und Mehrung des Papiergeldes zu heben, wird sich jämmerlich täuschen. (I, 223.) — Es wäre unverzeihlich wenn wir, nach so vielen Erfahrungen, bei einem Systeme beharren wollten, welches unvermeidlich zur Entwerthung aller Umlaufsmittel führt, und zu all den elenden und verächtlichen Auskunftsmitteln eines unordentlichen Finanzsystems und eines völligen Bankerotts. (I, 231.)"

„Unsere Ansichten und Grundsätze sind das volle Gegentheil der in Europa neu aufgestellten, über die Rechte der Herrscher und der Völker. Wir begnügen uns nicht mit willkürlichen Gaben von oben herab, wir verlangen Theilnahme an Regierung und Gesetzgebung. Wären die Grundsätze jener Monarchen wahr, so befänden wir uns in einem Zustande der Rebellion, oder Anarchie, und würden (weil wir uns noch nicht gefügt) höchstens unter gebildeten Staaten einstweilen geduldet. (I, 248.) Auf diesem Wege nehmen alle Gefühle, alle Sympathie zwischen Herrschern und Völkern ein Ende, Achtung und Vertrauen trocknen aus, oder werden abgeschnitten. Fürsten und Völker einigen sich nicht mehr für gemeinsame Zwecke; ächte Vaterlandsliebe verliert ihre Bedeutung u. s. w."

„Der Handel unter Völkern ist kein Spiel um eines Einsatzes willen, wo der Eine gewinnt, und der Andere verliert; vielmehr gewinnen (in jedem gerechten und freisinnigen Handel) alle Parteien. (I, 283.)"

„Schutz und Ermunterung kann, in einzelnen Fällen, ohne Zweifel weise und nützlich seyn. Wollten aber alle Völker sich vereinzeln, und das Prohibitiv- und Absperrungssystem aufs Aeußerste treiben, so wird es geradehin unsinnig. (I, 291.) In

unseren Tagen, wo die Aufregung, Thätigkeit und Concurrenz so groß ist, sind Aufmunterungen durch die Regierung überflüssig, und Begünstigungen schädlich. (I, 296.)"

Schön vor vielen Jahren sagte Webster warnend und weissagend: „So lange unser Bund dauert, haben wir hohe, ermunternde, dankenswerthe Aussichten, für uns und unsere Kinder. Drüber hinaus, wage ich nicht den Schleier zu heben. — Möge ich nie die Sonne scheinen sehn auf die gebrochenen, entehrten Fragmente unseres einst so glorreichen Bundes: Staaten uneinig, auseinander gerissen, sich bekriegend, getränkt mit Blut! — Nicht Freiheit vorher und Einigung (union) hintennach; sondern Freiheit und Einigung jetzt und für immer, eins und untrennlich. (I, 425.) — Die wahre Weisheit besteht darin, daß die centrale Regierung und die Regierungen der einzelnen Staaten, aufs Aeußerste vermeiden, Veranlassungen zu Zwistigkeiten zu geben. (I, 432.)"

„Soll ich zu dem glänzenden Gemälde von Nordamerika ein Gegenstück entwerfen? Wie wenn einer von uns im fernen Europa hörte: die treffliche Form unserer Verfassung sey umgestürzt, die vereinigten Staaten seyen nicht länger vereinigt, ein tödtlicher Schlag habe ihren Bund getroffen, sie selbst hätten ihr erstes Gut, ihre höchste Ehre zerstört: — wessen Herz würde da nicht brechen, wessen Angesicht nicht bedeckt werden mit Scham?"

„In diesem Augenblicke ist unser Land der allgemeine Zufluchtsort für die Bedrängten und Verfolgten anderer Völker. Wer in seinem eigenen Lande durch politische Verhältnisse bedrängt ist, sucht hier Schutz. Der Republikaner, welcher den Druck der Herrscher flieht, der Royalist und der König welcher sich vor ringsum stürzenden Thronen retten will, Alle finden hier gleiche Sicherheit; sobald sie den Boden unseres Landes betreten, sind ihre Personen gesichert und ihr Recht geachtet. (II, 27.)"

„Mehr als allgemeine Betrachtungen wirkt auf uns die Kraft großer, sittlicher Beispiele. Jeder wahre Patriot ist entzückt diese edelsten Muster zu verehren; wogegen die Vaterlandsliebe verdächtig wird, welche vorgiebt in so hohen Regionen des Ge-

fühls zu schweben, so in abstrakten Gedanken versenkt zu seyn, daß sie an die persönlichen Wohlthäter und Führer nicht mit Innigkeit hangen könne. Alles dies ist unnatürlich. (II, 37.) Wenn Hunderte, welche parteiische Aufregung, zeitliche Umstände, zufällige Verbindungen, zu einem vorübergehenden Ansehn erhoben haben, Blasen gleich in den großen Ocean sinken, platzen und sich auflösen, steht Washington's Ruhm fest, wie ein Fels, der das Weltmeer begränzt, und an dessen Fuß sich die Wellen immerdar harmlos brechen. Washington's Abschiedsworte sind voll von Wahrheiten, wichtig für alle Zeiten, und vorzüglich für die jetzige. Mit einem Scharfsinn, der die Zukunft gleich wie die Gegenwart vor ihm hinstellte, sah und bezeichnete er die Gefahren, welche uns in diesem Augenblick bedrohen."

„Es ist möglich Menschen zu schützen gegen Mord, aber nicht gegen Selbstmord; so kann auch eine Regierung geschützt werden gegen äußere Feinde, nichts aber kann sie retten, wenn sie selbst gewaltige Hand an sich legt. — Alle anderen Unfälle kann man ertragen und ihre Folgen besiegen. Sollte unser Handel durch einen unglücklichen Krieg vom Meere verschwinden, so kann ein anderes Geschlecht ihn herstellen; wird unser Schatz erschöpft, so füllt ihn künftige Thätigkeit von Neuem; werden unsere Felder verwüstet, so treibt ein erneuter Landbau grüne Saaten und reiche Aernten hervor. Ja es wäre noch unbedeutend wenn die Mauern dieses Kapitoles sich auflöseten, diese hohen Säulen niederstürzten, dieser glänzende Schmuck mit dem Staube des Thales bedeckt würde: — wer aber kann den Bau einer zerstörten Regierung wieder herstellen, wer die wohlgeordneten Säulen unserer verfassungsmäßigen Freiheit wieder aufrichten? Wer wird die kunstreiche Gestaltung erneuen, welche allgemeine Souverainität mit den Rechten der Staaten vereint, persönliche Sicherheit mit allgemeinem Glück? Nein, ihr Herren, fallen diese Säulen, so werden sie nicht wieder errichtet! Gleich dem Parthenon und Coliseum sind sie bestimmt zu einer traurigen, melancholischen Unsterblichkeit. Ja bitterere Thränen, als über die Denkmale griechischer und römischer Kunst, wird man

vergießen, über ein Werk, glorreicher als es Griechenland oder Rom jemals sah, — das Gebäude constitutioneller Freiheit Amerikas!" (II, 42—46.)"

Mit so wehmüthiger Beredsamkeit sprach ein edler Amerikaner, über die damals am Horizonte aufsteigenden Wolken. Wie wenn er, wenn seine großen Vorgänger (Washington, Jefferson, Adams, Hamilton) den, nun schon seit Jahren fortdauernden, entsetzlichen Bürgerkrieg erlebt hätten, oder auf unser klägliches irdisches Treiben aus höhern Regionen herabsehen könnten!

Als ich im Jahre 1844 Amerika besuchte, schritt Alles mit erstaunender, beispielloser Schnelligkeit vorwärts, und zwar nicht bloß in m a t e r i e l l e r, sondern keineswegs minder in g e i s t i g e r Hinsicht. Welch unermeßliche Verblendung (in Widerspruch mit den Lehren der Weisheit, Mäßigung und Gerechtigkeit) alle diese bewundernswerthen Güter überall Preis zu geben, und sich aus der glorreichen Entwickelung menschlicher Tüchtigkeit, hinabzustürzen in die rohen Anfänge der wildesten Zustände. Möge, auf allen Seiten, bald Reue und Besserung eintreten, und der große N e u b a u (trotz Webster's trauriger Weissagung) in irgend einer genügenden Weise zu Stande kommen! Wir hegen diese tröstliche Zuversicht! Möchten die Bitten, Warnungen, Rathschläge der ausgezeichneten Männer, welche in Amerika leider kein Gehör fanden, auch anderwärts nicht unberücksichtigt bleiben, und von A l l e n nie und nirgends vergessen werden: e i n R e i c h s o e s i n s i c h u n e i n s w i r d, s o g e h t e s z u G r u n d e!

Fünfte Abtheilung.

Deutsche.

Die Karschin.

Ich erwähne zuerst eine Frau, welche vor hundert Jahren als deutsche „Sappho" laut gepriesen ward, jetzt aber selbst von Geschichtschreibern der Litteratur übergangen wird und von dem lesenden Publikum vergessen ist. Trotz jenes Ruhmes war die Karschin auch damals nicht glücklich. Rührend ist die Ueberschrift eines Gedichts, „an den Apoll daß er die Leyer zurücknehmen möchte; als ich zu Berlin, wegen Mangels an Quartieren einige Zeit in einer Dachstube wohnen mußte." Im Gedichte selbst heißt es unter Anderem (S. 29):

Ich aber kann durch diese Leyer
Nicht öffnen deines Friedrichs Ohr;
Mir stellt der Traum oft Ungeheuer
In meiner dunkeln Kammer vor. —
In ihr seufz' ich oft mitternächtlich
Herauf zum nachbarlichen Mond,
Daß ich dem Pöbel bin verächtlich,
Der Gold besitzt und besser wohnt.
Mich in dem Winkel unterm Dache
Nennt er ein schlechtgebohrnes Weib,
Und fordert, daß er vornehm lache,
Von mir ein Lied zum Zeitvertreib u. s. w.

An einer anderen Stelle sagt sie (81):

Kleist, Ramler, Hagedorn und Haller,
Gleim, Gellert, Weiße, Utz, Dusch, Bodmer, Pope, Young,
Die trotzen dem Geschmack der strengsten Kunst und aller
Verfeinerten Veränderung.
Ich aber bin vielleicht vergessen,
Wenn unsrer Enkelinnen Kopfputz dem Gesicht,
Den Schläfen und der Stirn ist besser angemessen,
Und der Karkasse widerspricht.

Heiterer lautet ein Gedicht an Quintus Icilius (85): „Das Lob des Essens," worin alle leckeren Speisen aufgezählt werden, und für Poesie galt auch ein anderes zum Lobe der schwarzen Kirschen (125) worin es heißt:

Der ausgekochte Kirschensaft
Giebt aller Sommersuppen beste,
Verleiht der Leber neue Kraft
Und kühlt der Adern Aeste.
Und wenn das schreckliche Verbot
Des Arztes jeden Wein geraubet,
Dann misch' ihn mit der Kirsche roth,
Dann ist er ihm erlaubet.

Zufriedener als Sappho war mit sich selbst (aber nicht mit Anderen) der damalige Horaz. Da über ihn schon im Handbuche geurtheilt ist, so mögen nur folgende, bestätigende Zeugnisse hier Platz finden. Johannes Müller schreibt an Gleim: „Man hat mich im Concert, Ramlern präsentirt; es war als stehe Horaz mir zur Seite, und sage mir ohne Unterlaß: das bin ich nicht!" — Und: „Wie kann man Ramler Horaz nennen? Horaz ist freie Natur, er, kalter Schweiß. Die Verstümmelung der Dichter, die er alle auf dem Leisten seiner Grammatik breit schlagen will, kann ich ihm nicht verzeihen. (Gleim, Briefwechsel, II, 79, 218.)" —

Gleim war derselben Ansicht. Es überrascht jedoch, wenn dieser, mit Schriftstellern aller Art befreundete Mann, an Joh. Müller schreibt: „Ich habe noch keinen Roman gelesen. Sie widerstehen mir, wie gewisse Speisen dem Magen. (II, 387.)"

Aus einer Unzahl noch nicht erwähnter Dichter, kann ich nur ein Paar als Stellvertreter aller übrigen herausgreifen.

Friedrich Wilhelm Gotter (1746—1797) war ein Freund der leichten, heiteren Lyrik und Dramatik der Franzosen, und hat in dieser Richtung theils glücklich nachgeahmt, theils auch erfunden. Blumen dieser Art treibt indeß jeder Frühling hervor; dann aber welken sie, und jedes Jahr fordert und bringt neue. Für längere Dauer sind nur wenige geschaffen. Mit

Recht drang Gotter darauf, auch den französischen Dramen Gerechtigkeit wiederfahren zu lassen; aber ihrer Alleinherrschaft war durch Lessing's Kritik und Shakspeare's wundervolles Erscheinen, für immer ein Ende gemacht. Als Probe folgende Verse aus einem Gedichte: „der Frühling.“

Des Winters Hülle deckte
Nicht mehr die öde Flur,
Der Hauch des Lenzes weckte
Die schlafende Natur.
Es wurden schon die Schatten,
Es duftete der Pfad,
Den Flora mit dem Gatten
Jüngst Hand in Hand betrat.
Blauäugige Amöne,
Ertönete mein Lied,
Verändert ist die Scene,
Der rauhe Winter flieht;
Kein Nordwind drohet weiter
Der zarten Haut Gefahr,
Ein West, wie du so heiter,
Spielt um dein blondes Haar! (I, 26.)

Sehr viel nachgesprochen und gesungen ward folgende, „Mütterliche Warnung.“ (I, 85.)

Selbst die glücklichste der Ehen,
Tochter, hat ihr Ungemach;
Selbst die besten Männer gehen
Oefters ihren Launen nach.
Wer sich von dem goldnen Ringe
Goldne Tage nur verspricht,
O, der kennt den Lauf der Dinge,
Und das Herz des Menschen nicht!
Manche wirft sich ohne Sorgen
In des Gatten Arm, wie du,
Und beweint am andern Morgen
Ihre Freiheit, ihre Ruh.
Aus dem Sklaven ihrer Blicke
Wird ein mürrischer Tyrann,
Banger Kummer folgt dem Glücke,
Das mit ihrem Traum zerrann.

Doch dein Glück dir selbst zu schaffen,
Tochter, steht in Deiner Hand:
Die Natur gab dir die Waffen,
Gab dir Sanftmuth und Verstand.
Lerne deines Gatten Herzen
Liebevoll entgegen gehn,
Leichte Kränkungen verschmerzen,
Kleine Fehler übersehn!

Unter vielen dramatischen Versuchen machte das im Jahre 1776 erschienene Trauerspiel Julius von Tarent bedeutendes Aufsehn. Der Verfasser Johann Anton Leisewitz (1752—1806) zeigte eine schöne Anlage, die sich (wenn er die dramatische Laufbahn nicht ganz verlassen), wohl zu noch größerer Vollkommenheit durchgearbeitet hätte. Denn neben manchem Guten zeigt sich im Julius noch ein Mangel an fortschreitender und doch abgerundeter Organisation, sowie ein zu wortreiches Hinundherreden.

Julius erinnert an die spätere Braut von Messina, obwohl diese bei einiger Aehnlichkeit der Fabel, wesentlich anders behandelt ist. — Der Fürst von Tarent hat zwei Söhne Julius und Guido. Sein Plan den Erstgebohrnen mit seiner Nichte Cäcilia zu verheirathen, mißlingt weil beide nicht darauf eingehn wollen. Als sich herausstellt daß Julius hauptsächlich aus Liebe zu Blanca widerspricht, wird diese auf Betrieb des Fürsten als Nonne eingekleidet. Guido wäre wohl bereit seinen älteren Ansprüchen auf Blanca zu entsagen, wenn Julius dasselbe thäte. Statt dessen versucht dieser Blanca aus dem Kloster zu entführen, wird von Guido überrascht, wobei sich der Streit zwischen den Brüdern so steigert, daß der heftigere Julius den milderen Guido ersticht. Blanca fällt vor Schmerz in Wahnsinn; der Fürst hält sich, als strenger Richter, für verpflichtet den Mörder umzubringen, und geht dann hochbejahrt in ein Kloster um sein Unglück abzubüßen und zu verschmerzen.

Der Roman, zu dem ich jetzt übergehe, hat in neuern Zeiten viele andere Dichtungsarten in den Hintergrund gedrängt; zum Theil weil er in mannigfaltigeren Richtungen bearbeitet ward, als je zuvor. So schlug Wieland eine eigenthümliche

Bahn ein, und förderte auch Andere durch freundlichen Beistand. Als er z. B. den Roman seiner früheren Geliebten und nachmaligen Freundin, der Frau von la Roche, „Geschichte des Fräuleins von Sternheim", herausgab, machte er unparteiisch in der Vorrede auf einige Mängel desselben aufmerksam, schrieb aber zu gleicher Zeit (I, VI): „Ich konnte dem Verlangen nicht widerstehen, allen tugendhaften Müttern, allen liebenswürdigen Töchtern unserer Nation, ein Geschenk mit einem Werke zu machen, welches mir geschickt schien Weisheit und Tugend (die einzigen großen Vorzüge der Menschheit, die einzigen Quellen einer wahren Glückseligkeit) unter dem weiblichen, und selbst unter meinem Geschlechte zu befördern."

Jeder Roman behandelt eine Gegenwart, die immerdar von der hereinbrechenden Zukunft überwunden wird. Die zur Vergangenheit hinabsinkende Gegenwart behält aber ihr geschichtliches Recht, und sollte keineswegs ganz vernachlässigt, ihr belehrendes Eigenthümliche nicht ganz verkannt werden. Die in der Sternheim beschriebenen Fürsten, Lords, Höfe, Wohlthätigkeitsbegeisterung u. s. w., haben sich allerdings geändert, sowie das Verwandelte sich wieder ändern wird.

Auf den Einwand: die Sternheim sey zu breit geschrieben und gewähre keinen Zeitvertreib, antwortet Frau von la Roche (I, 110): „Ich kann das Wort Zeitvertreib nicht leiden; einmal weil mir in meinem Leben, die Zeit nicht einen Augenblick zu lang geworden, und dann weil es mir ein Zeichen einer unwürdigen Bewegung der Seele zu seyn scheint. Unser Leben ist so kurz, wir haben so viel zu betrachten, wenn wir unsere Wohnung (die Erde), kennen, und so viel zu lernen, wenn wir alle Kräfte unseres Geistes gebrauchen wollen; wir können so viel Gutes thun, daß es mir einen Abscheu giebt, wenn ich von einer Sache reden höre, um welche man sich selbst zu betrügen sucht."

Neben dem vielen Reden und Schreiben, fehlt es in der Sternheim aber auch nicht an Ereignissen; ja diese steigern sich bis zu einer tragischen Höhe, und finden zuletzt eine beruhigende Lösung.

Der Zweck, welchen Wieland bei Bekanntmachung der Briefe des Fräuleins von Sternheim sich vorsteckte: nämlich Weisheit und Tugend zu befördern, fiel Göthe gar nicht ein, als er die Briefe des jungen Werther schrieb, oder bekannt machte.[1]) Er entwarf ein ästhetisch-psychologisches Meisterwerk, und befreite sich zugleich von dem Krankheitsstoffe, den er Anderen einimpfte. Die menschliche Natur unterliegt, (so scheint es) gewissen unvermeidlichen Krankheitszuständen, die in verschiedenen Zeiten und Richtungen hervortreten, und kürzer oder länger, mehr oder weniger herrschen, dann verschwinden und neuen Platz machen. Diese geistigen Epidemien sind das Gegenstück der wechselnden, leiblichen Krankheitsformen. Große Meister (Shakspeare, Rousseau, Jacobi, Göthe) haben einige dieser Zustände geistreich, und lehrreich behandelt und dargestellt, aber auch Gelegenheit gegeben zu schädlichen Deutungen und Mißverständnissen. Man kam dahin die interessante Krankheit zu verhätscheln und höher zu stellen als die Gesundheit; man übersah die Warnung und betrachtete sie wie eine Empfehlung, man ahmte nach was nicht nachahmungswürdig war, und verwandelte die kläglichen, kraftlosen Schwächlinge, in götzendienerisch bewunderte Helden. Die Gesammtstimmung der Zeit kam Göthe's Werther entgegen, und so übte er eine Wirkung, wie noch kein Roman. Unter vielen Nachahmungen fand keine so großen Beifall wie Johann Martin Miller's Siegwart, (1750—1814) eine Klostergeschichte. Er ward mehre Male gedruckt, nachgedruckt und in viele Sprachen übersetzt. In meiner Jugend erzählten mir kluge Frauen, daß sie den Siegwart mit größter Theilnahme lasen und dabei bittere Thränen vergossen. Miller hatte also richtig gefühlt und geschickt durchgeführt, was seine Zeit verlangte. Aber die Stimmung änderte sich schnell, andere Romane Miller's fanden geringern Beifall, und der übermäßig verehrte Siegwart ist seitdem fast gar nicht gelesen, sondern verspottet und verlacht worden. Und in der That, bei dem aufrichtigsten Bemühen, sich

1) Siehe unten: Göthe. — Man erlaube einige Wiederholungen.

in jene frühere Stimmung zurückzuversetzen, schreckt die unendliche ermüdende Breite jetzt vom Lesen zurück.

Es war ein Glück, daß jene schwächlich empfindelnde, jammernde, weinerliche, faule, thatenlose Zeit in Deutschland bald vorüberging; fragen aber darf man: ob in unseren Tagen nicht auch die edle Sentimentalität zu wenig gekannt und geachtet wird?

Mehrere Lyriker bewegten sich in derselben Richtung. Ich nenne unter vielen, nur einen: Friedrich Mathisson. Anfangs überschätzt, dann unter dem Namen: „Mattersohn", zu bitter verspottet. Als er über den Kreis seiner Begabung hinausschritt und schwächliche Sentimentalität zu hoch anschlug, war die meisterhafte Zurechtweisung A. W. Schlegels nicht unverdient. Doch soll man Mathisson's Verdienste nicht ganz vergessen: ein zartes Naturgefühl, und eine sehr wohllautende, musikalische Sprache. Viele seiner Gedichte sind deshalb componirt worden. Doch halten wir Beethoven's vielgerühmte Musik zu der Adelaide für einen Mißgriff; dem einfachen Liede gebührte eine einfache Melodie: weshalb es in eine künstliche Opernscene verwandeln? — Das den Unmusikalischen wohl bereits fremd gewordene Lied, möge hier Platz finden:

Einsam wandelt dein Freund im Frühlingsgarten,
Mild vom lieblichen Zauberlicht umflossen,
Das durch wankende Blütenzweige zittert,
Adelaide!

In der spiegelnden Fluth im Schnee der Alpen,
In des sinkenden Tages Goldgewölken,
Im Gefilde der Sterne strahlt dein Bildniß
Adelaide!

Abendlüftchen im zarten Laube flüstern,
Silberglöckchen des Mais im Grase säuseln,
Wellen rauschen und Nachtigallen flöten,
Adelaide!

Einst, o Wunder, entblüht auf meinem Grabe,
Eine Blume der Asche meines Herzens!
Deutlich schimmert auf jedem Purpurblättchen,
Adelaide!

Neben der sentimentalen Litteratur, oder ihr geradehin entgegengesetzt, entwickelte sich eine andere, nach verschiedenen Richtungen. So fand Johann Gottwerth Müller's satyrischer Roman (1779), Siegfried von Lindenberg, vielen Beifall. Nicht mit Unrecht: denn die Sprache ist für jene Zeit klar und gewandt, die Auffassung der damaligen Zustände, Gebräuche, Vorurtheile und Thorheiten scharfsinnig und lebendig, ihre Verspottung und Parodirung ergötzlich. Seitdem jene Zustände nicht mehr vorhanden sind und die heutigen Leser von der Gegenwart mehr angezogen werden, so verfallen freilich viele Romane den gelehrten Forschungen der Litteraturgeschichtschreiber.

Ich komme jetzt zu einem anderen von den zuletzt erwähnten Schriftstellern sehr verschiedenen, gewiß nicht sentimalen Mann. Abraham Gotthelf Kästner (1719—1800) war nicht allein ein sehr ausgezeichneter Mathematiker, sondern erwarb sich auch einen bedeutenden Ruf als belletristischer Schriftsteller; zunächst durch eine lange Reihe von Epigrammen verschiedenen Werthes. Ich greife etliche zur Probe heraus.

Auf Kepler.

So hoch war noch kein Sterblicher gestiegen,
Als Kepler stieg, und — starb in Hungersnoth:
Er wußte nur die Geister zu vergnügen,
Drum ließen ihn die Körper ohne Brot.

Weiße Degenscheiden.

Weiß sind Gelehrter Degenscheiden;
Die Unschuld pflegt sich weiß zu kleiden.

Berichtigung.

Vom Herren aus dem großen Orden
Hieß es unlängst als sey er toll geworden;
Des Bessern ward man bald berichtet,
„Unlängst geworden“, war erdichtet.

Auf jagende Studenten.

Klatscht, Bursche, klatscht, laßt schwere Peitschen schallen,
Laßt Hieb auf Hieb, auf müde Pferde fallen!
Der Fremdling sieht es mit Erstaunen an,
Und denkt daß jeder noch — ein Schweinhirt werden kann!

Weniger Eindruck machten Kästner's Versuche in Oden, Liedern, Elegien und Lehrgedichten, wogegen kleine, witzige Erzählungen in Prosa, den Epigrammen keineswegs nachstehen. Größere prosaische Aufsätze nnd Abhandlungen, die man am wenigsten zu beachten pflegt, dürften vielleicht den dauerndsten Werth haben, z. B. über Gottsched, Tycho de Brahe, die Lehre von der Schöpfung, sinnliche Wahrheit und Erscheinung, u. s. w.

Ich komme auf einen Mann sehr verschiedener Richtung und Thätigkeit: Musäus (1735—1787). Man hat in neuerer Zeit aus vielen Ländern und Landschaften, Sagen gesammelt, denen in der Regel eine Thatsache zum Grunde liegt, welche nur weiter ausgebildet und mit Zusätzen versehen ward. Hievon unterscheiden sich die überlangen, epischen Gedichte des Mittelalters. Sie mußten den früheren Beifall verlieren, da sie auf Geschichte, Erdkunde, Volksthümlichkeit u. s. w. nicht die geringste Rücksicht nahmen. Durch die oft wiederkehrende Vergrößerung, oder Verkleinerung des Natürlichen, konnte keine ächt dichterische Mannigfaltigkeit hineingebracht werden.

Die griechischen Romane erzählen viel Ungewöhnliches, aber doch nicht eigentlich Wunderbares, und inwieweit die milesischen Märchen den Dichtungen glichen, welche heut so bezeichnet werden, ist unbekannt. Auf Ereignisse die sehr selten, aber doch natürlich sind, läßt sich kein Märchen gründen: z. B. wenn jemand durch Erbschaft, oder Lotterie plötzlich reich wird, unerwartet zu hohen Würden kommt, unbegabt und häßlich doch durch Heirath sein Glück macht, u. dgl. Zum Märchen gehören Wunder, welche über den Kreis der uns bekannten und zu Gebote stehenden Naturgesetze hinausreichen. Der Glaube an das Wunder ist dem Volke nicht fremd, und so wurzeln manche Märchen wohl im Volke; ihre weitere Ausbildung er-

hielten sie aber meist durch einzelne, höher begabte Personen. Hier hat die Einbildungskraft den freisten Spielraum; und dennoch ergiebt sich selbst im Märchen, daß bloße Willkür keineswegs ächte Poesie ist.

In 1001 Nacht sind manche Märchen von großem, bleibendem, andere von geringerem Werthe, und die durch äußere Gründe aufgezwungene, zerstückelte Erzählung, wird oft unbequem und störend. Für uns Deutsche hat sich Musäus durch seine Sammlung von Volksmärchen (1782) ein großes Verdienst erworben: sie sind glücklich gewählt und gut erzählt. Einige kurze Anspielungen auf damalige, jetzt meist vergessene Verhältnisse, kann man sich ohne pedantische Rüge gefallen lassen und mit in den Kauf nehmen.

Musäus physiognomische Reisen waren zu der Zeit wo sie erschienen, an der Zeit und erweckten viele Theilnahme; jetzt, wo Lavater's Fragmente fast vergessen sind, können sie nicht mehr die Aufmerksamkeit festhalten.

Verwandt mit den Märchen ist das romantische Heldengedicht. Außer Wieland's trefflichem Oberon hat aber (aus schon angedeuteten Gründen) keine der vielen Nachahmungen dauernden Beifall gefunden. Schon ihre ungewöhnliche Länge ist zurückschreckend. Den bessern mag man indeß Alxinger's (1755—1795) Bliomberis und Doolin von Mainz beizählen. Selbst die außerordentlichen Gaben Ariost's können gewisse Mängel nicht ganz verdecken, und wo seine Vorzüge fehlen, wird man gegen minder Gelungenes eher zu streng, als zu nachsichtig.

Es ist, vielleicht nicht ganz mit Unrecht, bemerkt worden daß süddeutsche Dichter oft von Norddeutschen einseitig beurtheilt, oder vernachlässigt würden. So sagt man z. B. von Blumauer er sey gemein und unanständig. Geht dieser Vorwurf von schlechterdings ernsthaften Leuten aus, so kann man ihn nicht ganz unnatürlich finden, andererseits aber verlangen, daß man Scherz verstehe. Auch fehlt es in den am meisten getadelten Gedichten, nicht an ergötzlichen Stellen; z. B. wenn es im Schmauchliede (II, 67) heißt:

Die große Kunst zu schweigen
Ist nur euch Schmauchern eigen;
Schreit man das Ohr euch wund,
So steckt, anstatt zu zanken,
Mit ruhigen Gedanken,
Das Pfeifchen in den Mund.
Will euch in trüben Tagen
Der Hypochonder plagen
So setzt euch zum Kamin,
Und laßt in blauen Wölkchen
Der Sorgen banges Völkchen
Von euren Stirnen ziehn u. s. w.

Ja selbst die kühne Ode auf den „Leibstuhl" (II, 65) enthält für nachsichtige Leser einige gute Einfälle. Uebrigens fehlt es im Blumauer nicht ganz an ernsten, edlen Gedichten: z. B. (I, 8) das Glaubensbekenntniß eines nach Wahrheit Ringenden. Wir geben zur Probe nur wenige Verse:

Zwei Kräfte sind es, die den Menschen lenken,
Sie leiten ihn bald süd, bald nordenwärts;
Natur gab ihm Verstand um recht zu denken,
Um recht zu handeln gab sie ihm das Herz. —
Glaubt nicht das Herz oft Tugend da zu finden,
Wo der Verstand nur Irrthum, Täuschung sieht?
Beweist nicht die Vernunft mit ihren Gründen,
Oft Rechte, die das Herz als Laster flieht? —
Ja auch dem Glauben ist sein Reich beschieden,
So gut wie der Vernunft; allein wer kennt
Die Linie, die sein Gebot hienieden
Von dem Gebiete des Verstandes trennt?
Ich glaube, daß Du uns zu allen Zeiten
Durch Wunder kund gethan wie stark Du bist;
Allein ich seh's, daß dieser Bau der weiten
Und schönen Welt Dein größtes Wunder ist. —
O Du, der mir den regen Trieb nach Wahrheit,
Und dieses Herz voll Treu und Glauben gab,
O sende von dem Sitze deiner Klarheit,
Nur einen Strahl auf meinen Geist herab. —

Unter allen Werken Blumauer's hat (ohne Rücksicht auf theoretische Widersprüche) seine travestirte Aeneis den größten

Beifall gefunden. Auch ist sie meistentheils heiter und ergötzlich; mit Recht aber auf die ersten sechs Bücher beschränkt. Uebrigens lassen sich wohl nur Gedichte parodiren, in denen eine prachtvolle Rhetorik sich geltend macht: die Ilias hätte Blumauer schwerlich so umgestalten können.

An dem entgegengesetzten Pole, der romantischen Heldengedichte, Märchen und Parodien, liegt in der poetischen Welt, das Lehrgedicht. Die Zeit wo man dem letzten die höchste Stelle einräumte und behauptete: es löse am besten, am umfassendsten die erhabensten Aufgaben der Dichtkunst; — diese Zeit ist vorbei; ja man kann eher die Meinung aussprechen, Lehrgedichte würden nicht mehr gefertigt und nicht mehr gelesen. Zwar läugnet niemand die dichterische Begabung des Lukretius, die angenehme Verständlichkeit Pope's; aber fast alle übrigen hieher gehörigen Werke sind der gelehrten Litteraturgeschichte verfallen.

Warum aber sehr verschiedene, Werke, dem Zwange eines abstrakten Begriffs unterwerfen, über einen Leisten spannen, oder alle Urtheile nach einem willkürlich gefertigten Leisten abfassen? Neubeck's Gesundbrunnen (1794) nannte man ein Lehrgedicht. Hat es etwas gemein mit Lukrez, oder mit Pope? Ist es nicht berechtigt zu einem eigenthümlichen Daseyn? Kann man es nicht eben so gut unter die naturbeschreibenden Gedichte einreihen, oder eine poetisirende Reisebeschreibung nennen? Wie dem auch sey, der Werth des Werkes ward bei seinem Erscheinen anerkannt, und es sollte noch jetzt von den unzähligen gesunden, oder kranken Badereisenden fleißig und mit heiterem Danke gelesen werden. Vorläufig empfehle ich folgende Stellen: Gesang I, S. 8—10 Einleitung; II, 39—40 Selters; 44—45 Baden Baden; 46 Freienwalde; 51—52 Flinsberg; III, 76, Essen.

Moritz Augusts von Thümmel's (1738—1817) poetisirende Reisebeschreibung nach dem südlichen Frankreich ward früher sehr gelobt, aber auch getadelt. Der später wiederholte Tadel lautet: die Verse sind meist zu lang und unbedeutend; besser die Prosa, aber auch zu breit. Ferner die Berichte, Betrachtungen und

Grübeleien über die eigene Person zu gleichartig und ermüdend endlich die Zweideutigkeiten kaum zu entschuldigen. — Aber trotz dieser Bedenken und Ausstellungen läßt sich nicht läugnen, daß einzelne Erzählungen und Schilderungen meisterhaft, und bei großer Mannigfaltigkeit ungemein und gleich anziehend sind. Wir erinnern an Margot, Clärchen, die Klosteraufnahme, die Verlobung u. s. w. Die Zweideutigkeiten sind nicht gemein, sondern meist heiter und witzig. Auch konnten sie, bei der höchst schwierigen und interessanten Untersuchung, ob Clärchen eine Heilige, oder Unheilige sey, nicht füglich vermieden werden. Zum Anlesen schlage ich vor: VI, 164—186, Brief des Freundes; VII, 195—207, Naturschönheit; VIII, 204—225, Klostergelübde und Verlobung.

Baggesen's Parthenais könnte man auch eine poetische Reisebeschreibung nennen: er nannte sie ein idyllisches Epos, Voß nannte seine Louise eine Idylle, Göthe fügte seinem Hermann und Dorothea kein erläuterndes Beiwort hinzu.

Baggesen's Thema erschien sehr günstig: eine Alpenreise unternommen von drei jungen Mädchen, geleitet von einem jungen Herrn. Welche Mannigfaltigkeit der Naturerscheinungen, von den lieblichsten, zu den furchtbarsten! Daneben kleine Täuschungen, Ueberraschungen, Abentheuer, endlich die unvermeidlichen Stufen der Liebe: Sehen, Sprechen, Sehnen, Zweifeln, Einwilligen, Glückseligkeit, Verlobung, Heirath! — Viel mußte in diesem Gedichte erzählt werden, und insofern kann man es allerdings auch ein Epos nennen: Baggesen scheint jedoch hiemit noch etwas Höheres bezeichnet und bezweckt zu haben. Er setzte nämlich den ganzen Olymp (Merkur, Apollo, Venus, Eros, Urania u. s. w.) mit jenen vier Reisenden in fördernde, oder störende Verbindung. Mag man nun diese Götter und Göttinnen als wirkliche, oder allegorische Personen betrachten; so bleibt die Frage, ob die Idylle, ohne diesen mythologischen Schmuck nicht an einfacher Schönheit gewonnen hätte? Ob dies hors d'oeuvre die Dichtung wirklich in eine höhere Region gehoben hat? Wenigstens dürften heut zu Tage schwerlich Leser dadurch herbei-

gelockt werden. Wie sich Vossens „edler, bescheidener Walter", bei der kühnen Badescene des ersten Gesanges würde benommen haben, wagen wir nicht zu entscheiden.

Johann Heinrich Voß hat die größten Verdienste für die Ausbildung deutscher Sprache und Poesie, für die Kenntniß und Verbreitung vieler älteren und neuern klassischen Schriftsteller. Läugnen läßt sich indessen nicht, daß die Form der Uebersetzungen allmählig immer steifer, hölzern und unverständlich wurde. Seine lyrischen Gedichte sind zum Theil edel, gefühlvoll, sinnreich; dann aber auch so gering und hausbacken, daß A. W. Schlegel darüber mit Recht spotten durfte.[1]) — Drei Idyllen, „Louise", wurden Anfangs sehr bewundert; allein die Idylle (Theokrits, Geßners, Vossens) bleibt eine untergeordnete Dichtungsart, und die künstliche Detailmalerei in streng gemessenen Hexametern konnte auf die Dauer keine begeisterte Theilnahme hervorrufen. Es war ein, allmählig mit Recht berichtigter Irrthum, die Louise stehe dem Hermann Göthe's gleich, diesem höchst eigenthümlichen, in seiner Art einzigen vollendeten Epos.

Vossens Zeitgenossen und früheren Freunde waren die Grafen Christian (1784—1812) und Friedrich Leopold (1750—1819) zu Stolberg. Vor hundert Jahren war es etwas ganz Unerwartetes, Ungewöhnliches, daß Personen aus den höheren Ständen sich ernst und gründlich mit Kunst und Wissenschaften beschäftigten. Als jene zwei Brüder diesen Weg betraten, nannten es Etliche thöricht und unwürdig; bald aber gewannen die kühnen Jünglinge durch ihre löblichen Leistungen, den Beifall weit der Mehrzahl. Daß später einige Dichter und Prosaisten sie überflügelten, kann ihren ursprünglichen und zum Theil noch fortdauernden Werth keineswegs vernichten; — und noch weniger darf die Beurtheilung um deswillen schärfer und einseitiger lauten, weil Friedrich Leopold katholisch ward. Seine früheren ihn unbillig tadelnden Freunde hätten nicht übersehen sollen, daß

1) Werke XII, 80.

keineswegs geringhaltige Nebenansichten, sondern aufrichtige Ueberzeugung den Entschluß herbeiführte. Giebt auch die Kirchengeschichte des bekehrten Grafen nicht die volle geschichtliche Wahrheit; so erweiset sie doch ein ernstes Forschen, um sie wo möglich zu ergreifen.

Betrachten wir den Inhalt der Werke beider Brüder, so ist er sehr mannigfaltig und zeigt eine allmählige, eigenthümliche Entwickelung. Die beiden ersten Bände enthalten Gedichte verschiedener Art in alten und neuen Silbenmaßen. Jene sind gelenker behandelt, und der Inhalt nicht so künstlich verschränkt und unverständlich, wie oft bei Klopstock. Ueberall zeigt sich eine aufrichtige begeisterte Liebe für das deutsche Vaterland. — Die Jamben (Band 3) sind keineswegs bitter und menschenfeindlich, sondern entspringen aus einem milden, theilnehmenden Gemüthe. Der Dichter (Friedrich Leopold) sagt (75):

Ihr wißt' es
O Freunde daß die helle Thräne oft
Aufs Blatt mir stürzte, Menschenliebe mir
Die schwanke Geißel und den Bogen gab,
Sie gegen Narren, gegen Schalkheit den!
Und traf ich manchmal über's Ziel, verzeiht!
Ich traute dieser Zeiten Nebel nicht,
Dem Schützen ähnlich, der in feuchter Luft
Die Saite schärfer spannt und höher zielt.

Zwei andere Stellen lauten (49):

Empfindung ist das göttlichste Geschenk
Des Himmels, und je mehr dem Menschen ward,
Je edler wird er, wenn den schönen Strom
Die herrschende Vernunft im Bett erhält.

Und (78):

Der Freigeist, weil er nicht des Mondes Strahl
Mit seinem hohlen Brennglas fassen kann,
Erkennet seinen Sonnenursprung nicht,
Sucht, gleich dem Uhu, siebenfält'ge Nacht,
Im düstern Graun der öden Felsenkluft
Und schreckt mit menschenfeindlichem Geschrei.

Der Dichter sagt von sich: Hellas habe ihn auf mildem Schoße gewieget und gesäuget (III, 15):

> Das Aug erhellt und unter Bäumen mich
> Geführt, die immer Duft und Kühlung wehn
> An Blüten und an goldnen Früchten gleich.

Eine ernste klassische Bildung veranlaßte die Brüder zu Uebersetzungen aus dem Griechischen (Homer, Aeschylus, Sofokles, Platon) die zwar später durch buchstäbliche Treue und philologische Gelehrsamkeit übertroffen wurden; damals aber die Bahn ebneten, und noch jetzt den deutschen Laien bequemer und verständlicher bleiben, als manche verkünstelte und holprich einherschreitende.

Jene klassische Bildung führte ferner zu einer größerern, schwierigern Unternehmung; nämlich, Schauspiele mit Chören zu schreiben. Sie sind wohl poetisch, aber nicht dramatisch genug. Auch liegt der Zweifel nahe: ob die ganze Aufgabe lösbar sey? Die Chöre erwuchsen und blühten in einem bestimmten Zeitraum des athenischen Lebens, und schon Euripides sah sich mit Recht veranlaßt ihre Bedeutung zu vermindern und dem Dialoge das Uebergewicht zu geben. Nie haben spätere Dramatiker ihre Herstellung für passend und natürlich gehalten, und Racine's und Schiller's Versuche sind ganz vereinzelt geblieben.

Das Leben Alfreds von F. L. Stolberg zeigt daß es ihm nicht an geschichtlichem Sinn und Erzählungsgabe fehlte. Sein Aufsatz gegen Schiller's Gedicht, die Götter Griechenlands erscheint, von streng christlichem Standpunkt aus betrachtet, keineswegs unnatürlich. — Das Büchlein der Liebe ist von demselben Standpunkt geschrieben, und wie man auch über F. L. Stolberg's religiöse Ansichten denken möge, so durfte er wahrhaft sagen: „der Geist dürstet nach Wahrheit und das Herz nach Liebe.“ (XX, 254.)

Von Reisebeschreibungen ist in der Regel nur die Rede bei der Geographie; die des Grafen Stolberg ist aber so gut geschrieben, und so reich an lehrreichen Bemerkungen über Natur,

Wissenschaft, Kunst, einzelne Menschen und gesellige Verhältnisse, daß sie noch jetzt Lob verdient und nie ganz veralten wird.

Unter allen Dichtern, die ich erwähnt habe, oder noch erwähnen könnte (wenn meine Aufgabe es verstattete) ist kaum ein einziger, der nicht einen Anflug antiker Bildung zeigte, oder doch andeutete. Wie dem aber auch sey, darf man behaupten, daß Jean Paul (Friedrich Richter) nach Form und Inhalt ein durchaus moderner Schriftsteller sey. Kaum aber giebt es irgendwo einen Autor, welcher einen so großen Reichthum von Gedanken, Empfindungen, Vergleichen, Gelehrsamkeit u. s. w. besitzt und darlegt; mag nun dieser Reichthum unmittelbar aus den geistigen Schätzen zuströmen, oder mag er sich dazu (wie man erzählt) gewisser mechanischer Hülfsmittel bedient haben. Man könnte glauben, der Leser dürfe nur zugreifen, und sich der großmüthig dargebotenen Schätze bemächtigen. Dem ist aber nicht so. Wer nicht unermeßliche Gelehrsamkeit besitzt, sieht den Wald vor Bäumen nicht; wer erst lernen muß um zu verstehen, erschrickt vor der Masse der ihm zugemutheten Arbeit, oder überspringt leichtsinnig sowohl das Ausgesprochene, wie das Angedeutete. Sprache und Styl wechseln in auffallender Weise, von klarer Schönheit, bis zu abstruser, schwer zu lösender Verwickelung und Dunkelheit. Thatsachen und Charaktere sind bald anziehend und ergreifend, bald unverständlich und absonderlich. Die einfache Natur wird als unpoetisch nicht selten zurückgewiesen; und wiederum versteigt sich Jean Paul überkühn bis in die Lüfte, bis zum Maßlosen und Verkünstelten, um sich dann tiefer herabzulassen als man erwartet. Manchen von seinen weiblichen Heldinnen fehlt es (der Ausdruck sey erlaubt) an einem festen Knochenbau, ohne welchen Haltung und Charakter unmöglich wird.

Die Einwirkung der Zeitverhältnisse konnte auch bei Jean Paul nicht ganz ausbleiben; doch macht sich seine Persönlichkeit weit mehr geltend, als bei vielen anderen Schriftstellern. Selbst in späteren Zeiten wird es ihm (mit Recht) nicht an begeisterten Bewunderern fehlen; aber nie kann er ein wahrhaft

populairer, verständlicher und verstandener Autor seyn, oder werden.

Man hat Jean Paul oft mit Sterne verglichen. Die Werke des ersten sind nach Umfang und Inhalt weit größer; dagegen schreibt Sterne weit einfacher, klarer und verständlicher.

Nach langem Zweifel entschloß ich mich diejenigen Männer, welche in der Geschichte besonderer Wissenschaften geschildert werden, in meinem kurzen Handbuche nicht zu erwähnen. Jetzt scheint es mir gerathen diese Lücke (wenigstens in etwas) auszufüllen, obgleich ich weiß, daß meine Kräfte nicht ausreichen philosophische Systeme in höchster Kürze darzustellen. Wenige ungenügende Andeutungen, bedürfen doppelter Nachsicht. Zuerst erwähne ich Spinoza den ächt philosophisch Lebenden, der kein Atheist, sondern vielmehr so gotterfüllt war, daß ihm alle einzelnen Persönlichkeiten fast abhanden kamen. Sein Hauptwerk, die Ethik ist aber in so streng mathematischer Methode entworfen, daß sich nicht Einzelnes mittheilen läßt, und eben so wenig würden Stellen aus seinen tiefsinnigen Briefen aufklären. 1)

Deshalb gehe ich sogleich über auf Gottfried Wilhelm Leibnitz (1646—1716). Er gehört ohne Zweifel zu den ausgezeichnetsten Menschen, durch Umfang, Mannigfaltigkeit und Tiefe seiner Kenntnisse, sowie durch eine, nach allen Seiten hingerichtete, unermüdliche Thätigkeit. Lange Zeit hindurch ward er als philosophischer Herrscher anerkannt, und als Mathematiker Newton gleichgestellt. Auch in der Geschichte und Jurisprudenz trat er vollgewichtig auf, und wenn er eine Vereinigung der Religionsparteien nicht zu Stande brachte, so lag es zunächst an der Unlösbarkeit der Aufgabe selbst. Leibnitz schrieb lesbar in drei Sprachen, (lateinisch, französisch und deutsch); ja sein Deutsch muß man für jene Zeit vortrefflich nennen, obgleich dieser Vor-

---

1) Seinen scharfsinnigen tractatus theologico-politicus haben spätere Schriftsteller oft benutzt, ohne Spinoza dankbar zu erwähnen. Schröckh, VI, 301.

zug weniger hervorging aus sorgfältigem Studium der Form, als aus der unmittelbaren Kraft seines Geistes.

Der Hauptwerth und Inhalt der Leibnitzischen Philosophie, beruht auf seinem, dem empirischen Realismus Locke's entgegentretenden Idealismus. Nach lautem Beifalle erhuben sich aber auch Einwendungen, insbesondere von solchen, die sich den Meistern des Faches nicht beizählen durften. Sie sagten z. B.: wozu die weitläufigen Untersuchungen über angebohrne Ideen, da jedem sein Bewußtseyn sagt, daß Kenntnisse und Urtheile von außen gegeben und von innen heraus entwickelt werden. — Die Monaden (begeistete, ganz vereinzelte Atome, vielfacher Art) sind willkürliche Erfindungen ohne Wirklichkeit und Brauchbarkeit. Die vielgerühmte Einigkeit (oder vielmehr Uneinigkeit) Harmonia præstabilita, ist eine Erklärung, unbegreiflicher als das Räthsel. Die Theodicee hat die sich aufdringenden Fragen keineswegs genügend beantwortet; ja alle diese Leibnitzischen Einfälle gehören eigentlich in eine philosophische Curiositätensammlung.

Diesen anmaßlichen Aeußerungen gegenüber wird geantwortet: daß Leibnitz mit großem Scharfsinn, über wichtige Geheimnisse nach Kräften forschte und sehr eigenthümliche Ergebnisse aufstellte, welche indeß allerdings nicht allen Menschen und allen Zeiten genügen. Mit Recht bleibt aber für Leibnitz Beifall und Anerkennung (allen Einreden gegenüber) weit überwiegend, weshalb alljährig Lobreden auf Leibnitz gehalten werden, denen man kaum so viel Schatten beimischt, als nöthig ist um ein wahrhaftes Bild zu Stande zu bringen. Statt auf diese große Zahl Reden zu verweisen, schlage ich vor nachzulesen in Guhrauer's Leben Leibnitzens:

1) Persönlichkeit, II, 334—338.
2) Beurtheilung, II, 357—358.
3) Ueber Heirathen, II, 363—364.
4) Ehestandsregeln, II, Note, S. 37.
5) Erdmann, Leibnitzens Werke, S. 671, von der Glückseligkeit.

6) Ritter, Geschichte der Philosophie:
a) Charakteristik, XII, S. 47—55.
b) Religion, XII, S. 60—62. [1])

In den Geschichten der Philosophie wird behauptet und nachgewiesen: daß Leibnitzens Vielgeschäftigkeit es ihm unmöglich gemacht, seine philosophischen Gedanken und Entwürfe gründlich und vollständig auszuarbeiten. Da fand sich glücklicherweise der begabte Freiherr Christian von Wolff (1679—1754), welcher das bloß Hingeworfene, Unvollendete, Zerstreute zu einem vollständigen, in sich abgerundeten, folgerechten Systeme umbildete und ausbildete. Wir sind weit entfernt Wolff's Verdienste zu bestreiten, wagen aber das Bekenntniß, daß wir keinen Schriftsteller kennen, der breiter und langweiliger wäre. Aehnlich gesinnt sagt Iselin in seiner Geschichte der Menschheit (II, 371): „Es ist beinahe unbegreiflich, wie ein von jedem Funken einer anmuthigen Fantasie und eines munteren Witzes entblößter Geist; wie ein Geist der niemals den Grazien geopfert, und nie den Musen gehuldigt hatte; wie ein Geist der lauter Vernunft gewesen zu seyn scheint; — wie ein so trockenes und so ernsthaftes Genie einen so allgemeinen Beifall und eine so entschiedene Uebermacht über die Geister habe gewinnen können!" — Diese überraschende Erfahrung erklärt sich daraus, daß Wolff, trotz aller Mängel, den Zeitgenossen an umfassenden Kenntnissen überlegen war.

Verschiedene Männer, die sich mehr oder weniger, der leibnitz-wolffischen Schule anschlossen, bemühten sich löblicherweise und mit Erfolg, Sprache und Darstellung zu vervollkommnen. Ich erinnere zuerst an Thomas Abbt (1738—1766), obgleich er kein Philosoph von Fach war. Vielleicht würden die großen Hoffnungen, welche man von ihm hegte, in Erfüllung gegangen seyn, wenn er länger gelebt hätte. Seine Schriften: über das Verdienst, vom Tode fürs Vaterland u. s. w., sind nicht ohne

---

1) Zwei strenge Urtheile über Leibnitz finden sich in Hamann's Schriften, III, 194, 325, 328 und in Lichtenberg's Schriften, I, 210.

Verdienst, aber so breit, daß sie jetzt wenige, ausdauernde Leser finden dürften. Es ist überhaupt eine schwere, gefährliche Sache, über derlei Allgemeinheiten zu schreiben; sie verführen zu einem Wortreichthum, der den geringen festen Inhalt nicht genügend ersetzt. — Ein Bruchstück portugiesischer Geschichte macht keine großen Ansprüche und kann sie nicht machen. — Der Briefwechsel handelt meist von litterarischen Kleinigkeiten, die nicht mehr interessiren. Doch mögen, um nicht gar zu trocken abzuschließen, zwei ganz kurze Stellen hier Platz finden.

1) Vom Jahre 1763. „Ich habe zu Ferney Voltairen, seine Familie und sein Theater kennen gelernt. Ich habe mit ihm eigentlich keine wichtige Unterredung gehalten; es hat mich mehr gefreut ihn auf dem Theater die Rolle des Trissotin aus Molieres femmes savantes spielen zu sehen. Er ist übrigens noch voller Lebhaftigkeit; fängt an sich der Jesuiten wieder anzunehmen, nachdem er sie von Anderen verfolgt sieht, hat einen derselben namentlich père Adam beständig um sich zum Schachspielen; wobei das Lustigste ist, daß der Jesuit nicht das Herz hat, vor Voltairen kategorisch zu behaupten, daß es eine Hölle und ein Fegefeuer gebe, sondern bloß dafür hält: quod sit res probabilis. (III, 149.)"

2) „Ich habe gestern (in Rinteln) ihren Brief empfangen, und antworte noch heute, ob ich gleich an diesem unglücklichen Tage für mich (der doch sonst der Geburtstag unseres Landesherrn ist) von Amteswegen eine lateinische Rede von 2½ Stunden eines alten Schwätzers, und noch eine französische Rede eines deutschen Studenten von ¾ Stunden habe anhören müssen. Solchen harten Schicksalen sind Sie nicht ausgesetzt. (III, 368.)"

Johann August Eberhard, Professor in Halle (1738—1809), war zu seiner Zeit ein sehr geehrter und viel gelesener Schriftsteller. Seine Berühmtheit minderte sich als die kantische Philosophie, die leibnitz-wolffische überflügelte, und noch härter würden jetzt Manche über ihn als Rationalisten urtheilen. Heißt denn aber ratio nicht Vernunft, und soll diese und ihre ewige Berechtigung (einiger Verkehrtheiten und Auswüchse halber)

ganz bei Seite geworfen werden? Zu einer Zeit wo man fast allgemein lehrte, daß alle Nichtchristen ewig verdammt würden, war es ein großes Verdienst eine Apologie des Sokrates zu schreiben. Dieser Rationalismus hat viel Irrationales, Unvernünftiges aus der Welt geschafft, und die mit großen Hindernissen überdeckte Bahn gereinigt. Ohne diese mühseligen Bestrebungen würden Fortschritte sehr erschwert seyn, und selbst die wahren (oder angeblichen) Meister, bedürfen der Hülfsarbeiter.

Wir sahen daß Platon's Phädon Mendelssohn nicht genügte; darum entwarf er einen zweiten, der nach Form und Inhalt großes Lob verdiente und erwarb.[1]) Seitdem ist jedoch über die Unsterblichkeit der Seele soviel gedacht, gefühlt, geglaubt, gezweifelt, gesprochen, geschrieben, gedruckt worden, daß der Wunsch sehr natürlich erscheint: es möge ein ausgezeichneter, dazu befähigter Mann, die ächten Ergebnisse zusammenstellen, das Falsche beseitigen und unbegründete Zweifel widerlegen. Es handelt sich hier nicht vom glauben (denn auf diesem Boden ist die Sache leicht abgethan); sondern vom wissen, von wissenschaftlicher Erkenntniß, und von dem, was man natürlicher und herkömmlicher Weise, beweisen nennt. Hiebei ist die nächste und wichtigste Frage: ob und in wie weit ein solcher Beweis für die Unsterblichkeit möglich sey, oder ob er der Beschränktheit der menschlichen Kräfte halber, nicht könne zu Stande gebracht werden. Anstatt Zweifel und Bedenken hier, an unpassender Stelle aufzuzählen, genügt es zu bemerken daß, ihnen gegenüber, unmittelbare Gewißheit, Vertrauen zur Vorsehung und Demuth, die besten Beruhigungs- und Trostmittel sind.

Sollte jemand wiederholt klagen: jene Zweifel lassen sich nicht beseitigen, die Räthsel nicht lösen, die Geheimnisse nicht aufklären; so würde daraus doch keineswegs folgen, daß der Mensch hier auf Erden unglücklich seyn müsse, oder gar ein

---

1) Mit Recht bemerkt Hettner, daß Mendelssohn's Bildniß an dem Denkmal Friedrichs II. nicht fehlen sollte (III, 2, 249); — so wenig wie das des Erasmus am Denkmale Luther's.

sittenloses Leben führen dürfe: — vielmehr soll er in der ihm zugemessenen kurzen Zeit, sich jedenfalls doppelt nnd unermüdlich anstrengen zu eigener Bildung, zum Nutzen seines Nächsten und zur dankbaren Ehre Gottes!

Aus der leibnitz-wolffischen Schule ging auch Garve (1742—1798) hervor. Seine gründliche Bildung hat er durch viele Uebersetzungen aus dem Griechischen, Lateinischen und Englischen erwiesen. Und wenn ihm strenge Philologen vorwarfen daß er hiebei nicht hinreichend treu und wortkarg verfahre; so danken es ihm viele ungelehrte Leser, daß er sich mit ihnen auf einem bequemen Wege, und nicht auf einem sprachwidrigen Knüppeldamme bewegt.

Garve war aber kein bloßer Buchgelehrter, sondern suchte zugleich mit Menschen verschiedener Art in Verbindung zu kommen und die wirklichen Verhältnisse der Welt kennen zu lernen. Hieraus und aus den Erinnerungen an Hume's essays, erwuchsen seine Versuche, welche zwar jenen nicht erreichen, hinsichtlich des Scharfsinns, und der gedrungenen vollendeten Darstellung; doch ist Garve hinsichtlich der Form weit erhaben über die langweilig endlosen Wasserfluthen des Freiherrn von Wolff, und schreibt besseres Deutsch als manche frühere und spätere Philosophen.

Daß Garve kein schaffender Geist ersten Ranges war, hat er selbst bescheiden anerkannt; nachdem aber wohlwollende Leser, ihn in ihrer Freude daß er ihnen lesbare, verständliche Philosophie darbiete, vielleicht überschätzten, haben Andere ihn zu gering geschätzt, ja mit falscher Vornehmthuerei ganz zur Seite geworfen. Er nimmt unter den deutschen Schriftstellern bleibend eine ehrenvolle Stelle ein, und man kann mit dem freundlichen Gefährten theilnehmend lustwandeln, sofern man nur nicht fordert in gerader Linie mit Kurierschnelligkeit einem Ziele zuzueilen.

Zum Nachlesen schlage ich folgende Stellen aus seinen Versuchen vor:

Theil I.: Mode, 121—124, 173—177, 194—196, (217, 220), 232—233, 251—252, 264—267, 287—288.

Unentschlossenheit: 457—459, 462—465, 481, 498, 507—508.

Geduld, (13—15, 31—32), 44—45.

Rochefoucault, (328—331).

Nicht unbedeutend war in diesen Zeiten Friedrich Nicolai (1733—1811). Er leitete mehrere kritische Zeitschriften (insbesondere die allgemeine deutsche Bibliothek) und ward dadurch ein sehr geehrter, gefürchteter, gehaßter Mann. Denn ob er gleich nur wenige Werke selbst beurtheilte, vermochte er doch durch die Wahl der Recensenten entscheidend einzuwirken. Auch entstand ihm auf diesem Wege die Ueberzeugung, daß er Alles verstehe und über Alles am Besten urtheilen könne. Theils aus Widerspruchsgeist, theils durch geschickte Deutungen ward die Meinung laut daß er nichts verstehe, und nur anmaßend und langweilig schwatze. Ja die ganze Zeit, welche sich den Beinamen der Aufklärung (als den ehrenvollsten) gegeben hatte, ward später mit allen tadelnden und verdammlichen Beinamen belegt, welche die Sprache nur darzubieten hatte. Dies war (wie eine geschichtliche und unbefangene Prüfung erweiset) sehr übertrieben und ungerecht. Daher sagt Hettner (III, 206): „Man sollte endlich einmal aufhören für Nicolai nur Worte der Verachtung und des Hohns zu haben. Eine Zeit welche den großen Verdiensten des Aufklärungszeitalters wieder gerecht wird, wird auch nicht umhin können, den großen Verdiensten Nicolai's wieder gerecht zu werden.“ — Es gab, was Viele itzt nicht wissen, oder vergaßen, damals Anmaßung, Thorheit, Verketzerungssucht in Ueberfluß, welche, (wie ich wiederholen muß) zu bekämpfen ein großes Verdienst war. Niemand kann Nicolai den eigentlichen Theologen beizählen; daß er aber die damals herrschenden Ansichten, sowie ihre schwachen, beschränkten, unduldsamen Seiten wohl kannte, erweiset sein vielgelesener und vielgerühmter Sebaldus Nothanker.

Nicolai war so wenig ein eigentlicher Philosoph, als Theolog, jedoch nicht unbelesen in den Schriften jener Sachverständigen. Als er, seinen Forschungen vertrauend, in seinem Hieronymus

Gundibert nunmehr auch gegen die Systeme der neuern Philosophen anmaßlich auftrat, suchten ihn diese mit litterarischen Keulen todt zu schlagen; doch hätte er vielleicht einen Trost darin finden können, daß sich die Sieger nachmals untereinander ebenso behandelten.

Abgesehn von allen tiefern philosophischen Fragen, läßt sich indessen nicht läugnen, daß Nicolai an vielen Stellen nachgewiesen hat Lächerlichkeiten, Mißhandlung der Sprache und des gesunden Menschenverstandes. Dieser wird freilich von etlichen Philosophen bezeichnet als der Inbegriff aller Oberflächlichkeiten und Plattheiten. Dem widersprechend habe ich schon vor langer Zeit gesagt (Spreu, 746—748): „Unter gesundem Menschenverstande versteht man nicht (oder soll nicht verstehen), das fast gedankenlose, hausbackene Meinen und Belieben jedes Einzelnen, sondern das Gesammtbewußtseyn der Menschheit, welches sich aus den mannigfachsten Bestrebungen immer mehr und mehr reinigt, verklärt und in sicherer Erkenntniß niederschlägt. So lange die Dinge kochen, wogen und brausen sind die Schlacken noch nicht ausgeschieden; und das wird erst dauernder Besitz und wahrer Fortschritt was in jenes Gesammtbewußtseyn des Menschenverstandes aufgenommen und von ihm anerkannt ist. — Eine Philosophie des gesunden Menschenverstandes soll nicht seyn eine Rumpelkammer erbärmlicher Trivialitäten, sondern das Schatzhaus ächter Ergebnisse menschlicher Geistesentwickelung. Der Satz: «Das Ich hat eine unbeschränkte Kraft die gegebene Welt zu vernichten und nach Belieben wiederherzustellen», — ist so noch nicht in die Philosophie des gesunden Menschenverstandes aufgenommen worden."

Seit Thales, dem Ionier, haben sich weit die meisten Philosophen abgemüht, über eine große Zahl der wichtigsten Fragen und Gegenstände, bis zu einer festen unläugbaren Erkenntniß vorzudringen. Niemals aber blieben ihre Antworten und Ergebnisse ungetadelt, oder allgemein anerkannt. Der Stein des Sisyphus, den man glaubte auf die lichteste Höhe emporgehoben und befestigt zu haben, stürzte unerwartet wieder in die Tiefe

hinab, und die Arbeit begann von Neuem. Daß sie erfolglos seyn müsse, behaupteten die Skeptiker, während Muthigere solch Verneinen aller Erkenntniß, für die untauglichste Dogmatik erklärten.

Alle diese Bestrebungen gering achtend und zur Seite werfend, begannen Etliche (so Deskartes und Bacon) alle philosophisch wissenschaftliche Forschung anmaßend mit sich selbst; mußten aber erfahren daß sich die Geschichte der Philosophie auf diese Weise keineswegs vernichten lasse; sie geriethen zum Theil in betretene Bahnen, oder ihre Nachfolger eröffneten neue, welche von den vorgezeichneten wesentlich abwichen. So hoffte Spinoza durch eine streng mathematische Methode, ein unläugbares unwiderlegliches Ziel zu erreichen, und Leibnitz wußte durch geistreiche Erfindungen, den Beifall und die Bewunderung der Zeitgenossen zu gewinnen. Manche fanden sich indeß durch das neue glänzende Licht mehr geblendet, als erleuchtet; so daß des Freiherrn von Wolff lichtabschwächende Brillen mit Dank aufgenommen wurden, Ermüdung und Langeweile aber nicht abhalten konnten.

Die Schriften eines so gewaltigen Geistes wie Kant (1724—1804) ohne Zweifel war, mußte Alle auferwecken zu begeistertem Beifall, oder lebhaftem Widerspruch. Von den Begeisterten ward verkündet: es sey (zur Beseitigung endloser und fruchtloser Bestrebungen) nunmehr unwiderleglich ermittelt, welche Gebiete der menschliche Geist siegreich zu beherrschen vermöge, und welche ihm immerdar verschlossen bleiben würden. Es stehe, in höchst erfreulicher Weise, nunmehr fest: was können wir wissen, was dürfen wir hoffen, wie sollen wir handeln. Nach mehr als 2000 jährigem Irren sey die Geschichte der Philosophie zu beruhigendem Abschlusse gekommen. — So die heitere, tröstliche Ueberzeugung.

Diese große Freude blieb aber nicht lange ungetrübt. Denn abgesehn von den ganz allgemeinen Angriffen damaliger Gegner (welche wenig Eindruck machten), erhuben sich Seitens der Befreundeten allerhand Zweifel, Einwendungen, Zusätze, Berich-

tigungen. So fragte man z. B.: erkennen wir von den Dingen immer nur die Erscheinungen, nie das Wesen? Existirt Raum und Zeit nur im Bewußtseyn des Menschen, nicht außerhalb desselben? Genügt das Zerfällen der Vernunft in eine theoretische und praktische, wo die zweite lösen soll, was für die erste unlösbar ist? Bedarf die löblich strenge Sittenlehre nicht einer ästhetischen Verklärung, nicht einer Verständigung mit dem wirklichen Leben und einer natürlichen, tadellosen Glückseligkeit u. s. w., u. s. w.

Kant's Landsmann, Hamann, schrieb damals an Jacobi: „Alle metaphysischen Untersuchungen sind mir durch die Kritik der reinen Vernunft jüngst fast so verekelt worden, als ehemals durch Wolffens lateinische Ontologie. — Die Metaphysik hat ihre Schul- und Hofsprache; beide sind mir verdächtig, und ich bin weder im Stande sie zu verstehen, noch selbst mich ihrer zu bedienen. (Jacobi, Werke I, 384, 392.)"

Allmählig steigerten sich die Abweichungen von der kantischen Lehre; ja die namhaftesten Chorführer verwandelten sich in offenbare Gegner, und gingen ohne Rücksicht auf Kant's Kritik des Erkenntnißvermögens weit über das hinaus, was dieser bekämpft hatte. Sie stellten unter Anderem eine Naturphilosophie auf, welche von den sachkundigen Physikern verworfen ward, weil sie Erfahrung und gründliche Induktion unberücksichtigt ließ.

Näher hierauf einzugehn ist nicht der Ort und nicht meines Amtes. Ich begnüge mich einige Stellen anzuzeigen, welche Kant (abgesehen von größern Werken und tieferen Forschungen) als gewandten, geistreichen und witzigen Schriftsteller charakterisiren.

1) Aus Kant's vermischten Schriften:

II, 361—362, 366, 386—388, 392—395, 406—407.

2) Aus der Anthropologie:

Schlaf 90, Romane 97, Trauen 106, Geistliche 121, Hypochondrie 124, 141, Steckenpferd 126, Frauenmündigkeit 135—136, Genie 162, Mode 192, Gesellschaft 249, Schönheit 279.

3) Aus Bouterwek über Kant: S. 1, 5—6, 20—21, 37, 70—72.

4) Aus Kiesewetter über Kant's Philosophie:
I, 20—25, 27—30.

Eine Darstellung und Beurtheilung Friedrich Heinrich Jacobi's, (1743—1819) ist ungemein schwer, weil er als Philosoph, Dichter und Mensch gleich merkwürdig ist, und diese verschiedenen Eigenschaften bald fördernd, bald störend ineinander greifen. Als Philosoph trat er nicht bloß Kant entgegen, sondern allen spekulativen Philosophen und behauptete, ihre Forschungen und Grübeleien führten nie zu einem wahrhaften und würdigen Ergebnisse: — vielmehr müsse man mit dem Glauben beginnen und abschließen.

Ueberall umringen uns Wunder, überall müssen wir glauben; ist denn aber deshalb das Streben nach Wissen und Schauen unnatürlich und tadelnswerth? Jacobi steigt bisweilen mit seinem Glauben kühner in die Höhe, als Andere mit ihrem Wissen. Beides geht Hand in Hand, und menschliches Wissen und menschliches Fühlen, ist gleich erhaben über das thierische Wissen und Fühlen. Die Ideen entspringen nicht allein (wie Jacobi behauptet, II, 62) aus dem im Gefühle Gewiesenen; und wiederum prüft und verklärt sich das Wissen, das Erkennen, an den Gefühlen. Es ist eine sonderbare Neigung, oder Grille der Philosophen, den Menschen zu zerschneiden, und dann einzelne Theile zu verehren, als wären sie ein höheres Ganzes. Allerdings giebt es Hochmuth und Thorheit der Spekulation; aber eben so anmaßlichen Aberglauben, statt des ächten Glaubens und der Demuth. Durch Adel der Gesinnung, ächte Freundschaft und Liebenswürdigkeit entging indeß Jacobi oft den hier drohenden Gefahren.

Gewiß kannte er mehrere Philosophen, insbesondere wo sie (wie Platon) seiner Natur zusagten; mit anderen dagegen (z. B. mit Aristoteles) konnte er sich gar nicht verständigen. Während er aber auf metaphysische unfruchtbare Quälereien schilt, fehlen sie auch bei ihm nicht; nur haben sie eine andere Wurzel und

tragen eine andere Physiognomie. Jacobi's Styl hat eine liebliche, gemüthliche Weichheit, aber zugleich eine weichliche Unbestimmtheit, weil die Gefühle oft über scharfe Gedanken hinauswachsen. Er schreibt, wie Murillo oft malt; er steht Herdern näher als Lessingen, und wenn man rühmt daß er an Platon erinnere, so fehlen auch dessen Mängel nicht. Natürlich zeigte sich ein solcher Mann leicht empfindlich und verletzbar; Streit erschien ihm als Pflicht und oft ging er alsdann zu weit, wie selbst sein Freund Hamann gesteht, und weshalb ihm Wieland schreibt (Jacobi, Briefwechsel, I, 119): „Bester Jacobi! Der Himmel weiß daß ich sie liebe. Aber daß sie oft und bei jeder Gelegenheit (wo ein Sokrates nur lächelt, oder ein Diogenes die Stirne runzelt) den Ajax machen und rasen, das kann ich nicht an Ihnen lieben, und ich gäbe ein Paar Glieder von meinen Fingern, wenn ich diesen Vesuvius, den Sie in Ihrem Busen herumtragen, dämpfen könnte. Ich habe Ihnen schon oft darüber gepredigt, aber was hilft es?" —

Deshalb gewinnt es in den Briefen und Schriften Jacobi's (trotz angeblicher Bescheidenheit) nicht selten den Schein, als wenn er selbstbewußt es nicht für unnatürlich halte, daß man ihn verehre. Wenigstens wird er ungeduldig und heftig, wo man ihm widerspricht; was etlichen seiner Gegner zu noch viel schärferen Angriffen Veranlassung gab. Diese Streitigkeiten mit Mendelssohn, Wieland, Schelling u. A. kann ich hier nicht umständlich erörtern. Jacobi's unläugbare Bedeutung und Wirksamkeit auf philosophischem Boden, hat Herr Ritter lehrreich dargestellt. Er und seine Gegner trugen dazu bei, die Mannigfaltigkeit und Tiefe der philosophischen Entwickelung zu erhöhen und gegenseitige Uebertreibungen, Irrthümer und Mißverständnisse zu berichtigen.

Am Besten ist es vielleicht, wenn wir Jacobi selbst reden lassen, uns dann aber erlauben einige Randglossen beizufügen.

Jacobi: „Jedem muß freistehen seinen wahren Vortheil auf alle Weise zu befördern. (II, 364.)" — Ohne Erklärung und

gerechte Beschränkung, könnten hierüber leicht egoistische Mißdeutungen eintreten.

Jacobi: „Wenn es gelänge uns eine Mechanik des menschlichen Geistes vor Augen zu legen, die eben so allumfassend, begreiflich, einleuchtend wäre, als die newtonische des Himmels; so würde man alsdann weder Kunst, noch hohe Wissenschaft noch irgend eine Tugend mehr wahrhaft und besonnen ehren, sie erhaben finden, mit Anbetung sie betrachten können. (II, 54.)" — Wäre also die Entdeckung und feste Begründung der Gesetze des menschlichen Geistes, kein Fortschritt, sondern eine Herabwürdigung?

Jacobi: „Die Wissenschaft bricht nothwendig da ab, wo das Wirken der Freiheit sich kund macht." (II, 121.)" — Ist die Unwissenschaftlichkeit, die Willkür, das Kennzeichen wahrer Freiheit?

Jacobi: „Ich halte das Bewußtseyn des Nichtwissens für das Höchste im Menschen. (III, 5.)" — Soll dies Bewußtseyn nicht das Bestreben nach erreichbarem Wissen verdoppeln?

Jacobi: „Die ursprüngliche Offenbarung an den Menschen ist keine Offenbarung in Bild und Wort, sondern ein Aufgehen im inneren Gefühl. (III, 20.)" — Ist dies nicht auch ein Bild, und warum werden Gedanken und Worte ausgeschlossen?

Jacobi: „Gott kann nicht gewußt, sondern nur geglaubt werden. (III, 7.)" — Allerdings ist für den Menschen keine vollkommene Erkenntniß Gottes möglich; aber an unvollkommenem, ja unsinnigen Glauben, ist auch kein Mangel.

Jacobi: „Nur das Höchste im Menschen, zeugt von einem Allerhöchsten außer ihm. (III, 325)." — Zeugt die Außenwelt gar nicht, veranlaßt sie gar keine Offenbarung?

Jacobi: „Außer dem Geist ist keine Wahrheit. (III, 276.)" — Führt dies zum alleinherrschenden Idealismus, oder ist Alles unwahr außerhalb des menschlichen Geistes, oder nur das wahr was er dazu stempelt? Klagend bemerkt deshalb Göthe (45, 293): Jacobi wußte und wollte gar nichts von der Natur, ja er sprach deutlich aus: sie verberge ihm seinen Gott. Er glaubt

mir bewiesen zu haben, daß es keine Naturphilosophie gebe; als wenn die Außenwelt dem, der Augen hat, nicht überall die geheimsten Gesetze täglich und nächtlich offenbarte!

Jacobi: „Nur so viel ist Gutes am Menschen, nur in so weit ist er sich und Anderen etwas werth, als er die Fähigkeit zu ahnden und zu glauben hat. (I, 245.)“ — Lernen, wissen, erkennen, ist also ein werthloses hors d'oeuvre!

Jacobi: „Das philosophische Verstehen des menschlichen Geistes reicht nicht hinaus über sein eigenes Hervorbringen. (III, 21.)“ — Wie stimmt diese Aeußerung mit der folgenden:

Jacobi: „Ist das Höchste, worauf ich mich besinnen, was ich anschauen kann, mein leer und reines, nackt und bloßes Ich, mit seiner Selbständigkeit und Freiheit, so ist besonnene Selbstanschauung, so ist Vernünftigkeit mir ein Fluch, ich verwünsche mein Daseyn. (III, 41.)“ — Sagte doch schon Aristoteles: das ist der Vorzug des Menschen, daß er etwas Höheres und Besseres als er selbst ist, zu erkennen vermag.

Jacobi: „Ich finde in meinem Bewußtseyn, daß ich entweder vor Allem Tugend, oder vor Allem Glückseligkeit will. (III, 323.)“ — Warum diese scharfe Entgegensetzung? Schon Aristoteles hat ihr wechselseitiges Verhältniß richtig bestimmt.

Jacobi: „Religion ist die Quelle der Bildung gewesen, überall, Quelle der Freiheit aber nirgends. (III, 463.)“ — Schon deshalb irrig, weil richtige Bildung auch zur rechten Freiheit führt, oder sie in sich schließt.

Jacobi: „Es ist das Interesse der Wissenschaft daß kein Gott sey. (III, 384.)“ — Dieser Satz läßt sich günstig deuten, fand aber natürlich großen Widerspruch. Die rechte Wissenschaft sucht und findet Gott, und das Göttliche wirkt und offenbart sich auch in der Natur.

Jacobi: „Vor Grundsätzen, die aus Gesinnung erwachsen, habe ich alle Ehrfurcht, aber auf Gesinnungen die aus Grundsätzen, läßt sich kaum ein Kartenhaus bauen. (VI, 177.)“ Und wiederum schreibt Jacobi (183): „Es ist thöricht auf einen

Menschen zu bauen, der nur ein Gemüth (sey es auch das vortrefflichste) aber keine dies Gemüth ordnende und ihn selbst beherrschende Grundsätze hat."

Jacobi: „Von Wieland's Schrift über Recht und Gewalt, ist es unmöglich anders als von einer elenden Sophisterei zu reden, und Verdruß und Ekel beim auseinanderlegen derselben zu empfinden. (VI, 461.)" — Wieland hätte wohl nicht bloß bei Spinoza, sondern auch bei Hobbes und Kant Unterstützung finden können. Zunächst schrieb Hamann an Jacobi: „Ich bin mehr auf Wieland's Seite, und die herrliche Stelle, welche Sie selbst ausgezogen haben, daß hinter dem minimo von Weisheit, eine in allen Regierungen hinter der Scene spielende und stark in die Augen leuchtende Demokratie sey, ist für mich ein recht evangelisches und christliches Senfkorn, trotz all der sophistischen Erde in die es verschanzt ist, ein ächter Diamant auf einem Misthaufen. (IV, 3, 87.)"

Jacobi: „Der wansbecker Bote hat in jeder Rücksicht meine Erwartung übertroffen. Er ist ein wahrer Bote Gottes, sein Christenthum so alt als die Welt. Ihm selbst aber ist sein Glaube nicht bloß höchste und tiefste Philosophie, sondern etwas darüber noch hinaus, wie ich es mir wohl wünschen könnte aber nicht zu verschaffen weiß. (I, 338.)"

Jacobi an Hamann (I, 366): „Unsere Sinne, unser Verstand, unser Wille sind öde und leer, und der Grund aller spekulativen Philosophie nur ein großes Loch, in das wir vergeblich hineinsehen. — Ich kann Ihnen nicht beschreiben, wie mir geschah, da ich jenes Loch zuerst gewahr wurde, und nun weiter nichts als einen ungeheuern, finstern Abgrund vor mir sah." — Hamann, obgleich er der Spekulation gar nicht gewogen war, antwortet auf diesen Nothschrei des, sich für bankbrüchig erklärenden Philosophen: „Jenes ungeheure Loch, jener finstere ungeheure Abgrund, scheint mir doch ein wenig, à la Pascal, ergrübelt zu seyn. (I, 369.)"

Jacobi über die Delphine der Frau von Stael: „Die egoistischen Personen sind meisterhaft und hie und da mit un-

nachahmlicher Laune dargestellt. Die andern Personen sind da, wo sie am erhabensten erscheinen sollten, abgeschmackt, verkehrt, albern, mir unausstehlich. So ist Leonce mir ein durchaus widerwärtiger Mensch. Den Roman, als Roman hat die Eitelkeit geschrieben und verdorben. (II, 325.)"

Jacobi über Schiller's Braut von Messina (Briefwechsel, II, 338): „Uns hat sie, einige schöne lyrische Stellen ausgenommen, ungefähr so gefallen wie der Alarkos, und nicht viel weniger zu lachen gemacht. Alle Personen in diesem Stück handeln nicht, sondern werden gehandelt: ein grauses Schicksal thut Alles. Wir lernen: der Mensch ist lauter Wahn, es giebt keinen Weg für ihn, weder zur Wahrheit, noch zur Tugend. Wie könnte es auch einen Weg geben zu etwas, das überall nicht ist? Alles ist nur Gestalt, nicht der Sache, sondern der Gestaltung. Welch ein eckelhafter Spuk aus zusammengemischter Hölle und Himmel, — diese ganze Braut."

Jacobi über Werner (Briefw., II, 406): „Werner, der Sohn des Thales, scheint mir auch zu der Gattung Menschen zu gehören, in und an denen, wissentlich und unwissentlich zugleich, der Ernst zum Spaß und der Spaß zum Ernst, die Grimasse zur Physiognomie, und die Physiognomie zur Grimasse wird. Solches Spiel treiben und mit sich treiben lassen, zerrüttet unfehlbar auch die vornehmsten Naturen. — Die Lehre, der Dichter müsse nur Lüge ersinnen, bloße Gestaltung ohne Inhalt, und der absolute Phantast sey das wahre Götterkind, ist ein neuer Einfall, dessen eine bessere Nachwelt spotten wird." — Jean Paul tritt dem Allen bei und fügt hinzu: „am tollsten wurde ich über seinen Luther; daß er aus Luther und Elisabeth (?) solche zerflossene Schattenfratzen gemacht, dafür hätte ihm Luther seinen ächten Band Tischreden an den Kopf geworfen, u. s. w. (Briefw., II, 406, 416.)"

Jacobi an Herder (Briefw., II, 91): „Wir befanden uns höchst langweilig in der gestrigen Oper! Das ist ja ein unerträgliches Ding, dieser Don Juan! Gut daß auch das überstanden ist."

Viele Schriften Jacobi's entstanden fast gelegentlich; nur bei zweien, dem Allwill und dem Woldemar bezweckte er, abgerundete Kunstwerke zu liefern. Diese schwere Aufgabe ward dadurch noch ungleich schwerer, daß er Dichtkunst und Philosophie innig und harmonisch verbinden wollte. Allwill blieb aber nur ein, zu keinem genügenden Schlusse geführtes Bruchstück, wo Philosophisches und Idyllisches nebeneinander hergeht, und wo dort viel gegrübelt und selbst beobachtet wird, hier aber ein ängstliches, geistiges Kränkeln hervortritt. Sehr lobenswerth aber bleibt es, daß besonders in zwei merkwürdigen Briefen siegreich dargethan wird, daß Egoismus und Götzendienst mit eiteler Genialität und gesetzloser Leidenschaft, nicht zur wahren Weisheit und zum Glücke führt.

Woldemar ist ein zu Ende geschriebenes Werk, das zu seiner Zeit sehr große Theilnahme fand und Veranlassung gab zu den manigfachsten, bald zustimmenden, bald widersprechenden Erörterungen. Ich besitze einen Briefwechsel, wo geistreiche Mädchen und Frauen vor sechzig Jahren untereinander (und mit mir) lebhaft über Jacobi und seinen Roman verhandeln, und in Lob und Tadel zu entgegengesetzten Ergebnissen kommen. Schwerlich würde die jetzige weibliche Jugend beim Lesen des Woldemar in ähnliche Gemüthsbewegung gerathen, ja ihn wahrscheinlich zur Seite legen. Wer hat nun Recht? Die damaligen, oder die jetzigen Frauen und Jungfrauen? — Zuvörderst muß ich wiederholt daran erinnern, daß Romane vorzugsweise in ihrer Zeit wurzeln und Beifall gewinnen; bei wesentlich veränderten Ansichten und Verhältnissen, aber kein lebhaftes Interesse mehr erwecken, sondern der Litteratur anheimfallen. Beim Woldemar tritt hinzu, daß, neben dem Philosophiren und Politisiren, sich durch das Ganze eine unangenehme, geistige Krankheitsgeschichte hindurchzieht, und von den angeblich Gesunden auf ungeschickte, quängelnde, unaufrichtige Weise behandelt wird. Die ungenügend aufgefaßten Gegensätze von Kopf und Herz, Edelmuth und Egoismus, sinnlicher und geistiger Liebe, Heirathen und Nichtheirathen, einfacher oder nicht einfacher Lebens-

art u. s. w., wirken ungemein störend, und verdecken vieles Treffliche und Tiefsinnige das sich in dem Buche zerstreut findet. [1])

Man sollte meinen, daß neben philosophischen Schulen welche umfassen Denken und Empfinden, Wissen und Glauben, Kopf und Herz, daß neben Kant und Jacobi, gar kein Platz bleibe für andere Richtungen. Dem ist aber nicht so. Abgesehen von weiteren Entwickelungen durch Fichte, Schelling, Hegel u. A., behielten die Leibnitz-Wolffischen Lehren noch mehrere Freunde, und auf ganz abweichendem Boden stand gleichzeitig der hier zu erwähnende merkwürdige Georg Hamann (1730—1788). Er war ein Mann von großem und sehr eigenthümlichen Scharfsinn und Tiefsinn, weshalb ihn ausgezeichnete ihm befreundete Männer, wie Herder und Jacobi, den Magus des Nordens nannten, und selbst Gegner hoch achteten. Er würde noch weit mehr gewirkt haben, wenn er nicht in seinen eigentlichen Schriften die Darstellung ganz vernachlässigt hätte und dadurch unverständlich geworden wäre. Klagt er doch selbst: „Ich habe mich in solch eine Manier zu schreiben hineinstudiert, die mir weder selbst gefällt, noch natürlich ist.“ (Werke, VI, 151.)

Sehr löblich ist es daß Hamann, in einer Zeit wo es allgemeiner Gebrauch war daß sich schriftstellernde Freunde untereinander übermäßig lobten und verhätschelten, seine Ueberzeugung rücksichtslos aussprach, wodurch insbesondere seine verständlich geschriebenen Briefe einen eigenthümlichen und größeren Werth erhalten. Ich hebe deshalb aus dem Briefwechsel mit Jacobi und Anderen, mehrere charakteristische Stellen aus:

„Ihnen meine Herzensmeinung über Spinoza's Metaphysik und seine incompetente und unbefugte Methode zu sagen, habe ich keine weitere Mühe nöthig und dürfte alles weiteren Suchens überhoben seyn. Die Wahrheit zu sagen, sehe ich den Philosophen mit Mitleid an, der erst von mir einen Beweis fordert daß er einen Körper hat, und daß es eine materielle Welt giebt.

---

1) Lesen: Allwill, I, 185, 198, 208—212, 217—218; Woldemar, V, 177—182, V, 216—218.

Ueber dergleichen Wahrheiten und Beweise seine Zeit und Scharfsinn verlieren, ist eben so traurig als lächerlich. — Eine Welt ohne Gott, ist ein Mensch ohne Kopf, ohne Herz, ohne Eingeweide, ohne Zeugungstheile. — Ob es mir glücken wird, Sie von dem abgeschmackten und leeren Wortkram in Aristoteles, Cartesius, und Spinoza zu überführen, wird die Zeit lehren. (Jacobi, IV, 3, 19, 47.) — Kant hat mir gestanden den Spinoza niemals recht studirt zu haben. (IV, 3, 114.) — Im zweiten Theile von Herder's Ideen erblicke ich ein gewisses Durcheinander von Physik und Theologie, welches mir nicht recht behagt. Auch scheint mir die Schreibart mehr ornamenta ambitiosa zu haben, besonders thut mir der Abschnitt von den Regierungen nicht völlig Genüge. Es fehlt aber nirgends an schönen und großen Gedanken. (IV, 3, 78, 103.)"

„Natur und Vernunft sind so gut correlata, als opposita. Skepticismus und Dogmatismus können eben so gut bei- und nebeneinander bestehen, als Erkenntniß und Unwissenheit, Zweifel mit beiden. (IV, 3, 344.) Glaube hat Vernunft eben so nöthig, als diese jenen. Philosophie ist aus Idealismus und Realismus, wie unsere Natur aus Leib und Seele zusammengesetzt. Nur die Schulvernunft theilt sich in Idealismus und Realismus. — Empfindung kann in der menschlichen Natur eben so wenig von Vernunft, als diese von der Sinnlichkeit geschieden werden. (347.) Vernunft ist die Quelle aller Wahrheiten und aller Irrthümer. Sie ist der Baum des Erkenntnisses Gutes und Böses. Also haben beide Theile Recht und beide Unrecht, die sie vergöttern und die sie lästern. (354.)"

„Herzenslieber Jonathan (Jacobi): es thut mir wehe daß du noch immer an Spinoza kauest, und den armen Schelm von cartesianisch-kabbalistischen Somnambulisten, (dem Leibnitz seine Harmonia praestabilita entwandt haben soll), wie einen Stein im Magen herumträgst. (357.) Iß dein Brot mit Frieden, trink deinen Wein mit gutem Muthe, laß die Berliner fortquaken, die Vögel pfeifen und schnattern; bleibe daheim, stecke dein Schwert in die Scheide, und mache Punktum mit Kreuzzügen

und Ritterfahrten für eine Dulcinea. Sey ein Philosoph, das ist, ein unbefangener Zuschauer, tace et esto Philosophus. Folge meinem Beispiele und bleib mein Freund, wie ich dein Hans Görgel. (360.) Du leidest an einer verzweifelten, transcendentalen Autor-Colik. (Werke, VII, 297.) Mein herzlieber Fritz Jonathan! Sey kein politischer Rathgeber, wenn du gute Tage behalten willst, und laß dich durch keine rathfreigebigen Freunde, Gevatter und Vetter, zu theologischen und philosophischen Katzbalgereien verleiten. (Jacobi, IV, 3, 401.)"

Es mögen jetzt noch einige andere erläuternde, oder parallele Stellen aus Hamann's Werken folgen. „Meine Thorheit ließ mich immer darin eine Art von Großmuth und Erhabenheit sehen, nicht für Brot zu studiren; sondern nach Neigung zum Zeitvertreib und aus Liebe zu den Wissenschaften selbst; daß es besser wäre ein Märtyrer, denn ein Tagelöhner und Miethling der Musen zu seyn. Was für Unsinn läßt sich in runden und volllautenden Worten ausdrücken. (Werke, I, 172.) — Schlözer's Styl und Ton hat mir immer widerstanden. (V, 23.) Ich mag Hemsterhuis lesen wie ich will, so komme ich nicht mit ihm fort. Es ist, ich weiß selbst nicht was, das mir widersteht, selbst bei allem Reize des Dialogs, den Kant ungemein bewundert. (VI, 240, 373.)" — „Kant schwärmt ja ärger als Platon in der Intellektualwelt über Raum und Zeit. — Die Kritik der reinen Vernunft hätte eben so gut Mystik heißen können. (VI, 136, 212.) — Ich lese keine Zeitungen mehr, so wenig gelehrte, als politische, und habe mich jetzt so gut als verschworen, zu irgend einer mehr meine Feder zu entweihen. (V, 17.)"

„Die beste Kunst zu regieren, gründet sich, (wie die Beredsamkeit) auf die Sittenlehre. (I, 304.) Phantasie ist nicht Glaube. (I, 478.) — Der natürliche Lauf der Dinge übertrifft alle Feenmärchen und Zauberkünste. (VI, 261.) — Mißverständnisse gehören, wie die Dissonanzen, zur Harmonie des menschlichen Lebens und der göttlichen Haushaltung. (VI, 265.) — Die Idee, welche sich Schulgelehrte von Gott und seinen

Eigenschaften machen, ist vielleicht schlechter, als der Athenienser Altar, auf dem sie einem unbekannten Gott dienen. (I, 502.) — Es ist wenig der Wahrheit gemäß und dem Besten der Leser zuträglich, wenn man Staat und Kirche entgegensetzt, und die innere Glückseligkeit von der äußeren Ruhe und Sicherheit so scharf abschneidet, wie das Zeitliche vom Ewigen. (VII, 39.) — Vom Himmel muß unsere Philosophie anfangen und nicht vom theatro anatomico, und den Sektionen eines Kadavers. (VII, 149.) — Alles was jetzt die Philosophie über Gott und Natur schwatzt, kommt mir so abgeschmackt vor, ist mir so eckel, als das Gewäsche des Gesindes über ihre Herrschaft auf dem Fisch- oder Fleischmarkt. (VII, 329.) — Eine willige Unterwerfung unter den göttlichen Willen, und eine schuldige Aufopferung unserer eigensinnigen Wünsche, ist also das einzige und allgemeine Hülfsmittel gegen jeden Wechsellauf der Dinge und menschlichen Urtheile, sie mögen für, oder wider uns seyn. (VII, 404.)"

Daß über einen so sonderbar zusammengesetzten Mann wie Lavater (1741—1801) die entgegengesetztesten Urtheile ausgesprochen wurden, ist ganz natürlich, vom maßlosem Lobe, bis zu den härtesten Anklagen. Auch war er in der That nicht aus einem Guß und von sicherer Haltung. Seine edle Religiosität und Christusliebe, ging über in Schwärmerei und Aberglauben, seine Demuth schützte ihn nicht gegen Eitelkeit, Uebelnehmerei und Verletzerungshang, sein Streben nach schriftstellerischer Wirkung, nicht vor Schwulst und Lächerlichkeiten. — Ich gebe einige Zeugnisse, die untereinander abweichen.

Zimmermann wünscht, daß er keinem Pietisten, Asketen und Schwärmer in die Hände gefallen wäre, und daß er endlich seine Wunderbude zuschlösse. (Hegner, Beiträge, 51.)

Graf F. L. Stolberg berichtet (Reise, 88) über Lavater, als er ihn wiedersah: Die Zeit, Gedanken und Empfindungen haben ihm Furchen auf dem Gesichte gezogen. Aber die ewige Jugend seines Geistes, seine herzliche Freundlichkeit, seine Laune, seine Heiterkeit, sind noch dieselben. Die Neckereien seiner

Feinde haben ihn nicht angefochten, haben nicht den festen und frohen Glauben an reine Menschheit bei ihm geschwächt, welcher immer einer seiner eigenthümlichsten Charakterzüge war.

Heinse schreibt an Gleim (Briefwechsel, II, 90): Lavater hat ein sehr zartes Gefühl und eine, Gemsensprünge machende Gelehrsamkeit; — an eigentlichem Verstande, an Lessingischem, sitzt ihm kaum der erste Flaum am Kinn. Er hat einen heimlichen Brand von Ruhmbegierde im Leibe, und möchte gern von Troß und Mann bewundert seyn, welches nun nicht wohl angeht.

Hegner bezeugt: Lavater's Wunderglauben gemäß ließ er sich aufreden, der Apostel Johannes lebe noch, und werde ihn bald besuchen. Eine Zeit lang sah er auf Spaziergängen und kleinen Fußreisen, jeden vorübergehenden Unbekannten forschend an, ob er nicht etwa den leibhaften Johannes in ihm entdecken könne. (262.)

Göthe schrieb ihm (gewiß nicht ungereizt): Ich bin zwar kein Widerchrist, kein Unchrist, aber ein dezidirter Nichtchrist. — —' Du hältst das Evangelium, wie es steht, für die göttlichste Wahrheit; — mich würde eine vernehmliche Stimme vom Himmel nicht überzeugen daß das Wasser brennt und das Feuer löscht, daß ein Weib ohne Mann gebiehrt, und daß ein Todter aufersteht; — vielmehr halte ich dieses für Lästerungen gegen den großen Gott und seine Offenbarung (Hegner, 147, 148) in der Natur.

War es unnatürlich wenn maßlose Schmeicheleien angeblicher Freunde, Lavater's Eitelkeit mehrten? So schrieb ihm z. B. Lenz: „keine Alpen und kein Eis sollen mich schrecken an deinen Busen zu fallen, Gottesmann; und ein Grönland zwischen uns würde aufhören kalt zu seyn, sobald ich's zu Fuße in der Hoffnung durchliefe, am Ende der Wallfahrt dich zu finden:

Ganze Geschlechter, Völker, Alter,
Mischen dich schon in ihre Psalter. (Hegner, 234.)"

Nicht unwahr ist der Vers:

Damen kamen ihm entgegen,
Bettelten um Kuß und Segen u. s. w.

Eine Gräfin Branconi schrieb ihm: „Quand je pense à toi, mon ame se confond avec la tienne, et je ne vis plus qu'en toi. Ame de mon ame! Ton mouchoir, tes cheveux sont pour moi, ce que mes jarretières sont pour toi. — Erläuternd und bestätigend fügt Hegner hinzu (139, 255): Mit jungen Mädchen war er bloß scherzhaft, mit Frauen bisweilen mehr; geistige Liebsamkeit schließt die körperliche nicht aus. Es gab Damen von Bedeutung mit denen er Strumpfbänder wechselte, und solche die er durch Händeauflegen zur Fruchtbarkeit einsegnen wollte.

Indem wir uns zu Lavater's eigenen Schriften wenden wollen, spricht Johannes Müller ermunternd (Werke, V, 17): „In der That die Physiognomik ist ein Werk das einzig ist, wie Minerva aus des Vaters Gehirn sowie wir sie sehen hervorgesprungen, bewundernswürdig in der Schreibart und erstaunend für die Gläubigen und Ungläubigen!" —

Lichtenberg dagegen sagt: „daß Garve aufgehört hat zu schreiben, ist ein so großer Verlust für unsere Litteratur, als daß Lavater angefangen hat. (Schriften, I, 235.)"

Ueber Lavater's Tagebuch (zwei Bände) werden Einige sagen: welch ein frommer, sich selbst gewissenhaft beobachtender, und dadurch zur Nachfolge anregender Mann! — Andere werden fragen: wie kann ein vernünftiger, zu nützlicher Thätigkeit verpflichteter Mann, seine Zeit so verbringen, solch wiederkehrendes Gewäsch eitel niederschreiben und das Publikum damit langweilen?

Lavater's Schriften von Orelli, sind sehr verschiedenen Inhalts und Werths. Ich hebe zwei ganz kurze charakteristische Stellen aus. —

Ueber Freiheit (II, 148): „Ich bin sehr für des Menschen Willensfreiheit. Ohne sie, was sind wir? Weder Ebenbilder Gottes, noch rechenschaftsfähige Geschöpfe. Elende Maschinen, Spielwerke des Zufalls, Körper die nur nach den Gesetzen der Schwere steigen und fallen."

Der Brunnen in Augsburg (mit den wunderschönen

Nymphen): „Schöneres, Vollkommneres, Größeres kenne ich nichts unter allen mir bekannten, menschlichen Kunstwerken. — Dieser Herkules, sammt den Nymphen dieses Brunnens, scheint mir alle antiken Ideale weit zu übertreffen. (II, 165.)"

Aussichten in die Ewigkeit, vier Bände.

Es ist so natürlich, daß der Mensch Kunde erhalten möchte über sein künftiges Daseyn. Da ihm jedoch hierüber keine sicheren Quellen zu Gebote stehen, so überläßt er sich gern den Vermuthungen und Hypothesen. Der schwärmerische, fantastische Lavater hatte den Plan hierüber ein großes Gedicht zu entwerfen, kam aber nur zu der obigen, sehr weitläufigen, prosaischen Redaktion. Der Prosa fehlt es aber nicht an kühnen Erdichtungen, z. B. wenn Lavater sagt (II, 108): „Ich sage es mit der ruhigsten Ueberzeugung meines Herzens, daß Jesus Christus, der verklärte Menschensohn, kraft seiner organischen Ohren zugleich auf einmal alle Töne, die in der Schöpfung vorgehn, so unendlich verschieden und durcheinanderlaufend man sich dieselbe auch immer nur vorstellen mag, ganz deutlich und jeden einzelnen aus diesem scheinbaren, unendlichen Gewirre besonders so genau vernimmt und unterscheidet, als ob er nur einen allein zu hören hätte. So vernimmt er auch alle Anbetungen und Lieder der Seraphim und Weltenbewohner, alle Reden, Gebete, Seufzer, Klagen aller Menschen, ja jedes Rabengeschrei, gerade als wenn jedes besonders mit ihm allein, unmittelbar, und in sein Ohr spräche!"

Pontius Pilatus, vier Bände.

Ein Recensent sagt in der allgemeinen deutschen Bibliothek von diesem Werke (II, 1): „Recensent fügt nichts hinzu, als daß er bedauert daß Herr Lavater sich in dieser Schrift auf einer so nachtheiligen Seite gezeigt hat, und wünschet daß er sich durch die Fortsetzung dieses Geschreibes, oder anderer Schriften dieser Art, nicht ganz um die Achtung des vernünftigen Theils der Lesewelt bringen möge."

Hingegen sagt Herr Lavater von diesem Werke (I, 9): „Es sollte eine Geschichte der Menschheit, es sollte Alles in Einem

seyn: ein historisches, politisches, moralisches, philosophisches, theologisches, religiöses, biblisches, sinnbildliches, predigerliches Menschenbuch, lesbar für Christen, Nichtchristen, Unchristen, Antichristen u. s. w.!" — Ich glaube mit Gewißheit annehmen zu dürfen, daß jetzt kein Mensch dies Allerweltsbuch genau durchlesen wird.

Die Physiognomik.

Daß die Gesichter der Menschen auch Geistiges ausdrücken (Klugheit und Beschränktheit, Gutmüthigkeit und Bosheit u. dgl.) wußte man; es war jedoch nützlich und verdienstlich, die Aufmerksamkeit sorgsamer darauf hinzulenken. Ohne Zweifel ging aber Lavater in seiner Begeisterung, weit über das richtige Maß hinaus, wenn er es für Unsinn erklärte die Wahrheit und untrügliche Zuverlässigkeit der physiognomischen Sprache in Zweifel zu ziehen. (Pontius Pilatus, III, 111.) Zwei kurze Proben werden hinreichen, Auffassung und Behandlungsweise zu charakterisiren.

Ueber Hamann sagt Lavater: „Siehe den hochstaunenden Satrapen! Die Welt ist seinem Blicke, Wunder und Zeichen voll Sinnes, voll Gottheit! Rücke den Kopfbund, der jetzt das Netz eines frisirten Kopfs zu seyn scheint, zum Krankentuche der schmerzvollen, gedankenschwangern Stirn hinunter. Lege sodann auf die mittlere, jetzt so helle, gespannte Fläche, zwischen den Augenbraunen, die dem Urbilde auch in Zeiten großer Mühe nur selten ist, eine dunkele, elastische Wolke, einen Knoten voll Kampfes, und du hast, dünkt mich, eine kleine Schattengestalt seines Wesens. — Im Auge ist gediegener Lichtstrahl! Siehe, wie das abstehende fast bewegliche Ohr horcht. Nichts Spitzes, nichts Hervorfühlendes ist in der Nase! u. s. w. (Orelli, Lavater's Schriften, III, 194.)"

Ueber Friedrich II. (III, 285): „— — Man decke das Auge, man verbinde dem Physiognomisten die Augen, man erlaube ihm, mit dem bloßen Gefühle der äußersten Fingerspitze, von der Höhe der Stirn, bis ans Ende der Nase hinabzuglitschen; — 9999 vor ihm werden vorgeführt, Friedrich sei der

Zehntausendste, und der Physiognom wird niederfallen und ausrufen: ein prädestinirter König und Welterschütterer! — Der spornlose Stiefel ist insofern physiognomisch, als man ihn als ein Emblem voll Wahrheit und Bedeutung ansehen kann!“

Mögen sich hier sogleich zwei Schweizer anschließen, die (Gottlob!) das Gegenstück zu der Ueberschwänglichkeit ihres Landsmanns sind. Es war ein glücklicher Gedanke Isaak Iselin's (1728—1782) eine Geschichte der Menschheit zu schreiben, und man sollte (obgleich die einzelnen Personen zurücktreten) seinen mit Fleiß und Unparteilichkeit ausgearbeiteten Versuch, nicht über Voltaire's und Herder's umfassendere Werke ganz vergessen. Lob verdient es ferner, daß er sich durch den damals übermäßig bewunderten Rousseau nicht blenden ließ, vielmehr sagte: „Wenn der Mensch des Herrn Rousseau ein wirkliches Dinge wäre, so würde dennoch seine Glückseligkeit nichts weniger als wünschenswerth seyn. Sie würde den Namen der Glückseligkeit nicht verdienen, welche nur späte und kostbare Frucht der Tugend und der Weisheit seyn kann. (I, 168.)“ — Diese Ueberzeugung hinderte Iselin nicht an einer anderen Stelle (I, 187) zu bemerken: „Wir können ohne Bedenken als eine Hypothese, vielleicht gar als eine Wirklichkeit annehmen, wie ein jeder einzelne Mensch nur durch das kindische Alter zu dem höheren Verstande gelangen kann; auch jedes Volk seinen kindischen Zeitpunkt habe, durch den es sich zu einem vollkommneren Zustand hindurcharbeiten müsse.“

Heinrich Pestalozzi.

Wenn jemand, der ein ganzes Leben hindurch redlich strebt und fleißig arbeitet, auch (von Unglück verfolgt) nichts erreichen sollte, so ist und bleibt er doch oft ehrenwerther, als jemand der, vom Glücke und dem Zufalle begünstigt, ohne Mühe und Anstrengung viel erreicht. Rührend ist es zu lesen (Werke, I, VI) wenn Pestalozzi von der längsten Zeit seiner Lebensdauer klagend berichtet, daß seine Bestrebungen von der Mitwelt verkannt und nur als verschwindende Lufterscheinungen betrachtet wurden; — und dann als sich dies unerwartet und wesentlich

verändert, ausruft: „Edle der Zeit, die ihr meiner Mitwelt nachkommt und eine Nachwelt bildet in der ich mich nicht mehr kenne; ich bin der glückliche Greis, der (nachdem er in, durch sein Leben immer festgehaltenen, menschenfreundlichen Versuchen, der Ungunst seiner Zeit und seiner Umgebungen fast zu unterliegen schien) nun einmal am Rande seines Grabes, wie vom Himmel herab, neue Mittel und Kräfte zur Sicherstellung des Erfolgs seiner Bestrebungen, in seine Hand fallen sieht."

Es ist hier nicht der Ort zu erzählen und zu beurtheilen, was Pestalozzi unmittelbar, oder durch Anregung anderer Personen, besonders hinsichtlich der Pädagogik gewirkt hat; mit Recht durfte er sagen: „Ich habe keinen Theil an allem Streit der Menschen über ihre Meinungen; aber das was sie fromm, und brav und bieder machen, was Liebe Gottes und Liebe des Nächsten in ihr Herz, und was Glück und Segen in ihr Haus bringen kann, das, meine ich, sey außer allem Streit, uns Allen und für uns Alle ins Herz gelegt. (Vorrede zu Lienhard, I, VI.)"

In dem Verfasser von Lienhard und Gertrud erblicken wir einen Mann, der eine höchst seltene Kenntniß der Bedürfnisse, Mängel, Vorurtheile nnd Sittenlosigkeiten des niederen Volkes besitzt, der mit großer Geschicklichkeit dessen Vertrauen zu gewinnen, und mit zugleich milder und ernster Menschenfreundlichkeit, die Wege zu einer sittlichen Wiedergeburt zeigt und eröffnet. Auch die vornehmere Welt (welche fast gar nichts von den inneren Verhältnissen der Volksmassen weiß) konnte und kann viel aus jenem Buche lernen. Wenn sich nicht wenig seit dem Erscheinen desselben geändert, ja gebessert hat; so soll man anerkennen daß Pestalozzi hiefür nach Kräften mitwirkte.

Georg Christoph Lichtenberg (1747—1799), (der Gegner Lavater's) hat kein umfassendes, abgerundetes Werk hinterlassen, wohl aber eine Unzahl von Bemerkungen, und kleinern wie größern Aufsätzen der mannigfachsten Art. Doch erkennt man überall die Einheit der Auffassung und des Charakters, überall Geschicklichkeit und Scharfsinn; ja nicht selten Tiefsinn. Kein

deutscher Schriftsteller ist witziger, und wenn in der Erklärung der hogartschen Werke, Einiges zu spitz, gesucht und gekünstelt zu seyn scheint, so gab der Maler hiezu fast unausbleibliche Veranlassung. Ich theile eine kleine Auswahl aus Lichtenberg's Bemerkungen mit.

„Gott schuf den Menschen nach seinem Bild; das heißt vermuthlich, der Mensch schuf Gott nach dem seinigen (Schriften, I, 162.) — Unsere Welt wird noch so fein werden, daß es so lächerlich seyn wird einen Gott zu glauben, als heut zu Tage Gespenster. (166.) — Wunder müssen in der Ferne gesehen werden wenn man sie für wahr, sowie Wolken wenn man sie für feste Körper halten soll. (II, 52.) — Schon vor vielen Jahren habe ich gedacht, daß unsere Welt das Werk eines untergeordneten Wesens seyn könne. — Es ist eine Thorheit zu glauben, es wäre keine Welt möglich, worin keine Krankheit, Schmerz und kein Tod wäre. (II, 78.) — Es giebt schlechterdings keine andere Art Gott zu verehren, als die Erfüllung seiner Pflichten und Handeln nach Gesetzen, die die Vernunft gegeben hat. (87.) — In jedes Menschen Charakter sitzt etwas das sich nicht brechen läßt, das Knochengebäude des Charakters; und welches ändern wollen, heißt immer, ein Schaf das Apportiren lehren. (136.)“

„Der Unterthan thut oft für einen guten König, was er für die eherne Bildsäule des Gesetzes nicht würde gethan haben. (218.) Man hat sich über Könige weggesetzt, nicht weil sie Tyrannen waren; sondern man nannte sie so, weil man sich über sie wegsetzen wollte. Und wie, wenn es nun niemals an Ehrgeizigen fehlen wird, die die Gesetze für Tyrannen halten? (232.) — Die Gleichheit und Freiheit festsetzen, sowie sie sich jetzt viele Menschen gedenken, das hieße ein eilftes Gebot geben, wodurch die übrigen zehn aufgehoben würden. (235.)

Kluge Leute glauben zu machen, man sey, was man nicht ist, ist in den meisten Fällen schwerer als wirklich zu werden, was man scheinen will. (I, 208.) Hüte dich, daß du nicht durch Zufälle in eine Stelle kommst, damit du nicht scheinen mußt,

was du nicht bist. Nichts ist gefährlicher und tödtet alle innere Ruhe mehr, ja ist aller Rechtschaffenheit mehr nachtheilig, als dieses und endet gewöhnlich mit einem gänzlichen Verlust des Credits. (II, 395.) — Geheimer Ausrufer, eine neue Hofcharge; — nämlich der heimlich verbreitet, was man gern verbreitet hätte, und doch nicht laut verbreiten darf. (II, 358.)

Jean Paul ist bisweilen kaum erträglich, und wird es noch weniger werden, wenn er nicht bald dahin gelangt, wo er ruhen muß. Er würzt Alles mit cayennischem Pfeffer, und sucht den Beifall seiner Leser mehr durch einen coup de main, als durch planmäßige Attake zu erobern. (II, 309.)

Wenn ich über etwas schreibe, so kommt mir das Beste immer so zu, daß ich nicht sagen kann woher. (II, 387.) — Eine Sache den Augenblick anfangen und nicht eine Minute, viel weniger eine Stunde oder einen Tag aufschieben, ist jedenfalls ein Mittel, die Zeit zu strecken. (I, 195.)

Ein Lehrer auf Schulen und Universitäten kann kein Individuum erziehen, er erzieht bloß Gattungen. (II, 200.) — Der Mensch ist verloren, der sich früh für ein Genie hält. (299.) — Durch das entsetzliche Durcheinanderlesen wird unsere Jugend verdorben, und gewiß durch nichts in der Welt mehr, als durch unsere Dichter, die so sehr von Empfindung überfließen. (I, 232.)

Die eigentlichen Geschichtsklauber, die, um eine Jahreszahl zu berichtigen, Folianten langsam durchblättern und ganze Frühlinge versitzen, sind überhaupt ein murrendes, alles Andere verachtendes Volk, und können sich so sehr erbittern, daß man ihnen irgend ein Werk (so Hume) vorzieht, das mit Leichtigkeit geschrieben ist. (I, 235.) Der eigentliche Professor (oder Stubensitzer) ist der Mann, der unter Allem am wenigsten fähig ist, ein großer Geschichtschreiber zu werden. (252.) — Kenntniß der Mittel, ohne eine eigentliche Anwendung, ja ohne Gabe und Mittel sie anzuwenden, ist, was man jetzt gemeiniglich Gelehrsamkeit nennt. (II, 43.) — Der Beifall der Primaner und der Zeitungsschreiber, ist, sowie ihr Tadel, in

Absicht des Ruhms und eines Werks, was ein Tropfen im Weltmeere ist. (I, 320.)

Manche Menschen äußern schon eine Gabe sich dumm zu stellen, ehe sie klug sind; die Mädchen haben diese Gabe sehr oft. (II, 141.) — Selbst die sanftesten, bescheidensten und besten Mädchen, sind immer bescheidener und besser wenn sie sich im Spiegel schöner gefunden haben. (163.)

Wie glücklich würde Mancher leben, wenn er sich um anderer Leute Sachen so wenig bekümmerte, als um seine eigenen. (II, 143.) —. Man ist verloren, wenn man zu viel Zeit bekommt, an sich zu denken. (150.)“

Nachzulesen 1) über den deutschen Roman, I, 81—92.

2) Anschlagzettel von Philadelphia, III, 231.

3) Fragment von Schwänzen, III, 589. (Gegen Lavater's Schreibart und Physiognomik.)

4) Ueber Pope's Leben und Schriften, IV, 256. (Aus Johnson's Leben englischer Dichter.)

5) Ueber die Kopfzeuge, IV, 449.

6) Ein neuer Damenanzug, V, 279.

Da die öffentliche, die Staatsberedsamkeit, sich aus vielen Gründen in Deutschland nicht entwickeln konnte, so werden wir auf die Kanzelberedsamkeit hingewiesen.

Vermöge der, im Ganzen heilsamen Einrichtung, werden wöchentlich innerhalb der Christenheit unzählige Predigten gehalten, von denen die meisten mittelmäßig, viele schlecht sind. Man soll sich hierüber nicht wundern, nicht zu hart darüber urtheilen. Denn es ist eine sehr schwere Aufgabe auch nur eine treffliche Predigt zu halten; es geht über menschliche Kräfte hinaus, deren funfzig in einem Jahre zu entwerfen. Daher ist es gar nicht so unrecht und tadelnswerth, bei dem reichen Nachbar eine freiwillige Anleihe zu machen, und seine Schätze nutzbar zu verbreiten.

Ferner ist es natürlich (wie Schuler's Geschichte der Veränderungen des Geschmacks im Predigen erweiset) daß die Predigten den allgemeinen Charakter der Zeit berücksichtigen und

erkennen lassen; obwohl es rathsam ist hierin nicht zu weit zu gehen, und den Karikaturen hiedurch einen schnellen Tod zu bereiten. Vorsicht ist hier um so nöthiger da die Predigten, trotz der größten Verschiedenheit von den Romanen, dennoch, gleichwie diese, gewöhnlich nur eine kurze Lebensdauer haben.

Gewiß hat sich die Kanzelberedsamkeit seit der Reformation und durch dieselbe gehoben; jedoch erweisen die nach verschiedenen Seiten hin erhobenen harten Vorwürfe, daß man fehlerhafte Einseitigkeiten und Abwege keineswegs immer vermieden hat. Ohne baaren Unsinn, geschmacklose Lächerlichkeiten vorzuführen, hatte man gewiß auch Veranlassung gleichzeitig, oder nacheinander noch andere Mängel zu rügen. So sagte man: die Predigten sind zu laug, zu kurz, zu unbedeutend zahm, zu feindselig kriegerisch, zu gelehrt, zu oberflächlich populair, zu einseitig dogmatisch, zu einseitig moralisch, zu politisch, zu weltlich beredt, zu gleichgültig gegen Sprache, Form und Ausdruck, zu mystisch frömmelnd, zu trocken raisonnirend u. s. w. — Mögen diese Einwendungen zum Bessern führen; hier ist nicht der Ort sie, (durch Mittheilung langer Proben) zu erweisen, oder zu widerlegen. Wohl aber verdient an dieser Stelle freudige Erwähnung, daß die Deutschen einen großen Reichthum an trefflichen Kirchenliedern besitzen.

Aus vielen preiswürdigen Geistlichen, will ich wenigstens einen nennen: Johann Joachim Spalding (1714—1804.) Ein liebenswürdiger, wahrhaft tugendhafter Mann. Seine Predigten sind nicht zänkisch und kriegerisch, sondern milde und friedlich, nicht in verkünstelter Dogmatik unverständlich grübelnd; sondern gemeinnützig zur rechten Selbsterkenntniß hinweisend, zu tugendhaftem Wandel herzlich auffordernd, Hülfe und Trost in der Religion nachweisend. Auch die Sprache ist rein und klar, ohne falsche Herablassung und tadelnswerthen Schwulst.

So lange die deutsche Sprache ungebildet war, die Geschäftsmänner der Wissenschaft fern blieben, und die Buchgelehrten weder Geschmack, noch Weltkenntniß besaßen, konnte ächte Geschichtschreibung in unserem Vaterlande nicht gedeihen, und

es wäre überflüssig mißlungene Versuche aufzuzählen. Der erste der rühmliche Erwähnung verdient, ist wohl Samuel von Pufendorff (1632—1694). Von seinen philosophischen und seinen lateinisch geschriebenen geschichtlichen Werken, kann hier nicht die Rede seyn; allerdings aber von seiner: Einleitung zu der Historie der vornehmsten Reiche und Staaten. Zuvörderst weil sie in deutscher Sprache geschrieben ward. Denn wenn auch die Mischung mit ausländischen Wörtern noch nicht ganz beseitigt ist, so zeigt sich doch (z. B. bei einer Vergleichung mit Khevenhiller's Annalen) ein erheblicher Fortschritt. Schon in der Vorrede sagt Pufendorff: „Daß die Historie die anmuthigste und nützlichste Wissenschaft sey, welche sich sonderlich Leuten von Stande und so in Staatsordnungen gebraucht werden, sehr wohl anstehet, — ist jedermann bekannt, der etwas von den Studien versteht." — Von diesem, mehr praktischen und staatsmännischen Standpunkte aus, konnte Pufendorff das, fast ausschließliche Vorherrschen der alten Geschichte nicht billigen. Vielmehr bemerkt er: „daß man die neue Geschichte so gar hintansetzt, ist ein großes Versehen und Unverstand bei denjenigen, so von Unterweisung der Jugend Profession machen."

Gewiß war Pufendorff's historischer Gesichtskreis weit umfassender, als der, der meisten damaligen Universitätsprofessoren. Seine Schilderungen innerer und äußerer Verhältnisse sind mit Kenntniß und Scharfsinn entworfen und geben Veranlassung zu belehrenden Vergleichungen mit der, gleich traurigen Gegenwart. So schreibt er z. B. (II, 473): „Deutschland allein sollte wohl Frankreich die Waage halten. Sobald solches recht vereinigt wäre, könnte es größere Armeen aufbringen, und die an Güte den Franzosen nichts nachgäben und es mit ihnen auf die Länge aushielten. Allein so lange es in dem jetzigen Zustand ist, scheint es nicht wohl möglich zu seyn, daß alle und jede Glieder vom deutschen Reiche, sich in einen beständigen und langen Krieg einlassen und denselben unverdrossen ausführen sollten. — Wiewohl nun Deutschland (614) in sich so große Kräfte hat, daß es allen Nachbarn könnte furchtbar seyn, im

Fall selbige recht und wohl vereinigt, eingerichtet und gebraucht würden, so befinden sich doch in diesem großen Körper nicht geringe Krankheiten, die den Gebrauch seiner Kräfte verhindern und schwächen; zu denen die irregulaire Regierungsform nicht den wenigsten Anlaß giebt."

„Wiewohl die Polen ihre Regierungsform sehr lieben (die sich auch zu ihrer natürlichen Frechheit wohl zu schicken scheint) giebt sie doch gemeiniglich zu beständiger und schleuniger Handlung ihrer Sachen, Verhinderniß, und schwächet die Kräfte dieses sehr großen Reiches, zumal wenn absonderliche Widerspenstigkeit des Adels gegen den König dazu kommt. (I, 703.)"

So Pufendorff wahrsagend und weissagend vor 180 Jahren!

Ich kann hier unmöglich die weitere Entwickelung der deutschen Geschichtschreibung verfolgen, (zu welcher Mehrere, so Graf Bünau [1697—1762] und Mascow [1689—1761] löblich mitwirkten). Ich gehe sogleich zu dem über, der höher geachtet und lauter gepriesen ward, als je ein deutscher Historiker, vorher, oder nachher —: Johannes Müller (1752—1809)! Der jugendliche Briefwechsel zwischen ihm und Bonstetten erweiset den ausdauernsten Fleiß, eine edle Begeisterung und hiedurch verstärkte erhebliche Anlagen. Noch jetzt kann niemand diese Briefe lesen, ohne aufgeregt und angespornt zu werden zu ähnlichen löblichen Bestrebungen, und die Benennung: „der deutsche Tacitus;" war keine leere philologische Floskel, sondern ernsthaft gemeint.

Erst später, als Etliche, ohne Müller's Gaben und Natur zu besitzen, seinen Styl nachahmten, wurden allgemeinere Einwendungen laut, und richteten sich zuletzt gegen den Meister selbst. Die gedrängte Kürze sey erkünstelt und unverständlich, die eingestreuten Bemerkungen zu groß und gewichtig für den oft nur kleinen Gegenstand und die geringe Veranlassung, und wiederum finde man bisweilen das Lebendigste und Ansprechendste, das in den Text gehöre, in die Noten verwiesen. Die sehr genaue Geschichte der einzelnen Kantone möge für ihre Bewohner anziehend seyn; andere Leser würden aber durch die vielen Einzeln-

heiten ermüdet und gelangweilt. Daher komme es, daß man die Schweizergeschichte weit öfter lobe, als wirklich durchlese.

Man kann diese Einwendungen nicht kurzweg unbegründet nennen; dennoch behält das Werk einen großen, dauernden Werth. — Die Bemerkung daß Müller den Tacitus habe nachahmen wollen, ist irrig. Er stellte den Thucydides höher (V, 57, XVII, 244) und hatte selbst jenen Schriftsteller weniger und seltener gelesen, als mehrere andere. Ich weiß aus Müller's Munde, daß er nie an jene Nachahmung gedacht habe, und der Schein entstanden sey, weil er sich allerdings ernstlich bemüht, seine breiten Excerpte in möglichst wenige Worte zusammenzudrängen. Ich ging (sagte Müller) oft in der Stube, eine halbe Stunde auf und ab, bis nach manchen Versuchen und Änderungen, eine Periode das mir genügende kleinste Maß erhalten hatte. — Auf meine Frage: ob es nicht besser sey, der unmittelbaren Begeisterung freien Lauf zu lassen, und erst später förmliche Besserungen vorzunehmen? antwortete Müller: jeder möge seiner Natur folgen.

Härtere Vorwürfe als über Müller den Schriftsteller, hat man über Müller als Menschen ausgesprochen. Sie sind zu bekannt, als daß es nöthig wäre sie hier im Einzelnen zu wiederholen. Nur Weniges sey erlaubt zu bemerken. Müller war allerdings kein eiserner, fester Charakter; daher schwankende Lebensbeschlüsse, aus Gründen die sich später nicht als vollgewichtig bewährten. Nie aber gingen diese Beschlüsse hervor aus gemüthloser Feigheit, flacher Eitelkeit, thörichtem Ehrgeiz und gemeiner Habsucht. Zu seinem Eintritt in westphälische Dienste wirkte wohl (neben andern bekannten Gründen) seine Abneigung gegen das, so oft mechanische Leben vieler Universitätsprofessoren, und ihr gleichförmiges Bewegen in allzu kleinen Kreisen. (XIV, 42, 127, 138.) Er hoffte sich mehr zu bilden, und mehr zu wirken in größerer, praktischer Stellung. Wenn er hierin irrte, so theilte er diesen Irrthum mit anderen Meistern der Wissenschaft, die in ihrer Geschäftslaufbahn sehr wenig wirkten, oder als ganz unbrauchbar befunden wurden.

Müller nannte seine Unzufriedenheit mit seiner jedesmaligen Lage, selbst einen Fehler und Irrthum. (XIV, 365.) Bei der Beurtheilung Müller's darf aber vor Allem ein wichtiger Umstand nicht übersehn werden. Selbst wenn nur von minder wichtigen Dingen die Rede war, fühlte und glaubte er an die Einwirkung eines, ich möchte sagen sokratischen Dämons. (V, 444.) Große Ereignisse hielt er für deutliche Entscheidungen einer höheren Vorsehung, denen sich zu unterwerfen, die Pflicht jedes Bürgers, jedes Christen sey. Aus diesem Gesichtspunkte betrachtete er z. B. die Schlacht bei Jena, und die Herrschaft Napoleons. Meine Ansicht und Ueberzeugung wich von der, des hier allzu gläubigen Mannes, allerdings sehr ab.

In seiner Lebensgeschichte (IV, XIII) giebt Müller eine Art von Kern seines geschichtlichen Glaubensbekenntnisses: „Verehrung jeder Verfassung an passendster Stelle; in der Religion des Reinsten, Innigsten, Höchsten; eine unerschütterliche Festigkeit der Behauptung urkundlicher Rechte, welches der Anker von Sicherheit und Ruhe ist; der Zweck fortgehender Vervollkommnung durch die möglichste, aber geordnete Freiheit, durch eine weise Stimmung der öffentlichen Meinung und eine wohl vorbereitete Verbesserung der Gesetze und Anstalten; drei hassenswürdige Ungeheuer, Anarchie, Despotie und Präpotenz irgend einer einzelnen Macht.“ — Eine bunte Sammlung von Aussprüchen Müller's, wird zur näheren Erläuterung dienen.

„Was der Abhängigkeit gleicht, ist mir verhaßt. (V, 11.) — Ich erlaube mir nicht leicht einige Selbsteinwirkung, in die Leitung meiner Schicksale. (V, 444.) — Der ist ein elender und erbärmlicher Gelehrter, der auf das Lob eines Journalisten stolz, oder durch seinen Tadel niedergeschlagen wird. (IV, 91.) — Ich werde keine Kritik widerlegen, sondern alle Augenblicke, der Vervollkommnung meiner Kenntnisse und Gemüthskräfte ruhig widmen. (V, 16.) — Niemand ist in Allem groß, jeder nur in seinem Fach, und wer kein eigenes Fach hat, ist mittelmäßig in allen Stücken. (XVI, 78.) — Allgemeinen Beifall sehe ich für einen Beweis der Mittelmäßigkeit an. (XIII, 216.) —

Wenn wir aufhören selber etwas bedeuten zu wollen, so fangen wir an, in der That etwas zu werden. (V, 120.) —

Die Ruhe macht mir Langeweile, sie ist die Folterbank meiner Seele. (IV, 194.) — Ich bin an Kenntnißdurst ärger als je; das ist mein Leben. (VII, 167.) — Niemand ist glücklicher als der Freund der Wissenschaften; diese ewigen Quellen himmlischen Vergnügens kann Niemand verstopfen. (IV, 224.) — Das sicherste Mittel zu Thaten, ist immer auf den gleichen Zweck arbeiten. (XIII, 220.) — Wen das Jugendfeuer, anstatt in excentrische Paradoxien auszubrechen, zu lebenslänglichen, großen Planen begeistern soll, der muß am Eintritt der Laufbahn, durch eine ernste, genaue, anhaltende Untersuchung, dem strengen Dienste der Wahrheit geweiht werden. (IV, 101.) — Ich arbeite nicht die Vorigen zu übertreffen; das ist leicht; ich eile die Bahn der alten Griechen und Römer, welche wir nach 2000 Jahren mit Entzücken lesen. (IV, 143.) — Ich für mein Theil würde für alle Schätze der Welt keine Unwahrheit schreiben, oder Sätze behaupten nicht weil sie wahr sind, sondern weil sie alt sind und allgemein geglaubt werden. (IV, 56.) — Noch eine Sache, die ich lernen muß und will! Das ist die große Kunst zu reden und zu schreiben, die Alles fortreißt, Alles unterjocht, Alles überredet, dem niemand widersteht, welche der Mensch nach seinem Willen führen mag, wie Jupiter seinen Donner. (IV, 219.) — Der Geist macht den Styl lebendig; der Buchstabe der Regel ist nichts nütze. (XIII, 60.) — Die Regeln der Schreibart haben mich nie unterrichtet, aber allezeit ennuyirt. (XIII, 148.) — Nichts ist eiteler als »die inneren Gründe«, »die höhere Kritik«; wonach Jeder jedem der großen Alten, ohne einiges Zeugniß irgend eines Alten ein Buch abspricht, »weil es ihm so dünkt«; es ist ein recht skandalöser Aberwitz. (VII, 159.)

Ich hasse den Parteigeist, denn er tödtet die Moralität. (XVII, 91.) — Mein Herz macht mich gläubig, aber die Vertheidiger stören allen meinen Glauben. (XVII, 252.) — Ich halte die Schultheologen, (wenigstens einen großen Theil derselben) für die ärgsten Feinde des Christenthums. (XVI, 348.) —

Windig sieht es freilich aus mit dem alten Körper den man Dogmatik nennt; die Seele aber, die Religion wird, wenn jener fällt, sich freier und schöner emporschwingen. (VI, 48.) — Ich bin überzeugt, daß Gott keinem einzigen Volke sich unbezeugt gelassen, sondern jedem gegeben, was (nach seiner Art) für sein Heil nothwendig ist. (VI, 69.) — Nach der Erfahrung aller Völker, kann kein freies Volk ohne Sitten, noch diese ohne Religion bestehen. (V, 271.) — Mir ists darin sonderbar, daß ich einerseits für Mysticismus stark inclinire, andererseits eine unüberwindliche Abneigung gegen alles enge, einschränkende habe, und intolerant bin nur gegen Intoleranz. (V, 359.) — Mir schaudert wenn ich die welche sich gerade nicht von unserer Religion überzeugen können, ohne weiteres verurtheilt sehe, wenn ich bedenke daß 4000 Jahre diese Religion nicht existirte, die jüdische nur in einem Winkel erkannt und von ihren Bekennern schlecht beobachtet wurde, der allergrößte Theil der Menschen, bis auf diesen Tag, die christliche Religion entweder nicht kennt, oder nur in ihrer Verstellung durch Pfaffen kennt, oder wenigstens nicht hält. Es wäre solchergestalt der größte Theil unserer Brüder auf Erden, von dem allgemeinen Vater aller Menschen zur ewigen Unglückseligkeit erschaffen. (IV, 171.) — Die Intoleranz, das Verdammen ist mir an den Kirchenvätern unerträglich. (VI, 240.) — Die Empfindung der Kirchenväter reißt hin; ihre Schlüsse aber sind erbärmlich, und wer den Beweis des Christenthumes nicht im Herzen hat, würde durch ihre Beweise wohl zum Unchristen. (V, 247.) —

Das zur Zeit Muhameds ausgeartete Christenthum war in der That unbrauchbarer als der Islam, welcher ungemein viel Vortreffliches hat. (VI, 49.) — Der Koran hat von Gott, der Zukunft und den Belohnungen und Strafen, viel Herrliches, oft der Bibel Würdiges, besonders aber den Begriffen und Bedürfnissen seiner Nation Angemessenes. Er ist mir in mancher Hinsicht weit lieber als die Schultheologie, welche damals die griechische Kirche schon so sehr verunstaltete. (V, 422.)

Je mehr ich die Geschichte betrachte, finde ich daß viele an-

dere Perioden traurig und verrucht, ja weit schrecklicher waren (als die unsere); nur frappirt was wir sehen, mehr. (V, 444.) — Wiederum ist nichts was die Seele mehr und öfter zum Vater und König der Menschen erhebt als die Geschichte im Großen. (V, 129.)

Chateaubriand's Génie du Christianisme habe ich nicht ganz verschlucken können; er ist mir zu übertrieben parteiisch. Was braucht er auf die Alten zu schimpfen, die nach ihrer Bestimmung eben so gut waren, als andere von dem Geiste getriebene Männer. Und dann staunt er Alles gar zu affektirt an und ist sehr wegwerfend; nicht mein Mann. — Auch über Schlözer's Weltgeschichte fiel ich; als Resultat vieler Forschungen gewiß von mannigfaltigem Nutzen, aber grob und höchst einseitig. Auch fehlt es an Anstands- und Moralgefühl; sein Ueberblick ist mehr frappant, als groß und wahr. (VII, 49.)

Gibbon ist ein vortreffliches Werk, voll Kritik, voll Verstand, Freiheit und Billigkeit. (VI, 86.)

Die Zweifel über Fortdauer, zumal der eigentlichen Persönlichkeit, waren auch mir oft unüberwindlich, und sind es mir insofern noch, als Vernunftgründe mehr nicht als hohe Wahrscheinlichkeit geben, die Offenbarung aber ihrerseits mit eigenen Schwierigkeiten umgeben ist. Aber das Gefühl stärkt mich; es ist in meiner Seele, daß ich unsterblich bin. (VI, 86.)

Der Stoicismus war im Ganzen eine Sklavenweisheit, welche in Ländern ohne Vaterland, noch Geist, nützlich für Privatmänner seyn mag; denn überall ist nur sein Ich und Apathie, welche den Despotismus verewigt, weil ihm niemand widerspricht. (XIV, 44.)

Es kann über Politik fast nichts Allgemeines ausgesagt werden, so sehr modificiren Land und Leute einen Staat; also ziemt jedem seine Verfassung, wie einem jeden Menschen sein Charakter. (V, 74.) — Ich bin vormals über die verschiedenen Regierungsformen viel eifriger gewesen, ehe ich erkannt habe, daß in diesem kurzen Aufenthalt auf Erden, alle die Obrigkeiten gut genug sind, unter welchen man ein stilles Leben führen

kann in aller Gottseligkeit und Ehrbarkeit. (V, 111). — Der Zweck meiner Politik ist Friede und Ordnung, und der Geist meiner Geschäftsführung wäre Wahrheit und Recht. (VII, 10.) — Es mag wohl ein Prinz bisweilen eine Ausnahme von der allgemeinen Moral machen; aber eines Partikularen Politik besteht allein in der Erwerbung wahren innerlichen Werthes der Rechtschaffenheit. (IV, 191.)

Die sogenannte politische Arbeit verweht wie Stroh, sobald ein Thor, oder Bösewicht, seine Uebermacht mißbraucht, oder seine Rolle versäumt. Für den, der nicht en chef arbeitet, ist an keinen Ruhm zu denken. Gelehrte Arbeit wirkt auf Jahrtausende, und auf Nationen die noch nicht sind. (V, 206.) — Das höchste Gut ist die Unabhängigkeit, und sie besteht nicht in dem, daß jemand von seinen Renten lebe, sondern in dem daß jeder von den Irrthümern der Menschen unabhängig sey und auch sich, wenn es nöthig ist, besiegen könne. (XIII, 214.) — Im Staate, (wie in den Wissenschaften) sind Abhandlungen allgemeinen Inhalts nicht die nützlichsten und wichtigsten; so sind die besten Bürger nicht die Raisonneurs über alle Staatsgeschäfte, sondern die welche in ihrem Comtoir, in ihrer Werkstätte, in ihrem Kabinette, ihrer Person und ihrer Familie Wohlstand befördern. (XV, 402.)

Das ist die wahre Politik, von den Uebeln der Zeit sich zur Betrachtung des allgemeinen Zusammenhangs zu erheben, und die Hand des Allmächtigen, auch in den unbeliebigsten Werkzeugen zu erkennen. (VII, 54.) — Die Kunst einer jeden Regierung besteht jetzt darin daß sie kommen sehe, daß sie ihre und die entgegenstehenden Kräfte (wobei die unsichtbaren nie zu vergessen sind) richtig schätze, und dann mit Würde und Dank selbst thue, was man in vierzehn Tagen ihr sonst abzwingen würde. (VI, 166.) — Ich bedenke täglich, wie viele Staaten und Menschen bloß darum nicht werden, wie viel sie könnten, weil sie sich dünken lassen es bereits zu seyn. (XIV, 252.) — Es ist ein fades, elendes Ding um Staaten und Menschen, die den Muth nicht haben zu seyn, was sie seyn sollen. (VI, 415.) —

Warum fordert man daß jeder ein Regent sey, ist doch nicht jedermann ein Schuster, oder Professor. (XIII, 123.)

Die Tyrannen, welche Europa fesseln und fesseln wollen, sind nicht strengere Unterdrücker, als unsere eigenen Vorurtheile und beschwerlichen Gewohnheiten. (XIII, 75.) — Ich halte es nicht nur für die beste Politik, sondern selbst für ein Werk der Barmherzigkeit gegen bethörte Unterthanen, aufrührerischen Geist nicht zu Kräften kommen zu lassen, sondern durch überraschend schnelle Maßregeln zu schrecken. (V, 330.) — Die größte Intoleranz herrscht wirklich bei den Aposteln der Freiheit. Die ganze Welt soll den Rock tragen, der im Jacobinerklub zugeschnitten wird. Alles Eigenthümliche, alle Vaterlandsliebe, alle alten Sitten, alle Lokalverhältnisse sollen aufhören! Gott, was für ein uninteressantes Ding würde die ganze Menschheit werden. (V, 416.) — Ich kenne in der Welt nichts Abscheulicheres, als Zerstörung aller Ordnung durch Pöbelwuth, als Herunterwürdigung alles Ehrwürdigen durch Demagogenhohn, als Untertretung der Humanität durch Phrasen. (VI, 97.) — Es ist ein gemeiner und großer Irrthum, daß nichts Festes, sondern unaufhörliches Fortschreiten seyn soll: dieses aber darin bestehe, immer weniger zu glauben, und sich endlich in gar keinen Gehorsam mehr zu fügen. (VI, 260.) — Was Sie (Bonstetten) mir von den Vorzügen eines Staates schreiben, wo Alles gleich sey, ist eine fanatische Schimäre, welche Ihnen Rousseau beigebracht hat. Ein solcher Staat hat nie existirt. Nirgends ist die Ungleichheit größer und choquanter, als in den Popularstaaten. Nie hat eine Demokratie länger als fünf Minuten bestanden. (XIII, 49.) — Daß die neumodische Decenniumsphilosophie doch so gar eng und klein ist, um eine Art von Tugend und Größe ehren zu wollen; als wären wir an guten und großen Charakteren so reich, daß uns anstünde delikater zu seyn, als Gott, in dessen großen Garten alle blühen. (VI, 287.) — Ich halte sehr viel auf Individualität; die kosmopolitische Phraseologie ist Wind, jeder fülle vollkommen seinen Platz. (VI, 314.) — Ordnung, und also Sicherheit

[illegible], woraus die Entwickelung in gehö- [illegible] ohne daß man jedem Halbkopf ins Ohr [illegible] entwickelt euch, entwickelt euch. (VI, 340.)!“

[illegible] Auszüge aus Müller's Schriften, be- [illegible] die Redlichkeit seiner Bestrebungen, [illegible], den Adel seiner Gesinnung. [illegible] Liebenswürdigkeit des Cha- [illegible] (und auch mich) veranlaßte [illegible] lehrreichen Rath und tröst- [illegible] in früheren Jahren nie vergessen, [illegible]!

[illegible] die Geschichtschreiber zu erwähnen, [illegible] oder bald nach ihm auftraten. [illegible] beschränke ich mich zunächst [illegible] wohl als eine göttinger [illegible]

[illegible] Staatsrechtslehrer, lernte erst in [illegible] Deutsch schreiben.

[illegible] (1727—1799), fiel es niemals [illegible] in die Welt der Gegenwart [illegible]. Wohl aber suchte er [illegible] aller geschichtlichen Schätze [illegible] entstand eine Reihe von [illegible], alle aber den früheren [illegible] Fleiß, Gelehrsamkeit und [illegible] der Geographie. Er [illegible] gewirkt, und wenn [illegible], die sich durch die [illegible] unbillig ihn ganz mit [illegible]

[illegible] (1735—1809) Streben [illegible] Universitätsprofessors hinaus. [illegible] in dieser Beziehung [illegible] und Schattenseiten [illegible] und seine Staats- [illegible]

anzeigen übte er zuerst eine Macht, welche später auf eine vielvertheilte Journalistik überging. Mit großer Kühnheit rügte er die Lächerlichkeiten, Thorheiten und Verbrechen vieler Fürsten und Regierungen, jedoch wesentlich nur der kleineren. Seine Bewunderung materieller Quantitäten, trübte seinen Blick oft dergestalt, daß er den Werth geistiger Qualitäten zu gering anschlug, und Rußland und Katharina II. erhob, während er die Griechen und Athen viel zu tief hinabsetzte.

In seiner „Weltgeschichte nach ihren Haupttheilen" findet sich viel Eigenthümliches, Scharfsinniges, und er sagte damals nicht ohne Veranlassung: „Universalhistorie war weiland nichts als ein Gemengsel von einigen historischen Datis, die der Theolog zum Verständniß der Bibel, und der Philolog zur Erklärung der alten griechischen und römischen Schriftsteller nöthig hatte."

Mehr noch als in seinen Schriften ließ Schlözer in seinen Vorlesungen der Neigung freien Lauf, etwas Auffallendes, Absonderliches, Apartes zu sagen. So hob er z. B. als Folge der Entdeckung von Amerika hervor, daß (des Indigos halber) der Waidbau in Thüringen abgenommen habe; — als Folge der Reformation, daß man weniger Fische esse u. s. w. Er rühmte sich, wie große Studien er zu einem Vortrage über die amerikanische Revolution gemacht habe, bis jemand entdeckte daß ein kleiner Almanach fast seine einzige Quelle war. — Ich erinnere mich daß sich Johannes Müller in großer Verlegenheit befand, wie er Schlözer's nordische Geschichte anzeigen und beurtheilen sollte, ohne die Wahrheit zu verhehlen und den sehr empfindlichen Mann zu verletzen.

Carl Friedrich Stäudlin gehört in die Reihe der wissenschaftlichen Männer welche von Göttingen aus, nach verschiedenen Richtungen sehr nützlich wirkten. Die Zahl seiner, vorzugsweise philosophischen und theologischen Schriften, ist so groß daß wir sie hier nicht einmal aufzählen, viel weniger ihren Inhalt näher angeben können. Ueberall zeigt sich indessen Stäudlin als ein kenntnißreicher, verständiger, billiger Mann, an dessen Ueberzeugungen man um so weniger kritteln soll, da er sich von

unduldsamer Verketzerung möglichst fern hält. Folgende seiner Encyclopädie der theologischen Wissenschaften und seiner Geschichte der Moralphilosophie entnommene Stellen, werden jedoch einigermaßen dazu beitragen ihn kennen zu lernen.

„Jedes Studium, jeder Stand hat seine Last und Schwierigkeiten, der des Theologen hat aber auch seine hohen Vorzüge und Freuden; er veranlaßt zu einer höheren und mannigfaltigern Selbstausbildung, und zu der vielseitigsten und schönsten intellektuellen, moralischen und religiösen Wirksamkeit; er gewährt dadurch einen innern reinen Genuß, eine Selbstzufriedenheit und Gemüthsruhe, welche mehr werth ist, als alle äußeren Vortheile. Ein unentbehrliches Mittel zum glücklichen Gelingen aller theologischen Studien, ist die frühe Besserung in der Jugend, das von Gott und der Ewigkeit durchdrungene und erfüllte Gemüth, die gottselige Gesinnung. (Encyclopädie, 23.)"

„Die Theologie, wie die Moral der Vernunft und Natur sind keiner ganz strengen wissenschaftlichen und systematischen Behandlung fähig; denn ihre Hauptgegenstände sind Ideen, Gott, Freiheit, Unsterblichkeit, die nicht vollkommen begriffen, erkannt, und einer nothwendigen, logischen Zergliederung, Schlußfolge und Verbindung können unterworfen werden. (15.)"

„Man wird doch wohl endlich wieder davon zurückgekommen seyn, ein höchstes Princip im strengsten Sinne, für alle Wissenschaften und für jede wiederum ein besonderes aufstellen zu wollen. Es kommt nichts dabei heraus, als daß man die Namen Wissenschaft und Prinzip immer wiederholt und irgend etwas hinstellt, was doch den Zweck zu welchem es dasteht, nicht erfüllt und keine allgemeine Zufriedenheit erwirbt. (Encycl., 159.)"

„Der Rationalismus und Supernaturalismus sind sich nicht entgegengesetzt, wiewohl man beide oft in einem so strengen Sinne nahm, daß einer den anderen gänzlich aufhob. (160.) Das Christenthum ist ein vereinigter Rationalismus und Supernaturalismus und kann nur als solcher consequent dargestellt werden. (162.)"

„Man hat ein apostolisches Symbolum, welches aber nicht

von den Aposteln herrührt. (Enc., 181.) — Eigentlich moralischer Lehren, wurde in der Symbolik gar nicht gedacht. (Enc., 183.)"

„Die Hauptprinzipien der Reformation waren: daß nur die heilige Schrift, nicht aber die Tradition, auch nicht die Vernunft die Erkenntnißquelle, der wahren Glaubens- und Lebenslehre sey, daß nur der von Gott geschenkte und von den Menschen ohne Widerstand angenommene lebendige Glaube an das Verdienst Jesu, ohne alles eigene Verdienst den Menschen rechtfertige, zu allen guten, Gott wohlgefälligen Werken fähig mache, daß ihm auch die Sakramente nur durch den Glauben nützen, daß Alles was in der Lehre und Verfassung der Kirche, bloß auf der Tradition und menschlichem Ansehn, nicht aber auf der Autorität der göttlichen, in der Bibel enthaltenen Offenbarung ruhe, weggeschafft werden müsse. (Enc., 194.)"

„Die Muhamedaner behaupten, daß die heiligen Schriften der Christen verfälscht und entstellt wären, daß Vieles in dieselben gebracht worden sey, was nicht zur reinen Christuslehre gehöre. Der Kampf würde wider die Lehren geführt, daß Christus Gott, daß Maria die Gottesgebährerinn sey, daß er aus dem Vater von Ewigkeit gezeugt worden, daß er Ein Wesen mit ihm habe, daß drei Personen im göttlichen Wesen seyen, daß man Bilder anbeten, daß man Brot und Wein zur Vergebung der Sünden empfangen, und sich von einem Priester absolviren lassen soll. Immer war der Streit der Muhamedaner eigentlich nur auf die kirchliche Theologie, nicht auf die reine Lehre, wie sie dieselbe dachten, gerichtet. (Enc., 237.) — Wider die Muhamedaner wurde mehr gescholten, als methodisch gestritten. Ihre Religion wurde von den Apologeten entstellt und verkannt. (Enc., 242.)" —

„Im Wesentlichen und Wichtigen ist die Verschiedenheit der Meinungen über die Sittenlehre nicht so groß. Manche sind auch offenbar nur aus Paradoxie, Eitelkeit, Ehrgeiz, nicht einmal immer im Ernste, oft bloß als Versuche und Spiele des Verstandes, oder als Rede- und Schreibübungen, oder um die

dogmatischen Philosophen welche die ganze moralische Weisheit erschöpft und auf immer unabänderlich festgesetzt zu haben meinten, zu necken, aufgestellt worden. Widersprechende Systeme lassen sich oft in gehöriger Unterordnung miteinander vereinigen und erscheinen nach genauerer Prüfung nur als einseitig und nicht erschöpfend, nicht als an sich falsch. Der Widerspruch unter ihnen ist oft nur scheinbar und liegt nur in Worten und nicht in Sachen. (Gesch. der Moralphilosophie, 11.)"

„Aus dem was wir wissen geht hervor, daß die Griechen wirklich fast Alles in der Ethik schon erschöpft und beinahe alle nur denkbare Principien derselben aufgestellt, daß sie auch von allen dabei möglichen Abwegen und Verirrungen schon Beispiele gegeben haben. Von ihnen hat sich auch die Philosophie der Ethik einer Menge anderer Völker unmittelbar und mittelbar mitgetheilt und noch jetzt hängt die Moralphilosophie unter allen Völkern, wo sie anzutreffen ist, mit der griechischen zusammen, und hat immer mehr oder weniger von ihr an sich. Man kann also fast sagen, daß die Geschichte der Moralphilosophie überhaupt Geschichte der griechischen Ethik unter dieser und unter andern Nationen sey. In allen Rücksichten also muß die Geschichte der Moral mit den Griechen anfangen. (Gesch. der Moralphil., 22.)"

Gottlieb Jacob Planck, ist einer der ersten Theologen und Geschichtschreiber Deutschlands im achtzehnten Jahrhundert. Neben gründlicher Gelehrsamkeit und kritischem Scharfsinn, offenbart sich überall Adel und Milde des Charakters. Von seinen vielen Schriften wollen wir nur einige der wichtigeren näher betrachten.

I) Grundriß der theologischen Encyclopädie.

Lehrreich nicht bloß für Studenten, sondern für jeden der eine Uebersicht dieser Wissenschaft erlangen will. Wir theilen einige charakteristische Stellen mit.

„Es ist aus mehreren Ursachen sehr wichtig, die Ansicht und Vorstellung recht festzuhalten, daß es in der Religion auch etwas für den Verstand zu thun, oder mit einem Wort, auch

etwas zu erkennen giebt. (6.) Jedoch soll es bei den Wahrheiten, welche uns die christliche Religion vorhält, nicht bei dem bloßen historischen Wissen bleiben. (9.) Man muß auch gewisse Eigenschaften des Gemüths und des Willens, also auch einige moralische Erforderniße zu dem Studium der Theologie mitbringen. (18.) Doch kann man sich nicht verhehlen, daß bis jetzt eine wahrhaft wissenschaftliche christliche Theologie noch nicht zu Stande gekommen ist. Es war unmöglich, sich von der Autorität des Kirchenglaubens und von ihrem Joche, das man ein Jahrtausend getragen hatte, auf einmal ganz loszumachen. (32, 33.)

Die erste der hiebei erforderlichen moralischen Eigenschaften ist Lust und Liebe, — oder ein innerer Trieb des Gemüths zu dem Auffassen der Wahrheiten, welche den Gegenstand der Wissenschaft ausmachen. Die Größe der Aufgabe, welche dem Geistlichen zu genügen obliegt, kann er erst dann ganz fühlen, wenn sein Herz von der reinsten Liebe zu Gott und zu seinen Mitmenschen durchdrungen ist. (314.) — Jeder hat die Pflicht, nicht allein von Zeit zu Zeit eine neue Revision seiner dogmatischen Ueberzeugungen vorzunehmen, sondern auch mit einer besondern Aufmerksamkeit jede neue litterarische Erscheinung in dem Gebiete der Theologie zu beachten, die einen besondern Einfluß darauf bekommen, oder haben könnte. Er muß also mit dem litterarischen Zeitgeist in der Theologie immer fortschreiten, aber dabei sorgfältigst zu verhüten suchen, daß er nie von ihm fortgerissen wird. (287.)"

Es sey erlaubt diesen Auszügen ein Paar kurze Bemerkungen beizufügen.

a) Der am Schlusse ausgesprochene Rath des gescheuten Verfassers, wird in der Regel gar nicht befolgt. Die eine Partei der Theologen (meist die herrschende) nimmt von neuen merkwürdigen Erscheinungen entweder aus irriger Selbstgefälligkeit gar keine Kenntniß, oder verdammt dieselben als schädliche Neuerung ohne nähere Prüfung. Auf der ganz entgegengesetzten Stelle befinden sich diejenigen, welche alles Neue, schon weil es neu

ist, enthusiastisch billigen, und ihre Freude daran haben das Alte zu tadeln und zu verspotten. Diese beiden äußersten Richtungen hemmen in der Regel mehr, als sie fördern. Die ächte Entwickelung liegt in einer mittleren, besonnenen Bewegung.

b) Dieser Behauptung widerspricht aber eine andere, oft freudig ausgesprochene Lehre. Die Theologie (sagen wohlwollend Begeisterte) hat vor allen beweglichen, wechselnden Wissenschaften, den unschätzbaren Vorzug, daß sie durch die Gnade einer höheren, göttlichen Offenbarung (wie ein Fels in Ungewittern) für alle Zeiten unwandelbar begründet, und im Stande ist das ringsum Wandelbare zu befestigen und das Irrige auf den rechten Weg zurückzuführen. — Abgesehen davon daß hiemit alle nichtchristliche Religionen kurzweg verdammt werden, drängt sich die Frage auf: ob es ein Glück für irgend eine Wissenschaft wäre, von der natürlichen allgemeinen Entwickelung dergestalt ausgeschlossen zu seyn, daß alle menschliche Thätigkeit darauf unmöglich, oder doch schädlich wäre? Und wenn die Offenbarung wirklich so klar und offenbar ist, wie man behauptet, woher seit 1800 Jahren so verschiedene Deutungen, so unzählige gehässige und verdammliche Streitigkeiten? Hat die Religion, die Kirche, wirklich keine Geschichte, soll sie keine Geschichte haben? Ist eine wissenschaftliche allgemein und dauernd anerkannte Theologie jemals zu Stande gekommen? Oder gab es je einen im höheren Sinn wahrhaft christlichen Staat? Sind zahllose Kriege und Verketzerungen Beweise heiliger Gesinnung und Thätigkeit?

Die Sentenzen Peters des Lombarden waren Jahrhunderte lang das bewunderte, unzählige Male erläuterte Lehrbuch für die ganze Christenheit. Wer kennt, wer lieset sie noch? Allerdings ist es (wie ich selbst erfuhr) ein schwer Stück Arbeit der sprachlichen Form Herr zu werden und sich den Inhalt anzueignen. Die völlige Vernachlässigung Peters ist aber wenigstens ein Beweis daß sich die Ansichten geändert haben. Man erwiedert: nur das Unreife, Unvollkommene ist in den Hintergrund getreten; das Vollkommene trägt den Grund und die Bürgschaft

ewiger Dauer in sich. Darüber jedoch, wo dies Ewige zu finden sey, ist ja seit mehr als 300 Jahren ein erneuter unversöhnter Streit. Gleiche Ansprüche machen die augsburgische Confession, die tridenter Kirchenversammlung, die Concordienformel, die 39 Artikel, die dordrechter Synode. Kehren wir deshalb zur Geschichte zurück, die kein Zeughaus des Krieges seyn soll, sondern eine Erziehungsanstalt für den Frieden!

II) Geschichte der Entstehung, der Veränderungen und der Bildung des protestantischen Lehrbegriffs, vier Bände.

In dem Maße als jemand aufrichtig (wie Planck) davon überzeugt ist, die Reformation sey (Alles zu Allem gerechnet) eine natürliche und heilsame Stufe der Entwickelung des menschlichen Geschlechts, in dem Maße muß es ihm schmerzhafter seyn umständlich Bericht erstatten zu müssen, von den unzähligen Silbenstechereien, Haarspaltereien, Katzbalgereien, gehäßigen Verläumdungen, verdammlichen Verfolgungen der protestantischen, angeblichen Gottesgelehrten. Es ist selbst für einen geduldigen Leser widerwärtig sich durch alle diese, leidenschaftlichen Erbärmlichkeiten hindurchzuwinden; was mußte nun der fleißige, gelehrte, gemüthliche Verfasser leiden. Seine Liebe zur Wahrheit und Unparteilichkeit siegte ob, konnte jedoch nicht hindern seiner Stimmung in der Vorrede des Werks einen Ausdruck zu geben. (I, XIV, XVI.) Sein Stoßseufzer lautet: „Es soll gesagt werden, daß bei der Bildung unseres Lehrbegriffs die Heftigkeit, die Uneinigkeit, die Ehrsucht, der Haß und der gegenseitige Neid derjenigen, welche dabei die ersten Rollen spielten, mehr als einmal sichtbaren Einfluß hatten. — So reizend und anziehend die Beschäftigung ist, Gottes Hand und Gottes Leitungen, durch die Labyrinte menschlicher Anschläge, Entwürfe, Thorheiten und Schwachheiten zu verfolgen, so hat sie doch eine Seite von der sie höchst ermüdend und unangenehm ist. Es ist Leib und Seele verzehrende Arbeit, sich durch so viele Auftritte menschlicher Bosheit, Falschheit, Rachsucht und Blutgier durchwinden zu müssen, überall den Bessern, Sanfmüthigeren, den Aufgeklärteren verfolgt

und unterdrückt, oder die unschuldige Schwärmerei von der schuldigen verdammt zu sehen."

Der Verfasser hat diese, mit unzähligen Hindernissen und Unannehmlichkeiten überladene Bahn, glücklich durchmessen. Nur einen Vorwurf könnte man ihm vielleicht machen, daß ihn sein Scharfsinn verleitet, bisweilen allzu scharfsinnig zu seyn. Wir finden nämlich in der Weltgeschichte gar viele Ansichten und Ereignisse die so unverständlich, so unverständig sind, daß man sich gedrungen fühlt zur Erklärung derselben unbekannte Veranlassungen und tiefsinnigere Gründe aufzusuchen. Der nicht selten glückliche Erfolg dieses psychologischen Bestrebens, verleitet aber auch wohl das Einfache gering zu schätzen, das Künstliche in den Vordergrund zu stellen, und erfundene Triebfedern statt der natürlichsten geltend zu machen. Auf diese Weise stellt das psychologische Mikroskop, Kaiser Karl V. zuweilen wohl in ein falsches Licht, und schiebt ihm statt der natürlichen Gedanken, Gefühle und Zwecke, allzuerkünstelte unter.

III) Geschichte der christlich kirchlichen Gesellschaftsverfassung, sechs Bände.

Unter allen Werken Planck's ist dies ohne Zweifel das wichtigste, umfassendste, gelungenste. Kaum giebt es in der ganzen Weltgeschichte eine größere Aufgabe. Das lediglich auf Krieg und Eroberung gegründete Römerthum, steht dem geistigen Christenthume gewiß nicht voran; und wenn dies auch keineswegs von argen Schattenseiten frei blieb, so war die Ausartung doch nie so allgemein, es ist keinem völligen Bankerott, es ist nicht einem Tode ohne Auferstehung anheim gefallen.

Obgleich die Darstellung der sachlichen Verhältnisse gegebener Hauptzweck war, fehlt es nicht an lebendiger Auffassung der wichtigern Personen, und wenn diese bei den alten Geschichtschreibern noch mehr in den Vordergrund treten, so erfahren wir dagegen bei ihnen fast gar nichts über die sachlichen Verhältnisse. Der rhetorische Glanz des Livius gehörte nicht hieher, und noch entfernter ist Planck von der tiefsinnigen Kürze des Tacitus. Wohl aber führt seine bequeme Darstellung nie

zur Ermüdung und kaum giebt es ein geschichtliches Werk aus dem man (ohne verdrießliche Anstrengung) mehr lernen könnte.

Wie Wenige kennen jetzt den erstaunenswürdigen Bau der christlichen Gesellschaftsverfassung, und während jede unnütze dogmatische Streitigkeit breit getreten und mit verkehrter Wichtigkeit erzählt und behandelt wird, bleibt Planck's treffliches Werk unbeachtet zur Seite liegen. Wäre dem nicht so, wie viele Auflagen müßte es bereits erlebt haben!

Ludwig Timotheus von Spittler. (1752—1810.)

Schon früh verband Spittler geschichtliche Forschungen mit theologischen. Seine frühesten Schriften (über den sechzigsten laodicäischen Canon, 1777, und Geschichte des canonischen Rechtes, bis auf die Zeiten des falschen Isidor, 1778) zeigen bereits Gelehrsamkeit und Scharfsinn, obwohl Einwendungen und Widersprüche auf diesem bestrittenen Boden nicht ausbleiben konnten. Um so weniger, wenn neben der eigentlich kritischen Untersuchung, auch allgemeine Urtheile ausgesprochen wurden. So sagt Spittler über die Synoden (canonisches Recht, S. 63): „Hier wurden Kontroversen über metaphysische Subtilitäten immer mehr mit einem Eifer geführt, als ob es der Hauptsache der Religion gälte, und fast jede neu entstandene Kontrovers nicht zur Aufklärung der Wahrheit, sondern zur Erweiterung eigener Macht, oder zur Demüthigung des Gegners angewandt wurde, nachdem im kaiserlichen Cabinet, unter dem Einfluß derjenigen Bischöfe, so den Hoftheologen machten, und besonders auch unter dem Einfluß der Mönche, so sich immer recht soldatisch für eine, oder die andere Partei erklärten, theologische Streitigkeiten entschieden wurden; — so kann man sich leicht denken, wie es auf Synoden muß hergegangen seyn."

Von großer Bedeutung und ausgezeichnetem Werthe ist (nach Form und Inhalt) Spittler's Grundriß der Geschichte der christlichen Kirche. Es gab bis dahin unzählige, sehr

gelehrte, sehr bändereiche, lateinisch geschriebene Werke über die Kirchengeschichte; aber keines das dem Bedürfnisse gebildeter Christen (Männer und Frauen) irgend entsprach; oder welches sollte man ihnen empfehlen, welches würden sie zu Ende gelesen haben? Die Aufgabe: in einem mäßigen Oktavbande das Wesentliche lesbar, ja anziehend zu erzählen, erschien unlösbar; — Spittler hat sie mit Erfolg gelöset. Freilich erschracken Manche, wenn sie gleich auf den ersten Seiten von einem „vor 1800 Jahren gebohrnen Juden, Namens Jesus", lasen. Mit Unrecht, denn Spittler ist gleich entfernt von Frivolität und Verketzerungssucht; unbillig aber wäre es, wenn jeder Einzelne verlangen wollte, nur seine Meinung herrschend im Buche wieder zu finden.

Sollte Spittler, nach diesem gelungenen Werke, versuchen die Kirchengeschichte in ganz anderem Umfange und für ganz andere Zwecke darzustellen? Er wandte sich zur politischen Geschichte. Die Bearbeitung der Geschichte Würtembergs und Hannovers, führten wohl äußere Verhältnisse herbei; er erfuhr jedoch wie schwer es sey deutsche Spezialgeschichten lebendig, anziehend, lehrreich vorzutragen. Auch Johannes Müller ist für die Schweiz dieser Schwierigkeiten nicht ganz Herr geworden; die Geschichte des Einzelnen, interessirt fast nur die Bewohner der einzelnen Kantons. Dennoch darf man nicht behaupten, es sey unmöglich eine ansprechende Geschichte des so mannigfaltigen Deutschlands zu schreiben. Hat doch der, oft mit Unrecht vernachlässigte, Denina ein anziehendes und lehrreiches Buch über das bunte Italien geschrieben, und auch Botta wird noch immer nicht soviel gelesen, als er verdient.

Weit wichtiger als die Geschichte Würtembergs und Hannovers, ist Spittler's Geschichte der europäischen Staaten. Ganze Reihen vorher durchaus vernachlässigter wichtiger Gesichtspunkte, sind mit Kenntniß und Scharfsinn hervorgezogen, ja in den Mittelpunkt gestellt. Die Verhältnisse der Völker selbst, Verfassung und Verwaltung, die geistige Entwickelung der bürgerlichen Gesellschaft, werden mit der lobenswerthesten Genauigkeit

behandelt; sie konnten und durften nach dem was sich in und außerhalb Frankreichs ereignet hatte, durchaus nicht mehr zur Seite gelassen werden. Ganz unbeschadet des großen Verdienstes von Spittler darf man jedoch bemerken, daß die Aufgabe sich wohl noch in anderer Weise stellen und lösen ließe. Spittler giebt z. B. keine fortlaufende, vollständige Erzählung, setzt viele Kenntnisse voraus, spricht (nach damaliger Weise) gar nicht von Deutschland, und erinnert durch zugespitzte Bemerkungen bisweilen an Montesquieu.

Bedauern muß man, daß Spittler seinen Beruf als Gelehrter und Schriftsteller aufgab, um als praktischer Geschäftsmann in Würtemberg einzuwirken. Daß niemand in dieser Weise zwei so verschiedene Berufsarten einigen und zweien Herrn dienen könne, ergab sich bald: von 1797 bis 1810 hat Spittler für die Geschichte nichts mehr geleistet. Ob dieser Verlust durch seine praktische Thätigkeit aufgewogen wird, wissen wir nicht, — gewiß waren die Ergebnisse der letztern vergänglicher, als die Früchte seines Schriftstellerlebens. Spittler ist indeß nicht der einzige deutsche ausgezeichnete Mann, welcher sich in dieser Weise verlocken ließ: Johannes Müller, Niebuhr, Savigny waren als Geschäftsmänner, wo nicht ganz unbrauchbar, doch vielen kleinern Leuten untergeordnet; sie gaben ihre Meisterschaft auf, um anderwärts Lehrjahre, oder vielmehr Lernjahre, ohne erfreulichen Erfolg anzutreten!

Die von mir aufgeführten göttinger Geschichtschreiber, sind besonders von denjenigen angegriffen worden, welche allein ihrer angeblichen, inneren Schöpfungskraft vertrauten und Wissen und Gelehrsamkeit geringschätzten. Die Zeit hat einseitige Urtheile der Art berichtigt.

Daß Bouterwek in den zwölf Bänden seiner Geschichte der Poesie und Beredsamkeit hinsichtlich mancher Thatsachen und Urtheile irrte, und seinen Nachfolgern zu berichtigen, und zu erweitern überließ, versteht sich von selbst. Wie kann man verlangen eine Litteraturgeschichte der Portugiesen, Spanier, Italiener, Franzosen, Engländer und Deutsche, solle (über mensch-

liche Kräfte hinaus) frei seyn von allen Irrthümern, ja die Meinungen und Ueberzeugungen jedes einzelnen Lesers aussprechen und anerkennen; — obgleich dieselben unendlich verschieden sind! Bouterwek's Geschichte (anderer seiner Werke nicht zu gedenken) bleibt ein gelehrtes, umfassendes, verständiges, belehrendes Werk. Für einzelne Völker haben tüchtige Männer die Sachen weiter geführt; noch fehlt aber ein Werk, welches, die neuen Ergebnisse benutzend, die gesammte Geschichte der Litteratur wesentlich berichtigt darstellte.

Zum Schlusse meiner (allerdings willkürlichen und beschränkten) Auswahl nenne ich: Arnold Herrmann Ludwig Heeren, dessen Werth man schwerlich zu hoch anschlagen kann. Seine Handbücher der alten und neuen Geschichte und seine Geschichte der klassischen Litteratur zeigen fruchtbare Gelehrsamkeit und seltenen Ueberblick; der Inhalt seiner vermischten Schriften ist mannigfaltig und lehrreich, sein Hauptwerk: „Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt," hat Bahn gebrochen, Vorhandenes sorgfältig benutzt, Zerstreutes in löblichen Zusammenhang gebracht, und manches Unbekannte vorher verkündigt. Hiezu kömmt eine so würdige Form, eine so einnehmende Schreibart, daß das Werk niemals seinen ungemein großen Werth verlieren, daß man es immer mit Nutzen und Vergnügen lesen wird. (Lesen Werke, X, 1—11, 71—74.)

Die Geschichtschreiber der Schweiz.

Von ihrem würdigen Chorführer Johannes Müller habe ich umständlich gesprochen, aber auch seine Fortsetzer verdienen Erwähnung. Der erste unter ihnen ist

Robert Glutz-Blozheim.

Ein früher Tod hinderte ihn sein Werk zu beendigen. Der vorliegende Band (welcher die Zeit von 1488 bis 1519 umfaßt)

zeigt genaue Forschung und große, zugleich gemüthliche Unparteilichkeit. Einer der angesehensten Schweizer sagte mir in Bern: „hätte Johannes Müller die Geschichte der Schweiz, in dem Sinn und der Haltung Glutz-Blozheim's geschrieben, so würden die Großmächte keine Achtung vor ihr gehabt, sie würden ihr Auflösung und Tod bereitet haben." — Diese Kritik führt zu den, jedoch hier nicht näher zu erörternden Fragen: ob Johannes Müller würdigere Zeiten zu beschreiben hatte, als Glutz-Blozheim, und ob jener allzu geneigt war zu loben, und dieser zu tadeln. Beide konnten nicht umhin aus der inneren Geschichte der Schweiz, (bei beschränkterem Gesichtskreise) viele Kleinigkeiten und unbedeutende Ereignisse zu erzählen, welche an Ort und Stelle löbliche Theilnahme finden, den fernen Leser aber leicht ermüden. Die Abschnitte wo Müller derlei Dinge zusammendrängt, werden oft überschlagen, und ich mußte mich bald überzeugen, daß der Plan in meine Geschichte der Hohenstaufen die besondere Geschichte der einzelnen deutschen Staaten (von Anhalt bis Zäringen) aufzunehmen, ganz unausführbar und zweckwidrig war.

Es war natürlich daß junge, kräftige, in der Heimath unbeschäftigte Schweizer im Auslande Beschäftigung und Erwerb suchten. Bald aber führte der fremde Kriegsdienst zu Ausartung und Habsucht. Man ward abhängig von fremden Mächten, insbesondere von Frankreich. Deshalb klagt Glutz-Blozheim: „Einfachheit, Redlichkeit, Hochschätzung der Ehre und Liebe des Vaterlandes wurden täglich seltener, Geldgier verdrängte alle anderen Gefühle. Ungern entbehrten die Männer Genüsse, mit welchen sie durch die Feldzüge bekannt, an die sie gewöhnt waren. (498.)" — „Ja das unzählige Elend, welches die schweizerischen Söldner, besonders in Italien traf, schreckte Niemanden. Von 1500 kehrten kaum 100 aus Neapel zurück. Viele starben an Hunger, Durst, Gift, an Krankheiten, von keinem Menschen gepflegt, in Heubehältern, auf der Landstraße, im freien Felde, ja oft auf Misthaufen; — schreckliches Loos stolzer Krieger, vor deren Anblick die Tapfersten gezittert hatten. (57.)" — „Frank-

reich wurde fast immer begünstigt, so oft auch die Eidgenossen die französische Treulosigkeit erfahren, so oft auch Tausende ihrer Brüder, unter französischer Anführung, Wunden, schmähliche Gefangenschaft und den Tod gefunden; denn Frankreich war freigebig mit Gelde. (191.)"

Ueber die Zustände aller Art, die Statistik jener Zeit, berichtet Glutz-Blozheim lehrreich nach Art Müller's. Wir theilen, in bunter Folge, einige Aeußerungen mit. „Gemeinschaftliche Angelegenheiten wurden auf Tagsatzungen berathen. Der Vorort, (oft auch ein anderer Stand, wenn es ihm nöthig erschien) rief eidgenössische Rathboten zusammen; wer Sitz und Stimme habe, war nicht bestimmt. Obgleich eigentlich die Abgeordneten nach den ihnen ertheilten Aufträgen sprechen mußten, und jeder Kanton sich als unabhängig betrachtete, galt öfters, (in dringenden Fällen) Stimmenmehrheit als entscheidend; doch selten mit Nutzen, denn es gab Ausflüchte. Erst hieß es, man müsse es heimbringen, dann, man habe noch keinen Beschluß gefaßt, zuletzt kam man dem Befohlenen nicht nach. — Lange war es nicht festgesetzt, wer die Befugniß habe den großen Rath zu versammeln, wie viel Jahre ein Schultheiß die nämliche Stelle bekleiden könne, durch wen und aus welchen Gründen, Tagsatzungen könnten ausgeschrieben werden. (463, 494.)"

„In der Fastnacht vergaßen die Eidgenossen alle Sorgen und Erbärmlichkeiten des Lebens, dachten nur auf Vergnügen und Freude, aßen und tranken nach Herzenslust und wechselten gern ihre Kleider; da war beliebt und gefeiert, wer die lustigsten Schwänke vorbrachte, wacker zechte und viel verschenkte. (497.)" —„Verderblich wirkte der unaufhörliche Kleiderwechsel. Selten sah man die ehemals fast einzig gebräuchlichen Stoffe; jedermann strebte nach feinen Tüchern, Sammet, köstlichem Pelzwerk, Stickereien von Silber und Gold, und nach Edelsteinen, um seinen Reichthum damit kund zu thun. Die Männer zierten ihre Hüften mit prächtig gearbeiteten Dolchen und Degen; die Spitzen der Schuhe mit goldenen und silbernen Schnäbeln, oft auch die Zehen mit Ringen; ihre Röcke und Mäntel bekamen viele Falten,

die Hosen immer mehr Farben und zahllose Bänder. Die langen mit Schleppen versehenen Röcke der Frauen, wurden plötzlich so kurz, daß man Verbote dagegen erließ; dann traten Falten an die Stelle der Schleppen, man schmückte sich mit der zartesten lombardischen Arbeit; eine Zeitlang war die spanische Tracht allgemein. (504.)"

Die Klagen Glutz-Blozheim's über Unwissenheit und Sittenlosigkeit der Geistlichen und Mönche, werden später immer allgemeiner und lauter. Nachdem der wahrheitliebende Verfasser alle Schattenseiten der schweizerischen Entwickelung aufrichtig dargelegt, schließt er doch sein Werk mit folgenden Worten: „Dennoch übertraf dieses Land die meisten Staaten Europas. Nach Willkür begannen die Fürsten Krieg, und führten sie ihn unglücklich, so überschwemmten die Sieger das Land, die Bewohner wurden mißhandelt, ihre Habe wurde geraubt und ihre Wohnung angezündet; selbst im Frieden hinderte die Unsicherheit der Straßen den Verkehr. Die Sitten der Krieger, der Fürsten und Geistlichen waren verdorbener, als in der Schweiz; Aemter konnte man kaufen, das schauderhafte Wüthen gegen Verbrecher pflanzte Unmenschlichkeit; ekelhafter Schmutz herrschte sogar in Palästen. (509.)"

Hottinger, der würdige Fortsetzer Glutz-Blozheim's erzählt zuvörderst umständlich die Theilnahme der Schweizer an den italienischen Kriegen, zur Zeit Kaiser Maximilians I., und Karls V.; wobei aber leider ihre Treue und Rechtlichkeit keineswegs immer im günstigen Lichte erscheint, ja selbst ihre Tapferkeit von Anderen überboten wird. Die Hinneigung zu Frankreich beruhte selten auf ächten politischen Gründen; man gerieth, um des Geldgewinns willen, in unwürdige Abhängigkeit. Hottinger erzählt: „Eine unruhige, streitfertige, beutelustige, der Arbeit im Schweiße des Angesichts abholde Menge, kam den Planen des Königs Franz gern entgegen. Seine öffentlichen und geheimen Bevollmächtigten, wirkten durch Versprechungen an Habsüchtige, Drohungen bei Furchtsamen, Bearbeitung des Volks, heimliche Reisen, Anschwärzung bedächtlicherer Regierungen, kurz

durch alle Mittel und Werkzeuge, deren in Republiken beredte, nicht mehr erröthende Demagogen so viele finden können. (I, 29.) In Folge dieser Bestrebungen und Ränke kam 1521 ein Vertrag mit Franz I. zu Stande, welcher die schweizerische Kriegsmacht ganz seinen Händen übergab. Söhne (erzählt Herr Hottinger) entliefen ihren Vätern, Knechte ihren Herrn; umsonst warnten und baten diese; umsonst prangte die Aernte und harrte arbeitsamer Hände; nmsonst wurde von Bern den Wegeilenden eine Rathsbotschaft nachgesendet. Schwindelnde Hoffnungen bewegten insbesondere die westliche Schweiz. (46.) — Der Mangel an Uebereinstimmung, Aufmerksamkeit und innerer Stärke der Regierungen, ward nie schamloser durch die List fremder Aussendlinge, den Eigennutz inländischer Verführer, die Beutegier der Menge benutzt, als zu dieser Zeit. (118.) — Die unrühmliche Niederlage bei Pavia (1525) kühlte und strafte die unpatriotische, eigennützige Kriegslust. In den letzten Tagen des Februar (erzählt Hottinger) sahen die Bewohner von Como den traurigen Zug der rückkehrenden Schweizer 5000 an der Zahl, zerlumpt, durch die Bewohner des Landes noch völlig ausgeplündert und härter als durch die Krieger behandelt, von Krankheit und Jammer erschöpft und entmuthigt, wankten die welche nicht sterbend erlagen, dahin; dem Vaterlande ein warnender und schreckender Anblick. Weit durch das Land erscholl der Jammer der Wittwen und Waisen; die fürstlichen Jahrgelder wurden verflucht, und niemand war, der sie zu vertheidigen gewagt hätte. (198.)“

An die Stelle dieser verdammlichen Kriegszüge, treten nunmehr andere Gegenstände, die zwar auch nicht rein erfreulich waren, aber wichtiger und würdiger durch Veranlassung, Hergang, Zweck und Wirkung auf die Entwickelung der Menschheit. Herr Hottinger erklärt: eine Reformation sey nothwendig und im Wesentlichen heilsam gewesen. Er verhehlt nicht daß Thatsachen und erhebliche Gründe ihn auf die Seite der Reformatoren stellen; doch ist er weit entfernt durch ungeziemende Leidenschaftlichkeit, seine Erzählung zu verunreinigen und den Katho-

liken die ihnen gebührende, geschichtliche Gerechtigkeit zu verweigern. Die von Hottinger aufgezählten Klagen über Bischöfe, Domkapitel, Weltgeistliche, Mönche, Lehrweise und Sitten, stimmen so sehr mit dem, damals an vielen Orten Ausgesprochenen, daß es nicht rathsam erscheint, sie hier umständlich zu wiederholen.

Von Erasmus und Hutten giebt er kurzen, von Zwingli natürlich umständlichen, lehrreichen Bericht. Zu Anfang desselben sagt er: „Die Geschichte der Menschheit zeigt unter mannigfachen Formen stets das nämliche, sich ewig erneuernde Schauspiel: den Kampf kühnerer Geister gegen die Trägheitskraft einer genußliebenden, dem Augenblick und der Erde zugewendeten Menge. Erfolg und Wirkung derselben hangen zuvörderst von dem obersten Willen der Vorsehung ab, der im Zusammentreffen begünstigender Umstände sich kund thut; dann aber soweit auch Menschenkräften der Spielraum vergönnt ist, von den reinern, oder zweideutigen Absichten, der Weisheit, der Ausdauer der Handelnden selbst. (341.)"

Sichtbar geht übrigens aus der chronologischen Zusammenstellung seiner Schriften hervor, daß Zwingli Anfangs sich sehr mäßigte, und erst durch Widerstand, ungereimte Behauptungen und Verläumdungen der Gegner, zu einem entscheidenderen Tone bewogen ward. (360.) — In diesem wissenschaftlichen und Berufswirken ward er ungemein durch eine Popularität unterstützt, die nicht weniger aus seinen äußerlichen und Gemüthseigenschaften, als aus der Natur und dem Bedürfnisse seiner Stellung hervorging. (362.) — Hottinger sagt: „Bei der Wachsamkeit treuer Lehrer, unter Leitung und Aufsicht weiser Regenten, und unter dem obersten Machtschutze Gottes und Christi, werden Staat und Kirche in friedlicher Eintracht, ja gegenseitig sich unterstützend, kräftig emporblühen, wir selbst aber uns vorbereiten jener ewigen Heimath werth zu seyn, wo wir, beseligt durch Gottes Anschauen, zugleich den ewigen Verein aller derer, die hier auf Erden fromm, treu, weise und standhaft gelebt, und neben Abraham, Moses, Johannes und Paulus, auch Sokrates, Aristides, Camillus, die Catonen und Scipionen finden werden. (371.)"

In der löblichsten Absicht wurden mehrere Religionsgespräche veranstaltet. Sie führten, sowie niemals, so auch diesmal nicht zum Ziele, weil stets etwas Unerreichbares, Unmögliches bezweckt ward: nämlich völlige Uebereinstimmung der Lehre, des Glaubens, der Ansichten. Daß die Natur, die Bildung, eine unabweisbare Mannigfaltigkeit erzeuge, und diese keine Einerleiheit erlaube, wohl aber auf eine höhere Einheit hinweise, wo die irdisch gebrochenen und zurückgespiegelten Strahlen des Lichts sich harmonisch verständigen und verklären; — dies hat man fast immer vergessen: man ist dadurch in die unseligsten Kämpfe und Verfolgungen gerathen. — Lehrreich berichtet Herr Hottinger von den ungemäßigten religiösen und socialen Forderungen der Menge, den Thorheiten und Freveln der Wiedertäufer. „Die kaum begonnene Verbesserung (erzählt der Verfasser) ward den unreinen Händen der Selbstsüchtigen und blinden Enthusiasten glücklicherweise entrissen, und die Schwindeleien und der Ausgang der frühesten Wiedertäufer lehrten, durch ein neues, warnendes Beispiel, daß religiöse, wie politische Freiheit nur bei Mäßigung, Reinheit des Willens und gründlicher Bildung gedeiht. (II, 47.)“

Neben diesem Troste erzählt Herr Hottinger von vielen Freveln, Bilderstürmereien u. dgl. fanatischer Neuerer, und den grausamen Gegenmitteln, ja Todesstrafen der Altgläubigen (129, 163). Er fügt die allgemeine Bemerkung hinzu: „Auch fehlerhafte Einrichtungen, durch die Dauer der Jahre mit guten verwachsen, wurzeln so fest im innersten Staats- und Familienleben, daß ihr rasches Wegschaffen, oder Aendern ohne gefährliche Erschütterungen selten möglich wird. Dieses ist die Macht des Herkömmlichen; wohlthätig, weil gegen jugendlichen Muthwillen, Ehrgeiz, oder Enthusiasmus sonst wenig Sicherheit wäre; verderblich eben so leicht, als Schild der Zwangherrschaft, der Trägheit, der Unwissenheit. (153.)“

Die edelsten Bemühungen für Milde, Friede und Versöhnung mißlangen. „Beschwerden, Mißstimmung, Beleidigungen (erzählt Hottinger) verlängerten und steigerten sich, bis die von allen Seiten geweckten Funken in Flammen ausbrachen, und das,

in sich zerfallene Vaterland, in ihrem vollen Schrecken die Gräuel des Bürgerkrieges sah. (196.) — Selbst Zwingli's republikanischer Geist, durch Griechen und Römer gebildet, fand in der passiven Tugend der Märtyrer nicht seine Befriedigung, und wo Gründe und Ermahnungen des Lehrers nicht mehr ausreichten, da entwickelte er ohne Scheu, und wohl eben so groß, des Kriegers Muth, oder die Gewandtheit und Kenntniß des Staatsmanns. (242.)" — So Herr Hottinger. —

Richtig sah Zwingli, daß sich die große Reformation nicht für immer auf dem Boden künstlicher Dogmatik halten und beschränken, sondern auch über politische und sociale Fragen ausbreiten werde. Man kann billigen, daß er auf deren Lösung einwirken, ja dafür sein Leben einsetzen wollte; allein die Vorkehrungen zum Kriege waren ungenügend, und noch mehr fehlte es an staatsmännischer Voraussicht. Daher erzählt Herr Hottinger: „Vergessen war, sogar von vielen seiner früheren Bewunderer, alles Verdienst, das er durch Herstellung einer reinern Lehre, durch seinen glücklichen Kampf gegen Aberglauben und Geistesdruck sich erworben; er ward allein nach der politischen Thätigkeit seiner letzten Lebensepoche gerichtet, und in dem unsterblichen, hoch über seiner Zeit stehenden Reformator, sah der beschränkte Blick einer wankelmüthigen Menge, nur noch den muthwilligen Urheber eines unheilvollen, erschöpfenden Krieges. (446.)"

Vulliemin,

dem Fortsetzer Hottinger's war die Aufgabe zu Theil geworden, minder anziehende Abschnitte der Schweizergeschichte (aus dem sechzehnten und siebzehnten Jahrhundert) zu erzählen. Obgleich er großen Fleiß und viel Geschicklichkeit zeigt, ist es (besonders für Nichtschweizer) fast unmöglich, so viele Kleinigkeiten und meist unangenehme Kleinigkeiten und Streitigkeiten, dem Gedächtniß einzuprägen. Bei diesen Verhältnissen genügt es, zur

Charakterisirung des Verfassers einige Stellen auszuheben. Nachdem er von den, religiös genannten Zänkereien in Genf und von Calvin's Herrschaft Bericht erstattet hat, fährt er fort: „Servet, ein spanischer Arzt hatte schon im zwanzigsten Jahre ein Buch geschrieben, worin er Jesus ein Geschöpf und den heiligen Geist einen Ausfluß, Emanation Gottes nennt. In einem späteren Buche: «die Herstellung des Christenthums», nennt er die Dreieinheit einen Traum Augustins, bringt die Erlösung zurück auf eine verständige Thätigkeit des freien Willens und behauptet, man könne in allen Religionen selig werden. Auf Calvin's Denunciation verhaftete man Servet in Vienne und hätte ihn verbrannt, wenn er nicht entflohen wäre. Später entdeckte ihn Calvin in Genf und schrieb seinen Freunden: «Wenn ich hier noch etwas vermag, werde ich nicht dulden daß diese Pest sich verbreite und Servet lebendig aus Genf entkomme.» — Calvin entwarf 38 Anklagepunkte; man verweigerte Servet einen Vertheidiger, weil er dessen unwürdig sey. Seine eigene Vertheidigung galt für ungenügend, und da er nicht widerrufen wollte, übergaben ihn beide Parteien (die liberale und die strenggläubige) dem Satan; er ward verbrannt. Auf dem Scheiterhaufen vergab er seinen Feinden und sagte: wenn ich irrte, so geschah es aus Unwissenheit. — Von allen Seiten billigte und lobte man Calvin's Verfahren: (so Melanchton, Bucer, Bullinger) die römische Kirche beneidete ihm den Ruhm, die Erde von solch einem Ungeheuer befreit zu haben. (I, 374.)"

Servet war nicht das einzige Opfer verdammlicher Unduldsamkeit; wenigstens erzählt Vulliemin (hoffentlich übertrieben): „Ueberall einigte sich die weltliche Obrigkeit und die Geistlichkeit, um die Wißbegier der Geister zu zähmen, welche ungeduldig waren ihre Ketten zu zerbrechen. In einem kurzen Zeitraume wurden in Genf über 500 Personen verbrannt, weil sie mit dem Teufel einen Bund geschlossen hätten. Aehnliches geschah an anderen Orten. (II, 646.)"

Mit Recht bemerkt Vulliemin: „Je mehr die Reformatoren auf diesem gewaltsamen Wege fortschritten, desto mehr erhob

sich das natürliche Gefühl, desto mehr verkündeten die Geister ihre Freiheit, ihre Rechte. Die Wiedertäufer und Rationalisten (wie auch ihre Irrthümer seyn mochten) legten Protestationen der Vernunft und des Herzens ein, gegen die neue Scholastik. Mochten die Obrigkeiten noch so Viele treffen; der kaum abgeschnittene Theil wuchs unter ihren Schlägen von neuem. Sie verwiesen die Wiedertäufer, sie nahmen ihnen ihre Güter, sie ließen sie hinrichten, sie erklärten ihre Kinder für erbunfähig, sie ließen Leichen angeblich Schuldiger nach Jahren ausgraben, um sie zu verbrennen; — dennoch mehrte sich ihre Zahl! (II, 95.)"

Monnard.

Wo Vulliemin's Geschichte der Eidgenossen schließt, beginnt die Monnard's. Sie umfaßt in zwei Bänden die Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts, in dreien die Geschichte der Revolution. Wehmüthig sagt Herr Monnard in der Vorrede (VII): „Es war mir selten vergönnt in dem Zeitraum bis zur französischen Revolution, den öffentlichen Schauplatz durch großartige Charaktere zu beleben. Der Leser der früheren Bände dieser Annalen möge sich erinnern, in welchem Zustande der neuere Geschichtschreiber die Schweiz aus der Hand dessen empfing, der ihre religiösen Zwiste erzählt hat. Zerrissen durch Krieg und Parteiungen, durch Siege und Niederlagen erschöpft, entwürdigt durch das Gold und die Gunstbezeugungen des Auslandes, ohne Kraft für das Gute, ja nicht einmal für das Böse; zusammengesetzt aus Völkerschaften, die nicht mehr eine Nation, aus Landschaften, die kaum ein Vaterland sind; herabgesunken auf jene Stufe lebender Organismen, wo das an einer Stelle festsitzende Geschöpf keine andere Verrichtung hat, als seine Nahrung aufzuschnappen; dennoch aber, diesen Rest von Leben bewahrt und wiederherstellt, wie man es auch zerschneidet: so fristet die Schweiz noch ihr Leben, aber meist durch Leidenschaft, Furcht, Mißbehagen. Sie regt sich noch, aber ohne Kraft; sie steht noch da, aber ohne Adel."

Wenn man Glutz-Blozheim vorwarf, daß er die Schweiz zu streng beurtheilte, so drängt sich hier die Frage auf, ob vorstehende Schilderung nicht zu trübsinnig sey? Herr Monnard beweiset indessen, daß man sich die erhabenen Zwecke des, die Welt umgestaltenden Christenthums, kaum vorsteckte [1]) und viel weniger erreichte. Wir stellen mehrere, vereinzelte Aeußerungen des Verfassers, zur Erläuterung nebeneinander. „Eine Quelle des Hasses, des Mißtrauens und der Hintansetzung schweizerischer Brüderlichkeit, lag in den religiösen Spaltungen. Sie bedachten nicht, daß die Freiheit im Wesen der Religion liegt, und daß in der gesellschaftlichen Ordnung, als der niederen Sphäre, das Christenthum die göttliche Weihe der Freiheit ist. Sie hatten keinen Sinn für die gleiche Berechtigung der verschiedenen Ueberzeugungen, noch für die Verschwisterung der verschiedenen Weisen, den gemeinsamen Vater anzubeten. — Der confessionelle Groll vergiftete die politischen Abweichungen, ja die bloß gesellschaftlichen Verschiedenheiten. (I, 4, 5.) — Vom Fuße der vom ewigen Eise starrenden Urner Berge, gingen fortwährend die Feuerbrände aus, welche in Rom die Flamme des heiligen Zornes nährte. Aber selbst die katholische Regierung von Lucern vertheidigte muthig ihre Rechte, wider die übertriebenen Ansprüche der römischen Curie. (29.) — Gegen die, freilich oft übertreibenden Sektirer, gegen Pietisten und Socinianer brauchte man oft Strenge, so Gefängniß und Verweisung. Den Buchhändlern verbot man, angeblich anstößige Bücher zu verkaufen. In den Augen der Regierungen, wie der Geistlichkeit, galt die freie Darlegung der religiösen Ueberzeugungen für Unordnung, Glaubensverschiedenheit für Zwietracht, eine auferlegte Einheit, für das Heil der Kirche und die Schutzwehr der Religion. (52, 54.) — Die Klöster und die Mönchsorden flößten verschiedenartige Gefühle ein: von den Einen wurden sie verehrt, von den Anderen verachtet, von den Einen liebevoll gepflegt, von den Anderen streng beaufsichtigt. (73.) Unter allen

1) Sowie nirgends!

geistlichen Orden nimmt keiner in den Verhandlungen der Räthe und dem Leben des Volkes eine so bedeutende Stelle ein, wie der der Kapuciner. Die beständige Gunst, die dieser, der Armuth geweihte Orden genießt, hängt mit einem tief demokratischen Gefühle zusammen. Der Kapuciner wird unter dem Strohdache gebohren: hervorgegangen aus der ärmsten Volksklasse, versteht er das Leben und die Bedürfnisse des Volks. Er besucht als Bruder die Familie des Landmanns, tröstet die kranke Dürftigkeit, ist wohlwollend gegen die Kinder, nachsichtig im Beichtstuhl, duldsam auf der Kanzel; seine Predigt ist moralisch und sein Vortrag allgemein faßlich. Im Schooße der Kirche, wie unter dem Mönchsorden bleibt er Volk. Wenn dann, irgendwo im Leibrocke, demüthig und stolz zugleich, der Jesuit erscheint, die Stütze der Herrschaft weil herrschsüchtig, schmeichelnd wo es die Macht, und einnehmend wo es den Reichthum gilt; da bekämpft jene andere Macht, der Kapuziner, der Demokrat der Priesterschaft, diesen Diener und Herrn derer, die das Volk unterdrücken: das Volk aber belohnt ihn durch seine Zuneigung. (73, 75.)"

Gehen wir jetzt über zu den bürgerlichen und politischen Verhältnissen, so bezeichnet Herr Monnard als Mängel, das einseitige Zurückdrängen der demokratischen Bestandtheile, das unbillige Vorherrschen der Aristokratie, den allzuscharfen Gegensatz zwischen Stadt und Land, das Versagen politischer Rechte an die unterworfenen Landschaften. Wir theilen auch hier einige erläuternde Aeußerungen des Verfassers mit. „Beim Anblick der Unterthanenländer hätte man zweifeln mögen, ob das Joch eines Despoten drückender sey, als der Despotismus der Republiken. (I, 2.) — Die Hinneigung zur Aristokratie wurzelte in zu weit verbreiteten Ursachen, um sich auf die großen Kantone zu beschränken; die kleinen, wie stolz sie auch auf den Namen der Demokratie waren, erlitten den Einfluß des nämlichen Geistes. (78.) — Die regierenden Städte übten durch ihren Einfluß einen immer zunehmenden Druck auf den übrigen Theil des Landes aus. Die Aufnahme unter die Bürger, ward immer

mehr erschwert. In Zürich wurden von 1679 an 118 Jahre lang, keine neuen Bürger angenommen; ja, es war so weit gekommen, daß die Aufnahme eines solchen als eine staatsgefährliche Neuerung angesehen wurde. Nirgends traten die industriellen Vorrechte stärker hervor, als in den Verhältnissen der Hauptstädte zu den Landschaften, oder auch zu den Städten zweiten Ranges. Die Fabrikanten der Stadt Zürich sprachen ihren Nebenbuhlern das Recht ab, neue Fabriken zu errichten. (92—94.) Nicht weniger drückend war die Gewalt, welche Demokratien über Unterthanenländer ausübten. (103.) In bürgerlicher wie in kirchlicher Beziehung beherrschte Bern das Waadtland fortwährend als eroberte Provinz mit hochmüthiger Selbstsucht. (146.)"

Hieraus entsprang im Jahre 1723 der Versuch des Majors Davel das Waadtland von der bernischen Herrschaft zu befreien. Er war ein höchst eigenthümlicher, begeisterter Mann, und büßte sein mißglücktes Unternehmen mit dem Tode. Es war eine bedeutsame Vorübung zu dem, was 75 Jahre später gelang.

Was die auswärtigen Verhältnisse anbetrifft, so stieg Frankreichs Einfluß immer mehr, und die Einträglichkeit des fremden Kriegsdienstes überwog alle anderen Rücksichten. Herr Monnard sagt in dieser Beziehung: „Seit Ludwig XI. aus der Schweizertreue eine Waare gemacht hatte, gründete das französische Kabinet die diplomatischen Beziehungen auf die Verkäuflichkeit. (I, 387.) — Der Reiz des fremden Kriegsdienstes für das jugendliche Alter, riß nur zu viele Söhne aus den Armen der Aeltern. Allzuoft führte sie Heimweh und Desertion, Laster und Krankheit in den Schooß ihrer entehrten und in Kummer schmachtenden Familien zurück. (396.)"

Mit Uebergehung der Streitigkeiten und Fehden in mehreren kleinen Kantonen, muß man an den vieljährigen Kampf erinnern, welcher in Bern zwischen den patricischen Geschlechtern und der Bürgerschaft statt stand. (479.) „Die Oligarchie (sagt Herr Monnard) schloß ihre Reihen immer enger. Unter so vielen,

von dem ursprünglichen Zwecke ihrer Einsetzung entarteten Behörden, wurde der geheime Rath, dieser Wächter der Verfassung und der Freiheit, zu einer Staatsinquisition. (483.) — Es war ein Grundübel des Freistaats, die immer größere Zusammendrängung der Gewalt in die Hände weniger, ehr- und habsüchtiger Geschlechter, welche durch ihren Reichthum die Mittelklasse, bisweilen die Gerechtigkeit selbst erdrückten, indem sie unter sich eine Million öffentlicher Einkünfte theilten, und der Bürgerschaft höchstens für 30,000 Pfund kleinere Aemter überließen. Mehr noch als durch das Ansichreißen der Gewalt und des Reichthums, beleidigten die Regenten ihre, ihnen ehemals gleichstehenden Unterthanen durch ihr stolzes Benehmen, sowie durch harte vieljährige Strafen und Landesverweisungen. — Nicht zufrieden die geringern Bürger von allen Stellen auszuschließen, fügten die Mitglieder des großen Raths, zu den einträglichen, noch drückende Privilegien. Bei Gefängnißstrafe ward den Handwerkern und allen andern Personen verboten, unter den Arkaden kleinere und größere Lasten zu tragen, nur damit die großen Herrn und die ungeheuren Reifröcke ihrer stolzen Weiber in denselben geraumen Schwung haben könnten. An den Markttagen mußte der Bürger von ihnen zuerst das Schönste auslesen lassen, und durfte erst gegen eilf Uhr anfangen einzukaufen; wo er dann noch dazu theuer genug bezahlen mußte, was die Adlichen und Vornehmen nicht gewollt hatten. — Vierzehn Familien hatten im großen Rathe 127 Stellen inne. (484—490.)"

Gegen diese und andere wahre, oder eingebildete Uebel richtete sich im Jahre 1749 die Verschwörung Henzis und seiner Genossen. Aber der Plan war schlecht entworfen, die verabredeten Mittel unpassend, ja verbrecherisch, und der Zweck höchst ungenügend. „Was hätte (sagt Herr Monnard) das Land gewonnen bei einer hartnäckig an ihren Vorrechten hangenden Stadtbürgerschaft, an der Stelle von Herren, die zwar vornehm thaten auf ihren Sesseln, auf dem Lande aber väterlich herablassend und mit den Sitten und Bedürfnissen des Volkes, das

ihre und seine eigenen Güter bebaute, innig vertraut waren. Allerdings war die Verschwörung eine Protestation gegen die Oligarchie, aber die ohnmächtige Protestation eines engherzigen Republikanismus. Henzi und seine Hauptgehülfen wurden zum Tode verurtheilt. (536.)"

Ein lehrreiches Kapitel über Verfassung und Sitten, einleitet Herr Monnard mit folgenden Worten: „Beim Anblicke zweier Eidgenossenschaften, die sich gegenseitig mit mißtrauischem Auge beobachten; beim Anblicke der inneren Wirren und der Gewalt welche die fremden Botschafter ausüben, fühlt man sich versucht zu fragen: Giebt es denn noch eine Schweiz? — Ja, es giebt noch eine! Dieses halb zerrissene eidgenössische Band haben weder der Religionshaß, noch Bürgerzwist, noch fremde Diplomatie völlig zu brechen vermocht. Eine geheimnißvolle Kraft (die Natur ist unüberwindlich) hält diese Bruderfamilie, (welche Interessen, Vorurtheile und Menschen stets zu trennen streben) zusammen. — Das Nationalgefühl ruht sicher in den Herzen des Volkes und einiger Staatsmänner von großen Entwürfen. (557.)"

Wenn Herr Monnard an einer anderen Stelle (560) sagt: „Um des überwiegenden Hervortretens der Kantonsverfassung, war die Bundesverfassung schwach"; so berührt er eine der größten Schwierigkeiten mit denen alle Föderativstaaten zu kämpfen haben, so z. B. auch Deutschland und Nordamerika.

Aus sehr vielen Einzelnheiten können wir nur wenige erwähnen. „Bern (sagt Herr Monnard) machte Anspruch darauf alle Triebfedern des Volkslebens unter seiner starken Hand zusammenzuhalten. Eine solche Triebfeder besaß es in seinen Reichthümern. Ohne Staatsschuld, Herr eines namhaften Schatzes, Gläubiger der größten Monarchien, war Bern verhältnißmäßig reicher als irgend eine derselben. Seine Einkünfte überstiegen die Bedürfnisse, die es befriedigen wollte, und vermehrten so sein Stammvermögen, sein Ansehn, seinen Einfluß. (568.) Es war allerdings eine aristokratische Regierung, aber es war eine Regierung. (570.) — Der Obrigkeit in den demokratischen Kantonen, mangelte es ebenfalls nicht an Hoheit und

Würde der äußeren Erscheinung. (572.) — Alle in der Schweiz herrschenden Städte, verkannten das Wesen des neuen Staatsrechts und gründeten ihre Herrschaft über das Land, auf die veralteten Grundsätze des Lehnrechts. (577.)"

Wir finden zahlreiche Vorschriften über die Feier des Sonntags, Aufwand bei Festen, Zahl der Gäste und Speisen, Besuch der Wirthshäuser, Beschränkung, oder Verbot des Tanzens, und vor Allem Kleiderordnungen in Menge. Alles wohlgemeint, aber fast immer aufgefaßt von einseitigen Standpunkten, und kaum für einzelne Orte und Zeitpunkte passend. So legte Schwytz eine Buße von 50 Thalern auf einen Reifrock. (611.) Welch unermeßliche Einnahme wenn sich jetzt in Europa eine solche Steuer durchführen ließe. Ernster und trauriger daß während des 18. Jahrhunderts in der Schweiz noch Todesstrafen wegen Hexerei stattfanden. (594.)

Monnard schließt den ersten Band seiner Geschichte mit den Worten: „Es besteht ein ewiger Bund zwischen den Herzen der Schweizer. Man mag im Gewühl der Städte, auf waldigem Bergesgipfel, mitten im Schatten des Thales stehen; immer bleibt auf dem alten Boden Helvetiens, durch den politischen Dunstkreis hindurch, das tiefe Himmelsgewölbe sichtbar. (630.)!"

Diese Worte bilden einen guten Uebergang zu dem ersten Kapitel des zweiten Bandes. Nach so vielen traurigen Erzählungen von religiösen und politischen Streitigkeiten, kommen wir zu einem heitern, fruchtreichen Gegenstande, nämlich dem geistigen Leben in Kunst und Wissenschaft. Es genügt hier die ausgezeichnetsten, bekannten Männer zu nennen: Bodmer, Breitinger, Haller, Geßner, Rousseau, Bonnet, Lavater, Iselin, Pestalozzi, Fellenberg, Necker, J. Müller, Sulzer, Saussure, die Bernoulli, Euler u. A. Löbliche Anstalten für höhere Bildung finden sich (obgleich noch mangelhaft) in Zürich, Bern, Basel, Lausanne, Genf. Der Volksunterricht ließ noch viel zu wünschen übrig, und zu einer freien Presse war der Weg noch nicht angebahnt. (II, 6, 43, 79.) In die Augen fallend ist

der gleichzeitige bedeutende Fortschritt des Landbaus, der Gewerbe und des Handels.

Wir übergehen kirchliche und politische Streitigkeiten in Bünden, Neuenburg, Lucern und Genf, sowie über fremden Kriegsdienst, weil die Geschichte der großen schweizerischen Revolution mächtiger anzieht. Sogleich aber ergiebt sich daß Monnard's sehr umständlicher Bericht hier auch nicht einmal im Auszuge mitgetheilt werden kann. Er handelt von den löblichen Bestrebungen, sowie von den Irrthümern und Mängeln der Regierungen, von den gerechten Klagen und dem fanatischen Wahnsinn der Neuerer, den Gefahren der Klubs, der Zügellosigkeit der Presse, den Ränken und dem eigennützigen Uebermuthe Frankreichs. „Damals, (sagt Monnard [635]) wie immer in Revolutionen, wollten die Urheber derselben, die sich von Anfang an als Stellvertreter des Volkes ausgegeben und hierauf durch den Erfolg einen gewaltigen Anhang gewonnen hatten, die Welt glauben machen, die neue Ordnung der Dinge sey nicht bloß ihre und ihrer Anhänger, sondern des ganzen Volkes Sache.“

In drei Bänden erzählt Monnard die Geschichte der schweizerischen Revolution, tragisch, herzzerreißend. Erst nach vielen edlen aber vergeblichen Opfern, Großthaten und Frevelthaten, Abwegen, Umwegen und Irrwegen, brach hervor die Morgenröthe eines neuen Tages. Nur einzelne Bemerkungen und Urtheile können wir aus dem lehrreichen Werke, als Fingerzeige ausheben.

„Mengaud (sagt Herr Monnard, I, 37) der Stellvertreter des französischen Direktoriums, für den die Umwälzungen ein Mittel waren, die Schweiz den Absichten Frankreichs dienstbar zu machen, versäumte keine Gelegenheit, um die versöhnenden Maßregeln zu durchkreuzen, Revolutionen herbeizuführen und die Bundesverfassung über den Haufen zu werfen. — Gewiß verbürgte eine einheitliche Schweiz, dem Einflusse des Direktoriums unterworfen, demselben einen schnelleren Gehorsam. (27.) — Die alte Schweiz war nicht mehr vorhanden. Die alten Formen waren zerbrochen, und noch hatten die neuen Grundsätze

weder in den einzelnen Kantonen Bestand, noch dem gesammten Vaterlande Zusammenhang verliehen. Die Unerfahrenheit vieler Neulinge, der Wechsel in den Aemtern, die stürmischen Verhandlungen über Gesetzgebung und Verwaltung, lähmten die Kraft der Kantone und des Bundes. (48.) — Die Stellvertreter der Nation, welche sich die Rächerin der Rechte der Völker nannte, setzten ihren Beraubungen keine Gränzen, und Rapinat, der Schwager Reubels, war einer der ärgsten Plünderer. Wenig kam der französischen Republik zu Gute. (79—81.)"

„Unter dem Schutze französischer Grenadiere ward die Unabhängigkeit der schweizerischen Nation und ihre Umbildung zu der Einen und untheilbaren, demokratischen und repräsentativen Regierung verkündigt! (95.) So stand nun der neue Staat da, der durch List und Gewalt der Fremden aufgedrungen und einem ausländischen Vorbilde nachgeahmt war; ein Gebäude aufgeführt auf dem Boden, von welchem die alte Eidgenossenschaft weggespült war. (96.) Die neugeschaffenen Räthe erklärten, daß sich das französische Heer um die Freiheit des helvetischen Volkes großes Verdienst erworben. (152.) — Die französischen Commissaire hatten die öffentlichen Kassen geplündert, die französischen Heere die übrigen Hülfsquellen erschöpft, die neue Regierung hatte sich der Feudaleinkünfte beraubt und das neue Finanzsystem ertrug noch nicht was man von ihm erwartete. (164.) Im Jahre 1800 waren 72,000 französische Soldaten in der Schweiz. (II, 4.) — Das Spiel Bonapartes war die Parteien in Schach zu halten, sie sich gegenseitig abnutzen zu lassen, und die Schweiz allmählig dahin zu bringen, sich ihm in die Arme zu werfen. (162.) Sein Plan war die Schweiz unter das Protektorat Frankreichs zu stellen, stark genug um ruhig, aber nicht stark genug um beunruhigend zu seyn. (365.)" —

Gewiß dachte Bonaparte bei Entwerfung der Mediationsakte zunächst an sich und das Verhältniß der Schweiz zu Frankreich; doch zeigte er hiebei soviel Kenntniß und Scharfsinn daß sein Werk wohl das beste war, das man unter den damaligen

Verhältnissen zu Stande bringen konnte. Aufhebung einseitiger Vorrechte und Unterthanenverhältnisse, Stärkung der Centralgewalt mit Herstellung natürlicher Kantonalverfassungen u. s. w. Herr Monnard sagt in dieser Beziehung: „Vor 1798 machten die 13 Orte mehr eine Zusammenstellung von Staaten, als einen Bundesstaat aus; der schweizerische Geist mußte (so gut als möglich) die Verfassung ersetzen. Seither war die Einheitsverfassung zu sehr mit den fünf Jahrhunderte hindurch eingewurzelten Gewohnheiten in Widerspruch gewesen, als daß sie selbst in einem vom Sturme plötzlich gleich gemachten Boden, hätte Wurzel schlagen können. Der sichere Blick des Vermittlers zog aus der Erfahrung zweier Zeiträume ein Grundgesetz das sowohl die alten, als die neuen Bedürfnisse befriedigte. Die Centralverfassung gewährte beinahe alle Vortheile des Einheitssystems, ohne seine Nachtheile. Den einzelnen Kantonen blieb ihr politisches Leben, aber sie durften sich nicht gegenseitig befehden, noch Sonderbündnisse abschließen. Die Einsichtsvollen und Besonnenen ahnten, daß in Zukunft ein neuer Geist die alten Bundesformen beleben werde. (III, 4, 5.)"

Nach dem Sturze Napoleons wurden (unter Mitwirkung der Großmächte) allerhand Veränderungen an der Mediationsakte vorgenommen, die löblichen Grundeinrichtungen aber beibehalten. Als Hauptgewinn darf man bezeichnen, daß die verknechtende Abhängigkeit von Frankreich ein Ende nahm. Da es nicht unsere Absicht ist die Geschichte der Schweiz vorzutragen, sondern nur litterarisch auf ihre Geschichtschreiber aufmerksam zu machen; so können wir hier unsere Auszüge aus denselben beschließen. Das Mitgetheilte wird hinreichen Form, Inhalt und Gesinnung zu charakterisiren und ihre erheblichen Verdienste ans Licht zu stellen. Insbesondere ist es löblich, daß sie nicht darauf ausgingen, gegen ihre Natur, Styl und Manier Johannes Müller's nachzuahmen, was mehrere deutsche Geschichtschreiber, (im Widerspruche mit dem Rathe und Wunsche des Meisters) versuchten, ohne jedoch hiedurch dauernden Beifall zu erwerben.

Leonard Meister.

Die Geschichte der Schweiz von Johannes Müller und seinen vier Fortsetzern, füllt eine lange Reihe von Bänden, welche minder eifrigen Lesern bisweilen wohl zu lang erscheinen könnte. Es war deshalb ein löbliches Unternehmen Leonard Meister's eine kürzere Geschichte der Schweiz zu schreiben, welche von der ältesten Zeit beginnend, bis auf die Zeit der Mediationsakte Bonapartes hinabgeht. Es ist lehrreich zu sehen, ob und in wie weit Meister's Ansichten mit denen der bereits genannten Geschichtschreiber übereinstimmen. Ich gebe einige Proben.

„Im Jahre 1465 (erzählt Meister) traten die Eidgenossen zum erstenmale in französischen Sold, und zwar unter König Ludwig XI., der ihre Tapferkeit zu St. Jacob an der Birs kennen gelernt hatte. Die Enkel der Schweizer die bei Morgarten, Laupen, Näfels und Sempach sich so ruhmvoll gegen die Tyrannei waffneten, waffneten sich nun zur Unterstützung der Tyrannei in Frankreich. (I, 119.)"

„Die Epoche der burgundischen Ausbeute ist zugleich die Hauptepoche, theils des Reislaufens, theils des Sittenverderbens. Um Schweizertruppen feilschten die Fürsten, wie um Heerden, die zur Schlachtbank geführt werden. Nach der Heimkehr erlaubten sich die wilden Krieger jede Verletzung der bürgerlichen und häuslichen Sicherheit. Im Jahre 1480 verurtheilte man in einem Zeitraume von nur drei Monaten 1500 (?) Räuber und Mörder. (127.) — Für die Eidgenossen war der Kriegesdienst ein Handwerk, ein Handelszweig, ein Glücksspiel. (165.) — Das Sittenverderben verbreitete auf der einen Seite die wilde Kriegeslust, auf der anderen Seite die ausschweifende Priesterschaft. (169.)"

„Zur Zeit der Reformation haben sich sowohl die Neugläubigen als die Altgläubigen, des Verfolgungsgeistes und der Schwärmerei schuldig gemacht. (182.) — Wie einseitig machte die Polemik den Zeitgeist! Welcher Unterschied zwischen den Reformatoren selbst und den Nachtretern der Reformatoren, zwischen

(wenn ich so sagen darf) den Begeisterten und den Besessenen! (245.) — Die Nachfolger der Reformatoren befanden sich in dem Falle von Copisten, welche nur selten das Vorbild erreichen. Während sich die Einen auf schülerhafte Nachahmung beschränkten, suchten die Anderen ihre Originalität in Ausschweifungen. (439.) — Um die Mitte des siebzehnten Jahrhunderts wurden in Schwytz gefangene Reformirte gefoltert, einige zum Tode verurtheilt, andere der Inquisition zu Mailand überliefert, und die Güter der Entwichenen eingezogen. (II, 48.) — Der Kanton Schwytz erklärte den Uebergang zur reformirten Kirche für ein todeswürdiges Verbrechen. (49.)"

Der vierte Band des Werkes erzählt größtentheils nur die beklagenswerthen Zänkereien und Fehden, welche während des achtzehnten Jahrhunderts statt fanden. Sie erweisen die Nothwendigkeit wesentlicher Veränderungen, welche jedoch, leider, mit Leidenschaft gefordert, oder verweigert wurden, und wodurch man in die Leiden gewaltsamer Revolutionen hineingerieth. Hierauf bezüglich sagt z. B. Meister: „Ohne Zweifel war der Kanton Zürich eine sonderbare Erscheinung. Während seine Volksmenge über 180,000 Seelen stieg, unterwarf er sich (als seiner Beherrscherin) einer Stadt von nicht mehr als ungefähr 10,000 Seelen. — Wie konnte die Hauptstadt Zürich, die aus nicht mehr als 2000 Stadtbürgern bestand, nicht nur die Oberherrschaft über den ganzen Kanton behaupten, sondern ausschließlich sich allen Handelserwerb und alle einträglichern, sowohl kirchlichen, als bürgerlichen Aemter anmaßen. (IV, 281.) — Die Mißstimmung zwischen Volk und Regierung erleichterte den französischen Truppen nicht nur den Einmarsch in Helvetien, sondern zugleich war sie auch die Hauptursache, warum ihr Einmarsch so drückend geworden. (294.)"

Es ist natürlich (und deshalb kaum zu tadeln) daß die Geschichtschreiber, gleichwie das Volk, zu gewissen Ansichten hinneigen und sich dafür aussprechen. Sie sind sämmtlich zu berücksichtigen, damit aus allen Persönlichkeiten, aller Subjektivität, der vollständige objektive Thatbestand ans Licht komme. Nur

in dem Zorne und den Klagen über die französische Ungerechtigkeit und den gränzenlosen Eigennutz der fremden Beamten (oder vielmehr Räuber) stimmen Alle überein. „Mitten unter dem Drucke fremder Waffengewalt, wüthete immerfort bald insgeheim, bald ganz öffentlich der Parteigeist. (392.)"

Marcus Lutz

hat Meister's Werke von 1807 bis 1815 fortgesetzt. Bescheiden spricht jener über sein geschichtliches Talent, und richtig über die Schwierigkeit der Aufgabe. Seinen Beitrag zur Lösung derselben, soll man mit Dank anerkennen. Daß die Schweizer wünschten, die Heere der gegen Bonaparte verbündeten Herrscher möchten ihr Land nicht betreten, war natürlich genug; sie konnten aber, bei Betrachtung ihrer neuern Geschichte und ihrer vollständigen Abhängigkeit von Frankreich unmöglich erwarten, daß man jenen Wunsch berücksichtigen könne und berücksichtigen werde. Soll man es aber thöricht, oder frech, oder beides zugleich nennen, wenn Caulaincourt (ohne alle Rücksicht auf weltkundige Thatsachen) dem Kaiser Napoleon am 27. December 1813 schrieb: „Indem die Allirten das Gebiet eines friedlichen Volkes, und dessen seit drei Jahrhunderten von Europa respektirte Neutralität verletzt haben, bestimmten sie selbst das Maaß des Vertrauens, welches ihre Versprechungen verdienen, und zeigen worin die Achtung bestehe die sie für die Rechte der Völker hegen. (I, 198.)"

Die Verbündeten haben ihre Versprechungen gehalten, die Schweiz nicht verknechtet, sondern nur zur Feststellung dessen mitgewirkt, was damals möglich und, im Ganzen und Großen, wohl das Nützlichste war. Ist seitdem in der Schweiz viel Beklagenswerthes geschehen (bis auf die neuesten Frevel in Genf), so mögen sie sich selbst prüfen, und diese Trauerspiele zur Reinigung ihrer Leidenschaften benutzen.

Schon oft habe ich mir aus mehreren Gründen vorgenommen, die Zahl der von mir vorübergeführten Schriftsteller nicht übermäßig zu vermehren, und wiederum scheint es mir unbillig hochverdiente Männer gar nicht zu erwähnen. So mögen denn noch Einige hier Platz finden.

Schröckh,

Professor der Theologie in Wittenberg. Neben anderen löblichen Schriften, bleibt seine große Kirchengeschichte ein dauerndes Zeugniß und Denkmal von Fleiß, Gelehrsamkeit, Billigkeit der Auffassung und Klarheit der Darstellung. Obgleich er seinen Standpunkt (als Protestant) nicht verläugnet, verfällt er doch nicht in einen (der Geschichte unwürdigen) Ton des Zankens und Verdammens, und selbst anders Gesinnte werden aus Schröckh's Werke immerdar viel lernen können.

Manso,

Rektor am Magdalenäum in Breslau war nicht bloß ausgezeichnet als Philolog, Geschichtschreiber und Lehrer, sondern gleichmäßig durch seinen edelen und liebenswürdigen Charakter. Seine Geschichte Spartas, Constantins, der Ostgothen, des preußischen Staates seit dem hubertsburger Frieden, erweisen so gründliche Studien und sind durch die Form der Darstellung so ausgezeichnet daß man wenige deutsche Geschichtswerke ihnen gleichstellen kann.

Friedrich von Gentz.

Das Sprichwort sagt: Bücher haben ihre Schicksale, was fast gleichbedeutend ist mit dem: Schriftsteller haben ihre Schicksale. Günstige, z. B., wenn deren Werke, sich in der Richtung, in dem Strome bewegen, den das Publikum billigt, der es begeistert und fortreißt; — ungünstige, wenn der Schrift-

steller dieser Richtung widerspricht, gegen diesen Strom zu schwimmen versucht. Es ließen sich Werke nennen welche in diesen Beziehungen eine Zeit lang wohl zu hoch, oder zu gering geschätzt wurden.

War das Leben des Schriftstellers nicht das eines stillen Stubengelehrten, zeigte er sich thätig in der äußeren Welt, erregten seine Lebensereignisse, seine Handlungen allgemeinere Aufmerksamkeit, so erstreckte sich (nicht unnatürlich) die Beurtheilung zugleich auf den Schriftsteller und den Menschen. Ich erinnere beispielsweise an Bacon, Bolingbroke, Voltaire, Rousseau, Bürger, Joh. Müller, Fr. Schlegel, Savigni u. A. Auf keinen läßt sich das Gesagte bestimmter anwenden, als auf Friedrich von Gentz.

Als er, ein junger, untergeordneter preußischer Beamter, bei der Thronbesteigung Friedrich Wilhelms III., den König unmittelbar in einem veröffentlichten Schreiben belehrte wie er regieren, die hohen Staatsbeamten wie sie verwalten sollten, erhob sich die lauteste Anklage wider die Anmaßung, die Naseweisheit des vorlauten Schreibers. Gewiß war eine solche Thatsache ganz neu und unerhört und so im Widerspruch mit der Stellung, der Bescheidenheit, dem Gehorsam eines Beamten, daß man damals nach dem Inhalte des Schreibens kaum fragte. Jetzt ist der Inhalt offenbar die Hauptsache, und wenige kurze Auszüge werden hinreichen ihn zu charakterisiren. (Werke, V, 7—16.) Gentz sagt: „Den Krieg abzuwenden, — das muß der Richtpunkt aller politischen Maßregeln, das Ziel aller militairischen Anstrengungen, der letzte Gipfel aller diplomatischen Weisheit seyn. Auf diesen erhabensten aller Zwecke müssen Macht und Klugheit in unablässiger Vereinigung hinarbeiten. — Haben sich die Einwohner eines Landes an eine gewisse Form der Beschränkung und der Abgaben gewöhnt, so hören diese beinahe auf eine Last zu seyn. Legt man ihnen aber Beschränkungen in einer veränderten Form auf, so werden alle bisherigen Verhältnisse verrückt, und ein zehnmal geringerer neuer Druck, wird zehnmal stärker als der gewohnte gefühlt.

Nichts ist daher für das glückliche Einverständniß zwischen der Regierung und den Unterthanen bedenklicher, als die Einführung neuer Klassen von Abgaben, oder die Wiedererweckung solcher, von denen man sich auf immer erlöset glaubte. — Jede Beschränkung über die allernothwendigste Gränze hinaus, ist schädlicher Gewerbszwang und nichts, auch nicht die wohlthätigste Absicht des Urhebers kann sie rechtfertigen. — Jeder suche seinen Vortheil auf dem erlaubten Wege, der ihm der nächste zum Ziele dünkt; jeder benutze seine Kräfte in dem Kreise, den ihm seine freie Wahl vorzeichnete. Kein abschreckendes Monopol, kein niederschlagendes Verbot, kein kleinlicher Nothbehelf eingebildeter Besorgnisse, keine Einmischung in die Privatindustrie durch unnütze Reglements, hindere den Landwirth, den Fabrikanten, den Kaufmann, aus seinem mit Freiheit hervorgebrachten Produkt den größtmöglichen Gewinn zu ziehen. — Preßfreiheit sey das unwandelbare Prinzip Ihrer Regierung. Für gesetzwidrige Thaten, für Schriften die den Charakter solcher Thaten anziehen, müsse jeder verantwortlich sein, aber die bloße Meinung finde keinen anderen Widersacher als die entgegengesetzte, und wenn sie irrig ist, die Wahrheit. Nie kann dies System einem wohlgeordneten Staate Gefahr bringen, nie hat es einem solchen geschadet! Wo es verderblich wurde, da war die Zerstörung schon vorangegangen und der gefräßige Schwarm wuchs nur aus der Verwesung hervor!"

Wenn es Gentz durch dieses Schreiben mit der Beamtenwelt verdarb, so gab es den sehr zahlreichen, hoffnungsvollen Freunden der französischen Revolution noch mehr Anstoß, daß er das Werk Burkes übersetzte und mit Anmerkungen gleichen Sinnes begleitete. Diesen Anmerkungen ist das Folgende entnommen. (Werke, I, 2—28.) „Niemand findet jetzt Bedenken über die schwierigsten politischen Gegenstände mitzusprechen und abzusprechen. Auf keiner Seite ist der Geist des Menschen so übergebildet und so verbildet. Wer eine Feder regieren kann, glaubt sich zurückgesetzt, wenn er nicht zum wenigsten auch eine Stadt regiert, und wer sich mit einer Handvoll Kunstwörtern vertraut

gemacht hat, schreitet muthig und unverzagt zu Entwürfen neuer Regierungsformen. Unter allen Zweigen wissenschaftlicher Erkenntniß, hat von Alters her keinen so sehr das Loos getroffen, von ungeschickten Händen verstümmelt zu werden, als die Politik. Nirgends hat sich der gemeinste und ungeübteste Verstand so leicht in den Traum einer seligen Allwissenheit einwiegen lassen. Alltägliche Bescheidenheit schließt dem Laien den Mund, wenn der Kunstverständige über Jurisprudenz, Arzneiwissenschaft, oder Metaphysik spricht: aber sobald von Staatsverfassungen die Rede ist, wird jeder ein Adept. — Der Einfluß, welchen Empfindungen, Gemüthsstimmung und äußere Lage des Menschen auf seine Meinungen und Raisonnements haben, ist nirgends so auffallend als in den Urtheilen über politische Verhältnisse. Hier sind die Prinzipien fast ganz eine Folge der Gefühle. — Die träumerische Hoffnung, daß jede neue Ordnung eine bessere seyn werde, verdrängt kein Raisonnement aus dem Herzen. Das unbezwingliche Rufen nach Erlösung und Glückseligkeit, das aus den Schauplätzen des Jammers tönt, übertäubt die Stimme der Weisheit, der Erfahrung und der Jahrhunderte. — Es ist nicht alles Elend des Lebens gehoben, wenn man eine Staatsverfassung umgeworfen hat, das Wohl der Völker ist an keine Regierungsform ausschließend gebunden, und der Weg zur Glückseligkeit führt in öffentlichen Verhältnissen so wenig als im Privatleben durch Blut, Missethaten und Zerstörungen. — Es ist die Vernunft, was im Laufe der Staaten sowie im Laufe des Privatlebens Einheit erhält; wenn die Neigungen allein herrschten, wäre beides der Schauplatz eines unaufhörlichen Wechsels. — Völkern schmeicheln ist ein eben so niedriges Geschäft als Fürsten schmeicheln. —"

„Der freie Naturmensch ist der gebundenste aller Sklaven. Ein gewisser Grad von Freiheit findet sich in jeder Staatsverfassung, der höchste in keiner. Ein hoher Grad wahrer politischer Freiheit ist die Frucht männlicher Reife und die Begleiterinn intellektueller, aber nie einseitiger Vollkommenheit. (II, 6—21.)"

Mehrere Schriften von Gentz erweisen ein sehr großes kritisches Talent z. B. die über Makintosch, die Briefe des Junius, die französische Erklärung der Menschenrechte. Gleich ausgezeichnet sind seine diplomatischen Arbeiten z. B. über das Verhältniß Englands zu Spanien, und seine Fragmente aus der neuesten Geschichte des politischen Gleichgewichts gehören zu den beredtesten und ergreifendsten Werken der neueren Zeit. Möge man um der bequemern Verhältnisse der Gegenwart willen, nicht die furchtbaren der Vergangenheit vergessen, nicht das Gelingen kleinerer Aufgaben überschätzen, nicht die Achtung und Dankbarkeit zur Seite lassen, welche Alle verdienen die mit Feder und Schwert muthig gegen die maßlose Tyrannei kämpften, welche Europa verknechtete. So lange Gentz als Schriftsteller auftrat, hat er sich folgerecht in derselben Richtung bewegt. Hieraus entstehen leicht Einseitigkeiten und Uebertreibungen; diese mag man rügen und entgegenstehende, vernachlässigte Wahrheiten hervorheben; man mag auch erkunden, ob Gentzens späteres Privatleben seiner geistigen Thätigkeit hinderlich war. Ein Unrecht hat er sich aber nie zu Schulden kommen lassen; er hat nie seine richtige oder irrige Ueberzeugung verläugnet, sie nie um äußeren Gewinnes willen, feige und eigennützig umgestaltet. Zum Schlusse noch einige kurze Proben seiner mächtigen Beredsamkeit. (IV, 29—30.)

„Ihr, die Ihr im Schiffbruche der Zeit, von Tod und Trümmern umringt, aller Güter kostbarste und erste, einen freien, umfassenden Geist, ein treues, lebendiges Herz, den Sinn für die Heiligthümer der Menschheit, den Muth ihnen Alles zu opfern und Glauben an die Zukunft gerettet, Ihr ächte, feuerfeste, durch gemeine Trübsal unbesiegbare, in Geist und Wahrheit stets siegreiche Helden des Jahrhunderts, von der Menge verkannt, von aufgeblasenen Weltstürmern, welche der Pöbel verehrt, vielleicht zum Glücke verachtet, oder gehaßt; — vor Allen aber Ihr, an die zunächst diese Worte sich richten, des Vaterlandes einsame Zierden, hochherzige, durch kein Unglück bezwungene, Eures Namens würdige Deutsche, — ermüdet,

verzweifelt nur nicht! Der welcher Euch auserkohr die Nachwelt mit der Gegenwart zu versöhnen, legte hartnäckige Kämpfe und furchtbare Prüfungen Euch auf. Wohin Ihr Eure Blicke nur wendet, seyd Ihr von Bildern der Vernichtung und Einladungen zur Muthlosigkeit umringt. Das Vaterland ist gebeugt, zertreten, zerrissen und entweiht; ein Theil seiner Fürsten trägt, öffentlich und anerkannt, das Joch eines fremden Gebieters; mehr denn einer, durch nichtige Titel, oder wesenlose Vergrößerungen gelockt, ward Mitarbeiter an dem gemeinschaftlichen Ruin. — Nicht Frankreichs Energie oder Kunst, nicht die wilde convulsivische Kraft, die aus dem giftigen Schlunde der Revolution, eine vorüberziehende Wetterwolke hervorbrach, nicht irgend eines Geschöpfes dieser Revolution persönliches Uebergewicht, oder Geschick, hat die Welt aus ihren Angeln gehoben, — die selbstverschuldete Wehrlosigkeit Deutschlands hat es gethan. Unser innerer unseliger Zwiespalt, die Zersplitterung unserer herrlichen Kräfte, die wechselseitige Eifersucht unserer Fürsten, die wechselseitige Entfremdung ihrer Völker, das Verlöschen jedes ächten Gefühls für das gemeinschaftliche Interesse der Nation, die Erschlaffung des vaterländischen Geistes, — das sind die Eroberer, das sind die Zerstörer unserer Freiheit, das sind unsere tödtlichen Feinde und die Feinde Europas gewesen. — Sucht Frieden und Eintracht, und wechselseitiges Vertrauen, Harmonie der Ansichten und Wünsche, Interesse am Schicksal eines jeden, Eifer für gemeinschaftliche Zwecke, und Bereitwilligkeit jeden abgesonderten Vortheil einer großen Nationalsache zu opfern, unter allen deutschen Völkerschaften zu stiften. — Auf dieser Laufbahn ist das Anhalten tödtlich. Sobald Ihr still stehet, verläßt Euch die Kraft, übermannt Euch der Hoffnungslosigkeit Schlaf, senkt die Nacht, die Euch von allen Seiten umringt, auch auf Euch ihre Schrecknisse nieder. Je beharrlicher, je entschlossener Ihr fortschreitet, desto sicherer entgeht Ihr der Ermattung, desto frischer weht die Hoffnung Euch an, desto schneller kommt die Morgenröthe Euch entgegen!"

Schiller.

Ich habe es zeither nicht gewagt über die größten, deutschen Dichter etwas niederzuschreiben, weil erstens, über dieselben bereits so viel gesprochen und geschrieben ward, daß es fast unmöglich erscheint etwas Neues und Dankenswerthes beizubringen. — Zweitens, weil jeder schon ein fertiges, abgeschlossenes Urtheil mitbringt, und alles davon Abweichende ungünstig aufgenommen wird. — Drittens, weil ich manche Ueberzeugungen hege, welche ohne Zweifel (der gewöhnlichen gegenüber) als ketzerisch erscheinen. Aufgefordert von mehrern Seiten will ich es jedoch wagen, zu den Werken einige Randglossen zu machen, welchen man mindestens ein Verdienst zugestehen wird, das der Aufrichtigkeit. Ich beginne mit Schiller.

Der erste Theil

seiner Werke enthält die ältesten Gedichte von 1780 bis 1782. Kühn, bis zu schwülstigem Unsinn; z. B. wenn es heißt:

Seelenvolle Harmonien wimmeln,
Ein wollüstig Ungestüm
Aus den Saiten wie aus ihren Himmeln
Neugebohrne Seraphim;
Wie des Chaos Riesenarm entronnen,
Aufgejagt vom Schöpfungssturm, die Sonnen
Funkelnd fuhren aus der Nacht
Strömt der Töne Zaubermacht. —
Schwerer nun und melancholisch düster,
Wie durch todter Wüsten Schauernachtgeflüster,
Wo verlornes Heulen schweift
Thränenwellen der Kocytus schleift. (12, 13.) —
Meine Laura! Dieser Gott ist nimmer
Du und ich, des Gottes schöne Trümmer,
Und in uns, ein unersättlich Dringen
Das verlorne Wesen einzuschlingen,
Gottheit zu erschwingen. (16.) —
Laura — Sonnenaufgangsglut
Brennt in deinen goldenen Blicken,
In den Wangen springt purpurisch Blut,
Deiner Thränen Perlenflut
Nennt noch Mutter das Entzücken

Wenn der schöne Tropfen thaut
Wer darin Vergötterung schaut,
Ach, dem Jüngling, der belohnet wimmert,
Sonnen sind ihm aufgedämmert!
Blinze dreimal — und der Sonnen Pracht
Löscht im Meer der Todtennacht!
Frage mich von wannen deine Stralen lodern!
Pralst du mit des Auges Glut?
Mit der Wangen frischem Purpurblut?
Abgeborgt von mürben Modern,
Wuchernd fürs geliehene Roth,
Wuchernd, Mädchen wird der Tod
Schwere Zinsen fordern. (18.)

Allerdings konnte man die Hoffnung hegen, die große, ungeregelte Kraft, werde sich dereinst durch Maaß und ächte Gesetze beschränken lassen, ohne an Tiefe und Innigkeit zu verlieren.

Die Räuber.

Mein Freund Tieck hielt die Räuber gewissermaßen für das Größte was Schiller jemals gedichtet habe. Ich konnte dieser Ansicht keineswegs beistimmen. Denn wollte ich auch Schiller's, in der Vorrede versuchten Beweis, das Stück sey nicht unsittlich, für genügend halten, so bleibt es doch unschön, oder kürzer es ist häßlich und widerwärtig. Der griechischen Lehre, oder Forderung: es solle der Mensch, es solle jedes Kunstwerk „schön und gut" seyn, ist durchaus nicht genügt; wir sehen nichts als Uebertreibungen, Karikaturen, die weder hinreichende Größe noch Würde haben, um in einem ächten Kunstwerke Hauptrollen zu übernehmen. Von ganz platten, unsittlichen Mißverständnissen und Nutzanwendungen zu geschweigen.

Zweiter Band.

Die Verschwörung des Fiesko.

Mit Recht behauptet Schiller: ein bloßer Zufall genüge nicht die Katastrophe in einem Kunstwerke, einem Trauerspiele, herbeizuführen. Hätte er nur sonst nichts an der Geschichte geändert und hinzuerfunden. Gianettino Doria war geschichtlich weder liebenswürdig, noch geliebt. Warum aber ihn darstellen als betrunken, einen Schuft zum Meuchelmorde anwerbend, einem

unschuldigen Mädchen Gewalt anthuend; — und neben dem Allem praktisch ungeschickt und dumm. Sollte durch diese ungeschichtliche, unglaubliche Herabsetzung Gianettinos, Fiesko gehoben werden? Und wiederum mangelt diesem alle wahre Größe, und durch den vertrauten Umgang mit dem Mohren, diesem größten Schuft, verliert er alle Würde. Weshalb Kalkagnos Liebe zu Leonore, warum spricht Julia (die erste Frau Gennas) zu dieser so unerhört platt und gemein? Daß Fiesko ertrinkt ist ein geschichtlich erwiesener Zufall; warum erfindet aber Schiller daß jener zufällig seine Gemahlin ermordet. Die langen, unzeitigen Redereien nehmen kein Ende, und aus Verbrechen erbaut man kein dichterisches, kein vernünftiges Trauerspiel.

Kabale und Liebe.

Auch dieses Trauerspiel leidet noch daran, daß die meisten Charaktere zwar schärfer gezeichnet sind, aber durch Uebertreibung zu Karikaturen werden, und sich im Vielreden gefallen. Warum einen so albernen Narren als Nebenbuhler Ferdinands hinstellen? Wie konnte dieser glauben daß Louise solch eine Fratze liebe? Die Liebenden gehen, zu Grunde gleichwie die Kabalirenden. Zuviel, und doch nicht die rechte, poetische Gerechtigkeit.

Dritter Band.

Don Karlos.

Wenn ich Don Karlos mit den früheren Trauerspielen Schiller's vergleiche, so finde ich einen erstaunlichen Fortschritt in Hinsicht auf Sprache, Versbau, Haltung, Anordnung, Zeichnung der Charaktere, Inhalt und Zweck. Während aber der Dichter so glänzend hervortritt und uns ergreift, fehlt es oft (kaum wage ich es auszusprechen) an dem gering geschätzten, und in Wahrheit doch unentbehrlichen Menschenverstande.

Allerdings freut man sich, von der Gesellschaft der Lumpen und Schufte loszukommen; denn so sehr man auch Domingo und Alba verdammen mag, stehen sie doch auf einer anderen bedeutenderen Stelle, als die Moor, Gianettino, der Präsident, der Wurm u. s. w. Wenn (laut Aristoteles und Lessing) vollkommene

Menschen und Christen keinen angemessenen Platz im Trauerspiele finden, so sind umgekehrt ganz unwürdige Personen ebenfalls hinauszuweisen.

Proben mangelnder Urtheilsschärfe sind in Ueberzahl zur Hand. Wie kann Karlos (noch thörichter als Ferdinand in Kabale und Liebe) sich einbilden, daß eine Königin von Spanien ihm durch einen Pagen solchen Liebesbrief, solche Einladung zuschicken werde? Wie kann er sich mit der Eboli in so breite, sentimentale Redereien einlassen? So gegen Alba bloß geben? Wie kann der angeblich weltkluge, vielgereisete Posa, die Weisheit der Tagesphilosophie des achtzehnten Jahrhunderts, im sechzehnten Jahrhunderte mit endloser, selbstgefälliger Breite hofmeisternd einem Könige wie Philipp II. vortragen, so daß diesem kaum Zeit bleibt mit einer Zeile sein pater peccavi dazwischen zu schieben. Ich habe erlebt daß Studenten, von Tischen herab, begeistert jene Reden ihren Kammeraden vortrugen; Zeichen löblicher Theilnahme, aber kein kritisch begründetes Urtheil über die Angemessenheit der Behandlung in jenem Trauerspiele. — Wie konnte endlich der so hochgestellte Posa einen Versuch wagen, der überkünstlich, gefährlich, unverständig, der Königin und dem Prinzen gegenüber unrecht, unwürdig war, und Allen den Untergang bringen mußte. Selbst dem Könige gegenüber ist dies unaufrichtige Verfahren egoistisch und treulos.

Schiller hat in Briefen über Don Karlos seine Behandlungsweise zu rechtfertigen gesucht. Ich glaube nicht daß alle gemachten und noch zu machenden Einwendungen widerlegt sind. Es ist hier nicht der Ort sie vollständig aufzuzählen.

Alles Rohe, Maßlose, Ungeschlachte (das in den früheren Werken Schiller's Viele verletzte) hat er, bereits hier, meines Erachtens sehr löblich und erfreulich, ganz aufgegeben.

Die Gedichte der zweiten Periode (welche dem dritten Bande beigefügt sind) zeigen ebenfalls wesentlichen Fortschritt, obgleich die Vorliebe, oder das Talent für rhetorischen Glanz, sich auch hier kund giebt, z. B. in dem Gedichte an die Freude. — Die

Götter Griechenlands sind von streng theologischem Standpunkte sehr hart angegriffen worden; mit Unrecht; denn es giebt ja einen, davon verschiedenen Standpunkt des Dichters. Beide sind, richtig behandelt, anzuerkennen; sie sollen sich nicht verketzern, sondern verständigen. Unzählige Theologen haben alle mythologischen Persönlichkeiten für Ausgeburten der Hölle, für Teufel erklärt, ja alle, auch die edelsten Heiden, für ewig in die Hölle verwiesen: — erlaube man doch einem Dichter, statt jener erfundenen fürchterlichen Ansicht, seine begeistert heitere, einmal in den Vordergrund zu stellen. Das lange Gedicht, die Künstler, bietet gewissermaßen einen erläuternden Commentar zu den Göttern Griechenlands; Anordnung und Aufeinanderfolge, ist jedoch nicht ganz leicht zu übersehen.

Manchen, sehr hölzernen Hexametern gegenüber, läßt man sich Schiller's Versuch, die Aeneis in achtzeilige Stanzen zu übersetzen, schon der Abwechslung halber, einmal gefallen; auch verdient es keinen Tadel, daß er (mit Rücksicht auf die deutsche Sprache) die italienische Reimverschlingung nicht als ein unverletzbares Gesetz gelten ließ.

Vierter Band.

Der Tadel, welchen Schiller über die von ihm übersetzte Iphigenia in Aulis des Euripides ausspricht, läßt sich, meines Erachtens, unschwer widerlegen; fast unbegreiflich aber ist es, wie er die Verse von 1483 bis 1604 für überflüssig erklären und weglassen konnte. Ohne diesen wundervollen, glorreichen, ergreifenden, Alles versöhnenden und verklärenden Bericht über die Opferung Iphigenias, geht der Verstand und die Poesie des Trauerspiels gleichmäßig verloren. — Daß die metrische Behandlung neuern strengen Forderungen nicht genügt, leidet keinen Zweifel.

Die zweite Abtheilung des vierten Bandes führt uns zu den prosaischen Schriften Schillers. Sie stehen (hinsichtlich der Form) den prosodischen Werken nach, und erreichen weder die Klarheit und die gedankenreiche Präcision Lessing's, noch Göthe's jugendliche Begeisterung, oder seine spätere Eleganz,

noch Tieck's lebendige Mannigfaltigkeit. Dennoch bleibt auch Schiller's Prosa merkwürdig und ehrenwerth.

Zuerst tritt uns der spannende Geisterseher entgegen. Von der Beendigung des Quasiromans hielt wohl die Schwierigkeit ab, ihn, ohne Verminderung des Interesse inhaltsreich weiter zu führen. Fällt das scheinbar Wunderbare ganz zu Boden und bleiben nur Betrügereien übrig, so ist in der That: „Viel Lärmen um wenig, oder nichts.“

Fünfter und sechster Band.

Diese Bände enthalten die beiden historischen Hauptwerke Schiller's: die Geschichte der vereinigten Niederlande und des dreißigjährigen Krieges. Man kann bedauern, daß Schiller's Forschungen nicht umfassender waren, daß er kein Holländisch verstand (mithin der größte aller holländischen Historiker, Hooft ihm unbekannt blieb), daß er die umständliche Erzählung nicht über die Zeit Albas und den Tod Wallensteins hinausführt. Andererseits würde ihm alsdann keine hinreichende Zeit für seine dramatischen Meisterwerke geblieben seyn, und das Anziehendste und Lehrreichste jener beiden Aufgaben, ist ohne Zweifel in dem Gegebenen enthalten. Mit Recht sagt Schiller: „Das Werk etlicher Jahre, sollte nicht das Werk eines Menschenalters werden. Meine Absicht bei diesem Versuche ist mehr als erreicht, wenn er einen Theil des lesenden Publikums von der Möglichkeit überführt, daß eine Geschichte historisch treu geschrieben seyn kann, ohne darum eine Geduldsprobe für den Leser zu seyn, und wenn es einem Anderen das Geständniß abgewinnt, daß die Geschichte von einer verwandten Kunst etwas borgen kann, ohne deswegen nothwendig zum Roman zu werden. (V, 8.)“

Diese Absicht hat Schiller vollkommen erreicht: jene Werke sind viel gelesen und gelobt worden, und behalten (nach so erheblichen Berichtigungen und neuen Ergebnissen) noch immer ihre anziehende Kraft.[1]) Der Dichter, welcher die Geschichte ver-

1) Siehe Menzel's Geschichte des 30jährigen Krieges.

nachlässigt, ja mißhandelt, der Historiker dem die schaffende, belebende Kraft des Dichters ganz fehlt, beide werden das höchste Ziel gewiß nicht erreichen. Es war ein Irrthum wenn Friedrich Schlegel behauptete: die neuere Geschichtschreibung bedürfe der Kunst gar nicht. Sie bedarf derselben gleichwie die alte, nur in etwas anderer Weise; so daß z. B. bei geänderten Verhältnissen, die breite Nachahmung antiker Reden, meistentheils unpassend erscheint. Man kann nicht klagen daß die neuere Geschichtschreibung mit Poesie überladen sey; wohl aber nicht selten mit einseitiger leidenschaftlicher Politik, nnd mit unverständlicher, unverdauter Philosophie. Auch die alte, langweilige Methode kömmt wieder zum Vorschein, wo man mit unfruchtbarer Gelehrsamkeit ganz unbedeutende Dinge hervorsucht, unter das Mikroskop stellt und dann das erstaunliche Ergebniß (sowie den Entdecker selbst) — bewundert!

Man hat Gibbon getadelt daß er schreckliche Zeiten zu glanzreich dargestellt habe; verlangt denn aber der dreißigjährige Krieg nicht auch den tiefsinnigen Zorn und die bittere Wehmuth des Tacitus? Schiller's Wunsch, daß die Geschichte des westphälischen Friedens angemessen beschrieben werde, ist nicht unerfüllt geblieben: Woltmann hat die entsetzlich langen und langweiligen Verhandlungen übersichtlich zusammengedrängt [1]), und auch die Wirksamkeit der Personen angemessen in das rechte Licht gestellt. (VI, 654.)

Siebenter Band.

Zu den, meist geschichtlichen Abhandlungen, welche dieser Band enthält, erlaube ich mir nur wenige Bemerkungen hinzuzufügen. Es war nicht unnatürlich daß Schiller bei seiner Antrittsrede die zuhörenden jenaer Studenten berücksichtigte; war es denn aber nothwendig und unparteiisch den sogenannten Brotgelehrten Alles nur irgend denkbare Böse nachzusagen und sie als die ärgsten Karikaturen zu beschreiben? Wenigstens würde es nicht schwer seyn einem würdigen, nützlichen Geschäftsmanne

---

1) Das Mangelnde siehe bei Menzel, Band 8.

gegenüber, einen lächerlichen Philosophen aufzustellen, und als Karikatur zu behandeln, — oder vielmehr zu mißhandeln. (VII, 4—8.) — Eigenthümlich und geistreich hebt Schiller hervor, daß der sogenannte Sündenfall gewesen sey, ein Abfall vom bloßen Instinkte; also erste Aeußerung der Selbstthätigkeit des Menschen, erstes Wagestück seiner Vernunft, erster Anfang seines moralischen Daseyns. (VII, 35.) — Bei der Schilderung der Hirten und Ackerbauer, ist der Zustand der ersten fantastisch in zu schönes Licht gestellt, und bei den letzten einseitig fast nur die Schattenseite hervorgehoben. (44.) — Mit Recht sagt Schiller: „man soll gleich weit entfernt seyn dem hebräischen Volke einen Werth aufzubringen, den es nie gehabt hat, und ihm ein Verdienst zu rauben, das ihm nicht kann streitig gemacht werden. (62.)" — Die Kenner Aegyptens mögen entscheiden, ob Schiller mit Recht behauptet, der Monotheismus stamme aus Aegypten. Moses habe ihn und die Lehre von der Unsterblichkeit den ägyptischen Mysterien entnommen und unter die Juden verpflanzt. Ferner sagt Schiller: „Den wahren Gott kann Moses den Hebräern nicht verkündigen, weil sie unfähig sind ihn zu fassen; einen fabelhaften will er ihnen nicht verkündigen, weil er diese Rolle verachtet. Es bleibt ihm also nichts übrig als ihnen seinen wahren Gott auf eine fabelhafte Art zu verkündigen. (71, 79, 86.)" — Die Theologen mögen diese Ansicht aufhellen. Deutlicher sind folgende Worte: „Wie Moses seine Wunder verrichtet und wie man sie überhaupt zu verstehen habe, — überläßt man dem Nachdenken eines Jeden. (91.)"

Nachdem Schiller in einem Aufsatze über Lycurgus und Solon, der spartanischen Verfassung alles nur mögliche Lob hat zu Theil werden lassen, fährt er mit Recht fort: „Wäre meine Schilderung hier zu Ende, so würde ich mich eines sehr großen Irrthums schuldig gemacht haben. Diese bewundernswürdige Verfassung ist im höchsten Grade verwerflich, und nichts Traurigeres könnte der Menschheit begegnen, als wenn alle Staaten nach diesem Muster gegründet würden. — Politische Anstalten sind nur gut und lobenswürdig, sofern sie alle Kräfte die im Menschen

liegen, zur Ausbildung bringen, insofern sie Fortschreitung der Kultur befördern, oder wenigstens nicht hemmen. — Auch ein Gesetz wodurch ein Volk verbunden würde, bei dem Glaubensschema beständig zu verharren, das ihm in einer gewissen Periode als das vortreffliche erschienen; ein solches Gesetz wäre ein Attentat gegen die Menschheit, und keine, noch so scheinbare Absicht würde es rechtfertigen können. Es wäre unmittelbar gegen das höchste Gut, gegen den höchsten Zweck der Gesellschaft gerichtet. (VII, 112—114.)"

Achter Band.

Der achte Band giebt uns die philosophischen, oder vielmehr ästhetisch-philosophischen Abhandlungen Schiller's. Es ist oft die Frage aufgeworfen worden: ob Schiller, der Dichter, durch seine Beschäftigung mit der Philosophie (insbesondere der kantischen) nicht mehr, zunächst an Zeit verloren, als irgendwo gewonnen habe? Ob Göthe nicht weit klüger gethan, sich von diesen, dem Dichter fremdartigen Gedankenwirbeln fern zu halten. Gewiß haben die philosophischen Studien Schillern viel Zeit gekostet; hat denn aber Göthe nicht noch mehr Zeit auf Steine, Knochen und Farben verwandt, und sind seine Ergebnisse für den Physiker in der That von größerem Werthe, als die Schiller's für den Aesthetiker? Wir haben in Deutschland erlebt daß Trauerspiele geschrieben wurden nach den Grundsätzen Kant's, Fichte's, Schelling's; sie sind sämmtlich verschollen. Man kann durch keine allgemeine Formel ausdrücken und feststellen, wie viel Geschichte und Philosophie dem Dichter nützlich sey, und wo beide störend und beirrend werden. Ganz kann er dieselben nicht entbehren; das rechte Maaß läßt sich aber nur für den einzelnen Fall auffinden. Schiller hat keines seiner Trauerspiele nach einem lediglich philosophischen Maaßstabe zugeschnitten; Spuren systematischer Einwirkung mögen sich hie und da auffinden lassen; es ist aber hier nicht der Ort sie aufzusuchen. Schiller hat sich ausgezeichnet als Dichter, Geschichtschreiber und Aesthetiker; doch ist ihm und der lesenden Welt immer der Dichter die Hauptperson geblieben. Aus den drei Elementen ist der ganze Mann

emporgewachsen, und wir wollen ihn nicht krittelnd zerstückeln. Dies kann uns jedoch nicht hindern einzelne Bemerkungen beifällig, oder zweifelnd auszusprechen.

„Anmuth (sagt Schiller in seinem bekannten Aufsatze) ist Schönheit in der Bewegung. (5.)“ Kann sich aber Schönheit nicht bewegen, ohne gerade deshalb anmuthig zu werden, und kann nicht das minder Schöne auch anmuthig erscheinen? — Die weitere Untersuchung führt darauf, die Anmuth nicht in der leiblichen Form, sondern in der Seele zu suchen; wobei aber die schwierige Frage bleibt, ob sie jeder nach Belieben hervorbringen könne, und ob sie nicht müsse anerschaffen seyn, gleichwie die Form? — Läugnen läßt sich nicht, daß Schiller den Formeln und Floskeln der Schule zu viel Platz einräumt, und dadurch mehr an löblicher Klarheit verliert, als an Tiefsinn gewinnt; z. B. wenn er sagt:[1]) „Venus steigt ganz vollendet aus dem Schaume des Meeres empor; vollendet, denn sie ist ein beschlossenes, streng abgewogenes Werk der Nothwendigkeit, und als solches keiner Varietät, keiner Erweiterung fähig. Da sie nämlich nichts anderes ist als ein schöner Vortrag der Zwecke, welche die Natur mit dem Menschen beabsichtigt, und daher jede ihrer Eigenschaften durch den Begriff, der ihr zum Grund liegt, vollkommen entschieden ist, so kann sie (der Anlage nach) als ganz gegeben beurtheilt werden, obgleich diese erst unter Zeitbedingungen zur Entwickelung kommt. — Die technische Vollkommenheit ist das System der Zwecke selbst; die architektonische Schönheit der menschlichen Bildung, ist dagegen eine Eigenschaft der Darstellung dieser Zwecke, so wie sie sich dem anschauenden Vermögen in der Erscheinung offenbaren. — Die Schönheit muß jederzeit ein freier Natureffekt bleiben, und die Vernunftidee, welche die Technik des menschlichen Baues bestimmte, kann ihm nie Schönheit ertheilen, sondern bloß gestatten. (10, 13.) — Der Mensch soll mit der Schönheit nur spielen, und er soll nur mit der Schönheit spielen. Denn, um es endlich

1) Ueber Anmuth und Würde, S. 9.

auf einmal herauszusagen, der Mensch spielt nur wo er in voller Bedeutung des Wortes Mensch ist, und er ist nur da ganz Mensch, wo er spielt. (317.) — In dem ästhetischen Zustande ist der Mensch Null; insofern man auf ein einzelnes Resultat, nicht auf das ganze Vermögen achtet, und den Mangel jeder besondern Determination in ihm in Betrachtung zieht. (348.) Es giebt keinen anderen Weg, den sinnlichen Menschen vernünftig zu machen, als daß man denselben zuvor ästhetisch macht. (358.)" — Die sittliche und religiöse Erziehung des Menschen, läßt Schiller ganz zur Seite.

Es ist ganz unmöglich, den Inhalt der vielen umständlichen (vielleicht zu breiten, zu wenig gedrängten) Abhandlungen, auf wenigen Seiten mitzutheilen und zu beurtheilen; nur der wichtigen viel besprochenen: „über naive und sentimentalische Dichtung", erlaube ich mir einige Worte beizufügen.[1]) Jener Gegensatz (in undeutschen Worten ausgedrückt) ist kein erschöpfender, vollständig begründeter: denn naiv von nativus abgeleitet, heißt, dem Ursprunge nach, angebohren, natürlich; welche Eigenschaft alles Sentimentale ja ebenfalls besitzen soll. Verstehe ich aber unter dem Sentimentalen, eine vorzugsweise erkünstelte Poesie, so wäre ihre Verurtheilung damit ausgesprochen und sie dürfte dann nicht vollgewichtig der naiven entgegengestellt werden. Nenne ich endlich (nochmals die Sache anders wendend) vorzugsweise die Dichtung sentimental, wo die Empfindung (mithin die Person) in den Vordergrund tritt, so würde die Lyrik vorzugsweise den Bezirk der sentimentalen Dichtung ausfüllen. Kann man denn aber das Naive, Natürliche ganz von der Empfindung ausschließen, ist nicht Shakspeare, (vielleicht der größte aller Dichter) in beiden, nur scheinbar entgegengesetzten Richtungen, zu gleicher Zeit Meister?

Schiller sagt ferner (S. 44): „Die Natur steht mit der Kunst im Contrast, und beschämt sie." — Warum bloß im Contraste? Beide gehen vielmehr Hand in Hand, und dennoch

1) Meine antiquarischen Briefe, 97.

ist die Kunst keineswegs allein nachahmend und wiederholend, sondern auch erschaffend. Die Frage nach dem Vorrange von Natur und Kunst erscheint, vom rechten Standpunkte aus, ziemlich überflüssig, oder doch so zu beantworten, daß von Beschämung nach der einen, oder der anderen Seite hin, gar nicht die Rede seyn darf. Sonst könnte man auch die Sache umkehren und sagen: die Kunst beschäme die Natur; — weil diese z. B. so viele häßliche Menschen erschaffe, der wahre Künstler aber nur schöne darstelle. — Warum (laut Schiller, S. 45) das Wohlgefallen an der Natur kein ästhetisches, sondern nur ein moralisches seyn soll, kann ich nicht begreifen. Wenn ich mich an Blumen, Bäumen, Bergen, Wasserfällen u. s. w. erfreute, fiel mir die Sittenlehre niemals ein, und ich hätte schwerlich die Idee aufgefunden, welche die Freude erst vermitteln und rechtfertigen sollte. Da verstehe ich die Alten weit eher, welche an der Natur nicht grübelnd und sentimentalisirend herumhätschelten, sondern sie mit größter Kühnheit überall belebten und personificirten, um mit ihr in ein neues, innigeres Verhältniß zu treten.

Schiller sagt (S. 46): „unsere Cultur soll uns auf dem Wege der Vernunft und der Freiheit zur Natur zurückführen.“ — Mir bleibt aber undeutlich, von welcher Freiheit hier die Rede seyn soll: doch nicht von der bloß negativen Rousseau's? Und wo ist denn die Natur zu welcher wir zurück sollen? Ich meine vielmehr Vernunft und Freiheit sollen uns vorwärts führen und das Rohe, Ungebildete (was man oft oberflächlich als Natur preiset) immer mehr austreiben.

Der Götzendienst mit der Idealität des sogenannten Naturstandes ist mit Recht aus der Mode gekommen; und ebenso der Jammer mancher Erwachsenen, daß sie nicht mehr Schuljungen sind und nicht mehr auf Steckenpferden reiten, welche sich so unschuldig und wohlwollend benehmen, daß sie keinen abwerfen.

„Da sich (sagt Schiller, S. 47) das Interesse für Natur auf eine Idee gründet, so kann es sich nur in Gemüthern zeigen, welche für Ideen empfänglich sind, das heißt in moralischen.“ —

Ich wiederhole: die Treibjagd nach sogenannten Ideen bei Betrachtung der Natur, zeigt von Unfähigkeit sie in ihrer unmittelbaren Schönheit aufzufassen und zu bewundern. Die Moralität hat an dieser Stelle weder ein Recht, noch eine Pflicht sich breit zu machen und die Schönheit angeblich erst zu adeln und in vornehme Gesellschaft einzuführen. Verwirft man diese Einreden, so sehe ich nicht ein, warum man das Interesse für die Kunst nicht ebenmäßig ganz auf Ideen und Moral gründet? Ja, man sollte glauben, daß beides auf dem Boden des schaffenden Künstlers noch eher zu fordern und zu erkennen sein müßte, als in der bloßen Natur. Die Alten haben Natur und Kunst, Form und Inhalt nie so chemisch zersetzt, anatomirt, auseinandergeschnitten und die Stücke in gemachten Systemen untergesteckt.

„Der naive Dichter (sagt Schiller, S. 81) ist Natur, der sentimentale sucht sie.“ — Liegt das Dichterische hier lediglich in dem Suchverloren; oder wird der sentimentale Dichter zum naiven, sobald er gefunden hat? — „Die Natur ist (laut Schiller, 82) die einzige Flamme, von der sich der Dichtergeist nährt.“ — Sollen wir hienach auf bloße Naturbeschreibung beschränkt werden? Gehört die lebendige menschliche Natur, im allgemeineren und höheren Sinne nicht auch zur Natur. Bejahen wir diese Frage, so behält die unbelebte, selbst für den Dichter nur eine untergeordnete Stelle. Das Epos, und noch mehr das Drama, wachsen erst auf einem Boden empor, welcher von der Naivetät des Kindes und der Sentimentalität des natursuchenden, seufzenden Poeten wesentlich verschieden ist. Mit der idyllisch idealen Uebereinstimmung des Denkens und Empfindens (S. 83), bringt man keine Tragödie zu Stande, weder Agamemnon, noch Lear; — und wenn Schiller (S. 82) sagt: „alle sogenannten Werke des Witzes heißen mit Unrecht poetisch“; so will er damit gewiß nicht Shakspeare's Lustspiele und Swift's Bitterkeiten auf eine Linie stellen. — Der Gegensatz (S. 83): „daß des Menschen Empfindungen aus dem Gesetze der Nothwendigkeit, seine Gedanken aus der Wirklichkeit hervorgehen sollen“, ist wo nicht irrig, doch erkünstelt. — „Die Darstellung des Ideals

(erklärt Schiller, 84) macht den Dichter." — Abgesehen, daß fast alle versuchten Darstellungen dieser sogenannten Ideale, Nebelgestalten ohne Fleisch und Leben geblieben, läuft die Idealität meist auf sittliche Vollkommenheit hinaus. Und doch wußte (ich wiederhole es an dieser Stelle) schon Aristoteles, daß derlei Vollkommenheitsmuster weder im Trauerspiele, noch im Lustspiele (noch im Roman) brauchbar sind; so wenig als nach der entgegengesetzten Seite, bloße Schufte und Lumpen.

Schiller sagt (S. 85): „Die Natur macht den Menschen mit sich eins, die Kunst trennt und entzweit ihn; durch das Ideal kehrt er zur Einheit zurück." — Ließe sich dies nicht (mit gleicher Einseitigkeit) so umstellen: die Natur zeigt so viel Herbes und Unharmonisches, was erst durch die Kunst gereinigt und versöhnt wird; die wesenlosen Ideale erzeugen dagegen neuen Zwist, und verstimmen sowohl gegen die Natur, als gegen die Kunst. — „Der alte Dichter (behauptet Schiller, S. 88, 89) ist mächtig durch die Kunst der Begränzung, der neue durch die Kunst des Unendlichen: dieser kann jenem in dem was unbarstellbar und unaussprechlich ist, kurz in dem was man in Kunstwerken Geist nennt, weit hinter sich lassen." — Ich kann dieser Lehre, oder Ansicht nicht beistimmen. Der neuere Dichter bedarf, wenn er irgend ein wahres Kunstwerk zu Stande bringen will, der Begränzung nicht minder wie der alte; jedes Verschmähen dieses Maaßes erzeugt nur das Ungeheure, Fratzenhafte und Gestaltlose. Unbegreiflich ist es mir ferner, wie ein neuerer Dichter seine höhere Meisterschaft dadurch erweisen kann, daß er das was unbarstellbar und unaussprechlich ist, darstellen und aussprechen will, oder soll. Was endlich den Geist (das heißt doch wohl Tiefe der Gedanken) anbetrifft, so wüßte ich nicht, warum Aeschylus und Sofokles irgend einem Neueren nachzusetzen wären? Denn das Theologische, oder Scholastische, was über das von der alten Welt Dargebotene hinausreicht, gehört zunächst nicht der Poesie an, oder ist von ihr (im Vergleiche mit der Bibel) öfter abgeschwächt, als erhöht und verklärt worden. — Religion und Philosophie ist keine Poesie:

oder man darf die Behauptung aufstellen, von Plato (und selbst von Aristoteles aus) könne man eher in den Garten der Dichtkunst gelangen, als von Spinoza, oder Hegel; — und der Polytheismus sey gestaltenreicher, als der Monotheismus. Mithin hätte der alte Dichter, trotz seiner Begränzung zuletzt vielleicht ein reicheres Feld beherrscht als der neuere; wie Schiller ja eigentlich in seinen Göttern Griechenlands selbst ausgesprochen hat.

„Die Dichtkunst (sagt Schiller, 90, 93) kann uns nur durch Ideen rühren und nur durch die Vernunft den Weg zu unserem Herzen nehmen. Erhaben über jede Wirklichkeit, soll sich der Dichter nur mit dem Unendlichen beschäftigen, es darstellen, betrauern, Alles darauf reduciren u. s. w." — Diese Lehren, (obgleich sie von einem Dichter kommen) erscheinen mir sehr unpoetisch und hervorgehend aus einer Philosophie, welche oberflächlich geschöpft, jenen nicht fördert, sondern von der rechten Poesie abführt und auf Irrwege leitet. Die Worte: Idee und unendlich stellen sich so erhaben und anspruchsvoll hin, daß man sie in der Regel wie ein noli me tangere behandelt, und vor ihnen demüthig die Augen niederschlägt, statt ihnen dreist ins Angesicht zu sehen.

Was heißt denn Idee? Manche denken an Plato, ohne zu wissen was er gedacht und wie Aristoteles ihn widerlegt hat. Ein Anderer glaubt dagegen, er gebrauche das Wort auch ganz richtig wenn er sagt: ich habe die Idee heute nichts zu thun, sondern spatzieren zu gehen. Gewiß ist die Idee etwas Unsichtbares, nicht in die Sinne Fallendes; sie ist ferner nie eine lebendige Person, ein Individuum. Wenn ich aber der Poesie und der Kunst überhaupt das Persönliche raube, oder es doch in den Hintergrund stelle, so bleibt fast nur das meist unschöne, oder doch unklare Symbol und das Lehrgedicht übrig, und dies obenein in einer trockenen Allgemeinheit und Leere, welche der lehrende Dichter zeither zu vermeiden wenigstens versucht hat.

Ebensoviel Unheil nnd Verwirrung als das proteische Wort, „Idee" hat das Wort „unendlich", in dichterischen Regionen bewirkt. Was ist denn unendlich? Etwa Raum und Zeit? Wie

will man diese Begriffe unausgefüllt besingen, oder darstellen? Sie werden in der That erst begreiflich und lebendig, wenn ich sie begränze und ihnen einen Inhalt gebe, welchen Verstand und Fantasie zu fassen im Stande sind. — Gott, den einzigen wahrhaft unendlichen Gedanken, mußte Michel Angelo vermenschlichen, begränzen, personificiren, um ihn in der sixtinischen Kapelle darstellen zu können. Solch Wagniß gelingt aber nur den höchsten Geistern, und manche namhafte Dichter (welche davor nicht zurückschreckten) haben aus Gott nur einen geschwätzigen alten Mann, oder einen unbequemen Puritaner gemacht.

Wenn Schiller (S. 139) behauptet: „das durchgängig Begränzte ist der Form nach unendlich, und (durch Umkehrung also) das durchgängig Unbegränzte ist endlich"; — so verstehe ich dies so wenig als wenn er (VIII, 1, 347) sagt: „Der Mensch ist entweder Individuum, oder Person."

Jeden Falls möchte ich dem Dichter rathen, sich nicht in das Wort unendlich zu vergaffen, nicht einen unendlichen, (das heißt endlosen) Weg zu betreten, nicht schwankende Wolken vorzuziehen scharfen, bestimmten Umrissen und Gestalten, und die Juno aufzugeben für blauen, von der Halbphilosophie erzeugten Dunst. Wer an dem sinnlich Schönen keine unmittelbare Freude hat, wird nie ein tüchtiger Maler, oder Bildhauer; wem lebendige Personen nicht höher stehen, als davon abgezogene Begriffe, nie ein Dichter ersten Ranges.

Zeigt sich aber Schiller hiemit nicht allein durch seine lobenswerthe dichterische Praxis einverstanden, sondern auch wenn er (S. 111) sagt: „Die Dichtkunst kann im Reiche der Begriffe, oder in der Verstandeswelt nicht gedeihen." — Neue Zweifel entstehen jedoch, wenn er hinzufügt: „Die Dichtkunst muß sich *entweder* in der Sinnenwelt, *oder* in der Ideenwelt aufhalten." Dies *entweder, oder*, reißt das Zusammengehörige gewaltsam auseinander, und bildet sich ein jede Hälfte habe ein ganz unabhängiges, selbständiges Leben.

Unverständlich, oder doch überkünstlich, ist mir die Behauptung (S. 97): „Der Tragödiendichter behandelt seinen Gegen-

stand immer praktisch, der Komödienschreiber immer theoretisch." — An diese Behauptung schließt sich ein hartes, meiner Meinung nach unbegründetes Urtheil über Nathan den Weisen. Lessing hatte gewiß Recht, daß er seinen Stoff nicht in die gewöhnliche Schulform einer gewöhnlichen Tragödie, oder Komödie einzwängte, sondern ihn (unbekümmert um derlei Gesetze) so behandelte wie es eben angemessen war. Auch stehen in diesem Meisterwerke lebendige Personen (bis zum Derwisch hinab) und tiefe Gedanken in untrennlichem Zusammenhange. Lessing hat, ohne Rücksicht auf ein untergeordnetes entweder, oder, einem höheren Ziele nachgestrebt, und es erreicht. Gehört die Reinigung der Leidenschaften (wie Aristoteles will) wesentlich zur Tragödie, so verdient Nathan in solcher Beziehung weit eher diesen Namen, als viele Trauerspiele, obgleich dort Niemand ums Leben kommt. Und warum will man Titel und Behandlung eines „dramatischen Gedichtes" nicht erlauben. Mit Unrecht ist die Verwickelung der Fabel getadelt worden. Sie ist ungemein geschickt erfunden, und in jener Zeit wohl öfter eine Wahrheit als man jetzt im Abendlande glaubt.

Wenn neue, eigenthümliche Werke des Genius in die Welt treten, so paßt freilich das alte Fachwerk nicht. Deshalb wußten auch viele Kunstrichter nicht wo sie Shakspeare unterbringen sollten, und mißhandeln den Euripides, weil er nicht auf äschylischem oder sofokleischen Kothurn einherschritt, sondern seiner eigenen Natur vertraute.

Schiller's sittlicher Rigorismus tritt vor Allem hinsichtlich der Geschlechtsverhältnisse hervor; daher (S. 154) sein Stoßseufzer nicht bloß über Aristofanes und Plautus, sondern auch über Shakspeare, Lope, Moliere, Goldoni, Bürger, und „den Schlamm des Holberg". Warum solch ein Zorn über ergötzlichen Spaß? Warum ein Verdammungsurtheil ausgesprochen aus Sentimentalität, über so viel Dichterisches, das sich wohl mit dem Schilde des Naiven bedecken könnte? Und sind denn z. B. die herbe getadelten Plaudereien niederer Personen im Bürger nicht unschuldiger und angemessener, als das was die

vornehme Imperiali im Fiesko, und der Präsident in Kabale und Liebe sagt? Wie wenn man dieser einseitigen, nur den Sinnen überfeindlichen Strenge gegenüber, einen höhern und umfassendern Rigorismus, in Bezug auf die Räuber geltend machen wollte, welche mit gewaltigerer Kraft und schneidenderer Auffassung, aller Sitte und bürgerlichen Ordnung mehr entgegentreten, als fast irgend ein anderes revolutionaires Buch. Oder wenn man daran mäkeln wollte, daß Schiller fast den ganzen Umfang der Erziehung mit Aesthetik auszufüllen scheint.

Da die philosophischen Abhandlungen Schiller's weniger bekannt sind als seine dramatischen Werke, so wird man es hoffentlich nicht mißbilligen, daß ich wenigstens von einer derselben, umständlicher gesprochen habe.

Neunter Band.

Der neunte Band führt uns zu den Meisterwerken Schiller's. Die lyrischen Gedichte, die Balladen, die scharfsinnigen und tiefsinnigen Sprüche, gehören zu dem Schönsten und Edelsten was die deutsche Litteratur aufzuzeigen hat. Doch darf ich die Einwendungen nicht ganz verschweigen, welche dagegen erhoben wurden. Die große Gabe der Rede, führe bisweilen in zu wortreiche Breite; die Balladen stünden den göthischen, ja manchen des, von Schiller hart getadelten Bürger nach; die Xenien hätten erweckend und belebend gewirkt, wären aber gutentheils zu verletzend und ungerecht u. s. w.

Wenn sich von den drei ersten Trauerspielen Schiller's zum Don Karlos ein mannigfaltiger Fortschritt zeigte, dann ein noch viel größerer, bewundernswerther, von Don Karlos zu Wallenstein. Lassen wir die shakspearschen Stücke aus der englischen Geschichte zur Seite, so besitzt kein Volk ein ähnliches Werk. Auch haben die Deutschen dies begeistert und dankbar anerkannt. Hiedurch wurden aber begründete und unbegründete Kritiken nicht ganz ausgeschlossen: z. B. Wallenstein sey nur ein Kriegsheld, aber ein zu schwacher (selbst durch die Terzki fortgezogener) Charakter, an dem Geschichtlichen Manches ohne genügenden Grund abgeändert, die letzten Akte zu gedehnt, eine Liebesgeschichte wie

die zwischen Max und Thekla in jener Zeit ganz unmöglich u. s. w. Daß das Lager ein vollkommenes Meisterstück sey, wird allgemein anerkannt, und man bedauert nur daß Schiller nicht öfter diesen Boden betrat, auch wohl, daß diese wirksamen Elemente im Trauerspiele gar nicht wieder zum Vorschein kommen. Allerdings aber würde der, mehr als „naive" Realismus, unzählige edle Gemüther nicht so erregt, gerührt und begeistert haben, als das Schicksal von Max und Thekla. Der dreißigjährige Krieg ist zu häßlich, verdammlich, abscheulich, als daß er ohne höhere Verklärung durch Schönheit und Seelenadel gebraucht und verbraucht werden könnte.

Zehnter Band.

Kein Werk Schiller's zeigt wohl eine solche Ueberlegenheit seines Genius, als Maria Stuart. Denn er hat bewirkt daß das Geschichtliche vor seiner glanzreichen und gefühlvollen Darstellung ganz in den Hintergrund trat, und dieselbe für unbedingte Wahrheit gilt. Doch giebt es Ausnahmen. Als ich in London zu einer vornehmen Dame über Maria Stuart ungefähr so sprach, wie man in Deutschland zu allen Frauen und Mädchen spricht, sagte sie mit ernstem Zorne: Wie können Sie die Vermuthung wagen, daß ich eine Ehebrecherin und Mörderin in Schutz nehme?

Schiller's Trauerspiel beginnt mit der Katastrophe. Die Gründe derselben werden zum Theil in der ersten Scene richtig angegeben; aber diese wenigen, beiläufig erzählenden Worte, verlieren ganz ihre Bedeutung, vor dem Umfange und der Kraft des darauf folgenden Dramatischen. Auch sind so viel andere Motive hinzuerfunden, daß das frühere Leben Marias davon fast unabhängig erscheint. Ich meine: die wahre Geschichte Marias bietet eine viel größere, tiefsinnigere, sie bietet eine doppelte Tragödie, von welcher die erste, vielleicht ergreifendste Hälfte, in Schotland spielt. Hier ist Maria die junge, schöne, kühne, dichterisch begeisterte, unschuldige Frau. Der Glanz des Katholicismus, die Strenge der Puritaner, die Liebesglut haltungsloser Leidenschaft; Knox, Chastellart, Riccio, Darnley,

Murray, Bothwel: welch scharf gezeichnete, eigenthümliche Gestalten, welche Gegensätze und Steigerungen, bis zu dem Sturze vom Throne, der Marias Leben in Wahrheit so beschließt, daß nur noch eine lange leere Zeit bleibt, bis sich das Frühere in raschem Wechsel gewissermaßen wiederholt.

Allerdings hat der Dichter die Freiheit gegebene Thatsachen zu ordnen und zu verklären; aber auch der Geschichte bleibt, als solcher ihr eigener Boden, ihre eigene Wahrheit, ihr eigenes Gefühl. Die Art z. B., wie Schiller die Königin Maria mit allem Glanze bewunderter Schönheit zum Tode gehen läßt, bewegt die Menschen zum tiefsten Mitgefühle. Mich hat aber (ich gestehe es) die geschichtliche, im Drama wohl unbrauchbare, Wahrheit nicht minder ergriffen: daß diese Königin, früh gealtert, mit ergrauten Haaren, aller Schönheit entblößt, kaum fähig wenige Schritte zu gehen, daß diese, von ihrem Krankenlager (wo Ehrgeiz sie noch mehr als Schmerz quälte) aufgerufen und gezwungen wird zum Blutgerüste hinabzusteigen.

Ich will nicht rügen daß Schiller die Königin Maria in ein möglichst glänzendes Licht stellte, wohl aber daß er Elisabeth, Burghley, Leicester viel zu gering behandelte. Es ist irrig zu meinen, jene sinke, wenn diese steigen; vielmehr hebt sich durch größere Rücksicht auf die wahre Geschichte, auch die ganze Tragödie in eine reinere, edlere Region, und mit größerer Würdigkeit treten alsdann die Parteien und Personen einander gegenüber. — Wie dem auch sey (ich will nicht über meinen Leisten hinausgehen), geschichtlich wahr ist in Schiller's Tragödie nur der äußerlichste Umriß der großen Thatsachen. Geschichtlich unwahr hingegen nenne ich z. B. die Wegnahme der Papiere in Marias Gegenwart, Mortimer's Daseyn, Burghley's Unvorsichtigkeit und Plumpheit, der Mordversuch auf Elisabeth, die Anwesenheit Leicester's bei der Hinrichtung, sein und Shrewsbury's Abfall u. s. w. — Vor Allem entsteht eine ganz falsche Beleuchtung und Beurtheilung, durch die ganz erfundene Zusammenkunft, durch das ergreifende, bewunderte Gespräch beider Königinnen. Wenn nun gar (wie gewöhnlich) die Schau-

spielerin, welche Elisabeth darstellt, es für Pflicht hält des Dichters Worte noch zu überbieten und zu schärfen, dann steht die größte aller herrschenden Königinnen, so niedrig, so gemein da, daß das Publikum sie natürlich unbedingt verdammt, und dagegen theilnehmend Maria zum Himmel erhebt. Burghley widerrieth die Zusammenkunft nicht bloß in den letzten Tagen, sondern (zarter als Schiller) schon seit der Ankunft Marias in England. Er hatte Recht, daß dem Sehen und Sprechen die Begnadigung folgen müsse.

Warum dem sinnlichen, fanatischen, erfundenen Mortimer so viel Raum geben, und außer Maria auch die kluge besonnene Elisabeth, dem unbekannten Schwätzer so unklug und unwürdig gegenüber stellen? hingegen die (in Wahrheit entscheidende) von Spanien aus drohende Gefahr fast gar nicht erwähnen? Burghley hatte diese, den Untergang Englands und des Protestantismus höchst ernstlich bedrohende Gefahr, immerdar hervorgehoben; warum hat Schiller diesem größten Staatsmann nicht noch mehr gewichtige Worte (der Wahrheit gemäß) in den Mund gelegt, und alle Redekunst an Mortimer verschwendet?

Der Herzog von Anjou wird als reizend und liebenswürdig beschrieben. Ich las im britischen Reichsarchive ein Gutachten, wo Burghley die Gründe für und wider die französische Heirath entwickelt. Der Bemerkung: der Herzog habe zwei Nasen übereinander, fügt Burghley nur hinzu: diesen Punkt habe die Königin selbst zu beurtheilen.

Der Gedanke Elisabeths: ob sie in ihrem Verehrer Leicester, der Königin von Schotland wohl einen König geben könne, fällt in die Zeit, wo diese eben noch Königin war; ihn in die Zeit ihres Todes zu verlegen, ist ganz der Wahrheit, ja dem gesunden Menschenverstande zuwider. Leicester war kein Mann ersten Geistes, aber noch weniger ein Heuchler, Lügner, Dummkopf und Lump, wie ihn Schiller darstellt. Ebenso ist seine Flucht ganz der Geschichte zuwider und es ergiebt sich nicht klar, ob er sich vor Strafe retten, oder ob der Dichter dadurch Elisabeths Schuld hervorheben und sie als verlassen darstellen will. Man

wird an den „Fürsten Piccolomini“, sowie an Tell und Johannes Parricida erinnert, welchen Allen eine Rolle in der moralischen Zwickmühle angewiesen wird.

Ungeachtet dieser, leicht zu mehrenden Einreden, wird Schiller's Maria Stuart, so wie bis jetzt, so auch künftig, die Gemüther zu lebhafter Theilnahme begeistern. Des Dichters Genius überleuchtet alle Mängel. Doch möge man deshalb, die wahre Geschichte nicht ganz zur Seite werfen. Ich habe versucht sie aus den Quellen des britischen Reichsarchives darzustellen.

Es giebt Personen in der Weltgeschichte deren Stellung eine schiefe, ja fast unmögliche genannt werden kann und deren Daseyn ihnen selbst, und Anderen, fast nur Unheil bereitet: — eine solche war Maria Stuart. So schneidend, bitter und vorwurfsvoll auch die Botschaft ihres Todes in die Weltgeschichte hineintönt; es war, in vieler Beziehung, eine letzte Dissonanz. Mit ihr ward damals in England jede Parteiung, jede Verschwörung, jede Unruhe völlig beseitigt und begraben, und die Einigkeit steigerte Kraft und Begeisterung dergestalt, daß Philipps unüberwindliche Flotte, kurz darauf, glorreich besiegt ward und für Britannien, ja für Europa, hiedurch eine neue Zeit begann.

In neuern Zeiten hat man wohl verlangt: die Tragödie solle sich lediglich auf den Charakter des Helden gründen und daraus auferbauen. Da aber stets äußere Ereignisse wesentlich auf ihn einwirken, so wird man diese (nach dem Sprachgebrauche) wohl Schicksale nennen dürfen.

Die Jungfrau von Orleans.

Begeisterte Verehrer Schiller's sprechen also: „Mit Recht hat man schon längst eingesehen daß geringe Personen und unbedeutende Begebenheiten kein Gegenstand für die Tragödie sind; vielmehr das Schicksal von Königen und Reichen darzustellen ist. Hiemit hat man aber keineswegs das höchste Ziel erreicht; vielmehr bleibt man auf halbem Wege stehen. Das, trotz alles Lobpreisens unabänderlich Prosaische, Klägliche, Herabziehende, Irdische, Vergängliche, füllt die dichterischen Kreise. Erst Schiller

hat uns durch das größte, bewunderswertheste seiner Werke, in eine höhere, davon wesentlich verschiedene Region gehoben. Er verbindet Himmel und Erde, Natürliches und Wunderbares, Gegenwart und Weissagung, Schauen und Glauben, irdische und überirdische Liebe, Sorge und Verklärung, Zeit und Ewigkeit, die Wahrheit der Thatsachen mit einer überirdischen Welt. Nie sah man etwas Aehnliches, und mit Recht bezeichnete Schiller das erstaunliche Werk mit einem neuen Namen: «romantische Tragödie». Schiller ist in Wahrheit das Haupt der Romantiker! Alle anderen mit diesem Namen bezeichneten Dichter sind (einem so kühnen Schöpfer gegenüber gestellt) mit ihren kleinlichen, meist mißlungenen Versuchen, nur Stümper. Wie verschwinden z. B. im Vergleiche mit der Jungfrau von Orleans, die verwirrten Bacchen des Euripides, der vereinzelte Geist im Hamlet, die widrigen Hexen im Macbeth, die Pedanterien Prosperos, die Spielereien im Sommernachtstraum. Glücklich daß wir jenes Meisterwerk erlebten und es zu würdigen verstehen!"

Was kann, was darf man einem solchen Hymnus gegenüber stellen? Schon bescheidene Zweifel gelten für unverständigen Verrath, und geschichtliche Thatsachen für null und nichtig. Wagen wir jedoch einige dieser Thatsachen zu erwähnen, und das Ungeschichtliche in der Jungfrau, von dem Geschichtlichen zu sondern. Ungeschichtlich ist also, z. B. das Erscheinen der Jungfrau Maria, die Weissagungen, Wunder und Traumdeutereien, die Erzählung vom Helme, der Sieg Johannas vor ihrer Zusammenkunft mit dem Könige, der eilige Glaube an ihre göttliche Sendung, die Einwirkung der Agnes Sorel, (welche der König erst nach Johannas Tode kennen lernte), der schwarze Ritter, die Versöhnung mit Burgund und Chatel, das Gelübde und die Reue Johannas, das Tödten aller Engländer, die Heirathsanträge der französischen Großen, die Liebschaft mit Lyonel, das Erscheinen des angeblichen Bräutigams, die Anklage Johannas durch ihren Vater, die Gefangennehmung durch Isabeau, das Kettenbrechen, die Befreiung, der Tod!

Hieraus geht ohne Zweifel hervor, daß Schiller's Jungfrau

durchaus nicht die wahre Johanna ist [1]), sondern ein von ihr ganz verschiedenes Wesen. Wir bekennen unsere Beschränktheit, daß all der Glanz erfundener Wunder, aller Schmuck der hervortretenden schillerischen Redekunst, alle Erfindungen und Zusätze, uns der geschichtlichen Johanna nicht untreu machen. Vielmehr erscheint uns diese, in ihrer Einfachheit natürlicher, und größer, in ihrer Wahrheit bewunderswerther, in ihren Leiden rührender, in ihrem ganzen Thun und Lassen erhabener als das in sich unhaltbare, unmögliche, auseinanderfallende Wesen, welches Schiller als verbessert und umgearbeitet uns vorführt. Der Dramatiker muß, ohne Zweifel, der erzählenden Geschichte eine andere Form geben, er darf (wo die Quellen untereinander abweichen) das für ihn Passendste auswählen; aber die Geschichte total umändern (angeblich um sie poetischer zu machen) ist ein höchst gefährliches, nicht zu empfehlendes Unternehmen. Wenn, trotz aller begründeten Einreden, Schiller's Jungfrau jetzt Beifall gewinnt, und auch künftig finden wird, so ist dies ein großes Zeugniß, für das außerordentliche Talent des Meisters.

Die Braut von Messina.

In der Vorrede zur Braut von Messina theilt Schiller die Gründe mit, welche ihn veranlaßten den Chor der griechischen Tragödie herzustellen. Er sagt unter Anderem: „Die Kunst hat die Aufgabe den Menschen in der That frei zu machen, und dieses dadurch daß sie die sinnliche Welt (die sonst nur als ein roher Stoff auf uns lastet, als eine blinde Macht auf uns drückt) in eine objektive Ferne zu rücken, in ein freies Werk unseres Geistes zu verwandeln und das Materielle durch Ideen zu beherrschen. — Der Künstler kann kein einziges Element aus der Wirklichkeit brauchen wie er es findet; sein Werk muß in allen Theilen ideel seyn, wenn es als ein Ganzes Realität haben und mit der Natur übereinstimmen soll." —

Ließe sich diese Schlußfolge nicht umwenden und sagen: die

1) Ueber die geschichtliche Johanna siehe meinen Aufsatz: vermischte Schriften, II, 296.

Kunst hat die Aufgabe, uns die unentbehrliche, belebende und belehrende sinnliche Natur, aus einer zerstreuten Ferne in unsere Nähe zu bringen, dergestalt daß das Objektive durch Verbindung mit dem Subjektiven Ideen erzeugt, und nach einer solchen harmonischen Einigung, von einer einseitigen Herrschaft des einen oder des Anderen nicht mehr die Rede seyn kann.

„Der Chor, sagt Schiller, ist kein Individuum, sondern ein allgemeiner Begriff; er reinigt das tragische Gedicht, indem er die Reflexion von der Handlung absondert; er giebt uns unsere Freiheit zurück, die im Sturme der Affekte verloren gehen würde. Ohne Zweifel würde er der shakspearschen Tragödie erst ihre wahre Bedeutung geben."

Wir glauben dagegen: im Drama sollen lebendige Personen auftreten und keine Begriffe, was nur zu der kalten, todten, langweiligen Allegorie führt. Die Reflexion soll nicht von der Handlung getrennt werden, sondern zu einem Ganzen verwachsen, oder wegbleiben. Wie man endlich Shakspeare's Tragödien durch einen angeflickten Chor erst ihre wahre Bedeutung geben könne, ist unbegreiflich.

Der griechische Chor hat eine geschichtliche von aller Theorie ganz entfernte Veranlassung. Er verlor seine Wichtigkeit in dem Maaße als das Lyrische in den Hintergrund trat, und nie ist er hergestellt worden. Schiller's Versuch ist sehr lehrreich und zeigt was ein hoch begabter Mann in dieser Richtung zu Stande bringen kann; konnte aber unmöglich ein Vorbild für zahlreiche Nachahmungen werden. Der Chor fällt in der Braut von Messina fast mehr ins Gewicht, als die Liebesfabel des Trauerspiels: auch erscheint diese dürftig und mangelhaft, wenn wir sie (gewisser Aehnlichkeiten halber) mit den feindlichen Brüdern des Aeschylus, der Antigone des Sofokles und den Phönissen des Euripides vergleichen. Allerdings ist an weisen Aussprüchen kein Mangel, sondern ein Ueberfluß; denn mehr als anderswo hat Schiller hier seinem Talente und seiner Neigung freien Lauf gelassen. So bringt jedes Talent in die Gefahr es übermäßig auszubilden, passend oder unpassend anzuwenden; und welcher

Dichter hat eine größere Anlage, wer hat mehr erreicht in der Kunst des Redens, der glänzenden und bezaubernden Rhetorik? Soll denn aber das Rhetorische in dem Drama dergestalt vorherrschen? Geistreich sprechen, lehrreich reflektiren, ist eine wesentliche Neigung und Eigenschaft der Deutschen, und mit aus diesem Grunde ward Schiller ihr Lieblingsdichter.

Auch Wilhelm Tell

ist geschmückt durch lyrische und rednerische Schönheiten. Man fühlt sich versetzt in die Schweiz und freut sich über den Inhalt, und über die Form. Wie im Wallenstein und Maria Stuart, schließt aber auch der Tell nicht mit einer vollen beruhigenden Consonanz, sondern mit einer neuen sittlichen Aufgabe, mit einem Räthsel. Vielleicht wäre es besser ganz weggeblieben; denn Tells lange Rede, und der Gegensatz zum Parricida, giebt keine genügende Lösung.

Was ich über Schiller schrieb, ist (um einen technischen Ausdruck zu gebrauchen) kein objektives, sondern nur ein subjektives Urtheil. — Wer jedoch in meinen Bemerkungen nur krittelnde Abneigung sieht, hat Unrecht. Ich weiß Schiller's großen Werth vollkommen zu schätzen, und stelle zum Schlusse die Behauptung auf: kein anderes, europäisches Volk hat seit hundert Jahren einen größeren tragischen Dichter aufzuzeigen.

Göthe.

Wie verschieden ist das Schicksal der Dichter! Von einigen (so von Göthe) besitzen wir die genauesten Berichte über ihre Lebensverhältnisse; auf andere Meister fällt nur ein spärliches Licht, oder ihre Personen bleiben ganz in Dunkel gehüllt, so Homer, der Hauptdichter der Nibelungen, Camoens, Shakspeare. Ich überlasse es gern Anderen sich durch die täglich mehr anschwellende Göthelitteratur hindurchzuarbeiten; mir genügt der Leitfaden, welchen Göthe selbst für sein Leben (in Wahrheit und Dichtung) gegeben hat. Er ist hier nicht bloß Biograph für

sich selbst, sondern erklärender Geschichtschreiber für einen merkwürdigen Zeitraum. Mancher wird wünschen, daß die Dichtung an dieser Stelle ganz weggeblieben wäre, und Göthe nur die reine Wahrheit dargeboten hätte; steht aber dem Schreibenden, nicht allein das unbedingte Recht zu, zu entscheiden was er mittheilen, oder nicht mittheilen will, das Recht nach Belieben wegzuschneiden, zu reinigen, zu veredeln? Hängt es doch ebenmäßig von ihm ab, welche litterarische Erzeugnisse er aufbewahren, welche er vernichten will. Gewiß hat Byron und sein Biograph einen anderen Weg eingeschlagen, die Schattenseiten nicht künstlich, oder freundschaftlich aufgehellt, sondern auch das Anstößige aufrichtig von sich erzählt, in der Hoffnung, das Bessere, Theilnahme Verdienende behalte das Uebergewicht. Auch waren nicht bloß die Personen, sondern auch die äußeren Lebensbahnen, Göthe's und Byron's wesentlich verschieden.

Göthe's Werke sind fast beispiellos umfassend und mannigfaltig, so daß man, um sie zu verstehen, oder gar zu beurtheilen, ein Mann wie Göthe selbst seyn müßte. Zuletzt laufen die Berichte nur darauf hinaus, wie jedem die Sachen erscheinen, was er verstanden oder nicht verstanden, was ihm behagt, was er gelernt, bewundert, oder bezweifelt hat. Wenn nun aber dem Publikum, in der Regel, gar nichts daran liegt derlei Meinungen und Bekenntnisse kennen zu lernen; wäre es da nicht am besten still zu schweigen? — Allerdings! Wo aber Alle reden, läßt man sich verlocken auch den Mund aufzuthun.

Die eine Hälfte der Werke Göthe's handelt von der Natur, und er scheint auf dieselben fast größeren Werth, größeres Gewicht zu legen, als auf seine dichterischen Erzeugnisse. Sie haben dagegen bei Sachverständigen großen Widerspruch gefunden, und auch Laien lassen es nicht an Zweifeln und Einreden fehlen, von denen wir, ihrer anmaßlichen Sonderbarkeit willen, einige mittheilen. Z. B.: Warum wird soviel Gewicht darauf gelegt, wie Rückgrat und Schädel wachsen; da kein Mensch weiß woher sie wachsen, und sich so verschieden ausbilden. Oder ist Blüte und Frucht auch nur Umbildung der wichtigeren

Wurzel? — Wie kann jemand der einen Regenbogen und ein Prisma gesehen hat, zweifeln daß der weiße Strahl sich spalte und wieder vereinige? — Wie kann man so viel Aufhebens machen von einer Urpflanze, zu der man nur kommt, indem man alle charakterisirenden, eigenthümlichen Merkmale ausstreicht? Was ist geholfen mit dem steten Verneinen, das nur einen gestaltlosen Keim übrig läßt, und in keiner Weise erklärt und erklären kann, wie aus dem ganz Unscheinbaren, Unsichtbaren, so unendlich Verschiedenes, Sichtbares hervorgehet? Vor dem Allerwichtigsten, dem Geheimniß des Individuellen, bleiben Alle rathlos stehen, oder kehren ihm (als Bewunderer des angeblich philosophisch Allgemeinen) vornehm den Rücken. **Hic Rhodus hic salta!**

Die dichterischen Werke Göthe's zeigen einen solchen Ueberreichthum daß man nicht weiß, wo man beginnen, in welcher Reihefolge man sie besprechen soll: nach der Zeit des Entstehens, nach den Dichtungsarten, nach dem größeren oder kleineren Umfange, nach der Verschiedenheit der Form? Hinsichtlich der Sprache, der Darstellungsweise, des Styls, finden wir allerdings (nach dem Gegenstande und der Zeit der Abfassung) bedeutende Verschiedenheiten: überall aber behauptet Göthe seine Meisterschaft in Prosa und in Versen.

Ich beginne mit den Romanen Göthe's, nicht um über ihren Werth an sich anmaßend zu urtheilen, sondern um zu erzählen, wie sie mir erschienen und auf mich wirkten. Eine solche Sprache wie im Werther war noch nicht in Deutschland erklungen, eine so meisterhafte, kunstreiche, ergreifende Entwickelung höherer geistiger Zustände, eine so zarte Auffassung der Natur war neu, jung, unsterblich für alle Zeiten. — Muß ich deshalb meine Behauptung zurücknehmen, daß Romane (und trotz des angeblich unveränderlichen Gegenstandes, auch Predigten) schnell veralten? Keineswegs! Denn zuvörderst könnte ich sagen: keine Regel ohne Ausnahme! — Abgesehen von jener künstlerischen Vollendung, macht aber Werther keine Ausnahme. Weil zu der Zeit seines Erscheinens, die ganze Atmosphäre mit

Sentimentalität geschwängert war, konnte ein hineinfallender Blitz eine so große Explosion hervorbringen. Jene Zeiten sind aber vorbei und Werther wirkt auf die heutige Jugend nicht mehr so, wie auf die damalige. Ist dies ein Verlust, ein Rückschritt? Ich zweifele; Alles hat seine Zeit. Mein erster Einwand gegen das so mächtig wirkende Buch war, daß Ossian über Homer hinaufgesetzt wird. Es kam mir gar nicht darauf an, wer die ossianischen Gedichte gemacht habe; ich konnte aber nicht begreifen, wie man so schwebelnde und nebelnde Gestalten, den lebendigen Personen Homer's vorziehen könne; den wolkigen, naßkalten Himmel, dem sonnenhellen Joniens, die klagende Wehmuth, der frischen Thätigkeit. Allmählig erklärte ich mir die Sache so: jenes Urtheil sey eben das Urtheil eines Kranken, und insofern ganz angemessen. Von hier aus mehrten sich aber die Zweifel; die Annahme (damals die gewöhnliche) Werther sey der vollkommenere Mensch, offenbare neue und höhere Ansichten über die Menschheit und ihre Bestimmung, man müsse (wenn auch sich nicht todtschießen), doch das prosaische Treiben der Welt verachten und neue poetische, würdigere Lebensbahnen einschlagen. Aehnliches lehrte, oder zu ähnlichen Ansichten verlockte Schiller, was nur zur Folge hatte daß einige, also Begeisterte, im Examen durchfielen. Wäre ich in derlei Fantasien gerathen, so würde mich Rath und Beispiel mir nahe stehender, hochgebildeter, gemeinnütziger Geschäftsmänner auf den rechten Weg zurückgebracht haben. Den schon über mich bei Ossian ausgesprochenen Vorwurf: „ich sey ein prosaischer Philister", konnte ich mit den höher stehenden griechischen Dichtern und mit dem von mir bewunderten Shakspeare zurückweisen. Hieran schloß sich der Streit über Werthers Liebe. Ich behauptete, sie sey gar keine rechte Liebe. Denn diese müsse beleben, befeuern, zur höchsten Thätigkeit antreiben um des geliebten Gegenstandes würdig zu werden. Statt dessen gerathe Werther in faule Selbstbeschauung und Grübelei. Lotte sey an seinem Untergange unschuldig; er sey ein kränklicher, schwächlicher Mensch; er gehe an sich selbst zu Grunde. Göthe habe den Werther, (diese

meisterhafte Krankengeschichte) geschrieben um den Krankheitsstoff los zu werden; es sey aber nicht nöthig ihn sich einzuimpfen.

Wilhelm Meister, viel reicher und mannigfaltiger als Werther, erregte und wirkte auch viel mannigfaltiger. Von Kritiken war anfangs gar nicht die Rede, oder sie lauteten günstig im höchsten Grade. Novalis Einrede ward kaum bemerkt, oder war nur ein Gegenstand des Verwunderns. Man tritt aber Wilhelm Meister gar nicht zu nahe, wenn man behauptet, auch er sey aus seiner Zeit hervorgegangen. Das Schauspiel und die Schauspieler, welche den größten Raum einnehmen, sind nicht mehr so gewichtig und an der Tagesordnung, als wo Göthe den Meister und Tieck den jungen Tischler schrieben. Daß das erste Auftreten und Zurücktreten Wilhelms sittlich sey, wird wohl niemand behaupten, trotz der durch die Dichtkunst dafür gewonnenen Theilnahme. Doch kann man entgegnen: ein Roman sey kein Lehrbuch der Sittenlehre. — Göthe's Behauptung: der Held eines Romans müsse eine retardirende Person seyn, läßt man sich für das gegebene Beispiel gefallen, und die Schwächen Meisters rügt man nicht, in dem Glauben daß seine (freilich unsichtbare) Gabe für Poesie, ihn überall empfehle und verkläre. Alle Personen sind so lebendig, so scharf gezeichnet, daß es ganz unmöglich erscheint sie anders gestalten zu wollen. Mithin ist unabänderlich die heiter frivole Philine, die wirthschaftliche Therese, die in ihrer Art einzige Mignon, die leidenschaftliche Lydie, die Kinder wartende Natalie, die anstößigen Liebschaften und vorsichtigen Geldanlagen Lotharios, die Wunderlichkeiten der geheimen Gesellschaften u. s. w. Alles ist verständlich, fortschreitend, zusammenhangend, und schließt (wie so oft) mit einer Verlobung, auf welche (dies glaubt man) die Hochzeit bald folgt.

Warum sie (unerwartet) aufgeschoben wird, erfahren wir nicht. Ist etwa gegen die Mißheirath Einspruch geschehen, oder ist Wilhelm zum Heirathen noch zu jung und unreif. Das letzte ist das Wahrscheinlichste; denn er soll nach beendeten Lehrjahren, die so nützlichen Wanderjahre antreten und zugleich (was heißt das) entsagen. Etwa unnützen Zerstreuungen und

Genüssen vernünftigerweise entsagen. Keineswegs! Vielmehr legt er, befohlenermaßen, feierlich folgende Gelübde ab: Erstens, nicht über drei Tage unter Einem Dache bleiben. Zweitens, stets nur zu zwei wandern, und keinen dritten zum Gesellschafter aufnehmen. Drittens, weder vom Vergangenen noch Künftigen sprechen, sondern sich lediglich mit dem Gegenwärtigen beschäftigen. — Welcher neckische Kobold hat diese Schrullen erfunden und dem Verfasser untergeschoben? Gewiß würde jeder Wanderer der sich ihnen unterwürfe, dummer nach Hause kommen, als er ausreisete. So eingeschnürt, gefesselt, war es unmöglich ein Kunstwerk zu erschaffen, oder auch nur (im französischen Wortverstande) ein Buch zu machen. Zwischen den eingeschobenen reizenden Novellen, treibt sich zu viel Unzusammenhangendes, Willkührliches, Barockes umher, was man kaum als disjecta membra poetae bezeichnen kann. Z. B. Makariens Sternenweisheit, die Behandlung der Religionen, und vor Allem die pädagogischen Curiositäten. Nun, ob deren eine mehr, oder weniger zum Vorschein kommt, ist nicht erheblich: von dem lakonischen Prügelsystem, bis zum allerneusten Spielsystem, wo würdige Männer und begeisterte Frauen den Kindern zeigen, wie sie das fantastische Pferd zwischen die Beine stecken und den Ball in die Luft werfen sollen. Diese menschen- oder kinderfreundliche Bahn hatte aber Tieck in der verkehrten Welt schon früher betreten, wo Vater und Mutter sagen: das Kind ist gar zu klug für sein Alter, wenn das Lernen nur nicht zu sehr angreift. Du hast heute schon zu viel gearbeitet. Hörst du? Du mußt dich nicht zu sehr anstrengen, sonst wirst du krank und häßlich. Mach dir jetzt ein Spiel zurecht. Sieh, so wirft man in die Höhe, das heißt werfen, mein Kind! u. s. w.

Ist es wahr, wenn Göthe sagt (I, 181): „Wer kann auf sein vergangenes Leben zurückblicken, ohne gewissermaßen irre zu werden, da er meistens finden wird, daß sein Wollen richtig, sein Thun falsch, sein Begehren tadelhaft, und sein Erlangen dennoch erwünscht gewesen."

Als ich die Wahlverwandtschaften zuerst las, war ich

viele Jahre älter, als da ich den Werther kennen lernte; dennoch machte jenes Werk auf mich einen viel größeren, gewaltsamern Eindruck. Ich war in Thränen aufgelöset, wußte mich kaum zu fassen, und kam erst allmählig zur Einsicht und Erklärung meines Zustandes. Allerdings ging diese Wirkung zunächst aus Vollendung der Form und Macht der Darstellung hervor. Allein sie war keineswegs eine rein künstlerische Wirkung, sondern die furchtbaren Dissonanzen tönten hervor aus dem Inhalte, und viele Jahre lang wagte ich nicht das peinigende Buch wieder in die Hand zu nehmen. Mein Freund Solger, der die Wahlverwandtschaften kurzweg bewunderte, fand diese Ansicht, diesen Zustand thöricht, mein Freund Tieck stimmte dagegen ganz mit mir überein. — Schon der Titel regte mich auf, und ich fragte bestürzt: sollen die Gesetze der physischen Welt, den Menschen unbedingt beherrschen, darf er Freiheit, sittlichen Kampf und Sieg jemals ganz aufgeben? Wir finden einzelne Naturen von so außerordentlicher Willens- und Charakterkraft, daß sie rücksichtslos Alles vor sich niederstürzen: wenn aber sentimentale Schwächlinge, ihre Miserabilität hinter angeblich unwiderstehliche Nothwendigkeit verstecken, Andere dies beschönigen und mit angekünstelter Liebenswürdigkeit entschuldigen; so darf man sich nicht fortreißen, nicht blenden lassen, sondern soll mit aller zu Gebote stehender Kraft, die verhätschelte, empfohlene Krankheit zurückweisen, und sich dem errettenden, kraftvoll Gesunden zuwenden. Ein so egoistischer Schwachmatikus wie Eduard, kann und soll nicht zur Höhe eines ächten tragischen Helden emporgeschraubt werden; — und auch Ottilie ist von der Krankheit ergriffen, so viel von seinen eigenen tiefsinnigen Gedanken, ihr Göthe auch in den Mund legt.

Fast eben so großes Aufsehen als Werther, machte Götz von Berlichingen. Mit Recht; denn er zeigte im Vergleiche mit dem Früheren, nicht sowohl einen Fortschritt, als eine neue, erstaunenswürdige Schöpfung. Diese theilnehmende Bewunderung hat sich erhalten, obgleich im Ablauf der Jahre auch Bedenken und Zweifel erhoben wurden: z. B. warum ein so über-

bunter Wechsel der Scenen? Warum hat Göthe einen seitwärts stehenden, zweideutigen Mann, als Helden in die Mitte gestellt und die Schattenseiten der Gegner überscharf bezeichnet? Warum nicht die an bedeutenden Männern und Thaten so reiche Zeit, in Vollem und Ganzen ergriffen und ihre geistige Bewegung entwickelt? Warum Luthern, bei halben Incognito, so wunderliche Reden in den Mund legen? Warum den poetischen Kaiser Maximilian als Nebenperson, warum Liebesangelegenheiten so breit behandeln? — Diese Zweifel enthalten in der That ein Lob; denn sie gehen hervor aus der Erinnerung an den größten aller Meister, an Shakspeare's geschichtliche Dramen. Allerdings verfuhr dieser in vieler Hinsicht anders, als Göthe; allein man kann ein großer Dichter seyn ohne Shakspeare, schon am Beginne der Laufbahn, gleich zu stehen. Eine dreimalige Bearbeitung des Götz zeigt, daß selbst Göthe über Manches Zweifel hegte, und es wäre anziehend und lehrreich die Gründe aufzusuchen, welche ihn zu dieser, oder jener Abänderung bewogen. Eine solche Untersuchung ist nicht meines Amtes; doch will ich nicht verhehlen, daß es mir ganz unbegreiflich bleibt, wie Göthe die, allerdings gefallsüchtige und ehrgeizige, aber doch zugleich geistreiche und liebenswürdige Adelheid, in der späteren Bearbeitung kann zur äußersten, widerwärtigen Gemeinheit sinken lassen.

Weislingen ist nur einer aus der langen Reihe schwächlicher Männer, welche Göthe in verschiedenen Werken mit größter Virtuosität schildert; aber diese Virtuosität reicht nicht hin unser Bedürfniß, unseren Wunsch nach stärkeren, wahrhaft männlichen Charakteren zu beseitigen. Ich erinnere an Werther, Meister, Fernando, Clavigo, Egmont, Tasso, Eduard, Faust u. A.

Egmont besteht aus drei Theilen: den Volksscenen, den Berathungen der Großen und der Liebe Egmonts zu Clärchen. Sie sind gleich vortrefflich, passen sie aber auch aneinander? Egmont wird überall gepriesen, man glaubt an seine Vortrefflichkeit; aber man sieht ihn nicht handeln und sein Gespräch mit Alba ist leider nur eine Leichenrede. So wird der lyrische Ausgang, statt des dramatischen, fast unvermeidlich. Durch die Liebe

zu Clärchen, ist der geschichtliche Egmont ganz beseitigt, und dadurch (wie schon Schiller fürchtete) wohl mehr verloren als gewonnen. Die glänzende Darstellung der Innigkeit dieser Liebe blendet und reißt fort zu löblicher Theilnahme. Dennoch drängen sich unangenehme Zweifel hervor. Daß Clärchen die mütterlichen Bedenken gering achtet und an die (unausbleibliche) Zukunft gar nicht denkt, ist so natürlich und gewöhnlich daß man sich darüber gar nicht wundern kann: daß aber der (als edel und hochgesinnt beschriebene) Egmont, sich herausputzt um dem guten Clärchen eine große Freude zu machen, während er ganz vergißt daß er sie unfehlbar zu Grunde richtet, wirft einen Schatten auf den ganzen Hergang, den kein Glanz der poetischen Worte hinwegschaffen kann. Daß Brackenburg vor dem hochgestellten, prachtvollen, bezaubernden Egmont ganz verschwindet, ist eine unzählige Male wiederkehrende Thatsache; und doch liegt in seiner Liebe ein tiefsinniger heiliger Keim, den man in sinnlicher Zeitlichkeit gering achtet, der aber Lebenskraft besitzt für alle Zukunft, und eine höhere Reinigung (Katharsis) bereits überstanden hat.

Clavigo. Ein so meisterhafter, abgerundeter, präciser Dialog, wie er sich etwa nur bei Lessing findet, kein Wort zu wenig oder zu viel, ein rascher Fortschritt, ein unvermeidlicher Ausgang. Unübertrefflich sind insbesondere, die zum Handeln führenden Gespräche zwischen Beaumarchais und Clavigo, und zwischen diesen und Carlos.

Stella. Viel Klagen und Weinen um einen Mann, welcher der Thränen nicht werth ist. Bleibt er leben (so die erste Bearbeitung) dann ist an ihm nicht viel gewonnen, kommt er um, nicht viel verloren. Ein entschlossener Muhamedaner würde vielleicht sagen: eine wohleingerichtete Vielweiberei ist natürlicher und besser, als Jammer ohne Ende, welcher Alle zu Grunde richtet.

Es ist nicht meine Aufgabe jede der vielen ächten Perlen Göthe's in unächte Worte einzufassen, sondern nur mich (zunächst für mich selbst) über die wichtigsten seiner Werke zu verständigen. Daß Iphigenia und Tasso zu diesen gehören, ist

allgemein anerkannt, sowie daß sie sich wesentlich von den früheren unterscheiden. Es giebt Verehrer der letzten, welche Iphigenia und Tasso als ermattende Abschwächung der älteren kräftigeren Richtung betrachten; und umgekehrt Andere welche (im Vergleich zu dem Späteren) etwa den Götz einen rohen, formlosen Versuch nennen. Ich meine, man kann den Werth beider anerkennen und sich der Verschiedenheit erfreuen. Allerdings tritt aber das Maaß, die edle Haltung und die Erinnerung an die antike Welt, in Iphigenia und Tasso bestimmt hervor, und die Beurtheilung ihrer einfachen Formen ist leichter, als die der künstlicher verschlungenen Dramen. Anstatt nochmals Ergebnisse auszusprechen, welche ein jeder schon für sich aufgefunden hat, will ich (jedoch ohne Anmaßung) einige Worte wiederholen, die ich als mögliches Urtheil des größten antiken Kunstkenners, des Aristoteles, kühn zu vermuthen wagte. [1]) Ich sagte: „Göthe's nach Form und Inhalt zur alten Welt hingewandte Dramen, würde Aristoteles zwar nicht als gleichartig mit den handlungsreicheren des Sofokles betrachten; aber ihnen, in ihrer eigenthümlichen Weise, die höchste Trefflichkeit zugestehen, und schwerlich in den Tadel einstimmen: der Iphigenia, oder dem Tasso fehle es an Kraft zur Reinigung der Leidenschaften, oder Gemüthsbewegungen, weil nirgends das Maaß gewaltsam überschritten wird, und die vorherrschende Entwickelung eben der inneren Gemüthswelt, keine äußeren ungeheuren Thaten hervortreibt." — Wie Göthe indeß behaupten kann: Shakspeare sey undramatisch, und verstehe immer nur Engländer zu schildern, ist ganz unbegreiflich. (Werke, 45, Shakspeare und kein Ende.)

Göthe's Faust ist ein Werk so neu, eigenthümlich, reich, tiefsinnig, vollkommen, daß es die höchste Bewunderung hervorrief und für alle Zeiten behalten wird. Insbesondere der ursprüngliche Kern des Gedichts, ein Fragment, dem kaum etwas Aehnliches in der dichterischen Welt gleich steht. Gegen manche spätere Zusätze erhoben sich jedoch verschiedene Bedenken, so

1) Vermischte Schriften, II, 60.

z. B. gegen die letzten, Geist und Herz zerschneidenden Scenen. Diese entsetzlichen Dissonanzen (dies μιαρον) sind nirgends aufgelöset, und deshalb weder ästhetisch noch ethisch zu billigen. Vorlauter wagte ich zu bemerken [1]): „Göthe's Faust beginnt mit der umfassendsten, erhabensten Bestrebung; er will, (selbst mit Hülfe böser Mächte) die Schranken der menschlichen Natur durchbrechen, Gott und alles Göttliche erkennen und beherrschen. Ich erwarte Fortschritte und Kämpfe auf dieser Bahn, Seligkeit und Pein welche solch ein Streben bereitet, solch ein Beruf herbeiführt, die Lösung hieher gehöriger Räthsel zur Lehre, Warnung, Besserung und Reinigung der in dieser Richtung liegenden Leidenschaften. Statt dessen treten alle jene Aufgaben, Räthsel, erhabenen tragischen Richtungen bald ganz in den Hintergrund, nichts darauf Bezügliches wird weiter und zum Ziele geführt. Vielmehr verläuft sich der große Strom in den breiten See zugleich sentimentaler und verdammlicher Liebesgeschichten, mit vielem bejammernswerthen an sich aber gar nicht nöthigen, und nur durch Fausts gränzenlose Schlechtigkeit herbeigeführten Unrecht und Unglück. Oder um in derlei Unglück zu gerathen, braucht man sich nicht auf Fausts hohes Pferd zu setzen, und Don Juan hätte sich auch das Schmuckkästchen auf Borg verschafft, ohne den Teufel unmittelbar zu incommodiren."

Ueber den zweiten Theil des Faust wäre sehr viel zu sagen; da ich aber ganz unfähig bin, dies Werk als ein Ganzes, oder in seinen einzelnen Theilen angemessen zu begreifen, so muß ich Einsichtigeren das Erklären, Bewundern, oder Tadeln überlassen. Wer beide Theile des Faust gleich sehr verehrt, muß auch die Wanderjahre Meisters, den Lehrjahren gleich stellen.

Ich wende mich zu etwas Verständlichern, Erfreulicheren, und wage die Behauptung daß Göthe's lyrische Gedichte, alle anderen der Vorzeit und Gegenwart an Klarheit und Innigkeit übertreffen. Dasselbe gilt wohl für seine Elegien, Epigramme und Sprüche; wenigstens erscheint mir schon die eine

1) Spreu, 201.

Euphrosyne großartiger, ergreifender, rührender, als ganze Reihen hochgerühmter antiker Elegien. [1])

Ich sprach zuerst von einem Kranken (Werther), ich schließe mit kerngesunden Personen, Hermann und Dorothea. Dies, für manche, kränklich Poetisirende unscheinbare Gedicht, ist eine Schöpfung wie sie noch nicht da war, wie man sie nicht für möglich hielt. Sie hat Wunder gethan, uns befreit von Göttern, Musen und eiskalten allegorischen Personen, von schwülstigen Redereien und Ziereréien; sie hat uns zur Natur zurückgeführt, auf einfaches Bürgerthum ein ächtes Epos gegründet und unvergeßliche Worte gesprochen für unser, über falsche Poesie so oft vergessenes, Vaterland. — Vielleicht wurden manche Werke Göthe's überschätzt, Hermann und Dorothea dagegen, (ihrer Anspruchlosigkeit halber) zu wenig beachtet, zu wenig in den Vordergrund gestellt. — So lang es Deutsche giebt, wird dies Werk erfreuen und wirksam bleiben: ja sollten die Deutschen sich dereinst fallen lassen und zu Grunde gehen, so wird es das Volk überleben, wie Homer die Griechen!

Romantik, romantische Schule.

Der Gegensatz der romantischen und klassischen Dichtkunst wird für so verständlich gehalten, daß eine nähere Erklärung fast überflüssig erscheint. Dennoch zeigen sich bisweilen Schwierigkeiten und Bedenken. Nennt man z. B. das Vollkommene klassisch, so verschwindet jener Gegensatz; denn manche romantische Gedichte verdienen dieses Lob, und andere nicht. Verstehe ich darunter antike und moderne Dichtkunst, bringe die Verschiedenheit auf die Zeit der Entstehung zurück, so lasse ich die Frage nach dem Werthe ganz zur Seite. Form und Versmaaß der Gedichte ist ebenfalls nicht allein entscheidend; denn durch den Hexameter wird Klopstock nicht antik klassisch,

1) Werke, 43, 222, 234.

und die Odyssee nähert sich dem Romantischen weit mehr, als andere antike in demselben Sylbenmaaße geschriebene Werke. So tritt die Frage nach dem Inhalt und der Behandlungsweise in den Vordergrund, welche näher zu erörtern, mir jedoch hier nicht obliegt.

So viel man auch von einer neueren romantischen Schule hört und lieset, ward mir noch immer nicht deutlich, was darunter zu verstehen sey. Es ist nicht zu verlangen daß man alle Schüler kenne, die sich in einer Richtung bewegen; aber wer sind denn die Meister? Freunde, wie Gegner nennen dann gewöhnlich die beiden Schlegel und Tieck. Diese Männer sind aber nach ihren Persönlichkeiten, Richtungen und Werken so sehr verschieden, daß einige Aehnlichkeiten fast verschwinden. Und hätte jeder von ihnen bezweckt eine Schule zu stiften (was nicht der Fall) so hätten sie doch diesen Zweck gewiß nicht erreicht, oder es wäre aus ihrem verschiedenen Bestreben gewiß nicht eine gleichartige, romantische Schule hervorgegangen.

Worin besteht denn nun der Charakter der romantischen, jetzt öfter hart getadelten, als gelobten Schule. Einige sagen: in dem Hervorheben des Religiösen. Wäre dies wirklich ein gerechter Vorwurf? Wird deshalb Klopstock ein romantischer Dichter, oder Tieck's Zerbino und sein gestiefelter Kater, oder Fr. Schlegel's Lucinde religiös. — Andere rügen eine zu große Verehrung des Mittelalter. — Aber welches größere Werk jener Männer handelt denn vorzugsweise vom Mittelalter? — Noch Andere schelten, daß sie die wahre Geschichte nicht gehörig achteten, sondern mishandelten. Ist denn aber im Kaiser Oktavian die wahre Geschichte etwa mishandelt? Und welcher Romantiker hat jemals gewagt, die erwiesene Geschichte so rücksichtslos umzugestalten, wie Göthe im Egmont, und Schiller in der Jungfrau von Orleans?

Doch genug der allgemeinern Andeutungen; fassen wir jene Männer einzeln ins Auge, so besitzen wir von August Wilhelm Schlegel weder ein episches noch ein dramatisches Werk (denn Jon gehört wesentlich dem Euripides), und warum ich ihn

seiner sehr ausgezeichneten lyrischen Gedichte halber, einen Romantiker nennen sollte, sehe ich nicht ein. Wird Göthe aus gleichen Gründen ein sogenannter Romantiker, oder etwa der Blocksbergscenen halber? A. W. Schlegel ist ferner ein sehr gelehrter Mann, ein Kenner aller werthvollen Litteraturen, der größte Meister in der Kunst des Uebersetzens, ein scharfsinniger Kritiker, Herr aller poetischen Formen und deutsche Prosa schreibend, wie nur Wenige. Sein Hauptwerk, die Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur, wird einen ausgezeichneten Werth behalten (gleichwie Lessing's Dramaturgie), so viel Löbliches seitdem auch geleistet ward und noch zu leisten ist, und soviel auch Solger (neben Anerkenntniß der Verdienste) zu erinnern fand. Man kann behaupten: Schlegel beurtheile z. B. Euripides und Moliere zu streng, die Spanier und Inder zu günstig; doch macht wohl jeder, der sich mit Geschichte der Litteratur beschäftigt, die Erfahrung, daß er für etliche Schriftsteller eine Vorliebe gewinnt, von andern aber abgestoßen wird. Neben aller Unparteilichkeit kann und soll die Natur des Beurtheilenden nicht ganz ausgetilgt werden.

In den französischen Schriften A. W. Schlegel's finden sich, über Religion, Dogma, Offenbarung u. s. w. so kühne Behauptungen, daß sie scharfem Tadel wohl nur entgingen, weil sie den meisten Theologen gar nicht bekannt wurden.

Friedrich Schlegel.

Kein deutscher Schriftsteller hat so viel Gestalten angenommen, so viel Verwandlungen erfahren, als Friedrich Schlegel. Er war nacheinander (mehr oder weniger eifrig) Pantheist, Materialist (Lucinde), Platoniker, Protestant, Katholik, gläubig, oder vielmehr abergläubig, bis zur Magie und Wunderthuerei. Dies erweiset einerseits eine große, erstaunliche Lebenskraft, ein Entferntseyn von absterbendem, voreiligen Verholzen und Versteinern; — andererseits aber drängt sich das Bedenken hervor, ob diese

Veränderungen nicht hervorgingen aus ungenügendem Forschen und Schwäche des Charakters. Indem ein großer Theil des Publikums, der letzten Meinung beitrat, verloren Fr. Schlegel's Schriften viel von der Wirksamkeit und dem Beifall, den sie sonst verdienten. Hielt es doch sein eigener Bruder (August Wilhelm) für Pflicht, sich über sehr wichtige, wissenschaftliche und religiöse Punkte ganz und öffentlich von ihm loszusagen. Und Tieck schreibt mir: „Die Vorlesungen Friedrichs über Lebensphilosophie sind für mich ganz ungenießbar: ich habe oft den Ansatz genommen, habe aber kein Interesse für diese sophistischen und größtentheils schlecht geschriebenen Anklagen des Besseren und Vertheidigungen des Schlechteren finden können. (Lebenserinnerungen, II, 272.)“ — Wo bleibt nun, bei diesen Verhältnissen, die Behauptung von einer gleichartigen, eng verbundenen romantischen Schule?

Friedrich Schlegel's Gedichte sind, wenngleich nicht ersten Ranges, doch ehrenwerth. Wider sein Jugendwerk, die Lucinde, sind vielleicht mehr ästhetische, als ethische Einwendungen zu erheben; jedenfalls ist zu viel Aufhebens davon gemacht worden. Friedrichs Arbeiten über das Alterthum, besonders die Griechen, zeigen Gelehrsamkeit und Scharfsinn; sein Buch über die Inder war nützlich erregend, ist aber durch spätere Forschungen so überflügelt worden, daß ein Wiederabdruck unrathsam erschien. Friedrichs wichtigste Werke sind ohne Zweifel seine Vorlesungen über neuere Geschichte und die Geschichte der Litteratur. Beide bezwecken, nur allgemeine Uebersichten zu geben, nur die wichtigsten Personen und Ereignisse vorüber zu führen. Die Auswahl ist geschickt, die Auffassung geistreich, die Schreibart sehr lobenswerth. Darf man loben, oder muß man tadeln, daß (ungeachtet des angekündigten Bestrebens nach objektiver Unparteilichkeit) die persönliche Ansicht Friedrichs überall hervortritt und sich geltend macht? Ich muß, behufs einer genaueren Beurtheilung, etwas mehr in das Einzelne eingehen, und Stellen aus jenen Werken vorlegen.

Friedrich sagt (Litteratur, I, 5): „Wo wäre wohl ein Werk

wahrhaft vortrefflich zu nennen, wenn nicht die Kraft und Begeisterung der Jugend, und die Erfahrung und Reife des männlichen Alters gemeinschaftlich daran gearbeitet haben? — Gedanke und Wort, sowie sie ursprüglich eins sind, dürfen selbst in ihrer mannigfaltigsten Anwendung nie ganz getrennt werden, müssen immer und überall möglichst vereint und übereinstimmend bleiben. (10.) — Alles was die Griechen irgend erlernten, oder entlehnten, haben sie mehrentheils sogleich, und von der ersten Auffassung an, durchaus selbständig verarbeitet, und eigenthümlich angewandt. (18.)"

Hiemit stimmt nicht, wenn Friedrich für Hellas (ohne genügenden Beweis) den Priestern und dem asiatischen Einfluß großes Gewicht beilegt, und vielen vorhomerischen Gedichten eine weit tiefere Bedeutung zuschreibt, welche in der Ilias und Odyssee bereits verschwunden sey. (58, 59.) Gleichmäßig ist Friedrich der Meinung, daß eine (unbekannte) asiatische, ältere Philosophie, auf die Entwickelung der griechischen, erheblichen Einfluß gehabt habe. (135.) In derselben Richtung liegt Friedrich Schlegel's Vorliebe für die Dorer, denen er eine ganz eigene Litteratur und Dichter aller Art (38) beilegt, und zugleich behauptet, sie hätten die natürlichen Rechte und die Würde der Frauen am Besten anerkannt. (51.) Sparta nennt er den einzigen, gut und kraftvoll eingerichteten Staat. (97.) Im Pindar entdeckt er asiatische Weichheit und Milde, priesterliche Würde und den Anhauch heiliger Weihe. (40.) Plato strebt nach dem höheren Lichte einer wundervollen Offenbarung, schreitet hinüber in das Gebiet der übernatürlichen Weisheit und der ältesten Ueberlieferungen, schließt sich dadurch bald dem Morgenlande an, bald neigt er sich ahndend zum Christenthume hin. (96.) — Ohne auf nähere Prüfung dieser meist irrigen Ansichten einzugehen, bemerke ich nur, des Aristofanes Spott über Euripides ist keine geschichtliche Quelle, und dieser nicht (wie Friedrich angiebt) gebildet in der Schule der Sophisten. (45, 80.) Beide Schlegel haben diesem großen Dichter keine gebührende Gerechigkeit wiederfahren lassen. Nicht bloß schädliche Demagogen,

sondern auch Perikles und Sokrates, hat Aristofanes angegriffen. Des Sofokles Elektra und den Philoktet darf man kaum milde nennen.

Niebuhr's Hypothese über altrömische Heldengedichte nimmt Friedrich an, obgleich sein Bruder, August Wilhelm sie widerlegte. Die Zeitgenossen des Augustus hatten nicht sowohl das Große, als die Gräuel der sogenannten Republik gesehen. (121.) — Die Würdigung des alten Testament wird gestört durch Spielereien mit Zahlen, und das Hervorheben eines (außer dem Grammatischen und Geschichtlichen) angeblich tieferen, symbolischen Sinnes. (162, 166.) Die Spielerei mit Zahlen, wiederhohlt sich auch beim neuen Testamente. (232.) — Von den indischen epischen Gedichten sagt Schlegel: „es ist als ob Homer und Parmenides, Hesiodus und Solon in Einem Werke vereinigt wären.“ — Gewiß erzeugte solch eine Vereinigung nur ein Ungeheuer. Eben so unwahr ist die Behauptung: „in den indischen Gedichten sey Alles eingesenkt in ein Gefühl von harmonischer Milde, und übergossen mit dem sanften Anhauch elegischer Weichheit. (177, 196.)“

Entdecker haben, ganz natürlich, immer Vorliebe für das von ihnen Entdeckte; daher das Lobpreisen der Hindu und der Spanier, insbesondere Calderon's. Dieser gilt ihnen für den höchsten Verkündiger und Propheten des Christenthums, während er (so z. B. in der Andacht zum Kreuze) platten Aberglauben empfiehlt, und in anderen seiner Werke, die Verfolgungen der Albigenser und die Inquisition verherrlicht. Diese verdammliche Fieberhitze nennt Schlegel das höchste Ziel der romantisch lyrischen Schönheit und einer christlich verklärten Fantasie, wogegen Shakspeare mit Kälte verfahre und darstelle (II, 137, 139)!

Hieraus kann man schon folgern, von welchem Standpunkte Schlegel die neuere Geschichte betrachtet: nämlich von dem eines Katholiken und Oesterreichers. Ich will dies keineswegs kurzweg tadeln, denn man soll (Angriffen gegenüber) jeder Partei eine Vertheidigung gestatten. Auch führt Schlegel diese mit großem Scharfsinn, und ohne Verletzung des Anstandes, von dem

sich kein Schriftsteller entfernen soll. Mit Recht vertheidigt er Karl V. gegen Mißverständnisse und Mißdeutungen, welche meist von Protestanten und Franzosen ausgingen, und ermäßigt das von den letzten über Franz I. ausgesprochene Lob. (318, 534.) Eben so kann man den Tadel nicht läugnen, den er über einige Eigenschaften Luther's, z. B. seinen Starrsinn, ausspricht; wohl aber entbehren seine Darstellungen der vollen geschichtlichen Wahrheit, weil er die Schattenseiten der ihm befreundeten Personen und Gegenstände möglichst verdeckt und verschweigt. Ungeachtet dieser, leicht zu mehrenden Einreden, gehören die beiden geschichtlichen Werke Fr. Schlegel's zu den geistreichsten und am Besten geschriebenen die wir besitzen.

Fr. Schlegel's (oben von Tieck getadelten) Vorlesungen über die Philosophie des Lebens, bezwecken die wahre Weisheit aus dem unverständlichen Dunkel der Schule wirksam in das Leben einzuführen. Gewiß ein sehr löbliches Bestreben. In dem Maaße aber, als diesen Lebendigen ohne strenge Schule geholfen werden soll, muß der Führer selbst folgerecht eingeschult und durchgeschult seyn; sonst kann sein Unterricht anziehend und im Einzelnen lehrreich seyn, zuletzt aber doch des wissenschaftlichen Zusammenhanges ermangeln und wesentlich unphilosophisch erscheinen. Gewisse einseitige, oder irrige Richtungen der Schulphilosophie, sind richtig bezeichnet; wenn aber der Verfasser von einer Schule sagt: sie setzt das Wesen des Geistes ausdrücklich in die Verneinung und vergöttert diesen Geist der Verneinung, so hätte er dies näher beweisen sollen. Die vielen, obenein unklaren, und oft sich widersprechenden Eintheilungen, sowie die erneuten Spielereien mit Zahlen, werden den, nach Lebensphilosophie Trachtenden, gewiß nichts nützen. Nicht mit Unrecht legt Fr. Schlegel der Psychologie ein großes Gewicht bei; aber sie erscheint bei ihm fast nur zersetzend und zerschneidend, chemisch und anatomisch, woraus alles Mögliche hervorgehen mag, nur keine Philosophie des Lebens. Ebenso wenig reicht dazu hin ein bloßes Schwebeln und Nebeln des Gefühls und der Stimmungen; die Begeisterung, die Fantasie kann nicht bestehen und heilsam

wirken ohne Verstand, Willen und Vernunft. Viel trefflich Gesagtes über Frauen, Ehe, Erziehung, Irrthümer der Philosophie, Offenbarungsformen des Göttlichen u. s. w., würde ohne den überall hervortretenden, entbehrlichen und ungenügenden Schematismus der Schulphilosophie des Verfassers, näher aneinander rücken, und ohne skeptische Störung den ganzen Menschen leichter ergreifen und überzeugen.

Ludwig Tieck.

Ludwig Tieck's ältere poetische Werke (der gestiefelte Kater, die verkehrte Welt, Däumchen, Blaubart, Oktavian, Zerbino) waren nach Form und Inhalt von allem zeither Dargebotenen so außerordentlich verschieden, daß man allerdings von einer neuen romantischen Schule sprechen konnte. Oder vielmehr von einem romantischen Dichter: denn Tieck steht allein und hat (wie ich wiederhole) keine Schule gebildet, oder bilden wollen. Den Meistern gegenüber treten die Schüler überhaupt zurück, (so seit Aristoteles bis Kant) und wiederum haben viele Meister gar keine ausgezeichnete Nachahmer gefunden; z. B. Dante, Camoens, Cervantes.

Nicht unnatürlich wurden gegen Tieck's Werke viele Einwendungen erhoben: die Form sey formlos, der Inhalt willkürlich aneinander gereiht, die Mischung der Versarten übertrieben, die Gleichgültigkeit gegen strenge Gesetze der Prosodie tadelnswerth, der Witz gesucht, oder unverständlich, u. s. w. — Es erscheint unpassend, diese und ähnliche Vorwürfe hier genau zu prüfen; wären sie aber auch alle gegründet, so sollte doch kein Unbefangener läugnen das große Uebergewicht wahrer, in Scherz und Ernst ausgezeichneter Poesie.

Werke der Art, wie der gestiefelte Kater und die verkehrte Welt, wurzeln in ihrer Gegenwart, und machen später (wenn die Anspielungen ohne Erläuterung unverständlich werden) geringeren Eindruck: so seit Aristofanes, durch Rabelais hindurch,

bis Tieck. — Blaubart bleibt frischer für alle Zeiten, und würde sich mit Beifall auf der Bühne erhalten haben, wenn Tieck die nöthigen Abkürzungen vorgenommen, und die meisten Schauspieler in Berlin nicht auf unerträgliche Weise gedehnt, genehlt und geschleppt hätten. Fräulein Hagen machte jedoch eine Ausnahme und spielte die Agnes vortrefflich.

Daß im Zerbino die sentimentale und die verständig witzige Hälfte, sich nicht ineinandergreifend zu einer förmlichen Einheit gestalten, hat der Dichter selbst eingesehn; die bezweckte Umarbeitung ist aber nicht zu Stande gekommen. Doch bleibt des unläugbar Trefflichen genug: ich darf nur an sentimentale Schönheiten, an den Garten der Poesie und die Mühle erinnern.

Man muß erstaunen daß Tieck, in so früher Jugend, ein Buch wie den Lovell schreiben konnte. Allerdings erscheinen die Lichtseiten der lobenswerthen Personen, als die schwächern; dies ist aber fast unausbleiblich der Fall, wenn man sie den verdammlichen, aber thätigern gegenüber stellt. Tieck hat wohl (wie Göthe im Werther) sich durch den Lovell von manchem Krankheitsstoff künstlerisch befreit: Lovell ist aber tiefsinniger und furchtbarer wie Werther, und wenn man das Letzte tadelt, so wird man andererseits die große Mannigfaltigkeit der vorübergeführten Personen und Thatsachen und die Schärfe der Zeichnung anerkennen müssen.

In entgegengesetzter, zarter Richtung bewegen sich die lyrischen Gedichte Tieck's; ganz eigenthümlich und vollkommen in ihrer Art sind die Zeichen im Walde. — Neben einer Art poetischer Kritik, wie sie der gestiefelte Kater und die verkehrte Welt üben, stehen zahlreiche wissenschaftliche Kritiken, wo indeß (wie bei Lessing) die Beurtheilung oft mehr werth ist, als das Beurtheilte.

Daß die dichterische Größe des jungen Tieck, von seinen Zeitgenossen nicht verkannt ward, erweisen die zahlreichen, an ihn gerichteten itzt gedruckten Briefe: sein ganzes Wesen hat Köpke in der nicht genug zu rühmenden und zu empfehlenden Biographie, wahrhaft und theilnehmend entwickelt.

Wesentlich verschieden von den Werken Tieck's aus der ersten Periode sind die aus der zweiten: nämlich Märchen, Erzählungen, Novellen, Romane. Im Phantasus finden wir die schönsten Märchen, von den heiteren Elfen, zu dem wehmüthigen Runenberg und dem furchtbaren Liebeszauber. Auch ist die Einfassung derselben, es sind die Reden und Betrachtungen aller an der Gesellschaft theilnehmenden Personen, weit bedeutender und inhaltsreicher als die im Decamerone des Boccacio. Den Erzählungen (welche man gleichsam als Vorübungen zu den Novellen betrachten kann) legte Tieck keine große Bedeutung bei; doch sind einige, z. B. Fermer der geniale, sehr ergötzlich.

Mit den Gemälden beginnt eine Reihe von Novellen, wie sie ein zweites Mal in der Litteraturgeschichte nicht vorhanden ist; so groß ist die Zahl der vorgeführten, charakteristischen Personen, so mannigfaltig der Stoff, so angemessen verschieden die Behandlung, von dem Jahrmarkte, (an welchem sich jeder erfreut, der Scherz versteht), zu den allerernsthaftesten (wie der Hexensabbath); von den, in fernen Zeiten spielenden (Camoens, Shakspeare, der griechische Kaiser) zu der die Gegenwart behandelnden Verlobung. Und mit diesem Reichthum der Thatsachen steht in engster Verbindung die Weisheit der Gedanken und Betrachtungen. Alle geistigen Tonarten und Taktarten werden in Tieck's Novellen angeschlagen und man darf wohl sagen, es sey ein Zeichen von Bildung an ihnen Gefallen zu finden. [1])

Von Tieck's Romanen ist der Sternbald unvollendet geblieben, und der junge Tischler in verschiedenen Zeiträumen ausgearbeitet worden. Ungeachtet solch ein Umstand wohl auf kein Werk vortheilhaften Einfluß hat, behält der Tischler (schon der eingefügten Erzählungen halber) großen Werth; und ethische Bedenken sollten wenigstens diejenigen nicht erheben, welche Boccacio und Rabelais lobpreisen.

---

1) Gewiß findet das Urtheil: „Die romantische Schule ist die Doktrin und Praxis der subjektiv auf sich gestellten gegenstandslosen, phantastischen Phantasie;" — auf Tieck's Novellen gar keine Anwendung.

Die Kraft und Lebendigkeit der Darstellung, das Ergreifende der Ereignisse, die scharfe Zeichnung der Charaktere ist bewundernswerth in der Vittoria Accorombona. Etwaniger Tadel müßte sich im Allgemeinen richten gegen die Wahl eines Stoffes, einer Zeit, wo Sittenlosigkeit und Verbrechen an der Tagesordnung waren, eine Lichtseite also nicht genügend hervortritt. Wenn wir ferner einige Male rügten, daß Dichter mit übermäßiger Willkür die Geschichte umgestalteten, so darf man fragen: ob bei Erzählung des entsetzlichen Ausgangs der Vittoria, die geschichtliche Wahrheit keiner Milderung bedurfte?

Ich erwähne zuletzt des Aufstandes in den Cevennen, ein leider unvollendetes Werk, aber ein Torso wie es keinen zweiten giebt. Im Kopfe des Dichters war es (wie ich weiß) vollkommen fertig: nach dieser schöpferischen Thätigkeit, erschien ihm das Niederschreiben minder erfreulich und genußreich. Er entbehrte Nichts; wohl aber müssen wir beklagen, daß unzählige Aufforderungen ihn nicht vermochten das, (vielleicht bedeutendste) seiner Werke zu beendigen.

Wie lange hat man Rafael, Shakspeare, S. Bach vernachlässigt und hintangestellt; ihre unsterbliche Lebenskraft führte aber eine Auferstehung herbei, über welche der Tod nichts mehr vermag. So wird auch der an Shakspeare's Hand hervorgeführte Tieck, ohne Anmaßung und bescheiden hoffen und sagen können: non omnis moriar! [1])

---

1) Mit Recht erwartet man daß ich an dieser Stelle von Novalis Hardenberg Bericht erstatte. Dies hat aber große Schwierigkeiten. Denn obgleich sein ausgezeichnetes Talent, der Werth seiner geistlichen Lieder, Scharfsinn und Tiefsinn vieler Fragmente zu Tage liegt, müßte man (bei genauerem Eingehen) eine Beurtheilung seines das Unmögliche bezweckenden Romans und eine Sonderung und Würdigung jener, sehr mannigfaltigen Fragmente versuchen, wozu mehr Raum, und Kenntnisse gehören, als mir zu Gebote stehen.

Erwähnen will ich hier noch Hegener's Molkenkur und Saly's Revolutionstage. Sie gehören nach Form und Inhalt, Lebendigkeit der Auffassung und Darstellung zu den ausgezeichnetsten, leider wenig gekannten und anerkannten Werken.

Friedrich II.

Ruhm kann man erwerben in der Geschichte der Staaten, und in der Geschichte der Künste und Wissenschaften, als Herrscher und als Schriftsteller. Größer ist die unmittelbare Wirkung der ersten, dauernder die der letzten: — das beweisen z. B. Alexander und Aristoteles. Nach beiden Richtungen haben in der gesammten Geschichte, nur zwei Männer den höchsten Preis davon getragen: Julius Cäsar in alten und Friedrich II. in neuern Zeiten. Zu dieser wichtigen Gleichheit lassen sich noch andere Aehnlichkeiten hinzufügen, — aber nicht minder groß sind die Verschiedenheiten. Cäsar gelangte zur Herrschaft über ein ausgeartetes Volk, durch gewaltsame, in vieler Hinsicht verdammliche Mittel; Friedrich II. über ein junges, kräftiges Volk, auf gesetzlichem Wege. Jener würde, bei längerem Leben, die Römer nicht verjüngt haben, dieser hob die Preußen auf eine, auch nach seinem Tode behauptete Höhe. Cäsar ward durch die Verhältnisse und durch seine Schuld in unaufhörliche Kriege verwickelt; des Königs friedliche Thätigkeit steht (wo möglich) noch höher, als seine kriegerische. Die Sittlichkeit von Friedrichs Benehmen als Herrscher ist behauptet und bestritten worden; die Unsittlichkeit Cäsars liegt (neben seiner Größe) nur zu oft am Tage: beide lediglich vom Stande eines Privatmanns und ohne Rücksicht auf die entscheidend wichtigen politischen Verhältnisse betrachten, erscheint einseitig und führt keineswegs zur vollen Wahrheit. Cäsars Sprache ist das vollkommenste römisch; gegen Friedrichs Französisch haben, wenigstens Franzosen, mancherlei eingewendet. Hätte jedoch ein Franzose Deutsch geschrieben, würde dies wohl noch mangelhafter ausgefallen seyn. Sieht man endlich, neben der Sprache, auf den Umfang und Werth des Inhalts, so kann man die Werke kaum einiger Franzosen, denen Friedrichs gleich stellen. Schon ihre außerordentliche Mannigfaltigkeit ist von größter Bedeutung, und es bleibt hauptsächlich das Verdienst des unermüdlichen Preuß, daß wir endlich eine treffliche vollständige Ausgabe derselben besitzen.

Mit Recht sind Friedrichs geschichtliche Werke vorangestellt. Ihr Werth gründet sich nicht allein auf die persönliche Stellung des Verfassers und die Wichtigkeit der ihm zu Gebote stehenden Quellen; sondern auch auf sein bedeutendes Talent und die Art wie er die Geschichte auffaßte und betrachtete. Er sagt z. B. (I, 231): „Unsere Geschichtschreiber unterscheiden nicht genügend wesentliche Gegenstände von Nebensachen, schreiben eine schleppende Prosa, häufen Inversionen und Beiwörter und zeigen mehr den Pedanten als den Mann von Genie."

Die Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg, erweisen das löbliche Bestreben sich über die Thaten seiner Vorfahren zu belehren, und von ihnen ohne alle Schmeichelei Bericht zu erstatten. Seine Schilderung des großen Churfürsten ist so wahr, als gelungen. Friedrich sagt (I, 50): „Er verdiente den Beinamen des Großen, welchen sein Volk und seine Nachbaren ihm einstimmig gaben. Der Himmel hatte ihn ganz eigentlich gebildet, um durch seine Thätigkeit die Ordnung in einem Lande herzustellen, das durch die vorhergehende schlechte Regierung und Verwaltung in die größte Verwirrung gerathen war. Er ward der Vertheidiger und Erneuerer seines Vaterlandes, die Ehre und der Ruhm seines Hauses. Es vereinigte sich in ihm das Verdienst eines großen Königs, mit dem mäßigen Glücke eines Churfürsten. Ueber diese Stellung hinaus, entwickelte er während seiner Regierung die Tugenden einer starken Seele und eines überlegenen Geistes; bald seinen Heldenmuth durch Klugheit ermäßigend, bald sich der Begeisterung hingebend, welche unsere Bewunderung hervorruft. Durch Weisheit stellte er seine alten Staaten her, durch Politik erwarb er neue. Er selbst entwarf die Plane und brachte sie zur Ausführung. In unerwarteten Gefahren, fand er unvorhergesehene Hülfsmittel; er zeigte sich gleich groß bei kleinen und bei wichtigen Angelegenheiten. War er (S. 90) seines lebhaften Temperaments halber nicht immer Herr der ersten Gemüthsbewegung, dann doch gewiß der zweiten, und sein Herz vergütete reichlich die etwa eingetretenen Uebereilungen. Seine Seele war

der Sitz der Tugenden: das Glück machte ihn niemals übermüthig, das Unglück schlug ihn nie zu Boden. Großgesinnt, edel, herablassend, menschlich, verläugnete er nie seinen Charakter. Er ward der Wiederhersteller und Vertheidiger seines Vaterlandes, der Gründer brandenburgischer Macht, der Schiedsrichter unter Gleichgestellten, die Ehre seines Volkes; mit einem Worte, sein Leben ist seine Lobrede!"

Meisterhaft vereinigt Friedrich im Leben seines Vaters, Wahrheitsliebe, mit würdiger Schonung und zarter Gemüthlichkeit. Es ist rührend wenn er sagt (I, 174): „Wir haben den häuslichen Kummer dieses großen Fürsten mit Stillschweigen übergangen; man soll Nachsicht haben mit den Fehlern der Kinder, um der Tugenden eines solchen Vaters willen."

Ebenso ehrenwerth ist es, wenn der König (jede Feindschaft vergessend) schreibt (II, XXIV): „In dem Augenblick wo alle Ereignisse den Untergang der jungen Königin von Ungarn vermuthen ließen, rettete sich Maria Theresia aus den Gefahren durch Festigkeit und Geschicklichkeit. Kaum hatte sie den Thron bestiegen, als sie den Geist des Regierens ergriff und die Seele ihres Rathes ward." — Und (XXV, 171): „Der Tod der Kaiserin Maria Theresia hat mich geschmerzt: sie brachte Ehre dem Throne und ihrem Geschlechte. Ich habe Krieg gegen sie geführt, war aber nicht ihr Feind." [1])

Ueber Peter den Czaren bemerkt Friedrich (I, 103): „Die Natur bildete ihn zu einem großen Manne; aber ein gänzlicher Mangel an Erziehung, ließ ihn wild. Daher in seinem Benehmen eine außerordentliche Mischung wahrhaft großer Thaten mit Sonderbarkeiten, geistreiche Antworten und grobe Sitten, heilsame Plane und grausame Handlungen. Er beklagte sich selbst, daß er berufen sein Volk zu bilden, seine eigene Wildheit noch nicht bändigen könne. In sittlicher Hinsicht, war er eine sonderbare Erscheinung die zugleich Bewunderung und Ab-

1) Eine Schilderung Josephs II. findet sich VI, 25, und XXIII, 169, XXIV, 178, 461.

schen einflößte; für seine Unterthanen war er ein Ungewitter dessen Blitze Bäume und Thürme niederschlugen, während der Regen die Lande befruchtete."

Richtiger als viele Geschichtschreiber, sagt Friedrich II.: Richelieu, der Minister Ludwigs XIII., war ein Genie ersten Ranges. Maßregeln ergriffen mit großer Voraussicht, durchgeführt mit Muth, legten einen festen Grund zu der Größe, auf welche Ludwig XIV. nur fortzubauen hatte. (I, 92.)

Ueber Polen äußerte Friedrich schon im Jahre 1747 (I, 56): „In dieser Republik sind die Berathungen tumultuarisch, die Beschlüsse unsicher und die Verpflichtungen leichtsinnig. Bereit Krieg anzufangen ohne genügende Vorbereitungen, keine Ordnung im Heere, das Land erschöpft durch Raubsucht der Großen."[1])

Ohne Zweifel ist das wichtigste historische Werk Friedrichs: die Geschichte seiner Zeit.[2]) Wohl wissend wie laut und heftig man ihn wegen Wortbrüchigkeit, wegen Nichthaltung der Verträge angeklagt hatte, vertheidigt er sich in den Vorreden jenes Werks auf eine so merkwürdige Weise, daß es passend erscheint den wesentlichen Inhalt hier mitzutheilen (II, XVI, XXV):

„Die Nachwelt wird sich vielleicht wundern, daß hier so viel von geschlossenen und gebrochenen Verträgen die Rede ist. Obgleich derlei Beispiele in der Geschichte häufig vorkommen, würde dies den Verfasser dieser Geschichte nicht rechtfertigen, wenn er keine besseren Gründe für sein Benehmen anzuführen hätte. Das Wohl, das Interesse des Staats soll den Herrschern als Regel dienen. Die Fälle wo man einen Bund, eine Allianz brechen kann, sind: Erstens, wenn der Verbündete seine Pflichten nicht erfüllt. Zweitens, wenn er darauf ausgeht euch zu betrügen, und nichts übrig bleibt, als ihm zuvorzukommen. Drittens, wenn eine unwiderstehliche Gewalt euch zwingt den Vertrag zu

---

1) Andere harte Anklagen der Polen, II, 25; XXIII, 208; XXIV, 557.

2) Es ist nicht meines Amtes über die, sehr lehrreichen militairischen Schriften Friedrichs II. zu sprechen.

brechen. Viertens wenn es an allen Mitteln fehlt ihn zu erfüllen. — Es scheint mir einleuchtend daß ein Privatmann streng sein Wort halten muß, selbst wenn er es unvorsichtiger Weise gegeben hat. Ihm steht frei bei den Gesetzen Schutz zu suchen, was einem Fürsten unmöglich ist. Sein Worthalten stürzt nur einen Einzelnen in Unglück, das der Fürsten bringt allgemeines Unglück über ganze Völker. Die Frage kommt darauf zurück: ist es besser daß das Volk zu Grunde gehe, oder der Fürst einen Vertrag breche? Nur ein Thor könnte zweifeln, wie zu antworten sey."

Die nächste praktische Frage war: ob der König, den Plan der Franzosen den österreichischen Staat ganz zu zerstückeln, unterstützen sollte? — was er mit Recht verneinte. (II, 93, 94.)

Die umständliche Einleitung zur Geschichte seiner Zeit erweiset, daß sich der König über die Verhältnisse der europäischen Staaten sorgfältig unterrichtet hatte, und ihm auch die Geschichte der Künste und Wissenschaften nicht fremd geblieben war. Das Urtheil über Polen (II, 24) lautet 1775 natürlich noch strenger als 1747. Ueber Schweden sagt Friedrich (II, 20): „Es erfuhr, daß ein monarchischer Staat, der sich in eine Republik verwandelt, schwach wird. Die Liebe des Ruhmes verwandelte sich in einen Geist der Intrige, die Uneigennützigkeit in Habgier. Das öffentliche Wohl ward dem persönlichen Vortheil geopfert; die Bestechungen (corruptions) gingen so weit, daß bald die französische, bald die russische Partei, in den Reichsversammlungen die Oberhand bekam, niemand aber eine nationale Partei aufrecht erhielt."

Die Gründe des ersten schlesischen Krieges giebt Friedrich II. aufrichtig an (II, 54); nur das *peut-être* l'envie de se faire un nom, dürfte mehr ins Gewicht fallen. Auch erzählt er selbst an einer anderen Stelle:

Ceint du bandeau des Rois, j'eus de l'ambition,
Je voulus que la gloire éternisât mon nom. (XIV, 96.)

Und, an die Churfürstin von Sachsen, (Juni 1767, XXIV, 138): „vielleicht liebte ich den Ruhm zu sehr; aber jetzt bin ich

geschwächt durch das Alter, entfernt von jugendlichen Leidenschaften, gebessert durch die Zeit und durch Erfahrung enttäuscht." Wenn der König ferner sagt: nur das Glück entscheidet über Erfolg und Ruf, aber die Bedeutung seiner Persönlichkeit gar nicht erwähnt, so ist dies allzu bescheiden. (II, 130.)

Friedrichs Geschichte des siebenjährigen Krieges mag viele Berichtigungen bedürfen und erleiden, sie bleibt (wie Cäsars Commentarien) doch eine der wichtigsten und lebendigsten Quellen. Zu streng und melancholisch schreibt er seinem Freunde Marechal (IV, X): „Die Denkwürdigkeiten welche ich soeben beendige, überzeugen mich immer mehr daß Geschichte schreiben nichts ist, als ein Zusammentragen menschlicher Thorheiten und der Schläge des Zufalls." — Vielmehr zeigt des Königs Bericht über seine Thätigkeit während der Friedensjahre (IV, 46—56), wie viel sich durch Klugheit zu Stande bringen läßt.

Daß Maria Theresia (bei der ihr fast unbegreiflich günstigen Stimmung von Rußland und Frankreich) einen Krieg zur Wiedereroberung Schlesiens wollte, ist höchst natürlich, und es blieb nur die Frage ob der König ihn beginnen, oder länger warten sollte. Ihm erschienen die Gründe für das Zuvorkommen überwiegend. Gewiß war der Krieg unvermeidlich; niemand aber konnte voraussehn daß Rußland, Frankreich, Schweden und das deutsche Reich, aberwitzig sieben Jahre lang ihre Kräfte vergeuden würden, um Preußen zu Grunde zu richten.

Mit großer Unparteilichkeit beurtheilt Friedrich auch hier sich selbst und seine Gegner, seine Persönlichkeit (wie am Schlusse der beiden schlesischen Kriege) und eigene Verdienste ganz bei Seite setzend. (V, 229, 233.)

Nie hat wohl ein großer Feldherr eine so herzzerreißende Beschreibung der entsetzlichen Leiden und der furchtbaren Folgen des Krieges entworfen, als Friedrich II. (VI, 4, 74, IX, 19, X, 27.)

Und in der That lassen sich in der ganzen Weltgeschichte kaum ein Paar Kriege auffinden, die man unvermeidlich nennen müßte, und wo Leiden und Verluste aller Art, nicht den ent-

lichen Gewinn überwögen. Hiemit ist aber keineswegs gesagt, daß die Schuld sich immer gleich vertheile, und nicht (in der Regel) vorzugsweise einem Theile zur Last falle.

Des Königs Berichte über die Zeit von 1764 bis 1778 geben lehrreiche Auskunft über wichtige Angelegenheiten und kleine Intrigen; sie zeigen zugleich wie er (ungeachtet seines großen Ruhmes) sich in einer sehr schwierigen, vereinzelten Stellung befand, und nur die größte Aufmerksamkeit und Gewandtheit ihn gegen drohende Unfälle schützen konnte.[1]) Begreiflich ist, daß die elenden Verhältnisse Polens, der daselbst steigende Einfluß Rußlands, die zerstückelte Lage seiner Staaten, ihm die erste Theilung Polens (allerdings ohne Rücksicht auf moralische Einreden) annehmlich erscheinen ließ. War es aber nicht ein politischer Fehler, daß er (z. B. durch Beibehaltung des liberum veto auf die fortdauernde Schwächung Polens, mithin auf die Uebermacht Rußlands hinwirkte. (XXVI, 313.)

In den philosophischen Schriften des Königs (Band 7—9) offenbart sich praktischer Scharfsinn und ein edles Gemüth. Nichts ist irriger als daß er ein Anhänger der damaligen französischen Philosophie gewesen sey. So erklärt er sich nachdrücklich gegen Rousseau's Träumereien und schreibt z. B. an Lord Mareschal (XX, 289): „Euer Rousseau hat wohl seinen Beruf verfehlt. Er war gebohren zu werden ein berühmter Klosterbruder, ein Vater der Wüste, ausgezeichnet durch Kasteiungen, ein Stylite. Er hätte Wunder gethan und wäre ein Heiliger geworden; während er jetzt nur wie ein wunderlicher Philosoph erscheint, der nach 2000 Jahren die Sekte des Diogenes erneuen will. — Nur Schelme und Betrüger können sich den Fortschritten der Wissenschaften widersetzen und sie verschreien, weil sie ihnen allein schädlich werden können. (IX, 2, 177.) — Ich habe angefangen (so an die Herzogin von Gotha, XVIII, 216), den Emil zu lesen und werde zu Ihren Ansichten hingeführt. Alle

1) Siehe XXIII, 208, 219, 257; XXIV, 556, 557; XXVI, 345, 349, 351—355.

diese neuen Erzeugnisse sind nicht viel werth. Es ist ein Wiederkäuen bekannter Dinge, geschmückt mit einigen kühnen Gedanken und geschrieben in ziemlich elegantem Style. Aber nichts Eigenthümliches, wenig gründliche Erörterung und viel Unverschämtheit; so daß der Leser ungeduldig wird und das Buch wegwirft." [1])

Die Gedichte des Königs füllen mehrere Bände der neuen Ausgabe. Man hat sie oft sehr bitter bespöttelt [2]) und dem Könige vorgeworfen, daß er (gleichwie Cicero) eitel und ohne den geringsten Erfolg danach getrachtet habe, auch den Ruhm eines Dichters zu erwerben. Dieser Tadel ist unbillig: denn man kann nicht bescheidener von dichterischen Versuchen sprechen [3]), als Friedrich von den seinen; auch liegt es zu Tage, daß die Neigung Verse zu machen nicht angekünstelt, sondern natürlich und ihm ein Bedürfniß war. Wie gering man aber auch über den Werth des Geleisteten denken mag, so steht Quantität und Qualität doch nicht bloß dem von Cicero Uebriggebliebenen, sondern auch dem manches anderen Dichters voran. Bloß als metrische Prosa betrachtet, bleibt der Inhalt merkwürdig und charakteristisch. Ja man darf fragen: verdient derjenige allein den Namen eines Dichters der Höllenqualen ersinnt; oder etliche Liebesgedanken in zahllosen Variationen ausbreitet; oder anstößige Geschichten dafür günstig gestimmten Lesern erzählt? Läßt sich nicht bis zur Dichtung steigern: erleuchteter Verstand, seltener Scharfsinn, Reichthum der Gedanken [4]), Kraft des Charakters, Muth im Unglück, Heiterkeit trotz der Unfälle? [5]) Alle diese Richtungen (einzeln, oder verbunden) kommen in des Königs Gedichten zum Vorschein, durch alle Abstufungen deren das Gemüth fähig ist. Edel lobend und warnend (an die Preußen), heiter theilnehmend (an Gresset), ernst verhandelnd (an Mau-

1) Aehnlich XXIV, 458.

2) Mahon, History of England, III, 81.

3) z. B. XIX, 139; XXII, 198; XXIII, 36, 94, 121, 147; XXIV, 13.

4) Beweise X, 109, 112, 118, 120, 122, 125, 126, 130, 153, 169; XII, 133.

5) XIII, 13, 85, 91, 110; XV, 193.

pertuis), streng zurechtweisend (an Hermotime), bescheiden zweifelnd über die Gränzen des menschlichen Geistes (an d'Argens) ein ausgezeichnetes Lehrgedicht über die Kriegskunst, ein komisches Epos, das Palladium.

Man erstaunt über die Mannigfaltigkeit des Dargebotenen darf jedoch bemerken, daß des Königs *épitres*, gleichwie die aller seiner Vorgänger (etwa den Horaz ausgenommen) an einer wortreichen Breite leiden, und auch die Oden an Kraft verlieren, sobald sie sich über ein gewisses Maaß verlängern.

Die Lobreden (éloges) Friedrichs stehen den meisten, in Paris gesprochenen, hinsichtlich des Inhalts nicht nach, zeigen aber (hin und wieder) wohl eine zu große Verehrung der Rhetorik Bossuet's.

In der Schrift über Karl XII. beurtheilt ein Feldherr den anderen. Daß jener sein Vaterland zu Grunde richtete, und den Russen den Weg nach Europa eröffnete, wird hier wenig hervorgehoben; doch sagt Friedrich an einer anderen Stelle (XI, 143): „Zum Glück für die Menschheit sind Männer wie Karl XII. nur selten;" — und noch viel strenger urtheilt der König in einer Epistel an Podewils. (X, 158, XXIX, 80.)

Man hat behauptet: Friedrich habe gegen Machiavel geschrieben, aber nach seinen Grundsätzen gehandelt. Dies ist keineswegs der vollen Wahrheit gemäß: denn des Königs Kriege sind eher zu vertheidigen als unzählige andere, nnd seine Ansichten über Worthalten widersprechen (wie wir schon sahen) wesentlich denen des Florentiners. Auch zeigt er sich, die lange Zeit seiner inhaltsreichen Regierung, als das löblichste, vollkommenste Gegenstück dessen, was man wohl einen machiavelistischen Fürsten genannt hat.

Sehr genau wußte er indessen wie hart man oft über Könige urtheilt. Er sagt z. B.:

On veut qu'il sache tout, la guerre, la finance,
L'art de négocier et la jurisprudence,
Qu'il soit universel dans ce vaste métier
Dont chaque point demande un homme tout entier. (X, 209.)

Selbst in den unglücklichsten Kriegsjahren, wo Friedrich die schwersten Pflichten eines Königs gewissenhaft erfüllte, fand er Kraft und Muße zu den mannigfachsten Beschäftigungen. Er las z. B.[1]) Cicero, Horaz, Lucian, Xenophon, Cäsar, Mark Aurel, Lukrez, Ocellus Lukanus, Gassendi, Thuanus, Racine, Batteux, Fleury's Kirchengeschichte bis zum 29. Bande u. s. w.

Der König schreibt an Jordan: „Ich arbeite viel, ich thue es um zu leben; denn nichts gleicht dem Tode mehr als Müßiggang. (XVII, 243.) — Beschäftigung hindert die Menschen lasterhaft zu seyn. Arbeit ist die Quelle des Glücks. (IX, 2, 125; X, 109.) —

Nous sommes nés ici pour agir et penser:
Si tu veux bien agir, apprends à méditer. (XIV, 85.)"

Die deutsche Litteratur betrachtet Friedrich[2]) aus dem Standpunkte seiner Jugend, wo die französische mit Recht für weit vorzüglicher galt. Welchen deutschen Dichter jener Zeit konnte er aufrichtig bewundern, welchen Prosaisten zum Muster nehmen? Welche deutsche Schriftsteller aus der ersten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts werden denn noch itzt gelesen? Beklagen muß man, daß er kein Mitschöpfer und Bildner der deutschen Sprache und Litteratur ward; im hohen Alter ließ sich dies nicht nachholen. In seiner Schrift über die deutsche Litteratur giebt der König die Gründe ihrer langsamern Entwickelung richtig an, die großen Mängel des Styls, die Unbekanntschaft mit vollkommenen Mustern u. s. w. Er selbst that (obwohl er Ludwig XIV. deshalb rühmt) leider nichts Erhebliches für deutsche Schriftsteller, und entschuldigt sich deshalb mit seiner so lange kriegerischen Laufbahn und anderen Hindernissen. (XXIII, 350.) Auch blieb ihm Vieles unbekannt was bereits erschienen war und seinen Beifall verdient und gewiß erhalten hätte, z. B. Lessing's Nathan. Doppelt merkwürdig ist es daß der König (man möchte sagen, aus einer früheren, dunkleren Zeit heraus)

1) XVII, 159, 289; XIX, 369, 380; XX, 27; XXIX, 4.
2) XXI, 78.

so scharfsinnig und theilnehmend über die Zukunft weissagt. „Die schönen Tage (schreibt er) unserer deutschen Litteratur sind noch nicht eingetreten, aber sie nahen. Ich verkündige sie, sie werden erscheinen! Ich werde sie nicht sehen, mein Alter nimmt mir diese Hoffnung. Ich sehe, wie Moses, das gelobte Land von Weitem, werde es aber nicht betreten! (VII, 122.)" — Dieser Weissagung muß man hinzusetzen, daß des Königs Thaten und sein Ruhm wesentlich zur Belebung der deutschen Litteratur beitrugen.

Wir wissen nicht wie und in wie weit Friedrich mit Shakspeare bekannt wurde. Gewiß beurtheilte er ihn aus französischem Standpunkte, das heißt einseitig und unbillig. Doch welcher Deutsche verstand ihn vor Lessing? Die Döbbelin'sche Gesellschaft gab in Berlin 1775 Othello, 1777 Hamlet, 1778 Lear und Macbeth. Schwerlich sah der König eine dieser Vorstellungen.

Außer großem Lobe Cicero's und Homer's, (X, 98; XII, 217) sagt der König an einer anderen Stelle über diesen (XIX, 272): „Batteux, verliebt in das Griechische, giebt überall dem Homer den Vorzug vor dem Virgil. Er hebt hartnäckig einige bekannte Fehler des Letzten hervor, und verheimlicht, oder begnadigt die Fehler des Griechen. In Sachen des Geschmacks vertraue ich mehr dem Eindrucke den ein Werk auf meine Seele macht, als allen Erörterungen eines Gelehrten. Es ist gewiß daß Virgil unterhält, und Homer langweilt. In diesem finden wir schöne Gemälde und er war der Erste: — das sind seine Vortheile. Aber er spricht nur zweimal zum Herzen, als Hektor Abschied nimmt von Andromache, und Priamus den Achill um die Rückgabe der Leiche seines Sohnes bittet. Hingegen ist der lateinische Dichter überall erfüllt von mannigfaltigen und rührenden Zügen. Fast eben so urtheile ich über Corneille und Racine. Große, stark ausgedrückte Empfindungen machen noch keine Tragödie; wogegen Anordnung, Verkettung der Scenen und stete Eleganz, Racine's Verdienste sind."

„Was die Preßfreiheit (sagt der König) und die daraus

unvermeidlich hervorgehenden satyrischen Bücher betrifft, so kenne ich die Menschen und habe mich lange mit ihnen beschäftigt. Deshalb bin ich überzeugt, daß sie ihre Freiheit mißbrauchen und beschränkende Gegenmittel nöthig sind. Insbesondere bedürfen die Bücher, zwar keiner strengen, aber doch einer solchen Prüfung daß unterdrückt werde, was dem Wohle der Gesellschaft und der öffentlichen Ruhe zuwider ist: dahin gehören die Spottschriften. (IX, 41.) Auch darf man unbesonnenen Thoren nicht erlauben, unverschämt das zu verletzen was das Volk verehrt. (XXIII, 140.) Sonst gilt es freilich fast gleich, ob man sich niederwirft vor ungesäuertem Brote und der Bundeslade, oder vor einer Bildsäule. (XXIII, 110.) Ohne allen Aberglauben wird jedoch keine menschliche Gesellschaft lange bestehen. (115.) — Beispiele bessern niemand. Die Thorheiten der Väter sind verloren für die Kinder; jedes Geschlecht begeht seine eigenen. (V, 233.)“

Wir kommen itzt zu einem wichtigen Theile der Werke Friedrichs II., nämlich zu dem, in der neuen Ausgabe außerordentlich vermehrten Briefwechsel. — Ueber das Schicksal der verschiedenen Briefsammlungen hat die Geschichte der Litteratur mancherlei zu berichten. Einige der lehrreichsten und anziehendsten wurden leichtsinnig, oder freventlich zerstört, oder mit feiger Aengstlichkeit verheimlicht; noch mehr inhaltsleere, langweilige, anstößige wurden gedruckt. Allerdings hat aber der kleinste Brief eines Königs wie Friedrich II., einen ganz anderen Werth, als das breite Geschwätz und der Klitschklatsch unbedeutender Personen.

Mit großem Rechte sagt der treffliche Herausgeber der Werke, Professor Preuß (XVI, IX): „Der Briefwechsel ist einer der wichtigsten Theile der Werke Friedrichs des Großen. Er läßt gründlich erkennen seinen ganzen Charakter und alle Schätze seines Geistes. Ebenso spiegelt sich ab, der Genius aller Bildung des achtzehnten Jahrhunderts, in dem lebendigen Austausch der Gedanken, unter den erwecklichsten und mannigfachsten Gestalten.“

Bemerkenswerth ist ferner, wie geschickt der König seine Briefe nach Form und Inhalt den Personen anzupassen weiß, an welche er schrieb.

Gleich der erste, älteste Brief Friedrichs vom Februar 1731, (geschrieben in seinem neunzehnten Lebensjahre an Herrn von Natzmer) ist sehr merkwürdig. Nachdem er die Gründe dargelegt, weshalb Preußen um sich zu erhalten, möglichst Friede halten müsse, fügt er hinzu: „wenn man aber nicht vorwärts geht, geht man zurück"; und hieran reiht sich der Beweis daß Preußen, (um sich abzurunden) gewinnen müsse polnisch Preußen, schwedisch Pommern, Mecklenburg, Kleve, Jülich und Berg. (XVI, 3.)

Der Briefwechsel Friedrichs mit dem Generale von Grumbkow, zeigt die bejammernswerthen Zerwürfnisse in der königlichen Familie; vor Allem wie Friedrich Wilhelm I. seinen Sohn zu einer Heirath zwang, welche ihm den Kreis des häuslichen und ehelichen Lebens leider für immer verschloß. Er spricht sich hierüber mehrere Male aufs schärfste aus. Er fürchtet die Braut sey, oder werde eine Betschwester; sie sey ohne Geist und Bildung. „Man will (schreibt er) mich mit Stockschlägen verliebt machen; da ich aber nicht die Natur eines Esels habe, wird dies schwerlich gelingen. — Die Ehe macht großjährig; und sobald ich es bin, bin ich Herr in meinem Hause, und meine Frau hat nichts zu befehlen. Ein Mann der sich von Weibern regieren läßt, ist der größte Lump auf Erden. Ich werde heirathen, aber nachher: leben Sie wohl Madam, glückliche Reise! Von Herzen wünsche ich, daß der Kaiser von Marocco sich in Sie verliebe und Sie heirathe." 1) — Später schreibt Friedrich der Churfürstin von Sachsen: „Sagen Sie mir nichts von Salomo: er war weise und ich bin es nicht. Er hatte ein Serail von tausend Weibern, und glaubte es wären ihrer noch nicht genug: ich habe nur eine und dies ist für mich schon zu viel. Er opferte den Götzen, und ich habe meine Knie nie vor

1) XVI, 37, 56, 57, 64, 78; XXVII, 1, 4, 8, 58, 97.

Baal gebeugt. Die Natur hat mir ein empfindendes Herz und eine Seele gegeben fähig wahres Verdienst zu bewundern. (XXIV, 175, 181.)“

Daß Friedrich ungeachtet all dieser bittersten Mißverständnisse, seine beklagenswerthe Gemahlin hätte milder behandeln können und sollen, leidet keinen Zweifel.

Neben diesen Heirathsleiden ist damals noch von Noth anderer Art viel die Rede. So zwang (hauptsächlich wohl die Sparsamkeit des Königs) den Prinzen Vorschüsse vom englischen, wie vom österreichischen Gesandten anzunehmen. (XVI, 31.) Die Ausgaben des Prinzen waren indeß nicht so beschränkt, wie man oft annimmt: wenigstens bestellt er für das Jahr 1737, achthundert Bouteillen des besten Champagners. Seinem Vater schreibt er dagegen: „Champagnerwein habe nur getrunken, weil es die Doktores befohlen haben. (XXVII, 3, 51.)“ — Sehr merkwürdig ist eine Schilderung und Zurechtweisung Friedrich Wilhelm I. an seinen Sohn. (XXVII, 3, 18.)

Die ersten Jahrgänge des Briefwechsels zwischen Friedrich und Voltaire sind angefüllt mit einer Unzahl geistreich zugespitzter und variirter Schmeicheleien, die sie sich zierlich, wie Federbälle zuwerfen. Gewiß war die Bewunderung Voltaire's, seitens des Prinzen aufrichtig, und wie viel mußte geschehen sie in die bittersten Anklagen zu verwandeln. So schreibt der König an Darget (XX, 39): „Voltaire ist der boshafteste Narr (fou) den ich in meinem Leben gekannt habe. Sie können sich nicht vorstellen, alle die Zweideutigkeiten, Betrügereien und Infamien, die er hier begangen hat. Ich bin empört daß so viel Geist und so viel Kenntnisse die Menschen nicht besser machen.“ — Und an d'Argens (XIX, 231): „Voltaire zeigt keinen Zusammenhang in seinem Benehmen. Nur von einem Plane entfernt er sich nie, nämlich Geld aufzuhäufen, ohne Scham und Zweifel über die dafür angewandten Mittel u. s. w.[1])

---

1) Andere bittere Urtheile über Voltaire: XV, 198; XX, 32; XXIV, 4, 447, 457, 542, 547; XXVII, 1, 199, 200, 205, 226, 227, 230,

Näher auf alle diese Streitigkeiten und eine spätere Quasiversöhnung einzugehen, ist hier nicht der Ort. Aber auch schon früher mißlang Voltaire der Versuch den König zu leiten. Als jener die, angeblich wichtigen Ansichten der Pariser ihm mittheilte und über Krieg und Frieden Rath gab, erhielt er am 25. Junius 1742 die Antwort: „Ich kümmere mich wenig um das Geschrei der Pariser. Es sind nur Wespen die immer brummen; ihre Sticheleien gleichen dem Geschwätze der Papageien, und ihre Urtheile sind so wichtig als die Entscheidungen eines Affen über metaphysische Gegenstände. — Wenn mich auch ganz Frankreich verdammt daß ich den breslauer Frieden schloß, so wird sich doch wohl Voltaire, der Philosoph, von der Mehrzahl nicht fortreißen lassen? Zuvörderst ist es eine allgemeine Regel, daß man nur so lange verpflichtet ist, als es die Kräfte erlauben. Wir hatten einen Bund geschlossen, wie man eine Heirath schließt. Ich hatte versprochen einen Krieg zu führen, wie der Ehemann sich verpflichtet den Neigungen seiner Frau zu genügen. Sowie dies aber nicht immer möglich ist, so fällt im Kriege durch die Schwäche der Verbündeten, die ganze Last auf Einen, was unerträglich wird. Endlich, (um den Vergleich zu Ende zu führen) wenn der Mann glaubt hinreichende Beweise von der Galanterie seiner Frau zu haben, so kann ihn nichts hindern sich von ihr zu trennen. Ich mache hievon keine weitere Anwendung: sie sind politisch und unterrichtet genug, um sie zu fühlen. (XXII, 105.)"

Merkwürdig daß Friedrich (während er mit Recht über die Schwerfälligkeit und Breite deutscher Schriftsteller klagt) in der Jugend so ernstlich und eifrig, den schwerfälligsten und breitesten, nämlich Wolff studirt und dem Voltaire empfiehlt. Dieser geht zwar höflich auf die Sache ein; seine wahre Meinung kommt aber wohl an den Tag, wenn er sagt: „alle Metaphysik enthält zweierlei, erstens das, was alle Menschen gesunden Menschen-

---

235, 239. Ein strenges Urtheil über die früher von Friedrich als divine Emilie besungene Marquisin von Chatelet, XVII, 71.

verstandes wissen, und zweitens das, was sie niemals wissene werden. (XXI, 57, 78.)" — Nach der Thronbesteigung Friedrichs tritt die Metaphysik und manche andere Beschäftigung allerdings in den Hintergrund und er schreibt: „Wenige große Genien sind fähig an dem gesunden Menschenverstande festzuhalten, wenn sie sich in die Finsterniß der Metaphysik stürzen. (IX, 2, 89.) — Vergebens sucht man der Natur ihre Geheimnisse zu entreißen, und das angeblich Gefundene, die Neugier etwa Befriedigende ist, zu anderweitem Gebrauche unnütz. (XXIV, 382.) Die Monaden und die vorherbestimmte Harmonie sind nicht weniger thöricht und unverständlich, als die früheren Lehren. (III, 2, 119.) — Hüten wir uns den Fanatismus in die Philosophie einzuführen; ihr Charakter sey Milde und Mäßigung. (XXIII, 104.)"

Daß ein herzlicher Briefwechsel mit Voltaire unmöglich war, versteht sich von selbst. Mehr Vertrauen zeigt der König schon gegen Algarotti, wenn er ihm schreibt (XVIII, 34, 120): „Das Streben nach Ruhm bezahlt man sehr theuer; es kostet sehr viel Mühe und Sorgen ihn zu erwerben und zu behaupten.[1]) — Was sind wir für elende Thoren! Wir haben nur einen Augenblick zu leben, und verkümmern ihn auf alle Weise; wir finden Gefallen daran die Meisterwerke der Industrie und der Zeit zu zerstören; wir hinterlassen ein gehässiges Andenken unserer Verwüstungen und der dadurch veranlaßten Unfälle."

In keiner Zeit seines Lebens bedurfte der König so sehr eines Freundes, als während der Kriegsjahre. Er schreibt deshalb: „Zu unserem Glück ist Freundschaft unentbehrlich. Möge man verschieden denken, der Eine lebhaft, der Andere melancholisch seyn; das thut der Freundschaft keinen Eintrag. Aber Rechtlichkeit ist die erste Eigenschaft, welche die Seelen vereint, und ohne welche es keine innige Gemeinschaft giebt. (An d'Argens, den 31. August 1745; XIX, 13.)"

An dem Marquis d'Argens fand er einen Mann, dem er

1) Aehnlich XXII, 58.

die Sorgen und Leiden, der Jahre, Tage, Stunden offen vertraute. Hören wir Einiges aus den ergreifenden Bekenntnissen des heldenmüthigen Königs. Er schreibt: „Sie sind zu entfernt von hier, um sich einen Begriff machen zu können von unserer Lage und den Schrecken die uns umringen. Das Glück verbreitet nur einzelne vergängliche Lichtfunken über unser Leben; der Kummer hingegen tiefe und dauernde Schatten. Mein Leib ist verbraucht, mein Geist erlischt, meine Kräfte verlassen mich. (19. Juli 1757, 27. März und 12. Mai 1759; XIX, 44, 61, 67.) — Ich muß einen Beruf erfüllen, zu dem mich der Zufall verdammt; ich zwinge mich die dazu erforderlichen Talente zu haben, und durch Kunst und Fleiß zu ersetzen, was die Natur mir versagte. In der Ferne mag meine Lage einen gewissen Glanz verbreiten; in der Nähe würden Sie nur einen dicken, widrigen Rauch erblicken. (12. und 28. Mai 1759; XIX, 69, 74.) — Hätte ich mehr als ein Leben, ich würde es gern dem Vaterlande opfern. Nach beendetem Kriege werde ich um eine Stelle bei den Invaliden einkommen, dahin bin ich zurückgebracht. Die Haare ergrauen, die Zähne fallen aus, das Gesicht voller Runzeln, gekrümmt wie ein Bogen, der Geist traurig und niedergeschlagen wie ein Mönch aus dem Trappistenkloster. (18. Nov. 1760; XVIII, 145.) — Dennoch, Sie kennen meine Denkungsart zu gut, um zu glauben daß ich mein Volk überleben, und all die Schmach, all das Unwürdige ertragen könnte, dem ich von meinen Feinden ausgesetzt sein würde. (16. August, Oktober, 25. Oktober 1759, 14. Mai 1760; XIX, 79, 93, 96, 165.) Niemals werde ich einen unwürdigen Frieden unterschreiben. (28. Oktober 1760; XIX, 202.) Nach dem Frieden kehre ich, armer Greis, in eine Stadt zurück, von welcher ich kaum die Mauern kenne, wo ich keinen meiner Bekannten wiederfinde, wo unendliche Arbeit meiner wartet, und wo ich in Kurzem meine alten Gebeine in eine Freistätte niederlegen werde, wo weder Krieg noch Unglück, noch die Schlechtigkeit der Menschen sie beunruhigen werden. (25. Februar 1763; XIX, 378; XXIII, 137.)“

So die gerechten, natürlichen Klagen des Königs, welche selbst seine Feinde zu Theilnahme und Mitleid bewegen. Die Vorsehung gewährte ihm aber noch ein ganzes Lebensalter hindurch, die großen und schweren Pflichten seines Berufes unermüdlich und zum Heile Preußens zu erfüllen. Auch lag in dem Ueberwinden der Leiden und Gefahren, ein wesentlicher Trost.

Es mögen noch einige Bemerkungen des Königs, anderer und eigenthümlicher Art hier Platz finden. Er schreibt: „Je länger man in der Welt lebt, desto mehr sieht man ein, daß die Wahrheit sich wenig eignet allen Menschen zu Theil zu werden. Die Schleier der Natur, die engen Gränzen unseres Geistes, die Liebe des Wunderbaren, Eigennutz und Betrügereien, (welche sich der thörichtsten Irrthümer bedienen um Einfluß zu gewinnen) — kurz Alles zeigt, daß wir in dem Reiche der Täuschungen leben. — Das Uebel ist in der Welt; niemand kann es läugnen. Die Frage ist: woher es stammt? Was mich betrifft, so weiß ich es durchaus nicht, und würde dem Doktor der Theologie sehr Glück wünschen, der mir dessen Ursach entdecken könnte. (XVIII, 240, 248.) — Versteht ein Mensch Gutes und Böses zu unterscheiden, hat er Zuneigung für das Eine und Abneigung für das Andere, ist er Herr seiner Leidenschaften, daß sie ihn nicht beherrschen und ins Unglück stürzen, so glaube ich daß dies hinreicht ihn glücklich zu machen. (XXIV, 382.) — Die dunkele und bittere Leidenschaft der Rache paßt nicht für die Menschen, die nur einen Augenblick lang leben. Wir sollen gegenseitig unsere Thorheiten vergessen und uns darauf beschränken, das mit unserer Natur verträgliche Glück zu genießen. (XXIII, 283.) — Wollte man alle guten Einrichtungen, des mit ihnen getriebenen Mißbrauchs halber verdammen, so würde keine einzige übrig bleiben. (XXIV, 551.) — Sich einbilden daß alle Menschen Teufel sind, und mit Grausamkeit gegen sie verfahren, ist die Vision eines wilden Menschenfeindes. Voraussetzen daß Alle Engel sind, und ihnen den Zügel schießen lassen, ist der Traum eines thörichten

Kapuziners. (IX, 2, 23.) — Das wahre Glück des Menschen besteht in der Tugend. Wer sich an die Einbildungskraft der Menschen wendet, wird jedoch über den obsiegen, der nur zu ihrem Verstande spricht. (IX, 2, 112, 136.) — Es giebt wenige so philosophische und so starke Seelen, um die tiefen Vorurtheile zu zerstören, welche die Erziehung ihnen einpflanzte. Es giebt Etliche deren gesunder Sinn sie von den Irrthümern des Volkes befreite und die sich gegen Thorheiten empören, welche aber bei Annäherung des Todes aus Furcht abergläubig werden. (XXIII, 111.)"

So sind wir bei der Gegend angekommen, welche zu betreten sehr bedenklich, ja gefährlich ist: nämlich bei den religiösen Ueberzeugungen König Friedrichs II. Als ich ihn vor Jahren gegen die Beschuldigung vertheidigte: „er sey eine gemeine Seele, eine Kainsseele, ein Atheist", — hat man mich mißverstanden, angeklagt, zurechtgewiesen, verurtheilt. Trotz dieser bittern Erfahrungen habe ich keinen genügenden, vernünftigen Grund gefunden, an dem damals Ausgesprochenen irgend etwas zu ändern. Heute mögen des Königs eigene, ernste Worte ihn schildern und rechtfertigen. Er schreibt: „Gottes Charakter ist die Güte, ich kenne ihn durch seine Gnade. Wie könnte ich ihm boshafterweise einen barbarischen und grausamen Charakter beilegen, da Alles was mich umgiebt seine Gunstbezeigungen erweiset. (XVI, 122.) — Die Theologen sollten sich weniger bemühen unbegreifliche Dogmen zu erklären, als praktische Moral zu lehren und einfach klar und nützlich zu sprechen. (IX, 2, 98.) — Duldung begründet das Glück des Staats. Wo jeder Gottesdienst frei ist, bleibt Alles ruhig; wogegen Verfolgungen die blutigsten, längsten, zerstörendsten Bürgerkriege veranlassen. (IX, 208.) — Bei uns leben alle Sekten in Frieden, und tragen gleichmäßig bei zum Glücke des Staates. In Bezug auf Sittlichkeit sind sie untereinander wenig verschieden, mithin gleich für die Regierung. (I, 212.)" —

Les chrétiens dans leur sang se plongèrent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgèrent;

Défenseurs d'une foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots assassins se portaient le trépas. [1])

„Philosophisch betrachtet (fährt der König fort) sind die Religionen fast gleich; doch verdient (meines Erachtens) die den Vorzug, deren Cultus am wenigsten mit Aberglauben überladen ist. Ohne Zweifel verdient der Protestantismus dies Lob, und zeigt außerdem den Vorzug nicht verfolgungssüchtig zu seyn. Man soll keinen theologischen Haß wider diejenigen hegen, welche von uns verschieden denken, sowie man duldet verschiedene Physiognomien, Kleidungen und angewöhnte Sitten. (XIX, 239.) — Luther ist der Bellerophon, welcher die Chimera erlegte und Fürsten und Volk von der Sklaverei des römischen Hofes befreite. (VII, 141.) Doch ist er mit seinen Gehülfen in vieler Beziehung auf halben Wegen stehen geblieben. (XVIII, 239.) Auch erstaune ich jedesmal über die Verirrungen des menschlichen Geistes, wenn ich die Streitigkeiten über Dogmen und Mysterien wieder lese. (XIX, 310.) Die Reformation brachte eine große Umgestaltung, aber auch viel Blutvergießen, Gemetzel, Kriege und Verwüstungen. (XXIV, 479.)"

„Unsere Religionen gleichen sehr wenig der Lehre Jesu Christi. Er war ein Jude und wir verbrennen die Juden; Jesus predigte Duldung und wir verfolgen; Jesus predigte eine treffliche Sittenlehre und wir befolgen sie nicht; Jesus stellte keine Dogmen auf, und die Kirchenversammlungen haben uns damit reichlich versorgt. (XXIV, 505.)"

„Man muß (schreibt der König) den Verfasser des Système de la nature, (Holbach?) der geistigen Dürre und großen Ungeschicks anklagen, weil er die christliche Religion verläumdet und ihr Fehler zuschreibt, die sie nicht hat. Wie darf er sagen, sie sey Ursach alles Unglücks der Menschheit? Der Wahrheit gemäß hätte er vielmehr sagen können: Ehrgeiz und Eigennutz der Menschen, haben diese Religion zum Vorwande gebraucht um die Welt zu beunruhigen und ihre Leidenschaften zu befriedigen.

1) X, 93. Aehnlich XI, 103; XII, 196.

Was läßt sich an der Moral tadeln, welche die zehn Gebote vorschreiben? Stände im Evangelium auch nur die eine Vorschrift: was ihr wollt daß euch die Leute thun sollen, das thut ihnen auch; — so müßte man einräumen, diese wenigen Worte enthielten die Quintessenz aller Sittenlehre. Und das Vergeben der Beleidigungen, die Liebe, die Menschlichkeit, wurden sie nicht gelehrt in der trefflichen Bergpredigt? Deshalb soll man nicht vermischen das Gesetz und den Mißbrauch, das geschriebene Wort und die schlechte Praxis, die wahre christliche Sittenlehre mit der entarteten, welche man an ihre Stelle setzte. (IX, 161.)" — So weit des Königs eigene Worte.

Mit Recht sagte er: „Der Herrscher und das Volk bilden Einen Körper, der nur glücklich seyn kann, so lange Einigkeit beide verbindet. (IX, 200.)"

Er verachtete Schmeichelei und bedarf ihrer nicht. Man kann seine Fehler und Irrthümer (denen jeder Mensch auch in geringern Kreisen ausgesetzt ist) anklagen und einräumen, und dennoch fragen: welcher König zeigte so viel Kenntnisse, solche Theilnahme für mannigfache, ächte Bildung, solche Beweglichkeit und zugleich Festigkeit des Geistes, so schöpferische Kraft im Denken, Schreiben und Handeln, solche Ausdauer in lebenslänglicher Erfüllung des schwersten Berufes?

Sowie bei zusammengepreßter Luft, die Kraft des Widerstandes mit dem Drucke wächst, wie die Stahlfeder emporschnellt, der kräftige Mann sich rasch von jedem Falle erhebt, so auch Friedrich II. durch sein ganzes Leben hindurch. Hierauf beruht wesentlich sein Obsiegen, sein Ruhm. Immerdar hat er anerkannt daß sein Volk der feste Boden war, auf dem er wirkte; aber auch die Preußen vergaßen niemals, daß sie ohne einen solchen König keinen weltgeschichtlichen Namen erworben hätten, ja daß ihr Daseyn in Gefahr gekommen wäre!

Zusätze

zu den bereits in den beiden ersten Theilen dieses Handbuchs aufgeführten Schriftstellern.

Jean Jaques Rousseau.

Jacobi schreibt von Rousseau: „Der eitle Geck ist darauf gestorben, daß er der beste unter allen Menschen sey. — Jacobi, Briefw., I, 16.“

Graf F. L. v. Stolberg: „Erbärmlich klein ist mir die Seele dieses Menschen, vornämlich in den beiden letzten Bänden seiner confessions erschienen. Er ist weit davon entfernt, zu glauben daß er sich preisgebe: so wie er da steht gefällt er sich selbst vor allen anderen Menschen. (I, 38.)“

Hamann: „Rousseau's Contrat social zu übersetzen, ist nicht für mich, zu zergliedern auch nicht, ein solch Gewebe von Sophistereien, wie das Netz Vulkans. (Hamann's Werke, III, 159.)“

Joh. Müller (Werke, XVII, 11): „Rousseau qui ne connaissait que très imparfaitement l'histoire, s'abandonnait à son imagination et à son dépit, pour créer des systèmes qui ne tiennent à rien de ce qui a été, ni de ce qui est.“

Marmontel (Mém., II, 238): „In seinen Schriften erscheint mir Rousseau wie ein beredter Sophist, und in seinem Charakter wie ein falscher Cyniker, der vor Stolz und Verdruß in seiner Tonne bersten würde, wenn man ihn nicht mehr an-

sähe. — Voltaire fügt hinzu (241): dieser Mensch ist gemacht (factice) vom Kopf bis zu den Füßen, an Geist und Seele. Mag er bald den Stoiker, bald den Cyniker spielen, er wird sich immerdar Lügen strafen, und seine Maske wird ihn ersticken. — Um Eindruck zu machen und die Menge anzulocken, versuchte er sich das Ansehn eines alten Philosophen zu geben, erst in einem alten Ueberrock, dann als Armenier gekleidet. So zeigte er sich in der Oper, den Kaffes, auf den Spaziergängen; allein weder seine kleine schmutzige Perücke, noch sein Stock des Diogenes, noch seine Pelzmütze erweckten die Aufmerksamkeit der Vorübergehenden. Mithin bedurfte er eines größeren Aufsehens, er brach mit seinen Freunden, insbesondere mit Diderot, gegen den er Verläumdungen schleuderte. Und Diderot war doch der liebenswürdigste Mann mit dem besten Herzen."

Im dritten Bande der Denkwürdigkeiten Marmontel's finden sich umständliche Nachrichten über den Charakter Rousseau's, sein Verhältniß zu Diderot und Hume u. s. w. Das Ergebniß derselben ist: „que Rousseau a été méchant, ou qu'il a été fou. (III, 202.) Rousseau était malheureux comme Voltaire et par la même passion. Mais l'ambition de Voltaire avait un fonds de modestie, Vous pouvez le voir dans ses lettres; au lieu que celle de Rousseau était pétrie d'orgueil, la preuve est dans ses écrits. (209.) — Après avoir empoisonné ses jours, je ne suis point surpris qu'il en ait volontairement abrégé la triste durée. (211.)"

Pierre Charron. (1541—1603.)

Ueber Charron, den frommen Zweifler und sein Werk: de la sagesse, berichten alle Geschichtschreiber der Philosophie. Hier kommt es nur darauf an eine Stelle zur Charakteristik seiner Schreibart anzuführen. Er entwickelt die Gründe für und gegen das Heirathen, und sagt z. B. in letzter Beziehung (I, 42, 231): „Ils ont estimé son lien et son obligation injuste, une dure et trop rude captivité, d'autant que par le mariage l'on s'attache, et s'assubjectit par trop aux soins et aux humeurs d'autruy. Que s'il advient d'avoir mal rencontré, s'être mécompté au choix et au marché, et qu'on aye pris plus d'os, que de chair, l'on demeure misérable toute sa vie. Quelle iniquité et injustice pourrait être plus grande, que pour une heure de fol marché, pour une faute faite sans malice et par mesgarde, et bien souvent pour obeir et suivre l'advis d'autruy l'on soit obligé à une peine perpetuelle? Il vaudrait mieux se mettre la corde au col, et se jetter en la mer la tête la première, pour finir ses jours bientôt, que d'être toujours aux peines d'enfer, et souffrir sans cesse à son côté la tempête d'une jalousie, d'une malice, d'une rage et manie, d'une bétise opiniatre, et autres misérables conditions: dont l'un a dit, que qui avait inventé ce noeud et lien de mariage, avait trouvé un bel et specieux expédient, pour se venger des humains, une chausse-trappe, ou un filet pour attraper les bestes, et puis les faire languir à petit

feu. L'autre a dit: que marier un sage avec une folle, ou de rebours, c'était attacher le vif avec la mort; qui était la plus cruelle mort inventée par les tyrans, pour faire languir et mourir le vif par la compagnie du mort."

Ueber Descartes sagt Hamann (Werke, I, 358): er hat die Wahrheit nicht gefunden, niemals geliebt, auch niemals erkennen können. — Hegel lehrt (Ritter, christl. Philos., II, 672): Dem Denken liegt das Seyn zum Grunde; erst muß etwas seyn, dann erst kann es denken. Das Denken richtet sich nach dem Seyn, nicht umgekehrt das Seyn nach dem Denken.

Malebranche hielt das Studium der Geschichte für gering und überflüssig und erhob une espèce de scandale philosophique als er einen Thucydides in den Händen d'Aguesseau's sah (d'Aguess. oeuvr., I, 286). Die schönsten Gedichte machten ihm Langeweile. (d'Alembert mélanges, IV, 309.)

Montesquieu (sagt Jacobi, II, 432) hat noch nicht alles Lob erhalten, das er verdient und sein Werk behauptet (bei vielen Mängeln) dennoch unter den reichsten, tiefsinnigsten, erhabensten und edelsten Erzeugnissen des menschlichen Geistes seine Stelle.

Franz Bacon.

Sowie Herr v. Liebig Bacon's Verdienste um die Naturseite der Wissenschaften einer neuen Prüfung unterworfen hat, so Herr H. Ritter in seiner Geschichte der christlichen Philosophie (II, 202) die Stellung Bacon's zur Philosophie überhaupt. Dem letztgenannten Werke sind im Auszuge folgende Aeußerungen entnommen.

„Bacon kennt die Würde und den Zweck der Wissenschaft, vergißt aber (wie im praktischen Leben) und verläugnet den Zweck über die Mittel. — Theologie und Philosophie müssen, laut Bacon, getrennt bleiben: mit jener sich zu befassen, ist nicht sein Geschäft. Wir müssen sagt er unsere Vernunft der Offen-

barung unterwerfen; je absurder, je unglaublicher etwas ist, um so mehr erweisen wir Gott Ehre, wenn wir es glauben. — Wie im praktischen hat Bacon auch im theoretischen Leben mehr dem Nutzen und dem Glanze nachgetrachtet, als der Wahrheit. Er hat sich an die Spitze der Partei geschwungen, welche die Naturwissenschaften zur Alleinherrschaft erheben wollte. Bei Erforschung der Natur, sind ihm Zwecke, Vorurtheile des gelehrten Dünkels. Von der Wissenschaft der Alten müssen wir uns gänzlich abwenden; sie ist eine knabenhafte Wissenschaft. Alle allgemeinen Grundsätze sind dem Bacon verdächtig. Sein Verdienst gründet sich wesentlich darauf, die Bedeutung der Induktion für die Naturwissenschaften genauer erörtert zu haben. Doch kann er Hypothesen für den planmäßigen Versuch und die planmäßige Beobachtung nicht entbehren. Im Auge behält er nur die Erfahrung der äußern Natur, nicht die Erfahrung des Innern, oder der Menschengeschichte. Auch in Beziehung auf die Naturwissenschaften hat er nur fortgesetzt, was schon lange vor ihm begonnen hatte, und seiner Zeit abgemerkt, wohin sie wollte."

Ueber Shaftesbury schreibt Herder seinem Sohne (440): „Dessen Schriften sind das beste Buch, das ich Dir anrathen könnte. Seine Moral ist das reinste System der Moralphilosophie, und seine anderen Abhandlungen die beste Schule der Kritik und des guten Geschmacks die ich kenne. Er bildet wirklich, und läßt unauslöschliche Spuren."

Hier noch mögen folgende kleine Zusätze über Klopstock, Wieland und Herder Platz finden.

Es ist bekannt, wie große Verdienste Klopstock um die deutsche Litteratur hatte, welche gerechte und welche sonderbare Einwendungen aber bereits früher gegen ihn erhoben wurden. Aus vielen theile ich nachträglich nur noch zweie, von merkwürdigen Männern mit. Lavater schreibt an Herder (S. 57): er könne sich am Messias nicht satt lesen, und fügt dann doch hinzu: „der Messias ist so modern, so universitätsgerecht, so neologisch, daß er einem Bibelkenner und Lichtsucher unerträglich

wird." — Hinsichtlich der Oden rügt Lavater die Armuth der Ideen, der Beschauungen, der Empfindungen. — „Wie kann ein Genie und ein Herz wie Klopstock's so erbärmlich, nachsprechen, nachträumen, nachfaseln." — Hamann sagt über die zweite Hälfte der Messiade (Werke, V, 68): „Wahrlich es sind gar viele Stellen, die nach dem Amadis des Gaules und den Romans de Scudery schmecken."

Der Richtung Klopstock's stand die Wieland's so schroff entgegen, daß überbegeisterte Anhänger des Ersten, die Werke des Letzten verbrannten. Wieland selbst schreibt in dieser Beziehung (Gruber, III, 148): „Ich zweifele, ob die Natur jemals zwei antipoderischere Wesen hervorgebracht hat, als Klopstock und mich. Er verachtet mich, und meint ich hasse ihn. Dies meint er mit Unrecht; da ich den ganzen Tag fast nichts thue als in mich selbst hineingucken, so muß ich wohl am Besten wissen wie mir ist."

Mögen hier noch einige Aeußerungen und Urtheile Wieland's über sich und Andere, Platz finden. Er sagt (Jacobi, Briefwechsel, I, 188): „Wiewohl ich fühle, daß ich nicht verdiene mißhandelt und preisgegeben zu werden, so fühle ich doch auch daß ich kein großer Mann bin. Ich verlange auch nicht zu seyn wozu mich die Natur nicht gemacht hat." — „Ich liebe die Tugend um deswillen nicht weniger weil sich meine Metaphysik geändert hat, und ich billige um deswillen keine Ausschweifungen, wenn ich schon nicht im Predigertone dagegen eifere (Wieland's Briefe, Wien 1815, I, 7.)" — „Das dramatische Fach ist niemals, weder mein innerer Beruf, noch mein besonderes Studium gewesen (Gruber, I, 212.)"

Aus sehr vielen Urtheilen Wieland's über berühmte Männer, hebe ich nur wenige aus.

Göthe. „Daß ich Göthe's ganze Größe fühle, habe ich ihnen schon hundertmal gesagt. (Gruber, III, 149.)" — Wiederum schreibt Göthe an Lavater (der wahrscheinlich Wieland bekrittelt hatte): „sein Oberon wird, so lang Poesie, Poesie, Gold Gold, Krystall Krystall bleiben wird, als ein Meisterstück

poetischer Kunst geliebt und bewundert werden. (Hegner's Lavater, 129.)"

Lavater. „Diese Geistesart (schreibt Wieland) kann keinen Scherz vertragen. Indeß was soll man mit einem Narren anfangen der so viel Genie und (wie es scheint) ein so gutes Herz hat, wie dieser Seraphsritter. (Jacobi, auserwählter Briefwechsel, I, 115.)"

Heinse. „Ich kann mich nicht entbrechen, dem wilden Knaben gut zu seyn. Wenn Sie ihn dahin bringen könnten, richtiger zu denken und weniger zu schwärmen, so würden Sie ihm und der Welt einen Dienst gethan haben. (Jacobi, Briefw., I, 167.)"

„Nicolai's Sebaldus Nothanker ist in meinen Augen ein sehr schätzbares Buch, und so finden es alle Leute, die ich weit und breit kenne. (Jacobi, Briefw., I, 133.)"

Sterne. „Ich gestehe daß Sterne beinahe der einzige Autor in der Welt ist, den ich mit einer Art von ehrfurchtsvoller Bewunderung ansehe."

Jung Stilling. „Welchen Verstandesverfinsterungen ist ein armer Sterblicher ausgesetzt, wenn er es für Pflicht hält, seine Vernunft unter den Gehorsam des blinden Glaubens an den Buchstaben eines mißverstandenen Buches, und wenn es auch die Bibel wäre, gefangen zu nehmen. — Das Schlimmste ist, daß seine Verrücktheit ansteckend ist. (Wieland's Brief., II, 171.)"

Frau von Stael. Wieland läßt ihrer geistigen Begabung, Lebendigkeit, Beredsamkeit die größte Gerechtigkeit wiederfahren; auf die ihm vorgelegte Frage: was sie für ein Weib sey? antwortet er indeß: „sie ist durchaus die Antipode meines Ideals eines Weibes, mit dem man ewig zu leben wünschen möchte. (Ebend., II, 103, 123.)"

Was ich in meinem Handbuche (II, 244) andeutete, findet Bestätigung in Herder's Briefwechsel, zunächst in dem mit seiner Frau. Es ist unbegreiflich wie zwei Menschen miteinander so quängeln, empfindeln, dieselben Redensarten (ohne reicheren Inhalt) unzählige Male wiederholen, sich so quälen und mit

Befreundeten nergeln konnten. Zum Beweise dieser Art des Briefeschreibens genügen wenige Proben: Herder schreibt über eine Zusammenkunft mit seiner Braut in Darmstadt: „Ist in der Welt, liebste Freundin, eine gezwungenere, verschlossnere, herzensverstummtere Freundegesellschaft gewesen, als die unserige.“ — Und so laufen ungelösete Dissonanzen neben den Consonanzen her, weshalb die Braut mit Recht fragt: „Mein Gott warum müssen sich zwei der besten Herzen so quälen?“ — Ein andermal schreibt sie: „Ach daß ich es Ihnen so ganz sagen könnte, wie ich Dich liebe und Dir ein ewiger Altar in meinem Herzen gebaut ist, mein Einziger. (87.) — Merk, Leuchsenring und ich schlangen uns in einer Ecke des Fensters um den alten guten, sanften, munteren, ehrlichen Vater Gleim, und überließen uns unserer vollen Empfindung der zärtlichsten Freundschaft. Hätten Sie doch das sanftheitere Gesicht des guten Alten gesehen! - Er weinte eine Freudenthräne, und ich lag mit meinem Kopfe auf Merk's Busen; er war außerordentlich gerührt, weinte mit und, — ich weiß nicht Alles was wir gethan. (64.)“

Göthe schreibt an Lavater: „Herder fährt fort, sich und Andere das Leben sauer zu machen. (Hirzel's Sammlung, 103.) — Jean Paul lobt Herder's Geist, Kunst- und Zartsinn, und klagt dann über seine Selbstqual und seinen Selbstbetrug, über den Schattenkampf mit einem Wettlauf der Zeit, dem er selbst die Schranken geöffnet. (Jacobi's Briefwechsel, II, 330.)“ — Lichtenberg sagt: „Das Stümpern in den höhern Wissenschaften ist (wenn es mit einigem Witz, und einer gewissen Duplicität des Ausdrucks geschieht) das, was niedere Klassen für höhere Weisheit halten, der Mann, der vom Fache ist, worin hier gestümpert wird, lächelt über die Thorheit. Herder in seinen Ideen zur Geschichte der Menschheit, ist ein solcher Stümper an vielen Stellen. (Lichtenberg, II, 271.)“ — Wieland schreibt: „Sollte Freund Herder sich bemühen mit Gott zu schreiben, wie seit 4000 Jahren alle andern ehrlichen Leute auf diesem Erdenrund geschrieben haben, und auch (sonder Zweifel) künftig schreiben werden, so kann es nicht fehlen, alle Welt

wird ihn als einen der ersten Geister erkennen. (Jacobi, Briefwechsel, I, 221.)"

Lob und Tadel macht aber herzlichem Mitleiden Platz, wenn Herder von sich selbst an Jacobi schreibt: „Ich bin so allgestorben und Alles um mich her ist so abgestorben, daß mir die Welt, (und ich mir selbst) oft Schatte und Traum dünket. Erhalte der Himmel uns einige Tropfen Lebensöl in Herzen und Geist, daß wir nicht gar verschmachten. (Herder's Briefw., III, 320.)"

Im Ganzen ist Herders Briefwechsel (wie die meisten Sammlungen aus jener Zeit) unbedeutend und kaum des Druckes werth; doch kann man daraus erfahren wie berühmte Leute sich damals liebten, bewunderten, schmeichelten, verhätschelten, entfremdeten, tadelten, zankten, beschimpften u. s. w.

Register.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

